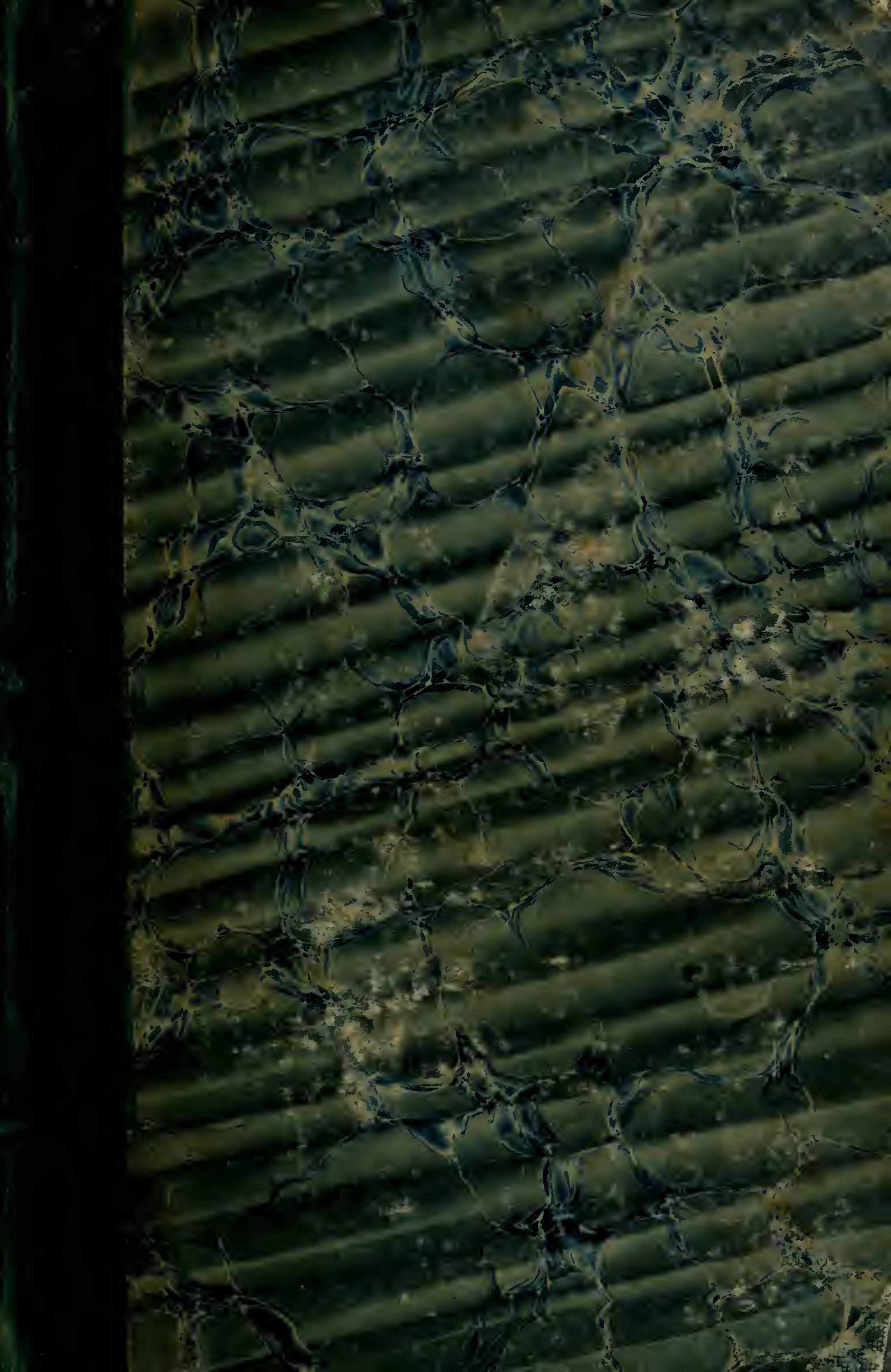
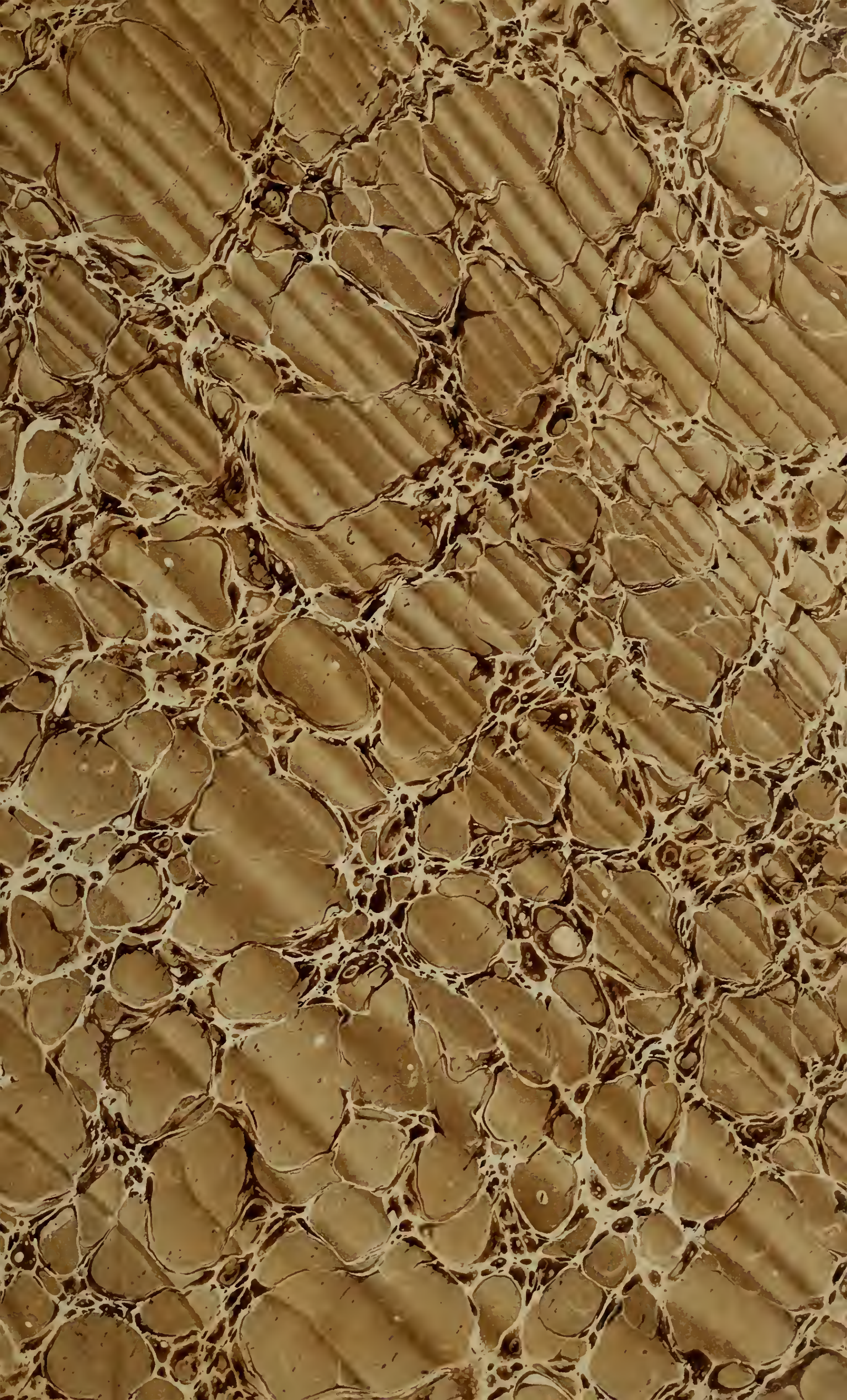






PHYSIOLOGIE

ET HYGIÈNE

DES HOMMES

LIVRÉS AUX TRAVAUX DE L'ESPRIT.

O Tite! si quid ego adjuro, curamve levasso,
Quæ nunc te coquit, et versat in pectore fixa,
Ecquid erit pretii?...

(Cic., *de Senectute.*)

Si je puis, ô Titus! dissiper ta douleur,
Et soulager l'ennui qui pèse sur ton cœur,
Quel en sera le prix?...

IMPRIMERIE DE MARY-MÜLLER ET Cie.
Rue Notre-Dame aux Neiges, Jardins d'Idalie.

PHYSIOLOGIE

ET HYGIÈNE

DES HOMMES

LIVRÉS AUX TRAVAUX DE L'ESPRIT,

OU

RECHERCHES SUR LE PHYSIQUE ET LE MORAL,
LES HABITUDES, LES MALADIES ET LE RÉGIME DES GENS DE LETTRES,
ARTISTES, SAVANTS, HOMMES D'ÉTAT, JURISCONSULTES,
ADMINISTRATEURS, ETC.

PAR

J.-H. REVEILLÉ-PARISE,

DOCTEUR EN MÉDECINE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, ETC.

Quatrième édition,

REVUE ET CORRIGÉE.

Bruxelles.

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE MARY-MÜLLER ET Cie,

ANCIENNE MAISON TARLIER ET MELINE,

RUE DE LA MONTAGNE, N° 51.

1840

AVANT-PROPOS.

J'offre au public le résultat de mes travaux sur un sujet qui m'a paru digne d'un haut intérêt. Cet ouvrage est le fruit de près de quinze ans d'études, de recherches et d'observations médicales et philosophiques. Je sais très-bien que le temps ne fait rien à l'affaire; mais ne voulant prendre pour guide que les faits et leurs conséquences, j'ai consulté avec soin la plupart des Biographies anciennes et modernes, une foule de Mémoires authentiques, et surtout un grand nombre de lettres, de correspondances des hommes les plus célèbres dans tous les genres. Bien plus, j'ai voulu voir par moi-même, prendre la nature sur le fait, l'étudier dans sa marche, dans ses phénomènes, réguliers ou anormaux; en un mot, j'ai cherché à confirmer la théorie par l'expérience, et les préceptes par les applications. Une longue pratique médicale dans la carrière civile et militaire, en France et dans les pays étrangers, m'a permis de me satisfaire, c'est-à-dire, d'éclaircir bien des doutes, de vérifier beaucoup d'assertions, enfin d'adopter ce qui était conforme aux lois de la nature, de rejeter ce qui n'avait pas le cachet de l'expérience, et par conséquent de la vérité.

Notant scrupuleusement tout ce que me fournissaient mes recherches, mes observations cliniques et mes réflexions, j'avais amassé d'immenses matériaux; je les ai fondus avec le plus de soin qu'il m'a été possible, dans l'ouvrage que je soumets maintenant au jugement du public. Susceptible de grands développements, cet ouvrage aurait pu devenir, en effet, très-volumineux; mais, on le sait, le temps n'est pas bon pour les gros livres, il a donc fallu restreindre celui-ci dans certaines proportions. Au reste, il ne sera encore que trop long, si on le juge peu instructif et fastidieux, s'il ne semble pas digne de fixer l'attention publique. Cependant, sans me dissimuler la difficulté de l'entreprise, j'ai fait tout mon possible pour que l'exécution n'en soit ni trop défectueuse, ni trop au-dessous de son objet. Faire un livre véritablement utile, un de ces livres qui rendent service et font le bien, telle est l'unique intention qui a guidé ma plume et ma pensée. Je m'estimerai heureux et largement récompensé de mes travaux, si mon travail peut convaincre la plupart des personnes auxquelles je le destine, que le bien-être, que la santé et la durée de la vie, dépendent moins peut-être du hasard, que des moyens conseillés par la raison et l'expérience pour les obtenir; enfin que ces moyens, loin d'être incompatibles avec la célébrité, en sont bien souvent les garants les plus certains.

REMARQUES A L'OCCASION DE CETTE ÉDITION.

Ce livre a été favorablement accueilli du public, et notamment des personnes auxquelles il était destiné; trois éditions

assez rapidement écoulées, des traductions faites en divers pays, un prix Monthyon accordé par l'Académie des Sciences, l'assentiment d'une foule d'hommes éclairés, l'ont surabondamment prouvé. Mais est-ce donc là le seul but que je me suis proposé d'atteindre? Non sans doute, quelque flatteur qu'il puisse être. Un pareil ouvrage a été fait pour être utile d'une manière tout à fait pratique et presque journalière. L'a-t-il été? la moisson a-t-elle répondu à la semence? Telles sont les questions que je me suis souvent adressées dans la sincérité de mon âme, depuis sa première apparition, faite il y a peu d'années. Il n'est pas aussi aisé que l'on pense de faire une semblable appréciation, même avec la plus entière abnégation de tout amour-propre d'auteur. Voici pourtant ce que j'ai cru avoir observé, autant du moins qu'il est possible de le faire. Parmi ceux qui se sont procuré cet ouvrage, les uns en ont fait une simple lecture, d'autres ont pénétré plus avant dans le sens de l'auteur; enfin, il en est sur lesquels il a influé d'une manière directe et positive. Mais, il faut l'avouer, ces derniers sont probablement le plus petit nombre. Ainsi, beaucoup ont lu cet ouvrage, l'ont aimé comme livre, ont bien voulu en faire l'éloge; mais après cette lecture, ont-ils changé leur hygiène? ont-ils modifié leur manière de vivre, quelque préjudiciable qu'elle soit à leur santé? c'est là ce dont on peut douter. La plupart se sont abandonnés comme à l'ordinaire, au courant des habitudes contractées, à cet entraînement, ce laisser-aller qui, en définitive, conduit seul et dirige notre existence. Il s'en faut beaucoup que les hommes, en général, fassent pour leur santé ce qu'ils font pour acquérir d'autres biens

qui ne la valent pas. Ils désirent être riches, puissants, et ils n'épargnent rien pour en venir à bout; ils veulent être sains, vigoureux, mais ils ignorent, négligent ou abandonnent les moyens de le devenir. Sur ce point encore, comme sur la morale, beaucoup peuvent dire : *Video meliora, proboque... deteriora sequor.* Ils voudraient surtout que, sans rien déranger à leurs plaisirs, à leurs affaires, à leurs habitudes, la médecine pût leur infuser subitement la santé; alors ils se prêteraient volontiers à accepter ce bienfait : autrement ils n'ont pas le temps d'y songer.

Toutefois, outre qu'un certain nombre de lecteurs de la *Physiologie et hygiène,* etc., a profité des préceptes qui y sont contenus, préceptes fondés sur l'expérience, ce livre m'a paru avoir été utile sous d'autres rapports non moins essentiels. Il a favorisé l'extension des vrais principes de l'hygiène générale et particulière, indépendamment de l'hygiène spéciale aux hommes livrés aux travaux de l'esprit; il a fait envisager ces principes dans ce qu'ils ont de réel, d'applicable, sans dissimuler les obstacles apportés par l'état social; il a répandu sur les causes et les effets des maladies nerveuses, des vérités renfermées jusqu'alors dans la science; enfin, il a fait considérer, par les gens du monde, la médecine comme elle doit l'être, c'est-à-dire une méthode philosophique ayant pour but de guérir ou soulager les maux de l'humanité, et non comme un assemblage grossier de recettes pour telle ou telle maladie. Voilà, si je ne m'abuse, le bien qu'a fait ce livre et qu'il peut encore opérer. J'ai fait tout mon possible pour rendre l'édition actuelle plus complète que les précédentes. Outre un chapitre entier sur

l'influence des âges, j'ai mis à profit les nouvelles observations que j'ai recueillies, les justes et bienveillantes critiques qui m'ont été adressées. Je finis en priant les médecins qui liront cet ouvrage, de ne point le considérer comme un traité purement didactique, en un mot, de se placer au point de vue où je me suis mis moi-même pour l'écrire et le publier.



VOCABULAIRE

DES

TERMES DE L'ART EMPLOYÉS DANS CET OUVRAGE.

A

Abdomen, une des trois grandes cavités du corps. Vulgairement le *ventre.*

Aération du sang, introduction de l'air et notamment de l'oxygène dans le sang, par la respiration.

Affection pathologique, synonyme de maladie.

Alvines (déjections), expulsion des matières fécales.

Anatomie, art de disséquer les corps, pour apprendre à connaître le nombre, la structure et les rapports des parties ou organes.

Anévrisme, tumeur formée par le sang artériel, à la suite de la dilatation ou de la rupture d'une artère ou du cœur.

Anfractuosité, circuit, détour, courbure plus ou moins étendue en longueur ou en profondeur, d'une partie du corps; se dit particulièrement des *anfractuosités du cerveau.*

Apophyse, éminence d'un os, faisant corps avec lui.

Appareil, ensemble d'organes qui concourent à l'exercice d'une fonction. On dit, l'*appareil respiratoire,* l'*appareil circulatoire,* etc.

Artères, ordre de vaisseaux qui naissent du cœur et contiennent le sang rouge; par opposition aux *veines,* qui contiennent le sang noir, non aéré.

Asthénie, diminution des forces, faiblesse générale.

Ataxie, désordre, irrégularité des principes vitaux, des forces et des fonctions vitales.

Atrophie, état d'une partie qui, ne prenant plus de nourriture, diminue progressivement de volume.

Autopsie (cadavérique), action d'examiner soi-même; s'applique à l'examen attentif que l'on fait d'un cadavre.

B

. . . .

C

Cachexie, état de langueur et d'altération générale du *corps*, qui se manifeste dans les maladies chroniques, lorsqu'elles tendent à une issue défavorable.

Cacochylie, mauvaise élaboration du chyle.

Capillaires (vaisseaux), vaisseaux extrêmement déliés, réunis par d'innombrables anastomoses ou communications mutuelles, et répandus dans la totalité des organes.

Cérébro-spinal, l'appareil nerveux qui appartient au cerveau et à la moelle épinière.

Chyle, fluide extrait des aliments après l'acte digestif.

Chymification, digestion stomacale ; la transformation des aliments en une masse pulpeuse appelée *chyme*.

Clinique, médecine clinique qui se fait au lit des malades.

Collapsus, diminution soudaine de l'énergie vitale ; chute complète et instantanée des forces.

Contractilité, force vitale, produisant la contraction ou le resserrement. Cette force est particulière à la plupart des organes, mais elle se développe surtout dans la fibre musculaire.

Corps calleux, large bande blanche, molle et fibreuse qu'on aperçoit en écartant les deux hémisphères du cerveau.

Corps vitré, masse transparente, gélatineuse, qui remplit les deux tiers de l'œil.

Crista-galli, apophyse, ou éminence qui s'élève de l'os ethmoïde dans la partie antérieure de la base du crâne. Les anciens anatomistes lui ont donné ce nom à cause de sa forme en *crête de coq*.

D

Défécation, action des intestins et de l'abdomen qui a pour résultat l'expulsion des matières fécales.

Diaphorèse, augmentation d'activité de la peau, ce qui détermine des sueurs plus ou moins abondantes.

Diaphragme, large muscle impair, tendu transversalement entre le ventre et la poitrine, qu'il sépare l'un de l'autre.

Diathèse, constitution, disposition du corps, en vertu de laquelle on est plus prédisposé à certaines maladies qu'à d'autres.

Dynamique, partie de la physiologie qui a pour objet les forces motrices de l'économie.

E

Économie, terme général qui désigne l'ordre et l'enchaînement des phénomènes vitaux, l'ensemble des lois qui régissent l'organisation.

Éminences olivaires, petits corps qu'on observe à la face occipitale de la moelle allongée.

Encéphale, l'ensemble de toutes les parties contenues dans le crâne, c'est-à-dire le cerveau, le cervelet et la moelle allongée.

Épigastre, partie moyenne et supérieure de l'abdomen. Vulgairement le creux de l'estomac.

Érection (pathologique), action élevée et morbide d'une partie, suite d'une excitation contre nature. *Voyez* le mot suivant.

Éréthisme, irritation, exaltation des phénomènes de la vie dans un organe.

Ethmoïde (os), un des huit os du crâne. Sa partie supérieure est criblée de trous pour le passage des filets du nerf olfactif.

Excitabilité, la faculté qu'ont les corps organisés d'entrer en action à l'occasion d'un stimulant.

Excrétions, l'action en vertu de laquelle un organe creux se vide des matières auxquelles il sert de réservoir.

F

Fémur, l'os de la cuisse; le plus long et le plus fort des os du corps humain.

Fibre, corps long et grêle, dont la disposition et les connexions produisent la trame de tous les êtres organisés.

Fibrille, petite fibre, la plus déliée qu'on puisse apercevoir.

Fibrine, substance qui entre dans la composition du chyle et du sang, et qui forme en grande partie la chair musculaire.

G

Gastralgie, douleur nerveuse qui a son siége dans l'estomac.

Ganglions, tubercules formés d'un lacis de nerfs ou de vaisseaux.

Ganglionnaire (système), se dit de l'ensemble des ganglions et des nerfs qui, nés de la moelle épinière, se distribuent aux viscères de la poitrine et du ventre.

Glande pinéale, petit corps rougeâtre, mollasse, qu'on trouve dans le cerveau. C'est dans ce corps que Descartes avait placé le siége de l'âme.

H

Habitude extérieure, l'extérieur du corps considéré comme signe ou symptôme.

Hépatique, qui appartient au foie.

Hygiène, partie de la médecine qui a pour but de faire connaître les conditions de la santé et les moyens à notre disposition pour la conserver.

Hypéresthésie, sensibilité extrême.

Hypersthénie, excès de force.

Hyperstimulation, excitation extrême.

Hypocondrie, maladie où on observe une excessive susceptibilité morale, des défiances, des craintes, du dégoût pour la vie, avec des troubles de la digestion, etc.

Hystérie, maladie nerveuse particulière aux femmes.

I

Iatrosophie, philosophie médicale.

Ictère, jaunisse.

Idiosyncrasie, la disposition particulière, spéciale, individuelle du tempérament.

Impressions digitales, dépressions irrégulières de la face interne du crâne, qui semblent avoir été faites par la pression du doigt.

Innervation, l'influx cérébral dans les nerfs.

Irradiation, tout mouvement du centre à la circonférence. On dit *irradiations nerveuses, irradiations sympathiques*, etc.

J

. . . .

K

. . . .

L

Lobes, portions arrondies ou saillantes d'un organe. *Lobes du cerveau ou du foie.*

Lois physiologiques, lois vitales, actions régulières des phénomènes de la vie, en raison de l'organisation.

Lymphatique, qui a rapport à la lymphe, liqueur contenue dans les vaisseaux lymphatiques, ou blancs; système lymphatique, tempérament lymphatique.

M

Mélancolie, lésion des facultés intellectuelles; délire triste, roulant sur une série particulière d'idées.

Méninges, enveloppes membraneuses du cerveau.

Miasmes, émanations dangereuses qui s'échappent des corps malades, ou des matières végétales et animales en putréfaction.

Moelle épinière, cordon nerveux qui s'étend depuis la base du cerveau jusqu'aux dernières vertèbres.

Morbide, qui tient à la maladie. Un état morbide.

Muscles, organes éminemment contractiles, au moyen desquels s'exécutent les mouvements des animaux.

N

Narcotisme, sommeil morbide causé par l'action d'une substance narcotique.

Nerfs, cordons blancs, cylindriques, formés de filets entrelacés, qui communiquent avec le cerveau ou la moelle épinière, et qui sont les conducteurs des sensations et des volitions.

Névralgie, douleur causée par l'irritation primitive d'un nerf.

Névrose, maladie des nerfs en général, ou de certains nerfs en particulier.

Névropathique, qui souffre d'une maladie de nerfs.

O

Occiput, partie postérieure de la tête. Occipitale, *crêtes occipitales,* saillies de l'os occipital, externes ou internes.

Organisme, l'ensemble des forces qui régissent un être organisé.

Orgasme, état d'un organe, d'un tissu, où l'action vitale est portée au plus haut degré d'intensité.

P

Parenchyme organique, tissu, substance des organes dans les animaux.

Pathogénésie, génération, production et développement des maladies.

Pathologie, partie de la médecine qui traite des maladies.

Périphérie, circonférence ou surface externe d'un corps.

Péristaltique, mouvement de resserrement des intestins sur eux-mêmes.

Phlegmasie, synonyme d'inflammation.

Physiologie, partie de la médecine qui traite des fonctions exécutées par les organes ou par les appareils d'organes.

Plastique, force plastique, puissance organisatrice dans les corps vivants.

Pléthore, surcroît de sang, de bile ou d'humeur, relativement à l'état habituel du sujet.

Plexus, entrelacement, réseau de vaisseaux sanguins ou de filets nerveux.

Polysarcie, embonpoint excessif, obésité. On distingue encore la polysarcie adipeuse et la polysarcie charnue.

Pores, orifices des vaisseaux qui s'ouvrent à la surface de la peau et des membranes en général.

Porte (veine), appareil vasculaire veineux qui se distribue principalement dans le foie.

Précordial, qui se trouve dans la région du cœur et de l'épigastre. (*Voyez* ce mot.)

Prostration, défaut d'énergie des forces vitales.

Psychiatrie, médecine de l'esprit.

Pylore, l'orifice intérieur ou intestinal de l'estomac.

Q

. . . .

R

Rétine, membrane molle, nerveuse, étendue sur le corps vitré, dans le fond de l'œil. C'est sur la rétine que se peignent les objets extérieurs, images transmises ensuite à l'âme au moyen du nerf optique.

S

Scrotum, enveloppe des testicules.

Sécrétion, action par laquelle un organe glanduleux ou folliculaire extrait du sang un liquide particulier. Ainsi le foie sécrète la bile, les testicules le sperme, les reins l'urine, etc.

Sensibilité, faculté de recevoir les impressions avec ou sans conscience de ces impressions.

Spasme, agitation, désordre, convulsion.

Spermatose, sécrétion du sperme chez les animaux.

Splanchnique, viscéral ; ce qui appartient aux viscères.

Squelette, l'ensemble des os du corps.

Squirrhe, endurcissement lent d'un tissu organique, ordinairement sans douleur. Le squirrhe précède souvent le cancer.

Surexcitation, augmentation de l'action vitale dans un tissu.

Sympathies, rapport qui existe entre l'action de deux ou plusieurs organes éloignés l'un de l'autre.

Synciput, sommet de la tête.

Synergie, concours d'actions organiques dans l'état normal ou régulier.

Système, ensemble d'organes composés des mêmes tissus et remplissant des fonctions analogues. On dit le système *nerveux*, le système *sanguin*, le système *lymphatique,* etc.

T

Tégument, membrane extérieure qui recouvre le corps de l'homme et des animaux.

Tempérament, constitution du corps ; résultat général de la prédominance d'un organe, ou d'un système d'organes.

Thérapeutique, partie de la médecine qui a pour objet le traitement des maladies.

Thorax, poitrine.

Tissus, parties organiques qui, par leur assemblage, forment les organes.

U

Uretères, longs canaux qui transportent l'urine des reins dans la vessie.

V

Vertèbres, nom générique donné aux vingt-quatre os courts et épais dont la réunion constitue la colonne *vertébrale.*

W

. . . .

X

. . . .

Y

. . . .

Z

Zoo-organique (force), principe, force organisatrice qui réside dans les tissus des animaux.

FIN DU VOCABULAIRE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

DE LA MÉDECINE EN GÉNÉRAL. — A-T-ELLE UNE BASE INVARIABLE? — SA NÉCESSITÉ SOCIALE, ETC.

O Tite ! si quid ego adjuro, curamve levasso
Quæ nunc te coquit, et versat in pectore fixa,
Ecquid erit pretii?...

— Cic., de Senectute. —

Les préjugés contre la médecine s'affaiblissent de plus en plus; on reconnaît qu'elle peut être utile et que ses bienfaits s'accroîtront encore par son perfectionnement. Toutefois, cette opinion n'est pas unanime. Beaucoup de gens du monde, certains hommes de lettres et même des savants, font encore cette question : Peut-on croire à la médecine? Elle est à leurs yeux une espèce de superstition, de science augurale qui ne convient qu'aux esprits faibles. Quelques personnes affectent même un scepticisme d'autant moins fondé, qu'elles ignorent sur quoi reposent les premiers principes de notre art. Tâchons de les éclairer sur quelques points généraux : la persuasion entraîne la confiance, et la confiance est la première base de tout traitement médical.

On a maintenant abandonné la vaine dispute de la prééminence des sciences ou des lettres. Les premières, nées de nos besoins physiques, les secondes, de nos besoins moraux, toutes se réunissent par un lien encyclopédique facile à reconnaître dans la progression de l'esprit humain, toutes tendent à un but général, la vérité; elles se prêtent un appui mutuel, leurs intérêts sont les mêmes, leur destinée commune; elles naissent, fleurissent, tombent ensemble, et les Barbares les frappèrent du même coup. Cependant, quoique diverses branches des connaissances humaines s'éclairent et se forti-

fient réciproquement, il en est dont les rapports sont plus multipliés, plus directs, plus étendus. Une seule science a des points de contact avec toutes les autres, c'est l'art de guérir; aussi la médecine forme-t-elle avec l'agriculture, d'après Bacon et d'Alembert, un des troncs principaux du système entier de nos connaissances. Il n'est pas possible de séparer les sciences d'une manière absolue, car elles se fondent dans la philosophie générale. L'imagination des anciens avait élégamment formulé cette parenté des sciences humaines, en disant que toutes les muses étaient sœurs. Cependant, on peut dire avec la même vérité, que toutes ont d'intimes corrélations avec la science de l'homme ou la médecine.

L'origine de cette science se trouve dans le berceau du genre humain. La médecine naquit avec la douleur, c'est-à-dire, en même temps que l'homme. La faiblesse, la nudité de ce prétendu roi de la nature, l'instinct de sa conservation, l'impulsion naturelle en nous de secourir son semblable, telles en furent les causes primitives. Un être souffrant, un cœur ému par la pitié, voilà le premier malade et le premier médecin. C'est sans doute par reconnaissance que les premiers hommes attribuèrent à l'art de guérir une origine céleste, persuadés d'ailleurs qu'une science aussi sublime n'avait pu être inventée sur la terre. Selon la religion du paganisme, on la doit à Apollon [1]. Dieu lui-même, d'après l'Écriture sainte, l'enseigna aux mortels [2].

Lente dans sa marche, difficile dans ses recherches, compliquée dans ses rapports, que devait être la médecine dans ces premiers âges? Nécessairement informe, bornée à une expérience aveugle, souvent même aux inspirations de l'instinct. Mans dans la suite, suivant les degrés d'accroissement de la civilisation, contribuant elle-même aux progrès des lumières, la médecine augmenta ses richesses. On vit des hommes zélés pour les intérêts de l'humanité, consacrer leur temps, leurs travaux, leurs veilles, souvent leur fortune et leur vie, à étudier l'homme, les lois de son organisation et les moyens de la modifier. La nature, les circonstances, la force des choses, le

[1] *Inventum medicina meum est; opiferque per orbem*
Dicor, et herbarum subjecta potentia nobis.
(Métam., lib. 1, v. 521.)

[2] *A Deo omnis medela.* (Ecclesiastic., cap. 38, v. 2.)

hasard même, secondant leurs efforts, ils furent conduits à faire des observations plus exactes, plus régulières; à les étendre par l'analogie, à les rectifier par l'expérience, à les coordonner, à les généraliser, enfin à en déduire des conséquences; dès lors, la science exista. Ses principes fondamentaux sont hors de doute, puisqu'ils reposent sur une tradition constante, sur l'observation de phénomènes qui se représentent sans cesse et de faits qui ne varient point. Il y a donc ici un fond commun de vérités inaltérables, perpétuellement reconnues et proclamées par l'expérience.

Après tant d'années de recherches et de travaux, que peut être aujourd'hui la médecine? C'est la *science de l'homme* dans toute l'étendue de ce mot, dans l'immensité de la chose. Sans elle, il est à jamais impossible de donner la solution du fameux problème, *connais-toi toi-même,* ce haut degré, ce signe éclatant de la sagesse humaine, cette base première de la morale et du bonheur.

En effet, pour se connaître soi-même, il ne suffit pas d'approfondir le cœur humain, il faut encore apprécier tout ce qui exerce une influence quelconque sur l'homme, et ce point de vue médico-philosophique, constitue le double but que doit atteindre la médecine. Il est des sciences qui se bornent à l'étude de l'univers matériel, d'autres à celles de l'homme moral; plusieurs traitent des rapports des hommes réunis en société, mais il n'appartient qu'à notre art d'embrasser le vaste cercle des connaissances humaines. Pour parler le langage philosophique, la médecine est à la fois l'étude de l'homme *in concreto,* et l'étude de l'homme *in abstracto.* C'est une science sans limites comme la nature elle-même. La raison en est simple et palpable : la nature entière agit sur l'homme, être sensible et modifiable par excellence, et celui-ci réagit à son tour sur la nature de toute la puissance de ses facultés. Ainsi, connaître l'organisation de l'homme, sa constitution physique et morale; étudier les êtres qui l'entourent, le pressent, le pénètrent et le modifient, qui favorisent ou entravent en lui l'exercice de la vie, qui lui apportent à chaque instant le plaisir ou la douleur, la maladie ou la santé, faire ensuite servir cette double connaissance à la conservation, à l'amélioration de son existence, tel est l'éternel et sublime objet de la médecine.

L'esprit reste comme frappé de stupeur à l'aspect de ce vaste horizon qui s'étend à mesure qu'on s'élève, et que nul génie n'a parcouru ni ne parcourra dans son entier. C'est alors qu'on se rappelle

avec un sentiment d'effroi ces paroles d'Hippocrate : *Ars longa, vita brevis*... Qu'on cesse donc de s'étonner si l'étude de l'art de guérir est longue et pénible, si elle exige tant de courage, tant de patience, tant d'opiniâtreté, tant d'abandon, de dévouement, de sacrifices. Les Grecs, à qui rien n'échappait, consacrèrent cette idée. Chez eux, le coq et le serpent étaient les deux symboles du dieu d'Épidaure, l'un à cause de sa vigilance, et l'autre de sa prudence. Dans leurs temples, Esculape lui-même était représenté avec une longue barbe et tenant un bâton noueux à la main, frappant emblème du temps qu'il faut pour se rendre habile dans l'art de guérir, et des âpres difficultés qu'on y rencontre.

Maintenant, est-il possible de supposer que les travaux accumulés pendant les âges précédents, qu'une expérience si difficile à acquérir, soient sans fruit et inutiles aux hommes? Voilà pourtant le reproche que nous adressent parfois l'ignorance et l'ingratitude. Mais la réponse des médecins est péremptoire. Laissez vos diatribes et venez avec nous dans les hôpitaux, dans les amphithéâtres, dans les prisons, sur les champs de bataille, pendant les épidémies désolant une contrée, là vous jugerez la médecine dans ses vrais rapports avec l'humanité[1]. Il y a longtemps que cette science n'existerait plus, si elle ne tenait aux plus pressants besoins de l'homme, et par conséquent aux racines mêmes de la société. Aussi les médecins ont-ils toujours cherché à en reculer les bornes, sans s'inquiéter de répondre aux détracteurs de leur profession. Les satires des poëtes, les traits lancés par les comiques, les boutades de certains philosophes, n'ont jamais ralenti leurs efforts. On les voit, à toutes les époques, s'efforcer de découvrir les secrets de l'organisation, de sonder la profondeur des misères humaines. Dans l'exercice journalier de leur art, ils continuent de guérir ou du moins d'apaiser d'intolérables douleurs, de soulager l'infortune, de répandre des

[1] Pendant la cruelle épidémie du *choléra-morbus* qui ravagea Paris en 1832, on a vu avec quel incroyable dévouement les médecins ont volé au secours des malades. A tout prendre, le service le mieux et le plus promptement fait a été celui des malheureux. Lorsque, pendant deux jours, la populace, trompée par la malveillance, et croyant à des empoisonnements, se livrait à d'odieuses fureurs contre les hommes de notre profession, plusieurs médecins sont sortis des bureaux de secours, déguisés en hommes du peuple, pour porter des remèdes et des consolations dans les asiles de la misère et du désespoir.

espérances, des consolations; car notez bien que ce qu'enseignent la philosophie, la pitié, la bienveillance, la charité, la médecine le met en pratique. Ajoutons que les bienfaits de notre art se multiplient à chaque instant, que toutes les conditions y ont part, et cela presque toujours sans faste et sans fracas. Calmer des douleurs, étancher du sang et des larmes, naître, faire le bien et mourir obscur, n'est-ce pas là le sort du plus grand nombre d'entre nous[1]? Compte-t-on beaucoup de professions qu'on puisse mettre en parallèle avec la nôtre? « Je cherche, dit Pétrarque, des hommes dont l'emploi soit de rendre la santé. Si j'en trouve quelques-uns, je ne me contenterai pas de les aimer, je les adorerai presque comme des personnes qui nous donnent des biens que nous devons attendre de Dieu seul[2]. » Eh bien! ces hommes se trouvent partout; ils ne demandent pas qu'on les adore, ils n'exigent qu'un peu de justice et de reconnaissance. Cependant, on peut l'assurer, la médecine est aujourd'hui mieux appréciée qu'autrefois. Les sarcasmes de Varron, de Pline, de Pétrarque, de Montaigne, de Molière, de Rousseau, sont maintenant sans portée, parce qu'ils sont sans objet. Tel qui en rit et les approuve quand il se porte bien, n'en appelle pas moins le médecin dès qu'il souffre : semblable à ces athées qui s'effrayent et ne doutent plus, lorsque la foudre gronde ou que la tombe va s'ouvrir. Montaigne lui-même prenait force médicaments quand la mort le *pinçait* à la gorge ou aux reins : il retourna souvent aux bains de Lucques.

C'est une remarque déjà faite, on a calomnié la médecine parce qu'on ne l'a pas connue. Quelle idée fausse et grossière de s'imaginer qu'elle se compose d'une masse de formules applicables à des cas donnés. Ce n'est point cela; il faut le répéter, la médecine est l'étude complète de l'homme et de tout ce qui peut le modifier dans l'univers; MEDICINA *est quodcunque vides, quocumque moveris.* Cet art n'a des rapports si étendus, que pour mieux veiller à nos intérêts les plus

[1] « J'ai entendu dire que le célèbre voyageur Mungo-Parck, qui avait l'expérience de ces deux genres de vie, préférait un voyage de découvertes en Afrique, au métier d'errer jour et nuit dans les cantons sauvages de son propre pays, en qualité de médecin de village. » (WALTER SCOTT, *Chroniques de la Canongate*, la Fille du chirurgien.)

[2] *Salutis professores quæro, quos si inveniam, non diligam modo, sed paulo minus adorabo divini muneris largitores.* (Lib. 3, epist. 3.)

chers. Nous voulons être heureux et vivre le plus possible; mais peut-on obtenir ces deux biens sans la santé? Qui oserait soutenir un tel paradoxe? Cette gravitation morale du cœur humain qui tend sans cesse au bien-être, est donc elle-même subordonnée à la médecine. Cette observation peut s'appliquer à toutes les conditions de la vie. Que l'homme soit sain ou malade, enfant, jeune ou épuisé par l'âge, faible ou robuste, stupide ou éclairé, habitant des villes ou simple cultivateur, sous la pourpre ou le chaume, tyran ou esclave, en paix ou en guerre, il est soumis aux lois de cet art salutaire. L'air qu'il respire, les vêtements qui le couvrent, les aliments qui le nourrissent, ses mouvements, son sommeil, ses travaux, ses plaisirs, ses angoisses morales, ses maladies, tout a été approfondi, calculé, prévu, ou doit l'être jusqu'à un certain point, d'après des règles médicales. La perfection de notre espèce, l'œuvre humaine par excellence, est due en grande partie à notre art, parce qu'il s'applique à chaque membre du corps social. *Sola est medicina quâ opus sit omnibus,* dit Quintilien, avec autant d'esprit que de sens.

L'honneur et la fortune des citoyens dépendent même souvent de nos décisions. Ne voit-on pas tous les jours, dans le sanctuaire de la justice, la médecine signaler le crime et protéger l'innocence?

Cette science a contribué aux progrès de l'esprit humain, en le guidant sur plusieurs points. La haute législation a peu de problèmes qu'on puisse résoudre sans son aide. Pourquoi? c'est que les bonnes lois fondées sur la nature de l'homme, sont déduites de la connaissance de l'ordre éternel des choses, qui est toujours bon, toujours vrai, toujours le même. Mais ce que nous disons de la législation, doit s'appliquer surtout aux facultés de l'entendement.

L'anatomie et la physiologie sont les deux premiers chapitres d'un cours complet de bonne philosophie. C'est dans les entrailles mêmes de l'homme qu'on apprend à le connaître, à le voir tel qu'il est, tel que Dieu l'a fait. De cette manière, on peut entrer dans le domaine de la méthaphysique par le chemin de l'observation. Pour bien connaître l'entendement humain, commencez par en connaître les instruments, par en apprécier la force, l'action et l'influence. Sachez jusqu'à quel point les lois de l'organisation régissent l'homme, déterminent ses besoins, développent ses facultés, font éclore ses passions. On a dit que nos erreurs en morale, n'étaient souvent que des erreurs en physiologie, cela est vrai; toutefois gardons-nous d'outrer les consé-

quences d'un pareil principe, et d'en faire jaillir des corollaires dangereux. Ainsi, la médecine donne à la philosophie la clef du cœur humain, parce que s'il est une métaphysique expérimentale et positive, si cette métaphysique n'est pas la recherche oisive de l'*insaisissable*, ou cette philosophie qu'Aristophane jucha dérisoirement dans les *nuées*, elle ne peut être que la déduction de l'étude de l'homme considéré dans son ensemble. « Rentrez en vous-même, dit un ancien, et vous trouverez un Dieu. » Sans doute : mais voulez-vous pénétrer dans le mystérieux tabernacle de la conscience où il réside, vous n'y parviendrez qu'à l'aide de l'étude des lois de l'organisme. Sans cette condition, soyez certain que la sainte image de ce Dieu sera voilée pour vous d'une triple enceinte de nuages. *Platoniser* l'observation physiologique du corps humain, s'en rapporter uniquement aux visions de la raison pure dans les espaces de l'absolu, c'est le moyen de rester toujours en deçà de la vérité. Ces principes ressortent de la nature même des choses, autrement dit la nature humaine, leur unique et véritable source.

La morale, la philosophie, la législation, trouvent donc dans la médecine, des points d'appui qu'elles chercheraient en vain au pays des abstractions. Tournez des siècles entiers dans le cercle des théories obscures de gouvernement, vous arriverez toujours à ce point, que les hommes n'ont d'idées, de penchants, de passions, d'opinions, qu'autant qu'ils ont l'idée de souffrances, de sensations et d'organes pour les éprouver et pour les exprimer. Aussi, selon Descartes, c'est en partie à la médecine qu'il faut demander le perfectionnement dont l'homme est susceptible. En effet, cette science influe sur lui d'une manière directe et constante, parce qu'elle le suit dans tous les moments de sa courte existence, parce qu'elle exerce sur sa pensée, sur ses goûts, ses penchants, un pouvoir d'autant plus constant, réel, absolu, qu'il porte sur l'organisation et la modifie dans des directions données.

Cet enthousiasme pour votre art, est louable, dira-t-on, mais peut-être vous aveugle-t-il. Quels sont les législateurs qui l'on consulté dans leurs lois et leurs institutions? Bien peu, nous devons l'avouer; mais qu'on examine les résultats et qu'on les pèse. Ces lois n'étaient gravées que sur le bronze, et le temps les a détruites. Il n'y a jamais que ce qui est conforme aux lois de la nature qui puisse être éternel, *ære perennius*. L'histoire dit que les Romains se passèrent de

médecins pendant plus de cinq cents ans[1]. Mais en est-il besoin quand on est chaste et tempérant, quand les besoins sont bornés et les mœurs graves, quand l'amour de la patrie domine toute autre passion vive? A cette époque, il y avait un Jupiter de bois au Capitole, et les vainqueurs des rois vivaient de légumes. Le Sénat nommait un dictateur pour planter un clou dans la muraille droite du temple de Jupiter Capitolin, afin d'arrêter une épidémie, ou bien on instituait de magnifiques *lectisternes*. Les censeurs privaient de son cheval tout chevalier romain devenu trop gras.

Posséder ou se faire un corps robuste, mépriser la douleur et la mort, ne voir et n'estimer que le citoyen, jamais l'homme ou l'individu, préférer à tout les dangers et les honneurs de la vie militaire, voilà ce que se proposait chaque Romain dès l'origine de la république. Aussi, un historien philosophe, Herder, remarque-t-il que, dans un pareil ordre de choses, Lucius Dentatus pouvait se vanter « d'avoir assisté à cent vingt batailles ; d'avoir été huit fois victorieux en combats singuliers, quarante-cinq fois blessé par devant, jamais par derrière ; d'avoir désarmé trente-cinq fois son ennemi ; d'avoir reçu en récompense dix-huit *hastæ puræ*, vingt-cinq harnais de chevaux, quatre-vingt-trois chaînes, cent soixante bracelets, vingt-six couronnes, quatorze civiques, huit d'or, trois murales, une obsidionale, enfin de l'argent monnayé, dix prisonniers et vingt bœufs. » Il est évident qu'avec de tels hommes et de telles mœurs, la médecine, comme toute autre science, devait être ou ignorée ou dédaignée.

Mais quand la civilisation arriva avec ses splendeurs et ses misères, que la forte trempe du caractère romain fut altérée, les choses se passèrent bien différemment. On trouva les moyens d'éluder la loi *Oppia*. Des mets somptueux, délicats, remplacèrent ceux d'une austère frugalité ; cinq repas par jour furent établis, et l'on introduisit l'usage du *vomitorium*. Le *sanglier troyen* parut sur les tables[2]. Lucullus fit servir les dépouilles d'une province aux frais d'un repas, et l'on vit paraître dans la ville aux *trois cents triomphes*,

[1] Le célèbre Drelincourt, Parisien, professeur à Leyde, a voulu néanmoins prouver le contraire dans le petit ouvrage suivant : *Apologia medica, quâ depellitur calumnia, medicos sexcentis annis Româ exulasse*. (Lugdun. Batav., 1672, in-12.)

[2] « Il tira de ses vastes entrailles un *chevreuil;* dans celui-ci était un *lièvre* qui renfermait un *lapin*, et ainsi de suite jusqu'à un *rossignol*. On le mit sur un plat

l'orateur Crassus portant en public le deuil d'un poisson. Certes, de pareils excès répandus dans toutes les classes, devaient occasionner, et produisirent en effet d'effroyables maladies. Plus tard la corruption ne fit qu'augmenter. Alors une plèbe abjecte, c'est-à-dire la grande majorité des habitants de Rome[1], demanda la *sportule* et des combats de gladiateurs; le luxe de la table fut poussé jusqu'à l'extravagance. L'empereur Lucius Verus donna un repas à douze convives, qui ne coûta pas moins de six millions de sesterces; on y servit un plat de cinq mille oiseaux *qui tous avaient parlé.* Les infâmes talents de Locuste devinrent un des moyens de gouvernement; la prostitution, l'adultère, l'inceste eurent des adorateurs. La débauche, redoutant la fécondité, inventa l'art funeste des avortements, et quand Septime Sévère monta sur le trône, il trouva trois mille accusations d'adultères inscrites sur les rôles. Bibulus, collègue de César, l'appela dans un édit, *reine de Bythinie,* pour le marquer du sceau de l'infamie. Un *lupanar* fut établi dans le palais impérial; bientôt la lubricité des dames romaines passa toutes les bornes, et le *mundus muliebris* devint si nécessaire, qu'on établit qu'une femme sans perles, était comme un consul sans licteurs[2]. Ce fut à cette époque, qu'un prêtre d'Émèse, ce fou d'Héliogabale, élu empereur étant enfant, puis jeté à vingt-deux ans dans le Tibre, parce qu'un égout se trouva trop petit, épousa publiquement un homme, comme l'avait déjà fait Néron. On ne finirait pas si l'on voulait rappeler les turpitudes, les monstrueux excès de ce peuple qui surpassa tous les autres en vertus et en vices, en grandeurs et en bassesses. Toujours est-il, que dans cet abîme de sang et de boue, où s'engloutit la vertu romaine, se trouvèrent les germes d'une foule de maux que la

d'argent, et on le présenta à Lucius, le roi du festin, comme le morceau d'honneur.» (*Voyage de Polyclète,* par M. de Theis, t. 2, p. 189.)

On sait qu'un gastronome, entendant parler de ce chef-d'œuvre de la cuisine romaine, s'écria que c'était un véritable *plat encyclopédique.*

[1] On comptait à Rome, sur la fin de la république, douze cent mille habitants. Selon le tribun Philippus, il y avait à peine deux mille propriétaires : tout le reste était prolétaire, affranchi ou esclave. *Non esse in civitate duo millia hominum, qui rem haberent.* (Cic., *de Offic.,* lib. 2, 21.)

[2] Quand la dépravation des mœurs fut au comble, à Rome, on remarqua que les affections goutteuses y devinrent très-communes. Les femmes mêmes en étaient fort souvent attaquées, *ob varii generis debacchationes,* selon l'énergique expression de Sénèque. (Epist. 95.)

médecine s'efforça de guérir, de combattre ou de pallier. Les Romains une fois amollis par le luxe, mûrs pour la servitude, soupirèrent après les secours de la médecine. Elle y fut dès lors honorée, et l'on consacra trois temples à la déesse *Fièvre*. Caton eut beau vanter sa formule bizarre de guérison, et surtout les vertus médicatrices du chou, les médecins grecs furent consultés et recherchés. Cela devait être; plus il y a de maux dans une société civile, plus le besoin de notre art s'y fait sentir. Aussi à cette époque de gigantesques débauches et de profonde corruption, la médecine prodigua-t-elle ses bienfaits, comme déjà la croix portait son fruit.

Ce qui vient d'être dit, explique pourquoi certaines sociétés à demi civilisées, peuvent exister sans médecins, ce qui ne peut avoir lieu avec les progrès du luxe et de la civilisation. Toutefois, ne confondons pas. Ici la médecine revendique encore une partie de ses droits : de ce qu'il n'y a pas de médecins, il ne faut pas conclure qu'il n'y a point de médecine, et le vœu de Rousseau est plus souvent exaucé qu'il ne le croyait lui-même. Un homme est doué d'une bonne constitution, il vit sobrement, l'air qu'il respire est pur, il ne dépasse point la limite de satisfaction de ses besoins, sa santé est inaltérable, et sa carrière se prolonge aussi loin qu'il est donné à notre espèce : cet homme a pu vivre sans médecin, mais non pas sans médecine. Selon Voltaire, buvez chaud quand il gèle, buvez frais dans la canicule : rien de trop ni trop peu en tout; digérez, dormez, ayez du plaisir, et moquez-vous du reste. Bien certainement, voilà d'excellents préceptes de santé. Que vous disent de plus la médecine et la sagesse? La conformité de leur langage est beaucoup plus grande qu'on ne le suppose, et Juvénal aurait pu comprendre notre art dans ce vers fameux :

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dixit.

Sous ce rapport, Tibère avait raison. Un homme, à trente ans, doit être son médecin : lui-même en fut longtemps un exemple, en agissant toujours avec une prudence calculée, ce qui fit qu'Auguste l'appelait *vir lentis maxillis*. Il ne s'agit que d'observer avec soin ce qui est utile et ce qui nuit à notre économie. Vouloir aller au delà sans expérience et sans principe, c'est risquer sa santé et sa vie. *Qui vivit medicè, vivit miserè*, est donc un adage aussi faux que suranné.

Le sage vit selon toutes les règles de la vraie médecine, au contraire du malade imaginaire. Argant, plongé dans les remèdes et dans les drogues, entouré de Purgons, vit misérablement, mais non pas médicalement.

Plusieurs de nos antagonistes accordent volontiers une espèce de certitude et d'utilité à l'hygiène; mais leur confiance ne va pas jusqu'à la médecine qui traite des maladies. Des hommes du monde et beaucoup de gens de lettres ont ce préjugé. Selon eux, il y a dans l'art de guérir une incertitude qui se moque de l'expérience et déconcerte même le génie. Qui oserait le nier dans certains cas? Mais pourquoi vouloir toujours juger notre art d'après ce qu'il ne peut pas faire, et jamais d'après le bien qu'il opère? La médecine est utile, et non toute-puissante; elle n'a pas, il est vrai, ôté la faux des mains de la mort. On a beaucoup fait, il reste encore plus à faire; aucun médecin instruit que je sache ne conteste cette vérité. Mais s'ensuit-il que nos connaissances soient toujours vaines, notre science inutile, notre expérience illusoire? Non, sans doute, la conséquence serait outrée. Ceux qui nous reprochent notre impuissance dans certains cas, savent-ils combien il est difficile d'arracher à la nature le plus petit de ses secrets? Étudier l'homme, c'est frapper à la porte d'un sanctuaire redoutable, où plus on pénètre, et plus l'obscurité redouble. *Magnum profundum est homo,* dit un philosophe chrétien, les bons médecins ne le savent que trop. Dans notre économie, tout est mystère et merveille, comme dans notre destinée. Intelligences faibles et bornées, nous ne concevons rien en réalité, nous ne faisons que constater. Cette réflexion s'applique surtout à la médecine, car l'agent par lequel notre être commence et finit, nous est inconnu. La cause essentielle, primitive de toutes les maladies ayant lieu dans la modification intime et moléculaire organique, nous échappe constamment. Nous sommes donc obligés de remonter péniblement des phénomènes à leurs principes secondaires, de décomposer l'homme pièce à pièce pour découvrir la nature, l'ensemble et le but des ressorts de sa vie. Nous analysons pour induire, juger et conclure : au delà de certaines bornes de la perception, tout devient obscur pour l'observateur. Comment donc reconnaître *à priori,* la cause de tous les phénomènes de la vie et celles de leurs innombrables variations? D'une part, le corps humain est si compliqué, les organes qui le forment sont tellement délicats et nombreux, le nœud qui les unit,

les lois qui les régissent, présentent tant d'obscurité dans leurs principes, que la science n'avance que pas à pas, en comptant ses vérités par siècle.

D'un autre côté, mettez en regard cette énorme série de causes qui, à chaque instant, ébranlent, agitent notre faible machine, et loin de vous étonner que les hommes soient si souvent malades, vous le serez de ce qu'ils ne le soient pas toujours. Remarquons, en outre, que les effets dépassent souvent l'énergie présumée de ces mêmes causes. Un miasme, atome imperceptible, fait périr des milliers d'individus en se multipliant; une piqûre d'épingle peut donner un tétanos mortel; un diamètre de vaisseau plus ou moins agrandi, un organe affaibli sur un point, un élément de plus ou de moins dans la masse, un peu plus, un peu moins de sang ou de bile, la soustraction d'une légère quantité de calorique ou d'oxygène, quelques gouttes d'un fluide épanché sur un point important, une fibrille nerveuse presque imperceptible, irritée, déchirée, voilà l'économie animale bouleversée, la santé détruite, la vie menacée. Ainsi le corps est vulnérable de toutes parts, la mort a mille issues pour arriver aux sources de la vie. Il y a plus. l'exercice même des fonctions, l'activité des organes les usent et les consument plus ou moins rapidement. Le corps humain contient plus de dix mille parties connues, et il y en a sans doute dix fois autant qui échappent à nos recherches; or, il n'en est pas une dont le jeu puisse se déranger impunément. Apprenez que le sang est poussé et repoussé par le moyen du cœur, du centre à la périphérie, trois mille six cents fois par heure[1]; que la masse de ce fluide passe par ce même organe vingt-cinq fois par heure; et par conséquent six cents fois par par jour. On est surpris qu'une machine aussi compliquée puisse durer quelques instants. Ne le soyez donc pas de voir la science de l'homme ne faire que des progrès lents, et si cette branche qu'on nomme *médecine pratique*, présente encore de l'instabilité dans les doctrines. Toutefois, comme beaucoup de médecins l'ont déjà remarqué, le plus opiniâtre scepticisme doit avouer que les phénomènes de la vie

[1] « Depuis ce *punctum saliens* (l'instant où le germe fécondé est perceptible), et même avant, sans aucun doute, jusqu'à la mort sénile, que je supposerai à quatre-vingt-dix ans, qui a calculé les millions de pulsations que le cœur aura battues sans une seconde de repos? Leur nombre s'élève à 2 milliards, 838 millions, 240 mille, à ne partir que du moment de la naissance, et à ne compter que soixante pulsations par minute. » (CORVISART, *Maladies du cœur.*)

s'exercent d'une manière constante et uniforme ; que l'action des corps extérieurs sur l'économie étant toujours la même, produit des effets identiques et par conséquent observables ; que les maladies ont, en général, une forme déterminée, connue et décrite dès l'antiquité ; enfin, que certains agents au pouvoir de l'art peuvent changer, intervertir l'ordre régulier ou anormal des phénomènes vitaux, modifier l'organisme, contrarier, aider ou imiter la nature, et de cette manière, guérir, soulager ou prévenir la plupart des maladies. Une choquante absurdité, serait de nier des faits aussi palpables, et une fois admis, la question est décidée. Mais, dit-on :

Vous ignorez ce qu'est le principe vital, et même s'il existe. — Le physicien ne connaît point la cause première du mouvement, le chimiste celle de l'affinité, l'astronome ce qu'est l'attraction ; il y a pourtant une physique, une chimie, une astronomie. Ainsi, d'après Haüy, « une science entière s'élève sur un point où se trouve un nuage qu'il n'a pas été donné à l'œil du génie de pouvoir percer. » Et où en serait la morale elle-même, s'il eût fallu attendre, pour en poser les principes, que l'on connût la nature de l'âme?

Le médecin qui veut guérir est-il jamais sûr de son fait? — Le politique, l'avocat, le général d'armée, sont-ils donc certains du succès? La comparaison me semble fort exacte. Le médecin saisit les vérités probables, cet ordre de vérités qui appartient au sentiment, à l'esprit, au génie. L'*infaillibilité* médicale est comme celle du juge, du diplomate, de l'homme d'État, toujours probable et relative ; mais le mot de *probabilité* acquiert ici une valeur positive, incontestable, par la méthode inductive et l'expérience raisonnée.

La tombe est toujours prête, et nos jours sont comptés.—Qu'en savez-vous? « Chaque balle a son billet, » selon le roi Guillaume, d'accord ; mais que dit ce billet? nous l'ignorons, par un bienfait de la Providence. On ne peut ajouter ni une ligne à sa taille, ni une minute à sa durée, notre destinée est écrite au ciel ; à quel homme est-il donné de la lire ou de la changer? Dangereux et stupide fatalisme ! C'est là le langage du musulman. Quand l'ange de la mort, dit-il, a tendu son arc, aucune victime marquée d'avance ne peut se dérober à ses traits invisibles. « Tu n'ouvriras pas un cadavre, quand même le malade aurait avalé la perle la plus précieuse. » On sent où de pareilles maximes peuvent conduire. La confiance dans la *tisane de l'Alkoran* doit alors être sans bornes. Et pourtant ce même

musulman se préservera de la peste, quand il voudra, par l'isolement; il préviendra l'invasion de cette terrible maladie par un bon système de police médicale. D'ailleurs, il est des maladies que l'art guérit avec une certitude presque démontrée. De deux individus, l'un vacciné, l'autre non, le premier a certainement dix chances de vie et de santé qui manquent au second. La statistique médicale prouve, en outre, que sur un certain nombre de malades abandonnés à eux-mêmes, la mortalité est d'un sur deux, tandis qu'elle n'est que d'un sur sept dans les cas où les malades ont été convenablement traités.

Ajoutons que le terme moyen de la vie est augmenté depuis l'application des règles de l'hygiène aux sociétés. D'après Ulpien, ce terme était de trente ans à Rome; il est maintenant de cinquante en Angleterre.

C'est la nature qui guérit.—Rien de plus vrai; mais si la nature guérit, c'est aussi elle qui tue le malade. La nature! On peut souvent demander où est sa pitié, où est son amour, où est sa prévoyance pour l'individu. N'a-t-elle pas, au moins par rapport à nous, ses erreurs, ses déviations? La peste, le choléra-morbus, la variole, et mille autres fléaux, voilà les œuvres de cette bonne nature, tantôt médicatrice et tantôt homicide, d'après les lois éternelles qui la régissent. Un homme atteint d'une fièvre intermittente pernicieuse, abandonné à lui-même, périt infailliblement; un sauvage qui a une pierre dans la vessie ne guérit jamais : l'art, plus puissant ici que la nature, la contraint de rentrer dans les voies qu'il lui trace. Au reste, il est reconnu que la science du médecin praticien consiste à apprécier et à diriger les forces vitales. Quand la nature se refuse à tout, l'art est sans pouvoir, le médecin inutile; *imprimis naturâ opus est, quâ repugnante, irrita sunt omnia.* (Hipp.)

C'est la nature qui guérit: ces mots ne sont que trop souvent l'odieux sophisme de l'ingratitude. Voilà l'arme qu'elle dirige parfois contre ceux qui se dévouent à la noble et rude carrière de l'apostolat médical.

Hippocrate dit oui *et Galien dit* non. — La médecine rend de très-haut, aux esprits étroits et moqueurs, le dédain qu'ils affectent pour elle. Hippocrate et Galien sont bien souvent d'accord; et quand ils ne le seraient pas toujours, que pourrait-on en inférer contre notre art? L'état sans cesse précaire et flottant des autres sciences, l'étonnante et rapide succession de leurs théories, les soins de nos savants toujours occupés à déblayer le terrain, à défaire et à renier

ce qui a été fait de siècle en siècle, devraient rendre plus circonspect, quand on accuse la médecine d'incertitude dans ses principes. Il n'y a de vérité absolue ni en politique, ni en morale, ni en histoire, ni en philosophie. Il y a plus, Fontenelle (*Éloge* de Rolle), parlant des disputes qui s'élevèrent à l'occasion de la méthode géométrique des infiniment petits, dit avec finesse : « *Dans le pays même des démonstrations,* on trouve encore le moyen de se diviser. » Et qui ne connaît ces vers ?

Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.

Il est bien singulier que pour la médecine seule, on veuille un accord parfait dans les vues et les résultats ; on exige qu'elle ait un caractère de réalité absolue, des solutions pour tous les problèmes, des explications pour tous les mystères, des démonstrations pour toutes les inconnues : on veut qu'elle trouve la *raison suffisante* de chaque maladie et un remède infaillible. Il n'en peut être ainsi ; notre art, comme tous ceux fondés sur l'observation, présente des choses certaines, des choses probables, et d'autres tout à fait ignorées.

C'est toujours une question de savoir si la médecine fait plus de bien que de mal à l'humanité. — Posez la même question pour la raison, pour l'éloquence, pour les sciences et les arts, pour le commerce illimité, l'imprimerie, une nombreuse population, la liberté de la presse, etc., etc., etc.

En fait, la pratique de la médecine est conjecturale. — Nul doute ; la médecine est un calcul de probabilités, car le médecin observe, induit et conjecture. Mais qu'est-ce que conjecturer ? c'est l'art d'évaluer le plus exactement possible une somme donnée de faits : or, c'est précisément en cela que la médecine exige beaucoup de sagacité, de jugement et de savoir. Bien conjecturer, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Dieu seul pénétrant tout, comme créateur de tout, agit avec certitude. On peut même assurer que l'édifice entier de nos connaissances, ne repose que sur des conjectures. En effet, à considérer les choses dans leur ensemble, que trouve-t-on de certain, hors la *mort* et les *taxes,* comme dit Franklin ? Tout est sujet au doute et à la contestation ; on dispute sur tout et à propos de tout. Quelle est la vérité que le raisonnement ait laissée intacte ? Sur quelle

matière sommes-nous d'accord? sur quel objet pensons-nous tous de même? quelle erreur n'a pas eu son culte et ses adorateurs? quel paradoxe n'a pas été soutenu et proclamé? n'y a-t-il pas des syllogismes pour ou contre toutes les questions, des transactions pour toutes les difficultés? Il est reconnu que la philosophie ancienne a été réduite à ce mot de Socrate : *Je ne sais rien*, et la philosophie moderne à celui de Montaigne : *Que sçay-je?* c'est-à-dire que la plus haute philosophie reste dans l'ignorance ou le scepticisme. Quelle doctrine philosophique a pu réunir longtemps ses adeptes dans une foi commune? Faut-il dire je *pense*, comme Descartes, ou je *sens*, comme Locke, pour arriver à la base des facultés de l'intelligence? On a souvent parlé des maximes du Portique, des règles d'une morale fondamentale et infaillible; mais voyez ce qui se passe dans la société, et concluez. Cette société n'est-elle pas trop souvent une arène ensanglantée par des furieux ou dominée par des sophistes? Quoi qu'on dise, le monde appartient aux forts, aux habiles et aux fourbes; il s'en faut bien que le mérite et le talent fassent toujours les parts. C'est dans ce sens qu'on a dit : Mettez-vous toujours du côté du droit contre la force, mais pariez toujours pour la force contre le droit. En effet, attaquer avec audace, ou jeter le filet avec art, voilà le but principal, et l'honnête homme n'est que trop souvent la victime sur l'autel. Ces traités de philosophie, ces *pharmacies de l'âme*, à ce qu'on dit, ne sont-elles pas en défaut comme les nôtres? On y trouve peu de remèdes, beaucoup de drogues, et de *spécifiques* point.

Ne voit-on pas des schismes éclater de toutes parts, soit dans les arts, soit dans la littérature? Relativement à cette dernière, chaque peuple vante et préfère la sienne, par la raison que la littérature est un fruit produit par le sol, le climat et les mœurs. En France, l'antique foi littéraire a été ébranlée, les doctrines sont remises en question, le vieux laurier d'Apollon a été abreuvé par les ondes de la Castalie romantique, puis une sorte de réaction s'est opérée.

Allons plus loin, existe-t-il une justice universelle, une justice antérieure aux lois? est-il dans l'homme une conscience primitive ou une conscience acquise? a-t-on clairement fixé les limites du bien et du mal? a-t-on déterminé avec précision le caractère de la justice morale et de la justice légale? tout n'est-il pas ici relatif et conventionnel? Vieilles et redoutables questions qui sont bien loin d'être

résolues [1]. Le terrible mot de Pascal n'est donc ni sans fondement ni sans justesse.

Aucun accord dans les principes; celui-là affirme, celui-ci nie, un troisième doute; l'un invoque l'autorité dont l'extrême est le despotisme, l'autre vante la souveraineté du sens individuel, produisant la discorde pour effet permanent. Bien plus, ne voit-on pas tous les jours que la loi, *la raison écrite,* dit-on, est souvent interprétée d'une manière toute contraire par deux tribunaux, de sorte que la même chose est niée et affirmée presque en même temps? Il n'y a point de droit contre le droit, sans doute; mais où est le droit, où est la règle infaillible, le *criterium per quod* du vrai, la notion du juste acceptée par tout le monde? En voyant partout la vertu se trouver une exception, exception pleine de douleur et de sacrifices, l'espèce humaine s'agglomérer sans cesse autour des palais, ramper sur les pas du riche et du puissant, on demande ce qu'on entend par vertu, droits, progrès des lumières et de la civilisation. Qu'on nous dise nettement dans quelle catégorie du crime ou d'une héroïque vertu, il faut ranger l'action de Brutus, qui assassine César, et de Charlotte Corday, qui égorge Marat.

Il est certain que nos sciences sont incertaines et conjecturales; on le dit, on en convient d'une manière patente ou secrète; mais, par un singulier bouleversement des notions du bon sens, la médecine est placée hors la loi commune des autres sciences. Quand on sera parvenu à connaître réellement le corps humain, cette machine merveilleuse, à deviner le premier ressort qui la met en jeu, la part que tant d'organes et d'appareils divers ont dans le résultat général, ainsi que l'influence exacte des agents extérieurs, on pourra déterminer avec plus de précision les moyens de guérison; toutefois ce ne sera jamais avec la rigueur mathématique. Ainsi, vous qui demandez des certitudes, qui voulez que toujours on vous dise, comme vos balances et vos chiffres : *Ceci est, ceci n'est pas,* renoncez à l'étude de la *science de l'homme,* vous ne seriez jamais satisfaits, surtout dans les applications positives. Une maladie à guérir, est un problème des

[1] Selon Grotius, il existe antérieurement à toute loi positive, des notions premières suffisantes *pour démêler le juste d'avec l'injuste.* (GROT., in *Prolegomenis de jure pacis ac belli,* p. 16 et seq.)

Puffendorf, au contraire, soutient que des lois positives sont nécessaires *pour fonder les qualités morales des actions.* (Droit naturel, liv. 1, c. 11, nº 6.)

plus compliqués, parce que les données en sont extrêmement variables et multipliées; tant les lois de la vie sont difficiles à réduire en formules, tant la vérité se cache profondément dans l'abîme de notre être. Cependant, je ne crains pas de le répéter, beaucoup de choses obscures pour nos devanciers ne le sont plus pour nous; de vifs rayons de lumière ont traversé les nuages, des principes immuables sont posés et reconnus. La médecine des bons médecins est donc salutaire, ayez-y foi. « Une pleurésie qu'on serait obligé de traiter avec du vin et de la thériaque, est encore plus rare qu'un enfant à deux têtes. » (Zimmermann.) On peut assurer qu'il y a aussi, comme Leibnitz l'a dit de la philosophie, *perennis medicina*, un fond commun de vérités, une médecine immortelle, fruit de l'expérience des siècles, qui se cache dans les diverses théories, qui en prend les formes et les développements, mais qui est toujours la même, bien que, comme toute science fondée sur l'observation, elle soit indéfiniment perfectible. En un mot, pour finir par un argument d'Hippocrate, et cet argument est sans réplique, il y a des choses *utiles*, il y a des choses *nuisibles*, donc il y a une médecine.

On a vu dans ce qui précède, ce qu'était l'art de guérir, son but, son utilité, ses progrès actuels et ceux qui se préparent. J'ai prouvé que cet art reposait sur l'expérience; car si la médecine n'était pas la science des faits, ce serait celle des chimères. Les objections les plus spécieuses ont été franchement exposées et réfutées; en sorte qu'on pourrait aussi définir la médecine, comme la philosophie, l'amour du bien, la recherche du vrai. Reste maintenant une autre question à établir et à discuter.

Les principes de cette science sont-ils également applicables aux gens de lettres, aux savants, aux artistes, etc.? On peut répondre : plus qu'à nulle autre des professions de la société; en voici la raison. Plus l'organisation de l'homme se complique, plus il exerce ses facultés, plus il y a prédominance d'activité d'une fonction sur d'autres, et plus les maladies sont et doivent être fréquentes. L'intensité des causes morbifères est en raison directe de l'état complexe de l'organisme et de l'inégalité d'action des fonctions. Or, il s'agit ici des hommes chez qui l'organisme est le plus parfait, mais, par compensation, le plus mobile, le plus délicat, le plus excitable. A cela il faut ajouter, que, par la nature de leurs travaux, les hommes livrés aux profondes méditations, ont des causes particulières de maladies,

causes qu'il faut étudier, juger, apprécier, quand il s'agit de traiter ces maladies avec succès. Toutes les professions en sont là, d'accord; chacune d'elles doit être regardée comme une éducation spéciale prolongée; mais il semble que celle où les facultés de l'esprit sont très-exercées offrent un champ plus vaste aux observations de ce genre. La vie littéraire, en donnant à ce mot une extension convenable, a donc ses spécialités médicales. La même influence qui fait qu'on naît poëte, peintre, orateur, homme d'État, etc., imprime à l'économie une direction telle qu'on est prédisposé à contracter une série d'affections pathologiques plutôt qu'une autre. Voilà ce qu'il faut connaître, lorsque, étant ainsi organisé, on veut se maintenir sain de corps et même d'esprit, continuer ses travaux, et fonder sur eux sa vie à venir ou l'immortalité de son nom. Si la gloire s'aide du temps, de la méditation, de la persévérance, elle s'aide aussi de la santé; c'est une vérité dont il faut bien se persuader, et sur laquelle nous insisterons dans le cours de cet ouvrage.

Mais, dira-t-on, ni les littérateurs ni les savants ne sont aujourd'hui ce qu'ils étaient jadis. En effet, les mœurs ont éprouvé à cet égard un changement manifeste. La vie simple, laborieuse, uniforme des savants d'autrefois, est une chose très-rare aujourd'hui; peut-être évitait-on ainsi une foule de maladies. Quoi de plus fatal, en effet, à la santé, que l'alternative forcée des plaisirs, des affaires et des travaux de l'atelier ou du cabinet? Au lieu d'une passion vive, celle de l'étude, mille autres enflamment les désirs, sans que la première souvent diminue d'intensité. Et puis, il faut savoir aujourd'hui tant de choses diverses, voir tant de monde, lire tant de livres, employer tant de moyens pour se faire connaître, que la pauvre tête humaine en est tourmentée, fatiguée au plus haut degré. Il est encore une différence notable de notre époque d'avec les âges précédents, c'est que la plupart des penseurs et des écrivains prennent un vif intérêt et même une part active aux mouvements de la politique, à ces mouvements qui soulèvent et entraînent la plupart des esprits. Ils vivent aujourd'hui de la vie de tous; ils parlent et s'occupent des choses qui frappent et occupent dans le présent et l'avenir des sociétés; ils savent enfin que les affaires publiques sont aussi leurs affaires. Mais comme ils mettent à tout le feu, l'ardeur, la vivacité d'imagination dont la nature les a doués, cette inquiétude des intérêts sociaux les use promptement; la vie publique les dévore, parce qu'il y va toujours de leur

nom, de leur gloire, de leur repos, et quelquefois de leur vie. Nous reviendrons plus d'une fois sur cet important objet.

Cependant, quand on parle de la conduite mondaine des savants et des gens de lettres, il ne faut pas exagérer. Malgré la tendance du siècle vers le positif et le matériel, tous les intérêts de l'humanité ne sont pas concentrés à la Bourse. On trouve encore des savants et des littérateurs studieux, solitaires, entièrement livrés à leurs travaux, ignorant le monde, et se souciant fort peu d'en être ignorés : hommes précieux, dont les labeurs, les pensées, les systèmes, les rêves même, fécondent les sciences, et hâtent la civilisation; hommes simples, dont l'unique plaisir est la recherche de la vérité; hommes véritablement libres qui, sous le manteau du philosophe, ne portent point la livrée du courtisan monarchique ou populaire. La gloire, et s'ils ne peuvent l'acquérir, le sentiment intime de l'avoir méritée, les jouissances multipliées de l'esprit, telles sont leurs récompenses. Quoi qu'on dise, ces hommes-là ne sont pas rares; tous n'ont pas déserté le temple des Muses pour celui de Plutus, pour les salons et les antichambres.

Même, sous le rapport médical, on pourrait donc diviser en deux classes les gens de lettres, les savants et les artistes. Dans la première, nous trouvons ceux qui, n'ayant nul souci de la gloire future, en ont beaucoup de la fortune présente; ils sont prêts à quitter les sublimes hauteurs du beau, pour les fructueuses trivialités de l'utile. Ayant toujours des opinions et des phrases à vendre, leur conscience est à prix; ils négocient sur la place leurs talents et leur illustration littéraire, quand ils en ont. *Caput dominâ venale sub hastâ,* esclaves mis en vente, dit le poëte; les achètera qui voudra. Presque étrangers aux muses, qui souvent ne payent leurs favoris qu'avec des feuilles de laurier, ils ont trouvé le moyen de cumuler la qualité d'homme d'esprit et celle de capitaliste, malgré l'incompatibilité traditionnelle. Aussi, se mêlent-ils au monde, se lancent-ils dans le tourbillon des intrigues et des intérêts matériels, toujours dans le but d'acquérir un certain renom pour l'afficher et l'escompter. Une place, un ruban, de l'or, quelques grains d'encens, et leurs vœux sont comblés : mais que la fin justifie bien les moyens! Qui n'a pas remarqué, en effet, cette foule de grands hommes de coterie, ces gloires de similor, ces célébrités soudaines et fugitives, que le temps et la mort couvrent si vite d'une nuit éternelle? Certes, de pareils hommes ne sont pas dans un ordre

à part, relativement à leur constitution, à leurs maladies, etc. Il faut les renvoyer au *Traité des maladies des gens du monde,* par Tissot, ou plutôt à celui de Stalh : *De morbis aulicis.*

Combien diffère, de ce clinquant, l'or pur des véritables grands hommes! Amants passionnés de la gloire, éclairer le monde, illustrer leur pays, faire époque dans l'histoire des sciences ou des lettres, en un mot vivre de la vie de l'esprit, et laisser après eux une longue trace de lumière, voilà le noble but qu'ils veulent atteindre. Si la fortune sourit et vient à eux, qu'elle soit la bienvenue, mais elle n'aura qu'un rang inférieur. Ils veulent de la gloire, un nom immortel; ils bornent là leur ambition, comme cet illustre Grec moderne (Canaris) bornait, dit-on, la sienne *à l'héroïsme.* Les âmes basses et vénales ont beau répéter que tout cela est pure fiction, un beau roman et rien de plus, l'histoire des hommes de génie prouve évidemment le contraire. D'ailleurs, on est toujours porté à nier ce qu'on ne comprend pas. Mais pour obtenir cette gloire éternelle qui se lève sur leurs tombeaux et ne s'éteint pas dans la postérité, que font les hommes qui se sentent nés pour l'atteindre? Ils se séparent du monde : là, dans le silence et la retraite, leur vie, leur temps, leurs forces, leurs talents, leur esprit, leur génie, tout est consacré aux opérations d'une pensée active et laborieuse, tout s'efforce d'en faire jaillir l'inspiration *vaticinatrice,* ou l'idée mère d'une vaste composition scientifique ou littéraire. Comme la moisson est pour eux abondante et ne saurait leur manquer, la plupart ne sont jamais pressés de jouir ; ils comprennent que le génie ne suffit pas, que le temps, le travail, une grande puissance d'attention, sont des conditions indispensables pour obtenir une juste célébrité. Ils savent attendre et souffrir ; car, en général, le présent est dur aux hommes taillés pour la postérité. Que n'a pas fait Démosthène pour devenir le prince des orateurs? Virgile mit onze ans à composer son *Énéide,* et la jugea indigne de voir le jour. Newton n'a expliqué le système de l'univers qu'en *y pensant toujours ;* il employa trente ans à faire ses expériences d'optique. Keppler recommença d'immenses calculs pour trouver une erreur; son inquiétude fut telle qu'il craignit d'en perdre la tête : *Diù nos torserat... ad insaniam.* Michel-Ange étudia, dit-on, pendant douze ans, le scalpel à la main, les muscles du corps humain. Le livre d'Harvey, *Exercitat. de motu cordis,* où il démontra sa grande découverte de la circulation du sang, lui coûta

vingt-six ans de travail. Pascal a refait jusqu'à dix fois des morceaux que tout autre eût trouvés admirables dès la première. Buffon a passé, de son aveu, cinquante ans à son bureau; on sait qu'il écrivit dix-huit fois de sa main ses *Époques de la nature*. Malgré sa prodigieuse facilité, Voltaire ne perdait pas un instant; toujours au travail, telle était sa devise. Si Montesquieu a retrouvé les titres du genre humain, c'est au prix des plus grands travaux; il mit vingt-cinq ans à composer son *Esprit des lois*... Voilà les triomphes de la sublime folie de la gloire.

Il n'y a qu'une chose que beaucoup de ces hommes illustres négligent, c'est de comparer leurs travaux avec leurs forces physiques, c'est de se lancer dans la carrière avant d'en avoir mesuré l'étendue, sondé les abîmes. Car, de s'imaginer qu'on puisse exercer sans relâche et impunément l'intelligence; que les organes, si longtemps, si violemment excités, ne finissent par s'altérer, c'est une erreur qui coûte souvent la santé et la vie; or, cette erreur est malheureusement en crédit chez beaucoup de penseurs. Ils savent que les ouvrages fortement conçus, longuement élaborés, pour lesquels on a tenu conseil à chaque phrase, à chaque mot [1] sont les seuls durables. Il faut, disent-ils, jeter en bronze, quand on veut vivre au delà du tombeau; il n'y a que les vers *cent fois retrempés au feu des muses,* qui aient un sceau de vitalité : soit; mais pour en venir à ce point, de longues années, un travail rude, opiniâtre, une constante et prodigieuse activité des ressorts de l'économie sont indispensables. Mais quel est le tempérament en rapport avec un tel oubli des lois de l'organisation? La nature nous a refusé un pareil présent. Et savez-vous ce qui résulte de la violation de ces mêmes lois? Les forces s'usent, l'existence se flétrit, l'ardeur pour le travail s'éteint, les ouvrages entrepris languissent, le découragement survient, et l'on perd à la fois sa santé, son bonheur actuel et sa gloire à venir. Quel calcul! Croyons que la gloire a une sévère volupté qui adoucit le sacrifice, mais le fond du calice n'en est pas moins amer. Des hommes célèbres ont pourtant vécu longtemps, objectera-t-on. Eh bien! oui; c'est un petit nombre de guerriers échappé à un grand carnage : on les remarque et on les compte. Quelques prédestinés ne succombent pas, et chacun se flatte que le destin lui réserve la même faveur. Mais malgré cette longévité,

[1] *Scripta enim sua torquent, et singulis verbis in consilium veniunt.* (SENEC.)

la plupart ont été souffrants et valétudinaires. Quelques-uns, il est vrai, furent plus heureux, et pourquoi? parce qu'ils adoptèrent et suivirent un régime convenable, fondé sur la connaissance de leur constitution. On en trouvera de notables exemples dans le cours de cet ouvrage. Ceci nous prouve donc qu'on peut, par cette connaissance et par des moyens convenables, lutter jusqu'à un certain point contre les effets destructeurs des fortes applications de l'esprit. Existe-t-il de pareils moyens? Quels sont-ils? quel est leur mode d'application? comment apprécier leurs résultats? voilà ce que j'ai voulu rechercher et faire connaître.

Tel est, en un mot, l'objet de mes travaux. Encore une fois, j'ai fait de mon mieux pour atteindre le but : s'il ne l'est pas, c'est ma faute, car ce but est noble et digne d'encourager un ami de l'humanité.

PREMIÈRE PARTIE.

PHYSIOLOGIE.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA VIE ET DE SES CARACTÈRES PRINCIPAUX.

Causa latet... vis est notissima.
— Ovid. —

On a voulu définir la vie, mais cette tentative a toujours été sans succès. En effet, comment définir ce qu'on ne connaît pas? La vie, insaisissable dans son élément primitif, n'est pour nous que la manifestation de l'action organique. La matière vivante n'est, à nos yeux, que de la matière organisée, soumise à certaines conditions de structure, de formes et de composition. Sans un *substratum* matériel en action, il nous est impossible de concevoir aucun acte vital. Toujours l'organisation coexiste avec la vie, le tissu avec la propriété, l'organe avec la fonction.

Ne pouvant donc comprendre l'essence de ce grand phénomène, cherchons du moins des résultats et des caractères généraux.

Que représente le corps humain vivant et animé? Un mécanisme très-compliqué, qui commence, s'accroît, dure quelques instants, périt

et passe; une agglomération d'organes jouissant de leur vie propre, et néanmoins parties d'un même tout, fins et moyens les uns des autres, liés par une solidarité d'actions convergentes vers un résultat général; des appareils de fonctions diverses pour la nutrition, pour nos rapports extérieurs, et la reproduction de l'espèce; puis un fluide contenant tous les éléments organiques, vrai fleuve de vie qui, dans son cours impétueux, les présente à chaque organe comme un banquet somptueux où chaque convive est satisfait selon ses goûts; une suite de destructions et de restaurations, d'éliminations et d'assimilations perpétuelles, avec persistance de la même vitalité, une multitude d'actions, de réactions, d'impulsions, de sympathies, au milieu desquelles flottent sans cesse incertaines la santé, la maladie et la mort; enfin, une action générale, consensuelle, pour arriver, par un vaste ensemble d'harmonies organiques, à l'unité sensitive, à l'individualité, au MOI, résultat collectif des actes de la pensée, centre de la sphère intellectuelle, être mystérieux, incompréhensible, actif, qui sent, qui sait, et qui veut, seul capable de dire : *Je suis!* QUE SUIS-JE? Voilà la vie, ou du moins voilà ses caractères principaux.

On doit voir, en effet, par cette esquisse, qu'il ne s'agit que de caractères extérieurs, perceptibles, et nullement de la vie en elle-même. L'incompréhensible ne s'éclaircit point par des définitions. Les causes des phénomènes vitaux ayant lieu dans les derniers replis de nos viscères, dans la profondeur des tissus, par des affinités moléculaires, aggrégatives ou divellentes, échappent à nos sens, à nos instruments, à notre intelligence. La vie est en nous et hors de nous; nous la sentons, nous la jugeons, nous en calculons les forces, nous en constatons les effets, les modifications, les degrés; elle a l'évidence d'un fait, expression de mille faits, et pourtant elle conserve l'obscurité d'une abstraction. Sa cause paraît à jamais couverte d'ombres sacrées pour tout esprit limité. On pourrait dire de ce phénomène ce que saint Augustin disait du temps : « Rien de plus clair, si on ne me demande » pas ce que c'est; mais rien de plus obscur, si on veut que je l'expli- » que [1]. » Jusqu'à ce jour, nos systèmes ne sont que des essais, nos solutions de pures conjectures, et nous croyons connaître quand nous imaginons.

[1] *Si nemo ex me quærat, scio; si quærenti explicare velim, nescio.* (Confess., lib. 2, cap. 14.)

Toutefois, parmi cette foule de phénomènes qui caractérisent la vie, un seul les domine tous; c'est cette variété infinie d'actions organiques qui toutes se concentrent dans un seul acte, le fait unique et collectif de la vie, l'unité vitale et psychologique. Ainsi chaque organe est fait pour soi, ayant en lui ce qui le complète; il a sa loi, ses conditions, son mode à part d'existence; et pourtant la raison de chaque partie n'est que dans l'ensemble.

La vie de chaque organe devient celle de tous, celle de tous la vie de chacun. Il y a la vie de la molécule, la vie de l'organe et la vie de l'animal, ou plutôt il y a mille existences, et il n'y a qu'une seule vie: admirable faisceau que l'étroite union des parties entre elles forme dès la fécondation du germe! Aussi, pénétrés de cette idée, les anciens philosophes regardaient-ils le corps humain comme la plus frappante image de l'univers, où tout se lie à tout dans l'espace et le temps. Qui ne reconnaît ici l'*unum et omnia* des pythagoriciens, «Dieu est *un et toutes choses?*»

CHAPITRE II.

DES DEUX MODES PRINCIPAUX DE MANIFESTATION DE LA VIE.

Si l'on considère le jeu des ressorts de l'économie, on s'aperçoit aussitôt que, sans rompre le principe de l'unité, la vie se présente sous deux modes généraux et assez distincts, la *sensibilité* et la *contractilité*. La première dépend entièrement du système nerveux; la seconde, du système musculaire en général; c'est ce qu'on nomme l'*innervation* et la *locomotion*, les *forces sensitives* et les *forces motrices*. A peu de chose près, on retrouve ces deux propriétés dans tous les phénomènes vitaux, quoique à des degrés différents. Souvent leur développement est en raison inverse l'une de l'autre; mais quelquefois aussi ce développement est simultané, comme je tâcherai de le démontrer plus tard.

Depuis la pulpe irritable et contractile, la monade rudimentaire où se manifestent les premières traces de l'animalité, jusqu'à l'homme, c'est-à-dire depuis le composé le moins organisé jusqu'à celui qui l'est le plus possible, on peut observer et suivre une progression de perfection organique. Dans les végétaux et les animaux des dernières classes, on ne remarque point de système nerveux; mais aussitôt que ce système existe, il intervient dans tous les actes de la vie. Faisant partie essentielle de nos organes, servant de lien commun à leurs actions, source de leurs rapports, de leurs sympathies, de leur coexistence vitale, il est le ressort principal des impulsions organiques. Sa perfection graduelle indique et marque le degré de perfection de l'animal, lui assigne son rang dans l'échelle des êtres. Ce système est dans l'homme le type d'une organisation parfaite. La liaison intime

de ses parties, la multiplicité des points de concentration, la sûreté, la rapidité des communications, la variété, l'importance des effets, donnent à l'appareil nerveux une telle prépondérance dans l'économie, que Hunter a dit que ce système était véritablement l'*animal agissant*, l'homme lui-même.

En l'étudiant anatomiquement, on s'aperçoit aussitôt qu'il se compose de centres principaux et de nerfs conducteurs des impressions et des déterminations. Toutefois l'arbre sensitif a ses racines dans le cerveau et la moelle épinière : de là, étendant et multipliant ses rameaux à l'infini, il embrasse toute l'économie dans un vaste réseau, dans une sorte d'atmosphère nerveuse, *animantur animalium omnes partes.* Ainsi la constitution radicale, originaire, le tempérament, l'idiosyncrasie, résident en partie dans le système nerveux. Il est bien démontré que tout point de l'économie humaine qui cesse pendant quelque temps d'être en communication avec les centres nerveux, cesse également de manifester les phénomènes qui constituent l'état de vie. Ainsi, quelque déliée que soit une fibrille nerveuse, elle a des rapports directs avec le centre cérébro-spinal. Imaginez par la pensée le plus petit espace du corps possible, il jouit de la sensibilité, à l'exception du système fibreux; encore ce dernier est-il d'une sensibilité extrême dans certains états morbides. Comme il existe alors un principe de destruction, la nature fait appel aux puissances organiques, et notamment au cerveau, pour le combattre.

Maintenant s'enquiert-on comment ont lieu les impressions et l'influx cérébral, tout devient obscur, on ne marche plus que guidé par des hypothèses [1]; nous savons seulement qu'il existe dans les nerfs un principe vecteur des sensations, des perceptions modifiées et élaborées par le *mens.* Mais quel est cet être singulier dont on ne peut ni démontrer l'existence ni la nier? Est-ce un fluide d'une incommensurable ténuité? Est-ce un gaz subtile et mobile à l'excès, en comparaison duquel le feu est lourd, l'éther grossier, la lumière sans rapidité? Où se forme-t-il? que devient-il? comment se répare-t-il? Nous l'ignorons... Il est. On a dit que le système nerveux agissait par une puissance électro-moléculaire ; en un mot, qu'il n'était qu'une

[1] *Quid autem anima in nervum operatur? Nescio et nescit mecum quisquis est mortalium.* (Boerhav., *Prœlect., ad* 9407.) Nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui.

sorte de batterie galvanique. Sans rejeter entièrement cette donnée, elle est pourtant loin d'être démontrée. D'ailleurs, n'est-ce pas expliquer l'inconnu par l'incompréhensible, reculer la difficulté sans l'éclaircir beaucoup, en un mot, poser l'éléphant sur la tortue? Le temps et le génie aideront sans doute à dévoiler ce grand mystère, aliment éternel de notre curiosité. Toutefois on peut dire que ce qui nous manque pour le système nerveux, c'est un fait général à l'aide duquel on puisse coordonner les faits particuliers et en saisir l'ensemble. Ce fait général existe pour la circulation. On sait qu'il y a dans cette fonction un mouvement circulatoire dont le cœur est tout à la fois le principe et le moteur.

CHAPITRE III.

DE QUELQUES LOIS DES PLUS GÉNÉRALES DE LA SENSIBILITÉ.

L'action des nerfs a pour résultat la sensibilité, c'est-à-dire l'aptitude à recevoir des impressions, soit du monde entier, soit de l'organisme lui-même. Ces impressions, transmises au *moi*, deviennent des perceptions, des actes intellectuels et moraux; et ces actes, à leur tour, se manifestent au dehors par une réaction du centre nerveux à la périphérie. Ainsi, d'une part, impression, transmission, action, c'est-à-dire une intelligence qui connaît, une volonté qui se détermine, une puissance qui agit : telle est la loi fondamentale de la sensibilité considérée sous le plus grand rapport possible. Ceci prouve que cette propriété des corps vivants n'est pas seulement passive (*receptivité*), selon l'école de Kant, mais qu'il y a encore activité propre du système nerveux pris dans son ensemble. On conçoit encore, à moins de se mettre en opposition avec les faits les plus évidents, que ce système étant la condition matérielle, indispensable des modifications de la pensée et du sentiment, la mesure de sa perfection sera la mesure des facultés intellectuelles dans la gradation des êtres.

C'est à ce système, en effet, que l'homme doit sa supériorité, qu'il passe de l'être au néant; car, quelque doctrine philosophique qu'on adopte, il faut toujours en revenir à ce grand principe physiologico-moral, je suis et je sais, parce que je *sens*. L'étude du système nerveux, considérée d'un animal à un autre animal, présente d'immenses différences sous le double rapport organique et mental. Et même, en continuant la ligne d'ascension pour les êtres d'une nature

supérieure à l'homme, et qui, dans l'ordre de la création, occupent les sommités morales et intellectuelles de l'univers, on arriverait sans doute à des résultats dont nous ne pouvons concevoir l'idée. « Il y a loin de la vie nerveuse du reptile à celle de Newton, et de la vie nerveuse de Newton à celle de l'ange. Aussi, les pensées qui sortent de ces trois modes d'existences diffèrent bien entre elles. » (KÉRATRY, *Inductions morales et physiologiques.*)

Non-seulement ces différences se remarquent dans les diverses classes d'animaux, mais encore parmi les individus de l'espèce humaine. De là résulte une variété extrême dans la capacité de sentir, et par suite un développement plus ou moins étendu des facultés intellectuelles. En général, nous apprécions l'énergie de la vie d'après la force, la durée, la fréquence de nos sensations. Or, plus l'organe est apte à sentir, plus se prononce chez nous le désir d'être émus, d'être agités, d'être avertis de notre existence : il est même des individus que rien ne peut satisfaire sous ce rapport; jamais, jamais assez au gré des cœurs passionnés, fût-ce même aux dépens de leur bien-être et de leur santé. D'où dépend cette *faculté vorace* de sensations et d'affections? Précisément d'un appareil nerveux très-compliqué, doué d'une extrême capacité de sentir, capacité qui ne fait que s'accroître par la multiplicité même des impressions. Ce besoin d'émotions vives se fait surtout remarquer chez les peuples très-civilisés, et c'est avec raison qu'on le regarde comme le principe des beaux-arts. Personne n'ignore qu'une poésie harmonieuse, une musique enchanteresse, ne sont jugées telles qu'à proportion des sensations, des sentiments, des passions qu'elles excitent ou qu'elles font naître. Sous peine d'ennuyer, c'est-à-dire sous peine de mort, un livre doit intéresser, attacher celui qui le lit. C'est le comble de l'art quand le lecteur est tellement dominé, subjugué, qu'il ne s'aperçoit plus s'il y a un auteur, si c'est un livre qu'il tient dans les mains. En quoi consiste ce grand et beau secret? A multiplier les impressions, à frapper l'imagination, à stimuler vivement la sensibilité, en un mot, à agacer les nerfs avec les aiguillons de l'esprit.

Ainsi la sphère d'action du système nerveux, comme tous ceux de l'économie, augmente en raison directe de l'étendue et de la perfection de ce même système : les rapports de l'organe à la fonction sont ici d'une exactitude incontestable.

Il est une autre loi non moins importante de la sensibilité de

relation; c'est qu'elle se manifeste par deux modes fondamentaux, *le plaisir* et *la douleur*. Le premier comprend toute sensation qu'on voudrait prolonger et qui semble utile à l'économie; la seconde caractérise toute sensation qu'on cherche à repousser, comme nuisible à l'existence. Combien les mouvements organiques sont en rapport avec cette explication! La sensation est-elle agréable, aussitôt les mouvements sont expansifs, les tissus s'épanouissent, la nature semble présenter le plus de surface possible, afin que rien n'échappe à l'impression. Au contraire, dans la douleur, ces mêmes mouvements se resserrent, les tissus se contractent, la nature présente un *minimum* d'espace à l'ennemi : on dirait qu'elle veut lui échapper ou qu'elle concentre ses forces pour résister et combattre. Plaisir et douleur sont donc les véritables sensations élémentaires, les deux pôles de la sensibilité, car les autres sensations n'en sont que des nuances faciles à reconnaître. Remarquons, en outre, que ce qu'on nomme *la sensibitité morale,* ne présente également que deux affections primitives, l'amour et la haine, toutes deux le principe de nos passions, soit excitantes, soit dépressives. La douleur et le plaisir ont par conséquent une origine commune, aussi ont-elles d'intimes rapports. Il est des sensations pénibles qui ne sont pas sans charmes; et à l'extrême du plaisir commence la douleur. Celle-ci, comme on le voit, est nécessaire, indispensable à l'ordre des fonctions, car c'est l'élan du principe conservateur, le signal et le cri de l'organe souffrant; en définitive, il n'est pas démontré quel est le plus nuisible ou le plus utile à l'homme, du plaisir avec ses roses, ou de la douleur avec ses épines.

Au reste, quelle que soit l'activité de ces deux sensations, jamais elle ne peut être continue : c'est encore là un des caractères de la sensibilité, l'intermittence d'action. De même que toutes les autres fonctions, la sensibilité cérébrale, dont il est plus spécialement question ici, présente des alternatives de repos et d'action : ces intervalles sont nécessaires pour sa réparation, et celle-ci n'est même complète que par le sommeil. La loi d'intermittence d'action dont il s'agit, est du plus haut intérêt, non-seulement pour la santé, mais encore pour les travaux de l'esprit et tout ce qui tient à l'activité cérébrale.

Remarquons encore, que même l'intermittence n'étant pas complète, jamais l'action nerveuse ne présente ce caractère d'égalité, de pondération qui se remarque dans d'autres fonctions. Mobile, incon-

stante, variable à l'excès, dans son intensité, dans son énergie, la sensibilité passe souvent, avec une étonnante rapidité, du dernier degré de prostration, au plus haut point d'exaltation. C'est une faculté libre, *indépendante;* c'est une force spontanée, aussi incalculable dans ses effets, qu'inconnue dans sa cause. Tour à tour vive, forte, abaissée, exaltée, déréglée, elle parcourt, elle excite certains organes, et les abandonne subitement pour d'autres. Jamais ses proportions ne demeurent les mêmes dans une partie organique quelconque; jamais la fixité, la permanence, la précision d'action, ne lui sont applicables.

Cette loi de *mobilité* si importante, en détermine une autre non moins essentielle à connaître : c'est la loi de *concentration.* On a dit que la sensibilité se comportait à la manière d'un fluide d'une quantité déterminée, qui, s'il coule abondamment dans un de ses canaux, diminue proportionnellement dans les autres. Cette comparaison ne manque pas de justesse. Il est certain que plus un organe est excité, plus la sensibilité s'y accumule, et toujours aux dépens de la sensibilité des autres organes. Cette simple loi de la physiologie, observée dès l'antiquité, est peut-être une des plus fécondes sous le rapport des maladies, de l'hygiène et de la philosophie. En se bornant aux facultés de l'intelligence, remarquons que cette loi de concentration n'est autre chose que la méditation. Car, qu'est-ce que méditer? c'est réunir, par un effort cérébral, toutes les données sur un objet quelconque, pour en examiner, en découvrir tous les rapports et en tirer des conséquences. Ces conséquences sont ensuite applicables aux arts et aux sciences. C'est ainsi que la pensée devient la plus grande des puissances humaines. Si le génie est comme le foyer d'un verre ardent qui ne brûle et n'éclaire que sur un point, il le doit certainement au pouvoir de condenser le plus possible l'action nerveuse. Telle est en partie l'origine des hautes facultés intellectuelles, heureuse ou triste prérogative de certains hommes destinés à agiter, à remuer, à lancer les intelligences inférieures. Cependant, dira-t-on, vous confondez l'action du cerveau avec la sensibilité en général. Sans doute : le système nerveux n'est-il pas identique dans toutes ses parties? Mais comme l'unité sensitive est indispensable à l'unité de l'être, puisque c'est elle qui la constitue, il faut un organe qui sympathise avec tous, qui perçoive toutes les impressions, qui communique avec tous les points de l'économie, et qui s'affecte de toutes les modifications : cet

organe est le cerveau. Il n'en est pas moins vrai cependant que, si cet organe est toujours le point de concentration de la sensibilité, les autres organes ne tardent pas à s'altérer par le défaut d'innervation nécessaire à leur action normale. C'est même là une des causes de la perte de la santé de ceux qui exercent l'esprit outre mesure. On entrevoit déjà le principe des maux qui tourmentent l'homme de génie, et comment des fruits de mort sont greffés sur l'arbre de vie.

Ajoutons encore que, dans certains cas où l'excitation cérébrale est portée au plus haut degré, les autres organes sont presque insensibles aux impressions extérieures. L'âme ne perçoit plus rien du dehors, et le *moi* paraît ramené à son état de simplicité métaphysique. L'abstraction mentale, l'enthousiasme, les extases contemplatives, certaines maladies, comme le délire, la catalepsie, démontrent que ces phénomènes ne sont pas rares. On les remarque également dans la profonde méditation. Archimède, fortement occupé d'un problème de géométrie, n'était pour ainsi dire qu'une intelligence, quand le soldat de Marcellus vint le frapper. Tertullien fait cette belle réflexion en parlant de l'enthousiasme des martyrs de la foi : *Nihil crus sentit in nervo, cum animus in cœlo est.* Quoi qu'il en soit, cet état ne peut durer : la disproportion de l'innervation y est trop prononcée pour ne pas rompre avec violence l'équilibre des fonctions.

Ce que je viens de dire des variations, des oscillations de la sensibilité en général, se remarque également dans les facultés intellectuelles, surtout quand elles sont très-actives, très-développées. Il en est une surtout qui présente ce caractère de la manière la plus tranchante, c'est l'imagination. Certes, il n'est point de faculté mentale offrant plus de variétés dans son énergie, dans ses degrés d'abaissement ou d'élévation que celle-ci. Ce qu'on nomme son *prisme,* n'est autre chose que les modifications diverses d'une extrême sensibilité cérébrale. La mobilité, l'inconstance de l'imagination, sont précisément les facettes de ce prisme, dont les reflets portent tour à tour dans l'âme, et avec une étonnante rapidité, les sentiments de la joie la plus vive ou du chagrin le plus profond. On le voit, la sensibilité morale, comme son principe, la sensibilité physique, est soumise à des lois analogues : aussi, comme cette dernière, la sensibilité morale redoute-t-elle ce qui a l'apparence d'un calcul, d'une entrave, d'une limite. La rigueur des méthodes, la fixité des règles, ne lui

sont jamais applicables, surtout quand elle est active et prédominante. Qu'on nous dise si le calme des sens, la paix du cœur, les douces ondulations de la pensée, qui prouvent si bien l'harmonie morale et intellectuelle, sont les attributs des êtres éminemment sensibles : non, sans doute. Pourquoi cela? c'est que la force d'impulsion, la puissance excitatrice, est toujours ou trop faible ou trop énergique; c'est que la différence des effets est en raison directe de la variabilité du principe d'action. Voilà pourquoi le caractère des individus très-nerveux frappe d'abord par des inégalités constamment dues aux innombrables fluctuations de la sensibilité. On a dit avec raison qu'on ferait une longue énumération des terreurs du brave et des sottises de l'homme d'esprit; qu'il y avait impossibilité physique d'être un grand homme du matin au soir; rien de plus vrai : on en sait maintenant la raison.

De ces excitations et de ces variations extrêmes et continuelles de la sensibilité résultent souvent deux effets très-remarquables. Le premier se manifeste quelquefois par un épuisement total de cette propriété; tout s'affaisse dans l'économie, énergie vitale, force physique et force morale, tout languit, et l'individu reste frappé d'une asthénie générale. Le second effet, beaucoup plus commun, est que les nerfs acquièrent une excitabilité si grande, que le plus léger stimulant peut déterminer une action nerveuse hors de proportion avec sa cause. Dans cette disposition, la sensibilité, montée au ton propre à faire percevoir des sensations imperceptibles à d'autres individus, sera vivement ébranlée par une sensation ordinaire, sera troublée jusqu'au spasme, jusqu'à la convulsion, par un excitant qui ne serait que très-modéré ou même agréable pour des nerfs moins irritables.

Il ressort de là, que l'*intensité* de la sensation dépend moins de l'intensité de la cause, que de la disposition individuelle, principe de dynamique vitale d'autant plus remarquable, que les conséquences en sont aussi multipliées qu'importantes.

Cet état d'extrême irritabilité, poussé à son dernier terme, est considéré par les médecins, et avec raison, comme une maladie; c'est la *susceptibilité nerveuse* morbide. Existe-t-il, en effet, de plus cruelle disposition que celle qui ébranle, qui agite l'économie pour les choses les plus légères? Le physicien Boyle parle d'une femme qui souffrait vivement, s'il arrivait quelqu'un chez elle ayant

passé dans des quartiers où il y avait de la neige. D'ailleurs, des sens exquis, une irritabilité excessive des nerfs, percevant activement les impressions physiques et morales les plus fugaces, correspondront toujours à un caractère mobile, irritable, *susceptible*, ombrageux, peu consistant. Ce caractère, à son tour, réagit sur les organes et en trouble les fonctions; à chaque instant, l'âme bouleverse son *animal*. Qui n'a pas remarqué ces êtres toujours souffrants ou croyant souffrir, sans qu'on puisse en assigner la cause patente, délicats, irritables, pour qui tout est douleur, excès, sensation pénible, motif de crainte, d'inquiétude et d'abattement?

Cette funeste modification du système nerveux, dont je parlerai plus amplement dans la suite, est toujours, dans son développement, le produit d'une extrême civilisation. Malheur à celui qui en est atteint! sa part et sa mesure de forces cessent d'être en rapport avec les influences auxquelles l'économie est nécessairement exposée.

En résumé, la sensibilité est la propriété par excellence des corps organisés, vivants et animés : elle acquiert son *summum* d'activité chez l'homme; il n'existe, il n'agit, il ne vit que par elle; en un mot, la sensibilité est l'*étoffe* dont la vie est faite. Toutefois, cette propriété n'est pas seulement le principal mobile de l'action organique : au moyen de sensations de conscience, elle est la source de nos plaisirs, de nos douleurs; elle influe sur le caractère, sur les penchants et les affections, sur la volonté, sur la fougue ou l'impuissance de l'imagination, sur la violence ou la modération des désirs, sur l'activité ou l'inertie de l'intelligence. Considéré physiologiquement, on peut dire que l'homme est ce que le fait la sensibilité. Cette force ou propriété est si importante, si nécessaire, si radicale, que les philosophes en avaient fait une âme spéciale, l'*âme sensitive*. Bacon distingue la science de l'âme, en science du *souffle divin*, d'où est sortie l'âme raisonnable, et en science de l'âme *irrationelle*, qui nous est commune avec les brutes, et regardée comme le produit du limon de la terre. Selon Platon, « les dieux ayant pris un principe d'âme immortelle, créèrent un corps mortel pour y placer cette âme; mais ils y joignirent une âme mortelle, sujette aux passions par la nécessité de sa nature. » (Timée.)

CHAPITRE IV.

DE LA CONTRACTILITÉ, OU DE LA PUISSANCE MUSCULAIRE.

Le second mode par lequel la vie se manifeste est la *contractilité*. C'est dans cette importante propriété que réside essentiellement la force de l'animal. Ses modifications sont très-nombreuses, et les physiologistes leur ont imposé diverses dénominations que je négligerai, ne tenant compte ici que des notions les plus générales. Quelque nom d'ailleurs que l'on donne à la contractilité, son action tend toujours au même but, la contraction, l'effort et le resserrement. Cette propriété, ainsi que la sensibilité, se retrouve avec toutes ses nuances dans la plupart des tissus et des organes. « Examinez, dit Bichat, tous les phénomènes physiologiques, tous ceux des maladies, et vous verrez qu'il n'en est aucun qui ne puisse, en dernier résultat, se rapporter à la sensibilité et à la contractilité. » Cependant la contractilité réside particulièrement dans le système musculaire, bien que toujours sous l'influence de l'innervation; aussi Cullen donnait-il aux muscles le nom d'*extrémités mouvantes des nerfs*. Ainsi, on pourrait dire que l'organe le plus contractile est aussi le plus sensible. Le cœur est de tous les organes musculaires le plus irritable, mais c'est précisément aussi celui qui semble le plus sous l'influence immédiate du cerveau. Haller a dit : *ergò motus cordis, à stimulo*. Eh bien ! ce qu'a dit ce grand physiologiste du stimulus physique, peut s'entendre également du stimulus moral; il n'y a pas d'organe qui ne ressente plus rapidement et plus profondément l'impression que le cœur et toute la région précordiale. Personne n'ignore que le nom de *cœur*, s'entend du sentiment comme de l'organe physique de la circulation.

Le langage vulgaire exprime même parfaitement cette idée. Une bonne nouvelle ranime et dilate le cœur, le chagrin opprime et donne un *resserrement* de cœur inexprimable.

On peut donc inférer de ce que nous venons de dire, que la sensibilité et la contractilité ont leur principe dans le système nerveux. En effet, une forte commotion électrique, l'empoisonnement par l'acide hydrocyanique, les abolissent toutes deux, et la vie est arrêtée jusque dans ses sources. On croit pourtant aujourd'hui, relativement au mode d'innervation de ces deux propriétés, que l'influx nerveux a lieu dans un ordre de nerfs différents; assertion établie par certains faits, par d'ingénieuses expériences, et qui a pris rang parmi les vérités scientifiques presque démontrées. Au reste, quoi qu'il en soit de leur principe, ces deux propriétés diffèrent bien entre elles, sous le rapport de leur mode d'action et des phénomènes qu'elles présentent.

La sensibilité reçoit les impressions et les transmet; la contractilité triomphe de l'obstacle, surmonte la résistance, soit instinctivement, soit avec conscience de l'être. Sentinelle attentive, la sensibilité veille au dedans et au dehors; mais c'est la contractilité seule qui agit et qui réagit. A proprement parler, la sensibilité ou puissance nerveuse est le principe régulateur qui avertit, dirige et commande; la contractilité ou puissance musculaire est l'agent qui obéit et exécute; elle est pour ainsi dire la force personnifiée. Ces deux propriétés de l'organisme ont un besoin égal l'une de l'autre. Sans la contractilité, la sensibilité serait sans résultat, sans objet, sans action, sans influence; sans la sensibilité, la contractilité n'aurait ni moteur, ni direction. Dans un organe mis en action, que se passe-t-il? La sensibilité est la première qui s'exerce; elle apprécie le rapport qui existe entre le corps excitant et le degré de réaction organique qui doit avoir lieu; mais cette réaction est confiée à la contractilité. En elle réside principalement la force conservatrice, celle qui repousse l'atteinte des influences nuisibles, ou les fait tourner au profit de l'organisation. La digestion, la nutrition, la circulation, la station, la locomotion, font partie du domaine de la contractilité. C'est au moyen de sa force musculaire et contractile, distribuée dans les organes intérieurs et extérieurs, que l'homme agit sur les corps, qu'il dompte la matière, qu'il s'en empare, la transforme, l'assimile à sa propre substance. La force vitale d'agrégation, de cohésion, la force tonique fibrillaire,

ne sont, à vrai dire, que les différentes nuances de la contractilité. On peut dire que la mesure d'énergie de cette propriété, est la mesure de force et de résistance vitale dans un organisme donné. Ajoutons enfin que la sensibilité exaltée, imprime quelquefois à la contractilité une impulsion excessive, mais toujours irrégulière. C'est ce qu'on remarque chez les maniaques, les hystériques, quand ils ont des convulsions. Quelquefois même cet effet a lieu par l'influence d'une passion violente. Certainement l'effroi brise et peut anéantir les forces musculaires; le courage, l'espérance et la joie en décuplent les effets; la colère peut les accroître d'une manière indéfinie; *semper Ajax fortis, fortissimus tamen in furore*. Un des historiens de Molière, Grimarest, nous apprend que le moindre retard, le moindre dérangement, le faisait entrer en *convulsions*, et l'empêchait de travailler pendant quinze jours. On voit ici combien une sensibilité irrégulière influe sur la contractilité.

CHAPITRE V.

DE LA LOI FONDAMENTALE DU TEMPÉRAMENT DES PERSONNES LIVRÉES AUX TRAVAUX DE L'ESPRIT.

Sanitas est symetria, *morbus autem* ametria.
— GALEN. —

Si toutes les parties du corps humain conservaient le même degré d'énergie; si l'on pouvait obtenir une égale et constante pondération des puissances organiques; si, en un mot, toutes les actions vitales étaient tendues à l'unisson, il n'y aurait pas de *tempérament*. Voilà le beau idéal de la physiologie; mais il n'en est pas ainsi. Un ou plusieurs systèmes de l'économie, un organe important même, ne tardent pas à prédominer; dès lors le tempérament se dessine au physique et au moral. Lorsqu'à cette condition physiologique, se joignent les circonstances du régime, du climat, des habitudes, de l'éducation, des maladies, ce tempérament se modifie; il s'exaspère ou diminue, selon la direction imprimée aux causes dont je viens de parler. Une vue large et complète des choses, les observations les plus positives, forcent donc d'admettre, comme on l'a dit, une *trame* primitive, individuelle, invariable jusqu'à un certain point, sur laquelle se brode ensuite notre existence.

De toutes les forces de l'économie, celles qui peut-être offrent le plus de variétés dans leur énergie, sont les forces *sensitives* et les forces *motrices*. Établies pour s'aider, se balancer, se modérer et concourir au maintien de la santé, il est bien rare néanmoins que cette action soit dans les rapports d'une exacte proportion. Sentir et agir sont les deux principaux ressorts de la vie; notre conservation dans l'*être* et le *bien-être*, dépend de leur action sagement combinée. Mais qu'il

est difficile de les maintenir dans des limites compatibles avec la santé! Chez certains hommes, les forces sensitives l'emportent; elles acquièrent tôt ou tard une prédominance marquée: l'appareil nerveux est alors doué primitivement, originairement d'une grande capacité d'action, capacité qui n'a fait que s'accroître par l'emploi même exagéré de cette force. Cet accroissement est la conséquence d'une loi physiologique en vertu de laquelle un organe continuellement exercé, augmente progressivement sa force, son énergie, sa prépondérance. Mais d'un autre côté, et par une conséquence de la même loi, si la sensibilité est plus active, la contractilité diminue dans les mêmes proportions; la force de réaction ne contre-balance plus la force d'impression. Qu'arrive-t-il alors? le système nerveux attire tout, envahit tout, domine entièrement l'organisme; les forces vitales s'y concentrent, mais la vigueur contractile des organes cesse d'être en rapport avec cette disposition. Certaines fonctions jouissent d'une prodigieuse activité; d'autres, au contraire, languissent par défaut d'innervation; tel organe est dans un état de réplétion vitale, tandis que tel autre manque pour ainsi dire du nécessaire. Dès lors la synergie des forces radicales de l'économie cesse d'exister, leur répartition n'est plus égale, leurs rapports harmoniques, leur action consensuelle. Ces phénomènes s'observent chez les individus éminemment nerveux, mais principalement chez les hommes qui exercent longtemps et fortement les facultés intellectuelles.

Ainsi, on peut poser la LOI suivante :

D'une part :

DISPOSITION NERVEUSE ORIGINELLE:

Puis,

EXCÈS D'ACTION;

Enfin,

PRÉDOMINANCE EXTRÊME, CONTINUE DU SYSTÈME NERVEUX;

De l'autre :

DIMINUTION GRADUELLE ET PRESQUE ABSOLUE DE LA CONTRACTILITÉ.

Telle est la loi fondamentale, la condition organico-vitale, le caractère dominant et distinctif de ce tempérament ; loi que je prie instamment de ne jamais perdre de vue, car nous la retrouverons sans cesse ; cet ouvrage n'en est que le développement et l'application.

Je dis la loi fondamentale : en effet, les nuances sont infinies. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que les hommes fortement adonnés aux travaux de l'esprit ne participent point aux variétés de constitution décrites par les physiologistes. La prédominance du système nerveux peut s'allier et s'allie en effet avec toutes les formes connues de tempérament, bien qu'il y ait des caractères particuliers à chacune de ces formes. Ainsi, quand cette prédominance a lieu avec les tempéraments bilieux et mélancoliques, elle présente des effets bien différents que dans le tempérament lymphatique ou muqueux. La constitution *lymphatico-nerveuse* se remarque surtout chez les femmes, en général douées d'un tact fin et d'une pénétrante sagacité. La Fontaine eut aussi ce tempérament. Cette apathie de caractère, ce laisser-aller d'existence, joints à une rare finesse d'observation, à un entendement supérieur, deux traits principaux du bonhomme et du grand homme, n'appartiennent-ils pas à cette constitution?

Il y a plus, c'est que, malgré l'opinion de plusieurs physiologistes anciens et modernes, l'appareil nerveux peut avoir une grande activité, en même temps que le système osso-musculaire a acquis un dévelopement très-marqué. Plutarque compare les athlètes, pour l'esprit, aux colonnes du Gymnase, Galien veut que, semblables aux animaux, ils ne soient propres qu'à faire de la chair et du sang : tout cela est exagéré, parce que cela est exclusif. Il est des hommes appelés avec raison, les *élus de la nature*, qui joignent aux formes athlétiques une action nerveuse très-énergique, par conséquent très-aptes aux travaux de l'esprit et aux exercices du corps, capables de tout entreprendre, de surmonter tous les obstacles. Comment Plutarque n'a-t-il pas réfléchi que le philosophe par excellence, cet homme doué d'une si grande puissance d'imagination, en un mot le divin Platon, était renommé pour ses épaules carrées et la vigueur de sa constitution? De pareils exemples ne sont pas rares dans les temps modernes. Léonard de Vinci était célèbre par sa force corporelle ; Buffon, le maréchal de Saxe, Gluck, Mirabeau, présentaient les mêmes dispositions. On le voit, des individus musculeux et robustes, *musculosi quadrati*, peuvent donc aussi être doués d'une sensibilité vive et forte. A la

vérité, cette heureuse coïncidence ne se trouve que bien difficilement. Ils sont rares ces hommes d'un esprit étendu et d'un corps herculéen, faits pour triompher au *Forum* et dans la *palestre*, capables d'encenser à la fois et Vénus et les Muses. Remarquons, en outre, qu'il est presque impossible que les forces sensitives et les forces motrices, quelque énergiques qu'on les suppose, se soutiennent dans une parfaite égalité d'action : tôt ou tard, les circonstances, les travaux, les habitudes, font pencher la balance. Les unes l'emportent sur les autres, à moins que par un plan d'hygiène bien conçu, exactement suivi, on ne parvienne à maintenir l'équilibre.

Nous sommes donc forcés d'en revenir à la loi précédemment exposée, que le sensibilité est *en plus* et la contractilité *en moins;* que c'est là la base première, le principe radical de la constitution des hommes célèbres; qu'on retrouve constamment cette disposition organique chez eux, quelles que soient d'ailleurs les variétés et les nuances de tempérament amenées par l'influence proportionnelle des systèmes vasculaire, sanguin ou lymphatique.

Cette activité singulière de l'appareil nerveux, chez certains individus, est un fait observé depuis longtemps; mais il n'en est pas de même des phénomènes produits par la diminution de la contractilité, phénomènes bien dignes néanmoins de fixer l'attention du médecin, comme je tâcherai de le démontrer dans la suite. On peut dire néanmoins, par anticipation, que ce défaut de rapport entre les forces motrices et les forces sensitives se remarque surtout dans certaines actions vitales. La contractilité, au lieu de modérer, d'équilibrer l'action nerveuse, devient au contraire subordonnée à celle-ci. La sensibilité en excès s'empare des muscles de la vie de relation; quelquefois elle augmente leur action d'une manière extraordinaire, quand elle s'exalte; c'est ainsi que la colère double et triple les forces : d'autres fois elle frappe ces mêmes muscles de stupeur et de paralysie, comme dans une frayeur subite, c'est le *vox faucibus hæsit*. Autre effet de la même cause : la fibre musculaire s'affaiblissant, s'appauvrissant graduellement, devient, comme je l'ai dit, de plus en plus mobile, et par conséquent susceptible de se contracter sous la plus légère excitation nerveuse. De là cette singulière tendance aux spasmes, aux convulsions, aux contractions irrégulières des muscles soumis ou non à la volonté, qu'on remarque chez les individus nerveux et irritables. Leurs mouvements sont en général

impétueux, leurs gestes brusques et multipliés ; les muscles de leur visage présentent surtout l'effet des contractions involontaires, bien plus encore quand il sont animés : de là cette physionomie expressive qui souvent les caractérise. Beaucoup d'hommes célèbres ont été exposés à cette disposition spasmodique, tantôt générale, tantôt partielle, notamment quand l'activité de leur esprit était poussée à l'extrême. Le czar Pierre Ier, dit Saint-Simon, était sujet à un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait les yeux, toute la physionomie, et donnait de la frayeur. Napoléon avait habituellement un mouvement *involontaire* de l'épaule droite, et en même temps un autre mouvement de la bouche de gauche à droite. Tout le monde sait qu'éprouvant de fortes contrariétés, il était agité d'une colère pâle, par cela même d'autant plus violente ; lui-même nous apprend ce qu'il éprouvait dans certaines occasions. « Eh bien ! me dit-il en m'apercevant, la crise a été forte ; je me suis fâché, mon cher. On m'a envoyé plus qu'un geôlier ; sir Lowe est un bourreau ! Quoi qu'il en soit, je l'ai reçu aujourd'hui avec ma *figure d'ouragan,* la tête penchée et l'oreille en avant. Nous nous sommes considérés comme deux béliers qui allaient s'encorner ; et mon *émotion* doit avoir été bien forte, car j'ai senti la *vibration* de mon mollet gauche : c'est un grand signe chez moi, et cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps. » (*Mémorial de Sainte-Hélène,* tom. 3, pag. 341.) On voit, par cet exemple et mille autres semblables, que dans cette constitution, la contractilité n'est plus dans ses limites naturelles ; que diminuée, affaiblie, loin de réagir d'après les impressions normales de la sensibilité, son action est presque toujours irrégulière, tandis que la sensibilité accrue, énergique, exaltée, prédomine sur toutes les fonctions de l'économie. La loi que j'ai posée me paraît donc être le principe fondamental de la constitution de certains hommes, parce qu'elle est l'expression la plus générale, la plus constante de faits multipliés et irrécusables.

CHAPITRE VI.

DES EFFETS DE CETTE LOI SUR LE PHYSIQUE.

I.

La première conséquence d'une pareille disposition organique, celle qui frappe le plus d'abord, est que celui qui l'a reçue de la nature, éprouve un sentiment plus vif de l'existence que les autres hommes. Il vit beaucoup, car il sent beaucoup. Un rhythme d'exercice vital très-actif, une continuelle exagération de la force nerveuse, des phénomènes d'association organique aussi prompts que faciles, des sympathies nombreuses, rapides, des impressions multipliées, une certaine turbulence de mouvements, donnent réellement à la vie quelque chose d'extrême, d'impétueux, qui l'agite et la précipite. C'est précisément l'organisation qui fait vivre et mourir plus vite que toute autre. La grande *affectibilité,* qui en est le signe distinctif, se remarque surtout chez les poëtes et les artistes. Leur organisation fine, molle, délicate, est singulièrement propre aux divers genres de sensations. Tout les frappe, tout les anime, tout se peint en eux avec force et vivacité. Pénétrés en quelque manière de feu et de sentiment, ils sont avides de ce qui peut exciter et augmenter la vie. Cette facilité d'émotion et d'exaltation qui les caractérise, imprime bientôt à l'économie une sorte de mobilité et d'accélération dans les actes vitaux, qui font que la moindre impression ébranle sur-le-champ la masse entière de l'économie. Il existe un foyer de vie et d'action dont les puissantes irradiations s'étendent à tous les points de l'organisme. Salvator Rosa dit qu'un peintre est, *tutto spirito, tutto bile,*

tutto fuoco, un composé d'esprit, de bile et de feu; et ce langage n'est pas aussi métaphorique qu'on le croit.

Ce serait d'ailleurs une erreur de penser que l'énergie vitale dont il s'agit, a seulement lieu dans la sphère cérébrale. Le système nerveux est *un,* par conséquent les phénomènes qui s'y rapportent tiennent aux parties qui le composent, selon l'ordre de leurs fonctions. Les perceptions vives, claires, nettes, la promptitude de conception, la rapidité d'aperçu, exigent la perfection de toutes les branches, de toutes les fibrilles nerveuses; autrement il y aurait dissonance des facultés. L'exquise délicatesse des sensations de conscience, suppose, *à priori,* l'exquise sensibilité des nerfs. Une imagination riche, un sentiment vif et profond des choses, dépendent souvent d'une mémoire heureuse et tenace : mais celle-ci n'est due qu'à une grande force d'impression, qui, elle-même, nécessite dans les organes nerveux périphériques, une extrême facilité à être ébranlés. Le degré d'énergie de perception doit aussi se mesurer sur l'intensité de l'impression première : or, le point de départ de celle-ci est dans les extrémités des nerfs. Le sentiment fin et exquis des arts, ce sentiment de poëte et d'artiste, réside dans les nerfs comme dans le cerveau; et quand Diderot assure qu'il avait la *peau la plus sensible du siècle,* il l'entend au moral comme au physique. Un artiste d'une sensibilité extrême disait : « Je vois trop, j'entends trop, je sens tout d'une lieue. » Cette exubérance de perception pouvait certainement s'étendre à toutes les impressions. Ainsi, ce n'est pas le cerveau seul qui prédomine dans le tempérament, objet de notre étude, c'est l'ensemble du système sensible. Si l'appareil nerveux viscéral réagit, le cerveau est fortement excité; si la réaction part de l'encéphale, on remarque aussitôt une électrisation générale des forces sensitives.

Il est maintenant facile de voir pourquoi ce tempérament est mobile, et surtout impressionnable au plus haut degré : on dirait un instrument sonore et parfait, qui vibre et s'ébranle tout entier au moindre attouchement et par l'excitation la plus fugitive. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a comparé à la *harpe éolienne,* qui résonne au moindre souffle. Aussi qu'arrive-t-il? le plaisir est plus vif, mais la douleur est plus aiguë; les sensations produites sont presque toujours hors de proportion avec leur cause, l'arbre nerveux éprouvant sans cesse de violentes secousses. Les hommes privilégiés dont il est le partage,

ont plus de joie, plus de chagrin, plus d'amour, plus d'aversion, plus de transports, plus d'ardeur, plus de passions, plus de bonheur et de malheur, plus d'enthousiasme que les êtres doués d'une organisation inférieure. Dans les chances de la destinée humaine, il leur est échu un lot plus fort de jouissances et de peines : cela explique pourquoi ce que la vie contient de plaisirs et de soucis, de douceur et d'amertume, leur semble réservé; comment ils sont à la fois les faibles et les forts d'entre les hommes, les élus du ciel, les délices de leur siècle et de la postérité, et pourtant, trop souvent, les infortunés de ce monde. C'est qu'en réalité, ils sont plus hommes que les autres hommes, soit en bien, soit en mal. Si le degré de perfection du système nerveux indique et marque le degré de supériorité dans l'échelle de l'animalité, il est certain qu'il existe, dans certains êtres éminemment sensibles, quelque chose au-dessus du reste des mortels. La prééminence physiologique est le principe de la suprématie de l'intelligence, et par conséquent de la prééminence sociale. On a dit que les grands hommes étaient l'aristocratie de notre espèce, et cela est vrai; mais on a simplement constaté le fait, ici nous faisons voir le titre : leur puissance est vraiment de droit divin.

Toutefois cette supériorité est bien compensée. Pourquoi la nature a-t-elle mis à son chef-d'œuvre le sceau de l'humanité, l'incomplet? Deux causes contre-balancent ces immenses avantages. La première est que la vitalité excessive dont nous parlons, ayant sa source dans la force nerveuse, est toujours, comme elle, variable, irrégulière et sans durée. Cette puissance d'émotion doublant la faculté de vivre, cette plénitude du sentiment de l'existence, que sont-elles, en effet, en les dégageant de toute illusion? un excès et quelquefois une direction vicieuse des forces sensitives : or, cet état, loin de soutenir la vie, consume et tue. Il y a de l'énergie, de la tension organique, mais par bonds, par élans, par convulsion; on dirait une impulsion maladive plutôt qu'une véritable force naturelle; souvent la somme de vitalité semble augmentée, et pourtant il n'en est rien en réalité. Abusés par une certaine vigueur factice, ces hommes pensent qu'ils sont forts, parce qu'ils sont excités; ils ne savent pas qu'il y a seulement inégale diffusion de la force nerveuse, et quelquefois roideur spasmodique des muscles. En veut-on la preuve? Remarquez que cet état dure peu; qu'aussitôt se manifeste un *collapsus*, une sorte d'affaissement exactement proportionné au degré d'exaltation qui a

précédé. Le délicat réseau dont la nature a tissu la structure des hommes éminemment doués de sensibilité, ne pourrait supporter la surexcitation organique, si elle se prolongeait. Tout y semble antipathique à la chair, à l'organe, à la matière. Ce qui se passe dans la société, d'accord avec l'expérience médicale, dépose journellement en faveur de cette assertion. L'homme le plus poétiquement organisé, est, à vrai dire, sans force matérielle; c'est peut-être dans ce sens qu'il faut entendre ce mot d'un ancien : « Que les âmes héroïques n'ont pas de corps. »

La seconde cause de détérioration de la constitution dite *nerveuse,* est la diminution plus ou moins rapide de la contractilité. Qu'est-ce qui constitue la force vraie de l'organisme? la précision normale des mouvements. En quoi consiste la *stabilité d'énergie* vitale, signe assuré de la santé? dans la pondération des forces sensitives et motrices. Ici nous ne voyons rien de semblable. Ce n'est pas, en général, que l'excitation soit toujours uniforme dans l'économie; elle varie en plus ou en moins dans les différents organes : mais dans un corps sain et bien constitué, la loi de balancement de volume et d'activité organiques ne tarde pas à rétablir l'équilibre. Au contraire, si l'appareil nerveux a acquis une prépondérance extrême, cette loi reste sans résultat, parce que la contractilité ne réagit que médiocrement; les forces motrices se dégradent, perdent de leur énergie, quand les sensations sont trop vives, trop rapides, trop multipliées.

La faiblesse ou la nullité de l'action contractile des tissus, se fait sentir dans toutes les fonctions de l'économie; le système musculaire, surtout, tombe dans une débilité progressive et toujours relative à l'accroissement d'action de l'appareil nerveux, notamment si l'individu se condamne à une vie sédentaire. Les muscles pâlissent, diminuent de volume; la cohésion de leurs fibres n'est plus la même; souvent ils s'atrophient : dès lors tout principe de réaction organique devient presque impossible. Et qu'on ne s'imagine pas que les muscles extérieurs ou de la vie animale, soient les seuls qui s'affaiblissent ainsi, ceux de la vie intérieure sont également frappés d'asthénie, ce qui influe de la manière la plus fâcheuse sur d'importantes fonctions. On se convaincra de la vérité de cette assertion par les observations suivantes.

II.

Qui n'a pas remarqué, et quelquefois avec envie, l'excellent appétit, la digestion facile et rapide des hommes robustes, surtout quand ils sentent peu et pensent encore moins? La classe ouvrière et le peuple des campagnes en offrent de nombreux exemples. Il est évident ici, que non-seulement la nature n'est pas distraite par le cerveau du grand travail d'élaboration alimentaire, mais que l'accomplissement de cet acte est hâté par les fortes contractions de l'estomac, des intestins, du diaphragme et des muscles de l'abdomen. Ajoutons qu'un autre avantage de cette muscularité, est celui de retenir assez longtemps les aliments dans l'estomac pour y subir une puissante élaboration. Les oscillations fibrillaires des plans musculeux de l'appareil digestif, ce qui constitue le mouvement péristaltique intestinal, contribuent surtout à rendre les digestions complètes; mais ces couches musculaires sont toujours pâles, amincies, et même n'existent plus chez la plupart des sujets très-nerveux, ainsi que l'autopsie cadavérique me l'a fait voir. Le diaphragme, ce muscle si puissant, si actif, si nécessaire aux organes de l'intérieur, perd aussi de sa contractilité, et rien ne contribue davantage à occasionner cette *langueur de viscères*, qu'on remarque chez les personnes sédentaires. Ceci explique l'enchaînement de plusieurs phénomènes. D'une part, des digestions pénibles, laborieuses, de là un chyle mal élaboré, puis un sang peu riche en principes alibiles, une nutrition imparfaite, enfin des pertes non réparées et une grande faiblesse de l'économie; de l'autre, des appétits nuls ou bizarres, la sensibilité irrégulière ou dépravée de l'estomac, un état permanent d'irritabilité et d'atonie dans les voies digestives. On remarque, en outre, que la sécrétion bilieuse est altérée dans sa quantité et la qualité de ses produits. Le foie, d'ailleurs gorgé de sang noir et stagnant, participe souvent à cette disposition morbide; cet organe devient sensible, douloureux; il réagit à son tour sur l'estomac, et le concours de leurs affections est, comme on sait, le principe d'une foule de cas pathologiques dont l'influence se fait sentir sur le moral.

La constipation, ce tourment journalier des personnes sédentaires, et particulièrement des gens de lettres, des savants, des administrateurs, etc., n'est pas un simple échauffement, comme on le dit;

elle reconnaît évidemment pour cause, quand elle se prolonge, l'*atonie musculaire* du canal intestinal. Cela est si vrai, que cette même atonie existant chez les vieillards, la constipation a lieu quelquefois même au plus haut degré. La *défécation*, objet si important pour la santé, ne s'opère que par l'action simultanée du gros intestin, du diaphragme et des muscles de l'abdomen. Or, ne voit-on pas que la puissance musculaire s'exerce seule dans cette fonction? Ajoutons que les *flatuosités*, si fréquentes, si incommodes, suite de mauvaises digestions, tiennent précisément à ce défaut de ressort, de contractilité vigoureuse du système digestif. Aussi, le ventre est-il alors gonflé, tendu, les gaz intestinaux dilatant outre mesure les organes débilités qui les contiennent.

La diminution de la contractilité et les aberrations de la puissance nerveuse influent également sur la circulation. Est-il rien de plus fréquent, chez les personnes irritables et nerveuses, que les palpitations du cœur, les mouvements irréguliers de cet organe? Tantôt lente, tantôt rapide, quelquefois brusquement interrompue, mais toujours inégale, la circulation ne présente que bien rarement, dans ce tempérament, un rhythme calme et régulier, un cours facile et uniforme. La sensibilité, et par suite les sentiments, les émotions, ont une action trop puissante, trop directe sur le cœur, agent principal d'impulsion circulatoire, pour qu'il en soit autrement. L'imagination, toujours active, rarement contenue dans les étroites limites du nécessaire, du réel et du possible, agite à chaque instant l'économie. Mme de Staël, dans son jeune âge, ne pouvait voir un personnage célèbre sans éprouver de violents *battements* de cœur. Elle racontait que l'enlèvement de Clarisse avait été un des grands événements de sa jeunesse; aussi sa santé fut-elle altérée de bonne heure.

Le défaut de vigueur contractile, dans l'appareil circulatoire, explique aussi un phénomène qui étonne toujours, même les médecins: c'est la faiblesse et la lenteur du pouls des personnes sensibles, surtout quand rien ne les agite. On a répété que le pouls de Napoléon ne battait que quarante-cinq pulsations par minute, ce qui ne serait plus un sujet de surprise, d'après ce qui vient d'être dit. Cependant, le fait manque de vérité. Je tiens de personnes sûres que le pouls de cet homme extraordinaire ne présentait rien d'insolite. Il est vrai de dire néanmoins que chez lui la contractilité du cœur était si peu prononcée, qu'on sentait à peine les mouvements de cet organe, la

main étant appliquée sur la poitrine, même avant l'embonpoint qu'il eut dans ses dernières années.

Il arrive pourtant, par une disposition maladive, que la circulation semble accroître son activité, sans cause bien connue. Il y a ce que les médecins nomment un *pouls nerveux,* dénomination aussi juste que vraie. Ce pouls caractérise, en effet, une simple excitation nerveuse de la circulation. Cela est si vrai, que les praticiens expérimentés se gardent bien, dans ce cas, de saigner largement si le sujet est faible, l'expérience leur ayant appris que ce surcroît d'action n'était qu'apparent.

L'irrégularité de la circulation, jointe à la diminution de contractilité du cœur et des vaisseaux, et par conséquent la diminution de la vitesse initiale du sang, produisent encore un phénomène qu'il ne faut pas omettre : c'est l'inégale distribution de ce fluide. La tête, l'abdomen et les principaux viscères sont quelquefois dans un état de pléthore, tandis que le sang ne parvient que difficilement à l'extérieur et aux extrémités. Lancé avec peu de force par le cœur, circulant lentement, soit par le peu d'énergie de ce qu'on nomme *vis à tergo,* soit par le défaut de tonicité des vaisseaux capillaires, le sang se maintient rarement à la périphérie du corps. De là, indépendamment des autres causes, la fréquence des congestions viscérales, le froid des extrémités, si insupportable aux gens studieux et sédentaires; de là aussi leur pâleur habituelle, pâleur si générale, si constante, qu'un Père de l'Église l'appelle LE BEAU COLORIS DES GRANDS HOMMES : *Pulchrum sublimium virorum florem.* (S. GRÉG. NAZ., orat. 14.)

La respiration participe également aux effets de cette disposition organique. S'il est vrai que la masse entière du sang repasse environ douze fois par heure à travers le cœur et les poumons, il faut que l'expansion thoracique se fasse promptement, facilement et dans des proportions convenables. Mais la faiblesse des muscles, les fréquentes constrictions spasmodiques de la poitrine, diminuent l'étendue de cette cavité. Ces constrictions produisent quelquefois un refoulement du sang tellement subit dans le cœur et les poumons, que la mort en est la suite immédiate. Molière périt ainsi par une *apoplexie pulmonaire.* Les effets sont ordinairement plus lents à se manifester. Le sang, gêné dans son cours, séjourne dans le parenchyme pulmonaire, il presse et rompt peu à peu les mailles de ce tissu; il écarte et brise les fibres du cœur : telle est la source d'une infinité de maladies,

comme des crachements de sang, des inflammations latentes, des dilatations anévrismatiques, etc. L'oxygénation de ce fluide est d'ailleurs imparfaite, et la pléthore veineuse se manifeste de bonne heure avec tous ses inconvénients. Il est donc prouvé que la capacité, ou l'ampleur du thorax, l'étendue de la respiration, une circulation pulmonaire libre et facile, la régularité des mouvements du cœur et des troncs artériels, la révivification du sang par l'oxygène de l'atmosphère, dépendent en grande partie du développement de la puissance musculaire.

Il n'est pas jusqu'aux sécrétions et aux absorptions qui ne soient sous l'influence de la contractilité; la plupart languissent lorsque son énergie vient à diminuer. Quant à la calorification et à ses différences, on ne peut lui assigner les mêmes causes. Toutefois les phénomènes thermogéniques de l'économie se lient particulièrement à l'action nerveuse. Il est certain que quand il existe une prédominance extrême de cette action, la chaleur animale a un caractère pour ainsi dire spécial : elle est âcre, mordicante, irrégulière; c'est la *chaleur nerveuse,* remarquable surtout à un certain âge, et bien différente de la *chaleur halitueuse,* douce, régulière, partage ordinaire du tempérament sanguin et de la jeunesse.

Si maintenant nous passons à l'examen de l'habitude extérieure du corps, nous trouverons les signes les plus distincts de l'influence exagérée de la sensibilité sur la contractilité. Quel est l'individu assez malheureusement organisé pour ne pas désirer voir et contempler un de ces hommes, la gloire de l'humanité? A son approche, un trouble involontaire se fait sentir; enfin on s'écrie, plein d'émotion : *Le voici!* Eh bien! la réalité ne répond presque jamais entièrement à l'image qu'on s'était faite. L'homme célèbre, vu de près, est rarement *l'homme de ses ouvrages;* on le cherche, pour ainsi dire, quand il est présent : *Adeò ut plurique, viso eo, quœrant famam, pauci interpretantur.* On ne s'aperçoit pas d'abord que l'élément matériel ayant été consumé, le corps n'offre plus qu'un aspect chétif, épuisé qu'il est par la violence des sensations et l'activité de l'âme. La plupart des grands hommes, à quelques exceptions près, dont nous avons parlé, sont de peu d'apparence, notamment quand ils sont d'un certain âge. Ils ont les os petits, les muscles peu prononcés, les membres grêles, le corps débile et souvent courbé. Leur bras, sans vigueur, annonce qu'il faut chercher ailleurs la cause de leur puissance; en un mot, tout l'exté-

rieur porte l'empreinte d'une organisation faible, altérée et qui a souffert. Tantôt il y a une indolence, une répugnance invincible pour l'exercice et le mouvement; tantôt c'est de la vivacité, de la pétulance, mais par instants et sans suite. Quelquefois la peau est décolorée, blafarde, la fibre molle, sans consistance; d'autres fois la surface tégumentaire est d'un brun jaunâtre, la fibre sèche et vibratile : mais il est rare, même dans les pays du Nord, d'observer cet éclat de physionomie, ce teint rosé, ce caractère de fraîcheur et de vie, qui annonce une santé florissante, une circulation pleine et facile. Le corps est souvent maigre; quelquefois aussi se manifeste de bonne heure un embonpoint extrême, symptôme d'une débilité prématurée (Gibbon, Fréd. Schlegel, Napoléon). Enfin, la structure forte et *carrée*, les formes prononcées, la *corrugation* du scrotum, ces signes de la force physique si bien saisis par les anciens, ne s'observent presque jamais dans cette constitution : ils finissent même par disparaître, quand ils existent, si les contentions de l'esprit et la vie sédentaire sont excessives et permanentes. Personne ne présenta plus que Voltaire l'ensemble de ces caractères. « Sa maigreur, dit M. de Ségur, me retraçait ses longs travaux... Son œil perçant étincelait de génie et de malice; on y voyait à la fois le poëte tragique, l'auteur d'*Œdipe* et de *Mahomet*, le philosophe profond, le conteur malin et ingénieux, l'esprit observateur et satyrique du genre humain. Son corps *mince* et *voûté*, n'était plus qu'une enveloppe légère presque transparente, et au travers de laquelle il semblait qu'on vît apparaître son âme et son génie. » (*Mémoires*, tom 1er.)

Cependant, il n'est pas toujours vrai que l'extérieur des hommes illustres annonce ce qu'ils sont en effet; on ne peut souvent deviner cette nature toute mobile, toute passionnée, sous la couche organique qui l'enveloppe. Ce mot si connu de *volcan couvert de neige* trouve ici la plus juste application. Une sensibilité forte, profonde et contenue, ne se manifeste que dans certaines occasions. C'est alors qu'on sent la présence du dieu caché; c'est alors que le grand homme paraît, que son âme et son génie s'élancent au dehors. Bonaparte, qui présida si longtemps aux destins de la France et de l'Europe, n'eut rien dans sa jeunesse qui pût faire soupçonner ce qu'il était. Avec sa figure maigre, osseuse, sa petite taille, sa parure plus que modeste, son air embarrassé, qui aurait pressenti le Napoléon futur, si ce n'eût été *la fierté du regard?* L'abbé de Bellegarde racontait à ses amis qu'il

n'apprit que six mois plus tard qu'il avait eu l'honneur de dîner *souvent* avec le grand Corneille. Thomson, l'auteur des *Saisons,* était de moyenne taille et d'un embonpoint très-peu poétique. Sa physionomie, habituellement animée, était assez commune, et ne devenait expressive que dans la conversation familière. Comparant son génie et sa tournure épaisse, la duchesse du Maine appelait M. de Vauban *le héros paysan.* On pouvait fréquenter longtemps Platon, sans deviner ce qu'il était. Un étranger, dit-on, avait fait un long voyage pour voir ce grand philosophe; il fut fort étonné quand on lui apprit que Platon était l'inconnu simple et liant, avec lequel il avait déjà causé plusieurs fois, au milieu de personnes fort ordinaires, sans le remarquer. Dans le moyen âge, on put dire la même chose de Luther, cet homme si fort et si simple, si grand et si semblable à tout le monde, si original et si commun.

La physionomie seule peut déceler l'homme envers qui la nature fut prodigue de ses dons. Un front large, anguleux, proéminent, sillonné par les traces de pensées grandes et hardies, des yeux pleins de feu, un sourire fin, des traits mobiles, donnent à la figure une expression animée; et certes on ne peut être un sot avec une telle physionomie, marquée du doigt de Dieu, comme dit Lavater [1]. Cependant, il est encore sur ce point d'étonnantes variétés. La figure n'est pas toujours le portrait de l'âme, n'en déplaise au pasteur de Zurich. On a vu des hommes d'une vaste conception, n'avoir pourtant qu'une physionomie peu expressive. Cromwell, Churchill, Johnson, Goldsmith, étaient dans ce cas; la figure de Malesherbes était loin de peindre l'héroïsme de son âme : il avait la vue basse, l'air épais, et la tournure assez commune [2]. Rien de plus opposé que la figure, le ton, les manières de Florian avec ses ouvrages. On sait ce qu'ont dit les anciens de la figure de Socrate, « de façon que ceux qui n'ignoroient

[1] « Ce prélat (Fénélon) était un grand homme, maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux d'où le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois... Il fallait effort pour cesser de le regarder. » (*Mémoires de Saint-Simon.*)

[2] « J'observai d'Alembert, dont le nom, les *Mélanges* et les *Discours encyclopédiques,* excitaient ma curiosité. Sa petite figure et sa voix grêle me firent penser que les écrits d'un philosophe étaient meilleurs à connaître que son masque. » (Mme Roland, *Mémoires.*)

pas ce qu'il valoit, disoient que ses paroles et ses sentences, ressembloient à des caisses faictes d'un merrein grossier et sans aucune façon par dehors, mais qui renfermoient au dedans des peintures exquises et dignes d'admiration. » (Juan Huarte, *Examen des esprits,* traduction de 1661.) César offre le même phénomène. « Il étoit gresle et mince de corsage, et avoit la charnure blanche et molle, subject à douleurs de teste, et si tomboit quelque fois de mal caduc, lequel lui print pour la première fois, comme l'on dit, à Cordube, ville d'Espaigne. » (Plutarque-Amyot.) En général, chez les hommes qui ont ce qu'on appelle de l'*esprit,* la physionomie est animée, tandis qu'elle est souvent calme chez les hommes de génie. On dirait que l'âme de ces derniers, se retirant dans les profondeurs de l'économie, ne paraît que dans les circonstances solennelles.

Les yeux même, qui le croirait? ces fidèles réflecteurs du sentiment intérieur, ne révèlent pas toujours l'homme de génie. Atterbury, évêque de Rochester [1], réfute sur ce point Fontenelle, relativement à Newton. « L'œil fort vif et fort perçant qu'il lui donne, dit-il, ne lui appartient point, du moins depuis plus de vingt ans que je l'ai connu; et certainement son air en général et sa figure n'annonçaient pas cette profonde pénétration qu'on voit dans ses ouvrages. » Les yeux de Montesquieu étaient saillants et myopes, ce qui ôtait beaucoup d'expression à sa noble figure. On sait tout ce que l'auteur de *Corinne* a dit sur les traits et la physionomie de Rousseau. Les yeux de Mme de Staël elle-même ne frappaient d'abord ni par leur éclat, ni par leur vivacité; mais ils devenaient d'une *rare magnificence,* selon l'expression d'une de ses parentes, quand elle était animée.

Il ne faut donc pas croire que l'habitude extérieure des hommes illustres réponde exactement à leur génie, à leurs travaux, bien qu'on puisse citer beaucoup d'exceptions. L'activité trop soutenue des forces sensitives, la réflexion, la méditation continuelles, concentrant la vie dans le cerveau et les fonctions intérieures, les organes du mouvement, principe de la force physique, perdent peu à peu de leur volume et de leur énergie; le corps s'affaiblit et ne répond plus à l'activité morale intérieure.

Tels sont les effets, sur l'organisation, de l'extrême prépondérance

[1] *Lettres latines à Thiriot.* C'est le même qui disait malicieusement de Pope : *Mens curva in corpore curvo.*

des forces sensitives sur les forces motrices. Ces effets sont d'ailleurs augmentés, diminués, variés, gradués, selon les différences de constitution individuelle, mais surtout d'après les circonstances de l'hygiène, comme les travaux intellectuels, le régime, la vie sédentaire, les habitudes, les maladies, etc. Toujours est-il que la loi que nous avons posée est immuable, fondamentale, parce qu'elle tient à la nature intime de l'homme.

CHAPITRE VII.

DES EFFETS DE CETTE LOI SUR L'INTELLIGENCE EN GÉNÉRAL.

« Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes corps autant qu'esprit. »
— PASCAL. —

L'étude de l'homme, considéré dans ses phénomènes d'organisation, prouve que la sensibilité morale, ou de conscience, est pour ainsi dire la conséquence et le reflet de la sensibilité organique; c'est *un fait*. Sans vouloir donner trop d'extension à ce principe, et en se renfermant strictement dans les limites physiologiques, on ne peut rejeter cette vérité. A quoi servirait d'ailleurs de la nier, si les recherches anatomiques, si les lois de l'organisme, si les phénomènes pathologiques, si la vie des hommes célèbres, si l'existence de chaque individu, de chaque animal pris à une certaine hauteur de l'échelle organique, la reproduit en tous lieux, en tous temps et à tous les instants? Nous sommes donc forcés de l'admettre ici; car en médecine il faut des faits, toujours des faits, et non des croyances. Cela n'empêche point une raison forte et supérieure d'éclairer l'homme, de le guider dans ses déterminations et dans ses actes. La vertu est également *un fait,* et ce fait est la preuve démonstrative que la volonté est une force qui contraint et domine l'être organique.

Ainsi un système nerveux très-actif, très-développé, donne à l'âme une grande puissance de manifestation. Tout homme chez lequel cet appareil, ainsi que les centres principaux qui le composent, sont prédominants, offre à l'observateur un ordre de phénomènes aussi étendus que variés dans leur succession et dans leurs modifications.

Sans nous arrêter aux particularités, remarquons d'abord que la sensibilité, prise dans son ensemble et dans son plus entier développement, présente :

1° *La capacité de sentir ;*
2° *La capacité de connaître ;*
3° *La capacité d'exprimer.*

Ces trois modes d'une même puissance offrent des différences notables dans leur action. Le premier est simplement passif; il y a transmission des impressions. Le second exige un certain degré d'activité du centre cérébral; mais le troisième, éminemment actif, est pour ainsi dire le complément et le *summum* de l'intelligence; aussi se trouve-t-il plus rarement à un haut degré de perfection. La plupart des hommes en sont là : ils sentent, et même vivement; mais la capacité d'exprimer dans le grand et le beau, le sublime ou le gracieux, le fin et le naturel, n'est donnée qu'au petit nombre : *Pauci quos æquus amavit Jupiter.* Bien plus, c'est que ces derniers n'expriment jamais tout ce qu'ils sentent et comme ils sentent [1]. Mais malheureusement le génie est toujours solidaire de l'insuffisance des moyens d'expression. Il s'en faut bien que la même disposition organique qui rend susceptible d'une émotion vive, suffise pour en faire jaillir l'image au dehors. L'homme de génie vit et meurt, tourmenté de l'impuissance de reproduire le type de perfection idéale dont il a le sentiment. Éternellement limité par les possibilités matérielles, il s'agite et s'épuise pour y parvenir : vains efforts! Il voudrait se baigner dans les flots de la lumière céleste, mais il voit sans cesse les flots se retirer devant lui.

On a beau dire que la parole remet la pensée en sensation; ni la parole, ni tout autre moyen de manifestation extérieure, ne donnent la faculté de reproduire tout ce que l'âme renferme. Il y aura toujours au fond de cette âme des faits de sublime beauté qui resteront

[1] Selon un philosophe, « si on était condamné, en écrivant, à se satisfaire pleinement soi-même, je ne sais si on écrirait une page en sa vie. Nous admirons avec raison l'*Énéide*, et Virgile voulait la brûler. »

« Je mourrai, disait Voltaire, sans avoir fait une pièce selon mon goût. »

« Le Dieu fait homme, c'est le *Verbe*. La pensée a perdu tout ce qu'elle a de divin, quand elle a été prisonnière dans un tuyau de plume et noyée dans une écritoire. » (*Paroles du colonel Oudet, citées par M. Ch. Nodier.*)

inconnus à la foule, puisque les moyens manquent à l'artiste pour les réaliser. Pline dit quelque part, en parlant du poëte Timanthe, que dans ses ouvrages on sentait quelque chose de plus que ce qu'il avait peint; et que quand son art était porté au plus haut point, le génie dépassait encore l'art [1]. Sans doute, mais rien ne peut exprimer ce *quelque chose*. Dans les arts de l'imagination, le plus difficile n'est donc pas toujours de penser, d'inventer; le plus difficile est de produire sa pensée, de la transmettre assez saillante pour qu'elle frappe, assez complète, assez parée pour qu'elle séduise. Il n'en est pas moins vrai cependant, ainsi que nous l'avons dit, que la sensibilité organique est la base première du génie et des talents, parce que c'est là qu'il faut chercher le principe du sentiment et de l'inspiration. De la sensibilité se dégage cette étincelle électrique qui s'agite et enflamme les idées, les opinions, les passions. Ces germes d'éloquence qui résident et fermentent au plus profond de l'âme, et éclatent ensuite en mouvements rapides, en traits véhéments; cette puissante verve oratoire qui, du cœur au cœur, électrise la multitude inerte, et la soulève comme Jupiter soulevait les dieux; ces élans passionnés, ces pensées de feu, ces mots doués de vie qui échauffent les imaginations et domptent les intelligences ne sont, en dernier résultat, que les mouvements impétueux, pressés, d'une sensibilité privilégiée et vivement stimulée. Elle est aussi la source et l'aliment de la poésie, parce que sans elle, il n'est pas de hautes pensées, de grandes images ni de *feu sacré*. Ce que nous appelons les *muses* ne sont pas les compagnes d'Apollon; elles n'habitent pas sur le Parnasse; ce sont les facultés de notre intelligence, qui l'excitent et l'exaltent. N'est-ce pas d'une vive émotion que l'âme tire sa vigueur ou ce tact exquis d'un sens intime qui la dirige dans ses jugements? Qu'y a-t-il de plus vulgaire, en effet, que, sans la sensibilité, tout est mort et glacé dans les beaux-arts, et même dans les sciences? Elle vivifie les conceptions de l'esprit, comme la chaleur anime et féconde les corps vivants. Ce qu'on appelle verve, sentiment, enthousiasme, n'en sont que les divers modes ou les degrés. Qu'est-ce que la vraie poésie? l'expression de la *passion excitée*, selon Byron. Elle est en effet toute d'impression, d'instinct, de sentiment. Ce mot de Longin, si souvent cité, « qu'une grande pensée est

[1] *In omnibus ejus operibus, intelligitur plus semper quam pingitur; et cum sit ars summa, ingenium tamen ultra artem est.* (Hist. nat., lib. 35, cap. 10.)

le son que rend une grande âme, » est une figure de rhétorique, qui exprime noblement cette simple vérité de physiologie, qu'il est donné à certains hommes de sentir vivement, puis de peindre avec force et vérité ce qu'ils sentent avec énergie.

Toujours se reproduit à nos yeux l'action de l'appareil nerveux. Cette action est si marquée dans les grandes perturbations morales, qu'elle influe sur le jeu des autres fonctions. Les conditions dynamiques de l'organisme n'étant plus dans une juste proportion, tous les ressorts de la vie participent à l'activité du système nerveux. Il est même remarquable que le langage métaphorique de toutes les nations rend avec exactitude les effets produits sur l'économie par une sensibilité exaltée. Le sang se glace, les yeux étincellent, les cœurs sont brûlants, on tremble de crainte ou d'espérance; on est pâle d'effroi, gonflé d'orgueil, pantelant de désir, etc. En un mot, les troubles organiques et les agitations de l'esprit sont dans un parfait rapport, évidemment parce que leur principe est identique.

D'après ces considérations, on cessera de s'étonner si les règles de l'esthétique ont été ramenées au sentiment, et si un poëte a dit : *La sensibilité fait tout notre génie.* Montaigne l'avait déjà remarqué : « L'homme ne vault que quand il est esmeu. » Cela est si vrai, qu'un rustre animé devient éloquent. Certes, la vive allocution du sauvage, tant de fois rapportée : *Dirons-nous aux os de nos pères : Levez-vous et marchez avec nous;* l'énergique et douloureuse devise des paysans vendéens : *Vive le roi quand même !!* sont aussi vives, aussi pénétrantes que les paroles fulminées par Massillon devant la cour de Louis XIV : *Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers,* etc. Personne n'ignore l'effet qu'elles produisirent sur l'auditoire. On peut dire la même chose des belles paroles de Buffon qui, dans sa réponse à La Condamine, le peignit voyageant « sur les monts sourcilleux que couvrent des glaces éternelles, dans ces vastes solitudes, où la nature accoutumée au plus profond silence, dut être étonnée de s'entendre interroger pour la première fois. » L'auditoire, frappé de cette grande image, demeura pendant quelque temps dans le recueillement, avant qu'un tonnerre d'applaudissements éclatât. Quoi qu'il en soit, une haute culture morale et intellectuelle ajoute peu, en général, aux effets de l'éloquence; tout part d'un sentiment profond. Parlez à mon âme, si vous voulez que mon âme vous écoute; voilà le précepte par excellence. Un homme de lettres des plus dis-

tingués, M. Villemain, proclame Tacite le plus grand des historiens, précisément «parce qu'en étant le plus intègre, il est, j'ose le dire, le plus *passionné*; par ce qu'il discerne comme un juge, et dépose comme un témoin encore ému et tout en colère de ce qu'il a vu.»

Maintenant il est aisé d'expliquer, à l'aide des lois de la sensibilité, l'existence morale des hommes les plus remarquables par leurs travaux et leur génie. Prédisposés aux sensations, aux émotions vives, car chez eux l'impression surpasse, en intensité et en durée, celle qui a lieu ordinairement, ils sont avides de ces sensations et de leurs produits, ils s'en pénètrent dès l'enfance. Par la masse d'idées qu'ils acquièrent en peu de temps, ils jugent et connaissent de bonne heure; puis, doués de la *capacité* d'exprimer, entraînés, subjugués par leurs propres pensées, ils éprouvent l'irrésistible besoin de les communiquer, de les produire au dehors, de les lancer dans le monde des intelligences. Et ces pensées, il faut le dire, imposent des lois au monde; elles sont la force vivifiante de ces grandes âmes qui civilisent les nations, qui les élèvent, qui les dégradent, qui les régénèrent et accomplissent leur destin. La force des choses, dans l'état social, n'est que la force des idées. Cromwell, à son époque, «était la destinée visible du moment.» Napoléon fut celle du commencement de notre siècle. Or, comment croire qu'une pareille action vitale et intellectuelle, puisse avoir lieu avec des phénomènes tranquilles et réguliers de l'économie? La vie n'est-elle pas ici en excès, au moral comme au physique? Remarquez, en effet, cette agitation toujours renaissante, cette activité sans rémission et sans patience, ce bouillonnement intérieur, ébranlant à chaque instant les puissances organiques, ce sentiment de la vie, si vif et parfois si douloureux, qui donnent à l'existence des hommes célèbres quelque chose de violent, d'inquiet, de fiévreux, d'inexplicable, tout à fait en dehors de la vie commune.

Cet état de malaise cesse, ou du moins diminue, quand la vie est très-active, ou bien lorsque, par la composition, le torrent des idées a pu s'écouler. Cette crise est ordinairement salutaire. On fait donc aussi des chefs-d'œuvre, on verse des trésors d'imagination et de sentiment pour se soulager, pour satisfaire un penchant violent, et par une loi de l'organisme. La poésie est dans le poëte, comme le son est dans la lyre; ceci est une vérité de physiologie positive. Tel homme de génie a souvent travaillé n'ayant souci de ce que deviendrait son

œuvre, et pour se contenter seulement, heureux quand il réussit [1]. On pourrait tirer de ces principes des conséquences infinies, applicables aux sciences, aux arts, à l'éducation; mais ces détails sortent de l'objet de ce livre, il ne s'agit ici que des bases, et j'ai hâte de les poser.

Peut-être dira-t-on que ces considérations doivent s'entendre seulement des artistes, dont l'imagination est d'ordinaire plus ardente que celle des savants : qu'on se détrompe. Le savant doué seulement de la *capacité* de connaître, n'est qu'un érudit, il sait ce qu'on a fait : mais, pourvu de hautes facultés de l'intelligence, veut-il reculer les bornes de la science, il explore, il invente, il *imagine*. Les faits se refusent-ils à l'explication imaginée, c'est une théorie vague ou une hypothèse; si, au contraire, les faits concourent, et que la théorie n'en soit que l'expression, il y a progrès, soit qu'on opère par synthèse, soit qu'on procède par analyse et induction. Saisir un principe général, en pénétrer les conséquences les plus éloignées et les suivre toutes avec une force, une hardiesse, une persévérance de pensée capable d'obtenir d'immenses résultats, puis *exprimer*, formuler ce principe générateur, pour le rendre sensible et applicable à tout ce qu'il est possible d'en déduire, voilà, certes, un travail de l'intelligence qui n'est que l'essor d'une puissante imagination. Homère et Archimède ont été mis sur la même ligne, sous le rapport de l'invention. D'ailleurs, cette vive sensibilité de l'âme qui passionne toutes les idées, se remarque dans les savants comme dans les artistes; c'est le même enthousiasme, le même fanatisme pour leurs œuvres, pour leurs conceptions, leurs théories ou leurs systèmes. Il y a dans les nerfs, dans les veines, dans le sang, dans les fibres d'un homme de génie, quel qu'il soit, savant, artiste, poëte ou mathématicien, quelque chose qui le pousse à l'exagération, ou de sentiment, ou d'idées ou d'action. C'est ainsi que l'homme d'une imagination vive et forte paraîtra toujours une sorte d'énigme pour l'homme froid. Quel est le plus fou des trois, ou du mathématicien Archimède courant tout nu les rues de Syracuse en criant : *Je l'ai trouvé!* ou de Pierre de Cortone disant à un cheval de bronze : *Eh bien! pourquoi ne marches-tu pas? ignores-tu que tu es vivant?* ou bien enfin du minéralogiste Werner, toujours prêt à briser la plus belle statue,

[1] « J'ai composé *Don Juan* pour *moi* et pour deux de mes amis. » (MOZART.)

pour examiner la nature du marbre dont elle était faite? Ces généreuses frénésies de l'âme, tiennent évidemment à une sensibilité qui s'exalte avec la plus inconcevable facilité.

Quelquefois, à force de sentir, d'être agité, d'être ému, les facultés tombent dans une sorte d'impuissance, d'inertie. L'individu éprouve alors le besoin de stimulations morales extrêmes; son âme se blase comme le corps du voluptueux se fatigue et s'épuise. La cause de ces deux phénomènes est la même, et s'explique aisément. Quelque supérieure que soit l'organisation du système nerveux, pris dans son ensemble, cette organisation ne peut cependant dépasser certaines bornes assignées à l'homme. La vie intellectuelle, morale, est la première vie, la vie intime et véritable de l'homme; mais, comme tout acte vital, elle doit être renfermée dans de certaines bornes. Veut-on donner aux facultés de sentir et de connaître une extension illimitée, bientôt l'organisme ne répond plus à une pareille action; il s'énerve avec plus ou moins de rapidité. C'est alors que l'homme supérieur devient la proie de ses chimériques idées. Il désire encore, mais que désire-t-il? que veut-il? pourquoi soupire-t-il? Il l'ignore. Cette violente aspiration des facultés vers quelque chose d'indéfinissable, d'incréé, cette âme tantôt ravie au troisième ciel, tantôt triste et blessée à mort, ces élans d'une imagination rêveuse, inquiète, sans but apparent, sans objet déterminé,

> « Et qui roule sans fin ses vagues sans repos, »
>
> (Lamartine.)

ont été très-bien décrits par plusieurs écrivains. Cet état existe réellement chez certains individus doués d'une grande activité morale, exercée de trop bonne heure et sans mesure. Je remarquerai seulement que les romanciers le dépeignent constamment comme particulier à la jeunesse, tandis que l'observation médicale m'a fait voir que l'homme qui a vécu, en est beaucoup plus souvent atteint. La sensibilité neuve et fraîche du jeune homme, la grandeur de ses espérances, suffisent à l'activité de son âme.

Une preuve nouvelle que cette singulière disposition dépend d'une sensibilité prématurément épuisée, c'est que l'imagination, ne trouvant plus d'aliment extérieur, se replie sur elle-même, s'agite dans le cercle de ce qu'elle enfante, faisant d'incroyables efforts pour com-

battre le mal de l'ennui et du trop penser. D'abstractions en abstractions, de chimères en chimères, on finit par cette pensée tant répétée par Rousseau : *Il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.* Mais le point de départ est toujours un système nerveux éminemment impressionnable, une sensibilité extrême et toujours excitée. De cette manière, nous remontons des conséquences au principe. Quiconque sort de là, quitte le chemin de l'observation, de la réalité, pour s'égarer dans le vaste champ des hypothèses. Les spiritualistes les plus outrés y sont souvent ramenés malgré eux. Pascal a dit vrai : « Il ne faut pas se méconnaître, nous sommes corps autant qu'esprit. » Divin Platon, ne l'avouez-vous pas vous-même en quelque sorte, quand vous assurez « que chaque peine, chaque plaisir, a, pour ainsi dire, un clou avec lequel il attache l'âme au corps, la rend semblable à lui, et lui fait croire que rien n'est vrai que ce que le corps lui dit? » (*Le Phédon.*) La nature a donc sagement ordonné que le jeu harmonique de nos sensations serait successivement excité selon des nuances d'activité, de force et de modes différents; que nos désirs, nos sentiments, nos passions se développeraient en raison de cette activité ; mais en même temps elle nous avertit, par l'impuissance et le dégoût, que c'est folie de vouloir des impressions surhumaines avec la faiblesse organique actuelle, d'exiger de la vie plus que la vie ne peut donner. Elle semble nous dire avec un philosophe : « Tu n'es qu'une créature bornée qui désires une perfection que tu ne peux atteindre. Ne te consumes pas en vains efforts; obéis à mes lois, suis ta carrière; au delà tu trouveras cette abondante source de jouissances, seule capable de te désaltérer. »

CHAPITRE VIII.

DES EFFETS DE CETTE LOI SUR LES ACTES DE L'INTELLIGENCE EN PARTICULIER.

Dans l'exposition des lois générales de la sensibilité, j'ai remarqué qu'une des principales était la faculté de se concentrer sur un point de l'organisme, quand ce point est surexcité. L'état sain, l'état morbide, le physique et le moral fournissent une infinité de preuves de cette grande loi. Ceci démontre que la physiologie, la pathologie et la psychologie sont liées entre elles par des phénomènes identiques dans le fond, car ils aboutissent tous à l'unité sensitive. Stimulez fortement un des points de l'économie, les mouvements convergent aussitôt sur ce point, car il y a une communauté d'affections incontestable parmi les organes. De même aussi, qu'un homme soit fortement préoccupé d'une idée, aussitôt les forces de l'entendement prendront cette direction. Autour de cette *idée fixe* viendront se grouper toutes les autres. Si, dans l'état physiologique ou pathologique, on voit cette loi affecter plusieurs degrés, on peut également observer des nuances dans la concentration des sensations de conscience. En suivant une ligne progressive, nous trouvons l'attention, la réflexion, la méditation, la contemplation, enfin l'extase ou le *raptus animi extra sensus*. Condensée à ce point, la sensibilité abandonne pour ainsi dire les organes extérieurs, et le corps *compatit* tellement avec l'être moral, qu'il en résulte un véritable état pathologique. Le froid des extrémités, la pâleur de la peau, le tremblement, le spasme ou l'immobilité convulsive des muscles en sont les symptômes et en marquent les degrés.

D'ailleurs, ne nous y trompons pas, dans cette faculté de concentration, réside la puissance d'abstraction, autrement dit le savoir humain : l'homme lui doit, par conséquent, sa supériorité sur les animaux. Bien plus, c'est précisément la force d'attention, la profondeur de méditation qui placent certains hommes dans un rang supérieur. N'a-t-on pas déclaré que le génie n'était autre chose que l'attention? Ne l'a-t-on pas comparé à un miroir ardent, dont le foyer n'éclaire vivement qu'un seul objet? En effet, plus grande sera l'attention, ce regard de l'esprit, plus forte, plus pénétrante sera l'imagination. Notre puissance est égale à notre intelligence; mais cette intelligence est égale à la force de concentration. Si l'homme, fragile combinaison d'un instant, a pu mesurer les cieux, calculer la masse des astres, saisir la foudre dans la nue, dompter l'Océan; à l'aide de deux instruments, le télescope et le microscope, toucher à deux infinis, contempler à son gré l'œil du ciron et l'anneau de Saturne; s'il lui a été donné d'arracher quelques secrets à la nature, de fonder les sciences, d'assigner au mouvement ses lois, à l'univers sa marche, à la raison ses bornes et son origine; il le doit sans contredit à cette faculté. Selon Avicenne, médecin arabe, *toutes choses obéissent à l'âme humaine* ÉLEVÉE EN EXTASE. Le sens de cette espèce d'oracle est maintenant expliqué. La fécondité d'invention, la force créatrice des beaux-arts, l'élévation et l'étendue de la pensée, la puissance d'exécution, le magnifique don de communiquer la vie au bronze, au marbre, à la toile, sont entièrement dus à la concentration, à l'exaltation de l'esprit, à l'intuition extatique, où le corps n'est plus rien. C'est pour ainsi dire passer, dès cette vie, de la sphère des substances à celle des essences. Le point essentiel est d'avoir cette force de tête qui rend capable de rassembler, de contenir sous un seul point de vue l'objet dont on s'occupe, pour le considérer dans ses parties et dans son tout, pour le serrer étroitement, pour en disposer à son gré et s'en rendre le maître. Une vérité bien connue, c'est qu'un chef-d'œuvre n'est que la copie d'un modèle depuis longtemps élaboré dans l'esprit de l'homme de génie. Il y a un type qui préexiste dans l'âme du poëte et de l'artiste, mais qui n'en jaillit que pendant l'effervescence de la pensée. Le pinceau, la plume, le ciseau, le burin, ne sont que des instruments employés à rendre ce qui a été d'avance médité et fini dans la haute région de l'intelligence. Sans leur secours, le génie intérieur a déjà réalisé l'idéal, c'est-à-dire ce que

personne n'a encore vu ni conçu avant lui : *Quod nusquam est gentium, reperit tamen.* Quand Phidias, dit Cicéron, faisait sa Minerve, il avait dans l'idée un certain beau exquis sur lequel il tenait les yeux attachés, qui conduisait sa main, et que son art s'efforçait d'exprimer [1]. Qui ne connaît d'ailleurs cette gracieuse épigramme imitée par Voltaire, de l'anthologie grecque? Oui, dit Vénus,

Oui, je me montrai toute nue,
Au dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, et j'en rougis;
Mais Praxitèle, *où m'a-t-il vue?*

La pensée de Cochin : «On ne peint pas avec des couleurs, mais on peint avec son âme,» n'est donc pas aussi paradoxale qu'elle le paraît d'abord. Le tableau est souvent fait avant que l'artiste ait songé à le fixer sur la toile : et malheur à lui s'il en est autrement! Ce n'est pas, comme je l'ai dit, que la représentation extérieure égale jamais l'idéal psychologique, le fantôme modèle. Quelque intime que soit l'union de la pensée et de la forme, l'art humain ne va pas jusque-là; seulement il en approche plus ou moins, ce qui marque les degrés de perfection de cet art. C'est ainsi qu'a été résolu ce grand problème de l'imitation de la nature. Un bloc de marbre étant donné, en faire sortir l'image déjà conçue et fécondée; transmettre à une matière inerte, et par une continuelle *effusion* de la sensibilité, la forme, l'expression de l'être qui sent et qui pense; s'identifier en quelque sorte avec ce marbre, lui donner l'apparence de la consubstantialité humaine, l'animer de son feu, la faire vivre de sa vie, et cela pendant une longue durée de siècles, tel est le secret de ces hommes dont la haute nature enfante des chefs-d'œuvre en tout genre; car il est inutile de dire que ceci s'applique à la poésie comme à la peinture. Mais pour produire de tels effets, quelle plénitude, quelle exubérance de vie cérébrale ne faut-il pas avoir! quelle activité! quelle tension de

[1] Un curieux s'avisa de demander à un jeune pâtre (le sculpteur Coysevox), taillant un morceau de bois, s'il ne faisait pas la figure d'un cheval. Il répondit : *Je ne la fais pas, je la découvre.* Expression aussi hardie que juste.

On disait au sculpteur flamand Duquesnoy : « Votre statue est maintenant terminée. — Vous le croyez ainsi, reprit-il, parce que vous n'avez pas sous les yeux le modèle que *j'ai dans l'esprit.* »

l'entendement! quelle énorme dépense de sensibilité! Il en doit être ainsi, puisqu'il y a nécessité d'une action organique dans tout acte intellectuel et moral. Remarquez bien, en effet, que cette transfusion vitale, que ces émanations qui, de l'âme de l'artiste, vont échauffer ou le marbre ou le bronze, doivent donner à son œuvre une telle expression de vérité, que le spectateur attentif en soit ému, attendri, étonné, effrayé. Quintilien disait du Jupiter de Phidias, que cette statue avait ajouté à la religion des peuples. En voyant le Laocoon, ce marbre vivant et souffrant, ou l'Apollon du Belvédère, ce marbre-dieu, il n'est point d'homme sensible qui ne se sente agité. L'influence du génie sur les autres hommes peut réellement se comparer à l'action de Dieu sur les âmes des justes, action si bien exprimée par Santeuil :

Illabensque, suî prodigus, intimis
Sese mortalibus inserit.

Quelquefois même, ô miracle de l'art! ce principe de vie rejaillit sur l'artiste devenu calme et de sang-froid. Il s'étonne, il admire aussi, il s'effraye... *Le sculpteur exprima si bien!*... Le peintre Spinello eut horreur de la figure du diable tracée par lui-même. Hoffmann, ce conteur célèbre, assure que ses cheveux se dressaient sur sa tête, de ses propres visions. «Est-ce bien moi qui ai fait cela?» s'écria un jour Voltaire en voyant la Clairon dans une de ses pièces. Plus tard il écrit, après une représentation de *Mérope:* «Et moi qui vous parle, *je me suis oublié* au point d'y pleurer comme un autre.» Tels sont les effets de la sensibilité physique et morale, à la fois concentrée et fortement excitée.

Mais toute puissante qu'est la loi de concentration de cette faculté, il en est une autre non moins remarquable, dont il a été fait mention dans l'exposé des divers modes de la sensibilité, c'est celle de la variété et de la mobilité. En général, ce qui dépend de l'énergie vitale n'a rien de fixe et de déterminé, à plus forte raison quand il s'agit de la sensibilité, la force la plus variable peut-être, la plus inconstante et la moins calculable de la nature. Avec un système nerveux très-impressionnable, soyez certain que l'innervation sera irrégulière, la fonction étant constamment liée à l'organe; jamais on n'aura d'évaluation précise. Ainsi la sensibilité monte, s'abaisse, s'irrite, s'exalte,

se calme avec une extrême facilité, surtout dans certains tempéraments. Il en résulte que l'étonnante flexibilité du principe sensitif se communiquant aux actes de l'intelligence, l'imagination n'en devient que plus active, plus mobile, plus féconde. Cette loi permet au peintre, à l'écrivain de présenter sa pensée sous les formes les plus diverses, quelquefois même les plus opposées, de passer « du grave au doux, du plaisant au sévère. » Telle est la source de la faculté donnée au grand poëte de s'associer à toutes les inspirations, de s'en pénétrer; c'est ainsi que son âme est un reflet de la création entière. Il se met à l'unisson de tous les êtres; il partage en quelque sorte leur joie, leur douleur, leurs espérances, leurs revers; il s'enflamme d'enthousiasme pour le beau et le noble; il saisit également les ridicules, les faiblesses, les travers, le burlesque même; il se remplit de ces types innombrables, pour les exprimer ensuite avec cette richesse d'imagination qui les pare d'une grâce toujours variée, toujours nouvelle, car l'âme humaine est aussi inépuisable peut-être que la nature. Les différences de tons, de nuances, de formes et de caractères, sont les preuves et le témoignage de l'heureuse faculté dont nous parlons. Cette facilité de transfiguration, cette métamorphose de l'âme poétique par l'inspiration se trouve constamment dans les ouvrages des plus grands hommes. Le délicieux portrait de Françoise de Rimini et l'horrible figure d'Ugolin ont été tracés par le même pinceau. *Les Provinciales* et les *Pensées morales* sont les œuvres du même génie. C'est surtout dans la poésie dramatique que la flexibilité, la souplesse de la sensibilité et de l'imagination se font remarquer. L'auteur doit ici entièrement s'effacer, posséder l'art d'être parfaitement naturel dans mille natures différentes; se faire pour quelques instants un nouveau cœur, une nouvelle âme, un autre esprit; en un mot, il faut que son identification soit complète pour se mettre à la place du personnage qu'il veut peindre, pour en revêtir le caractère, les inclinations, les sentiments; pour le faire agir comme il agirait, s'exprimer comme il s'exprimerait dans la réalité. Racine, ainsi qu'on l'a observé, est pour ainsi dire vertueux avec Burrhus, scélérat avec Narcisse; Shakespeare est grand comme César ou bien astucieux et méchant comme Shylock. Et qu'est-ce que l'art du grand comédien? celui de rendre avec la même vérité l'accent de toutes les passions, de passer naturellement du langage familier au sublime de la haute poésie, de provoquer tour à tour le rire et l'attendrissement; en un

mot, de se prêter à cette série innombrable de métamorphoses, que commande l'expression scénique des passions et des travers du cœur humain. Croyez qu'un si beau, un si rare talent ne s'acquiert que quand l'esprit est doué d'une très-grande flexibilité. De cette manière, il est possible de prendre tous les caractères, de les représenter, de *frapper les yeux* et *remuer les cœurs*, le sublime d'une œuvre dramatique, afin de rendre l'illusion complète, non-seulement par la parole, mais encore par l'accent, par le geste et même le silence : voilà le vrai magnétisme de l'homme sur l'homme [1]. Selon Mme de Staël, c'est le privilége des hommes de génie, de recevoir de leur imagination les inspirations qu'on ne reçoit ordinairement que des événements. Les grands acteurs en donnent surtout les exemples les plus frappants. Un d'entre eux assurait qu'il avait quarante manières de lancer son regard. En effet, il n'est pas d'acteur consommé qui ne s'efforce de s'élever à ce point de perfection où l'art devient nature. « Si vous demandiez à Garrick la scène du petit garçon pâtissier, il vous la jouait admirablement ; si vous lui demandiez *tout de suite* la scène d'Hamlet, il vous la jouait, *également prêt* à pleurer la chute des petits pâtés et à suivre dans l'air le chemin d'un poignard. » (Diderot.) Croirait-on que le grave, le satirique Boileau avait aussi un talent éminent pour contrefaire ceux qu'il voyait, et notamment les comédiens. Louis XIV voulut un jour qu'il contrefît Molière qui était présent ; celui-ci avoua que sa *ressemblance* était aussi parfaite que celle des autres. Les courtisans consommés connaissent parfaitement aussi le moyen de faire mentir l'âme sur le front. Il en est dont les mouvements imitateurs sont tantôt d'une admirable souplesse, tantôt au contraire d'une complète nullité, selon le temps, la circonstance, l'intérêt du moment. C'est ce qui a fait dire à Lichtenberg que les muscles de la face d'un courtisan sont parfois comme une gelée dans laquelle on chercherait aussi vainement une empreinte durable, que des signes d'organisation dans un verre d'eau. Ces formes variées de la sensibilité physique et morale, expliquent comment il est donné à certains hommes de cultiver avec succès diverses branches de connaissances. Selon Aulu-Gelle, César a composé un Traité de grammaire (*de Analogiâ*) ; Paul Jove se vantait d'avoir une plume d'or et une

[1] Cassiodore dit d'un orateur éloquent, qu'il avait *loquacissimas manus, digitos verbosos, silentium clamosum.*

plume de fer. Richelieu ébranlait l'Europe par la profondeur de sa politique, et il faisait soutenir des *thèses d'amour* à l'hôtel de Rambouillet. Beaumarchais est l'inventeur d'un nouveau ressort pour les pendules; il était à la fois l'intrigant le plus spirituel et le commerçant le plus positif de France. C'est à Claude Perrault, docteur en médecine, qu'on doit la colonnade du Louvre. Stéele avait inventé une machine pour transporter du saumon frais à Londres. Thomas Payne, le célèbre démocrate, a publié un recueil de madrigaux. Au contraire, Boufflers, auteur de tant de jolis vers, a fait peut-être le meilleur livre qu'on connaisse sur le *libre arbitre*. C'est à Haller, anatomiste et physiologiste, qu'on doit un excellent poëme sur les Alpes; le grave Carnot faisait de petits vers; le naturaliste Daubenton a écrit une partie du roman de *Zélie dans le désert*, publié par sa femme. Le célèbre chimiste Humphrey Davy a essayé de faire un poëme épique; l'inventeur de la lampe de sûreté avait une imagination si poétique et tellement sujette à l'enthousiasme, qu'ayant découvert le *potassium*, il éprouva une sorte de joie vésanique et dansa dans son laboratoire.

Ces sortes d'exemples seraient infinis. Et même quand il s'agit des sciences d'observation, s'il est nécessaire d'avoir un but déterminé dans ses recherches, la flexibilité de l'esprit n'est pas moins indispensable pour l'atteindre. Qui ne sait combien l'art expérimental exige de finesse de vues différentes, d'expériences variées, d'imagination, d'invention, de ressources et de sagacité! C'est précisément en cela que consiste la science, la puissance et la patience des investigations scientifiques.

Quant aux artistes, quoi de plus fréquent que la variété de leurs talents? Salvator Rosa fut peut-être aussi bon poëte qu'excellent peintre. Girodet présentait aussi ce double aspect du génie, bien que ses vers ne soient pas comparables à la poésie de ses tableaux. Mais personne n'a porté plus loin cette variété de talents que Michel Ange. Sculpteur, peintre, architecte incomparable, la poésie le combla aussi de ses faveurs. On ne peut assez admirer comment dans le même homme de mœurs austères, nourri de pensées hautes, graves, se trouvent réunies tant de grâce et de délicatesse; et, comme l'observe un de ses biographes, cette étonnante facilité de varier les tons, de multiplier les nuances, de puiser à toutes les sources de l'art, ne se montra peut-être jamais à un si haut degré que chez Michel Ange. Tour à

tour sombre, profond, léger, gracieux ou plaisant, nous voyons le même homme passer, de la majesté presque divine de son Moïse, aux formes aériennes de son Aurore; de la vaste conception de Saint-Pierre, à l'invention d'un échafaud; de la terrible scène du Jugement dernier, aux traits bouffons de Polichinelle. Quel génie! quel talent! mais aussi que l'on songe à l'heureuse constitution de Buonarotti; combien il fut doué de cette sensibilité qui rend apte à saisir et à rendre tous les modes du beau, qui s'étend pour embrasser une foule d'objets, s'élève pour atteindre à de hautes conceptions, s'abaisse jusqu'aux plus petits détails, se replie sur elle-même pour se mouvoir avec plus de force, de grâce et de mesure.

Il nous semble donc démontré que la sensibilité morale est aussi souple, aussi mobile que la sensibilité physique. Cette variabilité de phénomènes est telle, qu'on remarque une sorte d'alternative dans son abaissement et son exaltation. Et cet abaissement est si prononcé, que la sensibilité semble parfois cesser de vivifier la pensée. Shéridan éprouvait dans sa jeunesse ces variations, au point qu'il n'était plus en quelque sorte le même individu; aussi l'appelait-on l'*indéchiffrable bête*. Ces modifications d'intensité de la sensibilité se remarquent surtout dans le centre cérébral. Il n'est pas d'homme qui, habitué à méditer, n'ait éprouvé ces singulières inégalités dans la disposition de son esprit. En effet, qu'est-ce que l'inspiration? c'est le rapide éclair de la pensée qui, tout à coup, illumine des lointains sans bornes; c'est l'explosion de la sensibilité cérébrale concentrée, une sorte de fulguration nerveuse. Cet instant dure peu; hâtez-vous de le saisir, car l'instant qui suit est frappé de stérilité. Tout à l'heure les idées se pressaient, et l'expression venait aussitôt pour les peindre et les fixer; maintenant c'est un champ ingrat où l'on trouve à peine de quoi glaner. En réalité, les intuitions instinctives du génie n'ont lieu que par accès, par vives et impétueuses saillies. Rien de plus commun dans les travaux des hommes célèbres; il en résulte quelquefois de choquantes dissonances dans leurs productions. Annibal Carrache a dit du Tintoret : *Ho veduto il Tintoretto, ora iguale a Tiziano, ora minore del Tintoretto.* Diderot réduisait le génie à *de belles lignes*. Un grand poëte se demande où est la poësie dont une moitié seulement vaille quelque chose. Il n'est donné qu'à Dieu de créer le diamant pur. On connaît ce mot de Molière sur Corneille : « Un démon vient lui dicter ses bons vers, et l'abandonne ensuite. »

Quel est donc ce capricieux démon? l'inconstance et l'instabilité des mouvements de la sensibilité. Tantôt c'est un excès d'action qui pousse et anime, tantôt un sentiment intérieur d'aridité qui afflige et déconcerte. Cette muse aux ailes de flamme qui inspirait le poëte, *nil mortale sonans,* le délaisse tout à coup; il ne profère plus que le langage grossier des mortels. Que s'est-il donc passé? un mouvement invisible, inappréciable dans un point de son être : eh bien! ce mouvement l'a fait descendre du haut rang où il était placé; le trépied s'est brisé.

Les hommes d'État, les savants, sont également sujets à de pareilles alternatives de faiblesse ou de vigueur cérébrale. Les inspirations soudaines, les *traits de lumière* qui décident le succès des grandes affaires, des grandes batailles, tiennent à la même loi d'organisation de l'appareil nerveux. C'est là ce qu'on nomme le *coup d'œil du génie,* c'est-à-dire ce mouvement instantané de la pensée, mettant subitement en lumière, au fond de l'âme, ce qui se dérobait aux efforts de la méditation.

CHAPITRE IX.

DES EFFETS DE CETTE LOI SUR LE CARACTÈRE ET LES HABITUDES.

Ingenium Galbæ malè habitat.
— Tac. —

En examinant les travaux des hommes qui se sont fait un nom illustre, en étudiant l'histoire de leur vie, de leurs actions, de leur conduite, de leurs ouvrages, c'est avec une sorte de peine et d'humiliation qu'on se figure toute l'influence de l'organisation. Mais si d'une étude superficielle, on passe à un examen approfondi, médico-philosophique, de ce qu'ils sont, on est forcé d'admettre la plus exacte conformité entre les attributs organiques et les affections morales, entre l'action de la sensibilité et les formes de la pensée, sans prétendre néanmoins que la *constitution intellectuelle* soit en tout une simple modalité de la substance organisée.

A raison de son intelligence, l'homme se prétend supérieur aux animaux; il a la conscience de ce sentiment, il en a l'orgueil. Or, quand cette intelligence acquiert un surcroît d'étendue, ce sentiment augmente nécessairement et dans les mêmes proportions : cela doit être, et cela est en effet. Celui qui se distingue et s'élève, celui qui force ses contemporains à l'admirer, ne tarde guère à concevoir de lui la plus haute idée. Comme l'auteur de *Cinna,* il répète :

Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit.

Lorsqu'on est placé sur les hauteurs escarpées de la gloire, les autres hommes paraissent petits dans l'éloignement. Gall prétend même que les individus qui ont la protubérance de l'orgueil, ont le senti-

ment physique d'être plus hauts que les autres et d'occuper plus d'espace. Il est certain que les hommes supérieurs, séduits eux-mêmes par le *sortilége de leur gloire,* se font quelquefois d'étranges illusions. Est-ce un conquérant de l'antiquité ; il est issu du sang des dieux ; Alexandre se fit déclarer le *Bacchus de l'Inde.* « On trouve à la fois dans ma famille, disait César, la sainteté des rois, qui sont les maîtres des hommes, et la majesté des dieux, qui sont les maîtres des rois [1]. » S'agit-il d'un conquérant moderne, il n'est plus possible de se faire adorer ; mais un héros se croit difficilement pétri du même limon que le vulgaire. Toute égalité l'importune, même celle de la tombe. Quand la fortune eut comblé Napoléon de ses faveurs, quand il eut mêlé son sang de soldat au sang des Césars, il prit le titre fastueux de l'*homme du Destin.* Il avait compris tout ce qui est grand, hors la liberté ; mais ne voit-on pas que le despotisme était inné en lui, qu'il agissait d'après les impulsions de sa propre organisation? Aussi à quelle distance se plaçait-il de la foule ! quelle idée de lui-même ! quel mépris insultant de l'humanité ! N'a-t-il pas dit dans son délire d'orgueil : *Les hommes sont des pourceaux qui se nourrissent d'or ; eh bien ! je leur jette de l'or pour les conduire où je veux !*

Poëtes, orateurs, sophistes anciens et modernes, savants, artistes, hommes d'État, tous ont un caractère distinctif, indélébile, une haute et complète idée de leur supériorité, réelle à la vérité, mais que l'amour-propre exagère, quelquefois outre mesure. Ils sentent et ils savent qu'ils forment comme une nuance à part de l'espèce humaine. On offrait à Libanius la place de préteur, il la refusa, alléguant qu'il ne voulait point dégrader sa profession. Écoutons Cardan, parlant de lui-même : *Natura mea,* dit-il, *in extremitate humanæ substantiæ conditionisque, et in confinis immortalium posita.* (*De Vita propr.*) Estienne Pasquier, qui avait été très-lié avec Montaigne, dit « qu'il n'avoit jamais connu d'homme qui s'estimât autant que luy, quoiqu'il fît *contenance* de se dédaigner ; et qu'on devoit prendre de ses *Essais* ce qui estoit bon, sans s'attacher à aucune *courtizanie.* » (Lettres, liv. 18, lett. 1.) Voltaire, dans la société

[1] *Est ergò in genere, et sanctitas regum, qui plurimùm inter homines pollent, et ceremonia deorum quorum ipsi in potestate sunt reges.* (SUETON., *Jul. Cæsar,* 6.)

des Conti, des Vendôme, répétait : « Nous sommes tous rois, princes ou poëtes. » Il se mettait à son rang. Rousseau ne voulait pas moins que des statues et des autels. A en croire le célèbre Baron, un comédien était élevé dans le giron des reines. Mirabeau, ce fougueux tribun, parlant de l'amiral Coligny, avait toujours soin d'ajouter : « Et qui, par parenthèse, était *mon cousin.* » Il n'est pas jusqu'à Scarron, pauvre poëte cul-de-jatte, qui, ne pouvant prétendre à aucun rang, à aucun honneur, prit néanmoins le titre de *malade* de la reine.

Sachons pourtant distinguer ici les illusions d'un sot amour-propre, de la conscience du vrai talent, capable de dire, *je veux et je puis.* Plus d'un homme célèbre s'adjuge avec raison la palme que lui refusent ses contemporains. D'ailleurs, la pudeur et la modestie du génie ne sont point incompatibles avec cette confiance du véritable poëte qui croit en soi et qui ose. Les hommes doués d'une vaste intelligence, ayant seuls une idée juste, profonde, de la perfection et de l'impossibilité de jamais y atteindre, savent toujours s'arrêter; ils sentent qu'il y a quelque chose de plus élevé que le point auquel leur génie est parvenu. Cette réflexion est le principe secret de leur modestie. Quoi qu'il en soit, ils ont foi à leur génie, ils sont forts, et ils ont la conscience de leur force. On a reproché à un homme célèbre d'avoir le *fanatisme de l'infaillibilité ;* ce reproche est mal fondé, car on peut dire qu'il n'y a pas un homme supérieur qui n'ait ce fanatisme, né d'une profonde conviction. Il est heureux que cela soit ainsi, puisque c'est dans cette conviction profonde que se trouve l'origine du progrès social.

Si maintenant on descend à la classe des artistes, des écrivains médiocres, des *poëstastres,* selon l'expression de Ronsard, on remarque également cette bonne opinion d'eux-mêmes, mais sans le contre-poids dont j'ai parlé. Aussi voit-on cet amour-propre s'irriter au moindre obstacle, se gonfler au plus petit succès ; ils ont le pressentiment que le piédestal n'a pas de solides fondements. Pas un cependant ne voudrait changer son *moi* poétique pour celui d'un autre. A la vérité, ce n'est plus cet orgueil des grands hommes taillés pour l'avenir, c'est de la pure vanité, se satisfaisant elle-même, à peu de frais, et pourtant une vanité implacable. Toujours est-il que le principe est le même, une haute idée de soi, produit d'une sensibilité facilement exaltée.

Il est aisé de voir, dans ce qui vient d'être dit, l'origine de ce désir

excessif de louange qui dévore les hommes ainsi constitués. Grands et petits, illustres et obscurs, tous sont avides d'éloges, de bruit et de renommée; voilà pourquoi la méchanceté du silence est à leur égard la pire de toutes. Une vanité exubérante, torturée par l'indifférence et l'oubli, est à vrai dire un affreux supplice. La plupart avouent cet immense désir de célébrité. Lucrèce a dit de lui : *Sed acri percussit thyrso laudis spes magna, meum cor :* « une espérance de gloire a vivement frappé mon cœur comme du thyrse. » La Fontaine, qui se souciait peu de richesses, faisait grand cas des éloges, témoin ce vers :

Adieu plaisirs, honneurs, *louange bien-aimée.*

On ne saurait leur en faire de reproche; n'est-ce pas à ce désir bien souvent que sont dus leurs chefs-d'œuvre? n'est-ce pas le vrai motif qui les pousse à ne point mourir sans postérité intellectuelle? Convenons en effet que cette louange au murmure dulcisonnant, est un mobile bien puissant, s'il n'est pas le seul pour l'homme de génie. Au prix de sa santé, de son repos, de son bonheur, de sa vie, il aime à se repaître d'encens; tous ses pores sont ouverts pour humer ce délicieux poison, s'enivrer de ce philtre magique. C'est le prix de ses peines, c'est le but de ses rudes labeurs, sa vie, le nectar qui le transporte dans l'Olympe. Approchez la coupe de ses lèvres, il est assis au banquet des dieux; retirez-la, il n'est plus qu'un mortel. L'étude physiologique de ces hautes intelligences prouve, en effet, que la louange, la flatterie même, est l'excitant moral le plus actif, le plus prompt, le plus sûr d'une forte imagination. La refuse-t-on a l'homme qui l'a méritée, alors se manifeste un autre caractère de sa physionomie morale, caractère essentiellement lié à une très-vive sensibilité, c'est l'irascibilité.

Genus irritabile vatum. Ce caractère est si saillant, si formel, que les anciens l'avaient signalé. Mais ce qu'ils disent des poëtes, peut s'appliquer à presque tous ceux qui cultivent les sciences et les arts; rien de plus rare que les exceptions. Une sorte d'irritabilité inquiète, jalouse, impatiente, les travaille sans cesse, et cet état s'exaspère sous l'influence des plus légers stimulants, soit physiques, soit moraux, bien plus encore par les pointilleries injurieuses, les attaques sourdes ou patentes d'une critique implacable. Il est, en physiologie, une dis-

position d'éréthisme et d'excitation qu'on désigne sous le nom d'*orgasme ;* cette disposition a lieu dans certains cas pathologiques; mais le tempérament éminemment nerveux prédispose beaucoup à cet état. La susceptibilité nerveuse et la susceptibilité d'amour-propre sont nées ensemble et du même principe. La nature inflammable de ce tempérament rend pour ainsi dire permanent cet éréthisme chez les poëtes, les peintres, les orateurs et certains savants.

Il en est dont les nerfs sont tellement susceptibles que tout les blesse et les irrite. Il faut à leur corps des précautions sans fin, et à leur amour-propre des ménagements continuels; comme les enfants, les nourrir de lait et de louanges, c'est le régime dont il n'est pas permis de s'écarter. Le moral, comme on le voit, n'échappe point à cette disposition fâcheuse qui, poussée à son terme extrême, a tous les caractères d'une maladie. A dire vrai, le son des trompettes de la renommée est le calmant le plus efficace de cette irritation nerveuse. La flatterie est le seul joug qui courbe ces têtes fières et ardentes; encore faut-il que la dose de louange soit forte, réitérée, et surtout sans mélange amer de censure. On reconnaît ici le *boisseau* d'éloges avec un *grain* de critique, ce dernier seul est vivement senti. (Bayle.) Racine en a fait l'aveu : toute approbation mesurée est une forme de critique, toute louange refusée compte parmi les douleurs; c'est là l'épine du laurier qui ceint la tête du héros et du poëte. Cette irascibilité, qui s'allie très-bien avec la bonté du cœur, s'observe à des degrés différents, mais elle existe toujours dans la constitution avec prédominance nerveuse. La célébrité acquise n'en défend pas même certains hommes; il n'y en a pas un qui ne cherche à monopoliser l'attention publique. Voltaire se montra jaloux du *roué* dont on parlait tant. Napoléon, ce colosse de gloire, n'aimait pas qu'on parlât de César dans les harangues officielles. Il était même importuné de la réputation de Geoffroy, critique mordant et spirituel, le Fréron de l'époque [1].

[1] Les caricatures, les bons mots, les allusions où l'on cherchait à le rabaisser, l'affectaient profondément. On sait que rien n'égala sa fureur quand il apprit qu'on avait affiché jusqu'à trois fois le quatrain suivant au bas de la colonne de la place Vendôme :

Tyran juché sur cette échasse,
Si le sang que tu fis verser
Pouvait tenir sur cette place,
Tu le boirais sans te baisser.

Le grave Boileau disait à Fréret : « Jeune homme, il faut penser à la gloire; je l'ai toujours eue en vue, et n'ai jamais entendu louer quelqu'un, fût-ce un *cordonnier,* que je n'aie ressenti un peu de jalousie. » (Mém. de Duclos.) Qu'on s'étonne maintenant de l'agitation de leur vie! La susceptibilité de Girodet était extrême. Ce n'était pas de la douleur, c'était du désespoir que lui causait la critique, même la plus insignifiante. Plusieurs fois, dit-on, ses amis ont arraché de ses mains des tableaux qu'il était prêt à mutiler, parce que le souffle impur d'un aristarque venait de les souiller à ses yeux. Aussi vit-on jamais une complexion plus grêle, plus délicate, plus maladive que celle de Girodet? Les savants, je le répète, doués de la même constitution, offrent le même caractère d'irascibilité. Fougueux, fanatiques, jaloux, martyrs de leur foi, de leurs idées, combien éprouvent les tourments de la haine et de l'envie! L'histoire de leurs querelles ne le prouve que trop; le fiel philosophique n'est pas moins âcre que celui des faux dévots. Ne sait-on pas que le fer qui égorgea Ramus était dirigé par des savants envieux; Robert Hook a été le tourment de la vie de Newton; la gloire de Linné a fait passer de bien mauvaises nuits à Buffon. Si Byron se fâcha contre un magistrat parce qu'il avait oublié son titre de *pair d'Angleterre,* Morgagni, l'anatomiste, ne put pardonner à un confrère qui l'avait cité sans faire précéder son nom du titre d'*illustrissime*. Dans un de ses ouvrages sur l'instruction médicale, Haller avait indiqué un nombre prodigieux d'auteurs à consulter. L'absence ou la présence d'une ou plusieurs étoiles désigne le degré d'approbation que mérite chaque ouvrage. On ne saurait croire, dit un illustre médecin, combien d'auteurs ont été choqués, irrités de ce que l'étoile ne s'était pas arrêtée sur eux. Meckel, célèbre anatomiste, mourut le 31 décembre 1833. Une chose remarquable, c'est qu'il défendit expressément qu'on fît l'ouverture de son corps, et le motif de cette défense était sa longue querelle avec le prosecteur de l'Université, à qui appartenait de droit cette autopsie. D'où l'on voit qu'il n'y a pas de savant, si la raison ne le domine, qui soit exempt de malveillance; et comme l'a dit un homme d'esprit, la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs distances, peuvent encore faire des ennemis [1].

[1] Lorsque Galilée fit la découverte des satellites de Jupiter, Keppler en éprouva une impression extraordinaire. « J'étais, dit-il, assis chez moi, sans rien faire,

Le pouvoir même uni à la gloire, ne met point à l'abri de cette affection pénible; il manque toujours quelque chose, or ce quelque chose irrite et trouble secrètement le cœur, la pensée, l'économie. « Lorsque Richelieu, dit l'auteur de l'*Esprit des lois,* eut vu l'autorité royale affermie, les ennemis de la France consternés et les sujets du roi rentrés dans l'obéissance, qui n'eût pensé que ce grand homme était content de lui-même? Eh bien! non; pendant qu'il était au plus haut point de sa fortune, il y avait dans Paris, au fond d'un cabinet obscur, un rival secret de sa gloire; il trouva dans Corneille un nouveau rebelle qu'il ne put jamais soumettre. » (*Discours sur les causes de l'écho,* 1718.)

Cette irascibilité est bien connue de l'envie, qui sait toujours en profiter. N'est-ce pas le tendon d'Achille, où elle frappe à coup sûr? En général, l'homme habitué à méditer déguise peu ses sentiments, ses opinions; il sent vivement, il s'exprime de même. C'est l'explosion d'une âme ardente qui, fortement émue, s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, éclate contre l'injustice, se révolte contre les formes menteuses de la société. Mais impatient de la contradiction, sensible à l'excès, il y a ordinairement une réaction que lui-même ne supporte que difficilement. L'irascible susceptibilité qui tient au système nerveux et domine le caractère, ne le permet pas. Heurter ses opinions, blâmer sa conduite, mais surtout critiquer ses ouvrages, c'est porter le fer jusque dans ses entrailles; et ce poëte, qui, contraint de retrancher quelques-uns de ses vers, se comparait à Médée égorgeant ses enfants, donne la plus juste idée de la douleur qui a lieu dans ce cas. Les hommes tout formés d'os et de muscles, s'étonnent parfois de cette irritabilité extrême. Un impassible sot, le *cœur glacé, le crâne étroit,* ne comprend rien à ces mouvements tumultueux, et pour des causes qui lui semblent légères. En effet, comment les comprendrait-il? Sent-il de même? voit-il de même? sait-il

pensant à vous, digne et excellent Galilée, et à vos lettres, lorsque j'appris la découverte de quatre planètes au moyen du double verre. Wachenfels arrêta sa voiture à ma porte, pour me le dire, et je *fus saisi,* en entendant son récit, qui semblait si absurde, d'un tel accès de surprise, j'éprouvai une telle agitation en voyant une ancienne dispute entre nous vidée de cette manière, qu'entre sa joie, le rouge qui me montait à la figure et nos éclats de rire, confondus que nous étions d'une pareille nouvelle, à peine étions-nous capables, lui de parler, et moi de l'écouter. » (*Vie de Galilée,* etc., traduite de l'anglais par Peyrot.)

que cette disposition est liée à l'organisation, qu'elle en est l'essence, la condition, le caractère? Les grands hommes, ceux sur qui la joie ou la douleur ont une si pénétrante influence, présentent les défauts de leurs qualités; l'énergie du talent qui saisit, excite, électrise, tient à cette même irascibilité. Napoléon s'en plaignait quelquefois, « mais, disait-il, sans elle, on ne gagne pas de batailles. » Le moyen qu'une monotone régularité, une prudence empesée, calculant froidement les événements de la vie, soient le partage des personnes très-impressionnables, très-sensibles, très-irritables!

Cependant, dira-t-on, quand on a acquis un nom illustre, pourquoi s'agiter, pourquoi cette sourde et continuelle inquiétude? Mais réfléchissez donc que le mouvement se continue, qu'il s'accroît même par les habitudes. La soif de la célébrité, comme celle de l'or, ne s'étanche jamais. Cette passion ne permet ni repos ni trêve; un succès doit en attirer un autre; aussi un ancien remarque-t-il que le laurier dont on couronne les poëtes, est une plante corrosive de sa nature, capable d'enivrer et d'empoisonner. Toutefois, le désir et la puissance ne sont pas toujours en harmonie. La nature humaine ne peut franchir certaines bornes, sans que l'organisation ne s'altère; celui qui abuse ne tarde pas à l'éprouver. Usé par les émotions, par la perpétuelle sollicitation du système nerveux, par l'action trop soutenue du cerveau, le penseur exalté finit par arriver à la *susceptibilité nerveuse* morbide. Cet affreux état dont j'ai déjà parlé, et sur lequel je reviendrai plus d'une fois, atteint surtout les hommes de génie, qui n'ont su ni diriger ni conserver leurs forces. Parvenus à ce point d'épuisement organique, tout les blesse, tout les irrite; le plus petit accident, la plus légère contrariété les trouble, les déconcerte, les aigrit. Les tracasseries obstinées finissent toujours par les lasser et les vaincre. Leur constitution nerveuse se rapproche alors de celle des femmes; ils en ont la mobilité, le caprice, les faiblesses, les exigences. Ils versent des larmes à la moindre occasion, même les moins sensibles en apparence. Le terrible Billaud-Varennes, étant à Sinnamary, fondit en larmes pour une perruche qu'il aimait et que lui enleva un oiseau de proie. On a vu, dit le médecin Lorry, des gens de lettres tellement susceptibles, qu'ils tombaient en faiblesse, en lisant les plus beaux morceaux d'Homère et de Virgile (*De Melancholiâ et morbis melanchol.*)[1].

[1] Un beau tableau, le récit d'une scène touchante, un acte de dévouement ou de

Ne rien voir, ne rien dire, ne rien penser sans être émus, passionnés, transportés, telle est leur existence. Voilà comme la sensibilité en excès altère prodigieusement la santé et le bonheur.

D'autres fois, et par des circonstances particulières du tempérament, la susceptibilié se concentre dans l'imagination, qui s'effarouche au moindre objet. De là naissent, la misanthropie, la *sauvagerie*, la nature quinteuse, les boutades *humoristiques* tant reprochées à des hommes du mérite le plus distingué. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que, sous cette rude écorce, se cache souvent un cœur affectueux et bon; car on peut affirmer de certains savants ou artistes, ce que disait Garrick de Samuel Johnson, *qu'il n'avait d'ours que la peau*. Cette susceptibilité explique comment une foule d'hommes célèbres se plaignent toujours de leur santé, sans qu'extérieurement elle paraisse altérée. C'est qu'en effet, ils sont dans un état continuel de souffrances, parce que les nerfs pour ainsi dire mis à nu, toujours irrités, agacés, ne donnent aucun repos à l'économie et la saturent d'irritabilité. Ce qui accroît encore ce fâcheux état, c'est que le moral ne manque jamais

délicatesse, produisent souvent ces effets. J'ai vu les traits suivants faire couler des larmes d'admiration :

A la bataille de Dettingen, en 1742, un officier anglais, à la tête d'un escadron, n'avait qu'un bras dont la main lui servait à tenir la bride de son cheval. Dans la chaleur de l'action, un jeune officier français marche à lui, et s'élance pour l'attaquer; mais s'apercevant qu'il lui manquait un bras, il le salue respectueusement de son épée, et passe outre.

Un échafaud surchargé de maçons s'écroule subitement à cent pieds du sol. Par miracle, une perche mieux scellée résiste et deux hommes s'y accrochent. Mais cette perche est faible, elle plie et va se rompre. « Lâche, Pierre, je suis père » de famille.—C'est juste, » répondit le jeune homme. Pierre lâche, tombe et se tue sur la place.

Le docteur Salsdorf, chirurgien saxon du prince Christian, eut, dans le commencement de la bataille de Wagram, la jambe fracassée par un obus. Étendu par terre, il voit, à quinze pas de lui, M. de Kerbourg, aide de camp, qui, froissé par un boulet, tombe et vomit le sang. Il s'aperçoit que cet officier va périr s'il n'est promptement secouru. Il recueille toutes ses forces, se traîne sur la poussière en rampant jusqu'à lui, le saigne, et lui sauve la vie. M. de Kerbourg ne put embrasser son libérateur. Le pauvre docteur Salsdorf, transporté à Vienne, ne survécut que quatre jours à l'amputation.

Les artistes donnent souvent des preuves d'attendrissement dans des circonstances qui émeuvent à peine d'autres personnes. Le Dominiquin fondit en larmes en apprenant que certains tableaux du Titien allaient partir pour l'Espagne.

de coopérer à cette perturbation sympathique des fonctions. La susceptibilité du caractère exagère toujours le malheur. Ce qui n'est qu'un accident ordinaire dans la vie de la plupart des hommes, est une effroyable catastrophe aux yeux de tel poëte ou de tel artiste; une légère critique, un simple dédain, lui va au cœur et le tue. Les riantes illusions de la gloire littéraire, les plus douces affections du cœur, ne suffisent pas pour calmer ces inquiétudes sans cesse renaissantes de la sensibilité [1]. Mais n'anticipons pas sur les causes des maladies des hommes nés avec prédominance du système nerveux.

Heureusement que ce système n'acquiert pas toujours cette funeste excitabilité maladive. La sensibilité peut se maintenir dans les limites de son action normale. Un de ses attributs, comme nous l'avons dit, est la mobilité; de même aussi voit-on l'instabilité dominer souvent dans le caractère de ceux qui se livrent aux travaux de la pensée.

Si l'homme est un être ondoyant et divers, il le doit aux mouvements brusques et rapides de la sensibilité; or, comme le poëte, l'artiste, le savant, le philosophe, est par excellence l'être humain, l'être social et progressif, il en résulte que, doué de plus de sensibilité, ces variations, ces fluctuations doivent être plus fréquentes que chez les hommes ordinaires : c'est ce qui a lieu en effet. Croyons-en Platon et La Fontaine, le poëte est chose légère, *qui vole à tout sujet.* Cette nature inconstante, volage et mobile, se remarque aussi dans les essais, les productions de l'esprit, ce caractère est ineffaçable. Où est l'homme de lettres, où est l'artiste, qui n'ait conçu, projeté, ébauché une foule d'ouvrages? Pourquoi sont-ils inachevés? est-ce le talent qui a failli? Nullement; mais pour surmonter les difficultés d'exécution, il faut un esprit de suite, une persistance de volonté qui ne se rencontrent que rarement. Exciter, aviver la pensée est sans doute le premier soin de l'écrivain, mais ce soin n'est pas d'une grande difficulté. Le plus pénible est de donner aux premières lueurs de cette pensée une certaine consistance, d'en fixer pour ainsi dire l'éclair avant qu'il s'évanouisse. Un souffle de poésie enflant la voile du poëte, il s'élance plein de joie. Mais ce souffle d'inspiration mollit et l'abandonne, il reste fixé sur la

[1] « Votre imagination va trop vite... Voilà les tours que me fait la mienne à tout moment. Il me semble toujours que tout ce que j'aime, tout ce qui m'est bon, va m'échapper; et cela donne de telles tristesses à mon cœur, que, si elles étaient continuelles, comme elles sont vives, je n'y pourrais pas résister. » (Mme de Sévigné à sa fille.)

terre. De belles conceptions apparaissent et flottent dans l'imagination, l'esprit s'efforce de les saisir, il s'arrête et fléchit, il s'élève, il retombe, il s'enflamme à de soudaines clartés, il s'épuise dès les premières contemplations. Ces phénomènes sont fréquents, parce que pour mettre la dernière main à un chef-d'œuvre, des qualités pour ainsi dire contraires sont indispensables ; il faut quelque chose de passionné et quelque chose de l'esprit constant d'observation, un mélange d'enthousiasme et d'analyse, une imagination d'artiste et une patience d'érudit. Qu'il est peu de mortels doués de ces qualités ! L'homme de génie lui-même ne les a que par instants : de là cette foule d'ouvrages commencés, de poëmes, d'esquisses, de croquis, de plans, d'expériences, d'hypothèses, de systèmes, qui traversent l'esprit et n'y laissent que de faibles traces. Tous ces enfants de la pensée, sont conçus avec joie, mais ils ne croissent qu'au milieu des sollicitudes paternelles et ne parviennent pour la plupart que bien difficilement à leur maturité. Du savoir à créer, la distance est infinie, on ne la parcourt que lentement et difficilement. Combien la route est longue, dit Lessing, de l'imagination jusqu'au pinceau, et que d'hommes s'égarent dans cette route ! Un biographe de Johnson compte jusqu'à trente-neuf ouvrages ou entreprises littéraires dont aucune n'a été exécutée. Il y a bien peu d'artistes qui ne puisse se citer en exemple. Cette action aventureuse de l'imagination et de la pensée est pleine d'ivresse et de charmes, mais elle est fatale à qui s'y livre trop, car elle compromet la gloire et la fortune littéraires des plus rares et des plus brillantes capacités.

La mobilité de l'esprit influe directement aussi sur les mœurs et la conduite ; il y a dans une tête pensante un mouvement fermentescible qui s'accroît et diminue par instants, mais qui ne cesse jamais entièrement. Telle est l'origine de ces anomalies de caractère, de ces énormes inconséquences, de ces inégalités de disposition morale auxquelles n'échappent pas les hommes d'un mérite incontestable. Ils y sont même plus sujets que les autres, en raison de l'essor extraordinaire de l'imagination qui rompt à chaque instant l'harmonie des facultés intellectuelles. « Le caractère de Buonaparte, assure Bourienne, offrait les plus inexplicables disparates, bien qu'il fût l'homme le plus positif qui ait peut-être jamais existé. » Et plus loin ; « il reprit, dit-il, la gaieté qu'il avait eue... ; car les nuages poussés par le vent ne traversent pas l'horizon avec autant de rapidité que les idées

et les sensations diverses de Napoléon se succédaient dans son esprit. » (*Mémoires*.)

Comme l'émotion du moment influe singulièrement sur les déterminations de la plupart des hommes, que doit-ce donc être quand ces émotions sont vives, quand elles sont fortes, quand elles sont variées? Aussi voit-on bien rarement chez les êtres éminemment sensibles, un caractère simple, égal, inaltérable. Le pouvoir réacteur du *moi* sur l'organisme est parfois trop faible, surtout dans le premier instant de l'impression. L'inconstance, la versatilité de sentiments et d'actions, sont par cela même très-souvent le partage des personnes douées d'une imagination ardente; on pourrait dire aussi : *Genus* INSTABILE *vatum*.

Une vie d'une teneur égale, sans dissonance, sans variations, sans contrastes, composant à elle seule une belle et entière harmonie, tel est le rêve des stoïciens, si bien exposé par l'un des Antonins. Cependant on peut approcher plus ou moins de ce degré de perfection; mais la stabilité d'énergie morale, pas plus que la stabilité de force physique, ne peut guère exister avec un système nerveux qui s'agite et s'ébranle à la moindre impression; ce serait un phénomène à la fois contradictoire et contre nature. Le principe potentiel, ou la faculté de pouvoir vouloir, et de vouloir avec fermeté, semble exiger une solidité d'intelligence qui coïncide avec une énergie soutenue de l'action vitale. Cet accord est infiniment rare; mais quoi de plus rare aussi qu'un homme toujours conséquent, toujours complétement *lui?* Voilà pourquoi *vouloir* est le mot qui renferme l'idée de toutes les ressources, de toute la puissance, de toute la dignité de l'homme; la volonté constante est la plus haute expression de la force morale. Voilà aussi pourquoi cette même volonté est le levier à l'aide duquel on ébranle, on soulève le monde des idées. Ainsi peut s'expliquer l'étonnante faiblesse de caractère de beaucoup d'hommes placés hors de ligne par leur génie ou leur esprit [1]. Ces grands, ces hardis promoteurs de l'esprit humain, manquent tout à coup de vigueur dans des circonstances quelquefois peu importantes; l'imagination les élève

[1] Mme Roland remarque, dans ses Mémoires, que ce sont les hommes à caractère, et non les hommes d'esprit qui ont manqué dans la révolution. Tout en rendant justice à la science éminente de Condorcet, elle l'accuse de pusillanimité. Et en comparant sa haute intelligence avec sa faiblesse de caractère, on peut dire, ajoute-t-elle, que *c'est une liqueur fine imbibée dans du coton.*

et ne les soutient pas. Voulez-vous de la force, de l'élan? ils en trouveront dans cette même imagination, dans la tension de leurs nerfs, s'il est question de la gloire ou de grands événements, quand il s'agit de traverser les plus saisissantes crises de la vie; mais les voilà désarmés contre les petits chagrins, contre les ennuis, les tracasseries de chaque jour; et pourtant ces petits chagrins répétés les rendent malheureux. Toujours ils préféreront les tourments d'une vie orageuse à une destinée calme, vide de situations énergiques. La vie commune, obscure, leur est surtout odieuse, c'est leur conception de l'enfer, ils y sont harcelés par les ennuis, terrassés sans combat. Qui ne sait que le bien-être dépend de nous d'abord, puis de la bonne opinion de ceux avec qui nous vivons, dont les passions, les intérêts, les habitudes sont journellement en contact avec les nôtres? Mais il faut ici une volonté patiente plutôt que de l'énergie. Corneille était du caractère le plus faible; c'est cependant le même homme qui, dans son théâtre, peignit les Romains « de manière à expliquer la conquête du monde. » (Vict. Fabre.) Delille refusa des vers à Robespierre, il y allait de sa tête; il osa dire après le 9 thermidor, quoiqu'il y eût encore du danger : « Enfin, *ils ont mis de l'eau dans leur sang!* » pourtant ce poëte était sous le joug de celle qu'il appelait son *Antigone*. On connaît la belle réponse que fit Suard au duc de***, qui lui demandait de la part de son maître un article de journal pour excuser le meurtre du duc d'Enghien; et personne n'eut un caractère plus doux, plus conciliant que Suard. Newton craignait les petites choses, il n'allait en voiture, tant la crainte de tomber le préoccupait, que les bras étendus et les mains cramponnées aux deux portières. (M. Arago, *Notice sur Thomas Young.*) Napoléon lui-même avait bien des faiblesses pour sa femme et certains courtisans. Beaucoup de gens de lettres, d'artistes, de savants en sont là. A les entendre cependant il n'en est rien; un d'eux déclare même qu'il regarde les légères contrariétés de la vie comme des insectes volant dans l'atmosphère, et dont le manteau de cynique émoussait l'aiguillon. Ceci est pure jactance; les médecins qui les soignent et ceux qui les entourent le savent bien. Leur sensibilité les rend trop vulnérables pour qu'il en soit autrement. Ce contraste de l'esprit et du caractère, cette mobilité d'idées qui étonnent toujours chez de pareils hommes, tiennent nécessairement à l'imagination, de toutes les puissances de notre être, la plus forte, la plus irrésistible, mais aussi la plus souple, la plus

élastique, la plus complaisante. Assemblage variable et discord de facultés éminentes et d'incroyables faiblesses, l'homme chez lequel domine l'élément nerveux est soumis aux propensions morales de sa constitution. Sa vive ardeur l'entraîne souvent à des écarts que sa raison déplore; parfois on le voit passer du désordre des actions à l'élévation des pensées, des petitesses puériles aux plus généreux sacrifices. Un mâle et ferme vouloir est à l'instant suivi d'une complète irrésolution; il s'emporte, il s'irrite, mais ce vent de colère, cet éclat de premier mouvement, s'abattent aussitôt : c'est un lion ou une colombe, c'est la simplicité d'un enfant ou une violence de tourbillon. Naguère l'espérance le berçait de ses chimères, tout à coup les nuages d'or de l'avenir se sont dissipés, et il se désespère. Toujours une variation d'idées, une ondulation d'affections, un flux et reflux de sentiments contraires dont la source évidente est dans une imagination fougueuse, inégale, tenant elle-même et radicalement à une extrême sensibilité : de là tant de hauteur d'âme et tant d'abaissement, tant de pénétration et tant d'erreurs, tant de sagesse et tant de folie, tant d'esprit et tant de sottises, pourquoi *une âme moulée au patron des siècles anciens* peut être souillée par le vice. N'est-ce pas là ce qu'on remarque, avec un étonnement mêlé de douleur, dans l'histoire de beaucoup d'hommes célèbres? Ces défauts, ces vertus, ces prérogatives du génie, dépendent de la trame constitutionnelle et première dont ils sont faits. Espérez-vous trouver dans une organisation athénienne la torpeur de sensibilité du tempérament béotien? Ainsi, douleur et joie, plaisirs et chagrins, sentiments d'affection et d'aversion, tout est violent, emporté, hors de mesure, mais dure peu nécessairement. « Sachez, disait Napoléon, qu'un homme véritablement homme ne hait point, sa colère et sa mauvaise humeur ne vont jamais au delà de la minute... C'est le coup électrique. » (*Receuil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène,* 1822.) Byron, maltraité dans un ouvrage périodique, en conçut un excessif dépit; il ne le cacha point au peintre West, qui faisait alors son portrait; puis il ajouta : « Je ne sais si j'y répondrai ou non. Si je le fais, ce sera d'une manière bien amère; mais si je le laisse passer trois jours, je n'y penserai plus. Ces choses-là ne m'occupent pas davantage, quelque peine qu'elles m'aient faite d'abord. » C'est ce qu'il appelait ses *rages immenses* de quarante-huit heures. Quel caractère d'ailleurs que celui de Byron! Considéré comme poëte et comme homme, sa fatuité de

dandy, ses goûts efféminés, ses actions héroïques, sa morgue aristocratique, son dédain de la société, son génie, les bizarreries, les inconséquences de sa conduite, démontrent la vérité de ce que nous disons. N'est-ce pas le cas de dire : *Aut insanit homo, aut versus facit?*

Voltaire passait, en un instant, de la colère à l'attendrissement, de l'indignation à la plaisanterie. Il est doux, souple, amer, insolent, flatteur, caressant, orgueilleux, indomptable avec la plus étonnante facilité ; il consacre ses immenses travaux littéraires à plaire aux Parisiens, et il les appelle Barbares, Welches, la *chiasse* du genre humain. Marmontel raconte, dans ses Mémoires, qu'étant allé le voir après la mort de la marquise du Châtelet, il le trouva fondant en larmes, et inconsolable de la perte qu'il venait d'éprouver. L'intendant de Chauvelin entre, il se met à raconter quelques histoires plaisantes ; Voltaire se calme, écoute avec plaisir, et bientôt se met à rire aux éclats. Tel est l'effet d'une grande mobilité nerveuse, nécessairement inégale et fluctuante. Je le répète, un phénomène extraordinaire, serait de voir à la fois une sensibilité exquise et une placidité d'âme inaltérable. Socrate seul peut-être en a donné l'exemple au monde ; mais rappelons-nous les constants efforts qu'il fit pour se vaincre : alors faut-il s'étonner que Socrate fût déclaré par l'oracle le plus sage des hommes ?

CHAPITRE X.

NOUVELLES APPLICATIONS DES PRINCIPES PRÉCÉDENTS.

Si maintenant nous considérons la vie publique et sociale, on voit encore se manifester la versatilité, l'irrésolution de caractère des personnes à tempérament nerveux, quelque mérite qu'elles aient d'ailleurs.

Il est des hommes de lettres dont la foi religieuse ou politique est inébranlable; ils restent les mêmes dans les bouleversements de la société, auxquels ils prennent une part plus ou moins active : mais aussi que de poëtes, que d'orateurs, que de peintres et même de philosophes ont su tendre leur manteau du côté du vent, en prenant le masque du jour, en se parant de toutes les couleurs! que n'ont-ils pas fait pour apaiser la Némésis des révolutions, la circonstance! Beaucoup ont *adoré l'écho,* mais les variations de cet écho sont parfois aussi brusques que fréquentes. Combien ont fait voir que leurs affections voyagent très-facilement avec la fortune, d'un parti à l'autre! Dryden fit des *stances héroïques* à la louange de Cromwell; il écrivit ensuite un poëme en l'honneur de la restauration, *Astrea redux,* etc. Bien d'autres l'imitèrent en France, car les mêmes causes ont amené les mêmes effets[1]. Notre Parnasse est chargé de louanges, de couronnes, en l'honneur de tous les pouvoirs, de tous les gou-

[1] Larmes que n'avait pu m'arracher le malheur,
Coulez pour la reconnaissance.

Tels sont les vers d'Ecouchard le Brun, sur la pension que venait de lui accorder le roi Louis XVI. On connaît la poésie et les opinions du même homme peu d'années après.

vernements qui ont fait acte d'apparition sur notre malheureux pays. Aucun triomphateur ne manque de poëte. Pourquoi s'en étonner? dira-t-on; les gens de lettres et les artistes ne sont-ils pas, en définitive, comme les autres hommes? n'ont-ils pas aussi leur part de l'*esprit d'imprudence et d'erreur?* Sans doute; mais le malheur veut que leurs œuvres restent et témoignent contre eux, quand ils ont du talent; leur immortalité consacre leur honte. Les vils flatteurs de Domitien sont oubliés, Martial et ses vers ne le seront jamais. Ainsi le poëte dont le dévouement éclôt au rayon de la faveur du pouvoir, quel qu'il soit, doit être voué au mépris comme un écrivain dont la muse est prostituée, qui a peut-être encore le brillant de l'esprit, mais qui n'a plus la dignité de la vertu. Une différence néanmoins existe ici et tout à l'honneur des gens de lettres, c'est que les opinions qu'ils proclament ne sont pas toujours le résultat d'un calcul. Leur logique se passionne sans cesse et même trop. Il s'agit pour eux d'entraînement, de chaleur d'âme; ils tâchent souvent de se conformer aux progrès de la raison publique. Si quelques-uns ont l'art de faire de la vérité elle-même, la torche des passions plutôt que la lumière des esprits, c'est le petit nombre; bien différents de ces matérialistes politiques pour qui la fin d'une théorie, ou d'un système, est de faire un peu de bruit et de remuer de l'or.

Cette instabilité de l'imagination influe aussi sur la carrière qu'ils doivent parcourir. Sans parler ici de vocation spéciale, le *quod vitæ sectabor iter* est longtemps mis en délibération par les hommes de l'esprit le plus pénétrant. On rapporte que le célèbre réformateur de la Trappe, désirant embrasser un état, voulut consulter plusieurs prélats. Un d'eux lui conseilla de se faire religieux; mais l'abbé de Rancé, traducteur d'Anacréon, avait alors tant de répugnance pour cet état, qu'il s'écria avec étonnement : *Moi, me faire frocard!* On sait ce qui arriva. Mais comme l'imagination dominait toujours chez lui, *sa pénitence,* dit Bossuet, *fut aussi vive que ses passions.* Par opposition, je remarquerai que Diderot fut dévot dans sa jeunesse, et même jésuite. Parny lui-même, qui le croirait! a été au séminaire de Saint-Firmin : il voulut se faire trappiste; et sa ferveur religieuse était telle, qu'un prêtre lui défendit la lecture de la Bible : *Quantum mutatus* [1]. L'astronome Lalande, qui professa depuis

[1] Rien n'est plus fréquent que ces variations d'opinions religieuses dans l'his-

l'athéisme le plus déclaré, avait d'abord publié un petit ouvrage avec cette épigraphe : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Assistant à une leçon d'Euler, il fondit en larmes, en pensant que le vertueux, le savant Euler n'était qu'un hérétique. Piron fut longtemps incertain de savoir s'il serait avocat, médecin ou apothicaire. Schiller étudia la jurisprudence, puis il devint médecin ; il a même écrit deux dissertations médico-physiologiques. On le nomma chirurgien-major du régiment d'Augé; il quitta brusquement ce régiment, parcourut une partie de l'Allemagne, et devint poëte, philosophe, professeur, journaliste, etc. Cet esprit aventureux, cet état d'indécision dans leurs vues et leurs projets se continue quelquefois pendant toute leur vie; et ce qu'on appelait en plaisantant, les *révolutions de l'abbé de Vertot,* leur est souvent applicable. Le Tasse, dévoré de cette inquiétude, ne savait vivre ni à la cour ni dans la solitude. Vit-on jamais de caractère plus inconstant que celui de Christine, reine, savante, dévote, philosophe, et qui ne put jamais être en effet ce qu'elle voulait être? Avant que Benserade ait dit d'elle chez la reine : *Desinit in* VIRUM *mulier formosa supernè,* un auteur contemporain écrivait : « Cette pauvre princesse pèlerine! *verè etiam peregrinatur corpore et animo;* elle fait assassiner Monaldeschi, et elle va régulièrement aux sermons du père Lebouts, prêtre de l'Oratoire [1]. »

Ce désir perpétuel de changement conduit quelquefois à cette insouciance, à cette incurie de l'avenir, remarquable chez beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes, surtout dans les époques qui précèdent la nôtre. Le défaut de logique dans les actions, c'est-à-dire se

toire des hommes célèbres de toutes les époques. Bayle parle d'un certain poëte et philosophe du dix-septième siècle, nommé Jean Hénaut, qui en donna un insigne exemple. Assez longtemps il se piqua d'athéisme; il avait même composé trois différents systèmes de la *mortalité* de l'âme et fait deux fois le voyage de Hollande exprès pour voir Spinosa... A sa mort, il se convertit, et son confesseur fut obligé de l'empêcher de recevoir le Viatique au milieu de sa chambre, la corde au cou.

De nos jours, le poëte Zacharie Werner, auteur de la pièce *le Vingt-quatre février,* a été tour à tour protestant zélé, catholique, jésuite, et il finit par dédier sa plume à la sainte Vierge.

[1] « La reine Christine fera toutes sortes de métiers en sa vie, si elle ne meurt bientôt. Elle a déjà joué bien des personnages fort différents et fort éloignés de son premier état, quand on l'appelait la dixième muse et la nouvelle sibylle du Septentrion. » (GUI PATIN, *Lettres à Spon,* 26 juillet 1658.)

laisser vivre à l'aventure, faire quelquefois infidélité à la gloire pour le plaisir et la paresse, « mangeant son fonds avec son revenu, » telle fut la vie d'une multitude de savants, de poëtes et d'artistes. Cela prouve aussi leur peu d'habitude pour l'intrigue et la science de l'antichambre, ils ignorent ce que savent les sots ; *bête comme un génie,* disait Duclos. De nos jours cependant ils savent mieux, et avec raison, tirer parti de leurs travaux. Il est fort douteux que Montaigne ajoutât aujourd'hui aux comptes de sa maison : « *Item,* mille francs pour mon humeur paresseuse. » Qu'on nous cite l'écrivain qui dans ce sens voudrait ressembler à Mirabeau, dont les affaires étaient dans un tel désordre, qu'à sa mort il devait encore son premier habit de noces.

Mais, dira-t-on, comment concilier cette appétence d'émotions vives et variées, cette activité tourmentante, ce besoin de changer de place, avec l'amour de repos et de solitude que disent éprouver les hommes dont les travaux de l'esprit font le bonheur ? On peut répondre d'abord, que si dans la solitude le corps est en repos, l'imagination n'est jamais calme, ce qui est conforme à leurs vœux. En second lieu, qu'un séjour tranquille n'est pas longtemps pour eux un séjour rempli de charmes. Horace étant à Rome, soupire pour son cher Tibur ; s'il est à Tibur, il désire retourner à Rome. Étudiez la vie de Cicéron : est-il un caractère plus remuant, plus inconstant ? Étant en exil, sa femme était sa lumière, sa vie, sa passion, sa bonne et très-fidèle épouse, *mea lux..., mea vita..., mea desideria..., fidelissima et optima conjux... ;* et peu de temps après, il répudie cette divine Térentia ; il regrette son cher *Tusculum,* il y vient avec plaisir, et il s'en éloigne sans regret. Possesseur de dix-huit maisons de campagne, il écrit à Atticus : « Pourquoi ne pas demeurer avec vous ? Pourquoi quitter mes jolies maisons de campagne, ces délices de l'Italie [1] ? » mais il n'y séjourne jamais longtemps ; il va, il vient, il s'inquiète, il s'agite, jusqu'à ce qu'enfin sa tête et ses mains furent clouées à la tribune aux harangues. Voyez Bolingbroke : ambitieux, politique, philosophe, homme d'État, homme de lettres, austère, licencieux, il passe sans cesse de l'étude aux plaisirs, de la retraite dans le tourbillon des affaires, du monde dans la solitude. En vain se vante-t-il, dans son

[1] *Cur ego tecum non sum? Cur ocellos Italiæ villulas meas non video?* (*Epist. ad Atticum,* lib. 16, 6.)

ermitage de Chanteloup, d'être heureux; en vain, dans sa campagne de Dawley, fait-il placer cette inscription au-dessus de sa porte : *Satis beatus ruris honoribus,* un principe secret d'agitation ne lui permet pas de jeter l'ancre et de s'arrêter. Je choisis quelques exemples; je pourrais en citer des milliers, parmi lesquels je compterais Agrippa, Rabelais, Clément Marot, Cervantès, le Camoëns, etc. Les gens de lettres, les artistes modernes, présentent les mêmes phénomènes. « Il me semble que si je restais en place une année, je ne pourrais plus vivre. » (Chamfort, *Lettres.*) On connaît le singulier penchant de Beethoven pour les déménagements et la promenade. Les hommes célèbres les plus graves ne forment pas même exception. Bacon remarque que Tite-Live, après avoir dit que le vieux Caton avait une telle force d'esprit et de corps qu'il se serait illustré dans quelque pays qu'il fût né, ajoute qu'il avait *ingenium versatile,* un esprit versatile et malléable. Dans nos temps modernes, parut surtout un homme d'un génie incomparable et d'un caractère aussi bizarre qu'inconstant; c'est Rousseau dont il s'agit.

Certes, on peut appliquer à cet homme extraordinaire, se donnant pour l'apôtre et le martyr de la vérité, tout ce qui vient d'être exposé sur le tempérament avec une excessive prédominance nerveuse; il en est pour ainsi dire le prototype : mais aussi que sa vie, que sa conduite, que ses écrits sont bien en rapport avec la constitution qu'il avait reçue de la nature! Son âme de feu, ses immenses talents, ses contradictions, ses sophismes, ses boutades, ses inconséquences, ses faiblesses, tout part de là, une ardente imagination et un fonds inépuisable de sensibilité. C'est ce qui fait de Rousseau un être extraordinaire, une sorte d'anomalie; c'est enfin ce qui l'explique. Inconstant dans sa foi, dans ses opinions, dans ses habitudes, ses amitiés, ses aversions, on dirait qu'il y a dans son cœur un abîme de mélancolie et de pensées douloureuses, deux personnes qui agissent et pensent en sens contraire; qu'il recèle dans son sein deux génies opposés qui le poussent, soit au bien, soit au mal. Il cherche le repos, et il n'est bien nulle part; il préfère les champs, la solitude, et il demeure rue Plâtrière; il conçoit des femmes la plus sublime idée, et il vit quarante ans avec une grossière servante; il écrit un traité d'éducation, et il met ses enfants à l'hôpital; il cherche des amis, il veut qu'on lui fasse l'aumône d'un peu d'affection, de justice, et il ferme sa porte opiniâtrément, « l'ours n'est pas visible. » Désintéressé, refusant fièrement les bienfaits, il reçoit un

billet d'Opéra, et il le vend sept livres dix sous. Il juge l'homme et les hommes avec une rare sagacité, mais, crédule et défiant tout à la fois, il devient le jouet de lui-même, de ses perplexités, de ses chimères, voulant et ne voulant plus, partageant sa triste vie entre penser, écrire, et se repentant d'avoir écrit et pensé. D'un caractère franc, d'une fausseté insigne; naturellement honnête, et vicieux par habitude, par faiblesse; d'une grande simplicité, et d'un orgueil extrême; aimant les lettres, puis les décriant [1], et se souvenant trop qu'étant commis chez M. Dupin, il ne dînait pas à table le jour de la réunion des gens de lettres. C'est le Platon et le Diogène des temps modernes. Il ne voit que l'homme de la nature, et il nous a légué dans le *Contrat social* une magnifique et inapplicable fiction; il juge avec hauteur toutes les religions, et il lance une pierre contre un arbre pour s'assurer de son salut; personne plus que lui n'a fait bouillonner la tête et les idées de son lecteur, et la plupart de ses actions font pitié... Mais arrêtons-nous: les disparates, les inconséquences, les faiblesses sont tellement nombreuses dans la vie de cet infortuné, que ses détracteurs et ses admirateurs les plus outrés sont toujours assurés d'avoir raison. Enfin on peut dire, avec Mme de Créquy, que «quand la nature forma Rousseau, la sagesse pétrit la pâte, mais la folie y jeta son levain.»

L'auteur d'*Émile* est considéré ici sous les rapports purement

[1] «Je ne puis vous dissimuler, monsieur, que j'ai une violente aversion pour les États qui dominent les autres.» (*4e Lettre à M. de Malesherbes.*) C'est dans ses lettres à ce grand magistrat et à d'autres personnes, que Jean-Jacques se peint avec une franchise qu'il n'a pas toujours dans ses *Confessions*. Voici, suivant lui, son caractère: «Une âme paresseuse qui s'effraye de tout soin, un tempérament ardent, bilieux, facile à s'affecter, sensible à l'excès à tout ce qui l'affecte, semblent *ne pouvoir s'allier* dans le même caractère, et ces deux contraires semblent pourtant former le fond du mien.» (*Id., 2e Lettre.*)

«Ah! monsieur, la Providence s'est trompée. Pourquoi m'a-t-elle fait naître parmi les hommes, en me faisant d'une autre espèce qu'eux?» (*A M****, Iverdun, 15 juin 1762.)

«Après avoir parcouru rapidement leur sot écrit, je l'ai jeté par terre, et j'ai craché dessus pour toute réponse.» (*Lettre à Mme de* ***, 27 mars 1763.)

«Les déplacements sont devenus pour moi des besoins. Durant la belle saison, il m'est *impossible de rester* plus de deux ou trois jours en place, sans me contraindre et sans souffrir.» (Janvier 1765.)

«Repos! repos! chère idole de mon cœur, où te trouverai-je?» (Février 1765.)

physiologiques, il ne faut pas l'oublier; j'ai voulu faire ressortir les contrastes que produit dans les idées, dans les actions et les mœurs, une sensibilité que la plus haute raison ne peut souvent ni contenir ni diriger : Rousseau en est peut-être le plus fatal exemple.

Une circonstance de sa vie, et qui tenait encore à cette constitution, c'est qu'atteint d'infirmités incurables (*un catarrhe chronique de la vessie et deux hernies inguinales*), il supporta ses douleurs avec résignation, tandis qu'une légère contrariété, une parole équivoque, un simple soupçon lui donnaient des accès de sombre mélancolie. La plupart des hommes illustres, éminemment irritables, présentent cette singularité. Quelque délicate que soit leur complexion, la douleur physique et la douleur morale ne peuvent être mises chez eux en comparaison. J'ai plusieurs fois admiré, dans ma pratique médicale, l'héroïque patience des hommes de lettres, des savants, des artistes, dans leurs maladies les plus graves. On a vu des physiciens, des médecins observer les phénomènes de la décomposition graduelle de leur être, avec autant de sang-froid que s'il s'agissait d'une autre personne. Haller suivit les variations de son pouls jusqu'au dernier moment. Il dit au docteur Rosselet, son ami : *L'artère ne bat plus!* et il expira. Beaucoup de savants et de philosophes ont offert ce courage. Mais la douleur morale... ah! voilà le poison qui les déchire.

Non s'agguali tormento, a quel tormento :
Quest' è il dolor, ch'ogni dolor eccede.

(MARINI.)

Beaucoup d'entre eux regardent la douleur physique comme une nécessité de notre nature, et ils s'y résignent; mais on dirait que la douleur morale les surprend, les étonne toujours. Pénétrant souvent dans le vif de l'amour-propre, elle sape les forces et les détruit rapidement. Qui donc peut ignorer que l'inquiétude est la sœur fatale du génie, que Dieu seul se complaît éternellement dans son œuvre, et qu'il est aussi impossible de créer sans souci ni douleur morale que de ne point mourir? Il y a toujours un endroit faible par où pénètre profondément cette douleur. Le philosophe Hiéroclès d'Alexandrie, étant allé à Byzance, s'éleva contre les injustices du pouvoir; c'était l'opposition du temps. Mais bientôt il fut traîné au tribunal et rudement

flagellé devant le juge. L'exécution finie, le philosophe recueillit dans sa main le sang qui coulait de ses plaies, le présenta au juge, et lui dit un vers d'Homère dont voici à peu près le sens : *Tiens, cyclope, bois le sang après que tu as mangé de la chair humaine.* Maintenant, qui nous répond que ce philosophe eût supporté avec un aussi rare courage le mépris de sa personne, et surtout une vive critique de ses œuvres et de ses idées sur Platon, le libre arbitre, etc.? La satire du poëte Churchill, *the Apology,* hâta, dit-on, la fin de Hogarth, atteint d'un anévrisme au cœur. On a vu d'Alembert supporter sans se plaindre les atroces douleurs d'un calcul dans la vessie, et l'infidélité de Mlle de Lespinasse a été le tourment de sa vie. Son médecin, le célèbre Barthez, consentit à l'âge de cinq ans à l'extirpation d'une phalange de la main gauche, à condition qu'on ne gênerait plus son goût effréné pour la lecture : cependant une critique faite, dans le *Journal de Paris,* sur ses *Éléments de la science de l'homme,* lui resta sur le cœur jusqu'à la seconde édition de son livre, c'est-à-dire pendant près de trente ans [1]. Enfin, je finirai par un exemple assez récent. Luce de Lancival, littérateur distingué, fut atteint en 1790 d'un mal de jambe qui nécessita l'amputation. Il paria un dîner à Saint-Cloud qu'il souffrirait l'opération sans jeter le moindre cri. Il la supporta, en effet, avec la plus admirable constance; au dernier coup de scie qui abattit le membre, il dit froidement : *J'ai gagné mon dîner.* Eh bien! ce même Luce de Lancival était presque au désespoir par les critiques du célèbre Geoffroy; il fit tout ce qu'il put pour s'en venger.

Au reste, plus on étudie les hommes dont l'existence se mesure par la force et l'énergie de la pensée, plus on trouve parmi eux des caractères fortement contrastés. C'est encore un de leurs traits distinctifs. Rousseau se cite lui-même à ce sujet, comme j'en ai fait la remarque. Il ne faut pas croire cependant qu'il y ait toujours un peu d'extravagance, comme le croit le vulgaire; le *maximum ingenium, non sine mixturâ dementiæ,* est un adage aussi cruel que faux.

[1] Ménage, atteint d'une sciatique, se résigna courageusement à l'application du feu. Aussi, disait-il « que, si on savait ce qu'il avait souffert, on lui érigerait des statues. » Eh bien! ce même Ménage ne souffrait que très-impatiemment la critique de ses moindres pensées. Certainement l'auteur de *l'Anti-Baillet* n'était pas endurant. Un auteur contemporain (Tallemand des Réaux) nous apprend que Vaugelas, Chapelain, Conrart, et les politiques de l'académie, craignant sa *mordacité,* se firent ses amis.

Quoi qu'en dise Montaigne, il y a plus d'un *demi-tour de cheville* entre la sagesse et la folie. Il n'en est pas moins vrai cependant que le grand poëte ou le grand artiste présente les facultés de l'intelligence les plus opposées, les plus incompatibles en apparence : voilà ce qui constitue peut-être l'homme véritablement supérieur. L'un a du feu, de l'imagination, mais il manque de mesure; l'autre est doué de goût, de jugement, mais sans âme et sans élan, son esprit n'a point d'essor. Le génie réunit tout; aussi l'a-t-on défini une *raison sublime.* Il y a en effet une telle perfection du système nerveux et de l'encéphale en particulier, l'équilibre des actes cérébraux est si bien établi, que la force des impressions ne nuit point à la netteté du jugement. On peut donc tout à la fois posséder son génie, en être le maître, et se livrer à l'enthousiasme; suivre l'inspiration qui anime, la juger, l'analyser, la contenir dans les formules de la science; avoir pour ainsi dire deux existences, deux lumières, deux forces. Une pensée grande, hardie, présente avec le bon sens les plus étroits rapports : si l'une est créatrice, l'autre donne et la forme et la grâce; si la première s'élance avec fougue dans la carrière, le second en trace les limites, en assigne les termes. Un chef-d'œuvre d'imagination est aussi, dans toute la rigueur possible, un chef-d'œuvre de logique; il n'y a rien de mieux connu. Pourquoi ce contraste? c'est que les plus belles productions de l'esprit humain exigent tout à la fois de brillantes inspirations et des méditations profondes, une certaine hauteur d'enthousiasme et une grande justesse de combinaison. Platon définit le génie, « l'ordre dans la grandeur. »

Cette alliance ou plutôt cette consanguinité du jugement et du génie, se remarque également dans les sciences. S'élever par la force des inductions aux généralités, saisir le *fait-principe* d'où jaillissent d'innombrables conséquences, avoir en partage cette sagacité d'esprit, à la fois imaginative et pratique, si nécessaire à qui veut sonder les secrets de la nature; cet instinct qui pousse en avant, anticipe sur les possibilités, conduit aux découvertes, néanmoins se soumet à l'épreuve du temps; et marchant toujours la lumière à la main, rejette prudemment les résultats douteux, les conclusions hâtives, n'est-ce pas là le vrai génie scientifique? Tel fut celui des Newton, des Linné, des Lagrange, des Sydenham, des Barthez, des Bichat, des Cuvier, etc., etc. Un grand mathématicien, un grand naturaliste, un général consommé, un habile médecin, est un homme qui lie une vaste pensée à un juge-

ment, à un tact parfait; il imagine et il observe, il conçoit et il expérimente, il invente et il applique.

Rien donc de plus démontré que cette vérité : le génie, c'est-à-dire l'esprit humain élevé à la plus haute puissance, se compose de facultés opposées, mais qui se combinent admirablement; c'est l'*harmonie des contraires*. Une organisation mobile, irritable, du sang-froid et de l'aplomb; une sensibilité exquise, toujours excitée, toujours active, puis une raison méthodique et positive; de l'exaltation et de la précision, de l'ardeur et de la persévérance, la puissance de concevoir et la patience d'exécuter : c'est précisément cet ensemble si rare, si précieux, si difficile à obtenir, qui donne au génie une force inconnue, irrésistible, quand il apparaît. Muse ou démon, être immatériel ou simple mode de vitalité, il y a en lui je ne sais quoi d'inconcevable, de surnaturel, quelque chose d'humain et de céleste, qui le place tout d'abord au sommet de la civilisation et lui donne l'empire du monde.

Ces caractères du génie, exactement puisés dans l'étude des lois de la vie, expliquent pourquoi il naît si peu d'hommes extraordinaires. Beaucoup de personnes pensent néanmoins le contraire. Selon leur opinion, le génie est plus commun qu'on ne pense; mais il faut que la fortune le mette en œuvre. Soit : l'aveugle déesse joue un grand rôle dans la destinée de chacun de nous, suspendus que nous sommes au branle de sa roue. Certainement il est des êtres dont le génie, préétabli par la nature, a été comprimé par les circonstances, brisé par le malheur, éteint dans les ennuis ; mais croyons aussi que ces individus sont infiniment rares. Quand on réfléchit à cette délicate et singulière constitution des hommes célèbres dans tous les genres, à ce système nerveux d'une extrême perfection et que la plus légère cause peut altérer, à cette sensibilité vive, forte, rapide, mobile, étendue, concentrée, abondante, expansible, aussi variée et énergique en ses effets qu'inconnue dans sa cause; quand on pense à cet accord de facultés, à cette pondération des forces les plus diverses, à cette organisation pour ainsi dire *spéciale,* non, on ne peut croire que la nature soit prodigue de pareils trésors. Un grand homme est un grand phénomène qu'elle ne produit, comme certains météores lumineux, que de loin en loin dans les siècles.

CHAPITRE XI.

DES EFFETS DE CETTE LOI SELON LES AGES.

« L'homme entier marche vers son croist et son décroist. »
— MONTAIGNE. —

I.

Parmi les nombreuses modifications qu'éprouve notre économie, les plus puissantes comme les plus profondes sont celles que le temps amène. De la naissance à la vieillesse, du berceau à la tombe, l'homme passe successivement et fatalement par des phases qui changent pour ainsi dire son être, qui donnent à ses actes vitaux des impulsions diverses et toutes d'une grande importance pour son bien-être. A dire vrai, l'existence ne se compose réellement que de deux périodes, l'une ascendante, l'autre descendante, renfermées entre ces deux limites extrêmes, la conception et la mort. Il est un temps où le corps humain jouit de la plénitude de son énergie vitale, mais, rigoureusement parlant, il n'y a point de *solstice* dans la vie. Parvenue à son sommet de perfection, cette vie n'est déjà plus la même, ses dégradations sont insensibles et pourtant réelles; bientôt les phénomènes de désorganisation future se prononçant d'une manière formelle, l'homme juge enfin que le cercle de ses jours s'avance et que son être doit revenir à ses sources primitives. Mais quelle force nous change et nous conserve ainsi pendant notre existence, jeunes, hommes mûrs, vieillards, toujours les mêmes et toujours dissemblables? Comment s'opère la transition de nos goûts à d'autres goûts, de nos pensées à d'autres pensées? Comment se modifie notre être par une gradation insensible

et inaperçue? Quelle est la cause secrète et commune de cette variation qui, s'emparant à la fois de l'organisation, de tous les phénomènes de l'animalité, conduit l'homme au tombeau par un chemin rapide, une pente inévitable? C'est là un des plus grands secrets de la nature. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le corps humain a en lui-même la loi continue et palingénésique de son développement et de sa détérioration; qu'il commence par l'état *gélatineux*, et finit par l'état *osseux*, mais il n'est pas possible d'aller plus loin; car il s'en faut que la portée de notre esprit puisse mesurer l'horizon des choses.

Toutefois les anciens appliquant leurs observations aux effets plutôt qu'à la cause, avaient calculé que la période entière de l'existence peut être divisée en époques principales. Toujours fidèles au grand principe pythagoricien, que le nombre est le signe et le moyen de l'harmonie, que dans le nombre se puisent la mesure, la valeur et la sanction des rapports, ils avaient divisé la vie humaine en périodes de sept années, périodes qui amènent des révolutions organiques, quelquefois heureuses, et souvent fatales dans l'économie; c'est là ce qu'ils ont nommé les *années climatériques*. Aujourd'hui, sans rejeter tout à fait ces transformations septennales, on se contente de signaler les grandes et successives époques de l'organisme. Ainsi les deux périodes ascendante et descendante, autrement dit, la *courbe de la vie*, ont été divisées par segments qu'on appelle les *âges*, et qui, en marquant l'échelle du temps, indiquent la progression croissante ou décroissante des actes vitaux. On sait encore que ces époques de la vie influent singulièrement sur le nombre et le caractère des affections morbides. Chaque âge est, en effet, une cause prédisposante à un ordre particulier de maladies, donnée médicale d'une grave importance dans la pratique.

Quoiqu'il soit possible, ainsi que l'ont fait certains physiologistes, de diviser l'existence à partir de l'instant où le germe est fécondé, en un mot de la vie intra-utérine, jusqu'à la décrépitude, en un grand nombre d'époques, je m'en tiendrai pourtant à la division ordinaire des âges, comme la plus connue et la mieux appréciable. En effet, les conditions anatomiques et physiologiques, différentes de celles qui ont précédé et de celles qui suivent, sont assez saillantes, à chaque âge, pour indiquer les divers changements éprouvés par l'économie, changements qui ont également lieu dans le moral, car il y a l'âge où l'on croit, l'âge où l'on raisonne et l'âge où l'on craint.

Dans l'*enfance,* la loi fondamentale que j'ai posée et dont je poursuis les conséquences, est difficile à reconnaître. Rien de plus connu que la sensibilité extrême de l'enfant; la légèreté de ses goûts, la rapidité de ses sensations, cette facilité d'impression qui l'emporte sans cesse d'objets en objets, ses idées vives mais sans suite, sont l'image fidèle de la manière dont la nature ébauche en lui la vie. Possesseur d'un bien qui se répare et s'accroît sans cesse, il ne trouve jamais assez d'occasions pour le dépenser. Ses douleurs ne sont que senties, elles ne sont pas raisonnées, et le grand développement des organes sensoriaux prouve facilement que les idées le pénètrent de toutes parts et à chaque instant. La sensibilité a donc alors une prédominance évidente, mais rien n'annonce que cette propriété ait une supériorité individuelle décidée. Considérez une foule de très-jeunes enfants, presque tous se ressemblent, et les germes du grand homme futur ne peuvent être reconnus, tant ils sont profondément cachés dans une organisation qui commence son développement. L'enfant pense et se conduit par instinct, par sentiment; mais comme la comparaison qui lie les idées, la réflexion qui les mûrit, le raisonnement qui délibère, le jugement qui prononce, sont à peine ébauchés, on peut défier le plus ardent phrénolâtre de tirer les moindres conséquences des investigations les plus minutieuses du crâne. Cependant on trouve des observateurs profondément attentifs qui pressentent en quelque sorte les talents et la destinée d'un très-jeune enfant. Il est certain que les soudains changements d'humeur, les grandes joies, les tristesses sans motifs, les caprices, l'opiniâtreté d'un enfant, sa tranquillité habituelle, ses colères fréquentes et imprévues, sa disposition à la mutinerie, sont déjà les *linéaments* d'un caractère qui plus tard sera fortement buriné. Un acte de la volonté, un penchant prononcé, un mot suffisent quelquefois pour lever un coin du voile. Le Dante, dès sa plus tendre enfance, était singulièrement grave et sérieux; à neuf ans, il devint amoureux de Béatrix, la célèbre fille de Folco de Portinari. Mme Roland, qui à cinq ans résiste à son père, et consent à en être châtiée plutôt que de céder dans une chose qu'elle croyait juste, ne pouvait-elle pas faire présumer la femme forte qui plus tard tard monta si courageusement à l'échafaud? Le jeune Watt disparut un jour au milieu d'un repas où toute sa famille était réunie; on le chercha longtemps, et on le trouva enfin blotti dans un coin où il examinait l'effet de la vapeur qui s'échappait d'une bouilloire; l'enfant

n'avait pas six ans. On sent combien, pour le dire en passant, des soins bien dirigés, une hygiène sagement entendue, peuvent influer sur la santé, les talents, le caractère de pareils enfants, et cela dès le commencement de la vie. Qu'on n'oublie donc pas ce grand principe, que le lait même est empreint des passions et des maladies de l'individu d'où il sort, pour le communiquer à celui qu'il va nourrir. Qui sait jusqu'à quel point la femme Ilari, nourrice de Napoléon, et à laquelle il prenait tant d'intérêt, contribua à lui donner la vigueur et la souplesse de constitution dont il a donné tant de preuves?

Mais s'il est presque impossible, dans le premier âge, de discerner l'homme à venir, il n'en est pas toujours de même dans la seconde enfance, ou ce qu'on appelle l'adolescence. A cette époque, il y a déjà des habitudes et des penchants évidents. L'homme se prononce, et la loi dont j'ai parlé devient positive à ne pas s'y méprendre. Il est certainement dans les enfants de dix à quatorze ans, des différences caractéristiques dans leur manière d'être et d'agir. L'impression organique et ses résultats moraux peuvent donc se manifester à cette période de la vie. Il y a parfois de bonne heure, dans le génie, un sentiment de sa vocation dont le mystère le tourmente tant qu'elle n'est pas remplie; mais souvent cette vocation est inconnue ou rencontre de puissants obstacles. Si Jean Sanzio, père de Raphaël, découvrit et favorisa le génie de son fils, on sait que celui de Michel Ange jura que le sien ne serait jamais *tailleur de pierres*. Le Guide fut élevé pour être musicien, le Guerchin pour être maçon, Claude Gelée, dit le *Lorrain*, pour être pâtissier, Molière, marchand tapissier, etc. Le jeune Canova, fils d'un pauvre manœuvre, étant admis chez le sénateur Faliero, à Venise, modela un lion dans une livre de beurre, et révéla ainsi son génie. Le père de Voltaire était greffier, son fils devait suivre la même carrière; il le plaça donc chez un de ses amis pour qu'il la commençât. Qu'on se représente le petit Arouet, si pétulant, si vif, si spirituel, chez maître Alain, procureur, dans la rue Perdue, près la place Maubert[1]. A dire vrai, cependant, la spontanéité de l'instinct poétique, ou de toute autre vocation, ne

[1] Il est connu que Danville, étant écolier, ne vit dans *l'Énéide* de Virgile, que l'itinéraire d'Énée, dont il dressa une carte.

Le comte de Zinzendorf, fondateur de la secte des herrnhuters, avait un tel penchant pour être chef de secte, qu'étant enfant, il établit l'ordre de *la graine de*

paraît pas toujours prématurément. Qui aurait deviné chez le petit page de la comtesse Delalain, si humble, si modeste, si froid, le grand peintre, l'habile diplomate, le chevalier Pierre-Paul Rubens? N'est-ce pas la lecture d'une ode de Malherbe qui éveilla dans La Fontaine, très-jeune encore, le beau génie dont la nature l'avait doté? Le célèbre Lagrange ne manifesta point de bonne heure son goût pour les mathématiques. Si le jeune Bossuet, par son ardeur au travail, avait mérité qu'on l'appelât, en faisant allusion à son nom, *Bos-suetus aratro*, le grave, l'austère Crébillon eut longtemps cette note sur le registre de son collége : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo.*

Toutefois la sensibilité extatique ou concentrée que décèle un enfant, peut donner jusqu'à un certain point la mesure de ce qu'il sera dans la suite. Certes, dans l'enfant qui, âgé de onze ans, se pâmait de rire à la lecture de l'*Amphitryon* de Molière, on pouvait pressentir de bonne heure le Voltaire futur. Le cardinal de Retz montra dès son enfance son caractère violent, altier, brouillon, et en même temps son excessive libéralité. Voici un renseignement donné sur un écolier dont on était bien loin de prévoir alors la haute et éclatante fortune. M. de Keralio, inspecteur des écoles militaires, dans le compte rendu à Louis XVI, de son inspection, donna sur le jeune Buonaparte, alors à Brienne, la note suivante :

« M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de quatre pieds dix pouces dix lignes, a fait sa quatrième. De bonne constitution, santé excellente, caractère soumis, honnête, reconnaissant; conduite très-régulière; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très-passablement son histoire et sa géographie; il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin; il mérite de passer à l'École militaire de Paris. » (*Revue rétrospective*, n° XII.)

Quoiqu'on puisse entrevoir ici, dans le lointain, le génie et les aptitudes spéciales du Napoléon à venir, l'auteur de cette note ne se

moutarde, qui avait pour emblème un *ecce homo,* avec l'épigraphe : *Nostra medela.*

L'illustre Jacques Bernouilli, contrarié par son père dans son amour pour l'astronomie, prit pour devise un Phaéton conduisant le char du soleil; au-dessous était écrit : *Je suis parmi les astres, malgré mon père.*

doutait guère que ce *caractère soumis* serait celui d'un homme qui ne voulut souffrir de rois en Europe que ceux pris dans sa famille, et de libertés publiques que sous le bon plaisir de sa police. Toujours est-il néanmoins que les enfants qui touchent à la jeunesse, et dans l'organisme desquels se trouvent enfouis les germes du génie, ont quelque chose d'insolite, de bizarre, de plus haute portée que leur âge, mais qu'on ne remarque bien que dans la suite de leur vie. Or, ces phénomènes sont le résultat d'une sensibilité plus ou moins forte, concentrée et toujours prédominante. D'ailleurs, cette virginité d'impressions et de sensations qui existe à cet âge, tourne singulièrement au profit de la force, de la profondeur et de la fixité de ces mêmes impressions. Alors tout pénètre et s'implante dans des cerveaux si bien prédisposés; là se fait un immense amas d'idées qui travaillent, fermentent, se coordonnent, puis la lumière se fait, le génie produit son œuvre.

Mais d'un autre côté, n'oublions pas de remarquer que la force matérielle ou de réaction manque souvent chez ces jeunes privilégiés de la nature. Presque tous, et la remarque n'est pas nouvelle, ont une complexion délicate et chétive. Le système musculaire est peu développé, la circulation nullement active; aussi la plupart sont-ils pâles, étiolés, de mauvaise mine; tout annonce un état souffrant, un développement incomplet des fonctions organiques, qui, remarquables sur un point, manquent d'énergie sur une infinité d'autres. Il existe ici un danger d'autant plus grand, qu'il s'attache aux racines mêmes de la vie très-loin encore de sa pleine vigueur. Un enfant précoce doit donc être infiniment plus surveillé qu'un autre; gardez-vous de l'éperon et de tout excitant; au lieu de stimuler l'ardeur de cet enfant, sachez la contenir, l'amortir, l'engourdir s'il est possible; employez à le diriger cette *austère douceur*, base de toute bonne éducation d'après un ancien. A cet âge, au long espoir, rien de mieux d'infuser la science avec ménagement, à doses modérées, surtout chez certains esprits vifs, ardents, généreux, de crainte de les briser, de les énerver par une fatigue intellectuelle hors de mesure avec la force physique. Torturer l'enfance pour hâter sa maturité, n'est-ce pas la pratique la plus certaine, la plus directe, pour l'épuiser radicalement? Jugez de ce qui peut arriver quand déjà un feu intérieur anime et consume cette jeune plante, hâte les fruits et la moisson. Alors, ou l'enfant succombe de bonne heure à l'excès du travail, et les exemples

en sont infinis, ou bien sa vie entière sera frappée de langueur et de faiblesse. Ce dernier résultat est sans contredit le plus fatal, car l'excès de stimulus cérébral est la cause de cet état d'hébétude et d'engourdissement particulier à beaucoup d'enfants dont l'intelligence était d'abord brillante. Il est vulgaire de voir une foule de petits prodiges d'esprit devenir ensuite des prodiges de sottise; ils ont promis, voilà tout, et leur caduque virilité prouve le peu de jugement de ceux qui les ont instruits. Aussi que d'efforts infructueux, de dons étouffés, de talents avortés, de destinées manquées! En supposant même que la supériorité d'intelligence se soit conservée et accrue, cet enfant sera toujours le plus malheureux des hommes, si de bonne heure on ne s'est attaché à fortifier son corps, à lui donner cette vigueur indispensable non-seulement à la santé, mais encore propre à soutenir de longs travaux, de rudes labeurs, sans lesquels il n'y a point de gloire durable.

Enfin, au moyen d'une gradation sagement ménagée par la nature, la *jeunesse* se prononce; l'économie acquérant de nouvelles forces, subit bientôt une révolution qui en change les rapports, et la conduit vers une autre fin que celle de l'existence individuelle. Cependant les phénomènes organiques et moraux qui se manifestent chez les jeunes gens présentent des différences fondamentales, et qu'il convient d'observer avec soin par rapport aux penchants et aux aptitudes spéciales qui en sont la conséquence. On le sait, la jeunesse est l'âge des sensations vives, de l'enthousiasme et des chaudes pensées. A une époque où la nature développe une grande énergie d'accroissement organique, on remarque également cette inquiétude vague des désirs, ces rêveries sans objet, cet accent passionné de la voix et du geste, ce feu du regard qui annoncent d'importants changements dans l'économie, et surtout le développement d'un système d'organes tenus jusqu'alors dans une profonde inertie. En effet, le plus actif des excitants moraux et physiques, le *sens vénérien* est acquis, l'amour a fait sentir son puissant aiguillon, il faut vivre sous sa suprême influence, car de toutes les révolutions que subit le corps humain, il n'en est pas de plus essentiellement perturbatrice que celle de la puberté. Aussi l'être qui l'éprouve, sent-il pour ainsi dire doubler sa vitalité, le besoin d'aimer est pour lui l'existence elle-même, et l'ordre actuel des choses n'est pour ainsi dire que l'attente et le pressentiment de cette heure qui commence la lumière de la vie. Une pareille époque est souvent décisive

pour la destinée d'une infinité de jeunes gens. C'est alors que beaucoup d'entre eux, pleins de séve et d'énergie, ne sachant comment dépenser leurs forces, souvent victimes de désirs inconsidérés, de folles espérances, d'illusions chimériques, se lancent dans les hasards de l'existence sans en calculer les suites. Toutefois cette existence est pleine de charmes, parce que, d'une part, le corps est sain et vigoureux, et que, de l'autre, l'imagination colore tout de ses nuages d'or. Oh ! que c'est beau de vivre jeune, d'avoir vingt ans ! d'être dans la plénitude de la force, de la santé, du bien-être ! Où sont-ils ceux qui accusent la vie? Qui n'a pas été ivre de sa jeunesse, au moins certains jours, certains moments? Mais quelle que soit à cet âge l'impétuosité des actes vitaux chez presque tous les hommes, ce mouvement est bien autre, quand aux désirs de l'amour viennent se joindre les sourdes excitations de la gloire, lorsque le jeune homme sent, dans le plus profond secret de son cœur, qu'il y a en lui *quelque chose* d'inexplicable et qui l'agite sans cesse, lorsqu'il est dévoré par la soif de l'inconnu, par une inquiétude sans cause, une impatience sans but, enfin lorsqu'il croit toujours les autres indifférents, parce que tous n'ont pas la fièvre comme lui ! Ceci explique l'espèce de furie avec laquelle certains jeunes gens se ruent au plaisir et au travail, se pressent de vivre par tous les sens et dans toutes les directions : tels furent Fox et Mirabeau. Rien de plus évident qu'il existe dans ce cas une impulsion nerveuse des plus intenses, impulsion qui tendrait continuellement à rompre l'équilibre des forces, si, à cette heureuse époque de la vie, une puissante contractilité n'existait pas pour maintenir l'harmonie des actes vitaux. En effet, chez la plupart des jeunes gens, même les plus forts par l'intelligence, le système moteur est aussi souple qu'énergique ; les muscles ayant pris du volume et de la consistance, donnent aux membres de l'ampleur et de la forme, d'autant plus que le système artériel prédomine avec force. Aussi le sang est-il chaud, actif, vivement coloré, saturé de fibrine, éminemment nutritif, ce qui prédispose aux maladies aiguës et inflammatoires. C'est aussi cette exubérance de vitalité qui fait que les jeunes gens aiment les exercices violents, ils en ont le besoin, ils y excellent et ils s'y livrent avec ardeur, à moins d'habitudes molles, sédentaires, et d'une éducation de Gynécée.

Il en est cependant chez lesquels l'intensité de la vie intellectuelle est si prononcée, que l'éréthisme cérébral et la prédominance nerveuse qui en est la suite, l'emportent de beaucoup sur la contractilité.

On les reconnaît à leur constitution presque toujours frêle et délicate, à leur physionomie pâle, fatiguée, maladive, à leur contenance réservée, silencieuse, parfois triste, gauche et embarrassée. Le feu intérieur qui les consume est quelquefois tellement concentré, que rien ne le trahit à l'extérieur ; il faut deviner en quelque sorte ces naturels passionnés, mais qui se couvrent d'un voile épais de modestie et de timidité. La belle-sœur de lord Stafford renvoya avec dédain un de nos plus illustres écrivains, l'abbé de la Mennais, qui demandait une place de précepteur, parce qu'il avait l'*air trop bête*. Or, c'est précisément dans ces complexions où se trouvent souvent la force juvénile, l'élan et la verve, ces têtes énergiquement méditatives, ces âmes brûlantes qui ont le génie et la foi du génie ; c'est là qu'il faut chercher ces jeunes gens d'une vitalité excessive, âpres au travail et à l'étude, ardents, tenaces dans leurs entreprises, qui tôt ou tard saisissent les palmes de la science ou ceignent leur front des lauriers du poëte, de l'artiste ou du guerrier. La psychologie expérimentale, la seule vraie, démontre en effet qu'à cette époque, les facultés intellectuelles ont un développement très-marqué. Si l'imagination est encore vive, l'attention aussi se forme, le jugement s'affermit et le goût s'épure ; ainsi avec certaines conditions organiques, germent de bonne heure les plus hautes pensées, les idées les plus fécondes. Fontenelle nous apprend que Newton avait conçu dès sa jeunesse ses immortelles découvertes. Ce fut à vingt-quatre ans que Linné posa, dit-on, les bases de son ingénieux système sexuel des plantes. Pitt étonna l'Angleterre et l'Europe, en offrant le phénomène d'un chancelier de l'échiquier âgé de vingt-trois ans. Le vainqueur d'Arcole et de Lodi n'était-il pas encore dans l'âge brillant de la jeunesse? On sait avec quel enthousiasme Louis Carrache, dans une de ses lettres à don Fernand Carlo, annonce les talents naissants de Barbieri, dit le Guerchin, en italien *Guercino,* parce qu'il était louche. « Nous avons, dit-il, ici un jeune homme qui est aussi habile dessinateur que grand coloriste. C'est un prodige, c'est un monstre ; je ne vous dis rien de trop, ses ouvrages épouvantent nos plus grands peintres. » L'histoire des hommes célèbres regorge de pareils exemples.

Cependant il est de jeunes organisations, en apparence vigoureuses, mais qui s'usent rapidement sous l'action d'une intelligence trop active. Dans leurs nerfs trop fortement excités pour que l'état normal se maintienne, se trouve souvent la cause prédominante d'une infinité

de maladies ; alors la vie semble se réfugier dans le cerveau, mais cet organe, à son tour, ne pouvant supporter ce flot continuel d'impressions vives, de sensations extrêmes, d'idées tumultueuses, de sentiments violents, s'affaiblit et se détériore plus ou moins rapidement. Bientôt des altérations physiques ont lieu, et au moral on remarque un affaiblissement particulier de l'intelligence. Il arrive encore que l'imagination, nullement pondérée par le jugement, s'empare de toutes les facultés, les maîtrise et les domine. Des éclairs s'échappent souvent de l'esprit, mais rien de plus ; il y a toujours ici un intervalle profond, un hiatus infranchissable qui sépare à jamais du génie les jeunes gens atteints de ce genre d'infirmité morale. Puis, frappés de stérilité, ils éprouvent un dégoût prématuré, une lassitude sans cause, ils tombent dès le début de la carrière. En vain veulent-ils creuser, méditer, approfondir, il leur semble toujours voir un but lointain fuyant sans cesse devant eux. Pour combler l'abîme, ils y jettent tout ce qu'ils ont pu saisir dans leur vie d'ivresse et de bonheur, des rêves d'amour, des rêves de gloire poétique, des rêves de philosophie ou de politique, mais inutilement, l'abîme ne se comble pas. Alors, le découragement s'empare d'eux ; tantôt ils sont atteints d'une sorte de paralysie morale, tantôt ils se laissent aller à d'amollissantes rêveries, ou ils tombent dans les écarts d'une stérile sentimentalité, disposition toujours fatale à leur santé, à leur destinée. Qu'on se garde bien d'ailleurs de confondre de tels jeunes gens avec ceux dont l'esprit brillant, mais superficiel, ne pénètre point au delà des apparences. Nés avec cette sécheresse de cœur qui fait que de bonne heure on ne s'abuse sur rien, ils ne comprennent ni la passion, ni l'enthousiasme, ni le dévouement ; jeunes gens presque sans jeunesse, faisant partie de cette variété de l'espèce humaine à *cœur froid,* éternellement condamnée à l'égoïsme. Je parle de ces jeunes hommes qui, magnifiquement doués sous le rapport intellectuel, essayent de planter des jalons dans l'avenir, mais dont la fortune contraire arrête l'essor et brise les talents. Ah! si l'on savait combien de sentiments poignants, de luttes, de transports, d'espoir, d'angoisses, de fière indignation, il y a dans l'âme de pareils jeunes gens, on comprendrait alors la vie aventureuse, l'originalité, les bizarres actions et plus souvent encore le dégoût qui les caractérise, les déplorables maladies dont ils sont atteints ! Les déceptions mûrissantes qu'ils éprouvèrent si souvent, leur ont appris de bonne heure ce que sont les

hommes, ce qu'est la vie et ce qu'elle vaut; dès lors c'est à leurs yeux un fardeau dont on ne saurait trop tôt se délivrer. Chatterton, Léopold Robert, et tant d'autres dont les noms obscurs n'ont jamais retenti, en sont des exemples qui se multiplient sans cesse.

Avouons pourtant que tout dépend de la direction première donnée aux tendances physiques et morales. L'homme de génie doit tout à son organisation, *il s'est donné la peine de naître,* rien de plus vrai; mais n'est-il pas également le résultat, n'est-il pas l'œuvre de son éducation? mais le bon emploi de ses facultés ne dépend-il pas aussi du soin, de la méthode qu'on a mis à les former, à les diriger? On ne saurait le nier. Ajoutons qu'il faut un certain temps pour découvrir les penchants, les aptitudes de la jeunesse; qu'il faut plus d'un essai pour apprécier son talent et s'y confier. Or, ce temps est précieux pour contenir le trop d'ardeur juvénile, pour établir une juste pondération des facultés de l'intelligence. Mlle Nancy-Necker (Mme de Staël) écrivant à dix-huit ans ses admirables lettres sur J.-J. Rousseau, prouve que le jugement et l'imagination ne sont nullement incompatibles dans une jeune tête. Il est aussi certains hommes qui, dès les premières phases de l'existence, voudraient saisir le prix qu'on n'obtient qu'au bout de la carrière. Ils s'irritent des premiers obstacles, ils se dépitent et s'arrêtent aux premiers mécomptes qui les accueillent, ils se plaignent des choses et des hommes, qu'ils ne connaissent pas. Toujours la lassitude avant la marche, le découragement et la plainte avant le combat et la défaite, toujours le grand homme comprimé, le génie méconnu, avant qu'il ait prouvé sa force et donné sa mesure. Étrange erreur! Vous avez marché quelques pas à peine, et voilà que vous vous sentez défaillir! N'accusez pas la destinée avant qu'elle vous ait accablé de ses rigueurs.

Au reste, la loi, dont je ne trace ici qu'à grands traits les effets dans la jeunesse, subit d'importants changements, en raison des constitutions primitives. Cette exubérance de *nervosité,* si l'on peut ainsi s'exprimer, qu'on remarque à cette époque de la vie chez certains individus, se modifie néanmoins selon l'organisme de chacun d'eux. C'est là ce qui établit l'immense variété de penchants, d'aptitudes spéciales qu'on remarque parmi les jeunes gens doués d'un esprit supérieur. Tous ont le caractère général et fondamental dont j'ai parlé, une sensibilité extrême, une intelligence active et de haute portée, une certaine disposition à l'enthousiasme, à l'exaltation, une exces-

sive bonne foi d'espérance dans l'avenir; tous ont encore le désir d'émotions vives, l'amour du bruit, de l'éclat, ce besoin de fixer sur eux l'attention des hommes, enfin cet excès de vie et d'action qui déborde leur être, mais les applications sont diverses et les carrières diffèrent totalement. L'un s'élance, comme Achille, sur l'épée nue qu'il aperçoit; l'autre, doué d'une imagination vive, devient poëte ou artiste. Il en est dont le jugement formé de bonne heure, rend plus propres aux sciences d'observation, à la politique, à la diplomatie, etc. Toutefois ce n'est que dans l'étude de l'ensemble des facultés intellectuelles, qu'il est possible de préjuger les talents d'un jeune homme; la phrénologie n'apportera sur ce grave sujet que des lueurs incertaines et une expérience très-souvent démentie.

II.

Cependant la vie a continué, et son cours plus ou moins accéléré produit bientôt de notables modifications dans l'économie, car une nouvelle direction des forces vitales succède toujours à celle qui finit. L'âge de *la virilité* se prononce, celui où l'organisme a atteint son développement entier, son complément de forces. Les phénomènes vitaux ont alors plus ou moins d'égalité, d'ensemble et d'harmonie; la circulation est moins impétueuse, la sensibilité moins excitable, la contractilité moins souple, moins puissante, bien que jouissant encore d'une grande énergie. La fibre musculaire semble même avoir acquis une sorte de roideur et de consistance qui la rend souvent capable de prodigieux efforts. Une foule d'autres phénomènes ont lieu, mais ils sont hors du cadre que je me suis tracé. Remarquons seulement que la régularité du pouls, l'harmonie des fonctions, la vie plus calme, en un mot, correspondent à des goûts plus uniformes, à des idées plus fixes, à des passions moins vives, mais plus profondes, et certainement plus tenaces. C'est une observation faite depuis longtemps, qu'aux changements qu'éprouvent les *organes*, ou instruments de l'âme, correspondent de profondes modifications de l'esprit; il y a ici une corrélation qu'on ne peut nier, sans nier l'évidence même. Parvenu à cette époque de la vie, où la vanité est moins ardente, où l'ambition succède aux plaisirs des sens, la jouissance calculée, raisonnée, à la jouissance fougueuse et animale, l'homme se sent mieux vivre, pour ainsi dire; il jette un coup d'œil sur le passé,

il connaît mieux la valeur du présent, et il espère encore de l'avenir. Ses intentions sont plus décidées, ses projets plus constants, il a foi désormais dans le temps qui coule, dans la volonté qui persiste et le feu qui dure. L'expérience d'ailleurs lui a donné un sens plus exact des choses, et il a compris la distance immense qui existe entre une première vue et la solution pratique des questions sociales. Aussi cet âge est-il celui des grandes entreprises, des grandes renommées, des grands crimes et des grandes vertus.

Toutefois, ainsi que je l'ai dit, quoique la vie parvenue à son époque d'activité semble s'être raffermie, la période ascendante n'en est pas moins terminée, l'homme a commencé son *décroist*. Car s'il nous était permis de pénétrer dans les plus secrets mystères de l'organisation, on y verrait déjà les traces d'une détérioration qui ne fera que s'accroître et se précipiter. Il faut aussi remarquer que cet âge présente deux époques presque opposées, l'une qui touche au déclin de la jeunesse, l'autre, au début de la vieillesse, *virida senectus;* or, ces deux époques de l'âge mûr présentent de notables différences, pour la force physique et la vigueur de l'intelligence. Les maladies offrent même des caractères assez dissemblables, il en doit être ainsi, car dans la première époque, la pléthore artérielle est encore prédominante, tandis que la pléthore veineuse est déjà formée dans la seconde, et il n'est pas de médecin qui ne sache combien ces divers états de la circulation influent sur le caractère, la marche, les crises et les solutions d'une foule de maladies. Il faut encore observer que dans cette phase de la vie, les types de l'organisme désignés sous le nom de *tempéraments* ont alors une saillie, un relief qui les rend faciles à étudier, à reconnaître, ainsi que les maladies auxquelles ils prédisposent. Bien plus, dans chaque tempérament considéré isolément, il y a un *maximum* et un *minimum* d'action vitale, très-importants à observer, relativement à la santé, aux maladies et à la thérapeutique qu'exigent ces dernières. Ainsi dans la constitution des hommes où la sensibilité est très-développée, il est évident que la contractilité diminuera en raison directe des vives et continuelles excitations de cette même sensibilité. De là chez la plupart de ces individus, la maigreur ou un embonpoint prématuré, l'atonie musculaire, l'apathie des mouvements du corps, l'amour de la vie sédentaire, etc. Puis, par une conséquence inévitable, des digestions pénibles, des engorgements de viscères, des congestions abdominales, et surtout une

vie tourmentée par ces maladies bizarres, indéfinissables, insaisissables, qu'on appelle *nerveuses*, qui tiennent plus de l'esprit que du corps.

En effet, la sensibilité et les facultés intellectuelles ayant acquis dans une pareille constitution un haut degré de développement, les changements qu'on remarque à cette période de la vie paraissent très-prononcés. D'une part, la diminution d'activité organique a lieu dans une progression plus ou moins rapide, à l'état sain ou à l'état morbide; de l'autre, l'intelligence porte évidemment l'empreinte de cette diminution de l'action vitale. Certes la prudence qui délibère, et pèse les motifs, le jugement qui ne se décide qu'à la longue, sont loin de cet âge où les éclairs de la pensée, les vifs élans du sentiment vous emportent dans les régions de l'imagination. Ces rêves du jeune homme, si brillants et si purs, où l'amour et la gloire occupent tant de place, où le bonheur paraît une certitude, l'amitié un besoin, le chagrin, la maladie, des mots à peu près vides de sens, n'existent plus. Ils se sont dissipés à la lueur de cette froide raison qui gâte parfois la vie, précisément en la faisant voir telle qu'elle est, en nous donnant le motif réel, quoique secret, des paroles et des actions des hommes. N'est-il pas vrai que la trop juste estimation de la valeur positive des choses tient de bien près à leur dégoût? Or, comme ces phénomènes ont lieu chez des hommes doués d'une lucidité perçante, qui de bonne heure ont su tout voir et tout comprendre, on doit facilement imaginer combien la plaie morale doit être relative à la détérioration organique. Une chose fatale, mais qui n'en est pas moins confirmée par l'observation des physiologistes et des philosophes, c'est que plus la sensibilité se développe, plus l'intelligence s'accroît, en même temps que la vie s'écoule, et plus le moral s'assombrit. Y a-t-il ici un effet, naturellement amené par l'expérience des choses humaines, dont on voit, dont on touche le fond? Y a-t-il en même temps un résultat produit par l'action des organes dont l'activité diminue, par un instinct secret de la dégradation de l'être, par l'influence du sang veineux qui, commençant à prédominer, s'élance plus froid, plus calme, plus carbonisé, moins stimulant, moins vivant, du cœur au cerveau? Je ne sais, mais dans cette ruine successive des illusions de l'esprit et de la pensée, il est certain que le bonheur diminue, tandis que le malheur semble acquérir de colossales proportions, et, pour me servir des expressions d'un poëte persan, on dirait que le temps s'attache *à aiguiser l'épine et décolorer la fleur*.

Il est pourtant un point dans la vie de l'homme supérieur, une époque précise de maturité, où les fonctions de l'économie ayant le degré d'équilibre dont elles sont susceptibles, le talent jouit aussi de son plein développement. L'action cérébrale est alors dans sa vigueur, et les résultats de son activité se remarquent dans cette foule d'ouvrages, magnifique domaine des sciences et des arts. Balzac disait que ceux qui voudraient avoir de ses nouvelles, lui feraient plaisir de les chercher dans l'année 1626. Beaucoup d'hommes célèbres pourraient réclamer une pareille indulgence de la postérité. Cependant l'époque dont il s'agit varie beaucoup, soit à cause des dispositions innées très-souvent inappréciables, soit à raison des travaux auxquels on se consacre. Ne voit-on pas en effet, ainsi que je l'ai remarqué, un mérite transcendant se manifester de bonne heure chez certains hommes, tandis que d'autres ont besoin que le temps et l'arrière-saison mûrissent les fruits de leur génie?

Le travail d'esprit auquel on se livre, en raison des aptitudes, présente aussi d'importantes différences. Quoi de plus démontré que la poésie, dans son élan et sa puissante verve, que l'impétuosité lyrique surtout, se rencontrent très-rarement lorsque l'âge a déjà mis son triste cachet sur les organes? Les chefs-d'œuvre des beaux-arts, en général, exigent un feu d'imagination et de création assez rare dans l'âge mûr et déclinant. Loin même de pouvoir dépenser alors une vie en quelque sorte exubérante, il faut déjà songer à entretenir la force vitale, à la ranimer dans sa défaillance prochaine. Bien plus, dans un genre donné, objet du travail de l'intelligence, il y a encore des différences relatives à l'âge. Ainsi, M. Quetelet a fait, pour le talent dramatique, un tableau où les développements de ce talent sont exposés d'après les époques de la vie. En examinant les résultats, on trouve que ce n'est qu'après vingt et un ans, en Angleterre comme en France, que le talent dramatique commence à se manifester. Entre vingt-cinq et trente, il se prononce avec force; il continue à croître et se soutient avec énergie jusqu'à cinquante et cinquante-cinq ans. Il baisse alors sensiblement, surtout si l'on a égard à la valeur des ouvrages produits. On a encore remarqué que le talent tragique se développe plus rapidement que le talent comique. Les chefs-d'œuvre qui ont enrichi la scène comique française n'ont commencé à être produits qu'entre trente-huit et quarante ans, et l'on ne trouve guère d'ouvrages appartenant à la haute comédie avant l'âge de trente ans. Cependant il faut

remarquer que ce principe, donné comme général, souffre des exceptions. Il est, dans l'âge viril, des hommes de mérite dont le génie s'éclipse avec une étonnante rapidité, notamment sous le rapport de l'imagination. Le même homme continue sa destinée, que le poëte a fini la sienne, et ne fait que glaner. Le monde croit que ceux-là vivent de la plénitude de leur existence, parce qu'ils participent aux besoins matériels; oui, sans doute, ils vivent encore de la vie organique, mais la vie du génie où est-elle? l'âge a tout flétri. Au contraire, il est certaines constitutions, bien que frêles et délicates, mais énergiquement douées sous le rapport nerveux, qui conservent une incroyable vigueur morale. De temps à autre, la verdeur des premières années semble se ranimer; ils ont de ces chaleureuses bouffées de jeunesse qui ravivent les affections presque éteintes et les joies oubliées, une âme de feu brûle encore leur front déjà sillonné par les rides. Or, chez presque tous ceux qui sont ainsi favorisés par la nature, croyez que l'ardeur du travail se soutient, et de belles conceptions en sont souvent les preuves.

Mais *la vieillesse* arrive qui éteint progressivement et complétement le reste d'ardeur juvénile, et la loi que j'ai posée a des effets aussi marqués qu'affligeants. Alors une détérioration manifeste a lieu dans l'économie; déjà cette terrible vérité, le *memento mori*, se trouve gravée sur chacun des organes, à ne pas s'y méprendre. La capacité de sentir s'émousse, les sentiments se concentrent, tous les phénomènes de la vie physique et morale semblent converger de l'extérieur à l'intérieur. Cependant la sensibilité paraît s'accroître dans certains cas, mais c'est une sensibilité d'affaissement et de faiblesse. Qui n'a pas vu, en effet, des vieillards, jadis hommes fermes et énergiques, fondre en larmes aux plus petites affections chagrines et aux moindres revers de fortune? Or, cette puérilité de la décrépitude [1] est peut-être le symptôme le plus marquant de faiblesse organique et intellectuelle. La contractilité a singulièrement diminué; le système musculaire a perdu sa souplesse, son volume, son énergie; aussi le bras est sans vigueur, la main tremble, les extrémités inférieures sont grêles et menues, la tête fléchit, l'épine dorsale se courbe,

[1] Aristote observe qu'en général, les jeunes gens sont miséricordieux par humanité, les vieillards par faiblesse. *Juvenes ob humanitatem misericordes, senes ob imbellicitatem.*

le corps perd de sa hauteur et de son épaisseur, il diminue, il se rapetisse, il s'émacie [1]. Remarquons que ce défaut de contractilité se fait également sentir dans les organes intérieurs. Quoique plus gros, le cœur a moins de force impulsive, et la circulation est plus lente, la force *a tergo* n'étant plus la même qu'autrefois. Le canal digestif a aussi moins de ressort, il se laisse dilater par des flatuosités continuelles, et son défaut de tonicité contractile est souvent la cause des constipations opiniâtres qui tourmentent les vieillards. Les os, fortement imprégnés de phosphate calcaire, deviennent plus secs, plus pesants, mais leur dureté n'augmente point leur solidité.

C'est surtout dans la nature même du sang que s'observent les plus grands changements. La balance circulatoire n'est plus la même, et le sang veineux l'emporte de beaucoup sur le sang artériel. Dès lors les artères s'imprégnant d'une sorte de dégénérescence crétacée, deviennent roides, cassantes, diminuent de diamètre, tandis que les veines, toujours minces et molles, augmentent sans cesse d'ampleur. Il en résulte pour l'état physiologique, que certaines sécrétions diminuent ou cessent entièrement, que le sang devient noir, moins plastique, moins fibrineux, que la nutrition s'altère, que la calorification est moins active, etc. Chez beaucoup de personnes âgées, le nombre des pulsations artérielles ne s'élève pas au delà de cinquante par minute; pour l'état pathologique, une foule de modifications importantes, outre que les maladies sont plus lentes, leurs solutions plus difficiles, les convalescences plus pénibles, on remarque encore des affections morbides directement produites par cette pléthore veineuse, comme les congestions cérébrales et abdominales, la stupeur apoplectiforme, les coups de sang, les hématuries ou pissements de sang, les hémorroïdes, les dilatations variqueuses, etc. Cette grave et importante transformation du sang trouve sa raison et sa cause dans le poumon où se fait l'aération de ce fluide, où il puise le principe vivifiant que l'atmosphère contient. Mais l'âge avancé s'oppose à cette fonction, soit par une faiblesse radicale, soit parce que l'atonie des bronches et l'espèce d'état catarrhal habituel où elles sont, laissant les cellules aériennes surchargées de mucosités, s'oppose manifestement au contact plus ou moins immédiat de l'air et du sang. C'est

[1] Shakespeare dit avec raison d'un de ses personnages : « Les vêtements de sa jeunesse, qu'il a conservés, forment mille plis sur ses membres amaigris. »

là ce qui explique l'oblitération des ramifications bronchiques, pourquoi le vieillard consomme peu d'oxygène, comparativement au jeune homme, pourquoi il a peu de chaleur animale, pourquoi il résiste bien moins au froid, etc. Quant à moi, je suis convaincu que la vieillesse commence et s'accroît par le poumon, que c'est dans cet organe, essentiellement vasculaire et perméable, qui absorbe l'air, qui le digère en quelque sorte et l'assimile à notre substance, que se trouve le point de départ de dégradation de l'organisme; et s'il était possible d'entretenir l'*hématose* ou sanguification, dans son état de perfection, je ne doute pas qu'on ne trouvât ainsi le vrai moyen de prolonger la vie humaine. Les générations futures décideront cette question, s'il est jamais permis à l'homme d'en donner la solution. Quoi qu'il en soit, le mouvement de décomposition organique continue à mesure que l'existence se prolonge, et, comme dans les périodes précédentes, l'intelligence participe à cette faiblesse générale, presque toujours dans les mêmes proportions. Sans changer de nature, l'esprit n'a-t-il pas, en effet, son aurore, son midi et son couchant, et, avec ces phases, des tendances, des aptitudes diverses[1]? De même que la vie physique s'éloigne de la circonférence, de même aussi les sentiments expansifs diminuent de plus en plus, avec l'âge ils finissent par se réduire à la personnalité, à l'égoïsme. Le vieillard aime la vie pour la vie, il s'y attache d'autant plus qu'il sent que c'est un bien dont la possession va lui échapper; aussi cherche-t-il tous les moyens de le conserver, sans jouissances trop vives, car il sait qu'elles coûtent cher à l'économie. La philosophie du *renoncement* est donc celle qu'il adopte pour peu qu'il soit prudent et avisé; son langage est celui d'un homme revenu des passions et qui ne les comprend plus. Comme tout lui est obstacle, il appelle à son secours la réflexion, la prévoyance et l'expérience. Or, bien que cette dernière soit un fruit sans parfum, elle n'en est pas moins utile, parce qu'on peut la considérer comme la ménagère de l'existence. Ah! si l'homme héritait du temps sans se courber sous son poids, que de trésors de connaissances il

[1] « Et moi aussi, madame, tout lourd et gourd que vous me voyez, je prêchais à trois ans; à six, j'étais un prodige; à douze, un objet d'espoir; à vingt, un brûlot; à trente, un politique de théorie; à quarante, je ne suis plus qu'un bonhomme. J'ai senti tous les degrés de cette décroissance périodique, et ne m'en suis félicité qu'au dernier cran. » (Lettre inédite du marquis de Mirabeau à la comtesse de Rochefort, 27 décembre 1756.)

acquerrait pour son bonheur! mais non, à proportion que la vie dure, la détérioration de nos organes continue, s'augmente, et avec elle la diminution progressive du sens intellectuel. Une preuve que l'affaiblissement moral se lie étroitement avec celui du physique, c'est qu'il y a une diminution sensible du cerveau chez les hommes qui ont longtemps vécu. L'abaissement et l'éclipse plus ou moins totale de l'intelligence des vieillards est donc produite par le *retrait* du cerveau, indépendamment des autres lésions de cet organe.

Au reste, les modifications organiques dont je viens de parler présentent, comme dans les âges précédents, des différences individuelles plus ou moins notables. Tel a des rides précoces au front et à l'esprit, tel autre conserve en lui un foyer de vie qui fond les glaces de l'âge, ou du moins en retarde l'envahissement. Cette prérogative s'observe quelquefois chez les hommes d'étude, et certains artistes. C'est même là une des singularités de leur étonnante organisation. Toutefois elles sont en petit nombre, ces heureuses constitutions où l'esprit ne participe que tard à la vieillesse du corps. Les stimulations congestionnelles du cerveau, longtemps répétées, finissent par fatiguer, par apesantir cet organe, et le rendent, quand l'âge arrive, tout à fait impropre aux méditations et au travail de la pensée. Très-peu de grands génies échappent à cette infirmité morale, d'autant plus remarquable qu'elle contraste fortement avec l'état précédent. Fontenelle observe que l'esprit de Corneille, dans les dernières années de sa vie, se ressentait d'avoir tant et si longtemps produit. A la suite d'une faible attaque d'apoplexie, le grand Linné avait oublié jusqu'à son nom. « Ciel! » s'écriait Canova épuisé par l'âge, le travail, et sur le point de mourir, « je ne ferai donc plus de Vénus! » *Dunque non faro più Venere!* Cependant, je le répète, tous les hommes célèbres ne perdent pas, avec la vieillesse, la faculté de penser avec force et de produire des ouvrages remarquables; il en est même, surtout au commencement de la période sénile, qui conservent une partie de cette force, de cet éclat d'imagination qui caractérise la première saison de la vie. Dans ce corps usé, dont le mécanisme semble sur le point de s'arrêter, bouillonnent encore un cerveau actif et une grande puissance intellectuelle. Les muscles sont affaiblis, les nerfs détendus, parce que les ressorts de l'organisation physique ne jouent que leur temps donné; mais il est merveilleux de voir, chez certains vieillards, hommes supérieurs, combien l'esprit

est radieux de vigueur sur les ruines de la matière, combien leur vieillesse semble s'attarder sous la virilité des idées, de la parole, des sentiments et des souvenirs. Les fruits d'automne ne sont-ils pas ceux qui souvent ont le plus de saveur? Longin a dit de l'*Odyssée* que c'était la production d'un vieillard, mais que ce vieillard était Homère. Ce fut à l'âge de près de soixante ans que Bossuet composa son chef-d'œuvre d'éloquence; Milton se plaint d'être déjà glacé par l'âge quand il peint les amours d'Adam et d'Ève. Michel-Ange avait soixante ans quand il entreprit l'immense travail de son *Jugement dernier;* il y employa près de huit années. En supposant même qu'on ne puisse s'élever à une telle hauteur, la science, cette maîtresse aimable du vieillard instruit, le console et l'anime encore; il s'y complaît d'autant plus, qu'ayant presque accompli sa carrière, il n'a plus d'oppositions à craindre, de rivalités à combattre; le repos, le respect, la considération, la modération des désirs, le calme des passions, sont des biens qui lui appartiennent; si la santé est chancelante, il est rare que de violentes maladies en ébranlent subitement les fondements; le corps semble un vêtement que le temps use et gâte petit à petit, afin qu'on le quitte avec moins de regrets. Le jeune homme se précipite parfois dans la mort, elle vient doucement au-devant du vieillard, même le plus *acoquiné à la vie.* (MONTAIGNE.) Ainsi la vieillesse ôte, mais donne également, quand on sait la considérer sous son vrai point de vue. N'est-il pas encore très-commun de voir des hommes de mérite soutenir la vigueur du corps et de l'esprit, en jetant un coup d'œil satisfait sur leurs travaux et leurs succès? Cette idée, ou plutôt ce moyen de conservation vitale, *je ne mourrai pas tout entier,* a bien plus de puissance qu'on ne croit sur l'économie. Les hommes célèbres devenus vieux, se souviennent avec délices de leurs travaux, des obstacles qu'ils ont surmontés, des pensées, des sentiments qui les ont autrefois agités dans la composition de leurs œuvres. Rousseau entre dans la bibliothèque de son ami Dusaulx; il y voit ses livres rangés sur une tablette, et dit en soupirant : « Ah! les voilà! je les rencontre partout, il semble qu'ils me poursuivent. Que ces gens-là m'ont fait de mal... et de plaisir! » Il avait raison, toute la vie d'un homme de lettres se résume dans son œuvre, il est là tout entier, le reste est la part de la mort.

Cependant elle s'avance de plus en plus cette mort tant redoutée par tout ce qui respire; à la vieillesse succède la caducité, puis enfin

la décrépitude, dernière limite où la vie s'arrête quand l'homme parcourt le cercle entier de ses jours, et qu'il cesse de vivre plutôt qu'il ne paraît mourir. L'économie arrive plus ou moins rapidement, mais insensiblement, à ce terme extrême de décroissance et de faiblesse. Les fonctions de reproduction ont cessé les premières, le silence de l'amour a commencé, en effet, le néant prochain de notre être ; il en doit être ainsi, car qui n'a pas trop de vie pour lui-même doit renoncer au don de la transmettre à d'autres. Viennent ensuite les fonctions de relation, c'est-à-dire la mort des sens, qui s'éteignent successivement, et l'image de l'univers ne se reproduit plus dans l'esprit de celui qui va disparaître de sa surface. Enfin les fonctions intérieures, celles de la nutritrion, résistent quelque temps pour terminer aussi leur activité ; nées les premières, elle succombent les dernières, parce qu'elles sont pour ainsi dire les racines de la vie. On le voit, les changements, les variations de l'économie sont toutes d'accroissement, de vigueur ; puis de déclin et de dégradation, dans les phases diverses où le corps passe selon la succession du temps. Les différentes époques de l'existence sont comme une suite de vies et de morts qui naissent les unes des autres, tout en conservant néanmoins l'identité individuelle. Mais enfin la mort complète arrête le mouvement vital, et la disgrégation des éléments organiques du corps commence aussitôt, car la nature universelle ressaisit les dons qu'elle avait faits à l'individu ; ces mêmes éléments servent à d'autres combinaisons de la matière ; il n'y a donc que dissolution et non pas annihilation. Telle est la nécessité imposée aux êtres doués de la vie, nécessité immuable, implacable, à laquelle nul ne peut se soustraire. Elle s'étend dans tout l'univers, et par une progression infinie. Les astres eux-mêmes, comme on l'a remarqué, portent cette sentence écrite sur leur front étincelant ; ils n'ont point de privilége contre la mort, leur vie est plus longue, voilà tout. A l'éphémère, il faut une heure ; à l'homme, quatre-vingts ans ; aux continents, aux îles, quelques milliers de siècles ; à un système planétaire, une durée immense mais limitée. Que l'homme cesse donc de se plaindre, si son être, après avoir épuisé la somme de vie qui lui est dévolue, rentre de nouveau dans le torrent des métempsycoses physiques, dans les transformations de ce monde, qui ne cesse de mourir et de renaître.

CHAPITRE XII.

DES DIFFÉRENCES ET DES VARIÉTÉS ORGANIQUES QUE PRÉSENTE CETTE CONSTITUTION.

« Chaque homme a des dispositions à tout, et cependant on peut dire avec vérité qu'il n'a que pour très-peu de choses des dispositions particulières. »

— LAVATER. —

I.

Dans tout ce qui précède, il n'a été question que des caractères généraux, des masses et des divisions principales. En effet, chez les esprits éminents, il y a un principe d'organisation commun à tous; principe, nous l'avons dit, primitif, fondamental, qui consiste dans la *prédominance marquée de l'appareil nerveux, avec tendance à la diminution de la contractilité*. Les lois de la sensibilité, que nous avons examinées, n'en sont que les conséquences; mais ce principe subit lui-même des variations, des modifications, en raison des dispositions individuelles. L'étude attentive de la vie des hommes célèbres prouve que parmi eux, ainsi que chez les autres hommes, existent tous les tempéraments et même toutes leurs nuances connues en physiologie, mais toujours avec un système sensible très-actif, très-développé. Ce dernier constitue la base première, le type immodifiable de la constitution. De là on conçoit que la prédominance nerveuse peut s'allier avec les formes organiques les plus variées; qu'on peut avoir le tempérament ou sanguin, ou bilieux, ou lymphatique, ou mélancolique, c'est-à-dire *veineux*, et même athlético-musculaire,

comme j'en ai cité des exemples, avec un développement très-marqué du système cérébro-spinal. Cette assertion me paraît incontestable.

Posons donc pour base première que l'influence nerveuse ayant lieu dans un haut degré, la puissance d'intelligence sera dans les mêmes proportions, mais que la direction de cette puissance, c'est-à-dire les talents, les dispositions particulières, les aptitudes spéciales, seront déterminés par les autres modifications générales de la constitution, le système nerveux lui-même participant à ces modifications. Corneille et La Fontaine étaient deux grands poëtes; mais l'un étant bilieux et l'autre lymphatique, leur génie dut se présenter sous un aspect entièrement différent. L'antiquité nous apprend qu'Épicure était d'un tempérament sanguin, et Zénon d'un tempérament bilieux: on ne doit plus s'étonner si les principes de leur philosophie furent si différents. Euphranor et Parrhasius avaient sacrifié la vérité, l'un à l'énergie, l'autre à la grâce. « Le Thésée de Parrhasius est nourri de roses, disait Euphranor, le mien est nourri de chair. » Il est dès lors certain que les tempéraments de ces deux sculpteurs étaient tout à fait opposés.

L'harmonie du système nerveux avec les autres parties de l'organisme, telle est l'origine des modes particuliers de la sensibilité physique et morale [1], la cause de l'impulsion secrète des talents divers, sauf les hasards de la fortune et de l'éducation.

Cette harmonie est toutefois sur des tons infiniment variés; on peut même établir une échelle de dispositions organiques dans l'*hyperesthésie* ou sensibilité extrême. Cette échelle, s'il était possible de la graduer d'une manière certaine et positive, indiquerait les nuances, les formes, les différences des esprits les plus distingués : à l'un la profondeur, à l'autre l'étendue, à celui-ci la force du raisonnement, à cet autre la grâce de la persuasion, etc. Ainsi tout ce qui peut influer sur le génie, le modifier de mille manières, prend un caractère différent, selon le tempérament, et par conséquent selon l'œil qui a vu, le cœur qui a senti, la main qui a tenu la plume ou le pinceau,

[1] Marsile Ficin, chanoine de Florence et philosophe platonicien du quinzième siècle, pense que *huit* parties de sang, *deux* de bile et *deux* de mélancolie, formeront un grand génie dans toutes ses proportions. On peut rire de la recette; cependant on trouve cette remarque dans Montaigne, le philosophe *sceptique* par excellence : « Ma complexion est entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et bilieuse. »

l'intelligence qui en a dirigé l'usage. C'est là ce qui constitue l'originalité, la condition la plus importante dans les arts. Cette originalité consiste, en effet, à être complétement soi-même, à n'obéir qu'à son instinct, à son génie, à ses facultés, à son être ; mais cette condition est rare, parce qu'il est difficile de posséder la double puissance de sentir et d'exprimer ce que d'autres n'ont jamais senti ni exprimé, de se créer une autre vie dans la vie commune. Ces différences ou ces types se lient toujours à une sorte d'organisation particulière. Michel-Ange et Jules Romain, tous les deux bilieux, n'ont représenté que des êtres analogues. Raphaël et le Guide, tous les deux sanguins, ont peint la vie dans toute sa beauté, sa pureté, son éclat; ils ont peint des sanguins. Il n'y a que cette constitution qui puisse *dessiner les esprits et colorier la vie,* selon l'expression de l'antiquaire Bellori, non-seulement pour la vérité de l'expression, mais encore pour la fraîcheur et la beauté de la carnation.

On le voit : dans le même art, la différence des esprits, née de la variété des tempéraments, a une action directe sur les productions du génie, beaucoup plus encore qu'on ne le croit. En veut-on aussi un exemple dans les sciences? écoutons Cuvier : « Buffon, d'une taille vigoureuse, d'un aspect imposant, d'un naturel impérieux, avide en tout d'une jouissance prompte, semblait vouloir deviner la vérité et non l'observer. Son imagination venait à chaque instant se placer entre la nature et lui, et son éloquence semblait s'exercer contre sa raison avant de s'employer à entraîner celle des autres.

» Daubenton, d'un tempérament faible, d'un regard doux, d'une modération qu'il devait à la nature autant qu'à sa propre sagesse, portait dans toutes ses recherches la circonspection la plus scrupuleuse; il ne croyait, il n'affirmait que ce qu'il avait vu et touché; bien éloigné de vouloir persuader par d'autres moyens que par l'évidence même, il écartait avec soin de ses discours et de ses écrits toute image, toute expression propre à séduire; d'une patience inaltérable, jamais il ne souffrait d'un retard; il recommençait le même travail jusqu'à ce qu'il eût réussi à son gré, et, par une méthode trop rare peut-être parmi les hommes occupés de sciences réelles, toutes les ressources de son esprit semblaient s'unir pour imposer silence à son imagination. » (*Éloge de Daubenton.*)

En approfondissant davantage toutes les variétés dont il est question, on arriverait à l'individualité; mais si l'on se contente des traits

généraux, on trouve qu'ils se lient assez bien avec les groupes de caractères physiques connus sous le nom de *tempérament,* et de plus avec la prédominance nerveuse. Ce qu'on appelle le *tour d'esprit* d'un auteur, le *faire* d'un peintre, est une formule abrégée qui exprime l'influence du caractère, des goûts, des habitudes, de l'humeur même de l'écrivain sur ses ouvrages; ses pensées en sont imbues, son expression en est teinte : or, qu'est-ce que le caractère, sinon la manifestation de l'état habituel de la sensibilité? Diderot nous en avertit, rien n'influe davantage que le caractère sur le coloris choisi par le peintre. « Si sa pensée, dit-il, est triste, sombre, noire, *s'il fait toujours nuit* dans sa tête mélancolique et dans son lugubre atelier..., n'aurez-vous pas raison de vous attendre à une scène vigoureuse peut-être, mais obscure, terne et sombre? S'il est ictérique et qu'il voie tout en jaune, comment s'empêchera-t-il de jeter sur sa composition le même voile jaune que son organe vicié jette sur les objets de la nature? etc. »

Les variétés de l'intelligence, quoique infinies, pourraient aussi se classer comme celles des divers types de tempérament, sous des chefs principaux et des nuances singulièrement multipliées, mais avec un caractère prédominant. Il est des esprits vifs, qui désirent avec ardeur, jouissent avec ravissement, se lassent avec promptitude; ils lancent d'abord leurs idées, mais ils s'épuisent rapidement; il est des esprits graves, réfléchis, ayant plus de lest que de voiles; leur pensée coule mais ne jaillit pas; exacts, sévères, méthodiques, ils ne perdent jamais de vue le but qu'ils veulent atteindre, et s'ils aiment la gloire, ils l'attendent avec patience. Il est des esprits sagaces et fertiles qui expriment d'un principe toutes les idées qu'il renferme; il est des esprits vastes qui saisissent et enchaînent une longue série d'idées; il est des esprits lumineux qui rayonnent et éclairent un immense horizon, etc. On ne finirait pas si l'on voulait étudier, suivre les nuances et les formes que prend l'entendement. Il y a plus, c'est qu'une faculté de cet entendement, prise isolément, présente elle-même une foule de variétés. Par exemple, on trouve l'imagination hardie, riche, féconde, liée à une de ces organisations où domine le principe sacré qui forme l'âme, cette flamme qui nourrit la vie et la dévore, qui exalte et varie subitement les pensées; l'imagination brillante qui anime et colore l'expression, fait rapidement passer dans les âmes sensibles les impressions qu'elle a reçues; l'imagination lente s'ai-

dant toujours de la raison, mais qui, stimulée, dégage parfois une pensée haute et ferme de dessous une enveloppe inerte et opaque; l'imagination tendre, rêveuse, donnée à ces cœurs religieux, doux, pénétrés d'une sorte de mysticisme sentimental, qui ne croiront jamais à un monde sans Providence, à un tombeau sans résurrection, à un cerveau uniquement composé de fibres pensantes; l'imagination gracieuse qui effleure et embellit tout, douce température intellectuelle qui produit souvent les fruits les plus savoureux; l'imagination forte, pénétrante, capable de remuer les pensées humaines à de grandes profondeurs. La mémoire, l'attention, fourniraient également des nuances très-variées de caractères particuliers. Il en est de même des qualités affectives. Une seule, considérée à part, présentera toujours plusieurs différences dépendantes des spécialités individuelles du tempérament. On en voit qui pardonnent les offenses les plus graves, il en est dont la haine vivace comme le sang prolifique de l'hydre, conservent éternellement le souvenir de l'injure. On peut remarquer, d'après un illustre écrivain du dix-huitième siècle, la férocité sombre et froide dans Tibère, la férocité ardente dans Caligula, la férocité imbécile dans Claude, la férocité sans frein, comme sans honte, dans Néron, la férocité hypocrite dans Domitien.

On sera donc contraint d'avouer cette vérité physiologique : de la disposition de nos organes, du cours de nos fluides, de l'exercice plus ou moins régulier de nos fonctions, de l'irritabilité plus ou moins grande de la fibre nerveuse, naissent nos différentes manières de sentir, de juger, de connaître et d'exprimer. Des rapports secrets de l'organisme avec les objets extérieurs se forment nos perceptions et nos idées sur ces objets. Ainsi se trouve justifiée une des bases de l'idéalisme; l'univers ne se compose que d'idées et d'impressions, de plaisirs et de souffrances, le *concret* est soumis à l'*abstrait*. Changez ces tendances organiques, troublez, altérez, rétablissez leurs harmonies, dès l'instant même, ces rapports intellectuels changent également. C'est ce jeu harmonique des forces vitales qui détermine en quelque sorte nos goûts et nos qualités, nos talents et notre mérite, notre énergie et notre abattement, nos affections et nos haines, notre bien-être et nos maladies morales, et tout ce que nous éprouvons, et tout ce que nous pensons, et tout ce que nous sommes.

Il est donc de la dernière évidence que les variétés d'organisation influent d'une manière incontestable sur les aptitudes spéciales; elles

sont aussi, comme nous l'avons dit, le principe des mœurs et des habitudes. Il est des savants, des érudits, des gens de lettres, tristes, moroses, d'une originalité *excentrique,* comme on dit. Il en est aussi d'affables, d'une exquise politesse, d'une gaieté très-communicative. Parcourez un cercle nombreux de littérateurs, de magistrats, de savants et d'artistes, vous y observerez, selon la différence des esprits, le ton acerbe, la critique virulente, le ton railleur et fin, le naturel du langage, la facilité d'élocution, la répartie piquante, la saillie caustique et spirituelle, la bonhomie aiguisée de malice, des pensées hautes et profondes, ou de ces pensées fines et délicates qui feignent de se cacher sous la familiarité de l'expression. Quelques-uns sont graves, silencieux, d'autres très-expansifs; on en voit dont l'énergie des mouvements, la mimique passionnée, décèlent un grand feu d'imagination; beaucoup offrent un mélange heureux de réserve et de dignité naturelle, de facultés éminentes et de naïve simplicité. Il en est qui s'attachent aux choses positives, aux réalités, qui descendent à cette économie privée, à cette recherche du mieux possible qui facilite le bonheur; d'autres qui, n'envisageant que le côté *poétique* de la vie, se livrent aux écarts d'une imagination qui les berce et les joue. L'un est hardi, entreprenant, doué, comme Beaumarchais, d'une finesse madrée; l'autre présente une ardeur concentrée et timide, une facilité malheureuse à tomber dans mille erreurs de conduite, une appréciation inexacte des hommes, des choses et des positions, quoique aujourd'hui ce défaut soit assez rare. Tout cela, dira-t-on, se remarque chez la plupart des hommes, c'est la peinture générale de la société, sans doute; mais ici, ces qualités ont un relief, une saillie, un éclat bien autrement remarquables. Irez-vous comparer ce pâle rayon commun à tous les esprits, à cette vive lumière qui émane d'une haute intelligence?

Ne laissons point échapper une autre différence, c'est qu'en raison de la susceptibilité du système nerveux, de la délicatesse de l'organisation, la plus petite modification de fonction, le plus léger changement organique, amène aussitôt de la différence dans les impressions et les pensées. C'est une chaîne électrique dont l'irritable mobilité est bien connue des personnes très-sensibles. Ces modifications fugitives, instantanées, résultat de l'action normale ou morbide de la vie, n'en agissent pas moins immédiatement sur l'esprit par des perceptions cachées, instinctives, mais réelles. Si une critique injuste, si le succès d'un concurrent, la chute d'une pièce, etc., donnent du

sombre à l'imagination, une bile âcre et qui coule difficilement, un embarras intestinal, une certaine gêne dans la circulation pulmonaire, réagissent également d'une manière fâcheuse sur le cerveau, d'ailleurs très-impressionnable [1]. Telle épigramme *trempée dans le Styx*, telle *poésie splénétique*, selon le mot de Hazzlitt, sont souvent dues à des hémorroïdes qui ne fluent point, à une douleur sourde, à un malaise indéfinissable et physique; cause plus ou moins évidente du malaise moral. Alors s'élève une verve orageuse, humoristique, éclatant en ironie, en invectives, en amères railleries, en portraits satyriques.

Vœ meum
Fervens difficili bile tumet jecur.
(HORAT., lib. 1, od. 15.)

J'ai connu un homme de lettres qui attendait de mauvaises digestions pour lancer ses traits les plus acérés. Ses écrits n'étaient, selon lui, que des *déjections bilieuses*. Saint Paul n'a-t-il pas dit des Crétois qu'ils étaient menteurs, méchants et des *ventres paresseux?* Le vertueux, l'austère d'Aguesseau, en fait la remarque sur l'opinion des juges, remarque bien digne d'être méditée. « Il est, dit-il, si nous n'y prenons garde, des jours de grâce et de miséricorde où notre cœur n'aime qu'à pardonner; il est des jours de colère et d'indignation où il semble ne se plaire qu'à punir, et l'*inégale révolution des mouvements de notre humeur* est si impénétrable, que le magistrat, étonné de la diversité de ses jugements, se cherche quelquefois et ne se trouve pas lui-même. » La pratique de la médecine confirme journellement la vérité de ces assertions. A qui serait tenté de les nier, nous demanderons si, quand nous jouissons d'une santé pleine et ferme, quand l'équilibre des forces est maintenu, il n'y a pas dans l'âme plus d'égalité et de calme, moins de discordance entre nous et l'ordre en général, plus de sang-froid, plus d'impassibilité philosophique, plus de disposition à l'optimisme. En lisant feuille par feuille la mystérieuse histoire du cœur humain, on arriverait peut-être à ce

[1] Un médecin a soutenu bien avant Cabanis, que le plus minime changement dans l'économie influait sur l'intelligence, « tant il est vrai, dit-il, que l'âme suit tous les penchants du corps, et que *peut-être* la tête garnie ou dégarnie de cheveux donne des différences essentielles à la substance spirituelle qui l'anime. (*Médecine de l'esprit,* par Ant. LE CAMUS, 1753.)

résultat : content de sa santé, on l'est facilement des choses; mécontent de sa santé, on l'est bientôt de l'univers.

Avouons toutefois que les données acquises sur ces importants objets sont purement générales. Veut-on préciser davantage, essaye-t-on de remonter aux spécialités individuelles, indiquer pourquoi un homme diffère d'un autre, en génie, en talents, en aptitude? l'anatomie et la physiologie se taisent. La condition organique qui fait un homme tel qu'il est, et peut-être son destin tel qu'il sera, existe assurément, mais où est-elle? comment la découvrir? par quelle voie la reconnaître? Ici la science des faits nous abandonne, le fil de l'analogie se rompt, le vaste champ des hypothèses se découvre à nos yeux. Le dédale de notre organisation est si compliqué, que par aucun moyen nous ne pouvons en apprécier les modifications intimes, et ce sont elles pourtant qui varient les causes et les phénomènes. Bien plus, c'est qu'on n'est pas parfaitement d'accord sur les sources primitives, générales, des manifestations morales et intellectuelles.

II.

D'après Gall, ces manifestations procèdent uniquement du cerveau; mais, selon le plus grand nombre des physiologistes, tout en faisant une large part à l'action cérébrale, l'instinct et les passions se lient principalement à l'ensemble du système nerveux ganglionnaire, aux excitations viscérales. Cette dernière opinion, s'accordant mieux avec les faits, paraît la plus probable et la mieux fondée. Gall a très-bien exposé l'influence générale du cerveau sur le moral, il a présenté sur cet important appareil les vues les plus lumineuses; mais quand il veut assigner les limites de chaque sens en particulier, circonscrire nos facultés, parquer nos affections, dire là est le bon sens, ici la folie, voilà l'organe de l'ambition, voici l'organe de l'humilité, etc., il se perd dans un labyrinthe de conjectures que les faits abandonnent, que l'expérience dément. On s'aperçoit que la mappemonde cranioscopique a été tracée par la prévention systématique. D'innombrables et accablantes objections ont été faites, Gall y a répondu, mais il n'a convaincu que ceux qui l'étaient déjà. Ce médecin célèbre n'a pas voulu voir que nos connaissances anatomiques et physiologiques sur le cerveau n'étaient point assez avancées pour établir avec certitude des rapports constants de l'organe à la fonction. Bien qu'il n'entre pas

dans le plan de ce livre de discuter de pareilles questions, qu'il me soit permis d'en exposer rapidement les résultats.

Il est une foule d'animaux dans les derniers degrés de l'animalité, qui ont des instincts très-prononcés, et chez lesquels il n'y a point de cerveau; cet organe n'est donc pas le siége unique des affections toujours intimement liées à l'instinct.

On trouve aussi dans le cerveau de certains animaux des organes qui cadrent peu avec le système galliste, alors on s'en tire avec plus ou moins de subtilité. C'est ainsi qu'un phrénologiste anglais, M. H***, embarrassé de rencontrer dans le cerveau d'un chat l'organe de l'individualité, a pensé que cet organe avait *peut-être* là un autre usage. Ce *peut-être* est fort prudent, et l'on ne ferait pas mal de l'étendre à d'autres organes.

Le cerveau est un organe très-compliqué, comme je le dirai dans un instant. Il est possible que chacune des parties qui le composent ait son action propre; mais quelle est-elle? On l'ignore jusqu'à ce jour. Gall s'est attaché à observer certaines élévations de la masse encéphalique, auxquelles il a donné des attributions arbitraires, mais il garde le silence le plus absolu sur les usages de la glande pituitaire, des éminences olivaires, des ventricules, du corps calleux, etc.

Quelque complexe que soit l'appareil cérébral, il existe une parfaite harmonie dans l'exercice de ses parties diverses. Si ces parties ne sont pas identiques, elles ont au moins entre elles des rapports tellement intimes, que rien ne prouve davantage leur défaut de spécialité. Or, de cette admirable harmonie, résulte le *moi*, ce point convergent de toutes les perceptions, ce moi, simple, abstrait, indivisible, inétendu, toujours actif et toujours présent. La liaison des idées, cet inexplicable phénomène de psychologie, ne se conçoit que par l'unité du moi, son indivisibilité. Mais ce moi a-t-il un organe particulier? où réside cet organe? faut-il diviser le *moi* entre toutes les parties du cerveau? n'a-t-il qu'un siége unique dans l'encéphale, un point central d'où irradie sa lumière et sa puissance? voilà ce qu'on a demandé. Gall et ses sectateurs n'ont jamais pu répondre à cette foudroyante objection.

Si le cerveau est composé de plusieurs organes avec un moi pour chacun d'eux, pourquoi ne peut-on les exercer tous simultanément, être à la fois et dans le même instant, poëte, musicien, mathématicien, comme on peut déguster, voir, digérer en même temps?

Cette *pluralité* de moi, cette pluralité d'actions mentales est donc inadmissible.

Faut-il donc le répéter? le moi est *un ;* on ne peut dire, en le divisant, voilà qui est pour tel organe, puis pour tel autre; la personnalité ne se prête pas à être ainsi fractionnée, il faut la nier ou la reconnaître dans son intégrité absolue. L'unité matérielle, l'unité organique est un composé, une aggrégation de parties, mais l'unité mentale ne présente rien de semblable, elle est *l'unité* tout simplement et en essence.

S'il est vrai qu'une petite partie de l'encéphale acquérant un accroissement marqué, la manifestation d'une qualité morale soit par cela même plus énergique, comment se fait-il que ce développement se fasse précisément à la surface du cerveau? N'est-il pas plus simple de l'observer à l'origine de chaque nerf, au point même où se fait la perception? Supposerait-on que les besoins de la cranioscopie exigeaient que les protubérances fussent extérieures?

Les phrénologistes ne sont nullement d'accord dans la création et la division des organes cérébraux; où l'un n'en voit que vingt-sept, l'autre en observe soixante et plus. Présentez le même crâne à dix d'entre eux, pris isolément, ils seront bien rarement d'accord sur les organes à noter. L'organe de la bienveillance est placé, suivant Gall, à la partie antérieure de la tête, et il donne le sentiment du juste et de l'injuste; Spurzheim place cet organe à la partie postérieure et latérale du crâne. D'ailleurs, la plupart des phrénologues, comme on l'a dit, font de la science *après coup :* ils découvrent après telles ou telles actions, que l'individu portait intrinsèquement les organes de ces manifestations, encore se trompent-ils très-souvent. La tête de Lacenaire, ce poëte assassin et athée (exécuté le 9 janvier 1836), présentait les organes du *meurtre,* mais en même temps ceux de la *bienveillance* et de la *théosophie :* ne voilà-t-il pas une science bien étayée par les faits! Le docteur Leuret, observateur judicieux, dit : « J'ai souvent présenté, mis à côté l'un de l'autre, un cerveau de mouton et un cerveau de chien à des amateurs de phrénologie, auxquels je disais : des deux animaux porteurs des cerveaux que vous voyez, l'un conduit l'autre; désignez-moi le conducteur. Tous sans hésiter ont mis le doigt sur le cerveau du mouton. Ces amateurs avaient raison, au moins phrénologiquement, car non-seulement le cerveau du mouton est large en avant, mais il porte, à ne pas s'y méprendre, les circonvo-

lutions de la croyance en Dieu, de l'esprit de saillie et de la métaphysique. » (*Gazette médicale*, tome 5, année 1855, pag. 5.)

Il s'en faut beaucoup qu'il y ait une exactitude parfaite entre la conformation du crâne et celle du cerveau. Est-il bien sûr même que ce dernier détermine la structure de la boîte osseuse? On a fait voir en 1829, à la Société anatomique de Paris, le crâne d'un enfant chez lequel il y avait absence complète et congénitale des lobes antérieurs du cerveau ; à leur place se trouvait une sérosité transparente qui remplissait la concavité de l'os frontal. Il y avait une nullité presque absolue des actes intellectuels et moraux. Mais, en outre, l'os frontal décrivait à peu près *sa courbure habituelle*, malgré l'absence congénitale des lobes antérieurs, ce qui, comme dit l'observateur de ce fait, semble mettre en défaut la doctrine des cranioscopistes, en même temps qu'à l'intérieur, la *présence des impressions digitales* et des éminences mamillaires, sur le frontal et les fosses sus-orbitaires, venait déposer contre la théorie qui nous montre le crâne modelant ses contours sur ceux de l'organe important qu'il recèle. (*Revue médicale*, cahier de mai 1850, p. 252.) Les phrénologistes n'ont souvent étudié que des crânes; ils ont par conséquent tiré des inductions fausses. Gall, après avoir exploré le large crâne de Goëthe, lui dit : « Vous êtes né pour parler au peuple. » Or, toute la vie de Goëthe a été un démenti donné à l'oracle phrénologique.

Il y a des cas où les anfractuosités du cerveau, d'un côté, ne ressemblent point aux circonvolutions de l'autre hémisphère, tant sous le rapport de la forme que celui du volume, et même du nombre. Cependant Gall admet, et il est forcé d'établir une parité égale et constante dans ces circonvolutions dont il fait des organes.

Il est des hommes dont le génie semble universel; ils n'ont qu'à vouloir, et la sphère de leur intelligence s'étend pour ainsi dire à l'infini. Leibnitz était philosophe, jurisconsulte, historien, théologien, poëte, mathématicien, médecin, antiquaire, philologue, etc. « De plusieurs Hercules, dit Fontenelle, l'antiquité n'en a fait qu'un, et du seul M. Leibnitz, nous ferons plusieurs savants. » Fréret, présentait le même phénomène; sa tête réunissait un vaste ensemble de sciences les plus opposées. Existait-il dans le cerveau de ces deux hommes une foule d'organes particuliers à chacune de ces sciences? L'illustre Cuvier peut être placé sur cette ligne. Ses connaissances étaient aussi variées qu'étendues. Anatomiste habile, grand et pro-

fond naturaliste, chimiste, médecin, philosophe, professeur, législateur, administrateur, homme de lettres, dessinateur, graveur, etc.; il n'est guère de science ou d'art qu'il n'ait cultivé. Six grands ouvrages, quatre-vingt-onze Mémoires sur les sujets les plus variés, quarante éloges, quatorze grands rapports, sans compter une foule d'articles, de rapports, de notes, d'observations, de notices, de réflexions, répandus dans les recueils scientifiques ou académiques, sont les preuves de cet immense savoir et dans des genres bien différents. Encore une fois, y avait-il dans le vaste encéphale de Cuvier un organe ou protubérance pour chaque science? Lui-même ne le croyait pas, et son célèbre rapport à l'Institut, en 1808, sur la doctrine de Gall, qu'il condamne, en est un témoignage formel.

Admettons qu'un développement partiel du cerveau produise un penchant déterminé quelconque; mais alors pourquoi l'homme qui l'a reçu, n'est-il pas toujours le même? Pourquoi ce penchant ne se manifeste-t-il quelquefois que très-tard? Pourquoi, au contraire, se perd-il souvent pour reparaître ensuite, comme il arriva à Lagrange et à d'Alembert pour les mathématiques? Pourquoi le même homme change-t-il totalement de goûts et d'affections? Pourquoi La Bruyère a-t-il raison de dire : « Mettez-moi simple soldat, je suis Thersite; mettez-moi à la tête d'une armée dont je réponds à toute l'Europe, je suis Achille? »

Enfant, adolescent, homme fait, vieillard, les goûts, les passions diffèrent absolument; ne doit-on pas attribuer ce changement aux modifications générales de l'organisme, modifications auxquelles participe lui-même l'encéphale? Le point de départ serait-il dans cet organe? on ne saurait le démontrer. Et cet être qui diffère de l'homme sous tant de rapports, la femme, en un mot, est-elle femme, uniquement par une ou plusieurs protubérances spéciales? Il est ici de la dernière évidence que l'organisme entier, et surtout l'utérus, produisent les différences fondamentales du moral et de l'intelligence. Si la femme a des *idées roses,* comme le dit galamment Sainte-Foix, elle les doit certainement à la nature générale de sa constitution.

Vous dites que l'homme a reçu dans telle ou telle petite partie de son cerveau sa qualité dominante, la principale source de ses passions, de ses aptitudes; mais oubliez-vous de faire la part des événements? Sans doute un grand homme s'élève toujours en dépit de tous les obstacles, mais la fortune aussi doit y mettre du sien. Écoutons Gall

lui-même : « Il faut avouer, dit-il, que l'homme dans plusieurs des mouvements les plus importants de sa vie, est soumis à l'empire d'un destin qui, tantôt le fixe contre un rocher comme un coquillage inerte, tantôt l'élève en tourbillon, comme de la poussière. » (*Origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme,* etc., tome 1, page 249.) Oui ; cependant lorsque ce tourbillon a lieu, les facultés mentales, les affections morales, ne devraient-elles pas toujours être dans la même direction, en raison de l'impulsion organique primitive? mais c'est ce qu'on n'observe point toujours; les circonstances seules décident de cette direction ; c'est ainsi que le choc du caillou fait rejaillir l'étincelle en rompant l'obstacle qui la retenait captive. Le grand citoyen de *Tusculum,* philosophe et orateur incomparable, ayant passé sa vie à l'étude des lettres et du barreau, fit pourtant la guerre avec succès. Nommé au gouvernement de Cilicie, il repoussa les Parthes, s'empara de la ville de *Pindenissum,* et fut salué par les soldats du nom d'*imperator*. Qui se serait attendu à trouver un guerrier dans l'auteur des *Tusculanes?* Ceci prouve combien était fausse l'amère raillerie que Salluste fit sur Cicéron, quand il dit « que sa langue allait bien, mais que ses pieds allaient encore plus vite. » Les talents militaires de Cromwell ne parurent qu'à l'âge de quarante-deux ans. Richelieu, prêtre, grand politique, fit voir tout à coup, au siége de La Rochelle, de rares talents militaires. Mirabeau était fait pour être un tyran ou un tribun ; les événements lui donnèrent ce dernier rôle. D'un avocat distingué de Rennes, la révolution fit de Moreau un grand capitaine. Et sans cette même révolution, qu'eût été Napoléon? peut-être un géomètre, un mathématicien, et rien de plus. Le germe de l'empereur futur était-il irrévocablement fixé dans un recoin de l'encéphale?

Il est évident que Gall isole trop le cerveau des autres parties de l'organisme. Son système est absolument renfermé dans son *Musæum* céphaloscopique. Il ne tient aucun compte du système nerveux ganglionnaire, c'est-à-dire des influences viscérales, influences si nombreuses, si actives, si déterminantes sur le cerveau ; enfin il néglige totalement le *consensus* organique, le mode spécial des actes vitaux, résultat du tempérament. Les conséquences extrêmes de son système ne sont donc pas soutenables, c'est un homme d'esprit qui joint le roman à l'histoire de la science.

N'est-il pas plus simple, plus en harmonie avec les faits, d'admettre

qu'une grande intelligence, fruit d'une heureuse organisation, donne à son activité, à sa force, une direction conforme à l'éventualité des circonstances, sans rejeter toutefois certains penchants innés, certaines aptitudes dont on ne peut assigner ni la cause ni le siége?

J'ai fait voir que le génie se composait de facultés souvent les plus opposées; mais admettez qu'il existe autant d'organes physiques dans le cerveau que de qualités diverses, vous arriverez à une contradiction, à un non-sens physiologico-moral. Un grand capitaine, par exemple, n'est-il pas le plus étonnant composé de qualités qui semblent n'avoir aucun rapport : audacieux, entreprenant, rusé, patient, ouvert et franc, profondément dissimulé, tantôt d'un courage emporté et brusquant la fortune, tantôt impassible *cunctator*, soumettant tout au calcul, et ne donnant au hasard que le moins de chances possible? Voyez quel concours de qualités opposées, de talents divers, il faut pour atteindre à ce haut point du génie des batailles. Eh bien! fouillez, cherchez sur la surface et dans les profondeurs du cerveau de celui qui les aura possédées, et dites si vous trouvez cette multitude d'organes physiques, de protubérances qu'elles supposent nécessairement.

Inductions :

Dieu a voulu que notre sang ait, jusqu'à un certain point, sa part d'action sur le moral; il a donné à nos organes, et notamment aux centres nerveux, des formes où se moulent nos penchants et nos passions; à l'être matériel, une influence irrécusable sur l'état spirituel. *Anima etiam pessima, melior in optimo corpore.* (St. Aug., *de Civit. Dei*, lib. 9.) On ne peut rien inférer de cette disposition contre l'ordre moral, parce que le développement marqué et régulier de l'entendement amène presque indubitablement celui d'une haute raison. Il est donc vrai de dire que *vertu* et *intelligence* sont rigoureusement synonymes.

Les impressions vives, fortes, faciles, la conception prompte, la mémoire fidèle, l'attention profonde, le jugement net et sain, l'imagination hardie et féconde, voilà les caractères qui constituent une vaste intelligence : tel est, peut-être, l'*étalon* de l'homme supérieur. Or, ces caractères qui comprennent les trois capacités de sentir, de connaître et d'exprimer, se lient à un système nerveux perfectionné, actif et énergique.

La prépondérance de ce système peut avoir lieu en même temps

qu'il existe une autre prépondérance, soit du système vasculaire, soit de tout autre appareil organique, et cela dans des proportions infiniment variées et relatives aux divers degrés d'énergie organique.

C'est dans ces différences constitutionnelles qu'il convient de chercher l'origine des propensions morales, des talents, des aptitudes, et non exclusivement dans tel ou tel développement partiel et isolé du cerveau, organe, toutefois, dont l'influence est la plus immédiate sur l'intelligence.

Il est d'une grande importance d'étudier de bonne heure ces différences constitutionnelles, si l'on veut donner aux facultés morales et intellectuelles une direction conforme aux indications de la nature. Un homme de génie qui met son cœur et son âme dans ce qu'il crée, obéit, à son insu, à l'impulsion des *tendances organiques;* et dans ce sens, il est toujours lui-même. « Ne forçons point notre talent, » a dit le Fabuliste; or, ce principe du goût le plus pur, est aussi l'exacte expression d'une vérité physiologique.

Ces diverses constitutions se modifient par l'âge, par les habitudes, les maladies; de même aussi voit-on varier les facultés de l'intelligence et les talents qui en émanent. La vie est courte, mais la vie du talent est encore plus courte. Nous l'avons dit, on reconnaît l'âge d'un auteur aux caractères des productions de sa plume. Qui peut ignorer le sens de cette expression, le *bon temps* d'un artiste? encore cette période de sa vie est-elle plus ou moins limitée. Il n'est pas donné à tout le monde de dire comme Necker à Suard : « Oh! le bel âge pour écrire, que soixante et dix ans! »

CHAPITRE XIII.

DU CERVEAU ET DES PRINCIPAUX CENTRES NERVEUX.

« Qu'entendent-ils quand ils disent : *Ce qui pense?* »
— D'AGUESSEAU, *Lettres.* —

Comme il est hors de doute que la prédominance de l'élément nerveux avec plus ou moins de diminution de la contractilité, est le caractère spécial du tempérament des hommes célèbres, il convient d'en étudier les principaux agents. Le système nerveux est *un;* il embrasse et enlace l'économie dans un vaste réseau d'irradiations sympathiques : cependant, considéré anatomiquement, il présente plusieurs divisions. Les physiologistes en admettent deux principales. La première, connue sous le nom d'*appareil nerveux ganglionnaire* ou *viscéral,* a en effet son siége dans les viscères, et son centre à l'épigastre; la seconde est l'appareil *cérébro-spinal.* C'est sur l'appareil nerveux viscéral ou splanchnique, que retentissent les stimulations du cerveau; il les reçoit et les transmet ensuite aux viscères; il réagit à son tour sur le cerveau par des perceptions souvent sourdes et peu distinctes, mais parfois si vives, si énergiques, si impérieuses, que le cerveau est entraîné dans cette réaction. C'est dans ce système que les physiologistes anciens et modernes, à l'exception de Gall, ont placé les déterminations instinctives, les affections et les passions. Ils ont dit : L'homme connaît et juge par le cerveau; il hait ou aime par l'appareil nerveux viscéral. Quoi qu'il en soit de cette opinion, aujourd'hui combattue avec plus ou moins de succès, toujours est-il, d'une part, que les impressions faites sur le

cerveau passent avec une telle rapidité aux viscères, qu'il est impossible d'en apprécier l'instant; de l'autre, que les stimulations énergiques, la sensibilité extrême et quelquefois morbide viscérale, ont une action directe et positive sur le cerveau, notamment dans certaines affections de l'âme. *Avoir des entrailles,* n'est donc pas une simple expression métaphorique; et quand La Rochefoucauld dit que l'esprit est souvent la dupe du cœur, il a exprimé un fait physique aussi bien qu'une vérité morale; vérité d'autant plus exacte et profonde, que sa racine est dans notre organisation elle-même.

L'appareil nerveux *cérébro-spinal* se compose de cette masse qui occupe tout le crâne et se prolonge dans le canal vertébral. Cet appareil est, à vrai dire, le seul centre nerveux; il anime et vivifie chaque point de l'économie; il est partout présent et agissant, au moyen de quarante-deux paires de nerfs qui en sortent; c'est à lui qu'aboutissent toutes les impressions produites à l'extrémité périphérique des nerfs, et d'où partent les déterminations prises dans le cerveau. Excitées par la puissance de l'innervation, les fonctions s'exécutent, l'organisme vit et se meut; de là notre santé, nos maladies, nos douleurs, nos plaisirs, notre existence, notre fin. Quiconque voit pour la première fois le cerveau, après l'enlèvement de la boîte osseuse, ne peut s'empêcher d'éprouver un vif sentiment de surprise et d'admiration. Le voilà donc ce magnifique débris de nous-mêmes, demeure d'un esprit qui a disparu! le voilà cet organe roi, où résident la conscience de l'être, l'homme intelligence, le *moi;* vase mille fois plus faible que l'argile, et qui recèle pourtant le trésor de la pensée!... Quoi! c'est dans cette pulpe blanchâtre, mollasse, putrescible, combinaison d'un instant, que se trouvent l'empire et l'asile de la raison, l'atelier où s'amasse, s'élabore le savoir humain, et où se forment d'immortelles conceptions! C'est dans l'espace compris entre l'apophyse *crista galli* et la crête occipitale interne, c'est-à-dire dans l'espace étroit de quelques pouces que sont les idées de Dieu, d'infini, d'éternité! En effet, le cerveau, véritable *siliqua mentis immortalis,* comme dit Van-Helmont, forme l'indispensable condition de l'intelligence; *habitacle* de l'âme, en lui seul se trouve l'évidente manifestation de l'être immortel dans l'être périssable; sublime preuve du néant et de la grandeur de l'homme. Mais après ce premier élan du cœur, on veut connaître la structure de ce merveilleux instrument. On étudie curieusement ses deux hémisphères si favorablement placés, ses lobes,

ses éminences, ses anfractuosités, ses circonvolutions, ses cavités ou ventricules, ses variétés de couleur, les triples membranes qui l'enveloppent, le pressent, le pénètrent, pour en protéger, pour en soutenir les divisions par des plis et replis heureusement disposés. Une vapeur douce et chaude inonde d'ailleurs ces parties, en facilite, en assouplit les ressorts et le jeu. Il faut aussi remarquer cette prodigieuse quantité de vaisseaux sanguins, leur admirable lacis, leur extrême divisibilité, afin que chaque molécule cérébrale se trouve abreuvée d'un sang éminemment vitalisé. Les physiologistes ont en effet estimé que l'encéphale recevait la sixième partie du sang de l'économie. Mais comment la substance délicate de cet organe peut-elle résister à l'impétuosité de ce fluide? Tout est prévu : les vaisseaux artériels présentent des courbures ménagées avec art, courbures qui rompent et diminuent la force projective du sang; ces artères se réduisent d'ailleurs en vaisseaux capillaires, avant de pénétrer dans le tissu du cerveau. Les veines forment des sinus ou lacs veineux qui reçoivent le trop plein du sang, et le font passer graduellement dans le torrent de la circulation. La nature, pour assurer les nobles fonctions du cerveau, a tellement multiplié les précautions, qu'il faut tous les excès de l'homme pour les rendre vaines; aussi la mort ou d'affreuses maladies en sont-elles l'inévitable suite.

Cependant la curiosité du philosophe, loin dêtre satisfaite, ne fait que s'irriter. Après l'inspection anatomique la plus minutieuse, il désire pénétrer plus avant encore : il voudrait connaître la structure intime de la pulpe cérébrale, quelle est la part d'action de chacune des parties de l'encéphale; il désire tracer l'échelle de proportion entre la forme, la substance du cerveau modifiées et les variations de l'intelligence; établir une corrélation exacte, évidente, calculable, entre l'organe et ses fonctions, entre la cause et l'effet; il voudrait savoir en quoi consiste le mouvement générateur de l'idée; comment de ce fond matériel, si peu consistant, s'élève la pensée avec ses formes diverses et ses vives clartés; enfin, où réside le *moi,* ce point convergent de toutes les perceptions, où la pensée, devenue chair et âme dans sa puissante indivisibilité, n'attend plus que l'ordre de la volonté pour se manifester au dehors... Il y a trois mille ans que l'on cherche la solution de ce grand problème; c'est là une équation composée de si nombreuses inconnues, qu'elle semble à jamais insoluble pour l'esprit humain : toutes les tentatives faites à cet égard ne sont

que des monuments de la faiblesse de notre esprit. Après avoir parcouru le champ des hypothèses dans ses plus larges dimensions [1], on en est revenu à l'observation pure et simple des faits. La physiologie expérimentale a fait de nos jours d'incroyables efforts pour soulever le voile ; quelques aperçus, quelques lueurs incertaines, des résultats généraux ont été jusqu'ici la seule récompense de ces actives recherches. Nous en parlerons dans un instant ; mais à moins de nouvelles méthodes d'investigation et surtout d'instruments plus parfaits que les nôtres, les savants ne pourront franchir les limites du possible et du connu ; et pourtant la science de nous-mêmes dépend complétement de la connaissance parfaite du cerveau, du moins quand on veut véritablement étudier l'homme et non pas l'*inventer*. Tant que cet important secret ne nous sera pas révélé, à peu de chose près, l'être humain sera pour nous un problème insoluble. Le connaîtrons-nous un jour ce haut mystère de notre organisation ? Qui sait ? Le temps, le hasard, le génie, ne sont-ils pas tout-puissants ? n'est-ce pas à l'aide de ce triple levier que nous arrachons quelques secrets à la nature, nous qui paraissons condamnés à l'éternel besoin de rechercher la vérité, et à l'éternelle impuissance de la trouver ?

[1] Parmi ces hypothèses, la plus remarquable et celle qui fut présentée avec le plus d'art, est l'hypothèse de Descartes, qui plaçait le siége de l'âme dans *la glande pinéale*. Cette hypothèse fut adoptée, soutenue avec opiniâtreté. Brossette, le fameux commentateur, cartésien outré, perdit sa jeune femme qu'il aimait beaucoup. La douleur lui suggéra une singulière idée : il fit tirer du cerveau de cette épouse chérie la glande pinéale, la plaça dans le chaton d'une bague d'or qu'il porta ensuite à son doigt pendant près de trente ans.

CHAPITRE XIV.

DES RAPPORTS DU CERVEAU AVEC LA CAPACITÉ INTELLECTUELLE.

Et ipsi animi, magni refert, quali in corpore locati sint; multa enim è corpore existant, quæ acuant mentem, multa quæ obtundant.

— Tuscul., l. 3. —

Jetons donc un coup d'œil sur les résultats obtenus jusqu'à ce jour dans ce sujet obscur et si longtemps débattu. Ces résultats reposent uniquement sur la comparaison faite entre les différents états du cerveau et le développement de l'intelligence.

Il y a des vérités philosophiques qui se démontrent à la pointe du scalpel : une des plus positives est qu'aux particularités de la configuration de l'encéphale, à sa circonvallation, à ses variétés de structure, de consistance, de volume, d'étendue des surfaces, correspondent les modifications infinies que présentent les phénomènes moraux et intellectuels. C'est par cette voie seulement qu'on peut apprécier, jusqu'à un certain point, l'énergie de l'intelligence, déterminer les conditions de son action et les lois de ses actes. Toutefois, ainsi que je l'ai remarqué, la science ne possède encore sur ce sujet que des données générales. Voici les plus remarquables :

Ire donnée. *Le cerveau, ou appareil encéphalique, est l'instrument de la pensée.*

Sans cet organe, aucun signe de l'intelligence ne se manifeste; l'homme ne pourrait ni connaître, ni juger, ni vouloir, ni agir. Ici la cause physique est évidemment liée à la cause finale. Que le cerveau ne soit que l'instrument d'une *force* primitive, ou que, matérialisant

l'élément divin, on soutienne qu'il ait en lui la raison de l'acte qu'il produit, et que l'intelligence ne soit qu'un *effet* du cerveau, de l'*essence cérébrale* pure, toujours est-il, quelque opinion qu'on embrasse, que notre première proposition est inattaquable. Placez la *monade âme* dans une huître, et vous n'obtiendrez rien que ce qu'une huître peut faire et penser.

IIe DONNÉE. *L'appareil nerveux encéphalique est tout à la fois actif et passif.*

C'est ce qu'on appelait autrefois l'*intellect agent* et l'*intellect patient.* En cela, le cerveau est soumis aux lois générales de l'organisation, où tout se réduit à la stimulation et à la réaction. Les deux éléments de l'intelligence sont, comme on l'a remarqué, la capacité et l'occasion, les facultés et les sens, le cerveau et ses excitants. La fin spéciale de cet appareil n'est donc pas seulement de recevoir des impressions, des sensations, non pas même de les retenir, mais de réagir sur ces impressions, de les élaborer, de les modifier, de les reproduire au dehors avec les modifications, les formes que cet organe leur a fait subir. « Il faut que l'homme pense sa parole, avant de parler sa pensée. » (De Bonald.) Il y a donc réaction cérébrale avec conscience de l'être, *mens est suî conscia.* Ainsi juger, raisonner, déduire, méditer, toujours considérés physiologiquement, indiquent le travail même du cerveau; et cette action organique est le signe représentatif de l'activité intellectuelle. La chaleur de tête, la rougeur des yeux et de la face, le battement des artères, la fatigue et l'épuisement du corps, sont les symptômes extérieurs et patents de cette action.

IIIe DONNÉE. *Les variétés de forme et de structure du cerveau correspondent aux divers degrés de capacité intellectuelle.*

Cette assertion est susceptible d'acquérir un certain degré d'évidence. Quand la cause varie, les produits diffèrent également; ce principe est d'une démonstration aussi rigoureuse en physiologie que dans toute autre science. Un crâne éburné, un cerveau dur, consistant, muqueux, diffluent, mal conformé, se lient inévitablement à des perceptions lentes, faibles, incohérentes, bizarres, fortes, énergiques. L'exercice plein, entier de l'entendement, exige l'entier et libre exercice du cerveau; il y a ici les rapports les plus étroits de la cause à l'effet. L'esprit, dit-on, est enfant dans le corps enfant, et au même degré d'enfance. Une légère compression, une simple commotion de l'encéphale, quelque peu de fluide épanché, une certaine accélération

du mouvement circulatoire, un peu de liqueur alcoolique, quelques grains d'opium introduits dans l'économie et agissant sur le cerveau, voilà l'intelligence altérée ou anéantie. Ainsi, plus cet appareil sera parfait, régulier, développé, plus les sensations, les images seront vives, les idées nettes, le jugement exact : donc, la pensée est proportionnelle aux différents états du cerveau. Facile et pure quand il est sain, elle pâlit, se trouble et s'éclipse pendant la maladie, pour reparaître dans tout son éclat quand la cause de son altération vient à cesser. De cette manière, les phases de l'intelligence peuvent se calculer d'après les développements successifs et réguliers du cerveau; il est en quelque sorte possible d'établir une échelle de valeurs morales et intellectuelles, basée sur les progrès et la perfection de l'organisation cérébrale.

Quant à la délimitation précise du siége de chaque faculté, à leur circonscription, je le répète, il n'y a rien de positif à cet égard. S'il est une poésie préexistante dans un cerveau donné, il n'est pas possible de l'attribuer à l'existence « d'une petite proéminence ovalaire située en haut et en avant de chacune des tempes, à l'union de l'angle inférieur du pariétal avec l'os du front. »

IVe DONNÉE. *L'homme a le crâne le plus vaste et la face la plus courte de tous les animaux.*

On ne peut s'empêcher d'admettre cette proposition, au moins d'une manière générale, car les exceptions sont insuffisantes pour être comptées. Le crâne de l'homme doit avoir de dix-neuf à vingt-deux pouces de circonférence, celui d'un idiot n'est que de seize à dix-huit pouces.

En descendant l'échelle animale, on trouve de plus en plus la voûte du front surbaissée, le museau allongé, le cerveau porté en arrière, et l'intelligence diminuée dans les mêmes proportions. On sait que les travaux de Camper, sur les degrés d'ouverture de l'angle facial, ont été basés sur ces différences. Lavater a établi vingt-quatre gradations de la face et du crâne, depuis la grenouillle jusqu'à l'Apollon du Belvédère, du type crapaud au type surhumain. Et ceci n'est point une ingénieuse hypothèse; il est certain que non-seulement il y a de la différence entre la capacité du crâne de l'homme et celle de tel animal, mais que dans les races humaines, ainsi que d'homme à homme, il existe des variétés non moins frappantes. Blumenbach a fait voir, à la Société des sciences de Goettingen, deux crânes pris dans les extrémités

opposées de l'espèce humaine : l'un était celui d'un ancien Grec, l'autre celui d'un *Botécude,* espèce de sauvage du Brésil ; la différence était des plus remarquables. Il a été constaté à la Société phrénologique d'Édimbourg, d'après l'inspection de douze crânes indous, qu'un de ces crânes est à celui d'un Européen comme deux à trois, ou comme le crâne d'un enfant de quinze ans est à celui d'un homme de trente. A ce sujet, un médecin remarque, qu'il faut cesser de s'étonner de voir vingt mille Européens tenir cent millions d'Indiens sous leur domination. J'assistais à l'Académie des sciences, au mois d'octobre 1827, lorsqu'on présenta à cette compagnie la tête d'un sauvage de la Nouvelle-Zélande. Cette tête était celle d'un homme de trente-cinq à quarante ans ; cependant les sutures étaient presque entièrement ossifiées. La cavité frontale était étroite, et la cavité occipitale énorme. On remarqua de plus, dans l'intérieur de ce crâne, une *cloison* osseuse verticale de plus de deux lignes de hauteur. Ce fait anatomique n'avait été observé jusqu'alors que chez les animaux ; d'où l'on conclut que l'angle facial de cette tête et de celles des habitants de la Nouvelle-Zélande étant très-aigu, leur intelligence est par conséquent très-bornée. On peut donc considérer cette race, ainsi que Blumenbach le pensait des Hottentots, comme le point intermédiaire entre le genre homme et le genre *orang.*

V[e] DONNÉE. *La sphère du cerveau peut déterminer jusqu'à un* CERTAIN POINT *la sphère de l'intelligence.*

Les données précédentes ont été pour ainsi dire les prémisses de celle-ci. Les physiologistes sont à peu près d'accord, qu'on risque peu de tomber dans l'erreur, en établissant qu'une grande masse cérébrale est en rapport avec un développement marqué de l'intelligence ; la corrélation organico-morale est ici palpable. Un proverbe anglais, plein de sens, dit qu'une *once* de ce qu'on tient de sa mère, vaut mieux qu'une *livre* de ce qui vient du docteur [1]. La structure angu-

[1] Selon Tiedmann, le poids du cerveau d'un homme fait varie entre trois livres deux onces et quatre livres six onces (livres de douze onces). Celui des hommes supérieurs est très-volumineux, et *vice versâ.* Le cerveau d'une idiote ne pesa qu'une livre huit onces et quatre gros. Selon le même anatomiste, le cerveau des femmes est plus léger que celui des hommes, il varie entre deux livres huit onces et trois livres onze onces. L'auteur n'a jamais trouvé de cerveau de femme qui pesât quatre livres.

Ce n'est que pendant la septième et la huitième année que cet organe parvient à

leuse du crâne, la capacité très-marquée de cette cavité, la hauteur du synciput, la grande distance d'une bosse pariétale à l'autre, le peu d'épaisseur des parois crâniennes, indiquent l'étendue de la puissance mentale. C'est ainsi qu'on peut en tracer les limites, en compasser la sphère. Rapprochez ces limites, l'esprit se rétrécit, l'homme descend, la balance des appétits bruts l'emporte; agrandissez-les, l'âme se développe, l'esprit gouverne et l'homme s'élève. Si la Divinité faisait tout à coup à l'homme le magnifique don d'un accroissement de substance cérébrale, à quel degré parviendrait l'intelligence humaine! Nul doute que notre système actuel de connaissances ne fût totalement renversé. Oh! quel mécompte dans notre petit savoir!

Ainsi l'homme supérieur, destiné à faire époque, est remarquable en général par une configuration de la tête qui annonce que le cerveau est volumineux et très-développé. Un physiologiste (M. Magendie) fait remarquer que dans le cerveau de l'un des savants les plus illustres de la France (Delaplace), les lobes du cerveau étaient presque demi-sphériques. Dans la plupart des idiots, au contraire, dit-il, le diamètre antéro-postérieur de ces lobes, est double au moins de la hauteur. (*Physiol.*, tom. 1, p. 228.) Pour faire connaître la stupidité de Thersite, Homère lui donne un corps contrefait et une *tête difforme*. Loin de là, ses dieux et ses héros ont tous une tête de forte dimension. Quelques faits isolés n'infirment point les assertions précédentes, fondées sur une foule d'observations exactes et positives. Quoi qu'on dise, un front bas et comprimé est un signe de mauvais augure pour l'esprit : *Monstrum in fronte, monstrum in animo.* La sagesse et le génie ont toujours fait choix d'un front large et proéminent.

VIe DONNÉE. *La perfection de structure cérébrale doit coïncider avec le volume de l'organe.*

son entier développement. Il diminue de volume dans la vieillesse, mais dans des proportions variables.

Ce poids du cerveau reste généralement le même, malgré l'augmentation ou la diminution du volume du corps. C'est à cause de cela que les personnes maigres semblent avoir un cerveau plus gros que les individus fortement constitués. Le cerveau d'un nouveau-né est, relativement au volume de tout son corps, la partie la plus développée; la proportion est de un à seize; mais le cerveau devient proportionnellement plus petit en comparaison du corps, à mesure que l'homme s'approche de son entier accroissement.

A quoi serviraient d'amples poumons ou un vaste estomac, si la structure de ces organes était débile et altérée? La même observation peut se faire pour le cerveau : il faut que la *nevrine* ou substance nerveuse, ait une grande perfection originelle; il faut que la fibre cérébrale soit pourvue d'une irritabilité, d'une vibratilité particulière; que l'harmonie des différentes parties qui composent l'encéphale soit complète; qu'il y ait un rare ensemble d'activité dans cet organe, très-compliqué, pour produire une haute intelligence. A vrai dire, cette perfection de structure influe peut-être plus que la masse cérébrale pour la production des phénomènes de l'idéogénie, dans les disproportions mentales qui séparent un homme supérieur du reste des mortels. Ceci explique comment des individus gratifiés par la nature d'un encéphale volumineux, n'ont pourtant qu'une intelligence bornée, et *vice versâ.* La mensuration du crâne et du cerveau étant la même chez deux individus, l'un n'est qu'un sot, et l'autre est remarquable par la force et la vivacité de son esprit. D'où provient cette différence? certainement d'une différence organique intrinsèque, tout à fait inappréciable pour nous. La nature n'a pas été également libérale envers tous les hommes, mais on ne connaît ses dons que par les effets qu'ils produisent. Nous n'avons guère que deux moyens de constater la puissance morale par l'énergie physique; l'un est le développement marqué de l'encéphale, ce qui suppose un haut degré d'activité de cet organe; l'autre consiste dans l'étendue et la multiplication comparatives des surfaces du cerveau au moyen de ses anfractuosités, disposition qui établit de nouveaux rapports entre l'appareil nerveux et les appareils électro-moteurs des physiciens. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces anfractuosités ne présentent aucune profondeur chez les animaux, et bien peu chez les idiots. De nouvelles expériences donneront sans doute des résultats précis et invariables sur ces importants objets.

Toutes les observations faites jusqu'à ce jour tendent à confirmer les données que je viens d'exposer, ainsi que beaucoup d'autres, mais qui ne peuvent trouver place ici. Les recherches anatomiques, les expériences physiologiques, les cas de maladie, les faits d'anatomie comparée, fournissent sans cesse de nouvelles preuves qui viennent se grouper autour de quelques vérités désormais inattaquables. Un examen approfondi et comparatif des têtes d'hommes célèbres aurait pu éclairer la science; mais jusqu'à présent cet examen a été très-

borné, le plus souvent fait avec peu de méthode et d'attention, surtout dans les âges précédents. En voici quelques exemples, dignes cependant d'un vif intérêt :

Tête de Pascal. A l'époque où mourut ce grand homme, en 1662, âgé de trente-neuf ans et deux mois, on connaissait à peine l'anatomie pathologique, encore moins étudiait-on les rapports du cerveau avec l'intelligence. Cependant à l'ouverture de la tête de l'auteur des *Provinciales,* on remarqua une quantité considérable de matière cérébrale. On observa de plus, que la substance du cerveau était très-consistante, presque dure, enfin que le lobe gauche était très-altéré. Cette dernière circonstance fit dire dans le temps, que Pascal avait été grand homme d'un côté de la tête, et à moitié fou de l'autre côté; que dans sa tête, la sagesse et la folie avaient chacune leur appartement. Il faut convenir que les actions et les écrits de ce *fou sublime,* ainsi que l'appelait Voltaire, justifient en quelque sorte cet étrange jugement.

Tête de Voltaire, mort en 1778, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Le crâne était petit en apparence. Il fut ouvert par Pipelet, membre de l'Académie de chirurgie. Le médecin Rose de l'Épinay, qui était présent, vint aussitôt rendre compte à la Faculté de médecine des résultats de l'autopsie. Deux choses furent principalement remarquées : le peu d'épaisseur des parois osseuses du crâne, malgré l'âge avancé du sujet, et l'énorme développement de l'encéphale. Le cerveau ne fut point disséqué; on l'enleva en entier, et un pharmacien célèbre, *Mitouart,* le fit durcir dans l'alcool bouillant, pour le conserver ensuite dans de l'esprit-de-vin. Le bocal qui contenait cette singulière relique fut conservé par Mme de Villette, où un médecin dit l'avoir vu en 1789. Longtemps après, dans une société savante, on mit une petite portion de ce cerveau en contact avec la lumière d'une bougie; elle s'enflamma et jeta de vives étincelles. Spectacle de pure curiosité; le cerveau de Voltaire ne projetait plus qu'une lumière toute physique, ombre de la lumière de l'esprit.

Tête de J.-J Rousseau, mort en 1778, âgé de soixante-six ans. Beaucoup d'écrivains de cette époque, notamment Bernardin de Saint-Pierre, nous apprennent que l'auteur d'*Émile* avait le crâne très-développé, le front *rond et élevé.* Simon Bouret et Gilles Casimir Chenu, maîtres en chirurgie, ouvrirent cette puissante tête en présence de Lebègue de Presle, médecin et ami du philosophe. Ils ne

trouvèrent rien d'*extraordinaire* dans le cerveau, qu'une certaine abondance de sérosité remplissant les ventricules.

Tête de Mme de Staël, morte en 1817, âgée de cinquante et un ans. Tous les spectateurs furent frappés de l'énorme quantité de matière cérébrale qui était contenue dans le crâne; les parois de celui-ci étaient d'ailleurs très-minces. Tout annonçait dans cette tête une grande force de création poétique et artistique.

Tête de Napaléon Buonaparte, mort en 1821, à l'âge de cinquante-deux ans. Certes, tous les contemporains ont été d'accord sur ce point, tous ont vu, remarqué

> Ce front prodigieux, ce crâne fait au moule
> Du globe impérial.
>
> (V. Hugo.)

On a dit avec raison que ce front où reposaient le génie et la puissance, aurait suffi dans un autre pour exprimer à lui seul toute une physionomie. Par une mesure assez étrange, le crâne de Napoléon ne fut point ouvert. On se contenta de l'explorer extérieurement et de le mesurer. « Cette tête avait vingt pouces et dix lignes de circonférence; le front était haut, les tempes légèrement déprimées, les régions syncipitales très-fortes et très-évasées. » (*Mémoires d'Antomarchi.*) On peut conclure, d'après cette circonférence, une grande capacité de la boîte osseuse et un cerveau très-développé. En effet, toute la partie antérieure du crâne, la région frontale, les yeux et le nez avaient une parfaite conformation, le reste de la physionomie ne présentait pas un ensemble de traits aussi heureux. On sait qu'un portrait très-ressemblant du vainqueur d'Arcole ayant été présenté à Lavater, celui-ci l'examina longtemps, puis, par une sorte d'inspiration, il porta ce singulier jugement : *Le haut d'un aigle, le bas d'un tigre.*

Tête de Byron, mort en 1824, à l'âge de trente-six ans. Le procès-verbal d'ouverture du corps prouve que ce grand poëte avait reçu de la nature la conformation de la tête la plus heureuse. On remarqua le peu d'épaisseur des os qui composent le crâne, et un encéphale très-volumineux. Cependant les sutures des os crâniens étaient presque entièrement ossifiées, phénomène bien rare, à l'âge où mourut Byron. Qui sait l'influence de cette singularité anatomique sur le génie élevé, mais bizarre et original de cet illustre poëte?

Tête de Gall, mort en 1828, âgé de soixante et onze ans. Cette tête était volumineuse. Le crâne ayant été scié avec précaution, on remarqua que les os étaient épais de trois lignes antérieurement et postérieurement. Les vaisseaux de la surface étaient seuls légèrement injectés, aucune trace d'ossification ne se faisait remarquer dans les artères cérébrales, malgré l'âge avancé du sujet. Le cerveau avait acquis beaucoup de développement; sa masse totale pesait deux livres dix onces sept gros et demi. La substance en était ferme, consistante et la forme très-régulière. Plusieurs altérations peu dignes de remarque furent également notées. Ce cerveau ayant été conservé, on ne fit aucune section pour en connaître la structure intérieure, circonstance qui est vivement à regretter. Il eût été curieux de découvrir la protubérance dominante de ce médecin, dont l'ingénieux système est assez connu.

Tête de Cuvier, mort le 13 mai 1832, âgé de soixante-trois ans. L'aspect seul de la tête de cet illustre naturaliste annonçait la vaste capacité et le volume de son cerveau. L'examen anatomique qui en a été fait, prouve que cet encéphale avait acquis, en effet, un développement extraordinaire; le poids de la masse cérébrale était de cinq livres cinq onces cinq gros trente-six grains (livre de douze onces ou médicinale). On remarqua, en outre, que l'excès de poids de cet encéphale tenait presque exclusivement à l'énorme développement des lobes antérieurs du cerveau, précisément dans la région où l'on s'accorde à placer le siége de l'intelligence. La grande étendue de *surface cérébrale* à laquelle on attribue la supériorité intellectuelle, fut aussi observée sur ce cerveau extraordinaire, qui présentait des plis, des circonvolutions, des anfractuosités très-profondes.

On voit que ces recherches sur l'étude du cerveau, en général, ne présentent rien de bien positif, à l'exception du volume et de l'étendue des surfaces de cet important viscère; mais l'action intime et moléculaire de l'organe, mais le type normal d'action encéphalique, mais les rapports entre telle forme cérébrale et telle activité des facultés mentales, comment le génie est *en puissance* dans un cerveau donné, tandis que l'ineptie prédomine dans un autre encéphale, voilà ce qui est absolument inconnu. Combien il reste encore à faire et à découvrir! la voie est à peine ouverte! Remarquons, toutefois, que ce n'est que depuis bien peu de temps qu'on observe le cerveau, qu'on l'étudie avec méthode, avec opiniâtreté. Non-seulement la nature a jeté un

voile épais sur cet important secret, mais certains préjugés s'opposent encore à cette étude. On rejette les faits, on conteste les résultats. Pourquoi, dit-on, donner à l'esprit une source matérielle? Pourquoi *animaliser* le génie? L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* s'élève surtout contre de pareilles opinions. Selon lui, l'intelligence et l'organisation n'ont aucun rapport. Que peut-on faire, dit-il, en mettant *ceci* à côté de *cela?* Pure subtilité. A quoi sert de nier des faits? la vérité est ce qui est, précisément le résultat des faits. D'ailleurs, ceci a été mis à côté de cela par l'auteur des temps et des mondes, et à des fins quelconques. Acceptons donc la nature humaine telle qu'elle est, car, dit Van-Helmont, les lois de l'organisation sont l'*ordre de Dieu*. Mais on redoute les conséquences; c'est en vain. Sauf les cas de folie ou de maladie, l'instrument est toujours à la disposition de la puissance, il y a subordination de l'organe au *moi* recteur de la volonté. Tenons-nous-en à ces principes, jusqu'à ce que nous puissions concevoir ce que serait l'intelligence sans le *substratum* cérébral, l'esprit sans la matière, la pensée pure, ni restreinte dans les formes organiques, ni limitée dans l'espace et le temps.

CHAPITRE XV.

DE L'ENTHOUSIASME, DE LA VERVE OU ORGASME CÉRÉBRAL.

Ut potero, explicabo, nectamen quasi Pythius Apollo... sed ut homonculus... probabilia.

— TUSCUL., lib. 1, 9. —

Nous avons jusqu'à présent examiné l'organe, jetons maintenant un coup d'œil sur la fonction elle-même; considérons l'encéphale dressant l'appareil de ses forces et exerçant toute son activité.

L'action du cerveau, portée jusqu'à un certain degré, tient à une des lois générales précédemment exposées, celles de la concentration. Un organe est-il vivement excité, il devient aussitôt un centre où affluent le sang, la sensibilité et la vie avec eux. Or, si l'on considère que l'encéphale est la source et le dispensateur de cette même sensibilité, que toutes les impressions et les sensations se réunissent en lui, de plus, que cet organe est éminemment excitable, actif, éminemment développé chez les hommes doués de hautes facultés morales, on concevra cette étendue, cette force de pensée, cette facilité d'exaltation, ce penchant à l'enthousiasme qui caractérisent la plupart des grands hommes. Tous vivent presque entièrement de la vie du cerveau. Que le génie ne soit autre chose que l'attention, selon Buffon, ou la patience, d'après Hugues Blair; qu'il consiste dans l'heureux accord d'une imagination forte et d'une grande rectitude de jugement, comme il me semble plus probable, toujours est-il qu'il indique une puissante action de l'appareil encéphalique. Aussi sentir, méditer, réfléchir, imaginer, c'est non-seulement exercer les forces cérébrales, c'est

encore concentrer leur action, sur un point, sur une série d'idées. Arrivé à cet état de concentration, l'homme se replie sur-lui-même, s'isole des sens, s'enfonce dans les profondeurs de son être moral : l'oreille *n'écoute plus,* l'œil a cessé de *regarder.* Certes, il n'est personne qui n'ait plus ou moins éprouvé une pareille fermentation de l'intelligence; mais le degré n'étant pas le même, les produits diffèrent essentiellement. La plus étroite organisation possible du cerveau, n'exclut pas l'enthousiasme; mais les résultats sont sans valeur. L'esprit de secte, de parti, de coterie, peut *monter la tête* ou l'échauffer, ce ne sera toujours qu'une chaleur stérile et sans lumière. Mais faites que cette action se passe dans une tête heureusement organisée, c'est alors que les sciences et les arts s'enrichissent, que le génie travaille à ses œuvres d'airain. Le livre de vie et d'immortalité n'est ouvert qu'à ceux qui ont ces hautes prérogatives. Quoi qu'il en soit de cette différence et de ses effets, l'acte vital n'en est pas moins identique, il y a dans le cerveau agissant, une concentration plus ou moins énergique de la puissance nerveuse.

Bien plus, cet acte considéré en lui-même, présente chez l'individu même le plus excitable, des nuances infiniment variées, ainsi que nous en avons fait la remarque. Depuis l'attention fugace et légère, jusqu'à l'attention profonde et tenace, puis jusqu'au ravissement en esprit, à l'extase contemplative, véritable *simplification de l'âme,* la concentration des forces cérébrales montre une ligne progressive de hauteur et d'abaissement très-remarquable. Cette différence est relative à la constitution individuelle, au tempérament cérébral et intellectuel, au climat, à l'éducation, aux institutions, à l'excitation du moment, au genre même du travail. Aussi les secousses si fatales à la santé et inévitables dans cette prodigieuse activité de l'esprit, sont-elles toujours proportionnées à la fréquence et à la force des hyperstimulations cérébrales. Pour bien concevoir cette vérité, pour la mettre dans tout son jour, tâchons de nous faire une idée exacte de ce qui se passe dans l'économie quand elle est fortement ébranlée par les agitations du génie en pleine effervescence.

Je suppose donc un de ces favoris de la nature entrant dans son cabinet ou dans son atelier pour y travailler. Il est calme et posé; sa tête est froide, son âme en repos et ses sens rassis; quelques idées vagues, flottant çà et là dans l'esprit, sont à peine arrachées, *rien ne vient,* selon le mot consacré. Cet homme médite plus profondément,

il s'agite lui-même, il se frappe le front, mouvement de ceux qui composent, et que Quintilien compare noblement à ces coups de fouet dont le lion bat ses flancs lorsqu'il se dispose au combat. Peu à peu une espèce de révolution a lieu dans l'économie, l'ébranlement gagne de proche en proche, la fièvre de l'inspiration commence; une sorte de *rigor* fébrile se fait sentir, comme il arrive dans les grandes crises lorsque la nature recueille ses forces. La peau devient pâle, le pouls petit, quelquefois rapide, souvent irrégulier, preuve que l'excitation nerveuse a passé jusqu'à l'appareil circulatoire; il y a une sorte de malaise général et indéfinissable.

Cependant la tête se trouve dans un état manifeste d'*æstuation,* on sent qu'elle est en travail d'enfantement d'idées fortes et élevées; un courant impétueux de sang artériel, saturé d'oxygène, de calorique et d'électricité, y porte une chaleur extraordinaire. Le visage est coloré, les yeux sont animés, scintillants, le front est brûlant, tout annonce que dans l'intérieur un grand travail a lieu. En effet, le cerveau, dans un état de vitalité extrême, réagit avec force sur les perceptions et sur les idées qu'il recèle : il les agite, les combine et les met en fusion. Tous les ressorts de la pensée son violemment tendus, chaque fibre médullaire participe à ce grand mouvement. Bientôt les sympathies morales se réveillent, les pensées jaillissent, les images affluent, les souvenirs débordent, le souffle inspirateur se répand dans l'âme, *en Deus! ecce Deus!* Alors sont produits les chefs-d'œuvre des arts, car cet état de rapt intellectuel se transmet par des symboles matériels; la toile se colore, les morts revivent; le musicien conçoit ses plus heureux motifs; le poëte saisit l'expression qui fixe et grave sa pensée fugitive, lui donne du corps et l'être; de là ces vues neuves et pénétrantes, ces soudaines illuminations, ces prophétiques intuitions du génie, le don qu'il a reçu de découvrir le possible et d'*inventer* la vérité [1]. De là aussi, ces intarissables effusions du sentiment, ces élans, ces transports,

Et ces ailes de feu qui ravissent une âme
Au céleste séjour.

(J.-B. ROUSSEAU.)

[1] « Ce qui distingue le plus les hommes, est que ceux qui ont fait de grandes actions, ont vu devant les autres le point de leur possibilité. » (Le cardinal DE RETZ, *Mém.*)

Ce brûlant paroxysme ne dure que peu d'instants; nul mortel ne pourrait supporter, s'il se prolongeait, un tel degré d'enivrement et d'enthousiasme, une pareille tension des forces cérébrales. Bientôt le relâchement succède au spasme, la solution des forces à leur exaltation; les ressorts se détendent, les organes épuisés s'affaissent, et une sorte d'accablement, de *deliquium animi* se fait sentir. Ainsi l'aigle, après s'être élevé à d'immenses hauteurs, après avoir fixé un instant le soleil, se fatigue, ploie ses ailes et s'abat. Triste condition des mortels! on dirait que la nature, jalouse de tant d'avantages, se hâte de rappeler à l'homme son origine terrestre. L'équilibre de ses fonctions se rompt par ces mouvements presque surhumains; l'esprit s'élève, mais la matière se décompose. Une chose trop certaine, c'est que la santé se trouve toujours compromise par suite de cette violente gymnastique intellectuelle. De semblables exaltations et rémissions périodiques de l'activité encéphalique, ont pour résultat infaillible, une énervation radicale des forces. Il y a tant de sensibilité concentrée alors sur le cerveau, que les autres organes s'alanguissent et souffrent par défaut de l'élément nerveux, excitateur de leur action. Remarquons, en effet, que les hommes qui s'exposent le plus aux contentions de l'esprit, et qui éprouvent cette espèce d'épilepsie poétique, sont en général débiles et languissants, la force tonique et contractile ayant éprouvé une atteinte funeste. Parmi eux se trouvent surtout ces êtres *crisiaques*, sensibles et maladifs, ces natures fébriles et souffrantes, dont la santé est un problème de chaque instant. On peut citer des exceptions, mais elles sont infiniment rares.

A la vérité, la violence des mouvements n'est pas toujours telle que je viens de la décrire dans ce type paroxystique; mais souvent aussi ces mouvements, quoique plus faibles, sont plus répétés : or, la fréquence et la permanence de l'excitation cérébrale entraînent les mêmes dangers, il y a compensation ; c'est ce qui se voit surtout chez les grands géomètres, les diplomates, les jurisconsultes, chargés d'affaires épineuses, et qui exigent une forte et longue attention, chez les médecins vivement préoccupés de maladies graves et compliquées; leur sommeil en est plus souvent troublé qu'on ne croit. Ajoutons que la foule, qui frappe en vain à la porte des muses, ne saurait ni concevoir ni éprouver de pareils ébranlements. Un *cerveau rétif* sentira-t-il jamais les symptômes de cette obsession presque divine? Qu'attendre de ces complexions inertes? car, selon le proverbe indien,

on ne fait pas descendre une pluie d'or de sa tête, quand la mine n'y est pas. Il n'en est pas de même chez certaines organisations, où une vive et subite flamme embrase tout à coup l'imagination et bouleverse l'économie. Dans ces instants de délire qui constituent l'*œstre* poétique, Grétry crachait le sang à pleine bouche, Mozart ne se possédait plus; Weber, dont on a dit, *urit mature ut Mozart,* se consumait en effet. Lagrange sentait son pouls devenir irrégulier, et les mouvements du cœur se troubler. Rousseau avait exactement un accès de fièvre, Dryden éprouvait un tremblement général, Alfiéri une sorte d'obscurcissement de la vue, etc. Ces exemples seraient infinis. Quand la mesure d'activité d'un organe dépasse l'état normal, il faut bien s'attendre à de nombreux accidents : or, que sera-ce si c'est le cerveau même, le foyer de la sensibilité, le suprême régulateur des fonctions qui se trouve dans cette condition? Montesquieu écrit à son ami l'abbé de Guasco : « J'ai pensé me tuer depuis trois mois, afin d'achever un morceau que je veux y mettre... Cela formera trois heures de lecture; mais je vous assure que cela m'a coûté tant de travail, *que mes cheveux en ont blanchi.* »

Un autre effet non moins remarquable de ces impétueux mouvements, et sans contredit le plus triste de tous, c'est la perte du sentiment de la personnalité. L'intensité, la permanence des idées en amène quelquefois la dissonance. La concentration de la force pensante répétée, poussée à son dernier terme, accable et stupéfie parfois le système nerveux. L'homme de génie descend tout à coup au-dessous de la brute, guidée au moins par son instinct. Des poëtes, des artistes, des philosophes, quoique en petit nombre, ont été jetés hors du sentier de la raison, en voulant élever leur vol trop haut ou plonger trop avant dans les obscures profondeurs de la métaphysique. Et même, sans descendre à cet abaissement mental, il est certain que les longs travaux de l'esprit donnent aux hommes les plus marquants quelque chose d'insolite qui surprend et étonne; on dirait des êtres à part de notre espèce, soit par la singularité de leurs opinions, qui ne se raccordent pas avec celles de leur époque, soit par la bizarrerie de leur conduite et leurs distractions presque somnambuliques. L'étrange exclamation de saint Dominique ne surprend que ceux qui ne les ont point étudiés. On sait que ce grand homme, étant à la table de saint Louis, s'écria tout à coup en frappant sur la table : *Conclusum est, contra manichæos!*

Quelquefois Newton, en se levant, s'asseyait tout à coup sur son lit, arrêté par quelque pensée, et demeurait ainsi à moitié nu pendant de heures entières, suivant toujours l'idée qui l'occupait. Il aurait même oublié de prendre de la nourriture, si on ne l'en eût fait souvenir; et même il n'était pas impossible de lui persuader qu'il était satisfait.

Un jour le docteur Stukeley, son ami particulier, étant allé dîner avec lui, attendit longtemps qu'il sortît de son cabinet, où il s'était renfermé. Enfin, pressé par le besoin, le docteur se résolut à manger d'un poulet qui se trouvait déjà placé sur la table; après quoi il remit les restes sur le plat et y plaça aussi une cloche de métal qui servait à le couvrir. Enfin, plusieurs heures s'étant écoulées, Newton parut et se mit à table, en témoignant qu'il avait grand faim; mais lorsqu'ayant levé la cloche il vit les restes du poulet découpé : « Ah! dit-» il, je croyais n'avoir pas dîné, mais je vois que je me trompais. »

Une pareille tension des forces cérébrales finit par compromettre la santé de ce grand homme; aussi tomba-t-il quelque temps dans une espèce de stupeur ou d'aliénation mentale. Les uns attribuèrent cette maladie au chagrin qu'il éprouva de la perte de ses papiers consumés dans l'incendie de son cabinet; les autres, avec plus de vraisemblance, à l'excès du travail d'esprit. Toujours est-il qu'après cet accident, il ne s'occupa plus de grands travaux de mathématiques. Sa tête s'affaiblit au point que, quand on venait le consulter sur quelque endroit de ses ouvrages, il répondait : « Adressez-vous à M. Moivre, il sait cela » mieux que moi. » (*Biographie universelle*, art. NEWTON, par M. Biot.)

On a souvent cité ce trait de Beethoven. Étant entré à Vienne chez un restaurateur, il demande la carte, la retourne, tire un crayon de sa poche, trace des lignes et des notes sur le revers. Quelques instants après, un garçon apporte le potage; Beethoven répond qu'il a dîné, et, sans laisser le temps de faire la moindre objection, il paye et s'en va. Ces hommes, revenus à l'état calme, sont eux-mêmes effrayés des espaces que leur esprit a parcourus. Hoffmann, auteur des *Contes fantastiques*, s'était fait, dans l'intention de constater l'état de son imagination, une espèce de thermomètre qui indiquait l'exaltation de ses sentiments; ce thermomètre s'élevait quelquefois à un degré peu éloigné d'une véritable folie. Toutefois n'allons pas trop loin; rappelons-nous toujours que c'est à l'imagination que tout ce qu'il y a jamais

eu de génies créateurs, d'esprits élevés, de poëtes sublimes, d'orateurs distingués, de savants capables de faire d'importantes découvertes, doivent leurs plus belles productions. Pourquoi cela? c'est que l'emploi *bien dirigé* de cette faculté fait mieux voir et sentir tout ce que l'on sent. L'imagination rend en quelque sorte les yeux plus perçants, les organes plus sensibles, plus aptes, plus intelligents, et cela uniquement en les rendant plus attentifs. On reconnaît ici la puissance de la loi de concentration vitale; cependant la multitude n'en juge pas ainsi. Dans le style de la médiocrité ou de l'envie, un esprit de haute portée n'est qu'un esprit systématique. Le vulgaire de tous les rangs ne voit souvent aucune différence de l'imaginé à l'imaginaire, de l'étude des lois de la nature à des systèmes faits pour amuser l'*oisiveté* de la raison, des vues fécondes et hardies du génie à des vues chimériques, du nouveau au paradoxe, de l'extraordinaire à l'extravagant, du raisonnement profond au raisonnement creux, de la méditation à la rêverie, de la contemplation à de folles visions, de l'esprit sublime, en un mot, à la folie, au cerveau dérangé. Il n'y a que le temps, la justice des siècles et la raison de quelques sages qui mettent chacun et chaque chose à sa place.

CHAPITRE XVI.

DES AVANTAGES DU TEMPÉRAMENT AVEC PRÉDOMINANCE NERVEUSE.

Fortunatos! sua si bona norint.

I.

Il est des médecins qui, n'envisageant la question que sous un rapport, n'ont vu dans le tempérament dont il s'agit que l'imminence des dangers et des maladies qu'il entraîne; d'autres, au contraire, n'ont été frappés que de ses avantages; on a même poussé les choses jusqu'au paradoxe. Un docteur allemand a fait l'éloge de la maladie; d'Autreau, poëte français, a célébré la gale; un médecin savant et judicieux, M. le professeur Fouquier, n'a-t-il pas tracé avec talent le tableau *des avantages d'une constitution faible,* sans doute par motif de consolation? L'erreur me paraît évidente des deux côtés. Tâchons donc de reconnaître le bien et le mal, presque toujours mélangés; de chercher la vérité où elle est ordinairement, dans une rigoureuse impartialité.

Une haute stature, une vaste charpente osseuse, revêtue de masses musculaires compactes et saillantes; une ample poitrine, de fortes épaules, un bras herculéen, peuvent être les attributs de la force physique, mais ne donnent aucune garantie pour une santé inaltérable. Cet organisme prouve seulement que le système musculaire est très-développé, que la contractilité prédomine. Mais quelle est la condition indispensable pour conserver la santé et prolonger l'existence? la voici : un accord parfait des fonctions, un juste équilibre

des forces, une balance exacte et proportionnelle des actions organiques : or, c'est ce qui n'a pas toujours lieu dans les corps athlétiquement constitués. La nature, chez l'homme robuste, triomphe toujours par l'énergie des mouvements; mais il arrive tel obstacle qu'elle ne peut surmonter; alors, cette force devient un ennemi pour celui qui la possède. L'intensité constitutionnelle des forces doit donc se calculer par leur régularité, leur pondération, jamais par leur excès. Si la sensibilité extrême prédispose à une foule d'affections pathologiques, la puissance contractile, hors de proportion avec les autres facultés, présente les mêmes résultats. Une santé exubérante touche de près à son altération. Trop de sang, trop de chair, trop de vie, source inévitable de maladies. Celse en a fait la remarque en parlant des athlètes : *Ea corpora quæ more eorum, repleta sunt, celerrime senescunt et ægrotant;* et pourtant, dans l'antiquité, la force du corps était en singulier honneur. La couronne, aux jeux olympiques, ornait souvent le front d'un lutteur ignorant, d'un grossier athlète. Quoi qu'il en soit, ces corps si vigoureux en apparence n'ont qu'une sorte d'énergie en quelque sorte mécanique; la force radicale leur manque, celle du principe nerveux.

D'ailleurs, de deux choses l'une : ou l'homme vigoureux est apathique; alors, exerçant peu la force de ses membres, il se manifeste un état pléthorique, véritable imminence morbide : ou bien comme il arrive trop souvent, se confiant imprudemment à cette vigueur qui l'a secondé tant de fois, il s'abandonne à des excès qui aboutissent tôt ou tard à la maladie. Celle-ci est-elle légère, l'équilibre se rétablit promptement; mais il peut arriver que la cause morbifique résiste : alors la violence et l'impétuosité des mouvements sont telles, que l'art et la nature deviennent impuissants; le mal s'aggrave, les désordres sont irréparables, la gravité des symptômes s'accroît rapidement, l'orage éclate, et le *chêne orgueilleux* tombe déraciné.

L'homme de lettres, le savant, l'artiste, assez souvent d'une constitution grêle et faible, ne se laissent pas aller facilement aux excès; ils ménagent leur santé, si aisément insultée par le moindre écart. Sobres, continents, réservés, ils agissent avec prudence et circonspection, au moins quand ils savent *raisonner* leur existence. D'ailleurs, la sensibilité dont ils sont si libéralement pourvus par la nature, les préserve d'une infinité de dangers. Éveillée à chaque instant, elle parcourt rapidement tous les organes, les avertit du moindre choc,

du plus petit accident nuisible à leur faible mécanisme. Sentinelle vigilante, elle ne laisse s'enraciner aucune cause de destruction, en s'exaltant facilement dans chaque organe aux prises avec le mal. A la vérité, ces hommes sont souvent malades; mais aussi la maladie, par cela même que la constitution est débile, marche-t-elle ou avec moins d'intensité, ou avec plus de lenteur; le malade et le médecin ont le temps de concerter leurs moyens pour la combattre : enfin, les accidents sont moins rapides, la lutte moins vive, *le roseau plie, et ne rompt pas.*

Ainsi on peut établir, que les individus doués d'un tempérament nerveux avec diminution de la contractilité, comme la plupart des penseurs, sont en général peu exposés aux maladies graves, pourvu qu'ils écoutent la voix de la nature. S'ils s'éloignent des limites de la modération, ils y sont bientôt ramenés par la faiblesse de leurs organes. La sagesse est ici de nécessité physique; or, il faut l'avouer, le tempérament est le vrai moule de la philosophie pratique.

Au reste, la tempérance chez le savant, chez l'artiste qui a *réfléchi* sur lui-même, est une vertu qui coûte peu et rapporte beaucoup. Cette heureuse impuissance où il est de ne point s'écarter des lois de l'hygiène, est la source de son bonheur, souvent même de sa gloire, parce qu'il peut se livrer aux travaux qui la fondent. Ajoutons que plus on a cultivé son esprit, et moins on cherche à être homme par ses organes. Oui, quoi qu'on en dise, la culture de l'intelligence simplifie les besoins, diminue l'âpreté pour le lucre, ôte à la richesse matérielle une partie de son importance. Sans doute, l'homme délicat, nerveux, très-impressionnable, doit s'étudier, se regarder vivre, appliquer sa pénétration à connaître jusqu'à quel point il lui est donné de satisfaire ses désirs; mais au moins jouit-il de l'absence du mal, sinon de plaisirs trop vifs; il a sans cesse les *jetons à la main.* Personne plus que lui ne sent le prix de la santé, ce qui le dispose à faire le plus de sacrifices possible pour la conserver. N'en est-il pas récompensé à chaque heure, à chaque instant? Ne sait-il pas que l'avenir est la compensation du présent? Il ne néglige donc ni remarques, ni soins, ni précautions pour atteindre son but. A qui le blâmerait, voici sa réponse : La nature m'a refusé des forces capables de résister aux causes de maladies, j'y supplée par ma prudence. Je suis né faible, et pourtant je vis; bien plus, je vis presque exempt de maux, et avec des chances de longévité. Il y a en effet, dans certains hommes

de faible complexion, une *ténacité de vie* qui étonne, mais dont on trouve aisément les raisons, quand on examine avec quel art ils soutiennent la lutte contre les agents destructeurs de la vie.

Supposons maintenant le cas de maladie pour l'homme délicat ainsi que pour l'homme robuste et musculeux; eh bien! l'avantage reste souvent au premier. Outre, comme je l'ai dit, que la nature ne précipite pas les mouvements et les secousses chez l'individu faible, celui-ci se résigne assez facilement; il attend, il espère, et la bénigne influence de cette disposition tarde rarement à se faire sentir; et même si le mal résiste, il sait composer avec lui; il s'arrange pour lui donner droit de bourgeoisie; il lui fait pour ainsi dire sa part de tyrannie, à condition de garder la sienne de liberté. Souvent il finit par l'adoucir, le dompter, à force de soins et de patience. Les valétudinaires, les êtres faibles, les femmes surtout, en donnent de fréquents exemples aux médecins. Certains gens de lettres, débiles et malingres, ont également prouvé la vérité de ces assertions. On sait que Metastasio fut atteint de bonne heure d'une grave maladie nerveuse, et il vécut quatre-vingt-quatre ans. Palissot, assez faible dans son enfance et sa jeunesse, fut reçu maître ès arts à douze ans, bachelier de théologie à seize; à dix-neuf ans il était marié, père de famille, auteur de deux tragédies; et à quatre-vingts, malgré une vie très-agitée, sa santé était encore ferme et son esprit plein de vigueur. N'a-t-on pas vu de notre temps Andrieux, homme de lettres, conduire avec art et très-loin une petite et frêle santé?

Il faut pourtant en convenir, ces exemples sont assez rares, et j'en dirai les motifs plus tard. Quoi qu'il en soit, le penseur maladif se façonne, se familiarise en quelque sorte avec le mal; ils se connaissent depuis longtemps l'un et l'autre. Il n'en est pas de même de l'homme vigoureux : la maladie le surprend toujours, c'est une étrangère qui l'effraye; car il en est d'une forte santé comme d'une longue prospérité, on est d'autant plus blessé du malheur de la perdre, qu'on en a joui plus longtemps. L'homme chez lequel la partie animale prédomine, par conséquent, sain et robuste, met une confiance extrême dans la force de sa constitution, il en a le sentiment exagéré, accoutumé qu'il est à se regarder comme l'enfant gâté de la nature. Mais à peine est-il frappé par la maladie, on le voit s'étonner, s'indigner de ce qu'elle ait osé l'atteindre; la force morale manque tout à fait; voilà l'origine de l'ancien proverbe : « Aussi sot qu'un athlète malade. » En

effet, si le mal résiste, les réflexions tristes se succèdent, le *quomodo cecidit fortem* est toujours là, troublant sans cesse l'imagination. Cet homme robuste pense qu'indubitablement la cause du mal est bien violente, puisqu'elle a pu l'abattre, que l'art n'y pourra rien, l'attaque ayant été si vive et si profonde. De là le découragement, l'affaiblissement mélancolique, la prostration des forces, si nuisibles au rétablissement des fonctions. J'en atteste la pratique journalière des médecins. Les anciens avaient fait ces remarques; témoin cette réflexion d'Hippocrate : *Robustiores ubi in morbum incidunt, ægrius restituuntur.* (De alimento.)

II.

Ainsi, même sous le rapport de la santé, de la maladie, de la longévité, beaucoup de chances sont en faveur de la constitution avec prédominance nerveuse, celle des artistes et des gens de lettres. Gardons-nous toutefois de mettre ces avantages en première ligne. Il en est d'autres, immenses, incontestables, également le résultat de cette constitution; ce sont ceux de la pensée. Si l'esprit est l'homme même, si par son intelligence le genre humain se détache de la chaîne animale, si la vie matérielle est peu en elle-même, et que la sphère de l'existence se mesure avec la sphère morale, c'est sans contredit au développement du système nerveux que nous devons cette prérogative; mais quand cette perfection se trouve à son dernier terme, est-ce donc là un don que l'on doive dédaigner? Tout individu pesamment, matériellement organisé, a nécessairement une intelligence bornée; on dirait que la force des ressorts en exclut la délicatesse et le fini. Celui-là est esclave et né pour obéir; qu'il ne s'en prenne qu'à la nature. Souvent, au contraire, dans un corps débile, épuisé, d'où la vie semble à chaque instant prête à s'exhaler, se remarque un appareil organique puissant, qui donne à cet individu une *délicatesse* de sens moral, et par cela même une supériorité qu'on lui conteste en vain. Celui qui a le droit et la mission d'éclairer et de régir les hommes, celui dont la pensée s'élève par delà les idées communes, qui agite le monde de ses opinions, et le contraint à être attentif; qui le subjugue par ses idées, l'enivre de ses illusions, lui impose jusqu'à ses systèmes ou ses rêves; qui sait charmer nos ennuis, nous ravir à nous-même, dissiper les ténèbres de notre âme; celui-là n'a

rien à envier aux autres mortels. Sa vie a encore des enchantements, malgré les rigueurs de la nature et les déceptions de la fortune. On comprend dès lors le sens et la vérité de ce que dit, sur son propre sort, un ancien philosophe :

Épictète naquit dans l'esclavage, boiteux, aussi pauvre qu'Irus, et cependant CHÉRI *des dieux.*

(Nuits attiques, liv. 2, ch. 18.)

Cette pensée peut certainement s'appliquer à une foule d'hommes célèbres dans tous les genres. Ils sont heureux par le principe même qui d'ordinaire gâte l'existence, une faible organisation. D'abord, cette organisation sent et jouit avec un je ne sais quoi d'exquis inconnu aux autres ; puis les travaux mêmes de la pensée aident singulièrement à ce genre de félicité, qui consiste à jouir du présent et même par avance des hommages de la postérité. Espérer de couler en bronze son avenir, de laisser après soi un nom et quelques vérités qui se transmettront d'âge en âge, donne certainement à la vie un charme tout particulier. La présensation de la gloire est déjà un à-compte sur le bonheur qu'elle promet ; et ce bonheur-là, du moins, ne saurait échapper. Il y a une joie intime et profonde à créer, à penser, à imaginer, à méditer, dont le vulgaire n'a aucune idée. La plus légère difficulté vaincue accroît ici les jouissances. Un orateur grec donna la liberté à un esclave qui se trouvait par hasard à côté de lui, à la fin d'une période dont il était pleinement satisfait. Que si la gloire couronne les efforts de l'homme de génie, son existence prend une incalculable extension ; circonscrit dans le temps comme individu, il étend son influence sur la durée indéfinie de l'espèce humaine ; et quand la mort va le frapper, il peut dire :

Nemo me de lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit. Cur? Volito vivu' per ora virûm.

(Tuscul., lib. 1.)

On ne conçoit pas que Mme de Staël ait appelé la gloire *le deuil éclatant du bonheur*. Cette proposition est du moins trop générale. Non, ce rêve d'immortalité qui aide ici-bas à souffrir et à mourir, n'est pas toujours l'ennemi de notre félicité ; il ne sagit que de le

considérer sous un point de vue philosophique, c'est-à-dire de l'estimer ce qu'il vaut, ni trop haut ni trop bas. Et même, à ne considérer la gloire que sous le rapport de la santé, notre objet particulier, on se tromperait en croyant que cette dernière est toujours compromise. Il y a dans l'homme qui désire ou possède une celébrité honorable, quelque chose d'actif qui anime et soutient la force vitale, qui fait vivre et bien vivre. Cette satisfaction de soi-même qu'on éprouve après l'enfantement d'une belle et noble pensée, n'est pas indifférente pour la santé. Un bon ouvrage qui a du succès met du baume dans le sang; demandez-le aux artistes et aux poëtes les plus renommés. Bien plus, l'exercice puissant et viril des facultés mentales, quand on ne *violente* pas la nature, entendons-nous bien, suffirait seul pour imprimer à l'économie une activité qui tourne au profit de la santé. Celle-ci maintenue, qui doute que le sentiment du bien-être qui l'accompagne toujours, n'influe à son tour avantageusement sur l'imagination, source première de notre bonheur et de nos infortunes?

D'ailleurs, la célébrité n'est pas constamment le besoin des profonds penseurs; souvent il leur faut, dans le silence, une œuvre à laquelle ils puissent confier, pour leur repos, les pensées qui les accablent, car le cerveau n'est pas toujours le maître de celles qui sont mûres. L'unique moyen qu'ils ont de s'en délivrer, est donc de leur donner l'essor en les exprimant. Après l'explosion, le calme renaît dans l'économie. « Sans exercice d'esprit, dit Byron, j'aurais déjà succombé sous le poids de mon imagination et de la réalité. » N'oublions pas que, chez d'autres, la découverte de ce qui *est*, suffit à leur bonheur. L'illustre Bonnet n'a-t-il pas soutenu que le bonheur dans la vie future consisterait uniquement à *connaître?* « Si je concevais, dit Bossuet, une nature purement intelligente, il me semble que je n'y mettrais qu'entendre et aimer la vérité, et que cela seul la rendrait heureuse. » (*De la connaissance de Dieu et de soi-même.*) Qui pourrait en douter? La recherche de la vérité peut être laborieuse, difficile, mais sa contemplation amène toujours d'ineffables plaisirs. Le Taurobole offert aux dieux par Pythagore, ravi d'avoir trouvé le carré de l'hypothénuse, en est un exemple célèbre dans l'antiquité.

En supposant même qu'on manque de ce génie inquiet, remuant, audacieux, qui tourmente et produit, n'est-ce pas un heureux privi-

lége donné à cette organisation que le goût de l'étude? On a beau dire que le siècle est tout positif, que l'industrialisme est le roi de l'époque, combien d'hommes consacrent encore leur vie aux sciences, aux arts, à la poésie! Combien s'abritent dans la philosophie, par l'extrême désir de la paix de l'âme, ou se réfugient dans la science, par un immense besoin de savoir? Le doux parfum du miel des muses les attire et les retient dans de paisibles retraites. Soit dédain de la gloire qui coûte tant à ceux qui la donnent et à ceux qui l'obtiennent; soit que ce charme intérieur, cette possession de soi-même, inséparables de l'étude, les aient séduits, ils oublient bientôt le monde, ses erreurs, ses inégalités si absurdes et si choquantes. On connaît l'inscription mise par Nicolas Heinsius à la porte de sa bibliothèque : *Hìc vivo et regno;* c'est là qu'en effet se trouve la véritable existence du savant. Heyne conseillait à Forster, lancé dans le tourbillon de notre révolution, de faire comme lui, s'enfermer dans le cercle de son foyer domestique, et de contempler les folies des hommes par *une fente de son cabinet d'étude.* Succès, renommée, éclatantes promesses de l'avenir, qu'est-ce que cela sans le repos du cœur, sans la vie calme et douce? Il ne faut pas croire d'ailleurs que les sciences exigent toujours de grands efforts de l'esprit pour attacher et se plaire à leur étude. Tout intéresse dans l'immense nature : ici les vérités les plus sévères sont encore avant les illusions les plus heureuses. La fleur la plus humble, le grain de sable, le ruisseau qui serpente, la toile d'araignée, l'insecte qui bourdonne, la goutte de pluie sur l'aile de l'oiseau, ont leur intérêt scientifique et leur idéalité poétique. C'est souvent avec de petits objets qu'un esprit vigoureux et pénétrant s'élance vers ce *monde des idées* que les choses *représentent;* tout dépend du coup d'œil et de l'intelligence. Il y a ici d'abondantes jouissances pour celui qui sait les recueillir. « Je souris quelquefois, dit Wilson l'ornithologiste, en me surprenant absorbé par la contemplation du plumage d'une alouette, en suivant des yeux les contours d'une chouette, avec toute l'ardeur d'une amant passionné, tandis que d'autres forment des projets d'agrandissement et de fortune, achètent des terres, bâtissent des villes, accumulent des richesses dont ils ne savent pas jouir. » (*Lettres.*) Haller couchait dans sa bibliothèque, quelquefois même il y passait plusieurs mois sans en sortir : il y prenait toujours ses repas; et lorsque sa famille s'y rendait pour les partager avec lui, il réunissait tout ce qu'il avait de plus cher au monde. Ici se retrouve

tout ce qu'on a dit de l'étude et de ses avantages pour le bonheur réel [1], de cette passion de s'instruire qui échauffe et anime sans consumer; qui imprime à l'économie des mouvements si vifs et pourtant si peu tumultueux; qui s'empare de l'esprit, le plonge dans de ravissantes contemplations, l'arrache aux inquiétudes, aux regrets, et, l'attachant avec force à la conquête de la vérité, lui donne, en échange de ses travaux, je ne sais quelle indicible quiétude, quel contentement intérieur et secret dont les effets se font sentir à chaque instant et pendant toute la vie. Or, quand un homme en est là, on peut défier la fortune de le séduire et la gloire de l'enivrer. Il y a plus, cet homme a toutes les chances d'une santé ferme, d'une vie longue, parce que chez lui le rhythme vital est toujours régulier, qu'il a le doux sentiment de l'existence, si bien nommé le *plaisir d'être.*

Est-ce donc là tout ce que présente d'avantages la constitution éminemment nerveuse? Il est encore une faculté qui lui est inhérente, et que nous nous garderons d'oublier, l'imagination. On dit et l'on répète, c'est la *folle du logis,* idée beaucoup trop exclusive, qu'on doit considérer moins comme une vérité que comme une saillie. Assurément, il faut se méfier des prestiges de l'imagination; il y a de funestes poisons dans sa coupe brillante : mais aussi quel doux et salutaire breuvage, quand la raison en tempère l'ardeur! Distinguons donc, selon la rigueur logique, l'imagination sensée de l'imagination délirante. Corneille, Racine, Pope, Addison, Métastase, eurent la première; Alfiéri, Rousseau, Byron, Zacharie Werner, furent les victimes de la seconde.

Il n'y a point d'homme de lettres qui, doué de cette belle faculté, ne trouve en lui-même des ressources infinies pour combattre les maux de la vie ou leur donner le change. Soit qu'il méprise ou qu'il boive à longs traits le nectar de la gloire, le poëte, l'artiste idolâtre du vrai, du grand, du beau, du noble, enfin de toutes ces choses qui nous *prennent par les entrailles,* trouve dans la contemplation assidue

[1] Quant à moi, tout examiné, tout compensé, d'après ce que j'ai vu dans le cours de mon existence et de ma pratique médicale, j'affirme que les hommes de cette trempe sont les seuls qui aient résolu cet important problème, *obtenir de la vie tout le bonheur qu'elle peut donner,* problème dont voici la formule abrégée, *l'intérêt dans le calme,* ou bien encore, comme Rousseau l'a si heureusement exprimé : « Cet état simple et permanent qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité. »

de ces objets un moyen assuré d'embellir son existence. L'imagination jette un voile de perfection sur tout ce qui est cher à l'artiste ou au poëte; c'est une cause éternellement renaissante de délices. Heureux celui qui s'abuse ainsi! il puise sans cesse et n'épuise jamais, parce que la source ne tarit point. L'image chérie fuit toujours devant lui, sans le quitter un instant, et ses illusions sont poussées jusqu'à tromper le cœur et la raison. Un ancien hymne dit de Dieu : « Tout est à moi, car je possède tout en moi. » De même un homme doué d'une grande puissance d'imagination, véritable faculté providentielle, prête à tous les objets des qualités dont ils sont privés; leur beauté part de lui, est en lui. Il disait donc vrai ce malheureux André Chénier, dans ce vers adressé à sa maîtresse :

> « Vos attraits sont à moi, c'est moi qui vous fis belle. »
> (*Élég.*, 38.)

Mais voici venir l'homme positif, se hâtant de briser le prisme avec sa règle et son équerre; à l'entendre, ce sont là de pures chimères. Qu'est-ce à dire? Est-il quelque chose de plus réel pour le bonheur que les rêves d'une philosophie douce, que de s'égarer à loisir dans le monde enchanté de la poésie? Tout plaisir senti et jugé tel n'est point chimérique; on est heureux ou infortuné précisément parce qu'on croit l'être; le type et la mesure du bonheur sont en nous, l'illusion fait tout; laissez faire l'homme qui en agit ainsi, à coup sûr il est de ceux à qui la Divinité a fait une part bien belle en cette vie. C'est son sort, a-t-on dit, d'être plus heureux en embrassant la nuée qu'entre les bras de Junon; il dispose de la nuée, et Junon dispose de lui. A chaque instant il a de ces songes dorés que la Providence permet au génie ou à la vertu pour qu'ils aient sur la terre quelque reflet du ciel. Mais de pareilles jouissances exigent la constitution nerveuse, mobile, impressionnable, dont j'ai parlé, et par conséquent une imagination s'exaltant avec facilité. L'homme froid insiste; cette imagination ne construira, dit-il, que des châteaux en Espagne. Encore une fois, que nous importe? Nous répondrons avec un philosophe : « Ce n'est pas chez moi, c'est dans mon château en Espagne que je suis pleinement satisfait. Aussi, je me hâte bien vite, ajoute-t-il, si quelque événement le renverse, d'en rebâtir un autre. C'est là

que je me sauve des fâcheux, des méchants, des importuns, des envieux; c'est là que j'habite les deux tiers de ma vie [1]. »

C'est aussi là qu'il faut se réfugier dans les temps orageux de la politique. Si le goût de l'étude, né souvent d'une organisation délicate et nerveuse, est un don précieux, on en sent bien autrement le prix aux époques désastreuses où la société se décompose et se dévore, brise et refait ses œuvres. On est toujours sûr alors de trouver un abri contre ce destin qui nous entraîne et nous écrase, pauvres vermisseaux humains! On l'a dit et redit, eh bien! il faut encore le répéter, parce que c'est une vérité d'expérience incontestable : Quand l'esprit est occupé, les passions s'émoussent, le sang se rafraîchit, la santé se fortifie et l'existence coule avec douceur. Cette force de l'esprit, pour agir dynamiquement et non matériellement, n'en est pas moins réelle. Un pareil phénomène physiologico-moral est surtout commun dans les crises politiques, lorsque les intérêts se choquent de toutes parts, que les droits et les devoirs n'ont plus de notions corrélatives, que la loi n'est qu'un nom et l'ordre une exception. Cruel spectacle donné si souvent à notre pauvre France! Que de fois n'ai-je pas vu, dans ces pénibles circonstances, des gens de lettres, des guerriers, des administrateurs retrouver, après avoir payé leur dette à la patrie,

[1] Quelquefois une sorte d'ivresse fantastique, bizarre, s'empare de l'imagination d'hommes célèbres, ivresse que ni leur génie ni leurs succès ne parviennent à guérir; et cependant elle ne nuit pas toujours à leur bonheur. Dans ses *étourdissantes extases,* Rousseau dit : « Je trouve mieux mon compte avec les êtres chimériques que je rassemble autour de moi, qu'avec ceux que je vois dans le monde. »

Cardan assurait qu'il voyait distinctement des objets surnaturels. Van-Helmont dit qu'un génie lui apparaissait dans toutes les circonstances importantes de sa vie. Bien plus, en 1633, il aperçut sa propre âme, sous la figure d'un *cristal resplendissant.* On sait que le graveur anglais Blacke, était dominé à un tel point par son imagination, qu'il passait pour visionnaire. Il s'entoura toute sa vie des créations de son cerveau échauffé. Oubliant entièrement le présent, il ne vivait que dans le passé. Doué d'une grande puissance d'abstraction, il se retirait au bord de la mer pour y converser avec Moïse, Homère, Virgile, le Dante, Milton, qu'il croyait fermement avoir connus jadis. Il affirmait que ces génies lui apparaissaient et venaient peupler sa solitude. Et comme on l'interrogeait sur leur aspect, il répondait : « Ce sont toutes des ombres pleines de majesté, grisâtres, mais lumineuses, et dépassant de beaucoup la taille ordinaire des hommes. » Beaucoup de grands esprits ont éprouvé de pareilles hallucinations, comme le Tasse, Pascal, Nicole, Rousseau, Cazotte, etc.

cette *délicieuse tranquillité* si peu connue et tant recherchée? Il y a donc toujours un asile muré contre la fureur des partis. Montaigne qui, dans le siècle où il vécut, fut, dit-il, *pelaudé à toutes mains* par les factions qu'il méprisait, trouva la paix de l'âme dans certaine petite tour de son château, où il composa en partie ses immortels *Essais*. Bacon, de Thou, le chancelier de Lhospital, le cardinal de Retz et tant d'autres, en sont de mémorables exemples. Une fois l'ancre jetée profondément, on ne conçoit même pas comment on a pu se lancer sur cette mer orageuse d'ambition, tant les attraits de la science finissent par captiver l'esprit! Serait-ce insouciance? serait-ce égoïsme? nullement : c'est mépris de ces pyramides de sable sur lesquelles le peuple pose ses favoris; c'est pitié pour ces serfs encore attachés à la glèbe des intérêts matériels.

Mais voici la grande objection : Ce château en Espagne, bâti par l'imagination et si vanté, est souvent le séjour de la pauvreté, la gloire n'y suffit pas; ce sont des hommes qui l'habitent, et les dieux seuls vivent d'encens. Sans doute : beaucoup de gens de lettres ou de savants n'ont encore, même aujourd'hui, où le calcul est la base de tout, que la richesse de Casaubon, *libros* et *liberos;* mais quand l'existence est douce, égale, paisible; quand l'esprit jouit des trésors de la science, qu'il est plongé dans l'ascétisme philosophique; quand la santé est ferme, stable, ou qu'elle est du moins à l'abri des violentes secousses, il ne faut pas se plaindre. De constantes observations médicales m'ont fait voir que dans ce cas, soit par la mansuétude d'un cœur facile et résigné qui adoucit les coups du sort, soit par une certaine roideur stoïque qui supporte les privations avec une noble fierté, le chagrin ne pénètre jamais au plus profond de l'âme. C'est là, au contraire, qu'on trouve cette philosophie *verte, gaie* et *naïve* dont parle Montaigne. D'ailleurs, un nom connu, des travaux justement appréciés, apportent bien des compensations aux rigueurs de la fortune. Quand la pauvreté est ombragée par des lauriers, qui donc épouvante-t-elle? Le célèbre naturaliste Adanson était de ces hommes supérieurs qui ne connaissent au monde que la science et ses attraits. Quand la révolution éclata, toutes sortes de malheurs vinrent fondre sur lui; mais il se trouva prêt, et jamais sa patience, son courage, sa résignation, n'en furent un instant ébranlés. Il perdit tout, à l'exception de son ardeur pour le travail. Plus que septuagénaire, il manquait des premières nécessités. L'Institut l'ayant invité

à assister aux séances, comme ancien membre de l'Académie des sciences, il répondit qu'il ne pouvait y aller, *parce qu'il manquait de souliers.* « Mais tant qu'il put méditer, écrire, dit son panégyriste, il ne perdit rien de sa sérénité. C'était une chose touchante de voir ce pauvre vieillard, courbé près de son feu, s'éclairant à la lueur d'un reste de tison, cherchant d'une main faible à tracer encore quelques caractères, et oubliant toutes les peines de la vie pour peu qu'une idée nouvelle, comme une fée douce et bienfaisante, vînt sourire à son imagination. »

La mort mit bientôt fin à cet état douloureux. « Il demanda par son testament qu'une guirlande de fleurs, prise dans les *cinquante-huit* familles qu'il avait établies, fût la seule décoration de son cercueil : passagère, mais touchante image du monument plus durable qu'il s'est érigé lui-même! » (Cuvier.)

On sait que l'historien Anquetil fut du petit nombre des gens de lettres qui refusa de courber sa tête sous le joug napoléonien : il tomba dans le plus affreux dénûment. Habitant un hôtel garni où on ne le connaissait pas, il vivait de pain et d'un peu de lait. Son revenu n'allait pas, dit-on, au delà de vingt-cinq centimes par jour, et il n'en dépensait régulièrement que les trois cinquièmes. « J'ai du superflu, disait-il, et je puis encore donner deux sous par jour au fier vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. — Mais si vous tombez malade, lui objectait un ami, une pension vous deviendrait nécessaire : faites comme tant d'autres; louez l'empereur, vous avez besoin de lui pour vivre. — Je n'en ai pas besoin pour mourir. » Eh bien! Anquetil vécut sain et longtemps, car il ne mourut que dans sa quatre-vingt-quatrième année; encore, disait-il la veille à ses amis : *Venez voir un homme qui meurt tout plein de vie.*

Ce qui vient d'être dit prouve donc avec évidence combien sont grands les avantages du tempérament avec une prédominance marquée de sensibilité, quel que soit du reste l'ensemble de l'organisation. Pour peu qu'on suive les indications de la nature, on échappe à une infinité de maux. En effet, si à un système nerveux très-développé se trouve jointe une constitution robuste, l'énergie vitale est au plus haut degré, les causes morbifiques sont aisément neutralisées, la santé reste florissante. Au contraire, comme on le remarque plus souvent, la constitution est-elle délicate en même temps qu'éminemment nerveuse, les tissus organiques sont souples, faciles à irriter, à stimuler, mais

instantanément. L'impression est prompte et passagère ; on sent vivement, il est vrai, cependant la sensation est fugitive et la douleur aussi. A moins de cause extraordinaire, les maladies n'ont que rarement un caractère aigu et violent. Mais il faut s'étudier, mais il faut se connaître, mais il faut comprendre que la prééminence de l'organe encéphalique doit être restreinte dans une certaine mesure; en un mot, il faut savoir se guider, combiner avec art les forces de l'économie et les travaux qu'on entreprend. De cette manière, on obtient du tempérament dont il s'agit tous les avantages qu'il contient. Être débile par l'organisation, être fort par l'intelligence; vivre beaucoup par les affections, et dominer par la pensée; avoir un corps faible, chétif, esclave, une âme grande, active, souveraine, telles sont les prérogatives de ce tempérament. Les hommes qui l'ont reçu de la nature n'ont rien à envier aux autres hommes, pas même la santé, quand la raison les guide; ils forment, comme on l'a dit, la cinquième partie des mortels, valant bien les quatre autres.

CHAPITRE XVII.

DES INCONVÉNIENTS DE CE TEMPÉRAMENT.

Gustans, gustavi paululùm mellis... et ecce morior.
—*Regum*, lib. 1, cap. 3.—

I.

Le lecteur a dû voir, par ce qui précède, combien sont grands les avantages de la constitution avec prédominance nerveuse. J'ai fait mes efforts pour démontrer que cette constitution n'est, en définitive, ni aussi dangereuse pour la santé, ni aussi illusoire pour le bonheur qu'on l'a prétendu. Est-ce donc cependant la plus désirable de toutes? Ne nous prononçons pas encore ; examinons avec la même bonne foi philosophique que nous l'avons fait pour les avantages, les inconvénients qui lui sont inhérents ; voyons si ceux qui l'ont reçu de la nature doivent s'applaudir ou se plaindre d'un pareil don.

Il est certain que si l'individu doué d'une exquise sensibilité voulait, par une continuelle observation de lui-même, maintenir cette propriété dans un état compatible avec la santé, ne jamais préférer l'abus, le tourment de ses facultés à leur naturel et légitime emploi ; en un mot, économiser cette exubérance de vie qu'il a reçue, il est certain, dis-je, que ce serait l'être heureux par excellence ; mais il semble que la chose est impossible, du moins si l'on en juge par la rareté de ce phénomène. Une vie agitée, une vie d'émotions, de combats, de regrets, d'impressions vives et soutenues, voilà ce que nous désirons presque toujours. En général, l'homme mesure son existence sur la

plus grande somme possible de ses sensations. Or, celui qui en a reçu l'instrument perfectionné, n'ira-t-il pas au-devant des impressions de toute espèce? n'en sera-t-il pas insatiable? sans jouissances vives, sans affections profondes, la vie ne lui semble-t-elle pas obscure, incertaine, languissante, comme engourdie et suffoquée [1]? Plus il sent, plus il vit, plus il savoure à longs traits l'existence; et parvenant rapidement au dernier terme, il épuise tout, il abuse de tout. Dans ses travaux intellectuels, le vaste champ de la pensée lui semble trop étroit; il veut d'abord tout ce qu'il peut, mais bientôt il veut aller au delà de ce qu'il peut; ce qu'il a fait l'occupe moins que ce qu'il a dessein de faire? Qu'arrive-t-il cependant? le système nerveux, principe de cette activité morale, reste en deçà des efforts de la volonté, car, il ne faut jamais l'oublier, ce système n'a reçu qu'une dose limitée d'énergie. Ainsi, élever l'excitation nerveuse au-dessus du degré normal ou régulier, tourmenter, solliciter, provoquer sans mesure et sans fin les forces encéphaliques, c'est précipiter l'innervation et en épuiser la source, c'est suivre la ligne la plus directement contraire à l'harmonie vitale, et qu'on le croie bien, ce n'est jamais impunément. L'*extrême* de tout tempérament est déjà un pas de fait vers les maladies dont il contient la raison. Distinguons donc soigneusement l'activité organique renfermée dans les limites physiologiques, de l'action excessive qui touche au domaine pathologique et constitue l'imminence morbide. Dans la première se trouvent les avantages, et dans la seconde les inconvénients du tempérament objet de notre étude.

Lorsque le système nerveux est le seul de l'économie perpétuellement en action, il se produit deux effets également contraires à la

[1] Il est inconcevable jusqu'à quel degré certaines personnes éminemment nerveuses sont avides de sensations extrêmes, d'en parcourir l'échelle complète. Tout leur semble bon, pourvu qu'il y ait en résultat une impression vive quelconque. On sait que Montaigne n'était pas fâché d'éprouver une défaillance, parce qu'immédiatement après venait une sensation délicieuse de bien-être. Byron, atteint d'une fièvre intermittente, disait qu'à tout prendre, les fièvres sont plutôt du bien que du mal, la sensation après l'*accès* étant comme si l'on était débarrassé de son corps pour tout de bon. Voici ce qu'écrit à ce sujet Mlle de Lespinasse : « Je dirai *de tout,* ce que disait une femme d'esprit en parlant de ses deux neveux : *J'aime mon neveu l'aîné parce qu'il a de l'esprit, et j'aime mon neveu le cadet parce qu'il est bête.* Oui, elle avait raison ; et je dirai comme elle : J'aime la moutarde parce qu'elle est piquante et forte, et j'aime le blanc-manger parce qu'il est doux. »

santé. Le premier est un appel continuel des forces vitales sur l'appareil qui en dépense le plus, dès lors l'équilibre se rompt, la répartition de ces forces cessant d'être égale. Le second, est que l'encéphale sur lequel se concentre cet excès d'action, se maintient dans un état d'excitation, tantôt visible et patente, tantôt sourde et cachée, mais habituelle, continue, incessante, source et principe d'une infinité de maux.

Cet exercice violent et hors de mesure des forces cérébrales, a pour but de donner une grande extension à l'intelligence. On veut tout sacrifier à l'esprit et à ses instruments, hâter les résultats qu'on attend, se *précipiter dans la gloire,* selon la magnifique expression de Bossuet. Mais le corps méprisé, dédaigné, privé jusqu'à un certain point de l'influence nerveuse, ne tarde pas à s'altérer et à réagir d'une manière fâcheuse sur l'organe de la pensée, car il est aussi impossible de nier les réactions viscérales sur le cerveau, que l'influence de celui-ci sur le moral et le reste de l'économie. Calculez maintenant les conséquences de cette violation des lois physiologiques, examinez les funestes atteintes qu'elle porte à la santé, à l'existence et au bonheur. Oh! qu'il en coûte à celui qui, par ignorance des lois de la vie, ou par de faux principes, néglige l'esprit pour le corps, ou le corps pour l'esprit, et met perpétuellement en désaccord les deux principes qui constituent l'homme! Si, livré tout entier au mécanisme animal, on se renferme dans les jouissances grossières et matérielles, l'organisme prend trop d'empire, on vit sain, mais l'intelligence s'obscurcit, on descend dans les rangs inférieurs de l'animalité. Veut-on au contraire n'exercer que la pensée, et l'exercer sans prudence, sans réserve, bientôt la partie physique de l'être s'altère et se décompose. Alors, il est vrai, le sentiment de l'existence est plus vif et plus intime, mais que de fois ce sentiment devient amer! La sensibilité plus exquise, rend le plaisir plus pénétrant, mieux senti, mais aussi l'aiguillon de la douleur n'en est que plus acéré; s'il y a de grands plaisirs, il y a de grandes peines; les jouissances sont étendues, multipliées, les besoins le sont aussi; le moral se perfectionne, le physique se détériore; les affections sont d'une grande vivacité, mais on épuise vite la coupe de l'existence, et on en trouve aussitôt la lie. Le bonheur embrasse plus d'objets, mais il offre plus de points de contact aux coups du sort. Ainsi, cette sensibilité exquise, délicate, cette capacité d'affections innombrables, source de tant de

biens et de tant de maux, pour laquelle rien n'est indifférent, hâte l'existence qu'elle grandit, et consume la vie qu'elle devait embellir. Il est donc prouvé que la médecine tient absolument le même langage que la sagesse, rien d'exclusif, rien d'extrême, parce que rien n'est plus contraire à la nature de l'homme.

Une loi positive et invariable du système nerveux, est que plus il est excité, plus il s'affaiblit, et que plus il s'affaiblit, plus il est disposé à l'excitation. On remarque ici un cercle cruel d'irritation et d'affaiblissement, dans lequel s'usent et se consument radicalement les forces. Il en résulte que la faiblesse nerveuse en amène nécessairement la mobilité; or, cette habitude d'irritabilité rend toujours l'individu maladif et languissant. Elle conduit à la disposition dont j'ai déjà parlé, à la *susceptibilité nerveuse* morbide, état singulier où l'on ne trouve ni la santé, ni la maladie proprement dite. En effet, dans ce tempérament artificiel, dépravé, véritable anomalie physiologique, existent la faiblesse et l'activité réunies et jamais régulières; le rhythme vital n'est ni constant, ni mesuré, toujours le spasme et l'atonie s'y succèdent rapidement. L'influx nerveux étant irrégulier, les forces organiques le sont également, dans leur action, dans leurs mouvements ordinairement tumultueux, affaiblis ou exagérés. Les fonctions, soit isolément, soit dans leur ensemble, sont continuellement troublées, interverties, sans qu'il y ait pourtant d'accidents graves. Souvent le corps usé, flétri, fatigué, ne demande que du repos, le cerveau ne veut que des stimulants, qui bouleversent de nouveau l'économie, car chaque impression un peu vive touche aux limites de la douleur; et cependant on désire le mouvement, l'agitation. C'est une chose malheureusement confirmée par l'expérience, qu'une sensibilité extrême ne laisse aucun repos à la vie, et que s'il arrive quelques instants prolongés de ce repos tant désiré, une sorte de langueur et d'ennui saisit aussitôt : cruelle alternative d'une vie excessive et douloureuse, ou d'une mort anticipée.

Mais de même que le physique, les forces morales présentent la même irrégularité d'action; elles s'élèvent et retombent avec une étonnante facilité; à chaque instant il y a découragement sans cause connue ou évidente; jamais dans l'esprit une satisfaction pleine et entière, comme jamais dans l'organisme un état de bien-être réel, complet, parfait. D'ailleurs, l'imagination tend toujours à peindre les choses sous le point de vue le plus triste. Sauf quelques instants, où

un rayon de joie la traverse, tout lui semble insipide et repoussant. Le succès est peu senti, les moindres revers le sont infiniment; en marchant sur les roses on n'en ressent que les épines. Je ne sais quel poison d'inquiétude sur l'avenir gâte sans cesse le présent. Le moindre choc est un rocher qui doit écraser, le plus petit revers un accident formidable; et comme on l'a remarqué, la plus légère contrariété dérange alors la tête d'un homme de génie, comme un grain de sable tourmente sa machine et finit par la détruire. Enfin, on arrive à ce point où la vie s'use dans une perpétuelle alternative d'excitation et de prostration, où tout fatigue et déplaît, où l'on est irrité par la société, accablé par la solitude, ennuyé par le mouvement et le repos, où l'on n'a ni la force de vivre, ni celle de souffrir, ni le courage de mourir. Triste et désolant effet d'une surabondance d'activité vitale imprudemment reportée sur le système nerveux. Peut-être remarquera-t-on que cet état pathologique n'est nullement particulier aux gens de lettres, aux artistes ou aux savants; assurément, car il atteint tous les individus doués d'une vive sensibilité; aussi beaucoup de gens du monde sont dans ce cas. Mais quiconque passe sa vie à méditer, à combiner des idées, à les exprimer, arrive promptement à cette funeste disposition de l'économie, s'il n'a soin de la combattre de bonne heure. «Ce n'est pas assez, selon La Rochefoucauld, d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie.» On peut affirmer que la plupart des hommes célèbres, ces princes de l'ordre intellectuel, à qui il a été donné une grande puissance de comprendre, d'aimer et de souffrir, ont failli par là; ils ont les avantages de ces mêmes qualités, ils en ont aussi les inconvénients. Parmi ces derniers, et même un des plus constants, est à coup sûr l'affaiblissement plus ou moins rapide des forces organiques par l'exercice violent, continu de hautes qualités morales et intellectuelles.

II.

Ainsi, toutes les fois qu'on donnera à la sensibilité une énergie vicieuse et contre nature, les autres fonctions s'affaibliront inévitablement, mais surtout la réaction organique contractile et qui comprend le système musculeux, en vertu de la loi que nous avons posée précédemment. Si, originairement, le système musculaire est fortement développé, sa puissance d'action peut se soutenir, mais la prédomi-

nance nerveuse finit par l'emporter, et la santé s'altère par une conséquence forcée, par la perte rigoureuse et fatale de l'organisation. Diderot avait reçu de la nature un corps robuste; son imagination volcanisée, l'eut bientôt desséché. La vie de Mirabeau présente le même phénomène à l'observation médicale. Ce n'est pas que la maladie fasse toujours une irruption soudaine; loin de là, il arrive ordinairement que le corps reste longtemps épuisé, importunant sans cesse par les soins qu'il réclame, car plus il est faible, plus il exige, plus il commande, rien de plus vrai et de mieux connu.

Il faut donc se résoudre, quand les ressorts sont affaiblis, détendus, à une vie toute de précautions, ayant besoin d'étais à chaque instant. La santé d'aujourd'hui ne donne point de probabilités pour celle du lendemain, elle se compte par jour et par heure. Délicate et frêle, cette santé est, pour ainsi dire, à la merci des causes les plus légères, des circonstances les plus variables où l'homme est placé. Or, comment distinguer celles qui peuvent aider ou nuire, balancer leurs avantages et leurs inconvénients? Comment toujours éviter celles qui sont décidément nuisibles? Un jour de santé passable est souvent acheté par des semaines ou des mois d'abattement. Ajoutons que les personnes qui ont une constitution débile ou qui l'ont rendue telle, ne peuvent souvent rien achever, rien compléter de grand; cela suppose des forces qui ne sont pas ou qui sont consumées. Leur existence se passe continuellement à s'observer vivre, à scruter minutieusement chaque fonction; le travail d'exister absorbe toute leur attention. Malheur à elles si, franchissant d'étroites limites, elles s'écartent de la ligne tracée! des douleurs plus ou moins vives, un malaise indéfinissable se font aussitôt sentir. Le moindre écart de régime, la plus petite infraction aux lois de l'hygiène, sont sévèrement réprimés par un accroissement de maux :

> Un souffle, une ombre, un rien, tout leur donne la fièvre.
>
> (LA FONTAINE.)

Triste jouet de ce qui l'entoure, l'homme débile et sensible n'a pas besoin qu'on lui dise que l'atmosphère est chargée d'électricité, que l'air est pur ou nébuleux, que le vent du nord souffle, que la température a varié; ses nerfs délicats l'ont déjà prévenu avec plus d'exactitude que les instruments météorologiques les plus parfaits.

Mais, dira-t-on, cet homme ne peut-il suppléer aux forces qui lui manquent? D'une part, il trouve dans les arts plusieurs moyens de combattre les causes des maladies; de l'autre, il évite soigneusement ces mêmes causes. Cela est vrai jusqu'à un certain point, et pourtant qu'y gagne-t-on? la nature est inflexible. On a beau se soustraire à l'action des agents modificateurs de l'économie, ils nous atteignent malgré nos précautions, et leur action est alors d'autant plus dangereuse. Plus la sensibilité organique est ménagée, choyée, plus elle devient impressionnable, susceptible, exigeante, de sorte que les impressions très-légères deviennent *relativement* des impressions redoutables. Les plus petites altèrent l'organisme aussi promptement, aussi certainement, quand elles sont contraires à l'état normal, que les plus fortes, si le corps eût été robuste. Tout devient ennemi, et l'on ne peut tout éviter. Les Sybarites ayant trouvé qu'ils étaient éveillés trop matin par les coqs, finirent par les chasser de leur ville; mais bientôt ils ne purent dormir, tourmentés qu'ils étaient par le pli d'une feuille de rose. Cherchez, inventez, retournez-vous de cent façons diverses, cette feuille de rose pliée vous blessera toujours. On voit dès lors combien est fausse la spéculation qu'on a faite.

D'un autre côté, rien n'inspire à l'âme une tristesse profonde, comme une santé toujours chancelante, un corps qui appelle sans cesse l'attention par la douleur. L'esprit même perd de sa capacité, de sa force, de son étendue. « Je crains que c'est un traistre, dit Montaigne; il est si estroitement affreté au corps, qu'il m'abandonne à tous coups, pour le suivre en sa nécessité... Si son compaignon a la colique, il semble qu'il l'ayt aussi. » En effet, l'intelligence, pour ainsi dire, gênée dans un corps souffrant, ne peut que bien rarement déployer l'exercice plein et entier de la pensée, la produire aussi forte, aussi pure, aussi éthérée qu'elle l'a conçue. Il y a plus, c'est que les qualités du cœur sont quelquefois aussi altérées par la souffrance continuelle. Il est certain que l'homme faible est souvent personnel, et que la douleur centuple le *moi* humain. Le moyen d'avoir le caractère toujours doux et facile, quand le mal irrite à chaque instant? Swift quitta la maison de Pope, disant qu'il était *impossible à deux amis malades de vivre ensemble*. Ces principes, je le sais, sont hautement contestés; on dit, on répète, on lit partout, que l'âme, toujours libre, s'élève triomphante sur les débris du corps, qu'on voit des personnes faibles, valétudinaires, montrer un caractère

ferme et décidé. Entendons-nous et consultons les faits, l'oracle de la vérité. Or, que disent-ils? il est vrai que dans certains cas et dans certaines maladies, l'encéphale restant intact, les manifestations de l'âme sont libres de toute entrave, l'intelligence est aussi énergique, aussi brillante que dans le corps le plus sain. Mais si, directement ou sympathiquement, le cerveau est altéré, les facultés affectives et intellectuelles ne tardent pas elles-mêmes à décroître et à varier. La paralysie de la raison n'a souvent pas d'autre cause que la paralysie d'un membre ou d'un organe quelconque. C'est là le principe de cet affaiblissement subit ou gradué de l'intelligence, de ces inégalités, de ces bizarreries de caractère, de ces petitesses des grands hommes qui les remettent sous le niveau commun de l'humanité. Leur imagination souffreteuse, ravagée de fantômes, d'idées incohérentes, systématiques ou extravagantes, est presque toujours l'effet d'un vice organique sourdement et progressivement développé. La plupart des grandes qualités du cardinal Ximenèz furent ternies par un caractère dur, opiniâtre, singulier. A sa mort, on trouva le crâne composé d'un *seul os sans sutures*. Cette soudure exacte des os du crâne, fut regardée, non sans raison, comme une des causes de la bizarrerie d'esprit de ce grand politique. L'anatomie pathologique fournirait des preuves nombreuses à l'appui de cette assertion [1]. Souvent il arrive que les lésions dont je parle, échappent à nos investigations, mais soyez bien convaincu qu'elles existent. Il faut si peu de chose pour altérer, pour affaiblir notre intelligence!

S'il est un préjugé fatal à la santé des penseurs, c'est celui de croire que la force morale est tout, que l'esprit s'accroît et se conserve sain, en raison de la dégradation de l'économie animale. « Courage, mon âme, dit un Père de l'Église, défions la faiblesse du corps. » Que d'hommes illustres ont répété cette exclamation, se souciant peu de ruiner leur constitution, pourvu que *le feu intérieur* conservât son énergie! L'histoire de la vie privée d'une infinité d'hommes célèbres

[1] Le célèbre Monge, fondateur de l'École polytechnique, n'était plus, dans les derniers temps de sa vie, que l'ombre de ce qu'il avait été. Conjointement avec feu le docteur Léveillé, mon ami, je lui donnai des soins, mais ils furent inutiles. A l'ouverture du crâne, on trouva le cerveau réduit à un état de *pulpe diffluente* tel, qu'on fut obligé de le soutenir pour en faire l'examen. On ne concevait pas que, dans ce *putrilage*, il eût autrefois germé des pensées fortes et de hautes conceptions.

est la preuve la plus complète de mon assertion. J'en citerai un insigne exemple, c'est celui de Pascal, que Bayle appelait avec tant de vérité un individu *paradoxe* de l'espèce humaine. Écoutons d'abord l'auteur du *Génie du Christianisme.*

« Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des *barres* et des *ronds,* avait créé les mathématiques; qui, à seize, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique; qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant, et tourna ses pensées du côté de la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa 39e année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue que parlèrent Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans les courts intervalles de ses maux, résolut par abstraction un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta sur le papier des pensées qui tiennent autant du Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal. »

Certes, voilà bien ce même génie dans toute sa force et sa puissance. Voyons maintenant sa victime.

Il y avait un homme qui, dès l'enfance, se hâta d'altérer sa constitution par des études opiniâtres, disproportionnées à son âge; qui, persuadé que le corps ne nous est prêté que pour servir, le traita sans ménagement, comme un esclave sur lequel l'âme a droit de vie et de mort, et payant cette erreur de sa santé, ne mesura bientôt ses années que par ses maux, ses jours que par ses douleurs; qui, se rejetant dans le sein de la religion, *abîmé* dans cette étude, méditant sans relâche sur la mort et l'éternité, rêvant l'infini, captif dans la vie, éleva son âme à une telle hauteur, qu'elle ne voyait plus ou ne voyait qu'avec dédain son enveloppe se décomposer, la maladie étant d'ailleurs *l'état naturel* du chrétien; qui, obligé par ses amis de faire pour sa santé quelque chose qui flattât ses sens, avait un soin extrême d'en distraire son esprit, afin d'en écarter toute idée de plaisir et de péché; qui, raisonneur exact, logicien sans pareil, n'ayant rien oublié de ce qu'il avait *fait, lu ou pensé,* fut en proie aux chimères de son imagination, associa aux conceptions de son rare génie les

bizarreries d'un délire mélancolique ; qui, toujours dévoré d'un feu âpre et sombre, poursuivi par une idée fixe et terrible, languissant, exténué, éprouvant jour et nuit d'intolérables souffrances, mourut à la fleur de l'âge, après une agonie de trois ans. Cet être infortuné se nommait Blaise Pascal.

Toute comparaison de style à part, on doit voir dans ce parallèle le tableau exact de ce que j'ai établi en principe ; et qu'on ne s'y trompe pas, il n'y a point ici de contradiction. Dans le chapitre précédent, j'ai peint l'homme éminemment nerveux, *usant* de ses facultés ; ici c'est l'homme *abusant* de ces mêmes facultés, et qui en porte la peine. Je conviens que tous les penseurs n'arrivent pas à cette complète et radicale dégradation de forces vitales, mais aussi, tous ne sont pas des Pascal ; tant d'âme pour user le corps, n'est pas donné à la foule des philosophes.

III.

Quoi qu'il en soit, lorsque loin de se connaître, loin de lutter contre la loi fondamentale que nous avons reconnue, contre la *prédisposition organique*, on s'y abandonne sans restriction, alors les inconvénients de la constitution nerveuse se développent avec une étonnante rapidité. Parmi ces inconvénients, il faut toujours remarquer l'extrême exagération du système sensitif. On a beau dire que c'est le principe des jouissances exquises et délicates, je le redis encore, c'est aussi la source des douleurs les plus intenses. Les unes et les autres sont élevées à la plus haute puissance, et leur maximum d'action est absolument le même. Cela est si vrai, qu'il a été possible de réduire ce principe en une espèce d'équation. Soit la sensibilité S, le plaisir P, la douleur D ; nous aurons $8S = 8P + 8D$. Il est très-vrai encore, que si l'on établissait nos sensations sur une échelle synchronique, on trouverait un équilibre assez juste au bout de quelques années ; voilà pour la partie matérielle ou physiologique. Mais quant à l'application morale, au retentissement de nos sensations sur le *moi*, les choses se passent bien différemment, et il faut l'avouer, tout est à l'avantage de la douleur. Celle-ci est évidemment *l'unité* multipliée par les sentiments et les réflexions ; aussi le plaisir nous semble-t-il rapide, passager, idéal, la douleur toujours matérielle, positive,

persévérante[1]. C'est bien pis quand l'intelligence perfectionnée fait que cette douleur est profondément sentie et *raisonnée,* qu'il faut souffrir non-seulement par la sensation, mais encore par la prévision et la mémoire ! Or, je le demande, quel instrument pour la félicité qu'une âme faible à la joie, stérile dans le plaisir ou le bonheur, qui en doute, qui s'y habitue promptement, s'en dégoûte de même et n'en connaît le prix qu'en le perdant. Oh ! que cette âme agit bien différemment dans la douleur ! quelle étendue, quelle activité, quelle force inépuisable de sensibilité quand il ne s'agit que de souffrir ! Elle se multiplie, se développe, s'arme de toutes ses facultés, et semble si bien faite pour la souffrance, qu'elle cherche et trouve des raisons pour l'éterniser, pour aller au-devant. C'est que la nature physique de l'homme se contente de peu et que l'imagination est insatiable. Alors s'observe cet étrange phénomène moral dont parle Rousseau. « Sans que rien change en toi, dit-il à Émile, sans que rien t'offense, sans que rien touche à ton être, que de douleurs peuvent attaquer ton âme ! que de maux tu peux sentir sans être malade ! que de maux tu peux sentir sans mourir ! » D'où provient cet état contre nature? Manifestement d'une sensibilité originairement très-excitable et qu'on n'a point ménagée ; d'une intensité extrême d'affections morales et d'application intellectuelle ; de ce qu'on voit toujours un but, sans calculer les forces indispensables pour l'atteindre ; de ce qu'on se refuse à étendre la loi de la nécessité aux choses morales ; du désir de donner à ses facultés une extension indéfinie au lieu de limiter son être pour le posséder tout entier ; de ce penchant funeste à immoler sans cesse le présent à l'avenir. On se bâtit je ne sais quel roman de bonheur qui échappe toujours, et l'on fuit le repos,

[1] « La maladie ressemble aux corps denses, et la santé aux corps rares. La santé s'étend sur beaucoup d'années de suite, et néanmoins elle ne contient que peu de bien. La maladie ne s'étend que sur quelques jours, et néanmoins elle renferme beaucoup de mal. Si l'on avait des balances pour peser une maladie de quinze jours et une santé de quinze ans, on verrait ce que l'on éprouve quand on met en équilibre un sac de plume et un sac de plomb. » (Bayle, *Dictionnaire historique et critique.*)

J'ajouterai que le plaisir physique a beaucoup moins d'extension que la douleur ; il se borne à quelques organes, il ne se glisse pas dans l'os, dans l'ongle, dans le dent, dans le tendon, dans la plus petite fibrille nerveuse ; au lieu que la cruelle douleur s'échappe de tous côtés, se produit dans tous les points de l'économie, pour gêner et tourmenter l'être sensitif.

et l'on néglige la santé, bien sans lequel les autres sont nuls, ou plutôt dont ils supposent la possession.

Parmi ces infortunés de cœur et d'imagination, plaçons au premier rang les poëtes, les artistes et certains savants. Usant rapidement les forces vitales, ils donnent de bonne heure à leur sensibilité un immense développement. La contention d'esprit, le travail forcé du cerveau, auxquels ils s'assujettissent, soit pour pénétrer les secrets de la nature, soit pour s'élancer au delà de l'orbite des choses humaines, manquent rarement de fatiguer les ressorts de l'organisme. Ainsi, loin d'opérer sur le système nerveux par voie de *sédation,* ils agissent au contraire par la *stimulation,* d'où résulte un état d'excitation morbide qui s'accroît d'un rien, bouleverse à chaque instant l'économie et pour les causes les plus frivoles, c'est un feu continuel qui s'attache également à la paille et au bois de cèdre.

Un fait bien reconnu, est que ceux qui se livrent *avec excès* aux profondes et perpétuelles méditations de l'esprit présentent rarement de l'uniformité dans le rhythme vital, au physique et au moral. L'état orageux est l'état ordinaire de ces cœurs chauds et véhéments. Ardents, exagérés, ayant le sentiment actif et passionné de la chose présente, plutôt que d'en avoir le sentiment exact et mesuré, ils gouvernent peu avec ce plein calme de la raison qui aide si bien à découvrir les vrais rapports des choses humaines avec le monde. Aussi sont-ils rassasiés de mécomptes et de dégoûts; ce sont gens, comme dit Charron, qui font tout à bon escient, *sauf de vivre.* Est-il possible, en effet, de voir toujours bien, toujours juste avec les oscillations d'une sensibilité maladivement excitable, qui fortifie et abat, qui ranime et qui tue, qui tantôt élève son martyr jusqu'au Ciel, et tantôt l'enchaîne sur un lit de douleur, se dirigeant sans cesse sur tous les points où existe une cause physique ou morale qui la stimule, qui l'attire et la fait vibrer?

Dans ce perpétuel changement d'état de l'économie, il est des instants où le corps épuisé, languissant, frappé d'une impuissance musculaire prononcée, inspire un sentiment de faiblesse et de défaillance aussi complet que décourageant; espèce de torpeur qui semble n'être qu'une moyenne proportionnelle entre la mort et la vie; alors, on fait effort, on abandonne tout, on oublie tout pour se cramponner à la vie, qui paraît près de s'éteindre. Dans d'autres moments, une certaine exaltation d'idées se manifeste; elles se pressent, elles

débordent, mais les organes n'y répondent pas, et la force d'élaboration manque. Ces idées sont toujours confuses, peu développées, un travail suivi ne pouvant les féconder. A quoi d'ailleurs aboutirait ce travail? à ruiner totalement la santé par les efforts qu'il exige. Comment alors s'inspirer de pensées d'avenir et d'immortalité avec la mort dans le sein? Comment se livrer à de savantes élucubrations, suivre une carrière active, supporter les fatigues du barreau, les travaux assidus de l'administration, les violentes émotions de la tribune, les agitations de la place publique, bien moins encore diriger d'une main ferme et sûre le vaisseau de l'État dans la tourmente politique? Ainsi cette chaleur d'accès de l'imagination, qui semblerait devoir être la compensation des facultés perdues, est une nouvelle cause de désespoir et d'ennui. Quant à moi, je dirai avec Pascal : « J'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. » Notez bien que ces dispositions du corps influent inévitablement sur les conceptions de l'esprit; et cette considération mériterait bien de fixer l'attention des penseurs profonds, si celle de leur santé leur paraît trop frivole. Car souvenons-nous toujours que les idées, les sentiments, les affections, la vie, en un mot, sont le reflet du mode d'organisation, et que les œuvres d'un homme de génie sont le résultat fécond des faits, des pensées, des émotions, des inspirations de sa vie entière.

En vain, dira-t-on, vous appliquez-vous à rembrunir le tableau. Quand il serait vrai que la constitution éminemment nerveuse, lorsqu'on en abuse, entraînât les maux que vous avez peints, les dédommagements et les dons qui l'accompagnent seraient encore une compensation préférable à tout. L'homme supérieur, né avec cette puissance de tête et de volonté appelée à déplacer les limites de l'intelligence, est toujours au-dessus des infirmités qui l'accablent. Ses jouissances mêmes sont d'autant plus pures, qu'elles sont indépendantes de son organisation, de la nature, de la fortune et du reste de l'univers. Voilà ce qu'une éloquence menteuse et *piperesse* ne cesse de répéter dans la bouche des panégyristes. Mais la vie privée des hommes célèbres, les maux qu'ils endurent, leurs aveux, soit dans l'intimité de l'amitié, soit aux médecins, prouvent combien on doit rabattre de cet enchantement extérieur et factice, de ces éloges mensongers, espèce de guet-apens oratoire. S'il y a au monde quelque chose de démontré, c'est que l'excitation anormale du système ner-

veux et particulièrement du cerveau ; c'est que l'inégale répartition des forces, la tumultueuse discordance des actes vitaux, troublent l'intégrité fonctionnelle des organes, entravent l'exercice de la vie, anéantissent la santé et le bien-être. Pourquoi donc vouloir trouver dans la vie ce que la nature a refusé d'y mettre, un organisme constamment à l'épreuve de sensations fortes, d'émotions enivrantes et d'un esprit sans repos? Pourquoi désirer, avec un corps fragile, des jouissances et des lumières surhumaines? *Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.* (Ovid.) Dans une vie grevée de toutes les amertumes de la gloire, je ne crains pas de l'affirmer, la plus douloureuse est assurément la perte de la santé. Le baume moral d'un amour-propre satisfait n'adoucit pas toujours complétement les regrets qui en sont la suite. Si on se pénétrait bien de ces vérités, fondées sur la nature même de l'homme, le *trop penser,* cet ennemi né de notre espèce, ne ferait pas tant de victimes. On ne verrait pas une foule de savants, d'artistes, de littérateurs, de jurisconsultes, etc., construire le tissu de leurs propres tourments, dessécher de bonne heure les sources de la pensée et manquer à leur destinée. Il faut que tout soit dosé, calculé, mesuré ; que la règle du plus ou du moins soit appliquée à tout, même aux quantités morales; c'est la plus grande loi de la nature, puisqu'elle est celle de l'harmonie des êtres.

Toutefois, j'ai beau faire, on croira toujours que le trait est forcé pour le rendre plus frappant; il n'en est rien cependant. Demandez aux médecins qui exercent dans une grande ville, eux qui voient si souvent dans l'endroit caché des cœurs l'amertume qui les flétrit, ils vous diront combien cette force *extra*-naturelle de réflexion est dangereuse pour l'humanité. On répond ordinairement que la position sociale, que les circonstances l'exigent ainsi; sans doute, mais le mal n'en est pas moins réel. D'ailleurs je prouverai que, dans chaque circonstance, il est possible de le diminuer, et qu'on peut alléger le fardeau quand on le veut bien. On argue encore en disant que ces principes manquent de vérité, ou sont au moins exagérés, qu'il y a de nombreuses exceptions. Ces exceptions sont plus rares qu'on ne le croit; car remarquez bien que, parmi les hommes qui se livrent à ce genre d'excès, les uns vivent assez longtemps, mais languissants, épuisés, et que les autres meurent au commencement de leur carrière, connus seulement de leurs amis, de leurs médecins. Combien de jeunes gens surtout, moissonnés de bonne heure, ne se reposent

point à l'ombre du laurier qu'ils ont semé! Les exceptions les plus nombreuses se trouvent parmi les hommes qui, sacrifiant paisiblement aux muses, et traitant la réputation comme les honneurs, savent en jouir ou s'en passer. Mais du moment que, poussé par le démon de la célébrité, on veut inscrire son nom sur le bronze séculaire; que le besoin rongeur de la louange des autres se fait sentir; qu'on se décide à arracher feuille à feuille ce laurier *morte venalem*, comme dit si bien Horace; qu'on a toujours présent à l'esprit le *qu'en diront les Athéniens?* la vie cesse de s'exercer selon ses lois ordinaires de régularité. Je ne sais quel feu pénètre et consume l'économie, quelle impétuosité de mouvements intérieurs, quel bouillonnement du sang, quelle agitation fiévreuse se manifestent. Les forces motrices et contractiles diminuant peu à peu, la sensibilité prédomine outre mesure. Dès lors plus d'équilibre, plus d'harmonie dans les fonctions : l'unité élémentaire organique se trouve rompue, et les maladies naissent en foule. Remarquons toujours que la vie s'altère et se détruit ici par deux causes, parce que son action a été hâtée, précipitée, exagérée, puis parce qu'elle a été irrégulière, tant il est vrai qu'il faut des bornes à la méditation, au travail de tête, au désir d'acquérir des connaissances, de solliciter sans cesse la renommée et la fortune, en un mot, qu'il faut savoir avec sobriété, aussi bien que vivre avec tempérance. Le génie qui, voulant arracher aux dieux leur secret, reste frappé de l'anathème céleste, est un emblème aussi juste que frappant des tourments de certains hommes illustres. Ceci nous explique également ce symbole de l'antique et suprême sagesse : «Dieu a marqué d'un signe formidable le fruit de l'arbre de la science; ce fruit est doux et savoureux, mais souvent il donne la mort : » *Gustans gustavi paululùm mellis... et ecce morior.*

CHAPITRE XVIII.

CONSIDÉRATIONS SUR CE MOT D'ARISTOTE, QUE LA PLUPART DES HOMMES CÉLÈBRES SONT ATTEINTS DE MÉLANCOLIE.

Aristoteles quidem, ait, omnes ingeniosos melancholicos esse.
— Cic., *Tuscul.*, lib. I, 23. —

I.

Si j'ai fidèlement exposé les avantages et les inconvénients de la constitution des penseurs profonds, on doit aisément pressentir les causes de la mélancolie dont beaucoup d'entre eux sont atteints. Cette disposition de l'âme chez les hommes célèbres n'avait point échappé aux anciens, et notamment à Aristote. Ce grand observateur remarqua, en effet, que la plupart des hommes qui se distinguent dans les sciences et les beaux-arts, dans la philosophie ou le gouvernement des États, avaient une tendance presque inévitable à la *mélancolie,* et l'expérience des âges a confirmé la justesse de cette observation. Cependant Aristote s'arrête au fait, il l'expose, il le constate, mais il n'en donne aucune explication. Les progrès des sciences physiologiques, la connaissance plus approfondie de l'homme physique et moral, dans l'état sain ou malade, enfin l'étude attentive et suivie des maladies mentales, peuvent, il me semble, donner aujourd'hui la solution de cet ancien problème.

Remarquons d'abord que les médecins sont maintenant d'accord pour ranger la mélancolie parmi les névroses. Qu'elle ait son siége primitif dans l'encéphale, ou que ce siége existe dans les viscères

abdominaux, toujours est-il qu'il faut la coïncidence d'un système nerveux très-prédisposé à cette affection. Or, quelle est cette prédisposition? Ici les faits sont nombreux et incontestables; tous démontrent que cette prédisposition consiste dans une organisation plus ou moins délicate, mais sujette au spasme et à l'éréthisme, dans un système nerveux éminemment impressionnable, dans une sensibilité vive, forte, mobile, active, dans une imagination ardente, sans repos, et qui s'exalte facilement, dans un moral très-développé et une intelligence des plus exercées. Maintenant, nous le demandons, où le médecin peut-il trouver un tel concours de facultés, si ce n'est dans la constitution des hommes célèbres, quelque carrière qu'ils aient suivie? Voilà donc la *prédisposition* à la maladie dont il s'agit, établie chez eux, elle est pour ainsi dire innée. Reste maintenant à la féconder par les causes *occasionnelles* et déterminantes. Ces causes sont nombreuses et surtout énergiques; nous les trouverons dans l'état social, dans la civilisation toujours progressive, dans le choc des intérêts et des passions, enfin dans les phases et les mouvements de la fortune humaine.

Tout homme né avec des qualités supérieures tend à en obtenir le plus grand développement possible. Soit qu'il s'adonne aux sciences ou aux arts, soit qu'il s'expose aux tempêtes de la vie publique, il cherche à s'élever, à s'illustrer, à fonder sa célébrité, il désire que son nom brille aux yeux de ses contemporains et de la postérité, il rêve sans cesse à la gloire, il veut en un mot, comme l'a dit un grand écrivain, « travailler toute sa vie à sa statue. » Mais pour parvenir à ce but, le sentier est rude, âpre et largement semé d'épines. Que de travaux à faire, que d'efforts à tenter, que d'obstacles à surmonter de la part des hommes et des choses! Et par une conséquence inévitable, que d'inquiétudes et d'angoisses précordiales, que d'agitations intérieures à éprouver, que d'émotions, que de sensations, tantôt pénibles et douloureuses, tantôt pures et délicieuses, mais toujours vives, multipliées, extrêmes et retentissantes au plus profond de l'âme! Or, on doit le dire, il n'est peut-être point d'organisme à l'épreuve de pareils ébranlements. Ce haut degré de vitalité où les organes sont maintenus, cette exagération des actes fonctionnels de l'économie, en rompent nécessairement l'harmonie. Les conditions dynamiques de la vie compatibles avec la santé ont cessé d'exister. Deux résultats ont lieu dans cette circonstance : d'un côté, par la prééminence native de

l'encéphale et de l'encéphale toujours excité, une grande partie de l'activité nerveuse se concentre sur cet appareil, ce qui détruit l'équilibre de l'innervation; de l'autre, le système nerveux acquiert, à la longue, une mobilité, une sorte de *faiblesse irritative* qui le rend éminemment impressionnable. Ce dernier effet dépend d'une loi physiologique des plus importantes dont nous avons parlé, loi en vertu de laquelle *plus les nerfs sont irrités, plus ils sont irritables,* plus la sensibilité est exercée, plus elle est apte aux impressions. De sorte que la *diathèse d'irritabilité,* base et principe de la constitution des hommes célèbres dans tous les genres, augmente et s'exagère nécessairement, toujours en proportion de l'exercice violent, assidu, des facultés intellectuelles et affectives.

On conçoit maintenant qu'il doit y avoir une réaction sur l'organisme en général. En effet, cette *diathèse d'irritabilité,* poussée à son dernier terme, est toujours profondément perturbatrice des appareils de la vie. Elle arrive souvent à la *susceptibilité nerveuse morbide,* affection si commune et pourtant si peu connue. Cette susceptibilité nerveuse, ce fond d'irritation habituelle, s'étend bientôt du physique au moral, des organes aux pensées et aux sentiments; or, de cette disposition à la névrose connue sous le nom de *mélancolie,* il n'est qu'un pas, bien souvent même, on serait tenté d'en établir l'identité.

Ainsi, la prédestination organique et matérielle des hommes célèbres à la mélancolie nous paraît donc démontrée précisément par les dons qu'ils ont reçus de la nature, par cette haute capacité de sentir, par cette exquise délicatesse de perception, cette force de conception qui les caractérise; et plus l'excentricité intellectuelle dont il s'agit est prononcée, plus ils semblent enclins à cette maladie. Aussi voit-on que le sentiment d'amertume, la lassitude des choses présentes qui s'attachent à la plupart des hommes qui ont fortement vécu de la vie de la pensée, ne se manifeste guère qu'à l'âge viril. A cette époque, en effet, l'organisme a éprouvé de profondes modifications. La balance circulatoire, comme je l'ai déjà remarqué, n'est plus la même, le sang veineux dominant déjà le système artériel; de là les stases de sang noir abdominal, les engorgements des ramifications de la veine porte, la faiblesse des organes digestifs, la constipation, la disposition hémorroïdaire si constamment observée chez les hommes de cabinet. C'est d'ailleurs depuis longtemps une vérité admise en médecine, que les affections chroniques sous-diaphragmatiques, ou abdominales,

empreignent le moral d'une mélancolie proportionnée au degré de leur intensité. La misanthropie, l'hypocondrie, la manie se lient presque inévitablement à quelque lésion abdominale [1]. Les hommes à réflexions chagrines, les penseurs morosophiques, toujours ramenés à cette désolante conclusion, que le *malheur* est la seule réalité de la vie, sont constamment menacés de quelque affection dans le vaste ensemble des organes abdominaux, mais toujours avec coïncidence d'une disposition particulière du système nerveux cérébral.

Cette dernière condition est tellement importante, qu'elle seule peut produire jusqu'à un certain point la mélancolie; c'est ce qu'on remarque chez plusieurs jeunes gens doués d'une vive sensibilité. Cependant ne nous y trompons pas, la mélancolie du jeune homme diffère beaucoup de celle de l'homme qui a vécu. Chez le premier, elle est ordinairement douce et suave, elle tient à quelque chose de vague et d'incertain; au fond se trouve constamment l'espérance, quelques pleurs terminent souvent la crise. Mais chez le penseur d'un âge mûr, la mélancolie est constante, âcre, profonde, parce que non-seulement les douleurs sont senties, mais elle sont raisonnées; il y a la souffrance du lendemain ajoutée à celle de la veille. Ces douleurs se lient toujours à des regrets, à des souvenirs pénibles; il est bien rare que des larmes les adoucissent. Tous les deux aiment la solitude, mais les passions, l'espoir de se distinguer ramènent le jeune mélancolique sur la scène du monde; il y cherche sa place et sa destinée, tandis que l'autre, éprouvant le supplice des espérances trompées, a suivi le conseil de Montaigne : « Retirer son âme de la presse. » Il a donc cette satiété de la vie commune, ce dégoût que ressentent les esprits élevés, trop tôt désabusés des promesses des hommes et des illusions de la gloire. La primeur de pensée, nécessaire à l'idéalité du bonheur que donne la gloire, n'existe plus. A ce mot de *gloire,* le jeune mélancolique, épris de pensées fières, se sent soudain ranimé, le bruit et la renommée ont à ses yeux d'ineffables douceurs;

[1] Saint Ignace tomba plusieurs fois dans des accès de la plus noire mélancolie. A sa mort, en 1556, son corps fut ouvert par Reald-Colombo. Cet anatomiste trouva des calculs biliaires qui avaient pénétré jusque dans la veine porte. *Lapides in jecore, in vena portæ, ut tu, tuis oculis vidisti, Jacobe bone, in venerabili Ignatio generali congregationis Jesu.* (*Realdi Columbi, Cremonensis, in almo gymnasio romano, anatomici celeberrimi, De re Anatomicâ, libri* 15. *Parisiis,* 1562.)

une trompette et un laurier, que faut-il de plus pour être heureux? L'homme célèbre a apprécié ces hochets ce qu'ils valent, et la froide estimation qu'il en fait, le ramène toujours au cruel mot de César : « N'est-ce que cela? » D'ailleurs le jeune mélancolique est plein de force et de santé, une sorte de délire agite son existence, et la vie chez lui est tellement exubérante, qu'il sait à peine qu'elle a un terme. Comment concevrait-il la mort, lui dont les organes sont si actifs, dont le sang circule si vite et si bien? Mais chez le mélancolique dont la carrière s'avance, l'organisme a fléchi ; non-seulement il sait, mais il sent déjà qu'il doit mourir. Un reste d'existence décolorée, quelques chagrins encore et le tombeau ensuite, ne sont pas des images faites pour embellir et ranimer l'existence : en effet, elle se flétrit, elle s'affaisse de plus en plus, *spiritus tristis exsiccat ossa.* (Prov. Salom.)

On le voit, l'exercice de la vie physique et de la vie morale conduit naturellement à la mélancolie. Un peu plus ou un peu moins, tous les hommes en sont là, mais ce sentiment étant plus vif, est principalement remarqué chez les hommes remarquables, d'autant plus que l'activité cérébrale a chez eux une singulière énergie. Observez un homme de génie suivant la route que le destin lui trace, il s'élance avec ardeur, avec espoir ; mais plus son âme est haute, plus son cœur est actif, son esprit supérieur, plus il se sent brisé contre le cercle d'opposition et de misère dont l'entourent aussitôt les préjugés, la routine et l'envie. Dans cette grande et perpétuelle lutte de ce qui est, contre ce qui doit être, non-seulement il aperçoit, mais lui-même exagère parfois l'inutilité de ses efforts. Ayant acquis de bonne heure l'*horrible certitude* dont parle Fontenelle, son esprit s'abat et se décourage, la misanthropie s'en empare, il ne voit plus, il n'attend plus que le désordre. Le bonheur n'est à ses yeux qu'une illusion puérile dont il faut se défendre comme d'une faiblesse ou d'un ridicule ; c'est une idée fixe qui, comme une espèce de vautour, ronge un foie toujours renaissant. Ainsi se trouve expliqué cet axiome de philosophie médicale, que la diminution de la joie est une conséquence morale comme inévitable du perfectionnement de la raison et de l'excitabilité contre nature du système nerveux.

Il est encore une cause productrice de la mélancolie, chez les grands hommes, que nous ne devons pas oublier. Tous prennent part à la progression sociale, tous cherchent la gloire, où elle se trouve

ordinairement, dans les combats, à la tribune, dans les vastes champs de l'esprit et de la pensée. Aussi, comme je l'ai déjà remarqué, que leur vie est alors inquiète et agitée! quelle activité dans cette période de leur existence, dans ce long effort vers la perfection morale ou la supériorité du talent! combien les ressorts de l'économie sont tendus, les nerfs stimulés, la circulation du sang bouleversée, le rhythme vital hors de mesure, les pensées rapides, les sentiments tumultueux! Puis tout à coup, quand la nature ou la fortune disent : *C'est assez!* que ce grand mouvement s'arrête, on conçoit le vide effrayant qui se fait subitement dans l'âme; l'immobilité de la mort lui est seule comparable. Les grands capitaines, les diplomates habiles, les administrateurs consommés, les orateurs parlementaires, les gens de lettres dont la renommée s'étend au loin, en offrent de nombreux exemples. Encore si, avertis par l'âge et le déclin de leur santé, ils se retiraient volontairement à l'écart; si, d'acteurs devenant spectateurs, ils s'appuyaient, comme dit Pythagore, sur les barrières de l'arène où les combattants se pressent! mais, il faut l'avouer, le plus petit nombre en agit ainsi. Pourquoi cela? c'est que la soif de la célébrité est aussi inextinguible que celle de l'or; c'est que l'esprit et le cœur des hommes supérieurs sont également insatiables : l'un n'est jamais las de connaître, l'autre jamais las de désirer.

Le malheur est que les hautes facultés dont ils sont doués, étant hors de proportion avec l'ordre de choses où ils doivent vivre, ils n'ont plus qu'une existence insipide qui fait supporter la vie sans s'y attacher; ils ne peuvent être bien nulle part, puisqu'ils sont partout une exception. C'est alors qu'on observe cet impatient ennui des hommes de génie, qui n'est pas encore, mais qui touche de près à la mélancolie. Saint Augustin dit en parlant des désirs : *Eunt, ut non sint,* « ils tendent à ne plus être; » mais l'homme médiocre a mille sujets de désirs que n'a plus celui qui a trop réfléchi. Ce dernier a dans son génie une mesure à laquelle bien souvent rien ne s'arrange; sa délicatesse le rend dédaigneux; forcé par sa nature d'être difficile, il paraît froid, hautain; il irrite par là contre lui les petits esprits, mais les petits esprits c'est le grand nombre. Appliquant à tout sa microscopique sagacité, il a d'abord jugé la valeur et le poids des choses auxquelles les autres attachent encore du prix. Or, cette funeste clairvoyance n'est jamais sans rompre le charme, sans détruire une foule d'illusions importantes à conserver; il est travaillé par le

démon de la chose impossible. La remarque en a été faite : avec un esprit fin et pénétrant, avec un goût pur, un discernement exquis, on est trop exigeant; on n'est jamais satisfait ni de soi ni des autres; les moindres défauts sont sentis, et le sont très-vivement. C'est un supplice continuel dans la vie ordinaire qu'une pareille délicatesse. Comment alors redonner le goût des habitudes simples à un homme d'un génie vaste, d'une imagination active, inquiète, préférant à tout le bruit et le fracas, avide d'illusions sans bornes qui s'éloignent sans cesse pour le tromper toujours? Qu'on ne s'étonne donc plus si un chagrin profond et secret brise l'âme de cet homme, si, au banquet de la vie, l'absinthe est son lot, tandis que le miel abonde pour d'autres qui lui sont inférieurs.

II.

Distinguons bien surtout la mélancolie, véritable affection pathologique, de ce sentiment vague qui étreint, qui tourmente l'âme du poëte et de l'artiste; en un mot, du *je ne sais quoi* de rêveries voluptueuses produisant de douces excitations des facultés intellectuelles. Il est certain que la sensibilité de l'âme, l'imagination vive et tendre, sont un principe profond et agissant d'heureuses inspirations; mais il s'agit ici d'une véritable maladie, de la misanthropie, fruit d'un corps languissant, d'un esprit actif et découragé. Quand celle-ci guide la plume de l'écrivain, alors jaillit de l'âme une vive source de pensées sombres, de tableaux lugubres, d'affligeants apophthegmes; la verve est âcre, implacable, virulente; il y a toujours une corde d'airain à cette lyre.

Nous avons remarqué tout ce que peut la réaction viscérale sur le cerveau prédisposé; n'oublions pas non plus qu'une morosité habituelle, qu'un penchant décidé pour les idées tristes, influe à son tour d'une manière fâcheuse sur l'économie, et notamment sur l'appareil digestif. Il est certain que, dans ce cas, les forces vitales se concentrent à l'intérieur, que les digestions s'altèrent, que le foie s'engorge et s'irrite, que la circulation s'alanguit. Il existe donc, comme l'observe un célèbre physiologiste du dernier siècle, entre les idées agréables qui naissent dans l'âme et l'*épanouissement* des fibres de tout le corps, surtout des organes épigastriques, un rapport si intime, que ces deux modes de notre existence physique et morale s'appellent

mutuellement et naissent l'un de l'autre. Quelquefois il arrive que la mélancolie faisant des progrès, l'imagination se remplit de chimères, l'esprit s'aigrit et n'enfante plus que des erreurs déplorables, des systèmes extravagants. En s'éloignant trop du réel, on s'approche de l'impossible, de l'inexplicable, du fantastique; on s'y plonge à plaisir, on s'en fait une espèce d'asile contre l'atteinte et le contact des hommes. Il suffit, pour produire cet effet, d'une affection passionnée qui s'avise d'elle-même et s'irrite sans cesse, qui s'empare peu à peu de l'intelligence, et finit par absorber tout ce qui ne tient pas à cette affection, tout, jusqu'à la personne morale. Byron assure qu'il travaillait seulement pour arracher sa pensée aux réalités, pour se réfugier dans l'idéal, *fût-il horrible*, selon son expression. Mais comme rien ne répond aux exigences d'une telle imagination, les idées peuvent être hautes, sublimes, originales, mais elles manquent de justesse, et l'on voit, comme l'a dit un écrivain célèbre, le génie condamné à déraisonner pour crime d'infidélité à sa mission. Selon le positif, le sage Condillac; « de tous les êtres créés, le moins fait pour se tromper, est celui qui a la plus petite portion d'intelligence. » Eh bien! l'inverse est exactement vrai : l'esprit le plus étendu, le savoir le plus profond, ne conduisent quelquefois qu'à produire de monstrueuses aberrations et de bizarres systèmes. Il est peu d'hommes illustres qui n'en fournissent des preuves, et cependant ils sont les lumières et l'orgueil de notre espèce : étrange phénomène qui prouverait seul notre état d'imperfection actuelle, et que nous sommes destinés à nous élever dans la hiérarchie des êtres!

Ce pressentiment d'une perfection future, et qu'ils ne peuvent atteindre ici-bas, a été pour certains hommes une cause très-active, très-réelle de mélancolie. Qui le croirait parmi le vulgaire! Mais la médecine, qui contient les fastes de toutes les douleurs humaines, doit encore noter celle-ci; douleur, à la vérité, qui n'est pas faite pour toutes les âmes. Demandez à un homme de haute intelligence, capable de dire comme Michel-Ange :

E vo' per vie, men calpestate e sole,

si, après avoir profondément médité; si lorsque son génie, lancé dans le plein orgueil de sa puissance, comprend et pénètre certaines lois de l'univers, arrache quelque étincelle du vrai ou du beau; demandez-

lui s'il est entièrement satisfait : il vous répondra qu'il est seulement sur la voie, et que l'horizon s'agrandit à mesure qu'il avance, parce qu'il n'appartient qu'au génie de savoir combien nos connaissances sont bornées. Notre ignorance est une espèce de torture qu'éprouvent les hommes supérieurs, parce qu'ils comparent avec accablement les vanités de la science à la désespérante grandeur de la nature. Newton lui-même se regardait comme un enfant ramassant des coquillages au bord du grand océan de la vérité. Souvent il arrive encore que le cœur de cet homme n'est guère plus satisfait que son esprit. Contristé par le néant de l'humanité, s'abandonnant à une ardente aspiration, vers un bonheur que lui seul conçoit, sans cesse haletant après une fantastique espérance de félicité, il éprouve l'impérieux besoin de cet ordre que le monde présent semble contredire, de cet avenir que la terre lui refuse. Il demande aux hommes ce qu'ils ne peuvent donner, des vertus d'ange et des affections éternelles, la vertu constamment pure et la vérité sans alliage. Ainsi, ses désirs en dehors du cercle matériel et des possibilités organiques, ne s'y rapportent pas ou s'y rapportent mal; la limite finissant toujours par lui faillir, il reste comme abîmé dans son impuissance. Ne cherchez plus d'harmonie entre ce qu'il voit, ce qu'il entend chaque jour et ce qu'il pense, entre les idées de la foule et celles qui le dévorent, entre le monde réel et le monde des possibles qu'il crée, qu'il embellit. Aidé de cette puissance d'excitation nerveuse dont il est doué, son imagination s'élance et franchit toutes les barrières; elle se croit délivrée de sa prison de chair, mais en vain. Quelle que soit la suprématie organique du cerveau, elle ne va pas jusqu'à supporter impunément d'aussi violentes stimulations; cet appareil se fatigue et s'épuise; dès lors le vrai se reproduit, et toujours avec amertume. De ces ravissantes extases, de cet univers artificiel, l'imagination, toujours dupe de son exigence, retombe dans la réalité sensible et perceptible, dans le monde, tel que Dieu l'a fait : dès lors, et dans une ligne progressive, surviennent le dégoût, le dédain, l'aversion, la tristesse, la mélancolie vague, la profonde mélancolie, l'ennui de la vie, l'idée *fixe* de la mort... le suicide.

« La mort a des *faveurs* à nulle autre pareille, »

m'écrivait un de mes malades, triste et mélancolique au plus haut degré.

Il en est qui s'arrêtent à moitié de ce sentier funeste, d'autres le parcourent entièrement. Rousseau a-t-il ou non mis fin à son existence? Gilbert ne s'est-il pas tué à l'Hôtel-Dieu? Sans l'Italie, Byron dit qu'il aurait puisé la liberté dans l'*anneau d'Annibal*. De nos jours, un littérateur plein d'esprit et de goût n'est-il pas tombé, selon son panégyriste, dans cet abîme que Pascal voyait sans cesse devant lui? Plus récemment encore, un peintre célèbre (Gros) et un artiste lyrique non moins illustre (Adolphe Nourrit) n'ont-ils pas été atteints de mélancolie, puis d'une sorte de délire mêlé d'orgueil qui les a conduits au suicide? Ce désir tourmentant d'une perfection indéfinie, d'un état de bien-être, de bonheur, aussi impossible à définir qu'à obtenir, est donc pour certains hommes une cause très-réelle de chagrin, d'ennui profond et de mélancolie. Remarquons encore que cette espèce de supplice, particulier aux grandes âmes, s'applique à tout, se retrouve même dans les choses les plus ordinaires, les plus simples de la vie commune.

Quelquefois on se flatte que l'homme supérieur échappera par la gloire à ce sombre avenir; qu'il sera récompensé des lumières qu'il a répandues, des découvertes et du bien qu'il a faits. Soyons justes, la société n'est pas toujours ingrate; parfois elle proclame hautement sa reconnaissance. Virgile fut admiré du peuple romain, et Jenner a été regardé, de son vivant, comme un des bienfaiteurs de l'humanité. Toutefois on les compte ces heureux; combien d'autres, possédés de la vertueuse folie d'éclairer les hommes, ont été méconnus, méprisés, persécutés! Combien ont éprouvé qu'on ne peut apporter une vérité, une consolation à l'homme qu'au prix de son repos et de sa vie! La plupart ont eu le tort de venir trop tôt, de voir plus loin et de voir mieux que les autres. Rien de plus vrai, il ne faut pas avoir trop raison, et il est souvent dangereux d'avoir raison contre ses contemporains. L'homme de génie s'aide de son siècle, bien qu'il frappe à son coin toutes les idées dont il s'empare; puis il avance dans la carrière; il entrevoit, il découvre, il saisit une vérité fondamentale, il s'écrie : *La voilà!* mais personne ne l'écoute, ou bien il est traité de rêveur, d'homme à visions, par l'ignorant, qui ne sait mesurer le possible que sur l'existant. Au lieu de gloire qu'il espérait, on le contredit, on l'humilie; on lui prouve d'abord que ce qu'il avance est de peu de valeur et insignifiant; ensuite, qu'on l'avait dit et trouvé avant lui : en sorte que cette vérité que lui seul comprend est condamnée comme le crime,

insultée comme la folie par les contemporains. Conçoit-on maintenant ce que ce poison d'indifférence ou de haine peut porter de surprise, de chagrin, de douloureux mécomptes, de *mélancolie* enfin au plus profond d'une âme fière et sensible? La douleur du génie qui a la conscience intime de la gloire qu'il mérite et le désespoir de l'obscurité sous laquelle il s'éteint, est peut-être la plus cruelle qu'il ait été donné à l'espèce humaine de supporter. Christophe Colomb, Galilée, Copernic, Bacon, Daniel de Foë, Vico, Descartes, ont été dans ce cas. Quant à ce dernier, on sait combien les sourdes et basses calomnies de Voët lui causèrent d'inquiétude et d'ennui [1]. Newton était à peine compris des savants les plus illustres de son temps; les tracasseries de Hooke, les prétentions de Leibnitz lui causèrent un vif chagrin. Dans les arts, Papin, Fulton, Amontons, Lebon, l'abbé de l'Épée, ont fait des découvertes dont personne de leur temps ne s'est beaucoup soucié. Je trouverais dans l'histoire de la poésie, de la peinture, mille exemples de ce que j'avance. Même aujourd'hui, si l'on voulait énumérer les misères, les pénuries, les mille et une douleurs de certains artistes, savants, etc., ce serait à faire envier aux hommes d'intelligence le sort de la brute, la condition de la plante. Le premier des artistes, Prométhée, a payé par de longues tortures le feu céleste qu'il avait dérobé. Qu'en résulte-t-il? que l'homme de génie qui malheureusement conçoit un chef-d'œuvre, qui y croit, finit par douter de lui-même. Bientôt ce doute persécuteur s'empare de lui, l'obsède, le poursuit; et le résultat est toujours un découragement profond, une *mélancolie* que rien ne peut dissiper, quelque chose qui l'effraye pour la suite; le coup mortel est déjà porté.

L'indifférence des contemporains ne doit pas toujours leur être reprochée, bien que les effets soient les mêmes. Quand l'industrie est l'unique but de la société; quand l'enthousiasme est ridicule, que les sympathies sont à l'utile, que toutes les questions sont ramenées au positif, tranchées par l'intérêt et le calcul, il reste bien peu de voix pour célébrer les chefs-d'œuvre des beaux-arts. C'est bien pis lorsque les discordes civiles ramènent toutes les pensées, concentrent toutes

[1] Voici ce que pensait de ce grand homme, Naudé, son contemporain : « M. Descartes, qui est mort à Stockholm, le 11 février 1650, était un homme de mauvaise mine, qui n'avait rien d'agréable. S'il a laissé quelque chose à imprimer, ce sera M. Piques qui en aura soin. Il avait bien des visions dans la tête, qui sont mortes aussi bien que lui. » Quelle apothéose!

les attentions sur la chose publique. Malheur aux enfants des arts qui vivent de grandiose, et que le sort a jetés dans la société en des jours d'orage, dans un temps de désorganisation, de décombres et de ruines! Le moyen d'entretenir et d'aviver le feu sacré, quand le tumulte de la place publique retentit jusque dans le silence du cabinet et de l'atelier! On a beau abstraire son esprit, se faire un calme artificiel, il y a une gêne de cœur et d'âme qui paralyse les facultés; il est impossible que l'appareil cérébral déploie toutes ses forces et sa complète activité. Alors le découragement saisit l'artiste; il se sent arrêté dans sa carrière, frustré dans son espoir. Cet *otium tutum*, ce sentiment d'un repos assuré, d'une quiétude parfaite, sentiment si précieux pour le génie qui crée, disparaissant, les riantes pensées de la gloire font bientôt place à je ne sais quel sentiment amer qui mine et sape l'existence. On ne sait pas tout ce qu'il y a de souffrance dans la vie solitaire, exaltée, laborieuse, d'un poëte, d'un savant, qui se consume sur une production, sur une découverte importante, avec la presque certitude que son œuvre et son nom passeront inaperçus sous le torrent d'une révolution. Comme le contre-coup d'une pareille douleur est toujours l'altération de la santé, il est peu de médecins pratiquant dans une grande ville qui n'aient eu occasion de voir plusieurs de ces infortunés. Avec un peu de tact et d'expérience on découvre bientôt qu'un chagrin secret, *velut spina in corde,* comme dit si bien Hippocrate, irrite sans cesse ces âmes délicates. Aussi, pour obtenir la guérison de pareils maux, le médecin doit-il en bien pénétrer la cause. C'est ici qu'il faut savoir joindre les préceptes de notre art à la connaissance pratique du cœur humain, car remarquons que la maladie elle-même augmente singulièrement l'impressionnabilité physique et morale. Cent mots, dit Bichat, ne suffiraient pas pour rendre la *diversité* des sensations qu'entraînent après elles les affections maladives. Ce grand médecin parlait en général, mais c'est bien autre chose quand il s'agit d'affections morbides, naturellement empreintes de tristesse.

III.

On voit par combien de routes la mélancolie parvient à l'âme, quand le corps est doué d'une vive sensibilité. La réflexion d'Aristote est tellement juste, tellement vraie, qu'on a lieu de s'étonner que

quelques-uns de ces hommes extraordinaires, dont le ciel est avare, puissent échapper à la maladie dont il s'agit. Parce que, disait Luther, j'ai quelquefois l'air gai et joyeux, beaucoup de gens se figurent que je ne marche que sur des roses : Dieu sait ce qui en est dans mon cœur [1]. Car remarquez bien que toutes les causes de la mélancolie dont j'ai parlé, et je ne les ai pas toutes énoncées, agissent sur des individus éminemment irritables, et qu'en général, ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher jusqu'où peut aller la force d'*endurance* de l'homme. Cette susceptibilité nerveuse morbide, qu'on peut considérer comme la *fatalité* de leur constitution, se retrouve ici dans sa cruelle activité. Elle influe d'ailleurs sur les petites comme sur les grandes choses de l'existence. Au physique, les légers dérangements de la santé, les troubles passagers de l'économie, inspirent de vives craintes; au moral, les petites misères, les contre-temps, les picoteries de la vie commune, sont fortement ressenties par l'homme supérieur, très-irritable. Au moindre choc de la fortune, son cœur se serre avec violence; il pousse des rugissements sous des coups d'épingles. Jugez de ce que peut produire, sur l'organisation de cet homme, les manœuvres de l'envie, la critique plus ou moins juste de ses ouvrages, la pensée que de jeunes rivaux l'emportent, que ses idées, ses opinions, ses travaux ont vieilli, qu'il a cessé d'être une autorité, en un mot, que la renommée semble déjà oublier et son nom et ses œuvres. C'est la fièvre, c'est du poison qu'on inocule dans son sang, ou plutôt cette *mélancolie* délétère qui gâte et flétrit le reste de l'existence. Lulli avouait, sur ses vieux jours, qu'il aurait tué sur-le-champ quiconque lui aurait dit en face que sa musique ne valait rien; tant l'irritabilité s'exaspère quelquefois chez certains individus! Souvent aussi, cette irritabilité, loin d'éclater au dehors, se concentre, mine et détruit sourdement l'économie [2]. Si à un talent du premier ordre, se joint un caractère débile et sans consistance, bientôt l'imagination s'effarouche de tout, la méticulosité, les terreurs puériles l'assiégent con-

[1] Voltaire lui-même écrivait au maréchal de Richelieu : « Il faut que je vous fasse ma confession : je n'ai jamais été gai que par emprunt. » (*Correspondance,* 1766.)

[2] Le 17 mars 1821, deux mois avant sa mort, Napoléon, accablé de chagrin, de douleur et d'ennuis, disait à un des assistants : « Là! c'est là, » en montrant sa poitrine au docteur Antomarchi. Celui-ci lui présenta un flacon d'alkali; « eh non! ce n'est pas faiblesse, s'écria le malade, c'est la force qui m'étouffe, c'est la vie qui me tue. » (*Mémoires,* par le général Montholon.)

tinuellement. Cette imagination court au-devant du mal, elle le devine et l'anticipe. Alors ces hommes se forgent mille chimères de persécutions qu'ils n'éprouvent pas; ils ont comme le frisson du pressentiment de malheurs qu'ils n'auront jamais; tout à l'opposé des imaginations gaies, à illusions douces, ils voient toujours le mal, ils font, comme on l'a dit, des *cachots* en Espagne. Un petit grain d'humeur est comme un levain qui fermente promptement et dont l'aigreur se communique à toute la masse des pensées. C'est là ce qu'on voit parfois chez les hommes les plus éminents. Il en résulte que ces esprits dominateurs sont eux-mêmes conduits, subjugués par les motifs les plus petits, les moins dignes de leur génie. Leur imagination malade explique cette étonnante dissonance. Étudiez physiologiquement Rousseau atteint par l'âge, par le malheur et la misanthropie; n'est-ce pas pitié de le voir se tourmenter jusqu'au spasme pour les causes les plus légères et les plus insignifiantes! L'abbé de Saint-Cyran (Jean Duvergier de Hauranne), morose, chagrin sur la fin de sa vie, ne pouvant faire entrer des noyaux de cerises entre les barreaux d'une fenêtre, se plaignit amèrement que la Providence s'opposait toujours à ses desseins. Swift, qui mourut fou, présentait dans sa vie ces inexplicables singularités. Molière, devenu mélancolique, se tourmentait des moindres choses. De nos jours, Hoffmann, le conteur, malgré son apparente gaieté, soutenait que le mal se cache toujours derrière le bien, que *le diable met sa queue sur toutes choses.* Le célèbre compositeur Beethowen a offert les mêmes symptômes; naturellement bizarre, susceptible, irritable au plus haut degré, il devint sourd, et cette cruelle infirmité pour un musicien, détermina une mélancolie profonde dont une mort prématurée fut le dernier terme. « Mon organisation est si nerveuse, disait-il, qu'un rien me fait passer de l'état le plus heureux à l'état le plus pénible. »

Ces phénomènes ne surprennent pas le médecin qui connaît l'homme sous le rapport physiologico-moral. Il sait que chez certains individus à système nerveux très-mobile, très-excitable, les perceptions sont tellement vives et délicates, que leur imagination exaltée représente avec une incroyable force de vérité les chimères qu'elle enfante. Les esprits profonds, concentrés, méditatifs, sont les plus exposés à ces hallucinations, sorte d'ivresse intellectuelle. Ils personnifient, ils donnent de la réalité à des êtres de raison. Pour les mélancoliques, ce qu'ils pensent, ce qu'ils rêvent, ou ce qu'ils voient, est souvent la

même chose. De là ces images d'un bonheur inouï, inénarrable, ou bien ces terreurs, cet abîme chimérique de malheurs qui les troublent et les épouvantent à chaque instant. En recherchant l'origine d'aussi étranges phénomènes, on la trouve toujours dans les écarts et l'altération d'une vive sensibilité. Ainsi se trouve cachée dans l'intimité même de notre être, la cause de presque tout le charme ou le dégoût attaché aux divers instants de la vie; on la porte en soi cette source de biens et de maux, et on la cherche au dehors dans l'influence mystérieuse de la fortune et des événements. Le *fatum* n'est-il pas en effet dans les modes variables et spontanés d'une sensibilité qui échappe à la prévoyance comme à toute l'activité de l'esprit? Non, il n'est point au pouvoir de la volonté de créer aucune de ces affections aimables qui rendent si doux le sentiment immédiat de l'existence, ni de changer ces dispositions funestes qui la rendent pénible et quelquefois insupportable. Mais ce qui a lieu pour certaines personnes, acquiert un haut degré d'intensité chez les hommes d'une forte imagination, dont le miroir change et altère sans cesse la réalité des objets.

Wolff a défini l'imagination, *la faculté de reproduire les perceptions ou les images des choses absentes*. Une pareille définition est depuis longtemps une vérité pour les médecins.

Mais cette imagination, cette singulière faculté de procréer le *non-moi* par la puissance du *moi*, quelque sublime qu'on la suppose, n'est donc pas toujours un instrument de bonheur aussi parfait que la raison froide et juste, que le bon sens rigoureux et compassé. Encore, si un homme supérieur, et qui a vécu, pouvait conserver ses illusions! mais en vain, il n'est plus en son pouvoir de parer et de revêtir d'une gloire idéale le sentiment de la vie. Inhabile à recréer l'idole qu'il a brisée, tout lui semble mensonge, erreur et déception. A ses yeux, la nature humaine est éternellement condamnée à la lutte, à la fatalité, au désespoir. Chez lui, le trouble des fonctions organiques se réfléchit sur les idées, et le désordre de ses idées, il le retrouve dans la société, dans le monde entier. Qu'est-ce que la beauté? une rose qui dure « l'espace d'un matin. » La santé? un bien que vous pouvez perdre à chaque instant. La jeunesse et la vigueur? un trésor que le temps dévore jour par jour. La gloire? un peu de bruit dans un coin de notre globe, bruit de quelques instants, car, dit le mélancolique Pascal: « L'éternité rompt toute mesure et anéantit toute comparaison. »

Parvenu à ce point d'une tétrique sagesse, résultat de souffrances

physiques et morales, il est bien difficile que l'homme de génie ne tombe pas dans la plus noire mélancolie. Quelque peu d'un nectar brûlant est encore avidement goûté; mais, en général, la vie n'est qu'un long et mortel ennui, dont la patience et le tombeau sont les seuls remèdes. Plusieurs font pourtant effort pour échapper à ce mal terrible. Les uns par un amer mépris du monde, par une dédaigneuse et insultante moquerie; les autres, en renonçant à ces travaux, à cette gloire qu'ils ont tant désirée. Moins d'éclat et plus de repos, voilà désormais leur unique vœu. En effet, beaucoup d'hommes illustres, au déclin de leur âge, voudraient abdiquer; ils regrettent « le doux et mol chevet de l'ignorance et de l'incuriosité. » Ce même génie, source de la gloire qu'ils ont acquise, leur paraît une puissance hostile et persécutrice de leur bien-être, un fléau du ciel, un don de sa haine. Le repos, l'utile, le commode, sont, à leurs yeux, cent fois préférables à une célébrité importune et fatigante [1]. C'est alors qu'éprouvant le vide de la louange et du succès, ils voudraient cacher leur vie, échapper à la renommée, rentrer dans l'association commune, en un mot, se retrouver hommes, après avoir été *esprits de lumières;* il n'est plus temps, tout cet avenir de gloire, qu'une imagination vive faisait entrevoir dans la jeunesse, a disparu sans retour. A ces pensées de ravissement a succédé la triste idée de la réalité, de cette réalité froide, sèche, sans âme et sans poésie. Ajoutons qu'il y a des habitudes contractées, une convergence perpétuelle des pensées sur les mêmes objets. D'ailleurs, les forces sont épuisées, la santé délabrée; comment rétrograder? comment lutter contre une destinée presque accomplie? Descendre le plus doucement possible vers la nuit de la tombe est le seul espoir qui reste.

IV.

Qu'on étudie, en philosophe et en médecin, la vie intime de beaucoup de poëtes, d'artistes, de savants, d'hommes d'État, et l'on se

[1] C'est la pensée d'un homme célèbre, âgé, souffrant, sans cesse répétant qu'il préférerait à toute la gloire possible, « du repos, un beau rayon de soleil et un bon potage. »

Le plus grand de nos écrivains, M. de Châteaubriand, a dit dans son dernier ouvrage (*Congrès de Vérone*) : « En dernier résultat, je n'attache *aucun prix à quoi que ce soit*... Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout et le doute perpétuel. »

convaincra de la vérité de nos assertions. Le degré de mélancolie, de dégoût et d'ennui de la vie, n'est pas toujours le même; mais la maladie existe, et elle se décèle par les caractères qui lui sont propres, notamment par le malaise qui résulte du mécontentement de toutes choses, par cet état de l'âme qui concentre et réunit sur un seul point tout ce qui pique et blesse dans la vie. On a dit que les savants y étaient moins exposés que les poëtes ou les artistes; c'est une complète erreur : les biographies, les recueils d'observations cliniques, fourniraient une infinité d'exemples du contraire. Et pourquoi en serait-il autrement? Faut-il moins de force et de travail d'esprit pour étudier et approfondir les lois de la nature, que pour faire un poëme? A-t-on besoin d'un moindre essor de l'imagination pour enfanter les systèmes de Mallebranche, de Leibnitz, les théories de Buffon, que pour dessiner et peindre un tableau? on ne saurait le penser. D'ailleurs, les faits les mieux constatés déposent contre cette opinion. Le savant Haller fut longtemps obsédé de terreurs religieuses, se croyant destiné aux flammes éternelles, à cause, disait-il, de la *laideur de son âme :* il mourut cependant avec tranquillité. Priestley, qui découvrit le gaz oxygène, tomba dans des accès d'une noire mélancolie. Swammerdam abandonna tout à coup ses travaux d'histoire naturelle pour se livrer aux mystiques folies de la Bourignon, dont la *chasteté pénétrative,* comme dit Bayle, domptait les plus rebelles. On sait que la mélancolie de Swammerdam devint telle, qu'il jeta au feu le fruit de vingt années de travail sur les animaux et les insectes, même l'*Histoire de l'éphémère,* ce chef-d'œuvre d'histoire naturelle, disant que c'était un sacrilége de révéler les secrets de Dieu. Zimmermann et Bordeu ont aussi été des mélancoliques prononcés.

Oh! non, savants et artistes, poëtes, orateurs, philosophes, hommes d'État, très-peu sont exempts, à un certain âge, d'un sentiment de tristesse habituelle qu'ils ne peuvent ni vaincre ni définir. Il y a plus, c'est qu'au delà de quarante ans, un homme doué d'une imagination forte, qui a longtemps médité, éprouve rarement cette joie vive et pénétrante, cet épanouissement de plaisir extrême et vrai, qui d'un mouvement uniforme semble étendre et raréfier notre être[1].

[1] C'était l'opinion de Chamfort; mais M.-J. Chenier va encore plus loin. Selon lui, tout homme qui arrive à vingt-cinq ans sans être misanthrope, est venu au monde sans cœur. Il est inutile de faire remarquer l'exagération de cette assertion.

A la belle jeunesse appartient ce rayonnement expansif de la vie, ce plein contentement de soi-même et des autres : au contraire, dans l'âge mûr, la vie se retire de plus en plus dans les organes intérieurs, et les affections *dépressives* sont les seules profondément senties. Alors l'esprit est imprégné de je ne sais quelle austérité chagrine qui le domine et l'abat; la vie ne paraît plus, selon l'expression de Bossuet, qu'un enchaînement d'*espérances trompées;* la pensée même, l'excitateur privilégié de l'économie chez certains hommes, ne soutient plus l'existence; cette pensée languit ou ne jette plus qu'à de longs intervalles des lueurs attestant son affaiblissement. Que désire-t-on alors? Nous l'avons dit, la paix, un abri et de la santé. De la santé surtout : il y a tant de bonheur dans la santé, si elle-même n'est pas le bonheur, qu'on veut en jouir à tout prix, mais souvent en vain; l'harmonie des fonctions est à jamais rompue et depuis longtemps. Il n'est pas plus possible dans certains cas de la rétablir, que de redonner à l'âme profondément mélancolique le sentiment d'une joie pure, d'un bonheur sans mélange.

Combien de fois, dans l'exercice de ma profession, n'ai-je pas vu de ces pauvres mélancoliques, gens d'esprit et de savoir, ruminant la douleur qui les accablait, la multiplier, l'aggraver encore par d'opiniâtres réflexions! Ingénieux à se tourmenter eux-mêmes, à donner un *corps* aux chimères qui les obsèdent, leur imagination tend sans cesse à étendre, à envenimer le mal, à fouiller la joie elle-même, pour y découvrir des veines douloureuses; puis ils se prennent d'une amère pitié pour la destinée humaine, pour la philosophie et ses ressources; ils accusent surtout notre art d'impuissance et d'imposture. A quoi bon? que peut la force d'Hercule contre celle des choses? On ne retrempe pas aisément les ressorts d'une constitution usée; une vie toute de crises ne se recommence pas dans un sentier fleuri. Il faudrait une certaine simplicité de mœurs, une certaine enfance du cœur qui n'existe plus; l'espérance et la confiance, ces deux étais de l'âme, manquent ici avec la force physique; dès lors la médecine et la philosophie sa sœur n'ont presque plus d'action sur l'homme. La pratique de notre art et une expérience journalière ne le prouvent que trop. Tel est le sort de beaucoup d'hommes de génie au déclin de leur vie. Il n'y a que la postérité, qu'ils contemplent de loin, dont les hommages puissent encore les consoler. A cette postérité seule, prolongée dans les âges, appartient en effet la justice souveraine et le privilége

des couronnes sans épines. Croyons-en donc le philosophe Hemsterhuis : « Les grandes âmes qui se manifestent de temps en temps parmi » les hommes, sont des ouvrages de la Providence, destinés à une » fin qui ne tient pas à ce monde ; ce sont des germes pui poussent » dans l'éternité. »

DEUXIÈME PARTIE.

PHYSIOLOGIE - PATHOLOGIQUE,

OU

DES PHÉNOMÈNES DE LA VIE A L'ÉTAT DE MALADIE.

CHAPITRE PREMIER.

CAUSES PRÉDISPOSANTES OU GÉNÉRALES DES MALADIES DES PERSONNES QUI SE LIVRENT AVEC EXCÈS AUX TRAVAUX DE L'ESPRIT.

« On est trop savant quand on l'est aux dépens de sa santé ; et à quoi sert la science sans le bonheur ? »

—Tissot, *de la Santé des gens de lettres.*—

Les principes exposés dans la première partie de ce livre feront aisément pressentir l'origine des affections pathologiques si fréquentes chez les hommes qui exercent outre mesure les forces de l'esprit. L'imminence morbide s'explique ici naturellement. Comme tout se lie dans l'économie, la santé, la maladie et la mort, sont trois termes d'une même série générale d'actions ; ils expriment les divers modes de l'organisme. Cependant les dispositions particulières de cet organisme présentent chaque série de phénomènes sous des rapports infiniment variés. Ainsi, une constitution donnée détermine tel ou tel

mode d'existence dans l'état sain ou malade ; de sorte que, rigoureusement parlant, toute forme morbide dépend de la structure anatomique des parties, ainsi que du mode vital qui les anime. Rentrant plus spécialement dans la question qui nous occupe, que trouvons-nous ici? Une organisation délicate, mobile, singulièrement impressionnable, où le sentiment de la vie est presque toujours exalté, où les sympathies sont rapides, actives et multipliées; un système cérébral maintenu dans un état permanent d'éréthisme par des stimulations extranormales et profondément perturbatrices des appareils de la vie ; enfin une sorte *d'intempérie nerveuse,* et, comme je l'ai remarqué, une diathèse d'irritabilité dont le résultat est d'agiter, d'ébranler à chaque instant l'économie, d'en troubler les fonctions, d'en consumer vite et radicalement les forces.

De plus, il ne faut point perdre de vue, 1° qu'une irritation nerveuse habituelle dans une seule partie peut influer à la longue sur le système nerveux en général, le rendre excessivement mobile, de sorte qu'il s'agite sous l'influence du plus faible stimulant ; 2° que par suite des sympathies nerveuses, si nombreuses, si multipliées, l'irritation ne se manifeste pas toujours où est sa cause ; 3° enfin que plus les nerfs sont irrités, plus ils sont susceptibles d'irritation, observation importante que je rappellerai plus d'une fois.

A ces diverses causes, il faut toujours ajouter, comme une conséquence inévitable, le défaut ou du moins la diminution progressive de la contractilité ; de sorte que l'individu perd la force de réaction, c'est-à-dire la faculté de repousser puissamment ou de neutraliser l'action nuisible d'un grand nombre d'agents modificateurs. Je rappelle que c'est là le caractère fondamental de cette constitution ; il ne faut jamais perdre de vue la loi posée comme base principale des principes émis dans cet ouvrage. (*Voyez* 1re partie, page 56.)

Enfin, nous trouvons une troisième cause générale et prédisposante d'affections pathologiques chez les hommes ainsi constitués, c'est l'inégale distribution des forces vitales et sensitives. S'il est chez eux des organes dans un état perpétuel d'activité, il en est d'autres condamnés à une sorte d'inertie presque complète. L'action précipitée, insolite de l'innervation, présente donc encore un caractère d'irrégularité qui s'oppose à l'équilibre, au juste balancement des actes vitaux. La portion de puissance nerveuse qui appartient à la digestion, à la nutrition, à la circulation, à la réparation des forces, se reporte en

grande partie à l'intelligence, à la méditation et, par conséquent, au cerveau. Certains organes ont le superflu, tandis que d'autres manquent du nécessaire, si l'on peut ainsi s'exprimer. Les rapports organiques cessent alors d'avoir lieu, selon l'ordre, l'ensemble et l'accord indispensables pour le maintien de la santé.

On ne sait pas assez ce que coûte de tourments une vaste composition littéraire ou scientifique ; le long travail, les méditations profondes, l'agitation de l'esprit et la crainte de la critique, et celle de l'indifférence, et le sentiment de sa propre imperfection, et l'enthousiasme du succès, etc., c'est une crise continuelle.

Il est certain que les causes que je viens d'exposer doivent avoir un haut degré d'influence pour la production d'une foule de maladies. On conçoit, en effet, que dans un organisme où la prédominance nerveuse est extrême, le rhythme vital peu régulier, l'innervation souvent vicieuse dans son énergie, dans sa répartition, les fonctions continuellement troublées, on conçoit, dis-je, pourquoi il est si rare de voir une santé ferme et stable chez les individus doués d'une éminente sensibilité, pourquoi débiles, souffrants, maladifs, leur vie est presque toujours courte et continuellement douloureuse. Ce serait un phénomène contraire à toutes les lois naturelles qu'il en fût autrement. Il n'y a qu'un vaisseau bien construit, bien arrimé qui puisse traverser les mers et braver les fureurs de l'Océan ; de même il n'y a qu'une constitution saine et vigoureuse, capable de résister aux accidents, aux orages de la vie. S'il est vrai qu'une sensation vive et profonde soit déjà une maladie éphémère, calculez maintenant le nombre, la variété, l'étendue, l'énergie des sensations qui ont lieu à chaque instant, dans ces tempéraments où l'on ne mesure l'existence que par la force, la vivacité des impressions, des excitations intellectuelles et affectives ; et dites s'il est possible que de tels corps puissent durer sans désordre et sans bouleversement. Il y a vraiment ici, il faut le répéter, une prédestination organique et matérielle à la souffrance [1].

[1] *Le dynamomètre* a été inventé pour mesurer la force musculaire : plût à Dieu qu'on pût aussi indiquer quelques règles sur la dynamique nerveuse ! Il y a longtemps qu'on désire connaître un *psychomètre* capable de donner une estimation précise de l'intensité des impressions extérieures et des sensations internes sur le moi. On obtiendrait ainsi d'immenses résultats pour la médecine et la philosophie. Mais que nous sommes loin encore de pouvoir soumettre les affections morales au calcul mathématique, et de représenter les sentiments par des nombres !

CHAPITRE II.

DES CAUSES EXTÉRIEURES OU SECONDAIRES.

Bien que ces causes ne soient que secondaires, elles n'en sont pas moins très-importantes à connaître, soit parce qu'elles augmentent la disposition constitutionnelle dont je viens de parler, soit parce qu'elles modifient profondément la puissance dynamico-vitale, soit enfin parce qu'elles déterminent directement la lésion de tel ou tel organe.

Il serait inutile de faire la longue énumération de ces causes; il suffira d'exposer les principales.

1° *La vie sédentaire.* Quel est l'artiste, le littérateur, l'homme d'État, l'administrateur, etc., qui ne convienne franchement de cette vérité? La plupart d'entre eux cependant sont victimes de leur négligence à cet égard. La multiplicité des affaires, le peu d'ordre dans le travail, l'idée qu'ils n'ont point franchi certaines bornes, et qu'un peu de mouvement suffira, l'espoir secret qu'ils résisteront, les entraînent et les subjuguent, jusqu'à ce qu'enfin la nature les avertisse par quelque maladie plus ou moins grave, qu'il faut changer leur mode d'existence. L'esprit toujours actif, le corps toujours en repos, est-il un moyen plus certain de produire une foule de maux? Le sang est fait pour circuler, les membres pour s'exercer; vie et mouvement sont presque synonymes. Tycho-Brahé avait fait bâtir dans l'île de Huëne, en Danemarck, une maison et une tour élevée, qu'il appela *Uranisbourg.* Il y demeura vingt et un ans, ne sortant presque jamais, et travaillant avec une rare assiduité à des observations astronomiques. C'est là probablement qu'il contracta cette maladie de vessie dont il

mourut, lorsque l'empereur Rodolphe II, l'ayant invité à sa table, il n'osa jamais se lever pour satisfaire un pressant besoin d'uriner qui le tourmentait. Combien d'exemples analogues ne pourrait-on pas citer?

Le défaut d'air pur et renouvelé. Nous vivons de pain et d'air, mais nous vivons de pain à certains intervalles, tandis que nous vivons d'air à chaque instant, à chaque souffle de la respiration. Les principes de vie que nous puisons dans ce dernier, ont donc besoin d'être constamment renouvelés; or, quand l'atmosphère est lourde, épaisse, méphitique, toujours la même, il est évident que, loin de revifier le sang par la respiration, on l'altère profondément, et il n'y a pas de source de maladie plus abondante que celle-là. C'est surtout dans les grandes villes que les effets de cette cause sont les plus remarquables. Je sais que les progrès de la civilisation ont diminué le danger, mais pas autant qu'on le croit généralement, surtout pour les hommes livrés aux travaux de la pensée. Qu'on se garde bien d'en juger par ceux que la fortune a comblés de ses dons. Il est encore plus d'un poëte chantant les beautés de la nature, les délices de la campagne, et qui ne respire habituellement que l'air malsain de la rue et de l'obscur réduit qu'il habite; tel artiste vient de peindre l'Aurore *ouvrant de ses doigts de rose les portes de l'Orient,* et qui n'a jamais vu le soleil se lever. Enfin on trouve des savants qui s'occupent de l'air vital, d'expériences sur la pureté, la salubrité de l'atmosphère, et qui passent leur vie dans un laboratoire enfumé ou dans un étroit cabinet. Presque tous cependant se plaignent du mauvais état de leur santé. Si vous leur en faites remarquer la cause, alors viennent les objections, les difficultés sans fin. Le célèbre helléniste Dansse de Villoison, travaillait au grec quinze heures par jour. La Harpe lui ayant demandé quels étaient donc ses délassements, il lui répondit que quand il se sentait la tête fatiguée, il se mettait quelque temps à la fenêtre; et il demeurait rue Saint-Jean-de-Beauvais, une des plus obscures et sales rues de Paris, surtout à cette époque. Rappelons-nous sans cesse qu'un air pur est à l'homme ce qu'un bon sol est pour le végétal.

Les veilles prolongées et répétées. Leibnitz passait quelquefois trois jours et trois nuits consécutives, assis dans le même fauteuil, à résoudre un problème qui l'intéressait; coutume excellente, comme l'observe Fontenelle, pour avancer un travail, mais très-malsaine.

L'abbé de La Caille, fameux astronome, avait inventé une fourche dans laquelle il ajustait sa tête, et passait ainsi les nuits dans l'observation du ciel, sans connaître, dit un homme d'esprit, d'autres ennemis que le sommeil et les nuages, sans soupçonner qu'il fût un plus doux emploi de ces heures silencieuses qui lui révélaient l'harmonie du monde. Il y contracta une inflammation de poitrine qui l'emporta en peu de jours. Girodet n'aimait pas à travailler pendant le jour. Saisi au milieu de la nuit d'une espèce de fièvre inspiratrice, il se levait, faisait allumer des lustres suspendus dans son atelier, plaçait sur sa tête un énorme chapeau couvert de bougies, et dans ce singulier costume, il peignait des heures entières. Aussi n'y eut-il jamais, comme je l'ai dit, de constitution plus débile, plus chétive, de santé plus délabrée que celle de Girodet. Sur la fin de sa vie, assez courte, son génie ne semblait lié qu'à un cadavre. Les cruelles insomnies, qui tourmentent les penseurs, usent en effet l'existence avec une inconcevable rapidité; le moyen qu'il en soit autrement? D'une part, les veilles privent le corps de repos, surexcitent l'action cérébrale, augmentent l'énorme dépense du principe nerveux qui se fait dans le travail de la pensée, maintiennent une congestion sanguine dans la tête; de l'autre, elles empêchent la réparation des pertes faites, ou du moins s'opposent à ce que cette réparation soit complète. L'excitabilité du cerveau est tellement prononcée dans ce cas, que bien souvent le penseur fatigué, accablé, laisse là son travail pour se livrer au sommeil. Mais celui-ci fuit sa paupière; l'excitement ne s'arrête pas et le calme ne vient point. Cette tension cérébrale, tant désirée pour produire et combiner des idées, continue malgré les efforts qu'on fait pour la diminuer. Ce n'est qu'à la longue, qu'un sommeil inquiet, troublé, répare imparfaitement des forces destinées à être consumées de nouveau. Les nuits passées abrégent les jours, dit Bacon; cette vérité est aussi démontrée qu'une proposition de géométrie. Que la nature nous fait payer cher le mépris de ses lois et de ses leçons!

Les positions dans le travail. Être longtemps assis, courbé sur un bureau, souvent la tête en feu et les pieds glacés; se lever, se rasseoir, se frapper le front par intervalles, quitter sa plume, la reprendre, la ronger; tantôt épanouir et tantôt contracter brusquement les traits de la figure, s'animer, se calmer, s'agiter de nouveau automatiquement, telle est en général la situation d'un homme qui médite profondément et veut exprimer sa pensée. Ces mouvements

en eux-mêmes n'entraînent pas de grands inconvénients, à l'exception de la courbure prolongée du tronc, surtout si on est *myope*. Une semblable position gêne singulièrement la circulation, favorise les stases de sang abdominal, comprime le foie, l'estomac, et nuit aux fonctions de ces organes. Je puis assurer que cette cause de maladie, quoiqu'une des moins remarquées, est très-active, car elle agit sans relâche et presque à l'insu de l'individu. Son action influe même sur la stature. Joseph Scaliger remarque que Juste Lipse et Casaubon étaient *tout courbés* de l'étude. Les tables à la Tronchin combattent avec avantage la cause dont il s'agit, mais il est difficile d'écrire longtemps debout. On voit des penseurs qui travaillent dans leur lit, position commode pour méditer et non pour écrire. Le célèbre Cujas étudiait tout de son long sur un tapis, le ventre contre terre, et entouré de monceaux de livres.

Il arrive parfois qu'une position fâcheuse est commandée par le travail. Michel-Ange, après avoir peint les plafonds de la chapelle Sixtine, éprouva un accident singulier. Il ne pouvait presque plus rien voir en regardant en bas; s'il voulait lire une lettre, il était obligé de la tenir élevée. Cette incommodité, dura, dit-on, plusieurs mois.

La rétention des urines et des matières fécales. Quand la tête est fortement occupée, les autres organes ont beau solliciter le cerveau, le prévenir de leur état, l'avertir de leurs besoins, le *moi* n'y répond plus, la sensation est nulle ou émoussée. Quelquefois cette sensation est si vive par instants, qu'elle rappelle malgré soi l'attention sur l'organe en souffrance, mais inutilement. Le travail est commencé, les idées abondent, la plume ou le pinceau courent légèrement sur le papier ou sur la toile, alors on remet à un autre moment le boire et le manger, les déjections alvines, etc. Qu'arrive-t-il? des langueurs d'estomac, des congestions pulmonaires, des catarrhes et des calculs de la vessie, des constipations opiniâtres, désespoir des gens de lettres, des magistrats, etc., en un mot, une foule de maladies d'après la constitution individuelle. Gabriel Naudé embrassait tout dans sa passion des livres, il y concentrait sa vie et ses sensations; c'est lui qui a écrit dans son *Mascurat*, p. 272, qu'il ne sortait guère de sa bibliotbèque que pour *aller à la mangeoire*. On assure que le cavalier Marin éprouva, sans y faire attention, une forte brûlure à une jambe pendant qu'il s'attachait à composer quelques stances de son poëme l'*Adone*. Quoi qu'il en soit de la vérité de

cette anecdote, toujours est-il que, dans la profonde méditation, les besoins naturels ne sont pas toujours satisfaits aussi promptement que la nature l'exige. Cet effet répété altère à la longue les organes, et conduit insensiblement à d'incurables maladies. Il est certain que la mort, comme la vie, se prépare en silence dans le sein de nous-mêmes; et quand on la croit subite, le germe en était caché depuis longtemps dans quelque repli de nos organes.

Les erreurs de régime. Est-il vrai que c'est avec le bon vin que coulent les beaux vers, que le feu du ciel embrase la pensée alors que le feu de l'ivresse embrase l'économie? On peut en douter malgré de grandes autorités poétiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plus d'un nourrisson des muses, même à notre époque, peut encore dire avec le pauvre diable :

Ma triste voix chantait d'un gosier sec,
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière, etc.

C'est pitié d'observer le régime que suivent beaucoup d'artistes, de gens de lettres, de savants, surtout quand leur réputation est à faire. Mais la célébrité de leur nom a-t-elle contraint la fortune à sourire, ils passent avec une incroyable rapidité du nécessaire au superflu. Autre excès : partout accueillis, fêtés, désirés, bientôt victimes des grands repas et des mets apprêtés, leur estomac ne peut résister à l'activité qu'on exige de lui. Ainsi les privations et les indigestions font tour à tour le supplice de ces hommes qui connaissent rarement ce qu'on appelle l'*économie du bonheur*. « Malgré ma modération, me disait en riant un homme de lettres, il m'en a coûté *quatre fièvres bilieuses*, pour opérer ce changement. » Tous n'éprouvent pas ces accidents, je le sais, mais on avouera que, dans leur jeunesse surtout, la fougue de leur imagination domine le plus grand nombre. Ajoutons encore à ce motif que ce qui est modération chez un homme du monde, devient excès chez l'artiste, chez le poëte, dont la sensibilité organique extrême demande à être singulièrement ménagée. Au reste, la sobriété est devenue aujourd'hui assez générale parmi nos littérateurs, quoique la gastronomie y soit encore en grand honneur; la mode est venue au secours de la médecine. Il n'y a que l'excès du café sur lequel on n'a pu transiger. Pour me tenir éveillé, dit Charles

Pougens, je prenais jusqu'à dix tasses de café par jour, et je jetais une forte pincée de sel dans la dernière, afin de lui donner plus d'activité. Qu'en résulta-t-il? une horrible maladie qui frappa à jamais de *cécité* l'auteur aimable dont il s'agit. Beaucoup de penseurs agissent encore comme Frédéric II. Quelqu'un fit remarquer à ce prince que l'abus du café altérait sa santé. « Je le sais, dit-il, et j'ai fait une grande réforme dans ce genre. Je n'en bois plus que quatre ou cinq tasses le matin et une cafetière dans l'après-dînée. » Quand on joint à ce régime l'usage des *bombes à la Sardanapale* de M. Noël, et qu'on n'a longtemps pour médecin que son *hussard de chambre,* on doit s'attendre à de longues et effroyables maladies; or, c'est précisément ce qui arriva à Frédéric. En toutes choses, il faut considérer la fin. Le czar Pierre Ier périt d'une inflammation du col de la vessie, soit à cause de son intempérance, soit parce qu'il négligea les soins méthodiques qu'exigeait cette maladie. Après la ponction de la vessie que lui fit *Horne,* chirurgien anglais, opération qui eut un plein succès, ce prince s'exposa à un froid humide; la maladie reprit aussitôt un degré d'activité qui ne tarda pas à devenir mortel. Le czar n'avait alors que cinquante-trois ans; que de beaux et d'immenses projets n'aurait-il pas exécutés, s'il eût écouté, sous le rapport de sa maladie, la voix de la prudence!

La solitude. Le père Morin, docte médecin, dont Fontenelle a fait l'éloge, répétait sans cesse : *Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir.* Combien d'hommes studieux, appliqués, poursuivant une vérité, une découverte qu'ils ont entrevue, avec l'attention profonde qu'elles exigent, adoptent cette maxime sans la proclamer aussi hautement que ce singulier père Morin! La solitude a pour eux un charme indéfinissable, tout à fait étranger aux gens du monde, aux esprits légers, aux observateurs superficiels; mais, qu'ils y prennent garde, il y a ici une coupe enchantée dont il faut se méfier. Cette convergence perpétuelle des mouvements vers la tête, cette activité non interrompue de l'encéphale, cette force de pensées, cette série d'idées, de raisonnements, d'inductions, qui tiennent le cerveau dans une constante érection, fatiguent outre mesure les ressorts de l'organisme. Immoler la chair à l'esprit est bon pour parvenir à la célébrité, mais ruine à jamais la santé. Les impressions extérieures ou distractions préviennent au contraire les fâcheux effets d'une solitude trop prolongée; elles interrompent ces fatales concen-

trations, distribuent les forces d'une manière égale, les appellent à la périphérie, et donnent à la circulation un mouvement uniforme. Quelques hommes célèbres, soit par raison, soit par expérience, ont mis ce principe en pratique. On sait que le cardinal de Richelieu fut trouvé en chemise, battant la muraille avec ses pieds. Boileau était un grand joueur aux quilles; Bayle ne courait-il pas, avec la simplicité d'un enfant, voir des sauteurs et des baladins de place?

Les habitudes bizarres. Il ne sera ici question que de celles qui influent sur la santé. C'est une grande et salutaire vérité, qu'il faut de la modération en tout, même dans le bien. Des excès d'application à l'étude, outre les causes déjà mentionnées, produisent encore quelquefois des habitudes fatales au bien-être et à la santé. Claude Bourdelin, médecin célèbre, se laissait emporter aux charmes de l'étude, et voulant consacrer une partie de ses nuits à travailler, il se gorgeait de café pendant le jour, puis il prenait de l'opium quand il voulait retrouver le sommeil. Est-il une constitution capable de résister à un régime aussi étrange? aussi Bourdelin mourut-il jeune. L'historien Mézerai avait pour habitude de ne travailler qu'à la chandelle, même en plein jour, au milieu de l'été; il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la porte de la rue, le flambeau à la main, ceux qui venaient lui rendre visite. Malherbe était si frileux, que *numérotant* ses bas par lettres, de peur de n'en pas mettre également à chaque jambe, il avoua un jour qu'il en avait jusqu'à la lettre L. Grétry, pour s'animer dans la composition, jeûnait avec excès, prenait du café, s'échauffait jour et nuit à son piano, jusqu'à cracher le sang avec une abondance effrayante, alors il se reposait et tâchait d'arrêter l'hémorragie. Cardan se procurait des douleurs et de courtes maladies, pour mieux goûter ensuite le plaisir que donne la santé. Bernardin de Saint-Pierre nous apprend que Rousseau herborisait dans la campagne, le chapeau sous le bras, en plein soleil, même dans la canicule; il prétendait que l'action du soleil lui faisait du bien. Le peintre Lucas Van-Leyden, s'étant imaginé qu'on l'avait empoisonné, passa les dernières années de sa vie presque toujours couché. Il en est qui usent du tabac, soit en poudre, soit à fumer, avec une dangereuse prodigalité. On en a vu se plonger les pieds dans un bain froid, afin de déterminer un *raptus* de sang à la tête, capable d'activer la puissance intellectuelle, etc. De pareils faits sont innombrables, et je n'ai voulu citer que quelques exemples.

Pour bien comprendre l'extrême activité des diverses causes de maladies dont je viens de parler, il faut bien se rappeler qu'elles agissent sur des hommes dont le goût pour les travaux de la pensée s'est transformé en passion, en avidité de se satisfaire à tout prix. Soit pour le plaisir seul de l'étude, plaisir si attrayant par lui-même, soit pour se faire un nom, soit enfin pour adoucir le sort, bien que la fortune n'ait que leurs plus faibles et derniers vœux, il n'est point d'efforts, ni de travaux, ni de privations, ni de dangers, ni de douleurs, ni de maladies, ni de souffrances, auxquels ces hommes ne consentent; la mort même qui s'avance n'a pas toujours le privilége de modérer ce goût effréné pour les voluptés de la science. Dans le temple des muses, il y a aussi des sacrifices humains. « Si le Tout-Puissant, disait Lessing, tenait dans une main la vérité, et dans l'autre, la recherche de la vérité, c'est la recherche que je lui demanderais par préférence. » Tant est grand chez certains hommes, le besoin d'examiner, de connaître, d'approfondir, de méditer, espèce de soif intellectuelle qui veut épuiser l'océan de la science, et qui le tarirait sans être apaisée [1]. On prétend que Virgile interrogé sur les choses qui ne causent jamais ni dégoût ni satiété, répondit qu'on se lassait de tout, excepté de comprendre, *prœter intelligere*. Quant aux périls extérieurs, ces hommes sont comme les amants, ou plutôt comme tous les êtres passionnés, ils savent les braver avec un indicible courage. On a fait le

[1] Ce n'est pas toujours dans un cabinet obscur et poudreux que le mouvement de la pensée se manifeste avec le plus d'énergie : Rousseau, Montesquieu, Napoléon en sont des exemples frappants. On a beaucoup parlé du chagrin de Courier, qui, officier d'artillerie, travaillait au grec avec une rare ardeur, et ne regretta rien que son Homère pillé par les hussards autrichiens. De pareils militaires n'étaient pas aussi rares qu'on le croit dans les armées françaises. Beaucoup ont prouvé la vérité de ce mot de Cervantès : *Nunca la lanza embotò la pluma.* (Jamais la lance n'émoussa la plume.) J'ai vu de simples lieutenants d'infanterie, d'une bravoure à toute épreuve, consacrer leurs courts instants de loisir à des études opiniâtres, même dans des circonstances les plus critiques. Au terrible siége de Sarragosse, en 1808 et 1809, M. P***, lieutenant de grenadiers, reçut un coup de feu au tiers supérieur du fémur. L'os fut brisé en éclats; l'amputation était impraticable, la guérison impossible, la mort certaine et pourtant éloignée. Le malade sentit sa position, mais elle ne l'effraya pas. Il continua des travaux de philologie qu'il avait commencés. Au bout de quatre mois, il mourut de la mort du soldat et du philosophe : il ne regretta que sa mère.

Officiers et chirurgiens, nous étions réunis au nombre de onze, une heure avant

martyrologe des botanistes ; chaque science pourrait également fournir le sien. Peu de savants ignorent toute la ruse, la patience, l'intrépidité de Tournefort dans les Pyrénées, et lors de sa descente dans la grotte d'Antiparos. Mais combien de chimistes, de physiciens, de mathématiciens, d'érudits, de naturalistes se sont exposés pour voir et observer par eux-mêmes! Une inscription, un mot à connaître, un site à déterminer, des pierres, des métaux, de vieilles pièces de monnaie à recueillir [1], un pays à étudier, tels sont les motifs de longs et périlleux voyages. Vaillant, célèbre numismate, voyant son vaisseau sur le point d'être pris par un corsaire, risqua sa vie pour l'honneur de l'archéologie; il avala d'énormes médailles, qu'il ne rendit qu'après de vives douleurs; un Othon se fit attendre plus de quinze jours. Spallanzani, revenant, par mer, d'un voyage géologique, fut surpris par une tempête. *Salvate le mie pietre !* fut le seul cri de son désespoir, car ces pierres étaient son trésor. Haüy, célèbre minéralogiste, était détenu, comme prêtre, dans une des prisons de Paris, pendant la terreur. On obtint un ordre d'élargissement; mais comme on arriva un peu tard, et que notre savant était occupé, il ne voulut partir que le lendemain; et le jour suivant fut le 2 septembre ! Le grave Banks, depuis président de la Société royale de Londres, eut la patience, à Otaïti, de se laisser peindre de noir de la tête aux pieds, pour faire un personnage dans une cérémonie funèbre qu'il n'aurait pu voir

la bataille de Waterloo. De ce groupe de causeurs, nous ne nous retrouvâmes plus que deux le lendemain; le reste avait été tué ou blessé. Quelques années après, je rencontrai à Paris un de nos compagnons. « Je vous croyais tué, lui dis-je, mon cher capitaine, et ma joie est extrême de vous revoir. — J'ai eu seulement, me dit-il, les deux cuisses traversées par une balle; et je suis resté trois jours sur le champ de bataille.—Et que faisiez-vous pendant ces cruelles journées?—Mon cher, je mangeais un peu de pain de munition qui me restait, je buvais de l'eau trouvée dans le petit bidon d'un soldat tué à côté de moi, et je lisais Horace, que j'avais en petit format dans ma poche. Depuis, j'ai été conduit à Bruxelles par les Anglais; mes blessures se sont guéries, ma santé est revenue, et me voilà tout prêt à recommencer... » O France! qui produis de tels hommes, ta gloire et ton nom ne périront jamais!

[1] « Un jeune savant eut une dispute, et fit le pari d'un écu sur la vraie position de l'armée des Athéniens et de celle des Perses à la bataille de Platée. Comme il était à la fois curieux, pauvre et entêté, voulant absolument vérifier le fait en question, mais sans se ruiner, il entreprit et acheva à pied un voyage en Grèce.» (*Mémoires et Souvenirs de M. de Ségur.*)

autrement. On sait que le peintre Vernet se faisait attacher à un mât, pour mieux contempler le magnifique spectacle d'un orage sur l'Océan. C'est toujours l'histoire d'Empédocle et de Pline l'ancien, sacrifiant leur vie à leur curiosité. Le goût devenu passion, explique ce phénomène d'une puissante volonté. Le langage, les mœurs, les habitudes, sont même modifiés par ce violent désir, par cette sainte ardeur d'acquérir et de connaître. L'abbé Barthélemy, parlant d'un antiquaire d'Italie qui se refusait à lui céder une médaille double, disait sérieusement : « Je n'ai jamais pu fléchir *ce tigre.* » Quand on demandait à M*** comment il avait pu rassembler un si grand nombre de médailles, il répondait naïvement : «On m'en a donné, j'en ai acheté..., *j'en ai volé.* »

Peut-être fera-t-on l'objection que ces érudits sont aujourd'hui bien rares; que poëtes, artistes, philosophes, savants, ont changé de mœurs, surtout en France; que beaucoup ont déserté le cabinet pour la presse, pour le *Forum* ou la tribune. On ne peut le nier, bien qu'il y ait de nombreuses exceptions, témoin Champollion jeune, Abel Remusat, Saint-Martin, etc. Et qu'importe d'ailleurs? ce *Forum*, cette tribune ne sont-ils pas une cause de plus de maladie? Croit-on que le mouvement des affaires publiques auxquelles ils prennent part, que le fracas des partis, que le choc des opinions contraires, que les chances diverses du pays, ne réagissent pas avec force sur des imaginations, sur des tempéraments aussi excitables? Et ces passions populaires qui retentissent au loin, et ces émotions de chaque instant de l'homme d'État, et ces vives inquiétudes sur ses vues et ses projets, et cette tribune qui étourdit, qui brûle et enivre comme le trépied de la Pythie, et ces paroxysmes de furie oratoire qui en émanent, ne pensez-vous pas qu'il y a ici de puissantes causes de maladies? L'influence morbigène de ces agitations est telle, qu'un homme capable de supporter de longs travaux dans le silence du cabinet, succombera peut-être dès les premières années de sa carrière politique. Combien de santés ont été abattues, brisées sur la brèche parlementaire! La vie publique hâte la *combustion vitale* de quiconque s'expose à en courir les chances et en braver les orages. Notre époque en fournirait d'innombrables exemples.

Avouons pourtant que cette cause, ainsi que celles précédemment énumérées, agissent avec une intensité toujours relative à l'individu. Il est des hommes qui ont le privilége de supporter avec impunité les

plus longs, les plus rudes travaux de l'esprit. Théodore de Bèze mourut âgé de quatre-vingt-six ans, et sa santé fut si parfaite, qu'il assure n'avoir jamais su ce que c'était qu'un mal de tête. François Piccolomini, âgé de quatre-vingt-quatre ans, Adrien de Valois, âgé de quatre-vingts ans, et le célèbre Arnauld, ayant près de quatre-vingt-trois ans, ne se servirent jamais de lunettes; ils lisaient les caractères les plus fins; mais rien de plus rare que de pareilles prérogatives. Presque toujours ces travaux usent les organes de l'homme de lettres, du poëte, de l'orateur; de manière que dans ses ouvrages, il n'y a pas un chapitre, pas une période, pas un vers, pas une syllabe où il n'ait mis une portion de sa vie. Goëthe a vécu longtemps malgré ses immenses travaux, et pourtant l'excitation de son cerveau, lorsqu'il se livrait au travail, amenait presque toujours des accidents : la composition de chacun de ses grands ouvrages a été suivie d'une maladie. Malheur surtout aux imprudents vaniteux qui veulent suppléer, par un travail forcé, à ce que la nature leur a refusé!

Il est encore à remarquer que si le succès répond aux travaux et aux espérances, les forces de l'économie se maintiennent mieux en équilibre, toutes choses étant égales d'ailleurs. La plupart des hommes célèbres qui ont fourni une longue carrière, ont été applaudis et vénérés par leurs contemporains. On dirait que l'illustration est en quelque sorte une garantie de la santé. Le baume du succès guérit bien des blessures de l'âme, et le corps en acquiert d'autant plus d'énergie. Mais qui pourrait compter et connaître toutes les angoisses d'un auteur obscur, négligé, pauvre failli de la gloire, malgré ses efforts pour en obtenir quelques rayons vivifiants? Une plaie d'amour-propre, arrosée d'amertume et de raillerie, est une plaie mortelle, ou du moins d'aussi cuisantes douleurs n'ont jamais lieu sans affaiblir les ressorts de la vie. Ajoutons qu'un auteur, un artiste médiocre, devient presque toujours envieux, et voilà le comble de ses misères. L'envie, ce principe délétère, est une cause de maladie d'autant plus active qu'elle agit sans relâche et secrètement. Le célèbre quatrain de Pibrac est aussi une preuve médicale de la funeste énergie de cette cause morbifique.

CHAPITRE III.

DES ORGANES SPÉCIALEMENT AFFECTÉS PAR LES TRAVAUX EXCESSIFS DE L'ESPRIT.

S'il est un fait positif en pathologie, c'est que toutes les causes capables de produire l'irritation et l'inflammation commencent par exciter et augmenter la sensibilité. La propagation synergique de l'irritation nerveuse est par cela même singulièrement remarquable dans la constitution objet de nos études. C'est donc sur le système nerveux, en général et primitivement, qu'agissent toutes les causes de maladies. Or, quand ce système a acquis une prédominance exclusive et contre nature, que l'économie est pour ainsi dire saturée d'irritabilité, il est évident que tous les organes où il se distribue, doivent être dans un état d'imminence morbide, et très-disposés à toutes les affections pathologiques. C'est précisément ce qui arrive chez beaucoup d'artistes, de gens de lettres, d'hommes d'État, etc., livrés aux tyranniques préoccupations de l'esprit. Cependant il y a des organes qui semblent plus exposés à l'action de ces causes, et sur lesquels il convient de fixer l'attention.

Plaçons au premier rang le cerveau et ses dépendances. L'incontestable suprématie de cet appareil est la même dans toutes les modifications qu'éprouve l'économie; c'est toujours le premier pouvoir de l'association organique. Mais ici cette supériorité et les dangers qu'elle entraîne, sont augmentés par l'excessive activité à laquelle l'encéphale est soumis. Certainement, c'est dans le cerveau et dans ses actes qu'il faut chercher la source du bonheur, l'instrument des ineffables plaisirs. des inconcevables délices des hommes qui ne vivent que par

la pensée; malheureusement c'est aussi là que se trouve le véritable *atrium mortis*, l'origine des maux auxquels ils sont exposés. Qu'on veuille bien se rappeler la haute importance des fonctions du cerveau, l'étendue de ses relations, l'énergie, la diversité de ses rapports sympathiques, et l'on ne s'étonnera plus du nombre, de la variété, de la gravité des maladies qu'entraîne son extrême et persévérante excitation. L'intégrité de ses fonctions fait la base de la santé; hors de là, tout est désordre. Il faut encore remarquer qu'il existe une foule de nuances dans les altérations de l'encéphale, nuances souvent inappréciables, car nous ne jugeons et ne reconnaissons que les extrêmes. On comprend facilement que la méditation assidue, la contention de l'esprit qui tendent les ressorts de la pensée, qui absorbent la vie, qui la dévorent par fractions, tenant sans cesse les forces cérébrales dans un état de surexcitation, finissent par déterminer un *molimen* inflammatoire, ou bien un affaiblissement général, causes de graves altérations. Mais ces altérations sont tantôt lentes, tantôt rapides; c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les irritations latentes, les inflammations sourdes, les congestions partielles, les ramollissements de plusieurs points de la substance cérébrale, ne se manifestent souvent que par des symptômes équivoques, douteux, d'un excitement morbide; lorsque le mal fait des progrès, les accidents indiquent évidemment la cause, mais il n'est plus temps d'y remédier; c'est là une fatalité médicale. Les circonstances du tempérament, de l'âge, etc., influent d'une manière évidente sur les altérations cérébrales. Les jeunes gens sont plus exposés aux inflammations des méninges; les vieillards chez qui la pléthore veineuse domine, éprouvent souvent des lésions organiques, des congestions, des ruptures de vaisseaux de cet appareil, des ramollissements, etc. Toutefois, chez tous, les affections pathologiques du cerveau sont toujours éminemment graves, je le répète, en raison des stimulations vives et continuelles éprouvées par ce viscère. Ajoutons que la sensibilité morale acquiert ici, comme l'appareil physique, un surcroît d'activité. S'il est vrai que chez l'homme civilisé, l'imagination centuple les causes et les résultats des maladies, quel effet cette imagination doit produire chez les hommes qui concentrent leur existence dans l'exercice des facultés intellectuelles! Aussi voit-on alors les accidents les plus graves déterminés par des causes assez légères. Le poëte Santeuil faillit perdre la raison pour avoir trouvé une épithète qu'il cherchait depuis longtemps. Un

tableau de Raphaël produisit un tel saisissement d'admiration sur le peintre Francia, qu'il s'évanouit et mourut.

Un des effets principaux de la tension continuelle du cerveau, est d'affaiblir tous les organes plus ou moins immédiatement placés sous sa dépendance, en les privant d'une partie de l'influx nerveux nécessaire à leur action: de là une foule de maladies plus ou moins graves, plus ou moins variées. Fernel, cet illustre médecin de Catherine de Médicis, avait donc raison de dire : *A capite fluit omne malum.*

L'organe le plus exposé peut-être à cette privation est l'*estomac :* aussi l'affaiblissement du système digestif semble-t-il particulier aux hommes illustres. Le mot de Zacutus Lusitanus sur ce sujet est assez connu. De nos jours, on a même été jusqu'à prétendre évaluer le génie d'après l'état de l'estomac. Tout en avouant l'exagération de cette assertion, il faut convenir avec Tissot, « que l'homme qui pense le « plus est celui qui digère le plus mal, toutes choses égales d'ailleurs, « et que celui qui pense le moins est celui qui digère le mieux. » Voyez les sots, les ignorants, et comparez. La pratique journalière de la médecine et l'histoire des hommes célèbres fournissent des preuves surabondantes de ce que nous disons. Mais pourquoi, chez les profonds penseurs, l'estomac est-il presque toujours délicat? On attribue cet effet à la vie sédentaire; cela peut être, mais jusqu'à un certain point. On voit des femmes, des artisans, très-sédentaires, et qui digèrent à merveille.

Napoléon, dont l'étonnante activité a toujours surpris ses contemporains, avait au contraire un estomac susceptible et irritable. Je l'ai dit précédemment, quand la sensibilité prédomine, la contractilité diminue; et c'est ce qui a lieu surtout pour l'appareil digestif, dont la force tonique et contractile n'est pas toujours en rapport avec la sensibilité; il résulte de là que la faiblesse d'estomac, dont il est question ici, s'accompagne toujours d'irritation nerveuse de cet organe. On peut ajouter encore que l'excitation continuelle du cerveau a une influence directe et immédiate sur l'estomac. Cela est si vrai qu'une forte contention de l'esprit, une nouvelle subite, agréable ou fâcheuse, trouble aussitôt la digestion, suspend l'appétit, frappe l'appareil digestif d'un état de langueur presque pathologique; et comme tout s'enchaîne dans l'économie, cet état de l'estomac étant prolongé, influe à son tour sur les autres organes. Quand l'acte de la digestion est embarrassé, retardé; quand la chylification est longue, incom-

plète ou nulle, il est dès lors évident que cette CACOCHYLIE, ou mauvaise élaboration du chyle, n'introduira dans l'économie qu'un sang appauvri, et que la nutrition en sera essentiellement altérée. Le corps devient alors de plus en plus faible, les chairs sont sans vie, les tissus sans consistance, mais la sensibilité augmente en proportion, l'irritabilité nerveuse se prononce davantage : les hommes ainsi prédisposés sont toujours névropathiques. Mais faites que les digestions soient meilleures, les nutritions parfaites, le sang devient pur et riche, bientôt le corps se fortifie, la sensibilité physique et morale reste dans des limites régulières. On le voit, la sphère d'activité de l'estomac est très-étendue, indépendamment de ses rapports avec les plexus nerveux qui l'entourent, ce qui fait de l'épigastre un des plus grands points de réunion des influences vitales. C'est peut-être dans ce sens que Wepfer a qualifié ce viscère de *præses systematis nervosi.*

Après l'estomac, je note le *foie* comme un des organes le plus souvent lésés chez les individus qui se livrent aux travaux de la pensée, surtout à un certain âge. La pléthore veineuse abdominale prédominante, la structure compliquée de l'organe biliaire, ses intimes rapports avec l'estomac, ses sympathies avec le système nerveux ganglionnaire, et peut-être avec le cerveau, expliquent facilement la fréquence des lésions de ce viscère, ses engorgements, ses tuméfactions, ses inflammations tantôt lentes, tantôt si rapides et dangereuses. Racine mourut d'un abcès au foie, qu'on méconnut, et que lui-même avait négligé. L'ouverture de cet abcès fut faite trop tard, et ce grand poëte mourut trois jours après, le 21 avril 1699. Ceci prouve, pour le dire en passant, que les faveurs de la nature, comme celles de la fortune, ont leur balance de dangers et de tribulations. Remarquons encore que l'organe étant lésé, la bile cesse également d'être dans les conditions normales de sa composition. Tantôt épais, tantôt abondant, ce fluide, si essentiel à l'élaboration du chyle, est aussi altéré dans sa nature ; de là des digestions laborieuses, une irritation permanente de l'estomac et des intestins. Cette irritation se propage bientôt sur le système nerveux viscéral, pour se réfléchir ensuite sur le cerveau. Les effets moraux de cette disposition organique ont été observés par les anciens, comme j'en ai fait la remarque. De tout temps on a vu qu'une bile âcre et une excessive irritabilité nerveuse sont deux phénomènes inséparables. Cette sécrétion de

fiel se lie presque toujours à un caractère ardent, difficile, souvent haineux. La couleur jaune de l'envie est aussi une preuve morale de ce principe physiologique. Poëtes, philosophes et médecins sont ici parfaitement d'accord.

L'embarras circulatoire abdominal produit souvent les hémorroïdes, ce fléau des individus sédentaires et constipés. Les hémorroïdes continuelles dénotent toujours une altération du foie [1].

L'*appareil urinaire* est, après le foie, celui dont les lésions sont les plus fréquentes chez les gens de lettres, les hommes d'État, les administrateurs. Pour peu que cet appareil soit originairement faible ou disposé à l'irritation, à la faiblesse, les urines changent de nature, s'altèrent, et il en résulte plusieurs affections pathologiques dont nous parlerons dans un instant.

Le sens de l'*ouïe* s'émousse assez promptement chez beaucoup de penseurs. Fontenelle, Lesage, Beethoven, etc., en sont des exemples; il y en a aussi d'opposés. Le médecin Albinus, frère du célèbre anatomiste de ce nom, fut atteint et mourut d'une maladie singulière. Le sens de l'ouïe était devenu chez lui tellement sensible, délicat et impressionnable, que le bruit le plus léger, le plus éloigné, lui devenait odieux, insupportable. Cet état d'hypersthénie auditive, produisit une espèce de marasme auquel il succomba à l'âge de cinquante-six ans.

Enfin, je mets les *yeux* au nombre des organes qui s'usent et se fatiguent le plus promptement dans les contentions de l'esprit. Comme j'ai amplement traité ailleurs des moyens de conserver ces précieux organes, j'y renvoie le lecteur [2]. Je rappellerai seulement que les quatre plus grands écrivains du dix-huitième siècle, Voltaire, Buffon, Rousseau et Montesquieu, eurent d'assez mauvais yeux, mais notamment le dernier. Ce fut pour lui une source inépuisable de douleurs, d'ennuis et de mécomptes. Il écrit à Mgr Cerati (mars, 1747) : « Enfin, j'ai découvert qu'une cataracte s'est formée sur le bon œil. Mon

[1] Le cardinal de Richelieu, bilieux au plus haut degré, fut tourmenté presque toute sa vie par des hémorroïdes, ce qui lui valut une épithète peu flatteuse de la part de la duchesse de Chevreuse. Suif, chirurgien célèbre de l'époque, l'opéra plus d'une fois; il eut aussi l'imprudence de supprimer un cautère parce que son bras maigrissait trop.

[2] HYGIÈNE OCULAIRE, ou *Conseils aux personnes dont les yeux sont faibles et d'une grande sensibilité, avec de nouvelles considérations sur les causes de la myopie ou vue basse.* Paris, 2e édition.

Fabius Maximus, M. Gendron, me dit qu'elle est de bonne qualité, et qu'on ouvrira le volet. » Cependant il n'en fut rien, le volet ne fut point ouvert, et Montesquieu mourut aveugle. Le point essentiel est de ne jamais fatiguer ces organes éminemment délicats, sensibles, irritables, par une application soutenue, incessante; de s'arrêter à temps avant qu'il ne se manifeste d'irrémédiables altérations; de les laisser reposer quand ils ont été fatigués, jusqu'à ce qu'ils aient repris leur état habituel. C'est surtout aux personnes dont les yeux sont faibles que s'adressent ces conseils fondés sur l'expérience la plus répétée.

CHAPITRE IV.

DES PRINCIPALES MALADIES DES GENS DE LETTRES, ARTISTES, SAVANTS, ETC.

Non vivere, sed valere, vita est.
— MARTIAL. —

L'homme, et surtout l'homme civilisé, est de tous les animaux le plus sujet aux maladies. Que sera-ce donc des individus qui ont en eux le principe moteur et progressif de la civilisation? Tout ce qui pèse sur l'homme social réagit sur leur constitution physique, sur leur moral, avec une activité presque toujours préjudiciable à leur bien-être; tout se réunit ici pour devenir cause instante de maladie. Organisation délicate ou rendue telle par le travail, sensibilité extrême, exaltation habituelle de cette même sensibilité, imagination tendue, forces du cerveau continuellement en action, négligence et oubli des soins propres à conserver la santé, que de causes pour détruire les ressorts de l'économie, pour en miner les forces, pour rendre le corps languissant, maladif, exposé aux atteintes des agents morbifères, pour faire de la vie une fièvre, une angoisse, une lutte perpétuelle! Toutes les maladies de l'espèce humaine peuvent donc se manifester chez les hommes dont les travaux de l'intelligence sont extrêmes. Posons cette vérité comme incontestable; en voici la raison : c'est que les éléments formateurs de leur constitution, de leur existence, de leurs penchants, sont aussi le principe d'une foule de maladies, l'irritabilité étant la vraie disposition aux phlegmasies, ainsi qu'aux affections nerveuses. Cependant, comme chaque tempérament a une tendance spéciale vers un ordre particulier de maladies, on remarque

également chez les hommes studieux, méditatifs, que certaines affections pathologiques y sont plus fréquentes que d'autres.

Examinons donc maintenant les effets morbides de la contention permanente de l'esprit, sans nous flatter pourtant de parcourir entièrement le cercle douloureux de tant de misères. En suivant à peu près l'ordre des organes, nous trouvons en première ligne :

Les *affections du cerveau*. Comme je l'ai remarqué, leurs nuances sont infinies et variées. Tantôt les accidents deviennent rapides et font explosion, comme dans les inflammations ou fièvres cérébrales ; tantôt l'influence stupéfiante d'études opiniâtres ne détermine qu'à la longue de graves accidents. L'apoplexie elle-même, qui tue un si grand nombre de penseurs, présente ces divers modes. Avant que la victime soit foudroyée, combien de fois le cerveau a-t-il été excité, tendu, violenté ! que de fois des *raptus* de sang à la tête, des bouffées de chaleur au visage, des douleurs sourdes, des pesanteurs au front, des éblouissements passagers, des battements artériels redoublés aux tempes, un sommeil inquiet, n'ont-ils pas clairement indiqué une réplétion sanguine, une stimulation cérébrale au-dessus du degré normal ! Mais ces accidents se dissipent, on les oublie ; ils reviennent, et la délicate structure du cerveau finit par s'altérer, souvent même quand la carrière est peu avancée. « Je mourrai d'abord par le haut, » répétait Swift, qui en effet fut atteint d'une sorte d'aliénation mentale. La Bruyère mourut d'apoplexie, à l'âge de cinquante-deux ans, le 10 mai 1696 [1]. L'habitude, l'ardeur du travail, ce bruit de célébrité qui retentit toujours dans l'imagination, entraînent le penseur au delà des bornes fixées par la raison. Le 18 juillet 1374, on trouva Pétrarque mort d'apoplexie, dans sa bibliothèque, la tête renversée sur un livre. Copernic, Malpighi, Le Clerc du Tremblay, connu dans l'histoire sous le nom de *P. Joseph*, Richardson, Linné, Marmontel, Rousseau, Daubenton, Spallanzani, Monge, Cabanis, Corvisart, Walter Scott et beaucoup d'autres hommes célèbres ont été frappés d'apoplexie. Une petite atteinte même de cette maladie peut s'appeler, selon Ménage, un *brevet de retenue de mort*. Napoléon, qui craignait l'apoplexie,

[1] « Quatre jours auparavant, il était à Paris, dans une compagnie de gens qui l'ont conté, où tout à coup il s'aperçut qu'il devenait sourd, mais absolument sourd. Point de douleur cependant. Il s'en retourna à Versailles, où il avait son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta. » (*Histoire de l'Académie*, par l'abbé d'Olivet, t. 2, p. 252.)

demanda un jour à Corvisart, son premier médecin, quelques idées positives sur cette maladie. « Sire, lui dit le médecin, l'apoplexie est toujours dangereuse, mais elle a des symptômes avant-coureurs. Il est bien rare que la nature frappe sans avertir d'avance. Une première attaque, presque toujours légère, est une *sommation sans frais;* une seconde, beaucoup plus forte, est une *sommation avec frais;* mais une troisième est une *prise de corps.*» Corvisart lui-même donna une cruelle preuve de la vérité de son assertion.

On pourrait expliquer de la manière suivante l'action graduelle des causes de cette maladie.

Les excitations permanentes du cerveau augmentent d'abord son énergie, son activité, sa *vie.*

Cet excès d'action répété détermine chaque fois un afflux de sang dans l'organe, les stimulations deviennent alors congestionnelles.

Dans les commencements, ces congestions se dissipent plus ou moins complétement, le cerveau se libère, l'équilibre se rétablit.

Plus tard, les dilatations forcées des vaisseaux deviennent telles que les congestions sanguines ne se dissipent qu'imparfaitement, de là des accidents, mais peu graves.

Plus tard encore, quand l'âge arrive, le système veineux augmente d'ampleur, les veines cérébrales tendent à devenir variqueuses, tandis que les artères diminuent de diamètre, les congestions sont alors permanentes.

Cet état d'engorgement augmente rapidement s'il y a une affection anévrismatique au cœur.

De cet ensemble résultent les assoupissements, la stupeur, les ramollissements du cerveau, les tremblements, la paralysie, enfin l'apoplexie à tous ses degrés, etc.

Il arrive parfois, immédiatement après des méditations et des veilles prolongées, que le cerveau éprouve une suspension totale d'action. La torpeur douloureuse de l'appareil nerveux, qui en est la suite, rend incapable de lier deux idées, la pensée cesse de se manifester. Boerhaave dit avoir éprouvé cet état de stupeur après avoir veillé plusieurs nuits de suite dans son cabinet. On conçoit qu'une aussi profonde hébétation du système sensitif, étant répétée, doit être une des causes les plus destructives de la santé. De là résulte, en effet, une foule d'affections nerveuses, qu'on ne peut ni décrire, ni classer, ni guérir.

Mais si l'action vitale est extrême dans l'encéphale, tout languit dans l'appareil digestif. La circulation sanguine abdominale, très-peu active par elle-même, notamment dans les ramifications de la veine porte, si bien nommée *porta malorum,* devient de plus en plus pénible. L'afflux de sang artériel vers les parties supérieures, la vie sédentaire, la flexion habituelle du tronc chez beaucoup de savants, de gens de lettres, contribuent encore à augmenter cette disposition. Pendant ce temps, l'estomac perd de sa force contractile, une sensibilité importune, fatigante s'y manifeste, et la fonction digestive s'altère de plus en plus. Aussi quand on devient forcément attentif à ses digestions, que l'estomac est délicat, scrupuleux, exigeant certains aliments, que l'appétit est irrégulier, qu'il y a des flatuosités, des rapports aigres, un sentiment de chaleur âcre à la gorge, de gonflement et de pesanteur à l'épigastre pendant l'acte digestif, redoublez de précautions. Il est certain qu'alors le tube alimentaire ourdit une maladie grave, qui tôt ou tard fera explosion. L'inflammation à tous ses degrés, du foie et de l'estomac ; l'ictère ou jaunisse, la gastralgie, les perforations spontanées, les coliques nerveuses ou hépatiques, les vomissements fréquents, le squirrhe au pylore, les affections cancéreuses, etc., sont les conséquences du principe morbifique dont nous venons de parler. Et faisant ici la même remarque que pour le cerveau, nous trouvons que les maladies légères de l'appareil digestif, comme l'inappétence, les digestions pénibles, les flatuosités incommodes, sont des nuances d'altération organique et fonctionnelle qui conduisent souvent à des lésions que l'art ne peut plus combattre dans la suite.

Quoique la *constipation* ne soit pas précisément une maladie, elle est si fréquente chez les savants ou les artistes, elle est la cause secrète ou patente de tant de maladies, qu'il faut bien la regarder elle-même comme une maladie. Deux causes la produisent, l'ardeur, la sécheresse naturelle du canal intestinal, ou bien la faiblesse, l'atonie complète de ce même canal. Cette dernière cause se remarque souvent chez les vieillards. Il serait superflu d'énumérer tous les accidents produits par d'opiniâtres constipations. Nous citerons seulement les principaux, comme l'inflammation du canal intestinal, les dégénérescences de tissu, les hémorroïdes, les fistules à l'anus, etc. Remarquons en outre que la portion libre du canal, sympathiquement irritée par la portion remplie de matières fécales, donne lieu à un commen-

cement de trouble dans l'organisme. Ajoutons qu'il y a toujours absorption d'une portion des derniers produits de la digestion ; or, on conçoit ce qui doit arriver du séjour continuel de matières excrémentitielles formées des débris et du résidu de nos parties, mêlées avec le sang, parcourant avec lui le cercle circulatoire, et s'assimilant en même temps avec nos organes.

Notons encore que les personnes très-constipées éprouvent aussi par irritation intestinale de fréquentes diarrhées; et rien ne fatigue davantage que ces alternatives de constipation et de diarrhée, rien n'épuise plus vite les forces, surtout quand l'estomac digère mal les substances soumises à son action.

Les calculs des reins et de la vessie. C'est une observation déjà faite, que cette maladie semble le triste apanage de beaucoup de savants [1]. En effet, dans une certaine période d'années, on trouvera comparativement que cette maladie prédomine chez les penseurs. Elle a fait le supplice d'Érasme, qui dit quelque part : *Calculus meus carnifex ;* de Luther, qui fut opéré le 27 février 1537 ; du grand Bossuet, de d'Alembert, qui ne voulut jamais consentir à se laisser opérer, malgré les instances de Camper et d'autres amis. Après la mort de Buffon, on trouva cinquante-sept calculs dans sa vessie, depuis la grosseur d'un pois jusqu'à celle d'une olive. Les parois de la vessie se trouvèrent très-épaisses. Ce grand naturaliste supporta jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans l'excessive douleur occasionnée par la présence de ces corps étrangers.

Dans son excellent *Traité de l'affection calculeuse*, etc. (Paris, 1838), le docteur Civiale présente un curieux *tableau des personnages calculeux ou graveleux*, en remontant à une époque peu éloignée. Ce tableau ne comprend pas moins de cent quarante-huit noms, dont voici les plus célèbres, en suivant l'ordre alphabétique : d'Alembert, Amyot, Bacon, Barthez (médecin), de Beaumont

[1] « J'apprends que M. Chapelain, poëte français, très-savant et très-honnête homme, qui a donné au public *la Pucelle d'Orléans,* a une pierre dans la vessie : il s'apprête à se faire tailler le printemps prochain. M. le président de Thou, *ad annum* 1601, remarque en parlant de J. Heurnius, médecin de Leiden, très-habile homme, que c'est la maladie des hommes d'étude : *Misera ad libros assiduè sedentium stipendia.* » (GUI PATIN, *Lettres,* 1664.) Chapelain mourut plus tard des suites d'un rhume qu'il gagna en traversant le ruisseau de la rue Saint-Honoré, craignant de perdre son jeton à l'Académie.

(l'archevêque), Benserade, Bossuet, Buffon, Buonarotti (Michel-Ange), Calvin, Casaubon, Cesarotti (le poëte), Chamfort, Colot (chirurgien), Desaugiers (poëte chansonnier), Dubois (Antoine, chirurgien), Élisabeth (princesse palatine), Érasme, Fagon, Fourier (physicien), Franklin, Garrick, George IV (roi d'Angleterre), Hallé (médecin), Harvey (médecin), Innocent XI, la Peyronnie (chirurgien), Laromiguière (professeur de philosophie), Leibnitz, Linné, Louvois, Mascagni (médecin), Mentelle (géographe), Mercuriali (médecin), Meursius, Montaigne, Napoléon, Newton, Palaprat, Perrot d'Ablancour, Petau, Portal (médecin), Riolan (médecin), Ruyter (l'amiral), J.-J. Rousseau, Scarpa (chirurgien), Vadé, de Vergennes (ministre), Anne Delavigne (poëte), Volney, Voltaire, Horace Walpole.

M. Civiale observe avec raison que son tableau aurait été bien plus étendu si les biographes rapportaient toujours les résultats de l'ouverture des corps quand elle a eu lieu.

Le catarrhe chronique de la vessie. Après les calculs de la vessie, cette affection est peut-être la plus commune parmi les hommes méditatifs. On sait qu'elle empoisonna, ainsi que la gravelle, une partie de l'existence de J.-J. Rousseau. Nul doute qu'en maintenant, dans l'économie de cet homme célèbre, un état habituel d'irritabilité, une pareille maladie n'ait contribué à la misanthropie et aux boutades humoristiques du philosophe.

L'hypocondrie. Cette misanthropie, dont je viens de parler, conduit souvent par une pente insensible à l'hypocondrie. Que le siége de l'affection dont il s'agit soit exclusivement dans le cerveau ou dans l'abdomen, comme on n'en saurait douter, toujours est-il qu'elle se caractérise par une grande mobilité du système nerveux. C'est le trait distinctif de cette maladie. Au physique, ou une santé parfaite, ou mille maux imaginaires; au sentiment d'un état de bien-être, succède tout à coup un malaise inconcevable, et sans cause appréciable. Sous le rapport moral, même inconstance, même instabilité. Un esprit et un caractère toujours changeants, toujours variables. Des jets vigoureux d'une âme forte, et un abattement puéril; des éclairs de la plus haute raison, et d'inconcevables petitesses; des pensées généreuses, et les traits d'un égoïsme concentré; une âme tendue vers le ciel, ou rampante dans la sphère la plus commune; des moments de folle et sainte exaltation, puis des découragements affreux; de

forts attachements de cœur, puis des doutes cruels, un profond dégoût de louanges et des choses qui leur avaient paru sublimes; toujours un triste sentiment déflorateur de toute illusion, de tout plaisir, telle est la singulière inégalité d'imagination de l'hypocondriaque; et cette incroyable mobilité d'affections se remarque souvent en un très-court espace de temps, parce que l'état psychologique normal a cessé d'exister.

Joyeux et confiant, triste et soupçonneux, un sot ou un homme d'esprit, un Socrate ou un fou, le malade semble un autre homme à chaque instant. Il ne faut pas s'en étonner; toutes ces variations d'esprit et de caractère qui affligent, tiennent évidemment à la susceptibilité nerveuse morbide dont j'ai parlé tant de fois. L'économie entière se trouve ébranlée par la cause la plus légère, l'impression la plus fugace. Toutefois, il convient de noter que les affections tristes prédominent de beaucoup dans l'hypocondrie. J'ai connu un hypocondriaque vivant perpétuellement en crainte du choc d'une comète avec la terre. Souvent les hommes de génie sont livrés, sans espoir de guérir, à l'hypocondrie, qui jette un crêpe lugubre sur leur vie et leurs ouvrages : ils vivent dans une continuelle fascination de terreur. Lichtenberg, qui était atteint de cette affection pathologique, en a fait la remarque. « Mon hypocondrie, dit-il, est proprement la faculté d'extraire, pour mon propre usage, la plus grande quantité possible de poison de chaque événement de la vie... Je me suis souvent désolé de n'avoir pas éternué trois fois de suite depuis vingt ans... *Pusillanimité*, est le véritable nom de ma maladie; mais comment en guérit-on? Ah! si je pouvais prendre une bonne fois la résolution de me bien porter! » Il y a beaucoup de sens dans ces paroles légères. Comme on l'a remarqué, si l'on voyait les puérilités qui traversent le cerveau du plus grand génie au moment où il accomplit sa plus grande action, on serait saisi d'étonnement; c'est bien autre chose quand il y a une cause morbifique qui agite à chaque instant le cerveau.

La mélancolie. J'ai déjà traité précédemment des causes de cette affection, je n'y reviendrai pas. Je rappellerai seulement qu'elle se caractérise presque toujours par une idée fixe, qui ordinairement enivre l'âme et s'en empare totalement. Aretée (lib. 1, *de Causis et sign. morb. diuturnorum*) dit fort bien en parlant de la mélancolie : *Est autem animi angor, in unâ cogitatione defixus, atque*

inherens absque febre. Le principe sentant, plongé dans l'absorption de cette pensée dominante, la poursuivant jusqu'à son dernier terme, arrive inévitablement, ou à l'extraordinaire, à l'inconcevable, aux *ægri somnia*, ou à la vérité pure, à la découverte d'une loi fondamentale. Dans l'un et l'autre cas, deux choses arrivent, et toutes les deux tendent à la mélancolie. Cette force et cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité du talent, fatigue et brise les ressorts de l'économie, voilà pour le corps; de l'autre, l'âme s'élançant dans les hautes régions de l'intelligence, se séparant autant qu'il est en elle de la *chair et du sang*, pour franchir les bornes du possible, pour jouir de toute sa spiritualité, atteint promptement les limites de l'humanité, et retombe ensuite malgré elle dans la vie des intérêts matériels, souvent après avoir brisé le faible et fragile organe du bon sens. Eh bien! soyez assuré que cette excentricité intellectuelle s'accompagne inévitablement de mélancolie, et, par une conséquence presque immédiate, de plusieurs maladies plus ou moins graves, presque toujours chroniques; l'âge, le genre de travail, la position sociale, les événements extérieurs, déterminent ensuite le genre et la forme de ces maladies. Toutefois le mélancolique ne perd jamais de vue son idée favorite, le malheur; il se met seul à seul, face à face avec son mal, il irrite sa plaie, il l'élargit, il épuise les cuisantes voluptés de la douleur, il se complaît dans la langueur où elles le plongent, *Ærumnabilem voluptatem*, comme dit le Gaulois Sidoine Appollinaire, c'est un *plaisir* D'ANGOISSE.

La monomanie. Quelques degrés de plus, et nous arrivons à ce point où la personnalité échappe, où il y a dissonance entre les perceptions internes et les rapports extérieurs. Alors l'importunité, le despotisme d'une idée profondément fixée dans l'imagination, absorbent toutes les autres pensées, ou du moins en rompent l'harmonie. L'éréthisme perpétuel du cerveau brise l'intelligence en l'enivrant. De là les illusions, les hallucinations, les fantômes, les images décevantes qui trompent sans cesse l'esprit de ces infortunés. Lorsque l'empire de leurs facultés leur est tout à fait retiré, ils n'ont plus que l'univers dont ils se sont fait une idée particulière; ils y vivent à leur manière, ils y sont quelquefois heureux. Mais ce cruel bonheur est refusé aux hommes instruits, méditatifs, atteints de cette maladie. Malgré ce prolongement indéfini d'une idée qui arrive quelquefois à la monomanie, il y a presque toujours chez eux un fond de raison, de souvenirs et

de regrets qui fait leur supplice. Le délire existe, mais il est ordinairement incomplet; on a tout à la fois la conscience du désordre de son esprit et de l'impuissance à en rétablir l'harmonie. N'est-ce pas là arriver au terme de la douleur possible à l'homme? C'est ainsi que Pascal voyait toujours un abîme à côté de lui, que Le Tasse entendait des voix qui lui traduisaient ses propres pensées dans un cabanon de l'hôpital Sainte-Anne. Voici ce que ce grand homme écrit sur sa maladie, à son ami Cataneo : « Quand je suis éveillé, il me semble apercevoir des feux scintillants dans l'air, quelquefois mes yeux sont si enflammés, que je crains de perdre la vue, et que j'en vois sortir des étincelles. D'autres fois, j'entends des bruits épouvantables, des sifflements, des tintements, des sons de cloche, des frémissements comme d'horloges qui se détraquent ou frappent l'heure. En dormant, je m'imagine qu'un cheval se précipite sur moi et me renverse, ou que je suis couvert d'animaux immondes et repoussants. Toutes mes articulations sont douloureuses, ma tête s'appesantit; et au milieu de *tant de douleurs et de craintes,* tantôt m'apparaît l'image de la Vierge, belle et jeune, avec son fils entouré d'un cercle coloré de vapeurs; tantôt c'est un esprit follet qui me tourmente et me poursuit de mille manières. » Malheureux poëte! que d'ennui! que de misères! Oh! qui voudrait de la gloire à ce prix? qui souhaiterait encore ce bandeau d'épines ceignant la tête de ceux qu'on nomme *les rois de la pensée?*

Nous ne pousserons pas plus loin ce rapide exposé des maladies, pour ainsi dire spéciales au tempérament et aux habitudes des penseurs. Notre intention, d'ailleurs, a été seulement de noter les principales; car il est un grand nombre d'affections classées parmi les indispositions qui attaquent journellement ceux dont l'intelligence est sans repos. Telles sont la migraine, les douleurs et les pesanteurs de tête, les hémorroïdes, les paralysies partielles, les spasmes, les tremblements, et une foule d'affections nerveuses dont la multiplicité, la variété, la protéiformité, font de la vie entière une sorte de maladie perpétuelle qui n'a que la mort pour crise et pour fin. Il faut encore remarquer que sans être malade, on éprouve que certaines parties sont habituellement sensibles et douloureuses. A celui-ci la poitrine, à cet autre les reins, etc. « L'empereur Napoléon ayant la tête fort délicate, n'aimait point les chapeaux neufs, et gardait longtemps les mêmes, qu'on faisait ouater. » (*Mémoires* de Constant, tome 1er,

p. 247.) Telle est l'origine du petit chapeau si célèbre dans l'histoire de ce grand homme.

Indépendamment de ces affections morbides générales, il en est encore de particulières à telle ou telle classe de savants ou d'artistes. Les orateurs, les musiciens, les acteurs, les anatomistes, les chimistes, les médecins, etc., sont exposés à des maladies relatives à leurs occupations et aux organes qui fatiguent davantage dans l'exercice de leur profession. Toutefois le plus grand nombre de ces affections peut se rapporter aux principes généraux exposés dans cet ouvrage. Au reste, je le redis encore, malgré le tableau lugubre que je viens de présenter, beaucoup d'hommes illustres éviteraient ces maux par leur sobriété habituelle, et même par leur constitution, s'ils savaient s'arrêter à temps, ménager leurs forces; s'ils étaient bien convaincus que les muses ne sont pas toujours des sirènes homicides, n'accordant leurs faveurs qu'à qui sacrifie pour elles la vie et la santé. Mais loin de là, il est peu d'entre eux qui savent mettre des bornes à leurs travaux, à leurs entreprises, à leur ambition de célébrité. Tout épuisés, haletants qu'ils sont dans la carrière, ils continuent leurs efforts et leurs travaux. La faiblesse, le malaise, la souffrance ne sont rien, pourvu qu'on dise le *voilà*[1]. Juste Lipse, comme tant d'autres, travailla jusqu'à l'entier épuisement de ses forces. On dit que se sentant frappé de la maladie qui l'enleva, il s'écria : *Ad lectum, ad lethum*. Cabanis (*Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau*) nous apprend le mépris que cet homme célèbre faisait de la douleur physique, prétendant la secouer comme les peines morales. A l'ouverture des états généraux, il avait la jaunisse. Il ne fit

[1] La crainte de l'enfer n'a pu même en arrêter plusieurs. On dit que le savant Hermolas Barbaro, mort de la peste, à Rome, en 1493, fut privé de l'honneur de la sépulture. Son crime était d'avoir évoqué le démon pour qu'il lui expliquât le vrai sens du mot *entéléchie*. Qu'on songe aux idées de l'époque où vécut Barbaro, et l'on ne trouvera rien d'invraisemblable dans cette anecdote.

« Je suis bien aise que vos migraines vous aient quitté; les miennes m'auraient fait le même plaisir *si j'avais pu vivre sans étudier;* mais le travail opiniâtre les entretient et les fait revenir très-souvent. Je perds là plusieurs jours de chaque mois, ce qui m'oblige ensuite à travailler davantage pour regagner le temps perdu.» (Fragment d'une lettre de Bayle à M. Constant.) Et puis qu'on s'étonne si la vie de cet homme célèbre n'a été qu'une suite de souffrances, et s'il est mort peu avancé en âge, malgré la consultation que lui envoya Fagon, premier médecin de Louis XIV!

rien pour guérir; il traita plusieurs questions importantes, ayant de véritables accès de fièvre. Enfin, il se négligea complétement; car, selon la remarque de son médecin, « cet homme impérieux se sentait immortel par trop de points, pour se croire sujet aux lois communes des infirmités et de la mort. » On sait qu'il mourut jeune encore, et que ses excès dans tous les genres furent le véritable poison qui le tua.

Il faut encore faire observer que plus les maladies sont fréquentes dans la constitution nerveuse, et plus cette constitution augmente d'intensité. C'est-à-dire que les forces *sensitives* acquièrent en activité ce que perdent les forces *motrices*. Il est certain, à moins qu'on ne soit jeune et plein de vigueur, il est certain, dis-je, qu'après une maladie grave et longue, la sensibilité devient plus vive, le corps plus impressionnable, la force de résistance vitale a baissé. C'est ce qui arrive aux individus même les plus fortement constitués. En général, il est reconnu que les maladies laissent presque toujours après elles une prédominance remarquable du système sensitif sur les forces motrices, et qu'elles l'augmentent de beaucoup quand elle existe déjà. Personne assurément ne reçut de la nature un corps plus vigoureux que ce même Mirabeau, dont nous parlions tout à l'heure; eh bien! par l'effet des maladies, ses forces musculaires s'étaient pour ainsi dire anéanties. L'homme le plus robuste était devenu susceptible d'être remué par les plus faibles impressions. Ses muscles restaient toujours ceux d'un Hercule pour le volume, ses nerfs étaient presque ceux d'une femme délicate et vaporeuse. Parvenu à ce point d'irritabilité et de faiblesse, tout à la fois, il est aisé de présumer ce que deviennent la santé, l'existence et le bonheur. Un éréthisme nerveux et une prostration de forces se succèdent et s'alternent presque sans cesse, aucune fonction ne s'exécute régulièrement, quoique sans trouble notable; souvent même une espèce d'ardeur intérieure, de *fébricule,* excite, détruit et mine l'économie. On fait effort pour ranimer la puissance vitale, mais le progrès d'épuisement est tel, les organes sont si fatigués, la trame de la vie si usée, que l'existence devient un travail de chaque jour, de chaque instant. Et pourtant, il faut veiller armé, redoubler de précautions, sans quoi une vieillesse prématurée, ou d'affreuses maladies couvriront bientôt de cyprès cet autel de la gloire, infidèle abri contre les atteintes de la douleur.

CHAPITRE V.

DE LA MARCHE DES MALADIES CHEZ LES PERSONNES DOUÉES DE LA CONSTITUTION PARTICULIÈRE AUX GENS DE LETTRES, AUX ARTISTES, ETC.

Judicium difficile, experientia fallax.
— HIPP. —

Il est, en médecine, un principe de pathologie reconnu vrai dans tous les temps, c'est que si chaque maladie a ses symptômes particuliers, la marche de cette maladie est puissamment modifiée par la constitution individuelle; et cette modification est telle, que deux maladies placées dans le même cadre n'ont réellement qu'une identité très-générale. La vie diffère dans chaque homme, qu'il soit souffrant ou qu'il jouisse de la plus belle santé.

Cette donnée admise, on doit s'attendre que le cours des maladies, chez les penseurs éminemment nerveux, présentera des circonstances particulières importantes à connaître pour en diriger méthodiquement le traitement. Je réduis ces circonstances à trois principales :

1° Les *accidents nerveux*. On voit ici toute l'influence de la constitution dont il s'agit. En effet, le délire, les hallucinations, les spasmes, les agitations tétaniques, les *raptus* de sang au cerveau, sont alors très-fréquents. Ce dernier accident est surtout habituellement observé dans les maladies aiguës des hommes livrés aux travaux de la pensée. Chez eux la tête se *prend,* selon leur expression, avec une étonnante facilité; il est aisé d'en trouver la raison. Cependant, remarquons qu'il est d'une haute importance de bien distinguer si le délire, quand il a lieu, est sympathique ou s'il est le produit de l'inflammation des

méninges. On conçoit que cette différence est essentielle pour le traitement à établir; mais il faut avouer que la distinction dont nous parlons n'est pas toujours facile à faire. Chez les individus où il y a prédominance nerveuse, comme les femmes, les enfants, le délire sympathique ou par agitation nerveuse générale se manifeste souvent, il y a *éréthisme cérébral;* mais ici nous avons de plus les longs travaux, les excitations soutenues auxquelles le cerveau a été soumis, ce qui le dispose singulièrement aux congestions et aux inflammations. Au reste, les signes commémoratifs, l'idiosyncrasie du malade, indépendamment des symptômes particuliers de la maladie, mettront le praticien attentif sur la voie. Il faut aussi remarquer que chez les gens de lettres, les artistes et toutes les personnes dont le cerveau est continuellement en action, les chocs, les coups à la tête sont essentiellement dangereux; les plus funestes résultats en sont parfois la suite. On peut citer pour exemple, J.-J. Rousseau, Bichat, Byron, l'illustre cantatrice Mme Malibran, etc.

Disons encore que dans leur délire, les penseurs se représentent sans cesse les objets de leurs travaux et de leurs études; c'est un trait presque caractéristique que ce symptôme dans le cas dont il s'agit, tant les idées qui les préoccupent se sont profondément fixées dans l'organe! Quel que soit le degré du désordre fonctionnel du cerveau, il est rare que ces idées s'effacent entièrement; c'est toujours l'histoire du *carré de douze* de M. de Lagny, ou bien de ce joueur dont parle Morand, qu'on ne tirait de son insensibilité qu'en lui criant fortement : *Quinte, quatorze et le point!* Le géomètre Varignon, étant malade, se voyait transporté, dans son délire, au milieu de grands arbres dont les feuilles étaient transformées en autant de formules algébriques. On assure que le peintre espagnol, Alonzo Cano, refusa de baiser le crucifix qu'on lui présentait, sous prétexte qu'il était mal travaillé. J'ai vu des malades réciter des vers, expliquer des passages latins, faire des discours à la chambre des pairs ou des députés, discuter avec les électeurs, combattre les motifs d'un ministre, etc.; certains même, dans l'exaltation de leurs idées religieuses, pensent avoir des révélations sur leurs maladies. Le grave, le sage Marc-Aurèle dit : « Je remercie les dieux de m'avoir indiqué en songe, différents remèdes pour mes crachements de sang et mes étourdissements, comme il m'est arrivé à Gaëte et à Chrèse. »

2° L'*irrégularité des symptômes*. On le sait depuis longtemps,

la force vitale est le plus grand trouble-calcul qui existe : jamais on ne soumettra cette puissance à la rigueur géométrique. C'est bien autre chose quand la sensibilité est extrême et l'action musculaire diminuée ! L'*impetus* vital est alors complétement irrégulier, et rien ne trahit mieux l'épuisement du principe de la vie. C'est ce qu'on voit dans les maladies aiguës des hommes qui, par de longs travaux de l'esprit, ont fatigué l'appareil nerveux. Si le rhythme vital est mobile, inégal, chez l'homme de lettres ou l'artiste jouissant de la santé, qu'on juge de ce qu'il doit être quand une affection pathologique grave ébranle et bouleverse l'économie. Rarement voit-on chez eux une maladie naître, se développer, parcourir ses périodes avec une constante régularité ; presque toujours les symptômes sont tumultueux, les accidents bizarres, les crises intempestives, l'événement incertain. C'est alors que l'on reconnaît toute la vérité de l'axiome d'Hippocrate : *Acutorum morborum, non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis.* Remarquez bien, en effet, qu'il ne faut pas toujours porter un pronostic fâcheux, malgré la discordance et l'apparente gravité des symptômes. Tout cet appareil effrayant se dissipe quelquefois avec une singulière facilité, parce qu'il est entièrement dû à une sensibilité excessive qui agite profondément l'organisme, toutefois sans lésion notable. Ne mesurez donc pas toujours la force accélératrice des mouvements vitaux sur l'activité nerveuse. C'est une observation faite journellement par les praticiens. Mais si le mal est opiniâtre, si la nature est *tenax propositi,* comme dit Stahl, il faut craindre alors que les forces vitales, depuis longtemps fatiguées, ne puissent résister à l'attaque.

3° La *rapidité des sympathies.* Un botaniste célèbre, le docteur Clarke, ayant porté une fleur sous son nez et respiré avec force pour en recueillir le parfum, un insecte s'introduisit dans une narine et y causa très-promptement une inflammation qui devint mortelle. Le musicien Lulli, marquant un jour la mesure avec un long bâton, se frappa rudement le pied ; il survint presque aussitôt des accidents qui emportèrent le malade. Murillo étant à Cadix, pour peindre, dans une chapelle, les *fiançailles de sainte Catherine,* se blessa à l'angle d'un échafaudage. Cette blessure, peu considérable, le fit beaucoup souffrir, et amena lentement sa mort, qui arriva le 3 avril 1682. Il est évident que, dans ces trois cas, il y avait une prédisposition toute particulière. C'est qu'en effet, chez les hommes très-irritables, la

diffusion progressive du travail local morbide est très-rapide, parce qu'elle dépend presque toujours du système nerveux. Ainsi, la condition pathologique par excellence existe ici au degré le plus marqué : de là ces accidents, ces symptômes qui affectent en peu de temps presque toute l'économie, ces perturbations générales, par une impression douloureuse portée sur l'un des rameaux les plus déliés du système nerveux. Les stimulations sympathiques ont, dans cette constitution, un degré d'énergie qu'elles n'acquièrent dans aucune autre, le *consensus* organique semble plus actif, ce qui fait que la chaîne pathogénésique des causes de la maladie aux symptômes, paraît souvent rompue. On ne conçoit pas qu'une cause, parfois assez légère, puisse déterminer une maladie souvent mortelle. Cela est vrai, mais il faut réfléchir que l'édifice était miné depuis longtemps. Fréron mourut frappé de la goutte, en apprenant la suppression de son journal. Pitt mourut aussi de la même maladie, quand il sut les éclatantes victoires de Napoléon.

D'après ces considérations, il est évident que la marche des maladies, chez les hommes qui font abus des travaux de l'intelligence, étant presque toujours irrégulière, est par cela même redoutable et insidieuse. A moins que l'individu ordinairement névropathique n'éprouve de ces affections nerveuses journalières auxquelles la plupart des penseurs sont exposés, il faut être en garde sur les accidents qui peuvent se développer. Praticien éclairé, tenez-vous surtout dans une prudente et opportune réserve relativement au pronostic; vos prévisions pourraient être rudement démenties. La force, la promptitude de la réaction curative ne peuvent être estimées que d'une manière très-approximative; on ne peut quelquefois distinguer la lésion première, essentielle, à travers le tumulte des symptômes produits par un système nerveux continuellement prédominant et agité : comment alors prononcer sur l'issue probable de la maladie? La seule règle assez positive qui puisse guider dans ce cas, c'est qu'en général l'économie étant épuisée par de longs travaux, cette énervation doit être comptée pour beaucoup dans la probabilité des chances de la maladie. Van Orbeeck, peintre hollandais, tomba gravement malade par suite de ses excès dans tous les genres. Les médecins fondaient quelques espérances sur son âge, mais il leur dit : *Messieurs, n'ayez aucun égard à mes quarante-six ans; il faut compter* DOUBLE, *car j'ai vécu jour et nuit.* Il mourut en effet de cette maladie, en 1706.

C'est surtout dans la convalescence qu'on remarque combien sont grands la prostration et l'épuisement des forces. En général, à moins que l'individu ne soit encore jeune, cette convalescence est longue et pénible chez les hommes dont les labeurs forcés de la pensée ont longuement fatigué l'économie. La violence de la maladie, la diète prolongée, le défaut de sommeil, ont ensuite beaucoup ajouté à la faiblesse, radicalement épuisé l'énergie de la puissance vitale. Dès lors, comment ranimer ce corps languissant, comment soutenir, aviver ce principe de vie prêt à s'éteindre, fortifier des organes sans ressort, étayer un édifice ruiné de tous côtés? Ce n'est qu'à force d'art, de soins et de temps, qu'on obtient quelques succès. C'est bien pis lorsqu'il y a en même temps prostration morale; quand la crainte de la douleur, les terreurs de la mort se joignent à un esprit profondément navré de l'expérience de la vie. Rien de plus difficile que la conduite à tenir dans cette circonstance. Puis, il faut le dire, cette prééminence intellectuelle qui distingue certains hommes, disparaît trop souvent dans leurs maladies. Quinteux, difficiles, impatients de guérir et négligeant les moyens d'y parvenir, ils retombent sous le niveau commun de l'humanité. De cette manière, leurs maux s'aggravent, parce qu'il devient impossible de bien diriger une maladie lorsqu'on n'est pas secondé par le malade. Un corps usé, un cœur flétri, une âme sans illusions, tel est quelquefois le sujet donné à un médecin pour rétablir la santé, la vie et le bonheur! Quel problème! La plupart sont doux, résignés, confiants, et presque toujours ils guérissent, ou du moins leurs maux n'ont jamais ce degré de violence qui les rend insupportables. Montesquieu disait : *Je sais être aveugle.* Eh bien! cette science a beaucoup adouci le malheur dont il se plaignait.

Il convient aussi de signaler un préjugé qu'on remarque chez certains penseurs. C'est qu'à peine échappés à une maladie grave, ils s'imaginent que leur santé est désormais inébranlable, voilà leur corps purifié, refait à neuf; ils aiment à *s'enchanter* eux-mêmes de cette espérance. Préjugé dangereux, en ce qu'il fait perdre de vue cet excellent précepte d'hygiène, que toute maladie survenue à un certain âge, porte une atteinte à l'organisme, dont il faut soigneusement observer les effets [1].

[1] Le moral même n'est pas toujours exempt d'altération. « Nous avons, dit Pascal, un autre principe d'erreur, savoir, les maladies. Elles nous gâtent le juge-

C'est en vertu de ce principe qu'il faut prolonger les soins de la convalescence jusqu'à ce que l'équilibre des forces soit complétement rétabli, notamment de celles de l'estomac. Mais ici nouvel obstacle. Comment s'occuper sans cesse d'une santé odieusement tyrannique et chancelante? Se condamner aux servitudes de l'animalité, choyer ainsi le corps et négliger l'esprit, n'est-ce pas encourir la malédiction des muses? Aussi se hâte-t-on de reprendre ses travaux de méditation. Les organes sont encore souffrants, mais l'esprit est lucide : que faut-il de plus pour s'exposer aux tempêtes de la vie publique, ou pour se renfermer jour et nuit dans le cabinet ou l'atelier, élaborer son œuvre un instant délaissée, œuvre de vie à laquelle l'immortalité est promise? Après une grave maladie, un grand poëte écrit : « J'étais le 15 absolument hors de danger, et je faisais des vers le 16. » Voilà ce que les médecins observent tous les jours. Il est aussi des artistes qui se félicitent d'être malades par principe d'art; Talma, devant représenter Tibère, s'estimait heureux des ravages que la souffrance avait empreints sur sa figure, par cette raison, que son masque se rapprochait davantage de celui du vieux tyran de Caprée. Or, il faut remarquer comme une fatalité, que la poésie, cette grande fatigue de l'âme, de l'esprit, du cœur et du corps, est précisément le genre de travail qui offre le plus d'entraînement et d'attrait. On a beau dire que cela est rare à notre époque, que le temple de mémoire est abandonné pour la bourse; oui, par des artisans poëtes, par quelques traficants des beaux-arts, que la spéculation mercantile, le désir du lucre, l'agiotage de la réputation possèdent entièrement, mais non par le véritable artiste, par le poëte enthousiaste repoussant la vie vulgaire, la vie des intérêts matériels. D'ailleurs, quand l'activité intellectuelle se porte sur les affaires publiques, croit-on que la santé s'en trouve moins compromise? Qu'on se désabuse à cet égard. Je l'ai déjà dit, il y a bien du danger pour les gens de lettres à respirer la brûlante atmosphère des passions politiques. Si les profondes et opiniâtres études du cabinet deviennent une source de maladies, il y a aussi des adoucissements. Mais les idées politiques qui fermentent sans cesse au fond du cœur, le zèle ardent des partis, les intrigues à conduire, les soins qu'il faut se donner, les calomnies à dévorer,

ment et le sens; et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion. »

les angoisses précordiales à éprouver pour se faire un piédestal populaire, ou autre, est-il rien de plus capable de tourner le sang, de l'enflammer, d'ébranler chaque fibre de l'économie! Que d'exemples ne pourrais-je pas citer des funestes effets de pareilles agitations! Excès pour excès, je préfère encore les premiers aux seconds, leur action est moins fatale, et des tables de mortalité, dressées dans ce sens, feraient foi de cette vérité. Intimement lié avec un de ces infortunés courtisans de la foule ou du pouvoir, j'ai longtemps observé chez lui la pernicieuse influence du désir de fixer sur soi l'attention publique; je puis assurer que jamais supplice ne fut égal au sien. Retenu par la chaîne de l'ambition dans la carrière politique, son corps, naturellement délicat, était souffrant et épuisé; d'intolérables douleurs se faisaient sentir, il fallait s'arrêter; mais le démon de la célébrité le piquait sans cesse en lui criant : *Marche! marche!* A la fin il succomba. Atteint d'une fluxion de poitrine, la fièvre redoublait toutes les fois que les journaux, qu'on lui lisait très-exactement, ne faisaient aucune mention de lui : et l'on peut dire de cet infortuné, qu'il a goûté de la célébrité jusqu'à la lie. Comparez maintenant cette cruelle irritabilité maladive à la tranquillité stoïque d'un savant du dix-septième siècle, dont un littérateur célèbre de notre temps nous a conservé le souvenir ; il s'agit du docte Guiet.

« A l'âge de cinquante et un ans, il fut opéré de la pierre, et, à cette époque, cette opération était presque sans espérance. Il ne souffrit pas qu'on le liât, ne poussa pas un cri, n'exhala pas un soupir, et resta les yeux arrêtés sur son Lucain, aux vers que Lucain avait, dit-on, récités en mourant. Dans Guiet, ce n'était pas une combinaison; il en était précisément là de son commentaire. Il ne mourut que dix-neuf ans après. » (Ch. Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, pag. 382.)

CHAPITRE VI.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE TRAITEMENT.

Qui benè judicat, benè curat.
—Baglivi, *de Prax. Med.*, lib. I.—

Lire ce chapitre avec l'intention d'y trouver les moyens de guérir les maladies dont il a été question, ce serait être dans l'erreur. Le plan et le but de cet ouvrage ne comportent point de pareils détails. Mon opinion, d'ailleurs, est que toute maladie doit être traitée par un médecin; lui seul est juge dans ce cas, parce que lui seul peut apprécier la nature du tempérament, les symptômes par lesquels le système nerveux révèle sa souffrance, le principe, les causes, l'intensité et les phases diverses de la maladie, reconnaître cet à-propos fugitif, ce moment opportun qui décide le succès, mais qu'on ne peut saisir qu'à l'aide de l'expérience et du tact médical le plus exercé. Quiconque n'a pas ces données, ne sera jamais qu'un charlatan téméraire, un drogueur servile et inconsidéré. Cependant il est des préceptes dont la généralité s'applique aux affections pathologiques d'une certaine classe d'hommes, et c'est précisément ce dont il s'agit ici. Oui, il y a un art de traiter les maladies d'un homme de génie, d'adoucir ses souffrances; mais cet art s'apprend comme tous les autres.

Une observation fondamentale est de ne jamais perdre de vue cette suractivité du système nerveux, particulière aux penseurs; cette irritabilité du physique et du moral, qui souvent déconcerte les plans thérapeutiques les mieux combinés. La conséquence la plus immédiate de ce principe est qu'il faut procéder, autant que possible, par la méthode sédative, aider avec prudence le pouvoir autonome de la nature. Les stimulants produisent sur leur économie une action ex-

traordinaire, même chez les plus calmes en apparence. Goëthe était d'une constitution vigoureuse, et cependant les médicaments agissaient sur lui à très-faible dose; une petite cuillerée à bouche de teinture de rhubarbe le purgeait assez fortement, ainsi que deux gros de sulfate de soude. Par elle-même, cette susceptibilité nerveuse est un des plus grands obstacles à surmonter pour ramener les fonctions à leur type normal; que sera-ce donc si le praticien tend à l'augmenter par des moyens excitants et peu rationnels? D'ailleurs, cette irritabilité, tantôt concentrée et spasmodique, tantôt patente et expansive, se manifeste à chaque instant. A force de soins, de précautions et de calme, vous la croyez émoussée, engourdie; tout à coup elle se réveille, elle s'agite par une cause souvent légère et imprévue. Un concurrent préféré, un livre critiqué, un article de journal, une discussion animée, une lettre, un mot, et voilà toute la frêle machine dans un état complet de bouleversement; car il s'agit ici d'une existence toujours agitée, *toujours en fuite* (*vita eorum fuga est*). Notez bien que souvent les plus petites causes produisent les plus fâcheux effets, en raison de l'excès de susceptibilité organique et morale; car, selon le proverbe russe, « les petites aiguilles font les plus profondes piqûres. » Je le demande, sur quel fond l'art prétend-il élever l'édifice d'une santé solide, ou la raffermir quand elle périclite? comment invoquer le secours d'une méthode curative, suivie avec persévérance? par quels moyens prévenir des orages inévitables, rendre la force ou le calme aux organes, à la nature sa direction, à la maladie une marche régulière?

La tendance constitutionnelle aux agitations nerveuses, jette toujours le praticien dans une cruelle perplexité sur le choix et l'emploi des moyens de guérison; souvent même, en raison du défaut d'énergie motrice, il y a tout à la fois dans le malade faiblesse et exaltation. Que fera-t-on? Si on a recours aux débilitants, les forces tombent avec une effrayante rapidité; emploie-t-on les toniques, l'irritation organique s'allume et se propage. L'état même de l'estomac, comme j'en ai fait la remarque, offre souvent cette fâcheuse disposition de *faiblesse irritative,* double point de vue thérapeutique et qui la complique. J'adjure tout médecin qui lira ce passage de déclarer s'il ne s'est pas trouvé mille fois dans ce flux et reflux d'indications et de contre-indications qui suspendent toute décision. Pour naviguer avec sûreté entre ces écueils, trouver la mesure exacte et proportionnelle,

le seul moyen peut-être est de bien connaître et l'individu malade et l'individualité morbide, le sujet et la maladie.

On peut cependant établir en principe que la meilleure condition du traitement semble la suspension totale de l'exercice de la pensée pendant un temps donné, comme on soustrait, pendant un certain intervalle, un œil irrité à l'action de la lumière. Mais cette condition n'est point entièrement au pouvoir du médecin, il faut seulement en approcher le plus possible : c'est le sédatif le plus sûr que je connaisse. Ajoutons que tout stimulant énergique, tout *impetum faciens,* ne doit être employé chez les malades doués de la constitution dont il s'agit, qu'avec une extrême réserve, sans néanmoins perdre de vue l'état des forces en général et des organes en particulier. Au reste, les méthodes curatives les plus convenables, dans cette circonstance, se tirent presque toutes de l'hygiène. Combien d'hommes éclairés puisent avec avantage, dans cette source salutaire, les moyens de rétablir et de conserver leur santé! Quant à moi, j'atteste qu'il m'est souvent arrivé de guérir des savants, des gens de lettres, des hommes condamnés à de longs et pénibles travaux de cabinet, par un régime approprié à leur tempérament, et continué avec persévérance. A l'imitation de Linnée, j'ai guéri des migraines opiniâtres, par l'usage de l'eau fraîche prise à jeun, moyen secondé par un exercice régulier. J'ai combattu avec succès des délabrements d'estomac et de poitrine, par le lait donné sous toutes les formes; des affections bilieuses et l'ictère, si communes chez les hommes de cabinet, par l'usage très-abondant des fruits, notamment des raisins, par celui du vin blanc largement coupé d'eau et bu à profusion, quelquefois même par l'emploi soutenu des huîtres. La diète *ostrée* produit des effets plus avantageux qu'on ne le croit ordinairement dans certaines gastralgies. Enfin, contre la mélancolie, l'anthropophobie, le spleen, j'ai eu recours, selon les cas, au repos, aux bains, à quelques doses de travail manuel varié, quelquefois aussi au remède vanté par lady W. Montagu, *le galop toute la journée,* et *le champagne le soir.*

Il est pourtant des cas, on doit l'avouer, où la médecine est forcée d'agir avec des moyens plus actifs et plus prompts, quoique toujours simples; tels sont la saignée, l'opium, le quinquina, les bains, les eaux thermales, les lavements, les purgatifs légers, etc. C'est bien peu de médicaments, dira-t-on; eh bien! en voici d'autres d'une efficacité non moins démontrée : la sagacité, le coup d'œil perçant et juste, le

jugement d'instinct, la prudence et la patience du médecin, sa connaissance intime du malade et de la maladie ; d'un autre côté, la résignation, la confiance, l'exercice, le travail modéré, un air pur, la ferme volonté de guérir. En voilà plus qu'il n'en faut pour former une matière médicale complète, à moins qu'on ne veuille imiter le médecin dont se plaint Byron. « Il en est, disait-il, à sa seizième visite, et moi à sa seizième ordonnance. » J'ajouterai ici quelques remarques sur plusieurs des médicaments dont je viens de parler.

La *saignée* ne doit être employée qu'avec circonspection chez les sujets faibles et nerveux. Il ne faut surtout la réitérer que quand l'indication est formelle et positive ; l'oubli de ce précepte amène souvent de fâcheux résultats. Un des plus immédiats, un des plus difficiles à réparer, est l'énervation, l'abattement, la chute profonde et rapide des forces. La prostration est telle quelquefois que rien ne peut redonner ensuite à la force vitale sa primitive énergie. En voici quelques exemples notables.

Quel est le barbare, si étranger aux beaux-arts, qui ne ne sache que Raphaël périt ainsi à la fleur de son âge? Après quelques excès, dit-on, avec la Fornarina, il tomba malade, fut largement saigné, et ne tarda pas à succomber.

Gui-Patin nous apprend que le philosophe Gassendi s'affaiblit, après deux saignées, au point que rien ne put le rétablir.

Gessner fut six mois languissant pour avoir été saigné inconsidérément.

Après une très-forte saignée, pour une colique inflammatoire, les forces de Mirabeau baissèrent subitement et ne se relevèrent plus. Selon sa vive expression, cette époque fut pour lui le passage de *l'été à l'automne* de sa vie. (Ouvr. cit.)

Byron, arrivé en Grèce, éprouva de violents *raptus* de sang à la tête. Des sangsues lui furent appliquées aux tempes ; mais une piqûre ayant atteint l'artère, on eut beaucoup de peine à arrêter le sang, qui coulait avec une telle abondance que le malade s'évanouit. Depuis cette époque, ce grand poëte resta faible et languissant.

Ces effets n'étonnent pas celui qui sait que la vie a ses racines dans le sang ; que soustraire à contre-temps une portion de ce fluide, c'est diminuer d'autant la force vitale [1]. D'ailleurs, l'observation clinique a

[1] *In sanguine focus est vitæ... est enim sanguis vivificum nectar, quo*

démontré que le sang est pour ainsi dire le modérateur des nerfs; qu'il soutient l'énergie musculaire, vrai principe de résistance et de réaction dans l'économie. En effet, plus les émissions sanguines sont répétées chez un individu d'une grande sensibilité, plus la mobilité, l'excitabilité nerveuse augmentent, tandis que les forces motrices baissent dans les mêmes proportions : autrement dit, on tombe dans l'excès de la constitution dont nous étudions les effets physiques et moraux. Walter Scott raconte que, dans sa jeunesse, il se rompit un vaisseau de la poitrine, et fut soumis au régime des saignées de toute espèce et d'une diète très-complète sous tous les rapports. « Tant que je le suivis, dit-il, je restai affecté d'une sensibilité nerveuse, que j'ignorais auparavant, et que je n'ai plus connue depuis. Je tressaillais à la moindre alarme, il y avait en moi un manque de décision qui ne fut jamais mon défaut, la moindre contrariété m'était insupportable, je vivais dans des peurs incessantes; était-ce plutôt l'effet de la maladie que du régime? je ne saurais le dire. » C'était l'effet de l'un et de l'autre. On ne doit pas oublier que les animaux qui meurent d'hémorragie éprouvent des convulsions au moment de la mort. Toutefois, n'outrons pas le précepte que nous avons donné; il y a des cas où la saignée est tellement indispensable, même chez les sujets les plus nerveux, que s'en abstenir c'est hâter la perte du malade. Descartes, atteint à Stockholm d'une péripneumonie, ne fut saigné que le huitième jour, et il succomba presque aussitôt. Byron, dont nous parlions à l'instant, effrayé sans doute de ce qu'il avait éprouvé, ne voulut permettre que trop tard qu'on le saignât dans la maladie inflammatoire qui l'emporta, le 19 avril 1824, à l'âge de trente-six ans [1].

L'*opium* réclame aussi une grande circonspection dans son emploi. C'est le médicament séducteur des individus nerveux; mais l'abus est

partium omnium fugax, vivacitas, recreatur, atque reficitur ad vitæ et animalitatis conservationem et diuturnitatem. (Duretus, *Comment. in Hipp.*) Excellentes paroles que nous conseillons à bien des médecins de méditer.

[1] D'ailleurs ce préjugé était fondé « sur ce que sa mère avait obtenu de lui, à son lit de mort, la promesse qu'il ne consentirait jamais à se laisser saigner. » Il citait en outre le docteur Reid contre la saignée, en ajoutant : « Qui est nerveux si je ne le suis pas? Et ce docteur ne semble-t-il pas avoir écrit pour moi, quand il dit que tirer du sang d'un malade nerveux, c'est relâcher les cordes d'un instrument de musique qui n'est discord que parce que les cordes ne sont pas assez tendues. (*Mémoires*, t. 5.)

bien près de l'usage, la pente paraît si douce et si facile! Voltaire mourut pour avoir pris une dose un peu trop forte de laudanum; ce qui justifie ce vers heureux d'un médecin parlant de ce médicament :

Du repos à la mort, une goutte sépare.

Gardez-vous surtout d'y recourir sans ménagement ; une douleur vive, répétée, inexorable, est le seul cas peut-être où il soit permis de l'employer, mais non jamais dans les insomnies opiniâtres qui fatiguent certains penseurs. Car souvenez-vous que le calme produit par l'opium est factice, jamais doux, jamais complet, réparateur. Ajoutons que vous serez dans la nécessité d'augmenter progressivement les doses; alors où s'arrêter? Il y a dans cette conduite des chances de maux inouïs pour quelques adoucissements passagers. Tâchez donc de ne pas faire d'un médicament salutaire, une substance pernicieuse, une drogue achérontique.

Les *bains frais* à divers degrés, le *quinquina*, comme tonique fixe, seul ou donné avec le lait selon l'état de l'estomac, l'*oxyde de zinc*, le *musc*, l'*assa fœtida*, sont les calmants et antispasmodiques dont l'efficacité est la plus incontestable. Ils m'ont toujours paru supérieurs à l'éther et autres toniques diffusibles, mais surtout au *camphre*, à la *valériane*, au *succin*, etc.

Le précepte le plus essentiel dans l'emploi de ces médicaments, est de bien saisir les indications, de remonter à la cause du mal, véritable *substratum* de la modification morbide, en un mot, de connaître les impulsions organiques spontanées du malade, d'estimer l'état de ses forces, de comparer sa capacité de vivre et de résister avec la violence de la maladie; de prévoir surtout les effets de ces secousses nerveuses qui brisent le corps, troublent la raison et abrégent si fatalement la vie. L'oracle de Cos nous en avertit : *Considerare morbos oportet qualiter, ex quibus, quas formas habeant, in quæ loca versi sunt, quo tempore cœperunt, adfuerunt, cessarunt, etc.* (Epidem., lib. VI.) Ce précepte de haute philosophie médicale, est surtout applicable dans les commencements d'une maladie : tout dépend souvent du point de départ. Cela est vrai pour la plupart des hommes, bien plus encore quand il y a intempérie nerveuse, contention habituelle de l'esprit. Tel savant, tel homme de lettres, artiste, administrateur, etc., languit des années entières pour une maladie qu'on eût

facilement arrêtée dès son origine. On éprouve dans la suite nombre de difficultés, de déceptions thérapeutiques qui rebutent et découragent. Continuer alors ses travaux ou ses excès, c'est bientôt donner au mal toute l'extension dont il est susceptible, mal qui finit par détruire l'organisme. Pourquoi cette opiniâtreté, pourquoi cette lutte inégale? Ignorez-vous que les maladies proclament la justice de la nature? Diderot écrit à Mlle Voland : « Je suis tracassé depuis une huitaine, par des maux d'estomac qui ne seront rien, *parce que* je n'y fais rien. » Très-peu d'années après, il lui écrit de nouveau : « L'estomac et les intestins sont dans un état misérable. Le potage le plus léger passe tout de suite, je ne saurais digérer un œuf. » Lorsqu'en 1776, dit Musset-Pathey, Rousseau fit cette chute dont il rend compte, on voulut le saigner, il s'y opposa. L'on eut recours à Mme Venant, à qui l'on supposait sur lui de l'influence. Elle le prêcha, lui raconta que dans un accident pareil, elle aurait succombé sans une saignée. « C'est que vous aviez du mauvais sang, lui dit-il, moi je n'en ai que du bon. » Deux ans s'écoulent, et le philosophe est frappé d'une apoplexie à laquelle il eût peut-être échappé par la saignée qu'on lui proposait. L'abbé de Chauvelin, cet infatigable ennemi des jésuites, était délicat, chétif, et il ne voulut jamais rien relâcher de ses travaux et de son régime. Atteint d'une hydropisie de poitrine, il mourut pendant une consultation de médecins, et lorsqu'il plaisantait sur leur art; il n'avait que cinquante-quatre ans. Le point essentiel est donc de s'opposer aux progrès du mal dès le commencement. Ce serait le cas d'appliquer à l'économie animale le conseil énergique et précis donné par un homme d'esprit pour combattre la révolution dès son principe. « Empêchez le désordre de s'organiser. » Malheureusement beaucoup d'hommes instruits prennent pour maxime le fameux synonyme, PHARMACON, *venenum.* D'autres ont des préjugés bien plus bizarres encore. Au rapport de Porphyre, on avait conseillé à Plotin l'usage des lavements pour le guérir de vives douleurs de colique qui le tourmentaient souvent. Il s'y refusa constamment, ne croyant pas qu'il fût de la bienséance, ni de la gravité d'un vieux philosophe d'employer un tel remède.

Il est pourtant des littérateurs, des érudits, qui, loin d'afficher le scepticisme ou un dégoût marqué pour les médicaments, donnent dans un excès contraire. Ayant la prétention de rétablir eux-mêmes leur santé, tout médecin leur paraît inutile et dangereux. Mais ce dédain

leur coûte quelquefois la vie, et souvent une augmentation de maux. On a beau faire, il faut dans l'exercice de la médecine un tact d'expérience qu'on n'acquiert jamais que par une étude approfondie de cet art sublime. Paul Jove nous apprend que le savant cardinal Aléandre mina sa santé, précisément par le soin extrême qu'il en prenait et les remèdes étranges dont il fit usage [1]. Machiavel mourut de coliques produites par l'abus de pilules purgatives qu'il s'administra lui-même (22 janvier 1527). Leibnitz périt de la même manière. Notre poëte comique Regnard, ayant une indigestion, se fit apporter le même purgatif qu'un paysan administrait aux chevaux. Deux heures après, il éprouva les douleurs les plus aiguës, et mourut dans les bras de ses domestiques (5 septembre 1710). Fox s'était fait pour lui-même une sorte de théorie médicale, et ses mémoires de drogues se montaient annuellement à des sommes considérables.

C'est bien pis encore s'il y a tendance à l'hypocondrie. Le malade tombe alors dans la plus étrange médicomanie, quelque éclairé qu'il soit d'ailleurs. La lecture des livres de médecine devient sa lecture favorite, et, comme il arrive toujours, rien de plus fatal à la santé que cette lecture. Dans ce cas, la maladie tire son origine des travers de l'esprit; or, c'est là qu'il faut l'attaquer et la poursuivre.

En général, la thérapeutique morale est pour les gens de lettres, pour les artistes et beaucoup de savants, en un mot pour tout homme qui pense et médite, celle qui convient par excellence. Chez eux, tout part souvent de l'imagination, tout émane de ce foyer de conflagration. Dirigez bien le conducteur, et vous obtiendrez de merveilleux effets. *Dolores fiunt in sensu et in intellectu*, rien de plus profondément vrai que cet axiome. Toutefois le précepte est aisé à énoncer, mais l'application en est souvent bien difficile. Car remarquez que le médecin a toujours affaire à des hommes d'esprit, maniant avec art le raisonnement, souvent le sophisme, et par cela même difficiles à convaincre, une fois que leurs opinions sont arrêtées. Il n'appartient qu'à très-peu de personnes de donner une direction quelconque aux facultés morales et intellectuelles, aux affections et aux passions. Modifier le jugement, plier la volonté, changer le cours

[1] *Nimiâ tuendæ valetudinis sollicitudine, intempestivis medicamentis, sibi hercle insanus et infelix medicus, viscera corripuisset.* (Elogior., cap. XCVIII, p. 251.)

habituel des idées, est peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde. Or, qu'on imagine ce qu'il faut vaincre d'obstacles quand il s'agit de malades, et de malades instruits, spirituels, raisonneurs subtils, qui souvent préfèrent dire ce qu'ils pensent, plutôt que ce qu'ils sentent de leurs maux. Les inspirations de l'instinct médical le plus exercé, joint au talent de persuader, sont ici d'une indispensable nécessité.

Une autre difficulté consiste à faire suspendre volontairement les travaux du cabinet ou de l'atelier. De tous les hochets dont s'amuse l'humanité, le moins puéril est certainement la gloire, mais elle domine trop exclusivement l'imagination. Michel-Ange, aveugle sur la fin de sa vie, se faisait conduire auprès de sa statue de Moïse, et suppléait par le toucher le sens dont il était privé. Ménage voulait absolument mourir « la plume à la main, » et beaucoup ont ce courage meurtrier. Rien ne les arrête : en dépit des médecins et de leurs ordonnances, comme ils disent, ils pensent, ils méditent, ils écrivent, ils travaillent sans relâche[1]. Enfin, il est un dernier obstacle, que le médecin rencontre à tout instant, c'est la diversité des esprits même les plus cultivés. Le fond de prédominance, de susceptibilité nerveuse, est toujours le même, je l'ai déjà dit, mais ses formes varient infiniment. Ce sont pourtant ces dernières qu'il convient d'apprécier avec justesse, pour saisir le moral du malade et le diriger médicalement. Ces formes constituent ce qu'on appelle *la gamme de sensibilité* de chacun d'eux. Eh bien! renoncez à tout espoir de succès, si cette gamme vous est étrangère, si vous ne savez la reconnaître, ni l'étudier, ni la toucher. Par exemple, il est de ces hommes sur lesquels la douleur morale, l'amour-propre blessé agissent avec une funeste promptitude; on aperçoit aussitôt la griffe du vautour; il en est d'autres d'un tempérament faible que la souffrance épuise et dévore lentement, etc. Ces variétés de sensibilité dont nous parlons, échappent à un observateur superficiel; il oublie que ces nuances ont une étonnante influence sur les hommes doués d'une imagination vive. Mais le médecin prudent et sage ne les perd jamais de vue. En général, cette sensibilité, cette imagination se concentrent presque toujours chez les penseurs, sur leurs succès présents et à venir, sur la célébrité de

[1] Aussi un illustre médecin avait donné à un diplomate célèbre cette courte et énergique consultation : « Du repos, encore du repos, toujours du repos. »

leur nom et de leurs travaux. Tout homme de lettres, tout artiste, tout homme d'État, est continuellement inquiet sur le sort de ses ouvrages ou de ses entreprises. Les attrayantes et perfides douceurs de la renommée, ou de ce bruit qui ressemble à la gloire, le préoccupent sans cesse, il y a bien peu d'exceptions. Voilà une donnée que le médecin doit regarder comme importante pour en tirer parti; c'est une anse à saisir dans les occasions importantes où il s'agit de sauver la vie du malade. Mais pour cela, il faut s'identifier avec leur manière de sentir et de voir, il faut penser avec eux, vivre de leur vie, se mettre au ton de leur âme, ne pas ignorer qu'il s'agit souvent de ces hommes excentriques à qui Dieu a tout donné, excepté le moyen d'être heureux. Souvent une marque d'intérêt pour ce qu'ils ont fait ou écrit, un éloge placé à propos, les console, les ranime et leur donne une vigueur, une énergie vitale, éminemment favorables à la santé. On raconte qu'un poëte très-entêté de son talent passait les nuits à versifier, mais il trouvait peu de gens qui voulussent l'écouter. Son amour-propre blessé le fit tomber dans la mélancolie, et la mélancolie le rendit bientôt malade. Il consulta un médecin qui connaissait sa faiblesse aussi bien que son tempérament. Après que le malade lui eut fait un long narré de ses maux : « N'avez-vous pas, lui dit le médecin, composé depuis peu de temps des vers que vous n'avez encore récités à personne? — Cela est vrai, répondit le poëte. — Eh bien! dit le docteur, faites-m'en la lecture. » Le nourrisson des muses débita aussitôt avec emphase sa pièce de vers. Le médecin, qui s'aperçut du plaisir qu'il y prenait, le combla d'éloges et l'engagea à la lui répéter. Comme le malade y mettait encore plus d'action et de feu : « Je veux l'entendre une troisième fois, » dit le docteur, comme émerveillé. Lorsque son malade l'eut de nouveau déclamée : « Allez, lui dit-il, vous voilà purgé dans toutes les règles, et vous devez être maintenant bien soulagé, » ce qui était en effet. Révoquer en doute la vérité de cette anecdote, ce serait méconnaître le cœur humain, et surtout l'excessive tendresse de la paternité poétique.

C'est ainsi qu'un médecin doué d'une sage et profonde raison, trouve des moyens de guérison inattendus; qu'il sait deviner en quelque sorte le malaise de l'amour-propre refoulé au fond du cœur, sonder la plaie secrète, découvrir le trait qui a percé ces âmes fières et délicates. Il doit saisir en quelque sorte l'esprit dans son agitation, ou pour le calmer ou pour lui imprimer des mouvements salutaires.

Distraire, engourdir la sensibilité, éteindre les souvenirs, ranimer l'espérance, calculer la force réactive des sentiments sur les organes, affaiblir avec art les angoisses morales, recevoir le trop plein d'un cœur chaud et véhément, souvent aigri par le malheur et l'injustice, tel est, en abrégé, le plan de thérapeutique morale qu'on doit adopter. Pareils soins sont bien au-dessus des soins physiques, des attentions matérielles. Mais, croyez-moi, cette science n'est pas vulgaire, elle exige une hauteur de vues et des qualités bien supérieures à celles de ces *Bavius* de notre art, qui pensent que la médecine se fait uniquement avec des drogues.

Mais quand la maladie est chronique, usant lentement les ressorts de la vie, que le médecin redouble alors de soins délicats et bien ménagés. Le penseur épuisé a besoin d'excessifs ménagements ; tout l'agite, tout l'ébranle, tout imprime à ses faibles organes des secousses toujours préjudiciables. Chaque jour, chaque instant, amène sa dose de douleur que vous devez adoucir. Et remarquez que cette douleur est toujours vivement sentie dans les longues maladies, qu'elle pénètre jusqu'aux racines de l'âme, car le malade jouit de la plénitude de ses facultés morales. Véritablement il faut ici quelque chose du zèle persévérant et de la mansuétude de l'apôtre. Les médicaments purement matériels sont ici d'une bien faible ressource. Allons plus loin encore ; l'arrêt est prononcé, la mort approche, et sa faux est levée ; que le médecin sache encore appliquer le baume des consolations ; son langage d'ailleurs s'adressera à des hommes faits pour le comprendre. Ils sont hommes toutefois, et quelques-uns ne savent pas mourir. Dans ce moment suprême, « lorsqu'il faut monter ce degré difficile qui fait passer subitement de la terre au ciel » (Tertullien), nous retrouvons encore les différences d'esprit dont nous avons parlé, et qui tiennent sans doute à l'organisation. Les uns, pusillanimes, se découragent facilement, ils éprouvent à chaque instant les *affres* de la mort. Racine fut, dit-on, de ce nombre. Les autres savent se résigner, ou bien même, caractères fortement trempés, élevant leur esprit à la hauteur stoïque, ils imiteraient volontiers ce Romain condamné par Caligula, qui, tandis qu'on lui portait le coup mortel, épiait tranquillement son âme au passage. La route est toute tracée pour le médecin : aux premiers, des paroles consolantes ; environnez-les d'illusions, si bien nommées les *pavots de l'âme ;* multipliez-les, soyez-en prodigues. Rappelez-leur bien que la meilleure partie d'eux-

mêmes reste dans leurs ouvrages, *forma mentis æterna*. Ce corps déjà atteint par la corruption ne leur appartient plus, mais leur âme, leur génie, leur gloire, voilà ce qui ne périra jamais. Quant aux seconds, que vous dirai-je? Parlez ensemble de Dieu, d'infini, d'espérance et d'immortalité, ce sont des sages qui vous enseignent à mourir, et vous allez les suivre dans quelques instants, car ne savez-vous pas que la terre est une colonie des cieux?

CHAPITRE VII.

DES MÉDECINS EN GÉNÉRAL ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES GENS DE LETTRES, ARTISTES, HOMMES D'ÉTAT, ETC.

« Il est des nœuds secrets, il est des sympathies. »
— CORNEILLE. —

I.

La lecture du chapitre précédent a dû convaincre que le succès du traitement d'une maladie dépend principalement de la connaissance approfondie, non-seulement du tempérament du malade, mais aussi des nuances de ce tempérament. Le moral surtout, l'esprit intérieur, ce *deum propiorem*, doivent être étudiés avec une attention spéciale. Mais comment parvenir à les connaître? En se liant mutuellement, et autant que possible, par les saints nœuds de l'amitié. Soyez l'ami de votre médecin, est une ancienne vérité justifiée par l'expérience de chaque jour. Un avis salutaire à répéter sans cesse, est de voir et de consulter ce médecin quand on se porte bien; à quoi bon, dira-t-on? Pour qu'il vous connaisse quand vous serez malade. Beaucoup de gens de lettres ou d'artistes ont suivi ce conseil et s'en sont bien trouvés. On sait combien étaient unis Pope et Arbuthnot, Newton et Mead, Hume et Black, Montesquieu et Gendron, Dubreuil et Pechméja, Bouvart et Marmontel, Cabanis et Mirabeau, le Titien et Parma, Rembrandt et Nicolas Tulp, liste que l'on pourrait grossir indéfiniment. L'important est de faire un bon choix, et de le faire avec une rare prudence, précisément le contraire de ce qu'on voit

tous les jours. Il est inconcevable avec quelle légèreté, avec quelle insouciance, on se décide à cet égard. Les circonstances, le hasard, un mot d'éloge, le bruit public, et voilà le médecin choisi, adopté. Imprudent! songez donc qu'un médecin est l'homme auquel on confie ce qu'on a de plus cher au monde, la santé, ce gage du bonheur et de celui de sa famille; qu'étant malade, on est à la disposition de son savoir et de sa sagacité; qu'il est, en un mot, le juge souverain de la vie et de la mort. Que de gens graves, sensés, judicieux sur tout autre objet, ont été victimes de leur négligence sur ce point difficile et délicat [1]! Je dis que ce point est difficile et très-difficile; en effet, par quels moyens reconnaître le médecin dont l'esprit, le caractère, les sympathies, les habitudes, ont le plus de rapport avec les nôtres; qui sait tâter le pouls dans le cœur, au moral comme au physique, connaître à fond les âmes, en démêler les mouvements, en pénétrer les sentiments, les agitations, les pensées les plus secrètes? Où trouver cet homme, bon, sensible, dont la douce parole charme le mal, qui lui-même se tourmente de vos inquiétudes, de vos douleurs et de vos espérances? Remarquez bien que, pour guérir, la science ne suffit pas, qu'il faut y joindre une finesse d'observation et de tact, une justesse d'aperçus, toutes particulières, enfin la connaissance philosophique et pratique du cœur humain. Or l'on conviendra qu'un tel homme est bien rare, car s'il réunissait toutes les qualités nécessaires pour atteindre à la perfection médicale, ce serait véritablement le médecin dont parle Hippocrate, semblable à Dieu, dans les proportions du fini à l'infini.

Une chose rendra toujours difficile le choix d'un médecin, c'est l'apparence, c'est l'écorce extérieure. Il en est de notre profession comme de toutes les autres; on y trouve un incroyable mélange de bon, de mauvais, de pire, de médiocre et d'excellent. Rien n'est au-dessus du médecin probe et éclairé, bien pénétré de cette vérité : que l'action la plus belle, la plus noble, la plus digne de l'homme,

[1] Le fameux Benserade, attaqué de la pierre, résolut de se faire opérer. Il se fit saigner pour s'y préparer; mais le chirurgien lui ouvrit l'artère brachiale, et prit la fuite au lieu de chercher à comprimer le vaisseau et arrêter l'hémorragie. On n'eut que le temps d'appeler le confesseur, qui était précisément le célèbre père Commire. Si, pour les petites choses qui concernent la santé, il y a danger, comme on le voit, à se confier à des ignorants, qu'on juge de l'importance du choix quand il s'agit de maladies graves!

est de secourir l'être qui souffre, comme rien n'est au-dessous du médecin qui exerce son art sans charité, sans amour, sans dévouement, de l'homme qui ne fait qu'un métier plus ou moins lucratif. Ainsi que le bon prêtre qui *va faisant le bien* à toute heure, en tout lieu, le médecin répand partout l'espérance et les consolations. On le voit souvent ordonner et payer les remèdes, faire à la fois l'aumône et la médecine [1]. Plus près du pauvre, plus près du ciel, amour de la science, amour de l'humanité, telle est sa devise, et il y reste fidèle.

Cette ardeur pour le bien est d'autant plus heureuse, que nulle profession au monde ne présente plus d'occasions de le faire que la nôtre. Quoique, dans la hiérarchie des vanités sociales, le rang de la médecine soit assez médiocre, son influence est pourtant fort étendue, parce qu'elle agit sur l'homme par la crainte de la douleur et par les terreurs de la mort. Le règne de la beauté est fondé sur le plaisir, ce n'est alors qu'une *courte tyrannie*, comme l'a dit un ancien; mais celui de la médecine est bien autrement long, il est établi sur la souffrance, sur la maladie; or, la douleur est une compagne presque inséparable de notre existence. Honte à qui en abuse! mais tenez pour certain que l'homme qui a pénétré le plus avant dans le cœur humain, est un médecin instruit, sagace, prudent, ayant l'habitude des hommes et des choses. Pourquoi cela? c'est qu'à ses yeux se déroule journellement l'histoire secrète de l'humanité, les mystères de la vie privée. Plus de voiles, plus d'hypocrisie; la douleur, cette grande révélatrice, montre l'homme tel qu'il est. Manifestations diverses des caractères; héroïque résignation qui se cache à tous les regards; prodige de patience et de philosophie sublime sous les coups du malheur; efforts titaniques et désespérés contre le mal; combinaison effrayante de

[1] Je l'ai dit ailleurs : quand il s'agit d'honoraires entre un malade et un médecin, c'est pour l'un et pour l'autre une *question de pudeur*. Selon le pieux docteur Andry, « la main du médecin doit être un tronc où chacun met ce qu'il veut, sans qu'on le voie, sans qu'on le sache. » On connaît cette simple et belle épitaphe : « Ci gît le docteur Fothergill, qui dépensa 200,000 guinées pour le service des malheureux; » et ce dernier vers de l'épitaphe mise sur le tombeau du chirurgien français Charles de Villiers :

Il ne fut jamais riche, et fit toujours du bien.

C'est là, en effet, un privilége spécial de l'art de guérir.

toutes les souffrances physiques et morales; malheurs nés de nos passions; existences à jamais frappées de douleurs et d'infortune; rien de ce que notre destinée a de plus intime, n'échappe au médecin qui a l'intelligence de ces douleurs, qui sait voir, qui sait comprendre ses semblables et sympathiser avec eux. Ce qu'il y a de certain, pour en revenir à notre objet, c'est que les médecins des rois, des héros, des grands hommes, les connaissent à un point où ne parviendront jamais leurs futurs historiens [1]. De là toujours l'importance d'un bon choix, et la difficulté d'y parvenir. Il est un art de séduction que possèdent certains médecins d'ailleurs superficiels, dont il est malaisé de se défendre. Qu'un ignorant présomptueux vienne s'applaudir lui-même et vanter ses succès, affirmer qu'il a guéri *crus fractum Esculapio, Apollini autem brachium,* comme ce charlatan dont parle Plaute, un homme de sens sait bientôt à quoi s'en tenir. Mais il n'est pas aussi facile de découvrir la sottise, la présomption, la médiocrité, le mépris des hommes, l'insatiable faim de l'or, sous l'apparence d'une gravité pédantesque ou d'un sémillant verbiage, sous les formes souples, gracieuses, d'une politesse exagérée. Celui qui sait plier son âme aux affronts, glisser, ramper, se courber, se recourber, qui dispose à volonté de sa physionomie, de ses discours, de ses gestes, selon le temps, l'occasion, les personnes, celui-là, dis-je, captivera toujours la foule; c'est un rétiaire adroit qui sait attirer et fasciner les sots, les dupes, la masse, et par contre-coup, bien des hommes d'esprit. Ainsi le bruit et la renommée ne peuvent aider dans ce choix, car le *tantum valet quantum sonat* est une maxime dont il faut se méfier dans notre état actuel de civilisation. En général, une grande réputation, surtout en médecine, ne suppose ni l'absence, ni la certitude du talent. Il est des hommes placés avec justice aux sommités de la science, il en est d'autres qui ont l'art de contrefaire la voix publique, qui savent mettre la renommée dans leur confidence, et lui dicter tout bas, comme on l'a dit, ce qu'ils veulent qu'elle répète tout haut. L'in-

[1] « Le cardinal de Retz a cherché un médecin qui se voulût enfermer dans sa prison de Vincennes avec lui. Enfin il en a trouvé un après que plusieurs l'ont refusé. M. Vacherot s'est enfermé avec lui moyennant 4,000 livres par an qu'on lui promet, et dont on a avancé la première année. » (GUI PATIN, lettres à Spon, 16 septembre 1653.)

Que de choses nous aurait apprises Vacherot sur le prisonnier dont il s'agit, s'il eût fait aussi des Mémoires!

trigue est si adroite, le mérite si gauche, la fortune si aveugle, le clinquant ressemble tellement à l'or pur, qu'il est bien rare de ne pas s'y méprendre. Tous les jours les gens du monde sont pris aux piéges du charlatanisme; comment pourraient l'éviter cet artiste, cet homme de lettres, cet érudit, presque toujours de mœurs simples, vivant au milieu de ses livres, de ses tableaux, en dehors du tourbillon de ce monde, étranger à tout, hors à ses travaux? Que faire donc? Je ne sais; mais si le hasard, l'occasion, votre heureuse étoile, vous donnent un médecin non-seulement habile, mais un ami compatissant, empressé, qui sympathise avec les souffrances de ceux qui se confient à lui, qui connaisse la nature de l'homme, même dans ses anomalies, c'est-à-dire, cette nature sensible, orageuse, extrême, qui caractérise tous ceux que le génie, les talents, la célébrité arrachent au sommeil de l'âme et aux habitudes de la vie commune, oh! croyez-moi, c'est un trésor que vous avez trouvé. Confiez-vous sans réserve à ce bienfaisant mortel choisi selon votre cœur; nul être au monde ne saura mieux calmer vos angoisses du corps et de l'âme, parce que nul n'en connaît mieux les sources. Il adoucira vos peines, il rafraîchira vos plaies par le baume de l'amitié; il amortira, sans l'éteindre, le feu de cette imagination qui vous consume; à l'abri de ses talents et sous l'ombrage de son amitié, votre génie portera des fruits que la douleur n'aura point empoisonnés[1].

[1] Plus d'un écrivain illustre peut dire à son médecin ce que le savant Bergmann écrivait au docteur Van-Dœveren : *Quod vivam, quod vigeam, tuum est.* Mais, pour obtenir de pareils succès, il faut savoir s'y prendre. Écoutons le récit de Palaprat : « J'étais, dit-il, depuis dix ou douze ans, nouveau Sisyphe, condamné à rouler une grosse pierre, quand M. Mareschal, ce prince des chirurgiens, me fit l'opération. Et je suis persuadé que si son habileté et la légèreté de sa main commencèrent ma guérison, sa douceur et la gaieté de son humeur la perfectionnèrent. Il ne s'approchait jamais de moi qu'avec un visage riant, et moi je le reçus toujours avec un nouveau couplet de chanson sur quelque sujet réjouissant. » (*Préface de la comédie des Empiriques.*)

Ce même Palaprat disait encore : « Parlez-moi d'un médecin de bonne humeur! volontiers je lui passerais une drachme d'ignorance pour une once de gaieté! »

Le célèbre Boufflers, étant dans le cabinet de Portal, écrivit ce quatrain sur un des livres de ce médecin :

La malice, qui rit sous cape,
En fait le plus gai des docteurs.
On trouve en lui le serpent sous les fleurs,
Mais c'est le serpent d'Esculape.

J'adresserai aussi quelques conseils aux médecins. Rappelez-vous, leur dirai-je, que dans cette constitution avec prééminence native du cerveau et de l'appareil nerveux, les forces *sensitives* prédominent toujours sur les forces *motrices*, loi fondamentale qu'il ne faut jamais perdre de vue; que cette diathèse nerveuse, cette susceptibilité morbide doivent toujours être prises en considération, parce que l'inégale direction de la puissance vitale, qui en est la suite, rend difficile l'intégrité fonctionnelle des organes, bien plus encore de la rétablir quand les maladies se manifestent; n'oubliez pas que rien n'est plus aisé à produire que l'excitation nerveuse, et rien n'est plus difficile que de parvenir à sa sédation prolongée; sachez que le moral participe éminemment à cette disposition de l'économie, et correspond au rhythme de l'action organique; que par conséquent les idées, les sentiments, les passions, les habitudes, sont en rapport avec cette singulière constitution; que la vie d'un poëte est une vie d'exception, quelque chose d'à part de la vie commune; que ce poëte, cet artiste, toujours prêt à secouer le sablier pour le hâter, toujours agité, dévoré par le sentiment et *le ver* de la célébrité, n'ayant jamais de repos, fait une rapide et exorbitante dissipation de forces vitales; que la vie ne se mesure que par les émotions, et les jours vides de ces émotions sont pour lui comme s'ils n'étaient pas; réfléchissez surtout que cette agitation, ce bouillonnement intérieur, se cachent parfois sous une apparente froideur; sondez bien le cratère. Si l'on vous dit qu'un homme de talent est malade d'*imagination seulement*, alors redoublez pour lui d'attention et de vigilance, car cette imagination l'épuise et le tue. C'est bien pis encore quand l'infortune et l'injustice se joignent aux maux physiques. Un homme en proie à la maladie, à la misère et au génie, qui lutte héroïquement, est un spectacle bien au-dessus de celui dont parle Sénèque. Tel était Milton, pauvre maître d'école, vieux et aveugle. Ici le rôle du médecin devient sublime, car il n'y a que lui qui soit capable de soulager une pareille infortune. Mais pour parvenir au but, je le répète, il faut étudier et comprendre ces hommes de haute intelligence, il faut approfondir le mode de vitalité qui les caractérise, saisir leur manière d'être et de vivre, s'identifier avec eux, étudier leurs faiblesses, s'habituer à leur originalité, s'accommoder de leurs bizarreries [1]. Vous éprouverez de l'im-

[1] Pendant que Michel-Ange peignait *le Jugement dernier*, il tomba de son

patience, des dégoûts, de l'ennui; vous essuierez des boutades; ne vous découragez pas, votre récompense est immense. Songez bien que des chefs-d'œuvre n'eussent jamais été conçus, et surtout achevés sans la puissance de votre art; n'avez-vous pas maintenu la santé, soutenu les forces du poëte, de l'artiste qui les ont enfantés? Leur reconnaissance est toujours vive et profonde, elle va même quelquefois jusqu'à faire vivre éternellement votre nom ou vos traits, car ces hommes donnent l'immortalité quand ils veulent et à qui il leur plaît. Les vers de Voltaire sur Sylva, le portrait de Parma par Le Titien, celui de Nicolas Tulp par Rembrandt, de Corvisart, médecin de Napoléon, par Gérard, du célèbre Larrey par Girodet, en sont d'éminentes preuves. Un poëte illustre qui vous donne *un temple dans ses vers*, fait plus pour vous que ne fera jamais la fortune. Ce qu'il y a d'important, est d'obtenir une confiance sans réserve. Et pourtant, n'allez pas croire que cette confiance, quelque entière qu'on la suppose, parvienne à les soumettre longtemps au régime médical le mieux entendu. Presque tous les penseurs sont dans ce cas. Quelquefois ils raisonnent fort bien sur la médecine, ils en connaissent même les principes, ils savent les moyens de conserver la santé, puis ils sont bien déterminés à n'en pas faire usage. Il faudrait qu'on pût les guérir sans qu'ils s'en mêlassent. N'ayant rien oublié pour se rendre malades, ils négligent tout pour se guérir. Il y a d'ailleurs un état habituel d'impatience, de mécontentement, d'irritation et de découragement, qui les rend tout à fait indociles, au moins pour la plupart, surtout quand le mal se prolonge. Aussi que de sophismes à réfuter, que d'arguments a rétorquer, que d'explications à donner, de refus à combattre, de convictions à faire adopter! Il est surtout très-difficile de leur persuader que la célébrité, leur maîtresse chérie, à laquelle ils sacrifient tout, ne s'acquérant souvent que par de longs travaux, ces travaux exigent nécessairement une longue vie et une

échafaud, et se fit à la jambe une blessure douloureuse. Il s'enferma, et ne voulut voir personne. Le hasard ayant conduit chez lui Bacio Rontini, médecin célèbre, et presque aussi capricieux que son ami, il trouva toutes les portes fermées. Personne ne répondant, ni domestiques, ni voisins, Rontini descendit avec beaucoup de peine dans une cave, et de là remontant avec non moins de travail, parvint enfin à Buonarotti, qu'il trouva enfermé dans sa chambre et résolu à se laisser mourir. Le médecin ne voulut plus le quitter, lui fit faire de force quelques remèdes, et le guérit. (*Histoire de la Peinture en Italie*, par M. de Stendhal, t. 2, p. 377.)

bonne santé; car il ne suffit pas, ainsi que le fait observer Diderot, du *qu'en dira-t-on?* d'aujourd'hui, de demain, mais c'est le *qu'en dira-t-on?* de cent ans qu'il ne faut pas perdre de vue. Si la santé est la pierre angulaire du bonheur, elle est aussi celle de la gloire. Voulez-vous de la fortune, voulez-vous des jouissances? ayez de la santé; enfin voulez-vous de la gloire? ayez encore de la santé. C'est un grand défaut d'être malade, quand on prétend à la célébrité. Traiter cette assertion de paradoxale, ce serait ignorer l'histoire des hommes célèbres. Même parmi ceux qui ont immortalisé leur nom, combien en trouve-t-on dont le génie n'a pas produit tout ce qu'il promettait! Le tableau de *la Transfiguration* a été le dernier de Raphaël, mort à trente-sept ans. Une fin prématurée a empêché Pascal de terminer ce vaste édifice, dont les pensées, publiées après sa mort, ne sont, comme on l'a dit, que des *pierres d'attente.* Les médecins avaient unanimement conseillé trois choses à Molière : de continuer l'usage du lait, de ne plus jouer la comédie, enfin de vivre éloigné de sa femme, Armande Béjart. Il fit précisément tout le contraire, et l'on sait comment la médecine fut cruellement vengée; il avait alors cinquante et un ans, un mois et deux jours; il était né le 15 janvier 1622, et mourut le 17 février 1673. Or, que de chefs-d'œuvre dont la postérité est à jamais privée! Sans la malheureuse campagne de Prague, le jeune Vauvenargues, en suivant l'avis d'un bon médecin, eût doté l'humanité de quelque bel ouvrage. Mais on a beau faire, rien de plus rare que de voir des hommes livrés avec ardeur au culte de la pensée, arrêtés par de pareilles considérations. Ils attribuent ces faits à des circonstances particulières et malheureuses dont eux-mêmes se croient exempts. J'ai souvent agité ces questions avec un homme de lettres, longtemps confié à mes soins. Voici le résumé de nos vives conversations; c'est à vous, lecteur, à peser dans la balance de la vérité les motifs des deux adversaires, et d'en apprécier la valeur.

II.

Docteur, me disait cet ami, vous ressemblez, je crois, aux moralistes et aux prédicateurs, qui exigent beaucoup pour obtenir quelque chose. N'est-il pas vrai que vous voulez surfaire l'art et les moyens de se bien porter? Votre régime, vos prescriptions peuvent être conformes aux règles d'Hippocrate; mais elles me coûtent le plus doux

des plaisirs, celui de penser, d'écrire, de méditer tout à mon aise. Vous me permettez certaines choses en me défendant précisément celles qui ont pour moi le plus d'attraits. En vérité, vous êtes comme ce docteur Menjot, médecin de Racine, dont le refrain était sans cesse : «Surtout pas de bonne chère, de café, de lecture, de travail de tête; » du reste, *divertissez-vous.* » J'ai pourtant lu dans un livre de médecine, car j'en lis quelquefois, malgré votre défense, que ce qui flatte ne peut jamais nuire. Et le vieillard de Cos, lui-même, que vous me citez souvent, n'a-t-il pas dit : *Quò natura vergit, eò ducendum est?* Cela est formel. Dès lors, pourquoi me contraindre dans mes goûts particuliers? A la vérité, depuis que je monte à cheval, que je travaille moins la nuit, mes digestions sont meilleures, mon sommeil est plus calme, mon sang plus frais; j'ai presque une santé prosaïque. Mais, docteur, mon ouvrage n'avance pas, ma réputation baisse, on parle moins de moi. Faut-il donc, pour vous obéir, que je fasse partie de cette masse qui végète et disparaît sans laisser après elle trace ni souvenir? que je passe du silence de la vie au silence de la mort? Faut-il briser ma foi, mon avenir, descendre corps et âme au tombeau; en un mot, qu'on dise de moi : « Colas vivait, Colas est mort? » Ne l'espérez pas, je vous en avertis, fussiez-vous pour moi ce qu'était à Cérutti un célèbre médecin de la capitale [1].

Une chose sur laquelle nous ne serions jamais d'accord, c'est l'extrême restriction que vous apportez aux travaux de la composition, et notamment de la poésie. Selon vous, ce feu, cet enthousiasme divin des poëtes, qu'est-ce autre chose qu'un travail excessif du cerveau, une irritation dangereuse de cet organe. Ami cruel! c'est là renverser à plaisir le trépied sacré, matérialiser le génie. Vous dites que nous sommes frères en Apollon, par la branche d'Esculape; respectez donc le plus noble héritage de la famille. Non, la poésie n'est pas ce que vous imaginez; écoutez plutôt le bon Ducis :

... Conçois-tu ce qu'est la poésie?
C'est le nectar, c'est l'ambroisie,
C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs,
C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs,
C'est une ivresse, un charme, en un mot c'est la vie.

[1] Le littérateur Cérutti, auteur de *la Feuille villageoise,* en 89, déjà âgé, souffrant, fit appeler en consultation le fameux Antoine Petit. « Docteur, lui dit-il, je suis un

Et vous voulez qu'on renonce à de pareilles jouissances! N'y comptez pas, cher docteur. Vous ne soupçonnez pas combien ce sentiment est une chose vraie, une jouissance réelle, qui s'anime et grandit sans cesse. On a de tout temps célébré les avantages de l'étude et des lettres, je n'en suis pas étonné; mais le plus remarquable est d'offrir des consolations dans tous les contre-temps de la vie. Quand je m'irrite contre l'égoïsme des hommes, contre leur bassesse, je prie les muses d'avoir pitié de moi, et les vers adoucissent mon ressentiment. Avec mes bons amis Plutarque, Homère, Virgile, Montaigne, Fénélon, le Tasse, Addison, je retrouve la paix du cœur. Tout entier à mes études, j'oublie et les sots et les méchants, et la marche du temps et le train des choses; pures et sublimes jouissances dont vous voulez me priver.

Au fait, que peut-il m'arriver? de mourir jeune encore : eh bien! qu'aurai-je à regretter? J'ai fait la part de ce qui revient au tombeau, je ne veux ni ne puis l'en frustrer; mais faut-il aussi condamner l'âme à une mort prématurée, pour prolonger de quelques instants la végétation du corps? ce serait une choquante absurdité. J'accepte la souffrance pour la gloire; je consens à payer en douleur mon tribut à la nature, à mourir même du sacrifice, pourvu que *mon nom vive;* et je ne suis pas, j'ose le croire, un écrivain sans espérances. Quant à moi, je partage l'avis de M[me] de Staël, il faut tenter une carrière dont le but se perd dans les cieux et donne à l'homme, après lui, ce que la mémoire des hommes peut conquérir sur le passé : un jour de gloire est si multiplié par notre pensée, qu'il peut suffire à toute la vie. Et puis, quoi que vous en disiez, docteur, quand le corps est souffrant, l'âme s'élève et s'exalte; s'il en coûte à mes organes physiques, mon esprit n'en est que plus libre et plus actif. Qu'y a-t-il de plus commode pour aider à penser, à méditer, à philosopher, que l'agitation fébrile, que le repos de la couche, l'isolement du monde? Ce rapprochement du néant, cette enjambée sur le bord de la tombe est si propre à de hautes pensées, que le génie acquiert souvent de la verve, de l'éclat et de l'élévation, précisément en proportion du délabrement du corps. Plus d'un homme médiocre même a été cygne sous ce rapport. D'ailleurs est-il bien démontré que le travail de l'ima-

vieux drame qui ne sait comment finir. Eh bien! j'ai imaginé d'appeler un *génie,* pour amener un heureux dénoûment. Je me confie donc à vos soins. » Le génie invoqué le ramena en effet à la santé.

gination, la contention d'esprit, usent aussi rapidement que vous le prétendez? On peut trouver des autorités qui contestent cette assertion. Admettons pourtant qu'il en soit ainsi, la somme de la vie diminue-t-elle pour cela? non, sans doute; c'est l'avis d'un grand poëte : *On peut vivre beaucoup sans végéter longtemps.* Docteur, vous me l'avez dit bien des fois : « Plus on sent, plus on vit; » or, la conclusion est évidente : plus je réfléchis, plus je médite, en un mot, plus je travaille et plus le sentiment de la vie augmente chez moi en intensité, en profondeur, en réalité, sans compter la réputation, qui est une sorte de vie où l'on n'est pas. Je puis ne pas vieillir, mais j'ai vécu avec une intense et puissante énergie. Ainsi, on obtient en quelque sorte une triple existence, celle que donne la force de la pensée, celle de la célébrité ou de la vie extérieure, puis celle que nous réserve la postérité. Après tout, la vie qu'on vit ne vaut pas la vie qu'on rêve; un songe heureux est peut-être ce qu'il y a de plus *positif* dans l'existence. Oserez-vous maintenant mettre en comparaison ce bonheur tranquille, cette froide idole adorée par ces automates dont parle le Dante : *Questi sciagurati che mai non fur vivi* (ces infortunés qui voient le jour, mais passent sans vivre)? Avouez-le, ne penser que peu, c'est, dans la plus stricte réalité, diminuer la sphère de son être. Hélas! nos jours ont été comptés avec tant d'épargne, qu'on ne saurait donner trop d'extension au principe qui nous anime, par les sentiments, les émotions et les idées! Telle est la véritable valeur effective de la vie, le seul moyen peut-être d'amoindrir la part de la mort. Ajoutez, docteur, qu'il n'est pas du tout prouvé que les travaux de l'esprit, même excessifs, aient une fatale influence sur l'économie; beaucoup d'hommes célèbres dans les arts, les sciences, la philosophie, ont poussé très-loin leur carrière; c'est ce que vous ne sauriez nier. Platon, Isocrate, Plutarque dans l'antiquité, Galilée, Newton, Leibnitz, d'Aguesseau, Fontenelle, Voltaire, Buffon, Franklin et d'autres, parmi les modernes, ont vécu longtemps, malgré l'immensité de leurs travaux; le poëte Ducis, dont je vous ai cité les vers, n'est mort qu'à quatre-vingt-trois ans : de sorte que, même sous le rapport de la longévité, les penseurs n'ont rien à envier à ceux qui, plongés dans la matière, ne semblent qu'à moitié créés; hommes pour qui, en effet, la mort est de tout point la fin de l'existence.

Voilà les solides arguments qui très-souvent, chez les hommes de talent, servent à colorer la répugnance qu'ils montrent à entretenir

leur santé soigneusement et méthodiquement; arguments qu'ils ont l'art de retourner en cent façons diverses, avec une incroyable subtilité d'esprit.

Combien de fois n'ai-je pas combattu ces mêmes arguments chez le malade dont je viens de parler! Je lui disais souvent :

Mon ami, croyez-vous donc les médecins aussi coupables du crime de lèse-génie que vous le dites? détrompez-vous. Jamais ils n'ont pensé à mettre obstacle à cette noble étude des lettres et des beaux-arts que vous me vantez; eux-mêmes les ont cultivés en tout temps et avec honneur. Hippocrate et Appelle, nés tous deux dans l'île de Cos, l'ont rendue également célèbre : c'est au médecin Trioson que la France a dû Girodet. Racine le Grand, s'est fait enterrer aux pieds du docteur Hamon, dont il fut protégé. Mais à moins que le devoir ou la patrie ne l'exigent, alors travaux, fatigues, dangers, doivent être oubliés, ils s'opposent aux excès dans ce genre, comme dans tout autre; ils blâment cette intempérance littéraire, ces débauches de travail cérébral qui usent et ruinent l'économie. Ils accordent qu'il faut vouloir être loué, faire un cas infini de ses semblables qui sont, de ses semblables qui seront; mais brûler pour la louange d'une soif inextinguible, déposer sa vie, son repos, sa santé aux pieds de cette idole, mettre l'homme tout entier dans l'esprit, être en un mot de l'avis de Plotin, qui avait honte d'être logé dans un corps, c'est à leurs yeux un optimisme poétique et sophistique, c'est abjurer les droits de la raison; et comme l'a dit un philosophe, le comble de la folie est de s'immoler, de se consumer pour entendre crier : « Oh! que cela » est beau!... et passer. » Songez bien surtout, mon ami, que la prédilection de la nature pour les hommes qu'elle a créés supérieurs aux autres, ne va pas jusqu'à leur prodiguer les dons les plus riches sans les leur faire acheter. Loin de là, trop souvent on peut les considérer comme les élus de la douleur, de la souffrance. La santé avant tout, c'est la devise de quiconque fait cas du bon sens, c'est celle de tous les hommes, et c'est aussi la vôtre. Eh bien! qui veut la fin veut les moyens. Pour être poëte et avoir commerce avec les dieux, en êtes-vous moins soumis aux lois de l'organisation humaine? Méprisez le physique, fatiguez, usez les organes matériels; mais prenez garde, car je vous dirai avec Montaigne : « Tout ceci s'entend de l'âme et » du corps, unis par une *étroiste cousture,* et s'entre-communiquant » leur fortune. » Ne voyez-vous pas où vous arrivez infailliblement?

Les misères de la chair n'engendrent-elles pas souvent les misères de l'esprit? La puissance animale et la puissance morale n'ont-elles aucun rapport? Est-ce donc notre faute si ce corps, ou, pour me servir de vos expressions, cette enveloppe grossière qui embrasse l'âme a besoin d'équilibre dans ses ressorts, d'harmonie dans ses fonctions? Faites qu'une machine existe sans instruments, et qu'une montre marche sans rouages. Quant aux maladies, ce n'est pas à vous d'en raisonner, parce que vous ignorez ce qu'elles sont; c'est au médecin à les juger et à choisir les moyens de guérison. Profane! qui osez pénétrer, un bandeau sur les yeux, dans le sanctuaire du dieu d'Épidaure, apprenez cet axiome : Que tout homme malade est sans raison, ou n'a qu'une raison esclave. Les médecins eux-mêmes ne peuvent se soustraire à cette loi.

Je le sais, tout ami de l'étude se réfugie avec délices au sein des muses et des lettres; il y cherche et il y trouve cette douce quiétude de l'âme que lui disputent la sottise et l'envie; mais si la maladie l'atteint dans son asile sacré, voilà la coupe désormais empoisonnée. Au milieu de vos bons consolateurs, de vos bons amis Plutarque, Montaigne, Fénélon, ne craignez-vous pas d'être assailli par mille accidents qui troubleront vos jouissances? Des nerfs toujours irrités, des organes toujours souffrants, un sang échauffé, donnent-ils beaucoup de liberté à l'âme pour méditer? Elle a beau vouloir s'élancer dans les cieux, le mal la retient enchaînée sur la terre. Vous assurez que le baume des muses est divin, et néanmoins il est impuissant contre l'aiguillon de la douleur physique. « Je suis boîteux, dit Épictète, voilà un empêchement pour mon pied; mais pour ma volonté, point du tout. » Pur sophisme de l'école de Zénon! Stoïcien insensé! humilie ton front et ton orgueil, courbe cette fière volonté; une épine est enfoncée sous ton ongle, un grain de sable irrite un uretère, quelques onces de liquide sont épanchées dans le cerveau, le mouvement du sang est violemment accéléré.

Mais, direz-vous, la gloire, le soin de ma réputation, l'immortalité de mon nom, ces éternels objets de ma vénération, faut-il les abandonner pour conserver lâchement ma santé? Pourquoi non, si le poignant désir de les obtenir vous consume et vous tue? Dès lors, valent-elles donc ce qu'elles vous coûtent? Ruiner son corps, sa santé, son bien-être, pour un peu de louange, pour un morceau de pain pendant sa vie, et peut-être un morceau de marbre après sa mort, une magnifique

sépulture biographique, le marché n'est-il pas trop onéreux? Quant à moi, je le pense, tout préjugé d'état à part. C'est un lieu commun de la philosophie de déclamer contre la célébrité, contre la gloire; les hommes, dites-vous, n'en font ni plus ni moins. Mais ce qui sera constamment vrai, ce sont les maladies, les douleurs, les maux de toute espèce qui en sont trop souvent le prix. En doutez-vous? lisez l'histoire de la plupart des hommes célèbres même de notre époque [1]. J'en conviens; c'est un axiome vulgaire et rebattu, de dire que la gloire est un hochet de notre vanité, une ombre, un songe, l'ombre d'un songe. Il est certain néanmoins que la célébrité n'est ni palpable ni présente, on ne la sent, on ne la voit, on ne la goûte point, c'est une espèce de fantôme. La louange ne réjouit même que faiblement l'amour-propre, tandis que le blâme et la critique le torturent horriblement. Rappelez-vous encore, mon ami, ce raisonnement qui nous a tant frappés autrefois. Si après la mort nous rentrons dans le néant, à quoi sert la louange? à quoi bon un nom à qui n'a plus d'être, de moi? Le bruit des applaudissements ne pénètre point l'épaisseur du tombeau. Là, les cendres du héros et du goujat se trouvent confondues par leur parfaite ressemblance; même couleur, même poids, froides, sourdes, insensibles [2]. Si, au contraire, la mort ne détruit que la forme; si, le corps étant abandonné au torrent des métempsycoses terrestres, notre âme survit et passe dans d'autres mondes, ou qu'elle soit destinée un jour à contempler l'Être infini, à le voir face à face, ah! que la gloire sera ravalée! qu'elle paraîtra chétive et misérable, aussitôt que cette aurore céleste commencera à poindre! Qu'importe! répliquez-vous, j'en jouis du moins pendant mon existence actuelle; je veux ne passer à travers cette vie que pour en immortaliser le souvenir, et que la postérité dise : *Un tel a vécu!* La postérité!... Quoi! ce leurre poétique vous tient encore sous le charme! vous vous flattez d'intéresser la froide et distraite postérité, cette belle invisible, si capricieuse dans ses arrêts! Je comprends ce qu'il y a de douceur à se verser d'avance un breuvage d'immortalité

[1] Jean de Médicis avait donné pour devise à Pic de la Mirandole, qui se mourait par excès de travail, *un flambeau brûlant par ses deux bouts;* au-dessous était écrit en espagnol, SI MENO LUZ, MAS VIDA, si moins de lumière, plus de vie.

[2] « Alexandre de Macédoine et son muletier ont été en mourant réduits au même état; car, ou ils sont rentrés également dans la pépinière de tous les êtres du monde, ou ils se sont également dissipés en atomes. » (MARC-AURÈLE.)

présumée ; mais ici, mon ami, je vous dirai comme Diderot à d'Alembert, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère. Et qu'est-ce que le sophisme de l'éphémère? C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses présentes, c'est la rose de Fontenelle, qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier. Ne voyez-vous pas que les goûts, les opinions, les sciences, les doctrines, les intérêts, les langues ne sont plus les mêmes dans un temps donné, que tout s'abîme dans un perpétuel changement? Pour quelques grandes renommées qui apparaissent encore sur l'océan des âges, combien ont à jamais disparu ! Combien de réputations ont péri depuis deux siècles seulement ; c'est pitié que d'y songer. Vous espérez! mais cet espoir, vous l'avouez souvent, est douteux, incertain. Et n'est-ce pas déjà un tourment de passer sans cesse des angoisses de la défiance aux transports d'une foi renaissante? Milton mourut en ignorant qu'il avait fait une œuvre divine, et l'on écrivait, dans le même temps, à *Ronsard-Apollon*. Or, à qui des deux vint le dé de la célébrité? Un garçon de belles-lettres, et qui fait *assez bien* les vers ; c'est sur ce ton que parle de La Fontaine, un des contemporains de ce grand homme. Comptez-vous obtenir un meilleur lot? Allez, mon ami, quoi que vous fassiez, votre corps sera toujours de la poussière pour les vents; craignez aussi la mort de l'oubli pour votre nom, quelque brillante qu'en soit aujourd'hui l'auréole.

Quant à la célébrité contemporaine, vous savez mieux que moi ce qu'en font l'envie et la méchanceté. Dès l'origine des sociétés, le génie n'a-t-il pas dit au malheur « mon frère [1]? » Vous m'avez cité Ducis, écoutez encore quelques-uns de ses vers :

Ah! ce laurier tardif, moins cueilli qu'arraché,
Songe, charme et tourment de notre courte vie,
Qu'au milieu des serpents nous dispute l'envie;
Après trente ans d'efforts, quand on peut l'acquérir,
Orne enfin nos tombeaux sans jamais les ouvrir.

[1] N'est-ce pas une chose digne de remarque de voir les poëtes de tous les âges, les artistes, les écrivains de quelque renom, se plaindre tous de leur destinée, et tous pourtant continuer à écrire? C'est que, d'une part, il y a en eux une ténacité qui les pousse sans cesse à concevoir et à produire ; de l'autre, un besoin de bruit, d'éclat, d'agitation, de témoignage d'autrui qui n'est jamais satisfait. Et pourtant que d'ennuis, de mécomptes, de chagrins ne trouvent-ils pas dans ce fond de

Malgré votre fascination, mon cher malade, vous conviendrez que la santé vaut mieux que cela. Bien différente de ce bonheur qui hausse ou baisse au souffle capricieux de la louange des hommes, elle tient au moins tout ce qu'elle promet. Nous jouissons immédiatement de ses avantages, en tout temps, à tout âge, à chaque heure, à chaque instant : il n'y a qu'elle qui donne de la valeur au présent, seule et fugitive possession des mortels. C'est la condition essentielle, la source active de nos jouissances, et même, d'après Socrate, le principe de la sagesse et de la vertu. La santé est le premier des biens, celui qui les remplace tous, et sans lequel les autres ne sont rien, même celui de méditer; la sacrifier est un crime de lèse-nature. La gloire n'est qu'une vie fantastique, une vie imaginaire; la santé est la vie elle-même. Dans tous les temps, on a vu des sages mépriser les honneurs, abjurer les richesses, mais tous ont fait des vœux pour la santé.

Je vous accorde que vous vivez beaucoup par la force et la multiplicité des impressions, et que vous vous élevez ainsi *à la plus haute puissance d'être*. Mais en condensant l'émotion, ne voyez-vous pas que vous brisez les ressorts qui la produisent? Vous activez la lu-

calomnie et de dénigrement qui existe et existera toujours contre toute supériorité! Lope de Vega écrit à son fils : « A mes neuf cents comédies, à mes douze volumes imprimés en vers et en prose, à mes nombreux ouvrages détachés, j'ai gagné des ennemis, des censeurs, des envieux, des critiques, des craintes, des soucis; j'ai perdu un temps précieux, et la vieillesse est arrivée. » La Fontaine lui-même, dit quelque part :

> Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans :
> *Un vain bruit* et l'amour ont partagé mes ans.

Voltaire assure que s'il avait un fils qui eût du penchant pour les lettres, il lui tordrait le cou *par tendresse paternelle*. Un poëte célèbre de notre époque n'est pas plus consolant; écoutons-le :

> La belle ambition et le rare destin!
> Chanter! toujours chanter pour un écho lointain!
> Pour un vain bruit qui passe et tombe!
> Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis!
> Expier dans ses jours les rêves de ses nuits!
> Faire un avenir à sa tombe!
>
> (VICTOR HUGO.)

mière, mais vous consumez rapidement le combustible. Qu'en résulte-t-il? une fin prochaine? point du tout : un épuisement prématuré, un organisme qui languit, succombe, sans pourtant que le dernier terme arrive. On ne meurt point, on ne vit point; on souffre. Or, *ce long mourir*, n'est-il pas cent fois pire que la mort même? Où sont alors les prestiges, les illusions, les enivrements? Tout se dissipe, il n'y a que la douleur et l'ennui qui persistent.

Mais loin d'avouer ces vérités, vous trouvez au contraire, dans la maladie elle-même, un merveilleux moyen de seconder le génie. Mon ami, on peut tout louer. Érasme a composé un éloge de la folie; on a fait un livre pour vanter l'ivresse; le philosophe Favorin a fait l'éloge de la fièvre quarte, etc. Selon Rousseau, rien de plus beau que les rêves d'un fiévreux. Mais tout cela peut être considéré comme des jeux d'esprit, présentés avec plus ou moins d'art et de talent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aviver le génie par la souffrance, c'est orner la victime pour le sacrifice.

Je le vois, votre fibre poétique s'irrite et vibre jusqu'à l'indignation; je parais à vos yeux un athée de ce culte du beau intellectuel qui vous passionne, un homme à pouls tranquille, à cerveau froid et mathématique. C'est là votre erreur, je vous l'ai déjà dit. A Dieu ne plaise que je veuille abaisser votre existence, la réduire à l'animalité, dépeupler les cieux, désenchanter la terre. Loin de là, je voudrais soutenir, animer, féconder le génie par une santé ferme et stable; je voudrais que d'importants travaux ne fussent pas entravés par la douleur et la maladie, que les exaltations des grands cœurs, les entraînements de l'héroïsme ne soient pas compensés par la ruine de l'économie. Rappelez-vous que les chefs-d'œuvre des beaux-arts sont presque tous les fruits d'un travail opiniâtre, autant peut-être que les miracles du talent. Rien de grand, de soutenu, d'achevé, de complet n'a été fait avec un corps chétif, languissant, usé. L'étoile de Napoléon a pâli aussitôt que sa santé fut altérée. Je soutiens que la plupart des grands hommes que vous m'avez cités en exemple de longévité, ont suivi un régime convenable à leur constitution et à leurs travaux. Le poëte Ducis, en effet, a poussé loin sa carrière, mais Ducis était simple et frugal; retiré du monde, il ne travaillait que modérément, et passait la moitié de sa vie dans les bois de Satory. Il fuyait les grands repas et surtout les dignités; toujours il répugna, comme il le dit, à mettre sur son pauvre habit « une broderie de

sénateur. » Il disait encore : « Quand un objet m'afflige, je détourne ma pensée, et mon âme passe son chemin. » Voilà qui est loin de la nature irritable du poëte. Descartes, ce penseur profond, avait pour maxime : *Veille sur ton corps*, et il savait mettre en pratique ce beau principe d'iatrosophie. Jamais de veilles, jamais d'excès d'aucune espèce, même pour le travail de tête. Mais dès qu'il eut quitté sa retraite d'Egmont[1], dès qu'il eut sacrifié sa liberté à Christine, il oublia cette maxime, et dérangea sa manière de vivre. On sait ce qui arriva ; ce philosophe, qui jamais n'avait été malade dans les marais de la Hollande, mourut dans un palais, à cinquante ans. Ainsi, mon cher ami, dans l'intérêt même de vos travaux, de votre célébrité, soignez votre santé, réconciliez-vous avec le corps, cette humble, mais utile portion de notre être, en un mot, *prêtez-vous à vivre*, soit pour votre existence actuelle, soit pour votre gloire, pour votre vie à venir, puisque vous y croyez.

[1] « Je dors ici dix heures toutes les nuits et sans que jamais aucun soin me réveille. » (DESCARTES, *Lettre* à Balzac, 1631.)

« Mais j'avoue qu'un homme qui est né dans les jardins de la Touraine, et qui est maintenant en une terre où s'il n'y a pas tant de miel qu'en celle que Dieu avait promise aux Israélites, il est croyable qu'il y a plus de lait, ne peut pas si facilement se résoudre à la quitter pour aller au pays des ours, entre des rochers et des glaces. » (DESCARTES, *Lettre* à M. Chanut, 1649.)

TROISIÈME PARTIE.

HYGIÈNE.

CHAPITRE PREMIER.

PROBLÈME A RÉSOUDRE.

Il est des personnes, on trouve même des médecins qui, tranchant la difficulté, conseillent le renoncement absolu aux travaux de l'esprit, aussitôt que la santé se trouve menacée. Ce n'est pas là résoudre la question, c'est la briser. Car reste à savoir si ce conseil est aussi facile à exécuter qu'à donner ; pour moi, je ne le crois pas. Il y a ici de nombreux obstacles dont je parlerai dans un instant. C'est à triompher de ces obstacles qu'il faut s'attacher, mais aussi c'est là le plus difficile. Au reste, voici le problème à résoudre, et réduit à sa plus simple expression :

Étant donné un tempérament avec prédominance extrême du système nerveux, et l'individu se livrant aux travaux de l'esprit, indiquer par quels moyens hygiéniques ces travaux compromettront le moins possible la vie et la santé.

Le problème posé, on comprend d'abord qu'il faut, d'une part,

étudier la mesure des forces individuelles, et de l'autre, apprécier la nature des choses plus ou moins utiles ou nuisibles sur lesquelles doivent s'exercer les puissances organiques. Il convient donc d'établir une combinaison capable de maintenir la répartition la plus égale possible des forces, d'entretenir l'harmonie et la régularité des fonctions, d'écarter les nombreuses causes d'irritation qui, en ébranlant les constitutions éminemment sensibles, les prédisposent à de graves altérations. On doit, en un mot, s'appliquer à reconnaître le type et la direction spéciale des forces, l'énergie ou la langueur, la coordination ou l'incohérence, la résistance forte ou faible des principes de la vie; et cela lorsque le tempérament est tel que nous l'avons décrit, sensible, excitable au plus haut degré, lorsque la stimulation cérébrale est permanente, quelquefois excessive, lorsque les mouvements vitaux, les impressions, les sensations, les idées, les sentiments sont presque toujours exagérés, violents, irréguliers, que les facultés physiques et morales sont dans une fièvre d'action, presque sans relâche, ni intermission.

On conviendra que la solution du problème dont nous avons exposé les données est peut-être, dans l'état actuel de la civilisation et de l'art de guérir, ce qu'il y a de plus difficile à obtenir. Celui qui donnerait cette solution complète et absolue aurait tendu l'arc d'Ulysse, et on pourrait le proclamer un des bienfaiteurs de l'humanité.

Voyons d'abord les obstacles qui s'opposent à cette solution si difficile, mais si désirable et si désirée.

CHAPITRE II.

PRINCIPAUX OBSTACLES QUI S'OPPOSENT A LA SOLUTION DE CE PROBLÈME.

Un des premiers, je le répète, est dans la volonté de ceux dont la santé nous occupe. Artistes, savants, hommes de lettres, hommes d'État, presque tous se ressemblent en ce point; ils font grand cas de la santé; il n'y a point de sacrifices auxquels ils ne consentent pour conserver ce trésor. Cependant, mettez-les à l'épreuve, et vous serez étonné des effets de cette volonté. Dans les maladies qui ruinent le plus l'économie, c'est au commencement qu'il importe d'agir, et d'agir avec méthode, avec persévérance; mais c'est ce que ne comprendront jamais, du moins pour l'exécution, beaucoup de gens d'esprit et de jugement. Ils attendent que le mal ait fait d'effrayants progrès, que la douleur soit aiguë, sans relâche, appelant sans cesse l'attention sur elle, pour se décider à réclamer des secours trop souvent alors incertains et inefficaces. Un peu de régime, du repos, de la détente dans l'excès de travail, auraient ramené les fonctions à leur type normal, ce qu'on n'obtiendra ensuite que par des soins assidus, un temps fort long; mais l'ennui les gagne, ils laissent là régime et médecins, recommencent leurs travaux, et la santé périclite à jamais. En vérité, ces hommes pétris d'une argile plus noble que la nôtre ressemblent parfois à de grands enfants qui se mutinent contre la nature, contre le destin, contre la science. On ne saurait croire, en effet, combien la judicieuse observation de soi-même et de sa manière d'être éloigne de maux et affaiblit ceux qui nous atteignent. Or, qu'est-ce que cette observation, si ce n'est le bon sens appliqué à nos actions, à notre bien-être, à notre existence? et le bon sens est le conservateur de la

vie comme de tout. C'est ainsi que plusieurs hommes célèbres, d'une constitution délicate, ont achevé une longue carrière. Boileau a conduit fort loin, comme le fait observer Louis Racine, une santé toujours infirme, tandis que son ami, l'auteur d'*Athalie,* plus jeune et plus robuste, a beaucoup moins vécu.

Puis, comme il faut que tout soit extrême chez ces hommes extraordinaires, on en voit qui soignent leur santé jusqu'au ridicule, jusqu'aux soins minutieux et puérils. Toujours prêts à doser leur pain et leur temps, à compter leurs morceaux, leurs pas, les battements de leur pouls, ils n'agissent qu'avec poids et mesure, avec des précautions infinies. La maladie semble toujours sur le point de les atteindre et de les dévorer; ils la conjurent par un redoublement de soins, de régime et d'attentions, il lui offrent en holocauste tout ce que la vie peut présenter de plaisirs, d'aisances et de voluptés. Vivre est alors un travail de chaque instant, car à chaque instant un principe de maladie peut s'introduire dans l'économie. Paul Jove nous apprend que Marsile Ficin changeait de calotte huit fois par jour, d'après la température de l'atmosphère. De Mairan avait établi, dit-on, sur son thermomètre, une échelle de concordance entre les *étoffes* et les *températures,* et il a vécu près de quatre-vingt-treize ans.

On voit pourtant un certain nombre d'hommes, livrés aux travaux de la pensée, se tracer avec art un régime, une méthode de vivre fondée sur la connaissance qu'ils ont d'eux-mêmes, et dont leur santé se trouve bien. Mais le malheur veut qu'ignorant les lois de l'économie, ils font souvent le contraire de ce qui serait utile, ou bien ils s'asservissent trop longtemps aux mêmes règles d'hygiène. Presque toujours aussi, il y a de leur part une estimation erronée des forces. Tout homme a une *valeur physiologique* qu'il s'agit de déterminer le plus rigoureusement possible; mais sans l'étude du corps humain, rien de plus difficile que de faire cette détermination aussi précise qu'elle doit être. Alors il est impossible de savoir quand et comment il convient d'activer ou de ralentir le jeu des ressorts de l'économie. En général, l'exercice les perfectionne, le travail les fatigue, le repos prolongé les engourdit, la contention les brise, la maladie les use et les consume; mais tout cela est relatif, toujours d'après la complexion individuelle, complexion qui varie elle-même selon les habitudes, les âges, les maladies, etc. Il est donné à bien peu de gens d'approfondir ces objets, si on ne s'y livre avec toute la réflexion et le savoir qu'ils exigent.

A cet obstacle, ajoutons celui de la position dans le monde. Cette position, à vrai dire, est rarement conforme au tempérament, aux goûts, bien moins encore aux facultés, au mérite qu'on a reçus de la nature. On est toujours placé trop haut ou trop bas dans l'échelle sociale. Or, dans l'une ou l'autre position, les soins dus à la santé sont presque indubitablement négligés. *Si volet fortuna, fies de rhetore, consul,* dit le satyrique. Eh bien! la fortune a voulu; les honneurs, les places, les dignités ont comblé les vœux d'un grand nombre de gens de lettres et de savants pendant le cours de nos révolutions. Mais les soins rongeurs de l'ambition, les soucis de la cupidité, l'enivrement de la puissance, les devoirs, le tracas des affaires, n'est-ce pas là le tourbillon qui emporte les moyens, le pouvoir même de se bien porter? Si par intervalle on sent que les forces n'y peuvent suffire, qu'elles croulent de toutes parts, on écarte cette idée comme importune, on remet à un autre temps ce qu'exige la santé; épuisé, haletant, tout chargé du rocher de Sisyphe, on consent encore à gravir le sentier glissant et escarpé des honneurs. Il arrive encore que, revenant à d'anciennes habitudes littéraires, et secouant de son mieux le poids et la poudre des affaires, on pénètre furtivement dans le *sacrarium* d'Apollon, pour s'y délasser, mais vainement; c'est un travail ajouté à un autre, une nouvelle contention d'esprit, une variété d'occupation qui ne soulage pas autant qu'on l'a dit et écrit. En définitive, c'est toujours le cerveau dans un état d'excitation et d'effervescence.

Si maintenant nous considérons un artiste, un homme de lettres dans une condition inférieure, nous trouvons que ces obstacles se multiplient. Quoi qu'on dise de notre civilisation, il y a encore des greniers pour les gens à talents. Combien sont tourmentés par l'incertitude du lendemain! combien sentent tout ce que renferme de pénible cette fatale expression : *les nécessités de la vie!* Quand on a chaque jour le souci de son pain à gagner, que l'existence de sa famille est suspendue au bout de la plume, du burin ou du crayon qu'on exerce sans relâche du matin au soir, que la faim est la muse sinistre qui inspire, il faut avouer que la santé, toute précieuse qu'elle est, risque souvent d'être compromise. Il en est de même lorsqu'on occupe un emploi modeste et qui exige du travail, lorsqu'on est chargé de l'instruction publique, etc. C'est bien pis quand on devient le secrétaire, commensal ou non, d'un homme en place ou d'un riche finan-

cier; on ne s'appartient plus [1]. Cependant, malgré ces entraves, on voit encore des littérateurs qui, entraînés par un charme irrésistible, se livrent à la culture des lettres ou des beaux-arts. Malheureusement, c'est presque toujours la nuit et comme à la dérobée qu'ils font leur cour aux muses, et rien n'est plus capable d'altérer profondément la santé. Ici, on doit reconnaître encore la force de l'habitude, disposition qui mérite bien de fixer l'attention du médecin. En donnant le conseil de suspendre absolument toute espèce d'application de l'esprit à certains hommes, on n'a pas réfléchi que l'habitude de penser, de méditer, de lire, d'écrire, de composer est souvent chez eux un irrésistible besoin. L'économie s'est pliée depuis longtemps à ces concentrations de mouvements sur certains organes; ce n'est même que de cette manière qu'on peut expliquer comment certains hommes de cabinet peuvent résister aux travaux qu'exigent de grandes compositions. Les sevrer tout à coup de ce qui fait leur bonheur, n'est pas toujours sûr pour la conservation de leur bien-être. Michel-Ange disait que *l'action du maillet* était indispensable à sa santé. Il y a donc une certaine mesure dans la restriction du travail; il faut la combiner avec d'anciennes habitudes d'activité de l'intelligence. A moins d'une maladie grave, cette privation totale et absolue de l'exercice intellectuel m'a toujours paru dangereuse.

Pétrarque, fatigué par d'opiniâtres études, se plaignait de sa santé devant l'évêque de Cavaillon. Celui-ci en pénétra facilement la cause, et lui demanda la clef de son cabinet, pour quelque temps. Pétrarque y consentit; mais le poëte, malgré tous ses efforts, ne put y résister que trois jours. « Rendez-moi, dit-il à son ami, la clef de mon cabinet, ou j'expire à vos pieds. » Toutefois, avouons-le, ce remède est irritant et dangereux, il faut une main aussi habile que prudente pour l'employer. Quoi qu'il en soit, cette longue habitude du travail de l'esprit n'en est pas moins un des obstacles les plus difficiles à vaincre pour maintenir l'économie dans un état sain. Car si, d'un côté, elle soutient

[1] Je ne parle pas des grands seigneurs, parce qu'il n'en existe plus, au moins tels qu'ils étaient autrefois, voulant toujours ramener au respect même les manants les plus illustres. Quelle différence des mœurs de notre époque avec celles que représente l'anecdote suivante! Le duc de Buckingham, bafoué d'une manière piquante par Dryden, dans un de ses poëmes, résolut de s'en venger. Il lui donna quelques coups de bâton pour son *impudence,* et lui présenta ensuite une bourse remplie d'or pour *son esprit.*

en excitant les forces, de l'autre, elle détériore le plus souvent la santé, parce que le penseur franchit presque toujours les bornes de la modération, et que le besoin factice qu'il s'est fait l'entraîne beaucoup trop loin. Par les effets de ce charme, il ne s'aperçoit pas qu'on trouve d'horribles fatigues dans un fauteuil; c'est un homme qui, habitué à l'opium, en prend des doses qu'un autre ne supporterait pas impunément, mais qui n'en ruinent pas moins sa santé, parce que cette substance trouble en réalité l'économie. Aussi qu'arrive-t-il en poursuivant la comparaison? Le theriakis, comme disent les Turcs, arrive à un point où la plus légère dose d'opium suffit pour produire de l'enivrement et de graves désordres; de même aussi l'influence stupéfiante d'opiniâtres travaux de l'esprit affaiblit tellement le cerveau, que la moindre fatigue de tête ne peut ensuite être supportée. La nature est une, dans ses causes, dans ses lois et dans les effets de ses lois.

Cette prodigieuse activité de la pensée est par cela même un autre et puissant obstacle à l'harmonie des fonctions; l'hyperstimulation cérébrale, qui a lieu dans ce cas, s'oppose toujours à un salutaire équilibre des forces. Et ce qu'il faut bien remarquer, c'est que cette violente action des organes cérébraux, ce mouvement extrà-naturel de l'intelligence, sont indispensables au génie. Les anciens avaient placé les muses sur une montagne élevée et escarpée, il fallait un cheval ailé pour parvenir jusqu'à elles. Cet emblème est frappant de force et de justesse. Oui, les vérités premières, les découvertes en tout genre, n'ont été faites que par des études prolongées, opiniâtres, constamment dirigées sur un objet spécial. L'incubation d'une idée mère et profonde, d'une idée fixe, inexorable, qui pénètre un artiste jusqu'à la moelle de ses os, qui le remue jusqu'aux dernières fibres de son être, est le seul moyen d'obtenir un chef-d'œuvre; sans cette force vive de la pensée, l'artiste sera condamné à rester sous le parvis, jamais il n'entrera dans le sanctuaire. Mais si ce chef-d'œuvre est créé avec amour, ne l'est-il pas aussi avec angoisse et labeur? N'est-il pas vrai que toutes les idées, tous les sentiments, toutes les affections de cet artiste se concentrent sur l'objet de ses études, que cet objet le presse, le tourmente et l'obsède, que son cœur et sa tête en sont perpétuellement remplis et occupés? Il faut de plus que toutes les forces du corps soient mises au service de l'esprit, que tous les actes vitaux se concentrent en un seul, pour hâter, pour aviver une productive effervescence,

en un mot que l'idée tourmente le cerveau du penseur, que l'enthousiasme ait passé dans le sang, tel est le mal sacré de l'art. L'invention, l'originalité, le souffle inspirateur ne sont qu'à ce prix. Cherchez maintenant la modération des forces de l'économie, la pondération de ses mouvements, si nécessaires à la conservation de la santé. Il y a ici des contraires qui s'excluent inévitablement. Voulez-vous qu'une grande pensée porte tous ses fruits? tâchez de la féconder par l'assiduité du travail, de l'élaborer par la force de la réflexion et de l'attention; enfoncez le soc, sans quoi le champ de l'imagination sera ingrat et stérile; puis quand le chef-d'œuvre aura jailli, il faudra, par cette incompréhensible abstraction de soi d'avec soi, par une sorte de personnalité secondaire, le soumettre à sa propre critique, en revoir une à une chaque partie, en combiner les rapports, l'ensemble et l'harmonie, en un mot, passer au creuset de la raison et du goût les inspirations du génie. Que de soins, que de peines, quel travail intérieur toujours renouvelé! quel emploi forcé, continuel des puissances vitales pour arriver à ce point difficile, élevé, incertain, que nous nommons la perfection! Et nous sommes étonnés que le génie consume l'existence, qu'il laisse des marques de feu sur nos frêles organes! Soyons-le donc plutôt de voir quelques hommes heureux échapper à une destruction qui paraît inévitable. Car, je l'ai déjà dit, le difficile, l'impossible même, est de concilier l'énergie, l'enthousiasme, ce haut degré de vitalité où se trouvent constamment le cerveau, avec la modération, l'égalité d'action indispensables à l'intégrité fonctionnelle des organes. Ce contraste perpétuel, qu'on ne peut obtenir à la fois, me paraît l'obstacle le plus insurmontable de tous ceux dont il a été question. Ce qui trompe ici, comme dans tout ce qui tient aux passions, c'est que les maux, conséquences inévitables de ces efforts surnaturels, n'arrivent pas immédiatement après leurs causes; la *force inconnue* de la vie résiste plus ou moins, mais elle finit par céder. Alors éclatent une foule de maladies dont les causes ne se sont produites qu'en luttant contre le principe de conservation qui réside en nous. Hippocrate nous en avertit : *Non enim de repentè morbi hominibus accedunt, sed paulatim collecti,* ACERVATIM *apparent.* (*De diætâ.*)

Enfin j'ajouterai un dernier obstacle, c'est ce charme, cet entraînement de l'étude qui vous emporte toujours au delà du but, et presque à votre insu. Cette passion est tout aussi décevante et par cela

même tout aussi dangereuse que celle de la gloire, que celle de l'amour ou des richesses. Toutes ces passions ont commencé par se promettre des délices sans fin, des voluptés sans mélange. Mais il n'en est pas une qui n'ait produit de l'agitation, pas une qui ait su finir à propos, pas une qui soit morte sans convulsions, sans déchirements, sans la ruine du corps et de l'esprit. En toutes choses il faut considérer la fin.

CHAPITRE III.

PAR QUELS MOYENS PEUT-ON ATTEINDRE LE BUT? QUEL EST LE PREMIER ET LE PLUS IMPORTANT DE CES MOYENS?

Medicinæ apud ægros usus, etiam apud sanos, honor est.
— SÉNEC., *de Clementiâ.* —

En réfléchissant à ce qui vient d'être dit, on voit combien l'application de préceptes aussi simples que salutaires, est parfois difficile ou impossible pour des hommes remplis d'ailleurs de jugement et d'esprit. Ils ne veulent pas, ils ne savent pas, ou ils ne peuvent pas les mettre en pratique, voilà leur position. Et cependant, soit par goût, soit par nécessité, ils continuent des travaux, des efforts d'intelligence dont les résultats destructeurs sont à peu près inévitables. Bientôt la santé se flétrit, les maladies surviennent, guérissent, reviennent, s'enracinent et la constitution s'altère; dès lors les organes sont dans un état d'angoisse perpétuel, les forces baissent, l'esprit s'affaiblit, la main se sèche sur l'œuvre entreprise, les travaux s'interrompent, et tout en détruisant son avenir, on a rendu l'existence présente douloureuse et insupportable. Les exemples fourmillent à l'appui de ces assertions, mais ensevelis dans le silence ou l'intimité des familles, ils ne sont bien connus que des médecins et des amis. Pour éviter tant de maux, n'est-il donc aucune règle de direction et de conservation? A Dieu ne plaise que l'art de guérir soit ici dépourvu de moyens de salut! mais il faut savoir en faire usage. Expliquons-nous : beaucoup de personnes s'imaginent qu'un peu de bon sens, aidé d'un peu d'expérience, suffit dans la plupart des cas. Mais le

temps et les faits démentent bientôt les espérances étayées d'un si frêle appui. Pourquoi cela? c'est qu'autant il est aisé de donner un principe général et par conséquent vague, autant les applications particulières en sont difficiles et embarrassantes. « La modération en tout, » s'écrie le vulgaire des philosophes; soyez toujours modérés, voilà, certes, une règle excellente et à l'abri de toute contestation; mais en définitive, que sera cette modération conservatrice? un principe relatif à l'état du sujet, de l'individu; alors le principe souffre des modifications infinies, car l'harmonie dynamique des fonctions est toujours individuelle. Tant que les hommes ne seront pas organisés de la même manière, que leurs actes vitaux ne seront pas uniformes, que leurs passions, quoique les mêmes, produiront des effets différents dans leurs proportions; tant que la constitution physique, l'influence du climat, du sexe, de l'éducation, du tempérament, ne seront pas exactement les mêmes dans chaque individu; bien plus, tant que ce même individu éprouvera des modifications produites par les saisons, les âges, les maladies, les habitudes, modifications extrêmement variées, la modération ne sera jamais que conditionnelle. Or, réfléchissez maintenant s'il est facile d'être modéré comme on l'entend, et comme on doit l'être. « Rien de trop. » Cette maxime émanée du ciel, et qui s'étend à tout, est donc subordonnée aux principes de notre art, parce qu'elle est constamment relative aux individus. La santé consiste dans l'équilibre parfait entre la mesure d'action de nos organes et les matériaux de nos besoins. Mais cet équilibre n'a pas de point fixe et absolu; ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre; ce qui est utile à celui-ci est nuisible à celui-là. Tel homme résiste aux fatigues corporelles, et tel autre aux travaux de la pensée; ce qu'on peut regarder comme de la modération chez un individu, est excès chez un autre. On voit donc que non-seulement le tempérament en général, mais les particularités de ce tempérament et les modifications qu'il a éprouvées ou peut subir encore, sont la source principale où il faut puiser les véritables principes de l'hygiène de chacun. C'est sur cette base qu'il convient d'élever l'édifice de la santé [1]. Les anciens avaient à cet égard des idées pleines de justesse,

[1] Galien prétendait que la connaissance parfaite des tempéraments l'égalerait aux dieux. Huarte, médecin de Philippe II, dit que cette connaissance intime des organisations individuelles exigerait les lumières d'une nature angélique.

parce qu'elles étaient fondées sur l'exacte observation des faits. Écoutons Cicéron :

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis; et observatione, quæ res aut prodesse soleant, aut obesse... Postremò arte eorum quorum ad scientiam hæc pertinent. (De Off., lib. II, 86.)

Ce passage est véritablement frappant; c'est toute l'hygiène en abrégé. D'abord, la connaissance de son tempérament, de son être physique, puis l'observation de ce qui peut être utile ou nuisible, c'est-à-dire le degré d'action des modificateurs qu'une économie donnée peut supporter. Enfin, avez-vous été jusqu'au dernier terme de vos observations, recourez alors à ceux qui ont fait une étude profonde de l'art. Je le répète, le plus volumineux traité d'hygiène ne sera que le commentaire de ce passage de Cicéron. C'est la vue d'aigle du génie.

Vous donc qui faites *réellement* cas de la santé, qui désirez concilier les soins de sa conservation avec vos travaux habituels, qui voulez bien sincèrement vous en occuper, examinez, pesez, méditez bien les trois points suivants :

1° Quelle est la constitution que vous a donnée la nature, c'est-à-dire quel est en vous l'être modifiable et impressionnable? Sur quelle *trame* première les phénomènes organiques ont-ils lieu? De plus, en quoi consiste la *spécialité* de votre constitution ou l'idiosyncrasie? car cette dynamométrie vitale individuelle est la mesure de l'énergie, de la faiblesse, de la coordination ou de l'ataxie, de l'état réfractaire des fonctions dans leur état normal ou anormal.

2° Quels sont les moyens capables de modifier cet être, ce tempérament quelconque, moyens capables de donner aux phénomènes organiques des impulsions différentes? Cet objet comprend tout ce qu'on nomme les *matériaux de l'hygiène.*

3° Quels peuvent être sur l'organisme les résultats de l'action plus ou moins intense, plus ou moins prolongée, de ces modificateurs, en un mot, quelle est leur influence sur l'économie?

L'examen de ces trois propositions a pour but d'obtenir une balance exacte des forces et des résistances, une application aussi juste que possible des choses utiles et des choses nuisibles à une constitution quelconque, d'arriver enfin à une *moyenne proportionnelle* capable de diriger dans l'exercice des facultés de l'économie. Comme il s'agit toujours d'établir entre l'action des agents modificateurs et la réaction organique un équilibre favorable à la santé, je voudrais donc que

quiconque se livre aux pénibles labeurs de l'intelligence se dise, après une étude sérieuse et approfondie de lui-même : Voilà mon tempérament, robuste, faible, fort, sain ou malade et épuisé ; d'un autre côté, voici ma position, mes ressources dans le monde, le climat que j'habite, le régime que j'observe, et surtout les travaux que j'entreprends. Voici, de plus, ce que l'expérience m'a appris convenir à mon bien-être organique, les maladies que j'ai éprouvées, et auxquelles je suis prédisposé par ma constitution. Certes, personne ne doute que cette évaluation faite avec une justesse approximative, ne donnât les résultats les plus satisfaisants pour établir une règle de conduite sanitaire; il ne s'agit que de réfléchir et de vouloir. Penseurs de toutes les classes, de toutes les conditions, de toutes les fortunes, croyez-moi, ne négligez pas ces utiles vérités. Selon le philosophe normand, il faut que la Sagesse ait toujours les *jetons à la main :* eh bien! ce ne fut jamais dans une occasion plus importante que celle dont nous parlons. Il y a ici un fonds qui rapporte un immense intérêt : la santé, le bien-être, le repos du corps, la vigueur de l'esprit, la pleine jouissance et le libre essor des facultés intellectuelles, la certitude de voir la fin de ses travaux et d'en obtenir le prix, que voulez-vous de plus?

Si cette *science de soi-même* était généralement adoptée, combien de maux n'éviterait-on pas, parce qu'on saurait ou les prévenir, ou les faire avorter! On ne verrait plus des hommes d'ailleurs sensés, tantôt entreprendre ce que leur tempérament leur refuse à jamais, tantôt épuiser de bonne heure leur vigueur originelle, violenter la nature, puis lui demander des faveurs. Bien rarement aussi, on aurait le triste spectacle de ces maladies cruelles, de ces longues luttes avec la douleur, qui usent l'existence des hommes méditatifs. Ce *vivre coliqueux,* dont Montaigne se plaint si souvent, pouvait certainement être adouci par un bon régime, et c'est à tort que le philosophe blâme ici la médecine. Dès l'instant qu'on se renferme dans les limites de son tempérament spécial, on peut choisir un plan d'hygiène convenable; alors il est possible d'appliquer avec justesse et profit le grand principe de la modération, car l'on peut ramener les forces vitales à ce *tenor mediocris et constans,* si précieux, si recherché et si mal observé.

Quelques personnes diront : Un peu de bon sens et de réflexion doit suffire pour se diriger soi-même, c'est perdre son temps de l'employer à de pareilles recherches : ainsi raisonne l'imprudent. Si vous êtes étranger à la constitution qui vous est propre, comment acquérir

cette connaissance des choses qui sont en rapport avec votre organisation et des choses qui lui répugnent? Une expérience superficielle ne peut être ici qu'une aveugle et dangereuse routine. Aveugle, parce qu'elle ne se guide que d'après une longue suite d'essais sur soi-même; dangereuse, parce que ces essais mal dirigés, peuvent amener des suites fâcheuses. Ajoutons que cette espèce d'empirisme devient inutile, quand la constitution, modifiée par l'âge, les maladies, les habitudes sociales, etc., etc., exige aussi un changement d'action des moyens hygiéniques. Recommencera-t-on alors à chercher, à expérimenter, à tâtonner de nouveau le mode prédominant de l'action organique? on voit où conduit une pareille opinion. Revenons-en donc au moyen que nous avons proposé, à l'étude approfondie de soi-même, c'est le plus sûr, le plus court, et même le plus facile.

CHAPITRE IV.

ÉTUDES DU TEMPÉRAMENT, RÈGLES GÉNÉRALES.

Nosce te ipsum.

Qu'est-ce qu'étudier un tempérament? C'est rechercher les causes organiques et les conditions d'une série d'actes vitaux prédominants chez un individu; autrement dit, c'est reconnaître la force ou la faiblesse de certains organes, et par conséquent des fonctions qu'ils exécutent. Quel est le but de cette étude? Je le rèpète, il sagit d'évaluer la puissance organique qu'on a en soi, puissance capable de repousser ou de faire tourner au profit de l'économie les agents qui la modifient. Mais comme cette puissance organique a des limites plus ou moins étendues, une activité plus ou moins grande, il en résulte que ces recherches doivent être faites individuellement. Chacun de nous a son type, sa nuance de tempérament, sa spécialité d'*être* qui n'est qu'à lui, ne réside que dans sa propre contexture organique, bien qu'on ait établi avec raison des groupes généraux de tempéraments. Nul homme, comme on l'a dit, ne ressemble exactement à un autre homme, par le tempérament, pas plus qu'il ne lui ressemble par la figure, ou par le caractère, la physionomie de l'âme. Cela posé, c'est donc ce tempérament individuel, ce mode vital particulier, qu'il faut étudier et connaître avec soin. Quoiqu'il y ait ici un vaste champ d'investigation, nous nous bornerons à quelques règles générales.

1° L'*habitude extérieure*. La force et la masse du corps ne sont point les garants de la santé; c'est de la proportion des organes et de leur harmonie qu'elle dépend principalement. Ainsi, le volume de la

tête, la longueur et l'épaisseur du cou, la stature plus ou moins élevée, la juste ampleur de la poitrine et de l'abdomen, la force ou la faiblesse des membres, la fermeté ou la mollesse des chairs, la saillie des extrémités articulaires, la couleur de la peau et des poils, les traits de la figure, et notamment l'état des yeux, le timbre de la voix, les gestes, le marcher, etc., tels sont les objets principaux de cette division.

2° Les *fonctions de la nutrition.* La digestion et le cercle entier de ses phénomènes. Ce point est capital. Quiconque digère mal ne peut espérer ni une santé stable, ni un longue vie. Toutes les probabilités sont contre lui.

3° L'*action des poumons.* Une poitrine large ou resserrée, à son mat ou très-sonore, une haleine courte ou un souffle étendu, doivent être pris en considération. Le caractère d'une bonne poitrine, en général, est de pouvoir monter assez rapidement une colline ou un escalier, bien plus encore si, en montant, on peut parler ou chanter : la règle est infaillible.

4° L'*action circulatoire.* Les mouvements du cœur, la lenteur ou la précipitation du pouls, son irrégularité habituelle ou extraordinaire, la nature du sang, plastique ou fluide, pâle ou très-coloré, ne doivent pas être oubliés.

5° Les *fonctions de relation.* Rechercher avec soin qui prédomine du système contractile ou du système sensible; quel est le mode habituel de la sensibilité; quels sont les agents qui l'excitent avec le plus de facilité et d'intensité. C'est sur ce pivot que roule presque toute la vie, de là son extrême importance pour la santé.

6° Les *organes en particulier.* L'étude générale de la constitution ne suffit pas; il est indispensable d'examiner un à un les organes les plus importants; il faut tâcher de découvrir le plus faible, le plus irritable, le plus fatigué, parce que celui-là est à coup sûr le plus menacé. Rappelez-vous que tout organe qui donne au *moi* la conscience de son existence, est un organe malade ou qui ourdit une maladie devant éclater tôt ou tard. Cet organe exige donc une surveillance particulière; car, dans la république organique comme dans l'ordre social, c'est le cri du faible qui appelle sur lui l'attention protectrice du pouvoir.

7° Les *maladies.* Quelles sont celles qu'on a éprouvées même dans l'enfance, celles qui menacent sans cesse d'envahir l'économie,

enfin les modifications qu'elles ont pu imprimer à la constitution.

8° L'*hérédité*. A quelques exceptions près, on hérite du tempérament des auteurs de ses jours; par conséquent on est enclin aux mêmes maladies, aux mêmes affections. Napoléon mourut de la même maladie que son père. Il y a plus, il est démontré que quand les parents dont on est issu ont poussé loin leur carrière, c'est une grande probabilité de longévité pour les enfants, toutes choses étant égales d'ailleurs.

9° Les *habitudes acquises*. Analyser avec soin les changements qu'elles ont apportés au tempérament. La loi physiologique des habitudes et ses conséquences hygiéniques seront examinées plus bas. En attendant, je ferai remarquer leur force immense sur le corps humain; rien ne le modifie plus sûrement, plus profondément. On a dit que c'était une seconde nature; un philosophe prétend même que la nature n'est qu'une première habitude.

10° *Influences du moral sur le physique*. Autant cet examen est essentiel, autant il présente de difficultés. Calculer avec précision, s'il était possible, le degré d'influence des idées, des sentiments, des passions sur l'économie, serait en effet le *summum* de la philosophie médicale. Quoi qu'il en soit, il faut tâcher de résoudre approximativement le problème, et le résoudre avec courage et franchise, sans vanité, sans fausse mesure, sans illusions. Il importe de descendre dans le sanctuaire du for intérieur, d'y examiner à nu le cœur et l'esprit, ces puissants ressorts de la vie, dont l'influence est si grande sur la santé et le bonheur. Mais, ainsi qu'on ne connaît les désordres de la tempête que quand le calme est rétabli, de même on ne peut guère apprécier les impétueuses commotions de l'âme que lorsque la raison a repris le timon. Ajoutez que le diapason de la sensibilité variant dans chaque individu, on remarque également d'énormes différences dans les effets produits par l'activité morale. Chez l'un, l'âme ébranle à peine le corps, la passion ne s'élevant qu'à peu de degrés. Touchez le pouls, les pulsations en sont égales, le cœur bat à l'aise dans la poitrine, le sang est resté froid. Chez l'autre, au contraire, le cœur bondit ou s'arrête, les nerfs se crispent, les muscles se contractent involontairement, la bile coule à flots, les cheveux blanchissent, etc.; quelquefois même l'impression est telle, que la mort frappe en même temps que l'idée de douleur ou de plaisir extrême a pénétré dans le cerveau.

Il faut encore remarquer que toute passion, dans son paroxysme, double et triple les forces organiques. Il n'y a pas de corps faible avec un sentiment très-exalté ; mais alors plus ces forces s'élèvent, plus rapidement elles se consument, la réparation étant rarement aussi complète que la déperdition [1].

L'essentiel est de bien saisir le caractère dominant du tempérament ; ce point obtenu, le reste est facile, car tout ce qui tient à l'homme dérive d'une seule source ; une même force *a voûté le crâne et l'ongle de l'orteil.* Ce n'est pas sans quelque raison que Lavater dit avoir reconnu, en présence de Zimmerman, le caractère d'un homme « à la tournure de son coude. » Tout est donc homogène dans un individu donné, la forme, la couleur, les cheveux, la peau, les veines, les nerfs, les os, la voix, la démarche, les manières, le style, le geste, les passions. Il y a une sphère d'activité dans laquelle se meuvent les facultés, sphère corrélative à l'action organique, en raison de l'harmonie, principe inépuisable de toutes les existences possibles, et de l'unité, qui fait que le corps humain, admirable synthèse, répugne comme l'univers à toute décomposition.

Mais les investigations dont nous avons parlé étant faites sur le tempérament et ses particularités, il faut conclure, et faire en sorte d'avoir sans cesse présent à l'esprit le tableau fidèle de la constitution et des forces dont la nature vous a doués. Voilà le guide qu'il ne faut jamais perdre de vue ; car la sagesse bien entendue consiste à savoir ce que l'on est, ce que l'on peut et ce que l'on doit faire. Ce n'est pas tout, il est indispensable de faire un nouvel examen au bout d'une période de temps donnée, afin de juger les modifications survenues pendant cette époque. C'est l'estime du vaisseau qu'il s'agit de relever : plus sa course a été longue et orageuse, plus sa structure doit être ébranlée, fatiguée ; assurez-vous-en. Mais c'est perdre son temps,

[1] Que d'exemples ne pourrait-on pas citer à l'appui de ces principes ! En voici un assez remarquable. Une jeune dame, faible, nerveuse, délicate au plus haut degré, pouvait à peine soutenir son existence. Son enfant est atteint d'une maladie grave ; pendant un mois elle lui prodigue jour et nuit les soins les plus attentifs, les plus assidus. Jamais, pendant ce temps, elle n'éprouva le moindre accident ; jamais sa santé ne parut plus ferme et plus brillante. Enfin l'enfant se rétablit. « Que je suis heureuse ! » s'écrie cette bonne mère les larmes aux yeux. A l'instant elle éprouve une défaillance, tombe et meurt : le principe de vie était entièrement consumé.

dira-t-on, à des études frivoles et presque honteuses pour un homme d'esprit, surtout s'il se pique de philosophie. Croyez-moi, on paye cher une pareille méprise de l'amour-propre. D'ailleurs, ces recherches exigent plus d'attention et de soin que de temps, surtout quand on est aidé par un médecin instruit et pénétrant. Pesez à la balance de la raison les avantages de cette méthode avec les résultats de son oubli, et prononcez.

En résumé, la connaissance de soi-même est la première base de la santé; or, se bien connaître soi-même, c'est savoir avec précision ce qu'on a été, ce qu'on est et ce qu'on peut devenir; c'est le mérite d'apprécier avec justesse, sa vie, son être, d'en approfondir tous les secrets, d'en juger les habitudes, d'en peser les résultats, d'en estimer le bien et le mal. Il faut donc s'environner, se pénétrer de tout ce qu'on connaît d'utile, de sain, de nuisible, de bon à sa propre économie, sans oublier pourtant que le trop de soins conduit à la susceptibilité, par conséquent à des soins de plus en plus exigeants, minutieux, impraticables, et finalement impuissants, à l'insupportable pli d'une feuille de rose. La santé est une plante délicate qui a besoin de culture, mais à laquelle le soleil, la lumière, l'air pur sont indispensables.

CHAPITRE V.

PUISSANCE D'UNE BONNE MÉTHODE HYGIÉNIQUE. PREUVES BIOGRAPHIQUES.

Mon fils, réfléchissez qu'un temps viendra auquel vous tomberez entre les mains des médecins.
—*Ecclés.*, 38, c. 15.—

Un homme se plaignait à Auguste de l'indigence où le goût excessif des plaisirs l'avait réduit. *Vous vous êtes éveillé bien tard,* lui répondit l'empereur. Ne pourrait-on pas faire cette réponse pleine de sens aux hommes qui, longtemps oublieux de leur santé, s'aperçoivent enfin qu'elle est ruinée sans ressource, et que leur existence est à jamais flétrie? Quelque peu de réflexion sur eux-mêmes, un léger degré d'attention, de persévérance, et ils auraient évité des maux infinis. Loin de là, la fumée de la gloire, les soins de la fortune, les hochets de l'ambition, voilà l'éternel objet de leur culte, l'unique but de leurs pensées, de leurs travaux, de leurs veilles, de leurs sueurs. Mais la nature est inflexible; tôt ou tard ces insensés recueillent ce qu'ils ont semé; et comme dit un poëte espagnol, ils ont entassé des soupirs et des chagrins pour l'avenir. La santé imite rarement la fortune, elle ne se donne guère à des gens qui en font un mauvais usage, mais elle reste volontiers avec celui qui en sent le prix; elle exige peu et donne beaucoup. Je suis persuadé que si la plupart des penseurs employaient à la conserver la *dixième* partie des soins qu'ils apportent au plus mince de leurs ouvrages, très-rare-

ment auraient-ils le chagrin de l'avoir perdue. Il y a plus, c'est que, quand les forces sont affaiblies, on peut encore longtemps les ménager et les soutenir. Il y a un art de digérer avec un mauvais estomac, de se conserver, de vivre, malgré certaines maladies, comme un pilote habile conserve son vaisseau au milieu des écueils. C'est ainsi qu'on se compose à la longue une constitution artificielle, une espèce de tempérament philosophique, si l'on peut ainsi s'exprimer. Mais pour y parvenir, il est important de bien juger ce qui reste de vigueur; il faut que tout soit mesuré au poids de la raison, sanctionné par l'expérience, ratifié par le tempérament. Le célèbre ministre de Lyonne, mourut par excès de diète, tout en voulant suivre le régime de Cornaro.

On a cité, avec raison, beaucoup de grands hommes dont la carrière fut longue, malgré les excessifs travaux auxquels ils se sont livrés; mais il fallait en même temps examiner jusqu'à quel point ils ont poussé l'art de vivre et de soutenir leurs forces. Je ne crains pas de l'assurer, tous ont adopté un régime conforme à leur manière d'être et au but qu'ils se proposaient d'atteindre. Une chose digne de remarque, c'est que la plupart étaient d'une faible constitution. Quoique mal trempés, les ressorts de la vie ne se sont rompus que bien tard, parce que l'ordre de leurs mouvements fut toujours rapproché autant que possible de celui de la nature. Par là, ces hommes illustres ont obtenu deux avantages inappréciables : le premier, de conserver leur santé, le second, de mettre le sceau à leur gloire en achevant leurs immortels ouvrages. Citons quelques exemples remarquables, pris parmi les octogénaires [1]. Un des premiers qui se présente est Newton. Le nommer, c'est rappeler une des plus vastes intelligences qui ont honoré l'humanité. Mais malgré les hautes

[1] Cet ouvrage ayant pour base la connaissance du tempérament des hommes célèbres et les détails de leur vie privée, on ne saurait croire combien ces mêmes détails m'ont coûté de recherches. La plupart des historiens et des biographes abondent quand il est question des ouvrages, des principes, des systèmes, des actions d'éclat, du costume officiel, mais ils se taisent quand il s'agit de ce qu'on appelle le négligé de la vie domestique, précisément ce qui révèle l'homme, en écartant le masque ou le personnage. *Guetter* les grands hommes aux petites choses, comme dit Montaigne, est pourtant le seul moyen de les bien connaître. Il n'y a peut-être que les lettres particulières écrites dans l'intimité, qui puissent donner la clef de certains caractères.

facultés dont Newton fut doué, à quelles études immenses ne s'est-il pas abandonné! dans quel abîme de méditations n'a-t-il pas plongé son esprit pour y trouver la vérité! quelle tension cérébrale! quelle continuité d'exaltation nerveuse! Il y avait des instants, au rapport de ses biographes, j'en ai fait la remarque précédemment, où sa pensée était tellement élevée et perdue dans l'abstraction, qu'on l'aurait dit séparée de son corps. Quelquefois, en se levant de son lit, il se rasseyait tout à coup, saisi par quelque idée dominante, et il restait là des heures entières à moitié nu, suivant toujours la pensée qui l'occupait. On connaît son mot sur le secret de ses grandes découvertes, *en y pensant toujours;* c'est ce qu'il appelait encore une pensée patiente qui triomphe de tout. Eh bien! malgré de pareils travaux et l'espèce de prostration morale qui en fut le résultat, Newton a vécu quatre-vingt-cinq ans, sa santé fut rarement altérée, il ne se servit jamais de lunettes, et il ne perdit, assure-t-on, qu'une seule dent. On croit rêver en lisant de pareilles choses : cependant les faits suivants donnent l'explication de ces phénomènes. Newton était né faible, délicat, et il le savait; il ménagea donc ses forces autant qu'il put, les réservant pour les objets de ses études. Sa vie fut toujours simple et son régime sévère; il ne vécut presque que de pain trempé dans un peu de vin, pendant ses expériences sur l'optique. On prétend que son habit était toujours de même tissu, quelle que fût la saison. Aussitôt que ses occupations le lui permettaient, il prenait de l'exercice. Doux, affable, modeste, le calme de sa figure, la simplicité de ses manières, contrastaient singulièrement avec sa haute réputation. Mais ce qui influa davantage sur son bien-être, c'est qu'on ne lui a point connu de passion; celle même de la gloire était en lui très-modérée. Ayant éprouvé quelques tracasseries, il se repentit de s'être fait connaître et d'avoir sacrifié à une vaine ombre, son repos, *rem prorsùs substantialem,* selon ses expressions. Aussi ne fut-ce qu'après la mort de Hooke, son rival et son ennemi, qu'il publia la totalité de ses travaux. Nommé membre du parlement, la fièvre de l'ambition ne le tourmenta jamais. Soit timidité, soit prudence, comme on l'a remarqué, il ne parla que deux fois : l'une, dans une affaire de peu d'importance; l'autre, pour se plaindre qu'il y avait un carreau de vitre cassé, ce qui refroidissait beaucoup l'atmosphère. Malgré l'importance de ses recherches, il savait suspendre son travail quand il se sentait par trop fatigué. Il y a plus, c'est que

les dix dernières années de sa vie, il cessa même, comme je l'ai dit, de s'occuper de mathématiques.

Fontenelle tint, pendant cinquante ans, le double sceptre des sciences et des lettres; il travailla constamment, passa sa vie à la cour du régent avec les grands, les gens de lettres et les savants de son temps. Il fut homme de lettres et homme du monde, ami de tous les plaisirs, de toutes les jouissances; cependant sa santé fut presque inaltérable. Il a beaucoup écrit; son bonheur fut aussi constant que sa vie fut longue, et il a vécu un siècle. Quel fut donc son secret? d'économiser son existence, d'étendre avec art sur toute sa vie la portion de bonheur qui revient à chacun de ses instants; en un mot, de mettre en pratique ce qui n'est souvent chez les autres qu'en théorie. Il dut en partie sa longue vie à sa sagesse, sans rien retrancher sur ses plaisirs, sachant toujours écouter la nature, et se gardant bien de lui commander des efforts. Une chose qu'il se dit de bonne heure à lui-même est qu'on doit regarder la santé comme l'*unité* qui fait valoir tous les zéros de la vie; il fit donc son possible pour la conserver, et il y parvint, toutefois sans s'assujettir à un régime superstitieux. Sa complexion était faible; il avait la poitrine très-délicate, l'estomac bon, et il se conduisit en conséquence. Se réfugiant dans la tempérance, cet asile protecteur de la santé, il porta la sobriété jusque dans la sagesse même; aussi, depuis sa naissance jusqu'à sa *difficulté d'être*, n'éprouva-t-il qu'une seule maladie, à l'âge de cinquante ans; il diminua dès lors sa nourriture et ne prit, par jour, qu'une seule tasse de café.

Sa vie de chaque journée était réglée d'avance, et il s'écartait rarement du plan tracé depuis longtemps. Les heures de ses repas, de son travail, de son sommeil, de ses récréations, de ses lectures, étaient arrêtées avec soin et précision. Tour à tour mondain et solitaire, toujours maître de lui, toujours tranquille dans le tourbillon du monde, il avait imprimé aux phénomènes de son organisation un mouvement tellement égal, uniforme, régulier, que ce mouvement se perpétuait ainsi de jour en jour, d'année en année. Fontenelle existerait encore, si chaque pas fait dans la vie n'en était un vers le tombeau; aussi sa mort survint-elle sans douleur, sans effort : le pendule avait cessé d'osciller.

Loin de macérer son corps pour augmenter l'énergie de son esprit, folle et dangereuse prétention, ce philosophe ménageait les forces du premier pour augmenter celles du second. A cet égard, ses maximes

étaient assez simples : de ne manger que modérément, et de s'en abstenir tout à fait, si la nature y répugnait; de ne pas composer quand le travail lui déplaisait; de ne passer aucun jour sans travailler, et de ne jamais travailler un seul jour avec excès; enfin, d'être toujours gai, car sans cela, disait-il, à quoi servirait la philosophie? Sa surdité même ne le rendit point triste. On sait que quand on parlait devant lui, il demandait seulement le sujet de la conversation, ce qu'il appelait *le titre du chapitre*.

Ce système de vie, dira-t-on, devait peu coûter à Fontenelle, d'un caractère personnel, d'une constitution froide. On a tant répété ces assertions, qu'on a fait un odieux égoïste de cet homme célèbre; l'exagération est ici formelle et palpable. Sans doute Fontenelle n'avait pas une imagination ardente, un tempérament fait pour les grandes passions. Mais l'homme qui sut vivre avec les grands sans les flatter bassement, qui fit du bien secrètement à ses ennemis, tout en jetant, sans les lire, leurs écrits satyriques dans un grand *bahut*, qui jamais ne donna « le plus petit ridicule à la plus petite vertu, » qui seul refusa courageusement sa voix quand il fut question d'exclure de l'Académie française le vertueux abbé de Saint-Pierre, avait-il donc un cœur aussi insensible et aussi personnel qu'on le dit? C'est une contradiction choquante et inadmissible. Fontenelle fut bon par principes, et sa sagesse était aussi bien le fruit de sa raison que de son tempérament. Son petit *Traité du bonheur*, modèle en ce genre, indique à tous la route qu'on peut suivre à son imitation.

Mais veut-on un exemple, plus frappant encore que les précédents, de la puissance d'un plan hygiénique bien conçu? c'est celui de Voltaire. Il ne s'agit, comme on doit le croire, ni de ses ouvrages ni de ses opinions; nous ne considérons ici cet homme célèbre que sous le rapport purement médical. Personne n'ignore que le jeune Arouet était né si faible, qu'on n'espérait pas qu'il vécût, et il conserva toute sa vie l'empreinte de cette frêle organisation primitive. Ce n'est pas sans raison que lui-même s'étonnait d'exister, assurant qu'il avait passé sa vie à mourir. Par les progrès de l'âge, Voltaire acquit un tempérament bilieux, sec, ardent, volcanique. Il eut cette irritabilité maladive si commune chez les penseurs, et la cause chez lui de ses impatiences, de ses chagrins, de ses violences. Aussi ne jouit-il jamais d'une santé parfaite, sa Correspondance en fait foi. C'est toujours le vieux, l'éternel madale; il écrit de son tombeau, il n'est plus qu'une

ombre, dans peu de jours on couvrira de terre son squelette parisien, etc. Ses souffrances n'étaient pas jouées, elles ont été longues et réelles. A vingt-neuf ans, il fut atteint d'une petite vérole extrêmement grave [1]. Une affection scorbutique, qui lui fit perdre de bonne heure toutes ses dents, le tourmenta beaucoup; il fut sujet aussi à des coliques opiniâtres. « En composant, dit-il, je tenais mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume. » D'autres maux, tels qu'un érysipèle qui reparut souvent, une sciatique opiniâtre, un rhumatisme goutteux, des ophthalmies répétées, ne lui laissaient que bien peu de relâche. Qu'on ne s'étonne donc plus de ses plaintes réitérées sur l'état de sa santé. Cependant, malgré des maux continuels et sans cesse renaissants, Voltaire remplit l'Europe de son nom, écrase tous ses rivaux, exerce une influence despotique sur les idées de son siècle; il publie soixante-dix volumes, écrit en deux jours, et à quatre-vingts ans, les *Filles de Minées*, fait deux ans plus tard la tragédie d'*Irène*, et parcourt presque entièrement une carrière de dix-sept lustres. Il se vante même d'avoir survécu à tous ses contemporains les plus robustes, et même à ses médecins. De quelque côté que soit vu cet homme, était-il donc dans sa destinée de paraître extraordinaire? Entrons dans quelques détails sur sa vie privée. Son esprit vaste et facile s'appliquait à tout, aux plus petits, comme aux plus grands objets, et sa santé, son bien-être physique, ne furent donc pas oubliés. Quoiqu'il assure le contraire, il n'était certainement pas de ces gens de lettres qui disent : *J'aurai du régime demain;* loin de là, il s'en traça un excellent, et il y resta fidèle [2]. Selon son expression, « il faisait son corps tous les matins, » et il le faisait capable de résister aux fatigues d'un travail opiniâtre. Jeune ou vieux, chez lui,

[1] A cette époque, en 1723, on ne connaissait pas encore bien la vraie méthode de traiter cette maladie par la saignée et les rafraîchissants. Beaucoup de médecins recouraient aux cordiaux et aux toniques; mais *Gervasi*, médecin de Voltaire, n'employa que la saignée et la limonade, méthode dont le malade se loue beaucoup, et à laquelle il dut en effet son salut. J'ai souvent pensé que si Gervasi eût sacrifié à l'ancien préjugé médical, c'en était fait de Voltaire. Que l'on calcule maintenant les conséquences de cette mort prématurée. La direction des idées du dix-huitième siècle eût sans doute été différente, la révolution française n'aurait peut-être pas éclaté, etc., etc.

[2] Voici ce qu'il écrit à Bagieu, chirurgien-major des gendarmes de la garde : « J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible... Si vous aviez

à la table des grands ou des rois, jamais il ne s'écarta des règles d'une stricte modération. L'abus du café l'ayant fatigué, il le mélangea de chocolat, préparation excellente qu'on devrait généralement adopter. Il assurait d'ailleurs que les aliments et les boissons qui servent de remèdes avaient seuls prolongé sa vie, et il en donnait pour preuve, que ne pouvant plus digérer, il prit pour tout aliment, pendant une année, de la bouillie faite avec la fécule de pomme de terre et du jaune d'œuf, substances en effet très-digestibles et très-nourrissantes. Hémorroïdaire et sujet à la constipation, il lutta toujours contre cette fâcheuse disposition, sachant très-bien quelle était son influence sur la santé. Les plus doux laxatifs furent employés par lui, mais il donna la préférence à la casse, d'après le conseil de Tronchin. On connaît ce vers de Delille :

> La casse prolongea les jours du vieux Voltaire.
> (*Les Trois règnes.*)

Condenser par la méditation les forces de l'esprit, c'est en augmenter prodigieusement le ressort, mais malheur à celui qui en abuse. Voltaire recourait à trois moyens pour contre-balancer les funestes effets de cette pratique : l'exercice corporel, qu'il aimait beaucoup, les distractions du monde et le changement d'objet dans le travail. Il y avait, dit-on, cinq pupitres dans son cabinet, sur lesquels étaient commencés cinq ouvrages différents. Se sentant fatigué du travail de l'esprit, il trouvait le temps d'être architecte, agriculteur, jardinier ou vigneron. Il courait de son cabinet à son théâtre, à ses plantes, à ses vignes, à ses tulipes ; de là il revenait à ses études, à ses travaux littéraires. Si pour lui la solitude avait des charmes, il ne rejetait pas non plus

vu milord *Tirconnel* et *La Métrie,* vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a sauvé. » (Correspondance, 1752.)

Ailleurs il s'égaye avec Mme de Fontaine, sa nièce, dont le talent pour la peinture était remarquable. « Quand vous voudrez, dit-il, peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main, et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence. » (1755.)

Il écrit depuis à Thiriot : « Avouez qu'il est plaisant que j'aie attrapé ma soixante-seizième année en ayant toujours la colique. Mon ami, nous sommes des roseaux qui avons vu tomber bien des chênes. » (Correspondance générale, 1769.)

les plaisirs de la société, où la vivacité et le piquant de son esprit lui ménageaient toujours des triomphes. Aux Délices ou à Ferney, il passait souvent de son cabinet dans le salon de sa nièce. C'est alors que plusieurs personnes se trouvaient sur son passage, afin de pouvoir dire un jour : *Je l'ai vu.* Avide de toute espèce de gloire littéraire, Voltaire eut des envieux, des ennemis, et l'on sait qu'il fit une guerre acharnée aux uns et aux autres, mais ce ne fut pas toujours sans altérer sa santé. Cette vive sensibilité, qui lui rendait insupportable toute critique, ébranlait continuellement son système nerveux, éminemment irritable; la bile âcre et caustique qui coulait de sa plume, réagissait douloureusement sur sa propre organisation. Toutefois, ce n'était que dans les premiers instants, car l'équilibre ne tardait pas à se rétablir [1]. D'une part, cette organisation était souple et d'une singulière mobilité; de l'autre, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y avait point en lui de sentiments durables et profonds; il s'appliquait même, et peut-être avec raison, à les effacer de sa mémoire. « Je trempe, disait-il, avec les eaux du Léthé, le bon vin que je bois à la santé de mes amis. » Il avait fait le matin la chasse au pompignan, il se mettait au bain, se faisait lire les journaux, disait quelques plaisanteries, et tout était fini.

Pendant sa vieillesse, Voltaire redoubla de soins pour se conserver. On faisait du feu en tout temps dans son appartement, et il se couvrait d'excellentes fourrures de Russie. Pendant la rigueur de l'hiver, il prit le parti de ne plus sortir de chez lui; il restait même au lit jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ce lit, d'une extrême propreté,

[1] Dans une lettre à son ami Thiriot, il se peint avec la plus frappante vérité :

Sans respect pour les grands et sans crainte du sort,
Patient dans mes maux et gai dans mes boutades,
Me moquant de tout sot orgueil,
Toujours un pied dans le cercueil,
De l'autre faisant des gambades,

voilà l'état où je suis mourant et tranquille. (Correspondance, 1731.)

Toujours riant de ses maux, il écrit à d'Alembert :

« Votre estomac, mon cher ami, mon cher philosophe, ne peut pas être en pire état que ma tête. Ma petite apoplexie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, vaut bien vos déjections à l'âge de quarante ans. Mettons l'un et l'autre dans le même plat, vos entrailles et mes méninges, et offrons-les à la philosophie. » (9 mai 1777.)

était couvert de livres. On voyait auprès une table élégante sur laquelle se trouvait toujours de l'eau fraîche, du café au lait ou au chocolat, des marques de papier blanc et une écritoire. D'après de pareils soins, on peut présumer que cet homme célèbre eût fourni une carrière centenaire, s'il n'avait pas lui-même manqué à ses préceptes. Agé de quatre-vingt-quatre ans, il quitta le pays où il avait conservé si longtemps son repos, son indépendance et sa santé; il vint à Paris au milieu de l'hiver, et c'est avec raison qu'il dit à son vieil ami d'Argental : *J'ai interrompu mon agonie pour venir vous embrasser.* En effet, débile, usé par l'âge et les travaux, il ne put supporter les fatigues du voyage, encore moins les émotions vives et répétées qu'il éprouva à Paris. Des douleurs aiguës au col de la vessie et une rétention d'urines s'étant déclarées, il prit quelques doses trop fortes d'opium pour obtenir un peu de repos et de sommeil; mais il ne tarda pas à succomber. Ainsi vécut et mourut cet homme qui, pendant soixante ans, fatigua la renommée de son nom, qui fut loué et critiqué au delà de toute mesure, qui eut des statues, une apothéose, un roi pour courtisans, et que des personnes superstitieuses ont cru n'être que l'esprit du démon ayant revêtu la forme humaine.

Les exemples seraient sans nombre pour démontrer cette vérité, que beaucoup d'hommes illustres auraient succombé de bonne heure, s'ils ne s'étaient astreints à un régime conforme à leur constitution et à leurs travaux. Quelques anciens ont aussi très-bien connu l'art de conduire loin une petite santé. Après une longue énumération des infirmités d'Auguste, Suétone dit : « Ainsi, toujours débile, il ne supportait aisément ni le froid ni le chaud, *quare quassato corpore, neque frigora, neque æstus facile tolerabat.* Cependant, ajoute l'historien, il soutenait cette santé fragile par beaucoup de soins, *verùm tamen, infirmitatem magnâ curâ tuebatur.*» (*Aug.*—82.) Auguste vécut, en effet, soixante-seize ans. Parmi les modernes, remarquons encore le célèbre architecte Wren. Son tempérament était très-délicat; il semblait même, dans sa jeunesse, disposé à la consomption; mais par un plan de vie sage et réglé, il vécut jusqu'à quatre-vingt-onze ans. La mère de Hobbes, effrayée, dit-on, par la fameuse flotte *invincible* d'Espagne, accoucha avant terme, et l'enfant était d'une extrême faiblesse : Hobbes vécut pourtant quatre-vingt-douze ans, et il écrivit quarante-deux ouvrages. Mais sa vie est un modèle de sobriété, de chasteté et de ménagements pour sa santé.

Quoique épicurien, Saint-Évremont ne se livrait qu'avec prudence à l'étude et aux plaisirs; aussi à quatre-vingt-huit ans écrivait-il à Ninon de Lenclos : « Je mange des huîtres tous les matins, je dîne bien, je ne soupe pas mal; on fait des héros pour un moindre mérite que le mien. » Michel-Ange était en tout l'opposé de Saint-Évremont. Ayant reçu de la nature le plus beau génie et le tempérament le plus robuste, il conserva l'un et l'autre par une vie très-frugale, une extrême continence, l'art de travailler sans trop fatiguer le corps. On connaît la multitude de ses chefs-d'œuvre, et sa vie a été de quatre-vingt-dix ans. M. de Buffon n'eut pas des mœurs aussi austères que Buonarotti, mais il était d'une grande sobriété : l'exercice corporel le délassait de ses longs travaux du cabinet. Devenu vieux, il faisait chauffer dans l'hiver tous ses appartements à seize degrés, et il n'en sortait plus sous aucun prétexte pendant près de six mois. Le modeste Daubenton, son collaborateur, suspendait tout à coup ses travaux pour peu que sa tête se trouvât fatiguée; il s'amusait même à lire et à faire des romans, c'est ce qu'il appelait *mettre son esprit à la diète.*

On sait tout le soin que Kant apportait à sa santé. Qui ne connaît sa vie régulière, son régime exact, ses précautions minutieuses, ses règles d'hygiène, pour éviter de tomber malade? Un de ses biographes a écrit que la grande horloge de la cathédrale n'accomplissait pas sa tâche avec plus de régularité qu'Emmanuel Kant. Toujours levé à cinq heures et couché à dix, il prenait constamment de l'exercice dans la journée, ayant soin même de respirer par le nez, afin d'échauffer l'air qui pénétrait dans les poumons. Jamais il ne mettait de jarretières, pour ne pas gêner la circulation. Le boire, le manger, le travail, l'exercice, tout était réglé avec la même ponctualité. Il avait soin surtout de chasser toute idée qui aurait troublé son sommeil. Chaque soir, en se couchant, il s'enveloppait méthodiquement de sa couverture, et il se demandait : *Y a-t-il un homme qui se porte mieux que moi?* Ne frappons pas de ridicule ces minutieuses précautions : avec elles, Kant a vécu près d'un siècle, sain de corps et d'esprit : il est devenu le père de la philosophie moderne en Allemagne, ses travaux sont immenses, sa gloire et son nom impérissables.

Comparez maintenant la vie, la santé, la longue carrière de ces grands hommes avec celles de beaucoup d'autres qui n'ont pas su ou voulu ménager leurs forces, diriger, exalter ou modérer à propos le

feu du génie qui était en eux. Pascal, Molière, Mirabeau, Byron, etc., furent malheureusement dans ce cas. Nous avons déjà parlé brièvement des premiers ; quant au dernier, qui donc ignore l'étrange fougue de son caractère et de ses mœurs, sa bizarre manière de vivre, tantôt se plongeant dans toute espèce de voluptés matérielles, tantôt affectant une frugalité excessive. Dépasser tout, outrer tout, au physique comme au moral, était systématiquement son but et l'objet de sa vanité. Il eut des vertiges, des crises nerveuses, une sorte de débilité qu'il attribuait toujours à de la plénitude. « Depuis son arrivée en Grèce, il s'était constamment abstenu de toute nourriture animale, ne vivant que de pain et de beurre, de fromage, de légumes et de fruits. Poursuivi d'ailleurs de la frayeur d'engraisser, depuis sa première jeunesse, il se mesurait presque tous les matins le tour des poignets et de la taille ; et quand il croyait voir accroissement d'embonpoint, il prenait une forte dose de médecine. » (*Mémoires de Lord Byron,* tom. 5, p. 422.) Pour éviter cet embonpoint, qu'il appelait une *hydropisie d'huile,* il souffrait la faim, ou bien il la faisait passer en avalant une oublie imprégnée d'eau-de-vie. Quel régime ! quelle conduite pour un homme débilité, nerveux, vivant à Missolonghi, climat humide et malsain ! Aussi Byron fut-il fauché par la mort à la fleur de ses ans.

Pour objection à cette masse de preuves, on cite des personnes qui ont peu vécu, malgré un régime fort exact, et d'autres dont la carrière a été longue, bien qu'elles aient fait beaucoup d'excès ; puis vient la fameuse épitaphe : *Stava benè,* etc. Est-il donc nécessaire de répondre que c'est toujours le très-petit nombre qui se trouve dans ce cas ? D'ailleurs, tel qui n'a pu parvenir qu'à cinquante ans, en se conduisant avec art et sagesse, n'eût peut-être pas dépassé trente ans, en vivant au hasard des circonstances ; et tel autre, au contraire, atteint à peine sa soixantième année, qui eût vécu un siècle, s'il n'avait pris le dangereux parti de s'abandonner à la vie sans la raisonner, sans l'observer, sans en calculer les chances. D'ailleurs, on acquiert en assez peu de temps ces douces et bienfaisantes habitudes tant recommandées par les sages qui se sont occupés du bonheur des hommes. « Si pour vivre longtemps, dit Adam Ferguson, il suffit de mener une vie active, sobre et régulière, le moyen est encore meilleur que le but, et si nous manquons celui-ci, nous jouirons au moins des grands avantages que doit nous procurer celui-là. »

Autre erreur : Vivre hygiéniquement, c'est vivre trop régulièrement; c'est s'asservir, c'est fléchir l'existence, c'est en rétrécir le cercle. Non, certes, la vraie médecine ne l'entend pas ainsi; elle rejette de ses préceptes l'exactitude et la précision tyranniques; elle brise la balance de Sanctorius; elle ne veut pas qu'on vive par doses réglées, par poids et mesures, par dragmes, onces et scrupules. Ses principes, toujours larges, généreux, sont fondés sur une immuable expérience. Elle voudrait convaincre tout penseur prudent et éclairé des axiomes suivants :

Qu'il faut s'attacher à maintenir les fonctions organiques dans un degré d'action qui contribue le mieux à leur harmonie, et par conséquent à déterminer et maintenir une constitution saine et vigoureuse.

Que faire avec soin l'inventaire et l'estimation de ses forces, est la chose la plus importante de la vie; se bien persuader qu'en les employant outre mesure, on les détruit à jamais, tandis qu'elles se renouvellent en les ménageant.

Que le travail de l'intelligence étant évidemment celui qui coûte le plus à l'économie, ne doit être pris que sur l'*excédant* d'une vigueur qui n'a lieu que par intervalles; et quelque favorisé qu'on soit de la nature, qu'il faut bien se garder de dire : « Là ou il y a tant, il doit encore y avoir davantage. »

Que toutes choses égales d'ailleurs, un régime doux, une vie réglée, des habitudes simples et modestes; que mettre de la tempérance en tout, même dans ses études et dans ses travaux, sont autant de chances pour la santé, trésor dont la folie seule méconnaît le prix.

Qu'indépendamment de cette règle générale, chacun doit étudier, connaître et pratiquer ce qui convient le mieux à son tempérament et aux spécialités qui lui sont inhérentes.

Que dans toute position sociale, quelle qu'elle soit, il y a une direction plus ou moins juste, un emploi plus ou moins judicieux et salutaire de ses facultés et du régime que l'on adopte.

Qu'il convient aux gens de lettres, artistes, savants, plus qu'aux autres hommes, d'examiner la question du bien-être physique avec cette attention forte, cette vivacité pénétrante et passionnée qu'ils apportent dans une foule d'autres questions.

Enfin, que s'il est bon de s'efforcer d'acquérir une gloire honorable, on doit avoir aussi le courage de s'en passer; il est des cas où il faut savoir dire : A d'autres l'arène, *valete musæ, et valete curæ.*

CHAPITRE VI.

PHILOSOPHIE DE L'HYGIÈNE.

DES AGENTS MODIFICATEURS DE L'ÉCONOMIE : RÉSULTATS GÉNÉRAUX DE LEUR ACTION, BASES FONDAMENTALES DE L'HYGIÈNE.

Non accepimus vitam brevem, sed facimus.
— SÉNEC. —

Tant que la vie subsiste, il existe, entre la puissance organique et les corps qui nous entourent, une action et une réaction continuelles. Si la force de celle-ci est en rapport avec l'influence des modificateurs, l'économie se soutient et se fortifie; il est même possible de dépasser quelquefois les limites ordinaires de la réaction, pourvu que la force vitale ait toute sa plénitude d'énergie, car *tout est sain aux sains.* Au contraire, si la réaction cesse d'être en équilibre avec les modificateurs, l'harmonie organique est troublée, intervertie : telle est l'origine de nos diverses maladies. Ces modificateurs sont innombrables; ils comprennent en effet tout ce qui agit sur l'homme. Le *mens,* ou l'être pensant, en est souvent un des plus actifs. Ainsi, agents physiques, agents mécaniques, agents chimiques, agents moraux, tous concourent à varier l'action vitale, à modifier, à altérer nos organes, quelquefois à changer presque entièrement le tempérament primitif. Par cette même raison, tout en nous ou hors de nous peut être cause de maladie ou de guérison, selon les circonstances extérieures ou intérieures.

Bien que le moral, comme nous venons de le dire, soit une cause énergique de modification de l'économie; lui-même subit pourtant, dans certains cas, l'influence des corps extérieurs, mais par l'intervention des organes. Ceci est un principe d'hygiène et de physiologie d'une incontestable vérité. Pour être bons, soyez sobres: la médecine, comme la sagesse, a depuis bien longtemps confirmé la justesse de cet axiome.

On doit sentir maintenant combien il importe d'imprimer une direction convenable à l'action de ces puissants agents, d'étudier l'influence particulière de chacun d'eux, de rechercher sur quels appareils d'organes leur action se porte spécialement, comment il convient d'établir une exacte balance entre leur mode d'agir et les conditions de l'organisme, c'est-à-dire apprécier les rapports des causes avec les effets, régler les forces vitales dans l'intérêt de la conservation individuelle, afin de parvenir à cette régularité de mouvements, à cette aisance de fonctions qui caractérisent, qui constituent et maintiennent la santé. Que la vie s'exerce sans douleur, qu'on soit heureux d'être, voilà le point de perfection à atteindre, *porrò unum et necessarium*. La santé par-dessus tout, est-il d'autre théorie du bonheur? Celui qui se livre à la fougue de ses appétits physiques, ou qui commet des excès dans les travaux de l'esprit, est un insensé, une victime que les maladies attendent. La nature est aussi inexorable que le destin; elle ne remet rien, il faut toujours acquitter la dette; et qui paye plus tard, paye souvent plus cher.

Cette direction des moyens hygiéniques dépend à la vérité des différences individuelles, des tempéraments, des âges, du sexe, des habitudes, du genre de travail; mais il est des préceptes fondamentaux applicables à toute économie vivante. Ce sont ceux dont il s'agit ici, et que nous allons exposer. Ces préceptes ont une base tellement solide, si bien appuyée sur l'expérience des siècles, que nous ne craignons pas de les donner sous la forme de *théorèmes*. J'ajoute que quiconque fait cas de la vie et de la santé, doit sans cesse les méditer.

Ier THÉORÈME. *Les agents qui modifient l'organisme sont conservateurs ou destructeurs de l'économie, soit par leur nature, soit par leur mode d'action.*

Je m'observe moi-même et je me dis: Je vis, et bientôt je ne vivrai plus. A telle époque de mon existence, je vis plein de force et de vigueur, à telle autre époque, les maladies, que je bravais, m'in-

sultent et m'assiégent. Mon corps dépérit; il se flétrit, il s'use et décline, et cependant les éléments restent les mêmes, rien n'a changé autour de moi. D'où viennent ces différences? Précisément de la force virtuelle organique, dont l'exercice de nos fonctions démontre l'existence, et qui, selon les époques de ma période d'activité ou de vie, a plus ou moins de puissance ou de réaction. Donc les agents modificateurs sont tout à la fois conservateurs ou destructeurs, selon le degré d'activité organique. Ainsi, toujours et partout, la vie est aux prises avec la mort. Toutefois, ces agents extérieurs finissent par triompher, car la force organique, loin de se maintenir, cède peu à peu et finit même par disparaître dans l'individu. Ceci explique comment la mort est la dernière conséquence des actes de la vie, comment il se fait que chaque instant nous y conduit. Hippocrate a dit : « La nature de l'homme ne peut pas résister à la puissance de l'univers. » (*De Diebus judicat.*, n° 1.)

IIe THÉORÈME. *Plus les agents sont éloignés de la nature organique et vivante, plus ils surmontent les efforts de la puissance vitale.*

Voilà pourquoi les substances inertes ne fournissent point d'aliments à l'homme et aux animaux. L'estomac ne peut avoir sur elles une action efficace, tandis qu'il s'exerce avec avantage sur les êtres organisés, et particulièrement sur ceux qui se rapprochent de sa nature. Un médecin anglais observe avec raison « que dans les molécules qu'il s'assimile, un animal ne choisit jamais que lui-même. » Tout être vivant s'organise sans cesse, car la vie consiste dans la vivification et dans l'organisation constante de la matière. Mais plus cette matière diffère de l'animal, plus longtemps elle est soumise à l'action élaboratrice de l'organisme. Ainsi, les végétaux exigent un plus grand travail de la part de l'appareil digestif que la chair des animaux, on en sent la raison. Les remèdes tirés du règne minéral, ont par ce motif une action d'autant plus forte; c'est pourquoi on ne les donne qu'à petites doses, et rarement aux personnes faibles.

IIIe THÉORÈME. *L'homme, forcé de s'emparer ou de rejeter certains agents, avait besoin d'un régulateur infaillible pour reconnaître ceux qui lui sont utiles, ceux qui lui sont nuisibles.*

La nature l'en a généreusement pourvu; c'est le double levier du plaisir et de la douleur. En effet, n'est-ce pas en vertu d'une grande et belle loi zoonomique que chaque besoin est accompagné d'un sen-

timent pénible? La douleur est donc essentielle à notre existence; c'est l'élan du principe conservateur qui indique au *moi*, ce qui manque ou ce qui blesse, ce qu'il faut ôter ou ajouter. Le besoin est-il satisfait, un sentiment de bien-être qui succède aussitôt en est l'édifice le plus formel. Telle est l'unique source du plaisir et de la douleur, et, pour le dire en passant, le moule primordial de toutes les passions; car les besoins factices ds l'homme et leurs tristes conséquences en sont les suites inévitables.

Remarquons en outre que la nature a proportionné le plaisir qui résulte de la satisfaction des divers besoins à leur importance. Ainsi, l'alimentation, qui tient directement à l'existence, est au-dessus d'une foule de besoins secondaires. Bien plus, comme, dans l'ordre général des choses, la conservation de l'espèce est infiniment plus importante que celle des individus, la nature a invité, a forcé même presque tous les êtres organisés à l'acte de leur reproduction, par l'attrait irrésistible du plaisir le plus vif dont elle ait embelli leur courte existence. C'est ainsi qu'elle marche toujours à son but.

IVe THÉORÈME. *Les forces organiques se maintiennent et même s'augmentent par un exercice soutenu. Elles se détériorent de deux manières : par un repos trop prolongé, ou par une activité trop grande.*

Cette loi vitale est très-remarquable. Puisque toutes les influences extérieures tendent à modifier et souvent à détruire l'économie, un moyen certain de se maintenir en santé semble d'abord de se soustraire le plus possible à l'action même de ces agents; mais il n'en est rien. Si la nature nous a de toutes parts environnés d'ennemis, n'a-t-elle pas mis en nous une force qui en tempère et repousse l'énergie, qui en fait le contre-poids au moins pendant quelques années? Ainsi, les puissances extérieures qui tendent à nous détruire, et les puissances tutélaires qui tendent à nous conserver, doivent être constamment en action pour constituer la vie et maintenir la santé. Les organes n'ont d'activité et de forces réelles qu'autant qu'ils trouvent des résistances qu'ils combattent et surmontent.

Les conséquences de cette loi physiologique sont innombrables et donnent la solution de diverses questions hygiéniques.

Voilà pourquoi ceux qui se livrent à la mollesse, à l'indolence, sont moins vigoureux, moins vivaces, moins *longévites* que l'agriculteur, le soldat, le marin; comment la moindre fatigue les énerve, les abat,

et comment ces voluptueux enfants de la paresse rencontrent précisément ce qu'ils cherchent à éviter avec tant de soin, les infirmités, les maladies. Toute leur sollicitude se borne à éloigner les agents contre lesquels la nature nous a destinés à réagir, à se soustraire à leur action. Dès lors, ils se dépouillent volontairement des armes qu'elle-même leur a fournies. On ne savoure pas intuitivement la vie. Physiologiquement parlant, elle est un combat; et plus la réaction est forte, plus la victoire est assurée. *Ignavia corpus hebetat, labor firmat, illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam, reddit.* (CELS., *de Re medicâ*, cap. 1.)

Ve THÉORÈME. *Toute action organique, ainsi que toute excitation, doivent être cependant comprises entre certaines limites qui varient d'après la constitution individuelle.*

Voulez-vous fortifier les organes? exercez-les; voulez-vous les maintenir dans un état de vigueur naturelle? ne les excédez pas; en un mot, employez, développez, mais n'usez pas vos forces. Il y a, en effet, des limites d'excitation qu'on ne dépasse jamais impunément. Mais comment les reconnaître? dira-t-on. Le voici : en ayant soin de remarquer, que le travail imposé à chaque organe ne soit pas hors de proportion avec sa puissance de réaction, qu'il n'y ait après ce travail ni fatigue extrême, ni prostration, ni épuisement. A la vérité, tout cela est individuel. Tel homme exerce ses organes musculaires ou le cerveau pendant quatre heures, et n'en est que plus dispos; tandis que deux heures du même travail excéderaient un autre individu. Il en est de même pour toutes nos fonctions. La sphère d'activité de chacune d'elles est compassée d'après la constitution ou le tempérament : c'est là ce qu'il convient d'étudier.

Cependant, on peut poser comme principe général qu'il vaut mieux rester en deçà des limites que de les dépasser; que la violence et la continuité des excitations sont plus dangereuses à l'économie que leur privation ou leur diminution, parce qu'il est plus aisé d'activer les forces que de les réparer. Le renoncement absolu aux jouissances vives et répétées est, à tout prendre, la seule garantie contre les désordres organiques qui en sont la suite. L'oracle de Cos a dit : *Labor, cibus, potus, somnus, venus, omnia mediocria sunto.* Car souvenez-vous que la puissance organique peut être augmentée, diminuée, ménagée; qu'il est possible de prolonger la durée de son activité, mais qu'une fois complétement épuisée, il n'est aucun

moyen de la régénérer. De là cette règle éternelle, que la modération est la base de la morale, le principe de la santé, la source du bonheur, qu'il faut toujours ménager le *vouloir* pour ne pas faillir au *pouvoir,* et qu'après tout, la sagesse n'est qu'un corollaire de physiologie.

Si pourtant il y a nécessité d'une excitation violente sur certains organes, une des misères de l'état social, il faut chercher à en diminuer le danger, soit par d'autres réserves dans le régime, soit par intervalles de repos plus ou moins prolongés.

VI[e] THÉORÈME. *Chaque organe a une somme déterminée de force relative à ses fonctions ; mais il n'en emploie habituellement qu'une partie.*

Un homme, renfermé dans son cabinet, lit, pense, médite, compose ; après quelque temps, il quitte le travail, mais sain et dispos encore, il sent que ses facultés ne sont pas épuisées, et qu'il pourrait *à la rigueur* continuer d'appliquer son esprit. Il en est de même des plaisirs de la table, de l'amour, de l'exercice du corps, quand on veut tout goûter selon la mesure du sage, en économisant le mouvement vital, en ne cherchant pas, comme les insensés, à faire du plaisir toujours une affaire et jamais un besoin. Cette loi de l'économie a de l'analogie avec la distinction que Barthez faisait entre les forces agissantes et les forces radicales. Qu'on ne perde donc jamais de vue ce principe de haute physiologie applicable à l'hygiène, que la force active départie à chaque organe, et qui se dépense habituellement, *vires in actu,* n'est qu'une partie d'une force plus considérable, mais dont l'existence ne se manifeste que dans certaines circonstances, *vires in posse*. Or, quelles sont ces circonstances ? Un surcroît extraordinaire d'excitement ; des stimulations trop répétées, trop continues, comme dans des travaux excessifs, des jouissances sans mesure et sans interruption. Il y a donc dans l'action des excitants et la réaction organique, un *minimum* et un *maximum* d'action entre lesquels se trouvent une infinité de nuances et de mouvements oscillatoires. Au-dessous du premier, comme au-dessus du second, l'équilibre se rompt, et la santé n'existe plus.

VII[e] THÉORÈME. *Plus les organes sont doués d'énergie, plus ils ont besoin d'être excités ; au contraire, plus ils sont débiles, moins ce besoin se fait sentir.*

Ce théorème n'a pas besoin d'explication, quelle que soit l'impor-

tance des conséquences qui en résultent. L'homme robuste et l'individu faible, l'enfant, le vieillard, le jeune homme, doivent exercer leurs organes dans des proportions différentes et toujours relatives à la puissance de réaction. Il en est de même de chaque organe en particulier; plus il y a de faiblesse, et moins l'excitation doit être forte.

VIIIe THÉORÈME. *Toute modification organique produite subitement, porte à l'économie une atteinte plus profonde que si elle avait lieu graduellement, même en la supposant plus forte.*

Ce principe d'hygiène est d'une importance majeure. En effet, tout excès est ennemi de la nature humaine, mais bien plus encore quand cet excès se fait brusquement et à contre-temps. Pourquoi cela? c'est qu'une excitation forte et subite, rompant tout à coup les rapports de nos forces avec leurs excitants naturels, oblige ces forces à s'élever sur-le-champ au-dessus de leur type naturel. La sensibilité a été saisie, surprise pour ainsi dire, et la contractilité se trouve hors de proportion avec l'agent qu'elle doit modifier. Exemples : Il y a des poisons et des miasmes délétères qui tuent subitement et sans fièvre; il est évident qu'alors les forces organiques n'ont eu ni le temps ni le pouvoir de réagir. L'estomac d'un convalescent ne reprend ses forces que graduellement. Ceux qui passent sans précaution de nos climats dans les régions équatoriales, ne s'acclimatent souvent qu'au prix de violentes maladies, mais on s'accoutume peu à peu à ces climats; c'est ce qu'on nomme se *créoliser*. Contraignez un individu habitué à une vie molle et efféminée, à braver tout à coup de rudes travaux et les inclémences des saisons ; forcez un homme constamment occupé de travaux matériels à s'enfermer dans un cabinet ou un atelier de peinture, ne les verrez-vous pas tous les deux languir et succomber en peu de temps?

Posons donc comme principe invariable d'hygiène, que pour bien apprécier l'effet d'un agent modificateur, d'un stimulant quelconque, il faut avoir autant égard à la rapidité avec laquelle il a agi, qu'à l'énergie même de son action. Voulez-vous obtenir les meilleurs effets d'un bon régime? établissez-le de manière que ces effets soient progressifs, mais sans interruption. C'est ainsi que l'hygiène produit d'étonnants résultats, de véritables transformations; mais l'impatience ne veut pas toujours attendre ces résultats, ou bien elle se refuse longtemps à les apercevoir. Cependant, qui oserait nier la progression de

l'aiguille d'une montre, parce que ce mouvement ne peut être perçu par le regard?

IXe THÉORÈME. *Pour que l'action des agents modificateurs produise quelque effet sur les tissus vivants, ces agents doivent être en contact avec les organes pendant un espace de temps déterminé par leur nature.*

Les sensations fugitives ne laissent pas de traces dans l'économie, soit en bien, soit en mal. Un projectile lancé avec une grande force ne frappe la rétine d'aucune impression. Si l'on traverse un pays marécageux, dont l'atmosphère est chargée d'effluves dangereux, on n'en éprouve aucune atteinte fâcheuse. Ainsi une impression momentanée, quand elle n'est pas extrême ou subitement destructive, est donc bientôt effacée, soit qu'une autre la remplace, soit que l'énergie de la réaction en fasse bientôt disparaître la trace. Pour produire des effets réels, il faut une proportion remarquable entre la durée de la cause agissante et l'action de nos organes. La prolongation d'un certain degré d'excitation cérébrale est indispensable pour méditer, composer, et la séve poétique ne coule à pleins bords qu'à cette condition.

Ajoutons qu'en vertu de cette loi, les résultats des moyens de l'hygiène bien combinés, mais adoptés pendant trop peu de temps, ou les inconvénients d'erreurs passagères de régime, n'entraînent avec eux, ni un avantage réel et marqué, ni un préjudice digne de quelque considération. Dans ce dernier sens, on dit que les meilleures folies sont les plus courtes.

C'est donc, je le répète, l'action prolongée de la cause ou agent, quel qu'il soit, qui donne de la valeur ou de l'importance à tel ou tel régime, ou de la gravité aux erreurs commises à cet égard. Bien entendu que cette gravité est encore relative à la constitution de l'individu, ou à l'action continuelle ou interrompue de la cause modifiante; et cette dernière circonstance est des plus importantes. En résumé, tout homme réfléchissant sur l'hygiène qu'il lui convient d'adopter, doit considérer dans chaque excitant contre lequel ses forces doivent s'exercer : 1° l'intensité de cet excitant; 2° la durée de son action; 3° la continuité ou la périodicité de cette action.

Xe THÉORÈME. *Lorsqu'un excitant a fait une impression telle qu'il y a réaction organique, cette impression se continue quelque temps, bien que la cause ait cessé d'agir.*

Ce théorème confirme le précédent. N'est-il pas, en effet, dé-

montré que quand on a senti l'impression d'un corps d'une qualité fortement prononcée, cette impression est telle qu'elle subsiste quelque temps après la cessation de la cause? Les saveurs, les odeurs qu'on appelle *fortes* et *pénétrantes*, en sont des preuves vulgaires. Si l'on fait tourner rapidement un corps incandescent, on aperçoit un cercle de feu. Il est évident que l'impression faite instantanément sur un des points de la rétine se continue jusqu'à ce que l'excitation se renouvelle. Ce qui se passe dans les organes des sens a également lieu pour tous les autres. Certaines doses de médicaments données périodiquement et souvent, à des intervalles éloignés, produisent néanmoins des effets permanents et de grandes modifications dans l'économie. Maintenant, il est aisé de faire l'application de ce principe à l'hygiène.

XIe THÉORÈME. *Quand un stimulant actif est appliqué un certain temps sur un tissu vivant, le système sanguin de ce tissu accroît son énergie vitale; il reçoit plus de sang que dans l'état ordinaire.*

Excite-t-on une partie extérieure du corps, soit par des frictions, soit par l'application d'un corps brûlant ou de toute autre manière, cette partie ne tarde pas à prendre une teinte rouge plus ou moins foncée. Cet effet est le même pour tous les organes de l'économie. Lorsqu'on se livre à une méditation prolongée, la tête s'échauffe, le teint s'anime, comme nous l'avons déjà fait observer. Nous trouvons ici l'origine de toutes les congestions sanguines, soit naturelles, soit anormales, principalement du cerveau. (*Voyez* ci-dessus, page 245.)

L'abord fréquent du sang dans un organe est-il graduel et pourtant permanent, il s'y fait alors un grand afflux d'éléments nutritifs, cet organe se fortifie, accroît son volume et l'énergie de son action. Mais si cette augmentation d'action et de nutrition est au delà d'une juste proportion, si l'organe en même temps est toujours tenu dans une activité extrême, dans une sorte d'*érection pathologique*, il suit nécessairement de ce mouvement fluxionnaire et congestif, ou des inflammations aiguës à disgrégation moléculaire, soudainement désorganisatrices des tissus, ou des inflammations chroniques qui les détruisent d'une manière lente mais irrémédiable. Les ramollissements du cerveau, etc., les maux de tête violents, l'insomnie, l'apoplexie, l'aliénation mentale, etc., ces cruelles ennemies des penseurs profonds, n'ont pas d'autre origine, non plus que les inflammations

de la poitrine, de la gorge, les crachements de sang, chez les orateurs, les chanteurs; les phlegmasies de l'estomac et du bas-ventre, chez les gastronomes, etc. La balance de la circulation doit donc être maintenue de manière que chaque organe ne reçoive, s'il est possible, que la quantité de sang nécessaire à sa nutrition et à ses fonctions.

XII[e] THÉORÈME. *Tout organe qui a été malade, enflammé ou irrité, conserve pendant un temps plus ou moins long, après la guérison, un état particulier de sensibilité, de faiblesse irritative.*

C'est précisément cet état qui constitue la convalescence. Quand il est méconnu et qu'on ne proportionne pas la mesure des excitants à la faiblesse organique, il y a *rechute* et par suite une altération organique plus profonde. Un œil récemment guéri d'une inflammation ne peut supporter, de quelque temps, l'intensité de lumière à laquelle on l'exposait autrefois. Il s'irrite, larmoie et rougit au contact d'un rayon de lumière un peu vif. Il en est de même de tous les organes, jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli entre la sensibilité et ses excitants naturels; ainsi l'inflammation appelle l'inflammation, la douleur répond à la douleur.

XIII[e] THÉORÈME. *Toute impression nouvelle quelle qu'elle soit, et sur quelque organe qu'elle agisse, est d'abord vivement sentie, mais à moins que son activité ne soit extrême, elle s'affaiblit en continuant, et l'organe cesse d'y être sensible.*

Voici le même théorème présenté d'une manière plus concise : *L'application réitérée d'un stimulus, tend à diminuer l'intensité des effets qu'il produit.*

Cette importante loi physiologique n'est autre que L'HABITUDE, en donnant à ce mot la plus grande extension possible. Les applications en sont tellement nombreuses en physiologie, en pathologie, en hygiène, et même en morale sous le rapport de la civilisation, des mœurs, de l'éducation, qu'il serait impossible d'en faire le tableau complet. Contentons-nous d'en exposer quelques-unes relatives au sujet qui nous occupe.

Remarquons d'abord qu'en médecine on est forcé d'augmenter certaines doses de médicaments actifs, souvent encore de les suspendre, parce que leur action deviendrait nulle.

Les impressions agréables, vivement senties, ramènent bientôt à l'indifférence; toujours du plaisir n'est plus du plaisir. On commence

l'usage des liqueurs spiritueuses, du tabac, de l'opium par de faibles doses, et l'on finit par d'énormes quantités. Tel homme supporte à peine une heure de méditation, qui passe ensuite des jours entiers à réfléchir et à méditer. Le même phénomène s'observe pour la douleur. Toute impression pénible, douloureuse, s'efface et disparaît à la longue, la cause même persistant. L'économie s'habitue, se conforme, dans une foule de cas, à un état de malaise; elle s'arrange, elle compose pour ainsi dire avec le mal; autrement dit, la sensibilité s'use jusqu'à ne plus porter d'impression au moi. « L'assuéfaction endort la vue de notre jugement. » (Montaigne.) Un homme ayant eu la fièvre pendant plusieurs années, se crut malade le jour où il fut guéri. Tel individu ressent à peine un corps étranger placé dans ses organes, et dont la présence lui était d'abord insupportable. Si un calculeux avait tout à coup dans sa vessie une pierre comme on en extrait tous les jours, il ne pourrait la supporter vingt-quatre heures, et néanmoins il l'endure pendant des années. Ainsi l'âme se lasse de ses plaisirs et s'endort sur des épines. On dirait que nous naissons avec des organes sans aucun penchant déterminé, mais qui étant aptes à toutes les impressions, en reçoivent les dispositions qu'ils auront un jour. Toutefois, les oscillations de l'échelle sensible, quelles que soient leurs variations, finissent toujours par revenir à zéro pour le moi, état désigné moralement sous le nom d'*ennui*, ou diminution de la vie. Il est certain que si la sensibilité toujours excitée se reproduisait sans fin, sans mesure et sans altération organique, nous aurions trouvé le *souverain bien*. Encore faudrait-il que le même effet n'eût point lieu pour les sensations douloureuses. Cet état n'est donc pas fait pour l'homme. Il n'y a point d'impression vive, physique ou morale, qui ne s'émousse à la longue[1]. Et cependant il arrive souvent que l'économie *accoutumée* à un stimulant dont elle ne perçoit l'action que confusément, ne peut plus en supporter la privation. On conçoit de là l'importance de régler ses habitudes, de manière qu'elles tournent toujours au profit de la santé, d'autant plus qu'elles finissent par confisquer à l'homme sa propre volonté. Plier et enlacer sa vie dans des habitudes de tous les jours, est un des principaux points de tout

[1] Le pape Alexandre VII se crut bien sûr de sa vertu lorsqu'il eut fait placer une bière dans sa chambre à coucher; mais au bout de peu d'années, ses regards indifférents ne distinguèrent plus des autres meubles cette sinistre enveloppe.

esprit sage et prévoyant. Un homme, en dernière analyse, n'est que le résultat de ses habitudes, il est ce qu'il s'est fait. Aussi, disait un ancien : « Il me semble que placé sur le duvet de mes habitudes, je n'ai presque pas besoin de me donner la peine de vivre. » Il y a plus, le bon sens et la vertu n'ont de garantie que dans la constance des principes, et celle-ci dans l'inébranlable fermeté des habitudes. On a été plus loin : un philosophe affirme, ainsi que je l'ai remarqué, que la nature n'est qu'une longue habitude, ce qui est une pure exagération de termes et d'idées, car les habitudes trouvent dans l'organisation primitive des bornes qu'elles ne franchissent pas; elles peuvent modifier profondément cette organisation, mais non jamais la changer *ab intimis*, surtout quand l'empreinte originaire est ferme et profonde. Quoi qu'il en soit, rien de plus utile ou de plus pernicieux que l'habitude. C'est une fatale impulsion, c'est un appui solide, c'est un baume salutaire, c'est un poison qui tue. Ne savez-vous pas qu'on ne se défait que très-difficilement d'une habitude vicieuse? Comme la robe du centaure Nessus, on ne l'arrache point sans douleur et sans violence.

XIVe THÉORÈME. *Quand la sensibilité d'un organe a été presque épuisée, elle se ranime ou par l'augmentation du stimulant habituel, ou par de nouveaux excitants.*

L'instinct et le penchant vers le plaisir n'ont pas tardé à se servir de cette loi physiologique, et trop souvent pour en abuser.

De l'eau, du vin, du café, de l'eau-de-vie, produisent sur l'estomac des effets plus continus qu'un seul et même excitant, c'est que chaque substance excite l'organe, selon sa nature. Le meilleur moyen de stimuler, de prolonger l'appétit, est certainement de varier, de mêler les aliments acides, sucrés ou fortement assaisonnés. Voilà en quoi consiste l'art d'un cuisinier exercé.

C'est aussi en vertu de cette loi, qu'on explique l'espèce de délassement qui se fait sentir en changeant d'occupation. Plusieurs gens de lettres ne reposent leur esprit qu'en l'appliquant à de nouveaux objets; il est certain que la diversité de ces objets ravive pour ainsi dire la pensée. Sanctorius a donc raison quand il dit : *Studium absque omni affectu, vix horam perseverat... Cum unico affectu, vix quatuor horas; cum affectuum mutatione... Die noctuque perseverare potest.*

Ainsi ce désir continuel de changer, de varier, cette ardeur de

sensations nouvelles, cette soif du nouveau, « n'en fût-il plus au » monde, » qui travaille l'homme usé par une excessive civilisation, trouve dans la loi physiologique que nous examinons sa base réelle et physique. Si l'on veut surexciter un organe ou un appareil d'organes, l'homme, tout puissant qu'il se dit, n'a cependant que deux moyens pour y parvenir, ou bien augmenter la dose de l'excitant, ou recourir à de nouveaux stimulants. Mais remarquons que dans le dernier cas, il est, comme dans le premier, des bornes qu'on ne franchit pas impunément. Au delà d'une certaine mesure, les forces s'épuisent aussi bien par la variété que par la continuité des excitations; et c'est là ce qui trompe la plupart des hommes. Ils croient échapper au danger par la variété des impressions, fatale erreur! Parce que l'art d'un cuisinier habile tient sans cesse l'estomac dans un état d'irritation qui stimule l'appétit, croit-on que les forces de ce viscère augmentent en proportion? non sans doute. Ces sensations diverses ne se neutralisent point l'une par l'autre; il y a seulement une somme d'excitation ajoutée à une autre. Ce que nous disons s'applique également à l'action cérébrale. Ici, nous signalons un des plus dangereux écueils de la volupté. « Défiez-vous de la *trahison* de vos plaisirs, » Montaigne vous en avertit.

Mais comment concilier, dira-t-on, ce désir d'excitations nouvelles avec la loi des habitudes?

La nouveauté irrite nos désirs, et nous sommes enchaînés par l'habitude; de là il arrive que nous nous trouvons faiblement touchés par la possession, et très-vivement contrariés par la privation. Cette contradiction n'est qu'apparente. Le principe ne varie pas, celui d'éprouver le plus de sensations et d'émotions possible, car la *sensibilité* est l'étoffe dont la vie est faite. Un homme s'est accoutumé à un stimulant quelconque, il ne peut plus s'en passer; la sensibilité réclame impérieusement son excitant habituel. L'en prive-t-on? l'organe, et par suite l'économie, ressentent une espèce de malaise, de *besoin* qui cesse aussitôt que l'excitant a été appliqué de nouveau : voilà l'*habitude*. Il n'est plus possible, ou du moins il est très-difficile de s'en affranchir. Mais le même individu recherche cependant les moyens capables de modifier ces impressions habituelles, de les varier, d'en augmenter la vivacité, et presque toujours malheureusement en élevant les doses du stimulant, quel qu'il soit. Ainsi l'homme retenu par la chaîne de l'habitude et poussé par l'irritation progressive de

ses désirs, tend sans cesse à multiplier ses sensations et ses besoins; en un mot, il veut vivre le plus possible, même aux dépens de sa vie. « Serait-il en effet, comme l'a dit Pascal, un monstre de contradiction? »

CHAPITRE VII.

DE L'ACTION DES PRINCIPAUX AGENTS MODIFICATEURS DE L'ÉCONOMIE, CONSIDÉRÉS DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA CONSTITUTION DES PERSONNES QUI SE LIVRENT AUX TRAVAUX DE L'ESPRIT.

ARTICLE Ier.

ATMOSPHÈRE, CLIMAT, ÉLECTRICITÉ.

— *Omitte mirari beatæ*
Fumum et opes, strepitumque Romæ.
—Horat., lib. 3, od. 29.—

Il était généralement admis en Grèce, que l'air de l'Attique rendait philosophe. La prodigieuse influence de l'atmosphère sur nos corps n'avait point échappé aux anciens, et le Traité d'Hippocrate, *des eaux, des airs et des lieux,* rend témoignage de cette vérité. En effet, ce fluide qui nous enveloppe de toutes parts, qui agit sur nous mécaniquement par la pression, physiquement par sa température, chimiquement par les gaz qui le constituent, fait partie de notre substance par la revivification du sang, but de la respiration. Dès lors il est évident que plus il sera pur, plus il influera sur l'économie, et même sur l'intelligence. Aussi ce même Hippocrate a-t-il dit : *Aer sapientiam cerebro et motum membris exhibet.* (De Morb. sacro, cap. iv.) Il ne faut donc pas s'étonner, si les facultés de l'esprit ont été poussées à leur plus haut degré de supériorité dans certains climats, et si après trente siècles, malgré l'étendue de nos connais-

sanees, nous ne sommes encore que les disciples de Platon, d'Aristote, des poëtes et des artistes grecs. La forme des gouvernements, les mœurs, la civilisation de l'heureux pays qu'ils habitaient, dépendaient elles-mêmes du climat. Si les hommes du Nord ont conquis le Midi, les opinions du Midi ont toujours conquis le Nord. Soyez convaincu que le génie, cette plante céleste, ne porte ses plus beaux fruits que sous l'influence d'un soleil ardent, d'une atmosphère pure et brillante. C'est dans les climats chauds et tempérés que la nature et la vie sont prodigues de leurs trésors : c'est là qu'on crée, partout ailleurs on ne fait qu'imiter, à l'exception des sciences physiques, résultat d'une suite d'observations.

D'ailleurs une terre fertile, un ciel doux, délivrent l'homme, dans les contrées méridionales, des soucis du présent, des inquiétudes sur l'avenir, et lui procurent cet heureux calme de l'âme si favorable à l'essor de l'imagination. Mais dans nos climats brumeux, *cœlum nebulis fœdum,* selon l'expression de Tacite, il faut lutter sans cesse contre les intempéries de l'atmosphère; dès lors l'intelligence perd la moitié de sa force. Cette lutte est presque toujours au désavantage des hommes éminemment impressionnables, souvent réduits à un état d'énervation musculaire. L'observation médicale en fournit des preuves chaque année dans nos grandes villes. Le froid, l'humidité, les brouillards, les vents impétueux, les rapides changements de température, les pluies abondantes, des hivers sans fin, des étés incertains, orageux, des exhalaisons malsaines, quels ennemis pour un organisme délicat, nerveux, irritable, souffrant, épuisé! Aussi, voit-on la plupart de ces êtres débiles, éprouver à chaque instant de violentes secousses, des maladies plus ou moins graves, dont la cause remonte presque toujours à l'état de l'atmosphère. Dans les grandes chaleurs de l'été, la sensibilité s'exalte, mais la contractilité diminue; voilà pourquoi, dans cette saison, les organes digestifs manquant d'énergie et de vigueur, on est prédisposé aux flux de ventre, aux dyssenteries, aux cholérines, etc. L'état atmosphérique agit également sur l'intelligence; il y a vraiment des jours où l'esprit ne sent pas juste : *sapiens dominabitur astris.* Les pensées quelquefois faciles, abondantes, s'arrêtent tout à coup, les sources de l'imagination s'ouvrent et se tarissent d'après les degrés du baromètre ou du thermomètre. L'arrivée des équinoxes ou des solstices influe plus qu'on ne croit sur les chefs-d'œuvre des arts, sur les affections, les événements de la

vie, les catastrophes politiques [1]. Demandez aux poëtes, aux artistes, à tous les penseurs, si chez eux, un vif sentiment d'énergie, d'alacrité qui fait désirer le mouvement, l'action, le travail, ou bien un certain état de langueur, de malaise inconnu, indéfinissable, ne se lient pas à l'état atmosphérique. Il est probable que l'électricité, ce puissant agent de la nature, joue ici un rôle important. La polarité électrique de l'atmosphère, correspond sans doute à la polarité *électro-vitale* de chaque organe, et dans certaines circonstances; mais la science ne peut en établir les rapports, car *l'armature* de la fibre vivante nous est inconnue; nous ignorons quels sont les organes *idio-électriques* et ceux qui sont *analectriques,* puis les *maxima* et les *minima* des degrés d'électrisation de chaque organe.

Posons donc en principe qu'un climat tempéré, une saison douce où règne le *sibilus auræ tenuis* de l'Écriture, un air pur, toujours renouvelé, constituent non-seulement la première des jouissances physiques, mais une des conditions indispensables de la santé. Si les circonstances le permettent, que le médecin se hâte de conseiller le séjour à la campagne aux personnes faibles et d'une vive sensibilité, dont l'exaltation immodérée, les jouissances, les travaux, les passions, les maladies ont usé, dévoré la vie. Elles y trouveront deux biens inappréciables, la paix et la santé. Car, retremper le corps et rasséréner l'âme, voilà le double but qu'on y obtient presque toujours. La pureté de l'air, l'aspect de la verdure, et aussi ce charme mystérieux de la campagne, auquel nul homme, quelque besoin qu'il se soit fait de la vie active des cités, ne se soustrait jamais entière-

[1] L'histoire rapporte que le chancelier de Chiverny avertit le président de Thou que si le duc de Guise irritait l'esprit d'Henri III, pendant la gelée, qui le rendait furieux, il le ferait assassiner, ce qui arriva en effet le 23 décembre 1588.

On sait toute la part qu'avaient les saisons sur le génie de Milton et sur ses travaux.

« Il me semble que j'ai l'esprit fou dans les grands vents. » (Diderot.)

« Je suis toujours plus religieux un jour de soleil. » (Byron.)

L'influence de la lumière et de la chaleur solaire était surtout très-remarquable sur l'auteur de *Gil Blas,* à une époque avancée de sa vie. Il s'animait par degrés, à mesure que le soleil approchait du méridien; il semblait avoir conservé la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, la vivacité de son imagination; mais au déclin du jour, l'activité de son esprit et de ses sens diminuait graduellement, et il tombait bientôt dans une sorte de léthargie qui durait jusqu'au lendemain. (*Biographie universelle,* article LESAGE.)

ment, prédisposent déjà au bien-être. Le repos de la nature a je ne sais quoi qui se communique à l'esprit; dès lors se calme cette irritation habituelle, cette impatience maladive, propres à ceux qui exercent fortement l'intelligence. Un certain apaisement des troubles du cœur se manifeste; la sensibilité y est moins excitée, moins provoquée; si les passions grondent encore, elles y perdent certainement de leur ardeur, de leur âpreté; il semble qu'on y parle de ses ennemis avec moins de ressentiment, de la chose publique avec plus de sang-froid, de la fortune avec plus d'indifférence. On ne voit plus que dans le lointain, ces formes menteuses, ces anomalies sociales, véritable tourment journalier pour certains esprits. L'économie participe bientôt à cet état de bien-être, ou plutôt la santé s'améliorant, il y a plus de satisfaction morale. Les organes gagnent de la force, du mouvement, de la plénitude d'action; les nerfs se détendent pour ainsi dire, le cerveau s'épanouit, le sang se rafraîchit, la transpiration est plus égale et plus active; le corps devient agile, vigoureux; on le sent imprégné de chaleur et de lumière, pénétré de cette puissance électrique dont les irradiations actives entraînent, assemblent et divisent les éléments. La santé a passé dans le sang avec l'atmosphère où l'on est plongé et dont on se sature. Enfin, ce temps semble moins rapide, la vie plus permanente; on vit plus, on vit mieux, on vit pour ainsi dire de sa propre vie, car le principe en est rallumé et doucement activé. Quant à moi, j'en ai vu d'étonnants effets; et je ne balance pas à dire de la campagne, ce que Sydenham pensait de l'équitation, que si un médecin pouvait faire un secret de ce moyen de guérison, sa fortune et sa célébrité seraient bientôt immenses. Aussi un habile docteur à qui l'on demandait le meilleur moyen de se bien porter, répondit : C'est de se tenir en plein air aussi longtemps qu'on le peut sans fatigue.

Cependant, pour retirer du séjour à la campagne tout le bien qu'on en attend, plusieurs précautions sont indispensables. La première est de bien choisir le lieu d'habitation, c'est-à-dire, que l'air y soit pur, car son altération le rend de moins en moins propre à la sanguification, et ce *pabulum vitæ,* comme dit Hippocrate, devient alors un *aliment* de mauvaise qualité, aliment dont on se nourrit cependant à chaque instant, à chaque seconde. Il faut encore que l'habitation soit exposée à l'influence solaire; rien de mieux pour la santé que cette influence, car, selon le proverbe italien, « où le soleil

n'entre pas, le médecin entre. » Faut-il admettre que les rayons solaires modifient les qualités de l'air, en rendant l'oxygène plus assimilable à notre organisme, ou bien encore que la lumière agit alors fortement et imprègne l'économie de principes vivifiants? Peu importe; l'essentiel est que l'air soit pur; le reste donné au luxe est indifférent. Petit jardin, simple chaumière, selon le vœu d'Horace, sont infiniment préférables à un château dans un pays humide et insalubre. L'humidité surtout, soit chaude, soit froide, selon le climat, est la pire chose qu'il y ait, la plus incompatible avec la santé, surtout quand la constitution est délicate. Le malheur est qu'on ne voit plus ces appartements élevés dans lesquels nos pères respiraient à pleins poumons. L'air et la lumière ne se distribuent plus qu'au mètre et au centimètre. Dans ces nouvelles maisons tout est sacrifié à la spéculation, à un comfort intérieur, mesquin et petit, qui arrange et divise la vie par compartiments, comme si on habitait un nécessaire de voyage.

La seconde précaution est d'exercer modérément le corps et d'abandonner tout travail de tête. A quoi bon d'aller aux champs, si l'on emporte avec soi les livres et les soucis, si l'ambition, si les tracas de la vie sociale, vous poursuivent sans cesse, si l'on ne veut pas vivre pour vivre, pour savourer la volupté du repos.

La troisième enfin est de prolonger son séjour à la campagne le plus possible. La complète aération du sang, le besoin de mettre en rapport la température atmosphérique et la température organique, n'ont de résultat salutaire qu'à la longue. Selon Thompson, il faut chaque jour à chaque individu 18,864 décimètres d'air atmosphérique, et cette dose doit être respirée assez longtemps pour influer sur l'économie. La nécessité l'exige-t-elle? eh bien, revenez aux travaux de l'esprit, mais modérément, en les interrompant par ceux de la campagne. La vie rurale et littéraire tout à la fois est peut-être ce qu'il y a de mieux pour l'homme. Voilà le seul moyen d'être *raisonnablement* heureux, puisque c'est là tout ce que la sagesse nous permet d'atteindre ici-bas.

Toutefois, lorsque l'hiver se fait sentir, il faut regagner la ville, à moins qu'on ne soit déterminé à habiter les champs. Dans ce dernier cas, on doit éviter le froid avec beaucoup de soin. Toutes les qualités extrêmes sont nuisibles aux personnes délicates et nerveuses, mais le froid par-dessus tout. Ce fut à la suite d'un froid rigoureux que Beethoven perdit l'ouïe. Le froid est l'ennemi des nerfs, vérité presque

aussi ancienne que la médecine. Une température basse, fait non-seulement une impression douloureuse sur la peau, mais elle engourdit et paralyse les extrémités nerveuses; elle arrête le mouvement excentrique cutané, de là des stases sanguines, des maux de tête, des oppressions, des crachements de sang, des inflammations plus ou moins intenses, etc.

Le monde ambiant et l'intervention de ses modifications, comprend aussi les mouvements de l'atmosphère. Les vents, leur direction, leur violence, les corpuscules qu'ils transportent, leur température, doivent être pris en considération. On sait tous les effets du *plumbeus auster* sur l'économie. Il n'est pas jusqu'aux simples courants d'air, aux vents coulis si dangereux et si perfides dans certaines occasions, qui ne méritent également une exacte surveillance. Mais, dira-t-on, faut-il vivre dans d'éternelles précautions? Lebegue de Presle, ce médecin ami de Rousseau, compte jusqu'à 527 accidents qui peuvent arriver dans un seul jour; comment les éviter? Mieux vaut cent fois ne pas s'en occuper, et se laisser aller au gré du destin. Sans doute, si votre constitution est robuste, inattaquable: encore ne sais-je; mais si elle est faible, vous souffrirez, vous languirez, vous succomberez. Or, c'est aux faibles principalement que cet ouvrage est consacré. Leur but doit être non-seulement d'éviter les maux, mais encore de fortifier leur constitution. Je le répète, un des meilleurs moyens pour y parvenir, est le séjour et le travail à la campagne. Ce goût se répand aujourd'hui de plus en plus, et les médecins y applaudissent; grand nombre de personnes fuient les villes, où on est si avare d'air, d'espace, de lumière et de liberté. Cependant il reste encore beaucoup à désirer. On fait mille objections plus ou moins fondées pour éviter l'emploi de ce puissant moyen hygiénique. Une des principales est le défaut de fortune; cet obstacle n'est souvent que trop réel, mais avec des goûts simples, des désirs modérés, on l'écarte avec facilité. Il est plus certain que de malheureux gens de lettres attachés à la glèbe administrative, à l'enseignement, à des emplois, à des travaux indispensables, sont condamnés à respirer la méphitique atmosphère des villes. Qu'ils s'échappent donc le plus possible, qu'ils rompent leurs liens, qu'ils aillent aux champs secouer la poudre des bureaux, ou déposer le joug académique; ils y trouveront une inexprimable douceur à respirer sans contrainte. *Printemps et liberté!* s'écriait Volney, aussitôt que les premiers beaux

jours se faisaient sentir. « Il m'arriva, une fois, à Compiègne, dit Marmontel (*Mémoires*), d'être six semaines au lait pour mon plaisir et en pleine santé. Jamais mon âme n'a été plus calme, plus paisible, que durant ce régime. Les jours s'écoulaient avec une égalité inaltérable; mes nuits n'étaient qu'un doux sommeil; et après m'être éveillé le matin pour avaler une ample jatte du lait écumeux de ma vache noire, je refermais les yeux pour sommeiller encore une heure. La discorde aurait bouleversé le monde, je ne m'en serais point ému. » Eh bien! il est des hommes que ce bonheur ne séduit nullement; ils préfèrent le réduit enfumé, la rue bourbeuse qu'ils habitent, aux grandes scènes de la nature, aux jouissances un peu paresseuses de la contemplation. Vivre dans une atmosphère attiédie, tempérée, respirer le parfum des fleurs, humer la fraîche rosée, l'air pur et vif du matin, se laisser doucement aller au courant de ses pensées, *rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers,* éprouver, en un mot, ce je ne sais quoi qui fait le charme de la vie champêtre, est pour eux le premier des plaisirs insipides. Ils aiment mieux le tracas de la ville, le bruit et le mouvement, les agitations, les intrigues de coteries, en un mot, ils ont besoin de la foule. Ils ne s'aperçoivent point si la nature est riche et féconde, si le ciel est pur, si les fleurs répandent leur parfum; le théâtre de la vie humaine, vu de près, dans sa réalité, où quelquefois ils prennent un rôle dans la pièce, est le seul moyen d'embellir leur existence. Racine aimait peu la campagne; il a vécu de longues années, rue des Maçons et dans la triste rue des Marais, au faubourg St.-Germain. On sait que Mme de Staël avait aussi le mal de la capitale; en exil sur les bords de la Loire, que de fois n'a-t-elle pas regretté le ruisseau de la rue du Bac; elle aurait préféré, disait-elle, cent louis de rente, rue Jean-Pain-Mollet, à Paris, à cent mille livres à Copet. Mais que dire de ceux que la chaîne de l'ambition enlace de toutes parts? Jamais ils ne comprennent ce bonheur paisible de la campagne, cette quiétude de situation qui se communique à la pensée, aux sentiments, aux organes, aux nerfs, au sang, aux muscles. Il y a un art d'exister avec soi-même, et cet art, ils l'ignorent entièrement. C'est une belle chose, disent-ils, que la tranquillité, mais l'ennui est de sa famille; en effet, quand on vit habituellement dans un tourbillon de passions et d'idées irritantes, on ne s'aperçoit guère si la nature est riche et féconde, si l'air est doux, le ciel pur. Un homme d'État ambitieux et maladif me l'avouait

naïvement. Quand je suis à la campagne, disait-il, je me sens mieux, je respire à merveille, mon cœur est *desserré*, selon le mot de Mme de Sévigné, mais le démon de l'ambition me presse nuit et jour de son aiguillon. Il faut que je retourne m'enivrer de pouvoir, largement m'abreuver à cette coupe de mensonges et de déceptions.

Il est pourtant des individus qu'un médecin doit éloigner des solitudes de la campagne. Ce sont les imaginations ardentes, exaltées, les sensibilités romanesques, dont les sympathies inépuisables, la soif inquiète d'émotions et d'enthousiasme ne sont jamais satisfaites. Ces individus se font un monde à eux, et souvent leur esprit se perd dans l'immensité de l'univers, en voulant le comprendre et le mesurer. Il y a ici une fermentation cérébro-intellectuelle dont on doit beaucoup se méfier. Il est urgent de leur interdire les lieux solitaires, qu'ils recherchent si avidement, bien plus encore si le climat est irrégulier, le terrain bouleversé, les sites alpestres. C'est à eux de craindre le *fond des bois et leur vaste silence,* car la brûlante pensée qui agite leur cerveau, bien loin de se calmer, y acquiert au contraire la plus énergique activité. Éloigner d'eux-mêmes de tels malades, rompre la série d'idées qui les entraîne et les absorbe, enlever le trop plein du cerveau, de l'intelligence, voilà l'indication à remplir. Quant aux moyens, un travail matériel soutenu, des occupations graves, une certaine complication de choses positives, d'affaires instantes, journalières, sont le régime le plus convenable. Le monde, ses folies, ses distractions à la fois étourdissantes et insipides, auraient peut-être plus d'efficacité encore; mais comment faire entendre cette vérité à des hommes qui précisément ont pris le monde en aversion? Cette difficulté est souvent insurmontable pour le médecin philosophe.

ARTICLE II.

RÉGIME ALIMENTAIRE.

Ex alimento robur, ex alimento morbus.
— HIPPOCR. —

Une vérité depuis longtemps non contestée, c'est le mauvais état de l'estomac des personnes nerveuses, irritables, exerçant fortement l'intelligence. J'ai déjà dit qu'en vertu de la loi posée précédemment

(*voyez* 1re partie, page 56), la cause de cette disposition organique se trouvait, d'une part, dans le défaut de *contractilité* dans tous les tissus, notamment du canal digestif; de l'autre, dans l'excès de *sensibilité* des viscères, excès toujours entretenu par la continuelle tension des forces cérébrales. La puissance digestive est presque toujours en raison inverse de la puissance intellectuelle.

Cependant l'estomac est le protecteur de la santé, et cette dictature gastrique a lieu dans tout le cours de l'existence. Un ancien n'a-t-il pas appelé ce viscère le *père de famille?* Ajoutons que par la digestion et l'effort du mouvement vital qui en est la suite, chaque jour est pour ainsi dire une vie différente et renouvelée. Puisse donc tout homme dont la contention d'esprit est devenue une habitude, un besoin, ne pas perdre de vue l'importante remarque que nous faisons ici! Quelques penseurs ont à cet égard une utile prévoyance; mais le grand nombre néglige les plus simples règles d'hygiène, et presque tous se plaignent de leur estomac, des angoisses d'une digestion pénible et incomplète. Très-peu savent apprécier l'inestimable valeur d'un estomac sain, à moins que la santé ne soit tout à fait perdue; mais alors, vœux inutiles! regrets superflus! Sont-ils jeunes, l'insouciance est complète; d'ailleurs, la fortune contraire les oblige à des privations souvent cruelles, la jeunesse supplée à tout. Plus âgés, ils ignorent ou feignent d'ignorer que l'art de la cuisine n'est que l'art de *s'indigérer* le plus souvent possible, surtout pour l'artiste ou l'homme de lettres. Leurs occupations mêmes aident beaucoup à ce funeste résultat. Après un repas, souvent copieux, un doux repos, un exercice léger, la tranquillité de l'esprit, seraient indispensables pour faciliter la digestion; point du tout : le temps presse, l'heure s'avance; c'est un ouvrage qu'on a hâte de finir, un poëme qui languit, un article de journal ou de dictionnaire qu'on attend, un discours de commande, un tableau négligé qu'on veut avancer, des épreuves à corriger, une correspondance à faire, etc., c'est le moment d'une inspiration qu'on croit heureuse, une idée qu'on ne veut pas laisser échapper. Dès lors on se remet au travail, on se laisse emporter au charme de produire. Ce genre d'excès a lieu d'abord impunément quand on est jeune, que la santé est d'ailleurs bonne; on ne se trouve pas plus mal de ce régime; on sourit même des avertissements du médecin, si par hasard on lui en parle. Il est probable que les miens n'auront guère plus de succès. Cependant quelques légers accidents se manifestent tôt ou

tard; ils disparaissent avec facilité; ils reviennent ensuite avec plus d'intensité. On observe alors des dégoûts, des pesanteurs, des tiraillements à l'estomac, un appétit irrégulier, des coliques, une disposition hémorroïdaire, des flatuosités importunes, une sorte de malaise abdominal indéfinissable. Tantôt de sourdes inflammations détruisent l'organisation de l'estomac, en se propageant jusqu'au foie; tantôt des inflammations, des gastralgies à divers degrés, des crampes d'estomac, irritent et fatiguent ce viscère; les digestions restent pénibles, incomplètes; il y a alternativement diarrhée ou constipation : enfin, après de longues souffrances et quelques intervalles de mieux, il arrive tel symptôme qui annonce une irrémédiable lésion de l'appareil digestif. Quelle existence! A quoi servent un nom, la fumée de la gloire, les hautes qualités des l'esprit? Y a-t-il compensation? Voltaire ne le croyait pas, car en parlant du président Hénault, comblé des dons de la nature et de la fortune, il ajoutait : *Mais il n'a rien, s'il ne digère.*

Ce qu'il y a de déplorable, c'est que les infirmités, vengeresses de la raison et de la nature, ne surgissent pas sur-le-champ; on n'acquiert pas distinctement ici la notion corrélative de la cause à l'effet. La jouissance est présente, et le mal absent, preuve certaine que le médecin a tort, qu'il exagère, qu'il surfait sans cesse. Tout le monde n'a pas les yeux d'Addison, qui voyait la goutte, la fièvre, l'hydropisie en embuscade sous chaque plat.

Il faut bien se persuader néanmoins que le grand œuvre de la digestion, la transsubstantiation alimentaire, est une opération importante, complexe, réclamant l'activité pleine et entière des forces digestives, à partir de la mastication, qui en est le premier acte, le commencement d'animalisation de l'aliment; en un mot, qu'il s'agit d'une fonction qui tient radicalement aux forces de l'économie puisqu'elle en est la source. La matière *viable* que l'organisme extrait de la matière inerte ne s'obtient que par une énergie complète de l'appareil intestinal; c'est donc sur cet appareil qu'il faut constamment veiller : mais la plupart des gens de lettres, des artistes, des hommes d'État, etc., malgré leur supériorité, s'abandonnent ici, comme en beaucoup de choses, à leur train de vie ordinaire, ou à l'impulsion générale que donne la mode. Quelques-uns affectent maintenant une excessive sobriété; ils sont abstèmes, ne boivent que de l'eau et ont horreur d'un bon repas. Rien de mieux pour un esprit que de se faire esprit

le plus possible ; mais tout en évitant un excès, ne tombe-t-on pas dans un autre? Les forces de l'estomac, en général, ont besoin chez eux d'être soutenues ; il faut exciter modérément l'appareil digestif et les vaisseaux absorbants de cet appareil, vaisseaux si énergiquement nommés *racines intérieures* par Boerhaave. Un régime aqueux, trop ténu, non substantiel, produit, entretient et augmente l'atonie, la susceptibilité du canal alimentaire. Pendant l'épidémie du choléra-morbus qui éclata à Paris, au printemps de 1832, plusieurs gens de lettres adoptèrent un plan de vie cénobitique, dont on avait beaucoup de peine à leur démontrer le danger. Cependant le plus grand nombre, comme les gens du monde, penche en général vers l'excès contraire. N'a-t-on pas fait de la gourmandise une science politique et philosophique, science qui a ses préceptes et ses règles? Un célèbre gastronome n'a-t-il pas posé en principe « qu'on a laissé la *faim* au vulgaire, parce qu'elle est funeste à l'art, en s'accommodant de tout, et qu'on s'est réservé l'*appétit*, qui appelle la science à son secours pour être stimulé. » Dégradant sybarisme! honteuse gastrolâtrie! d'autant plus perfide que l'âge n'en corrige pas, qu'elle se cache même sous certaines formes agréables et de bon ton. De gaieté de cœur, le plus spirituellement du monde, on s'inocule le germe d'affreuses maladies, dont la moindre est une obésité fatigante qui engourdit les facultés, obscurcit l'âme en rendant plus épais les murs de sa prison. Le gros ventre fait le gros entendement. En effet, dit Vaughan, comment croire que les vapeurs qui s'élèvent d'une grosse et vaste panse ne forment point un brouillard de stupidité entre le corps et la lumière de l'esprit [1].

Le calcul en a été fait : un homme opulent, enclin à la bonne chère, prend quarante fois plus d'aliments qu'il n'en a rigoureusement besoin. Il faut le croire, la nature comme la fortune fait aussi des ingrats. Comment ne pas la remercier chaque jour qu'on est exempt de maladies après de tels excès? car rien ne prédispose aux maladies comme un état continuel de plénitude et d'ingurgitation abdominale. Quant à moi, je ne cesserai de redire aux personnes dont la santé est l'objet

[1] Il y a pourtant des exceptions, parmi lesquelles il faut compter Diderot. Malgré la fougue de son imagination et les travaux de la méditation, son embonpoint était passable. On sait que Marivaux en ayant fait la remarque à une dame, celle-ci lui répondit : « En effet, ces philosophes ne ressemblent pas mal aux bécassines, qui s'engraissent dans les brouillards. »

de cet ouvrage, le judicieux principe de Sanctorius : *Qui comedit magis quàm oportet, alitur minus quàm oportet.* (*Aph.* 54.) Elles éviteront non-seulement, par une sobriété conforme à leur estomac, une foule de maux, mais les facultés de l'intelligence se maintiendront en activité. C'est un vieille et excellente maxime, toujours répétée par le bon sens, la philosophie et la médecine, que la tempérance est la mère nourrice du génie. Les muses sont chastes, ajoutez encore qu'elles sont sobres. Cette tempérance a pour but et pour effet de rendre la tête froide, les idées nettes et le jugement sain. La faculté de l'aliment passe au cerveau, a dit un ancien, vérité répétée depuis par le médecin Lancisi : *Quale est alimentum, talis est chylus; qualis chylus, talis sanguis, qualis tandem sanguis, tales sunt spiritus.* Il y a ici un enchaînement de causes physiques et morales dont on ne peut nier l'influence. « Jamais homme aymant sa gorge et son ventre, ne fist belle œuvre. » (Charron.) Que des gens d'esprit proclament en riant *Gasterea* pour une dixième muse, on le conçoit, mais qu'ils se gardent de sacrifier sur ses autels; autrement les maladies arrivent promptement, et la gloire s'enfuit. La vie n'est pas longue, quand on ne vit que d'indigestions. L'historien Mézerai en faisait naïvement l'aveu; la goutte qui le tourmentait si fort lui venait de la *feuillette* et de la *fillette.*

Toutefois le reproche ordinaire ne manquera pas ici. Faut-il avoir sans cesse la balance à la main, doser son pain et son vin, compter ses morceaux? Voudriez-vous, dira-t-on, renouveler la loi de Sparte, qui imposait une amende quand l'embonpoint dépassait une certaine mesure? A Dieu ne plaise! la médecine, comme la sagesse, est un guide et non pas un tyran. Toutefois il est des règles générales qu'aucun individu n'enfreint jamais impunément, le lecteur en jugera. Voici les principales :

1° Connaître exactement la force, l'énergie, les répugnances, les prédilections, et, j'ose le dire, les *caprices* de son estomac. Une expérience journalière et réfléchie doit éclairer sur ce point important. Manger ce qu'on digère bien, rejeter ce qui incommode, voilà la règle suprême, le sommaire de tous les préceptes, ce qui nous débarrasse d'une foule de détails qui encombrent les traités d'hygiène.

2° Apaiser la faim, et ne jamais l'irriter : ah! que de maux ce simple et court précepte, bien observé, éviterait à l'humanité!

3° Que la quantité d'aliments soit toujours proportionnée à la

puissance digestive. La force organique est d'autant plus active, qu'elle s'exerce sur une moindre quantité de matière; c'est-à-dire qu'elle agit en raison inverse des masses; ce que l'estomac ne peut pas digérer est un véritable poison.

4° Manger de peu et peu; c'est le régime philosophique par excellence, car les béatitudes gastronomiques se payent trop cher. Cependant il faut toujours avoir égard à la disposition particulière de son estomac. Louis Cornaro avait fini par une sobriété telle, qu'il ne mangeait plus à chaque repas qu'un jaune d'œuf; *encore*, dit sa petite-nièce, en faisait-il à deux fois sur la fin de sa vie. Mais Lessius et autres imitateurs du célèbre Vénitien ne purent jamais supporter un pareil régime [1]. Au reste, tout est relatif, bien qu'on ne doive jamais trop solliciter l'estomac. Ici comme ailleurs, il faut *se contenir* et *s'abstenir*, triste lot de la philosophie, mais qui éloigne bien des maux.

5° Gardez-vous de confondre l'appétit de l'estomac avec l'appétit du palais; ce dernier n'est que trop souvent factice. Ce qui plaît au goût, ce qui flatte la sensualité est parfois très-dangereux à l'estomac. Le *quod sapit, nutrit*, est un chant de sirène dont il faut se méfier. La bonne cuisine a cela de dangereux, qu'elle fait trop manger; or, l'écueil est ici bien près de la volupté.

6° Éviter toute distraction forte, importune, pendant le repas. Convive aimable et gai, soyez à votre aise; éloignez toute idée pénible; ce que l'on mange au sein de la joie produit à coup sûr un sang pur, léger et nourrissant; que le poison de la vanité ne gâte pas les mets les plus sains; mais surtout laissez voguer en paix le vaisseau de la chose publique.

7° Consulter le besoin et l'habitude pour le nombre des repas. En général, pour bien digérer, il faut que l'estomac ait complétement achevé la digestion du repas précédent. Cependant je remarque que les estomacs faibles, délicats, ont besoin de manger peu et souvent; ce qui prouve la fausseté de ce vieux dicton : *Semel comedere, angelorum est; bis eodem die, hominum; frequentiùs brutorum.*

8° Faire un choix d'aliments convenables, sans exclusion, rafraîchissants, calorifiants, légers, substantiels, toujours selon la tolé-

[1] On sait que Cornaro publia quatre traités de diététique. Il écrivit le premier à l'âge de quatre-vingt-six ans, le second à quatre-vingt-huit, le troisième à quatre-vingt-dix, et le quatrième à quatre-vingt-quinze.

rance gastrique. Encore une fois, l'aliment qu'on digère le mieux est le meilleur. Qu'est-ce que la digestion? c'est une fonction qui consiste dans l'affinité de *soi pour soi*, dans l'attraction des éléments similaires; c'est la reproduction des organes par la puissance même de leur action. Or, ce qu'il y a de mieux est de s'abandonner à l'instinct de l'estomac, quand du reste cet organe est sain, bien constitué. « Les fraises et la crème me rendent triste, » dit Mme Dudeffand; dès lors elle se gardait d'en manger [1].

9° Le besoin une fois satisfait, la borne est posée, l'excès se trouve au delà : il faut même, dans certains cas, avoir le courage d'*immoler son appétit* à sa santé. Si vous gorgez l'estomac, si vous le condamnez sans cesse à de rudes épreuves, il y aura une réaction éminemment à craindre. Les dîners de Platon, comme on sait, étaient fort médiocres le jour même, mais le lendemain on les trouvait délicieux. J'aime ce proverbe arabe : « La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit la santé et le calme. »

10° Si par circonstance on mange plus qu'on ne doit, il faut se restreindre les jours suivants. John Saint-Clair fait mention d'un homme de lettres très-distingué qui, étant obligé de passer de temps en temps quelques semaines à Londres, se trouvait toujours incommodé des grands repas auxquels il était invité; il imagina d'y remédier en se faisant une règle de jeûner tous les dimanches, et de ne prendre ce jour-là d'autre nourriture qu'un œuf poché, ce qui lui réussit. L'empereur Vespasien faisait diète *un jour* par mois; c'est une excellente coutume.

Je finirai ces préceptes très-généraux, en faisant observer que beaucoup d'hommes studieux, méditatifs, poëtes, artistes, etc., ont quelquefois un appétit assez vif, tandis que la digestion est ensuite laborieuse : cela provient du défaut d'équilibre entre la sensibilité de l'estomac et la tonicité contractile de ce viscère. La première, souvent exagérée, donne le sentiment de la faim, tandis que la véritable puissance digestive réside dans la seconde. Il en est de même pour les convalescents; la force de leur estomac ne répond jamais au tourment

[1] Le choix des aliments est d'autant plus important que les plus petites quantités répétées influent à la longue sur l'économie. Par exemple, un médecin a calculé que celui qui avale dans la journée trois gros de sel de cuisine, en a introduit dans son corps plus de huit livres au bout de l'année; à soixante ans il en aura employé sept cent vingt livres. Ainsi rien n'est indifférent sous ce rapport.

de leur appétit. Il faut se garder ici du *latrantem stomachum* dont parle Horace.

Ce que nous avons dit de la nourriture, en général, peut s'appliquer aux boissons alimentaires. Celle dont l'estomac s'accommode le mieux doit être préférée aux autres, et les goûts sur ce sujet sont infiniment variés. Cependant il en est une que nous ne pouvons passer sous silence, c'est le *café*.

A ce mot de *café*, je ne sais quel souvenir confus d'idées riantes, de sensations agréables, vient doucement agiter l'imagination des penseurs [1]. Selon eux, que peut-on penser, que peut-on écrire sans cette liqueur active, exhilarante, qui excite le cerveau, fait fermenter les idées, et laisse en paix la raison? C'est par elle seule que, *sans ivresse,* on se croit heureux; aspirer son doux et délicieux arome est déjà une jouissance. J'ai connu un homme d'esprit qui, à l'aspect d'un tableau de maître, ou en lisant de beaux vers, s'écriait avec transport : « Cela sent le café ! » Personne n'ignore combien les poëtes ont célébré cette délectable boisson, et l'hyperbolique qualification de *liqueur intellectuelle* qui lui fut donnée. Quelques médecins ont même partagé cet enthousiasme. Barthez disait du café, qui l'échauffait : « Il me *débêtise*. » Zimmermann ne pouvait s'en passer, et par modération, il n'en prenait que quatre tasses par jour : mais aussi quelle santé! quelle fin! Le malheur est que l'habitude une fois prise, on ne peut plus s'en passer, malgré les maux qu'on en ressent et qu'on cherche à déguiser. Les Indiens disent de l'eau-de-vie : « C'est *boire du feu ;* » ce feu brûle leurs entrailles, cependant ils continuent d'en avaler.

Depuis Fontenelle, on répète par moquerie que le café est un poison lent. Eh bien! qu'importe qu'il soit lent, si c'est un poison en effet. Son mode d'action est certainement, infailliblement celui d'un poison, toutes les fois qu'il n'est pas en rapport avec une organisation

[1] Rousseau dit à Bernardin de Saint-Pierre, en traversant les Tuileries, où l'on sentait une odeur de café : « Voici un parfum que j'aime beaucoup; quand on en brûle dans mon escalier, j'ai des voisins qui ferment leur porte, moi j'ouvre aussitôt la mienne... C'est tout ce que j'aime des choses de luxe, *les glaces et le café.*» Voltaire, Frédéric II, Napoléon, une foule d'hommes célèbres, ont fait excès de café. Écoutons ce dernier, déjà malade, et consultant le docteur Arnott : « Le café fort, et beaucoup, me ressuscite. Il me cause une cuisson, un *rongement* singulier, une douleur qui n'est pas sans plaisir. J'aime mieux souffrir que de ne pas sentir. » (Extrait de pièces, etc., t. 4, p. 414.)

donnée. On ne saurait nier que le café soit, en général, un stimulant énergique du système nerveux, qu'il active la circulation, qu'il échauffe le sang, qu'il le détermine au cerveau, qu'il agite, qu'il produit l'insomnie, qu'il irrite l'estomac et ôte l'appétit, qu'il occasionne des tremblements, qu'il maigrit, etc.; en un mot, qu'il excite les forces, mais ne les répare pas. Demandez maintenant s'il est un poison ou non. Son effet principal est de pousser à l'extrême la constitution nerveuse et d'affaiblir l'énergie musculaire. C'est là son danger, et danger d'autant plus perfide, qu'on ne l'aperçoit pas. On l'a déjà dit, le café tue en caressant. Quelquefois, cependant, il produit sur les nerfs une action immédiate et bizarre, une sorte d'anomalie de la sensation. « Lorsque j'ai pris beaucoup de café, disait le philosophe Lichtenberg, je m'effraye de tout, et même de certains bruits, avant de les entendre. Nous avons donc d'autres organes de l'ouïe que les oreilles. » On répond que l'habitude neutralise les mauvais effets du café; ne peut-on pas en dire autant du vin, des liqueurs fortes? et cependant l'expérience démontre le contraire. Puis viennent les citations de personnes qui ont vécu longtemps en prenant du café. Certes, il ne serait pas difficile non plus de trouver de vieux ivrognes. D'ailleurs, il faudrait également nombrer les personnes qui ont succombé à la suite de ces divers excès, établir des termes de comparaison, des tables de longévité, etc. Cependant, la vraie médecine n'étant point absolue, ne bannit pas entièrement l'usage de la fève de Moka. Il est même certains tempéraments qui se trouvent bien de son emploi : ce sont les personnes lymphatiques, disposées à l'obésité, ayant besoin d'excitants artificiels. Si donc votre esprit est naturellement engourdi, paresseux, enfoncé dans la graisse, noyé dans la sérosité, excitez-le par le café, puisez vos inspirations dans ce dangereux Hippocrène. Mais, au nom de votre santé, éloignez de vos lèvres la coupe enchanteresse, si la nature vous a doué d'une organisation irritable, nerveuse, vibratile, si l'imagination est inflammable, bien plus encore quand il y a tendance aux congestions sanguines cérébrales, disposition hémorroïdaire, susceptibilité gastrique, etc. Plaignons du reste le penseur qui a besoin de ce stimulant artificiel : à coup sûr son esprit manque par lui-même de vigueur et d'étendue. Les grands hommes de l'antiquité ne connaissaient pas le café, et cependant leur puissant génie a-t-il failli? ne sont-ils pas encore nos guides et nos modèles?

ARTICLE III.

BAINS, SOINS DE PROPRETÉ, VÊTEMENTS.

La propreté est une demi-vertu.
— S. Aug. —

Zacharie Platner a fait autrefois un petit traité intitulé : *De morbis ex immunditiis.* (Leipsick, 1731.) Et il faut avouer que ce livre pouvait encore être utile à cette époque, aux savants et aux érudits. Maintenant, les choses ont bien changé ; rien n'est plus rare aujourd'hui que ces *cuistres noircis d'encre et coiffés de poussière,* dont Voltaire se moquait à bon escient. Des habits propres, même élégants, du linge fin, l'usage des bains, des soins de propreté, et même un luxe très-recherché, distinguent nos savants de ceux des siècles précédents, et il faut les en féliciter [1].

L'usage des bains surtout, devenu plus général, a influé d'une manière très-avantageuse sur le bien-être physique des hommes fatigués par les contentions de l'esprit. Ils y ont trouvé le triple avantage de la propreté, de calmer l'irritation nerveuse qui leur est particulière, enfin de tempérer la chaleur du sang. Ce dernier effet est d'autant plus certain, que si l'on en croit Falconnet, une personne plongée dans un bain pendant une heure, absorbe à peu près trois livres d'eau. Les bains sont donc très-salutaires ; mais, comme il arrive toujours, on a donné dans l'excès, en voulant faire des bains ordinaires une panacée universelle. Un docteur a été même jusqu'a prétendre qu'à force d'amollir, d'assouplir les organes, de rendre les ressorts de l'économie pliants et doux, les bains tièdes pourraient tripler la durée de l'existence. Je ne sais même si le mot *immortalité* n'est pas venu errer sous sa plume ; car la fable du rajeunissement d'Éson par Médée a été regardée comme une allégorie indiquant les

[1] Mais en cela comme en toutes choses, il y a encore des exceptions. Le marquis poëte de Ximenès, mort à Paris, il y a peu d'années, en était une des plus remarquables. Il avait toujours une toilette plus que négligée. Rencontrant un jour le comte de Thiars, il lui fit part de son indécision sur la manière dont il ferait mourir un de ses héros tragiques. « Je le sais bien, moi, reprit le comte, en affectant de se boucher le nez, vous l'approcherez, et vous l'empoisonnerez. »

bons effets des bains dans la vieillesse. De quoi n'abuse-t-on pas? La vérité est que le bain, comme tout modificateur de l'économie, est nuisible ou salutaire selon les circonstances. En général, un des grands inconvénients des bains est de rendre la peau, en la décalorisant, très-impressionnable aux influences atmosphériques. Ils ont une propriété analogue à celle de la sueur; c'est de faire de la peau un conducteur du calorique et de l'électricité. Une sage précaution sera donc de s'en abstenir, ou du moins de n'en user que rarement, si la constitution est faible, lymphatique, si on est sujet aux douleurs de rhumatisme, aux catarrhes, enfin si la saison est froide, humide, la température variable. Le bain chaud est spécialement nuisible aux tempéraments nerveux, mais il n'en est pas de même du bain frais et froid. Ce dernier est un puissant moyen de diminuer *l'hyperesthésie* ou sensibilité extrême, si remarquable chez les penseurs. Cependant, pour en obtenir de bons effets, il faut noter avec soin les points suivants : 1° que le tempérament ne soit pas trop faible; 2° qu'il n'y ait point de disposition aux congestions sanguines intérieures; 3° qu'on n'y reste que peu de minutes, plus ou moins, selon les effets produits; 4° enfin qu'à la sortie du bain, il y ait une réaction de chaleur et de sueur à la peau, avec sentiment intérieur de bien-être et d'allégement. En général, le bain est froid, d'après l'échelle de Réaumur, depuis 0 jusqu'à 15 degrés; frais, depuis 15 jusqu'à 25; tiède, depuis 25 jusqu'à 30; mais ces diverses températures sont toujours relatives à la sensibilité individuelle.

Que les vêtements soient simples et commodes, plus ou moins chauds, d'après les saisons et les climats, voilà peut-être le seul précepte général qu'il convient de donner. N'oubliez pas non plus de consulter les habitudes; elles sont ici très-variables. Les uns se couvrent peu, les autres adoptent une méthode contraire. Un célèbre peintre flamand, Breughel, ne portait jamais que des habits de velours, quelle que fût la saison et la température. Aussi l'appelait-on *Breughel de velours,* pour le distinguer de son frère, connu sous le nom de *Breughel d'enfer,* à cause de ses tableaux.

Comme la plupart des individus doués du tempérament nerveux ont peu de forces physiques, qu'ils recherchent avec soin la chaleur, il est bon que leurs habits soient tout à fois *légers et chauds :* la ouate et la fourrure remplissent parfaitement ces deux conditions. N'oublions pas la flanelle, car Shakespeare a raison : « Une sorte de

vertu magique réside dans ce tissu. » La flanelle remplace, pour ainsi dire, l'instrument appelé *strigil* chez les anciens, mais d'une manière plus douce et plus constante. Elle conserve le calorique animal, elle excite doucement la peau, enfin elle absorbe promptement la sueur, trois précieuses qualités que nul autre tissu au monde ne possède réunies. Mais, dit-on, il ne faut pas s'y habituer; d'accord, si vous êtes certain de votre santé : cette habitude est d'ailleurs simple et commode; préférez-vous donc celle d'être toujours malade, toujours souffreteux[1]? Le point essentiel, surtout, est d'être vêtu chaudement. On ne saurait dire en effet à quel point les gens de lettres, les artistes, les hommes de cabinet, en un mot, tous ceux qui exercent fortement la pensée, sont frileux. J'ai déjà remarqué que Voltaire faisait faire du feu dans sa chambre en toute saison. Napoléon, cet homme de fer, en apparence, faisant la guerre au repos, au sommeil comme à l'Europe, lui qui a bravé en 1812 les glaces de la Russie, ne pouvait en réalité et habituellement supporter le froid. La duchesse d'Abrantès assure « qu'il faisait faire du feu dans le mois de juillet, et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise. (*Mémoires*, tome IV, page 526.) « Je crains autant le froid qu'une *gazelle,* » écrit Byron à un de ses amis. Boileau fit la campagne de Franche-Comté, et, quoique la chaleur fût extrême, il était lourdement vêtu, répétant toujours que ce n'était rien en comparaison de Fagon. Louis XIV lui en fit la remarque. « Sire, repartit le satirique, j'ai toujours ouï dire que le chaud était *un ennemi incommode,* mais que le froid était *un ennemi mortel.* » Il est inutile de dire que l'âge apporte ici de grandes différences. L'essentiel est de ne pas trop retarder ni trop hâter les précautions. Soignons-nous bien, prenons garde, une année de plus, un soin de plus, mais ne devançons pas néanmoins la marche du temps.

Quant à la forme même des vêtements, que dire à cet égard? Soyez de votre pays, de votre temps, de votre âge. Le seul précepte d'hygiène à observer, est que ces vêtements ne soient ni étroits, ni gênants.

[1] Quant à l'emploi de la flanelle et de la ouate, leurs avantages et leurs inconvénients, ainsi que ceux des frictions sèches si bienfaisantes dans une foule de cas, et tant recommandées par les anciens, on pourra consulter les détails que j'ai donnés dans l'ouvrage suivant : *Guide pratique des goutteux et des rhumatisants,* ou Recherches sur les meilleures méthodes de traitement curatives et préservatives des maladies dont ils sont atteints. (Paris, DENTU, 1839, seconde édition.)

La liberté de la circulation et le complet exercice de la pensée en dépendent. L'abbé Galiani, ce spirituel étourdi, prétendait qu'il était douteux qu'on pût avoir du génie en portant perruque, en frisant ses cheveux, en les enfermant dans une bourse, et il attribuait à cet usage notre infériorité à l'égard des anciens. Cette assertion, démentie par Rousseau, Buffon, Malesherbes, Turgot et tant d'autres, a cependant un côté vrai. Un vêtement incommode distrait l'attention, un habit qui gêne le corps gêne aussi l'esprit.

ARTICLE IV.

VEILLE ET SOMMEIL.

En volat : irrepit languescenti lumine somnus,
Dormitantique ora amplo distendit hiatu.
— GEOFFR., *Hygien.*, lib. 5. —

Une des plus puissantes modifications imprimées à l'économie, est sans contredit celle du sommeil et de la veille. Quiconque exerce ces fonctions régulièrement assure et raffermit sa santé. Ce n'est donc pas sans fondement que le sommeil habituellement profond compte parmi les probabilités d'une longue vie. Les brûlantes veilles des hommes méditatifs contribuent peut-être plus que tout autre excès à tendre, à fatiguer, à user les ressorts de l'existence. Le premier et le plus constant résultat de ces veilles, est d'augmenter l'irritabilité, l'ardeur inquiète et mobile, la sensibilité exagérée et maladive, caractéristiques de la constitution nerveuse. Les insomnies sont le tourment d'une infinité d'hommes studieux; aussi que de regrets, que d'efforts infructueux ne font-ils pas pour recouvrer le sommeil, trésor qu'ils ont quelquefois perdu avec une inconcevable légèreté. Dans la jeunesse ou dans la force de l'âge, ils prolongent impunément leurs veilles, faisant ce qu'on appelle des *tours de force,* tout en bravant les conseils des médecins. A leurs yeux, le sommeil est un exacteur tyrannique, qui exige la moitié de la vie; mais plus tard, quand l'âge vient, que le sommeil fuit leurs paupières, ils l'invoquent et le conjurent de toutes manières; c'est alors un Dieu bienfaisant, et ils feraient volontiers sur ses autels le sacrifice expiatoire de leur célébrité : ces vœux sont le plus souvent superflus. Une fois que de lon-

gues habitudes ont été contractées, que le cerveau a été stimulé, échauffé par ces impressions réitérées et sans mesure, que l'économie est montée sur ce ton, on perd ses droits à un sommeil calme, franc, réparateur, en un mot, aux *délices du vrai dormir*. Autrement dit, il faut renoncer aux bienfaits du plus puissant moyen de ralentissement, de restauration et de conservation de la vie.

S'il est vrai que le sommeil est une sorte de mort intermittente pour les facultés de l'intelligence, il s'en faut bien qu'il en soit ainsi pour les fonctions intérieures. Loin de ressembler à la mort, il donne au contraire à la vie une impulsion toute nouvelle. Que de fonctions s'exercent pendant ce repos vivifiant! La détente et la réparation nerveuse, la perfection de la digestion, le complément des nutritions, l'activité des absorptions; l'égale répartition du sang, l'abaissement de la température de ce fluide et de l'économie, abaissement si propre à calmer cet état d'agitation de la journée, qu'on appelle la *fièvre du soir*, etc. Comptez, pesez ces avantages du sommeil, et vous apprécierez sa bienfaisante influence sur l'économie. *Somnus, labor visceribus*, dit Hippocrate, vérité physiologique incontestable.

Les atteintes énervantes des veilles prolongées ont lieu de deux manières : par le défaut de réparation des forces et par la permanence de l'excitation cérébrale. Tel homme pense, médite, compose une partie de la nuit, qui sera encore longtemps à réfléchir, à composer, malgré lui, quoique d'une manière confuse, quand il sera couché. Oh! s'il ne s'agissait que de fermer le livre, de poser la plume ou le pinceau pour s'endormir ensuite profondément, le danger serait moins grand; mais le mouvement est imprimé avec force, la série d'idées se continue, et plus elles sont grandes, vives, pénétrantes, plus le cerveau agit pendant leur production. De là ce trouble qui ne se calme qu'à la longue; le sommeil fuit à tire d'ailes, on ne s'endort que tard, et ce prétendu repos ne laisse au réveil qu'un sentiment de brisement dans les membres et d'abattement dans l'esprit. Girodet, que j'ai déjà cité, ne peignait que la nuit; souvent il se couchait à trois heures du matin, et à sept, il n'avait pas fermé l'œil; sa main se reposait, son imagination allumée peignait encore. Il arrive aussi qu'à force de veiller, le cerveau s'excite par la plus légère cause, et il est difficile alors d'obtenir un peu de sommeil. Byron ne pouvait dormir de la nuit, après une soirée, surtout agréable, ce qui contribuait à le dégoûter du monde. C'est un grand point pour la santé de

pouvoir, en quittant ses vêtements, déposer aussi tous les soins, toutes les agitations, tous les soucis du jour. *La nuit porte conseil,* dit le proverbe, cela est possible; mais, dans ce cas, la santé court bien des risques, si on recourt souvent à ce moyen.

Beaucoup de personnes n'ignorent pas cependant le danger des veilles prolongées; mais ou elles se font illusion sur leur propre santé, ou bien elles restent sous le charme de l'habitude, de l'entraînement. Plus d'un penseur ressemble à Varignon, se proposant à chaque instant de la nuit de cesser son travail, mais qui, voyant le jour, était *ravi* de se dire à lui-même, «que ce n'était pas la peine de se coucher pour se lever dans quelques heures.» (Fontenelle, *Éloges.*) Et si l'on recherche les motifs qui déterminent les hommes d'études à consacrer ainsi les nuits au travail, à enfreindre cette loi de la nature qui veut que le sommeil rétablisse l'équilibre des forces, on en trouve plusieurs assez remarquables. Les uns sont persuadés que le travail d'inspiration et de méditation est plus fécond la nuit, tandis que le travail de correction convient mieux le matin; les autres veulent des nuits courtes et de longs jours, afin de prolonger l'existence réelle et positive, celle du *moi;* ils voudraient la vie sans douleurs et le temps sans mesure. Il en est qui joignent à cette idée l'espérance de soustraire leur nom, par leurs travaux, à la fatale loi de l'oubli qui tourmente les cœurs élevés. Cet instinct de l'infini que nous voulons donner à notre ombre, avant qu'un souffle du temps ne l'efface, semble en effet s'accroître pendant la nuit et dans la solitude. Bien plus encore, si l'espoir de vivre dans l'avenir vient animer l'artiste ou l'écrivain, il semble alors qu'il vit doublement, et par le moment présent dont il jouit dans toute sa plénitude, et par les instants que son imagination lui représente dans les âges futurs. Il est si doux de se dire: Ce que je pense, ce que j'écris à cette heure, dans la nuit, sera lu dans le siècle suivant! Quelques-uns, enfin, puisent leurs inspirations dans la nuit même et ses ténèbres. C'est ainsi que le célèbre Young a écrit son poëme, que Verner a composé son horrible pièce du 24 février. «Ce poëme, dit-il, a été tissu dans la nuit; il est semblable au râle d'un mourant, qui, bien que faible, porte la terreur jusque dans la moelle des os.» Le plus souvent néanmoins aucun de ces motifs n'existe; il n'y a ni calcul ni réflexion dans ces veilles fatales; elles sont le résultat des habitudes contractées. Le silence de la nuit, l'obscurité, favorisent les inspirations, l'imagination prend

son vol, les idées coulent rapidement, il y a du feu, de l'enthousiasme, le *dieu est présent*...; comment penser à la marche du temps et aux besoins de notre chétive humanité?

Je ne ferai point ici le tableau des funestes effets des veilles continuelles; tout lecteur instruit et doué de jugement peut y suppléer. Il ne serait que trop aisé de citer des faits nombreux et terribles à l'appui des préceptes de l'hygiène; la pratique journalière de notre art en fournit qu'on ne croirait que difficilement, car le vrai en médecine est quelquefois peu vraisemblable.

Il est des hommes livrés aux travaux actifs de l'intelligence, qui, voulant éviter ces maux cruels, ont cherché à résoudre le problème du *moins dormir possible* sans danger. On en a vu se mettre au lit, y rester plusieurs jours de suite, pour y dormir et y travailler, selon les besoins plus ou moins prononcés de la nature. Un savant du seizième siècle, Aymar de Planconnet, adopta la méthode suivante : Étudiant assez peu le jour, il avait réglé avec exactitude le temps du travail de la nuit. Après avoir soupé légèrement, il se couchait de bonne heure, dormait quelque temps, et il se relevait ensuite. Se couvrant alors la tête d'une sorte de capuchon, il employait de cette manière quatre à cinq heures à une étude suivie. Il disait qu'on peut faire ainsi de très-grands progrès, parce que l'esprit ayant été reposé, épuré dans le premier sommeil, et n'étant point interrompu dans le silence de la nuit, concevait les choses avec une très-grande facilité; il ajoutait même que cela contribuait beaucoup à la santé. A la fin de ces quatre heures d'étude, Aymar se reposait pendant deux heures, et après un sommeil doux et tranquille, il mettait au net ce qu'il avait médité pendant la nuit. Le naturaliste Lacépède, notre contemporain, avait adopté une méthode à peu près pareille : il ne dormait que quatre heures environ, d'abord de neuf à onze du soir, puis de trois à cinq du matin. Reste à savoir maintenant si l'on peut espérer un sommeil calme, après quatre heures d'agitation cérébro-mentale; une longue habitude peut seule donner ce résultat.

Le mieux, en général, est de se coucher de bonne heure et de se lever matin. Hufeland l'a dit avec raison : « L'homme ne jouit jamais du sentiment de son existence avec autant de pureté et de perfection que par une belle matinée; celui qui ne profite pas de ce beau moment perd la jeunesse de la vie. » A cette considération, j'ajouterai celle du temps que l'on gagne; car le travail du matin est loin de fatiguer

comme celui du soir, et sans péril on allonge ainsi son existence. En effet, quelqu'un a fait la remarque qu'en se levant chaque jour deux heures plus tôt, par exemple, à six heures au lieu de huit, cela fait, au bout de quarante ans, un total de vingt mille deux cents heures, ou trois ans, cent vingt et un jours et seize heures; ce qui donnerait huit heures de plus par jour, pour dix années, pendant lesquelles on peut amplement cultiver son esprit.

Quoi qu'il en soit de ces calculs, l'essentiel est de consulter ses forces et son âge. Il ne faut jamais perdre un instant propre au travail, mais aussi accorder à la nature un temps convenable pour la complète réparation des forces. Il en est de même de la forme et de la composition du lit; dormir laborieusement dans le duvet n'est pas chose très-rare, tandis que le contraire s'observe souvent. Les moyens de maintenir et de rappeler le sommeil, s'il est possible, sont la tempérance, la régularité des heures consacrées à cette fonction et le soin de faire chaque jour autant d'exercice que les forces le permettent. Les habitudes prises doivent être également de quelque poids pour la veille et le sommeil, comme en toute autre fonction; cependant, je le répète, la meilleure est de se lever matin. J. Westley, fondateur d'une secte religieuse, a même fait de cette règle d'hygiène un précepte pratique de sa morale. Selon lui, « se coucher de bonne heure, se lever de bonne heure, donne à l'homme *santé, richesse* et *sagesse.* »

ARTICLE V.

EXERCICE ET REPOS.

> « Celui qui croit se procurer de la santé en vivant dans l'inaction est aussi peu sensé que celui qui se condamnerait au silence pour perfectionner sa voix. »
>
> — PLUTARQUE. —

Je ne veux point nier les avantages de l'exercice corporel; mais sont-ils aussi grands qu'on le dit? qu'en pensez-vous, docteur? — Ces avantages sont tels, que seuls ils pourraient contre-balancer les inconvénients des travaux forcés du cabinet. — C'est beaucoup;

toutefois, je m'imagine que sur cet objet encore les médecins ont exagéré. — Ils exagèrent si peu, qu'on devrait répéter à chaque homme ce que le chevalier Scarboroug disait à la duchesse de Portland : « Ou vous mangerez moins, ou vous prendrez plus d'exercice, ou vous prendrez des remèdes, ou vous serez malade : or, le choix n'est pas douteux. » — Cependant les femmes, dont la vie est en général sédentaire, n'en éprouvent pas d'incommodités. — C'est une erreur ; les médecins ont mille preuves du contraire, surtout parmi les femmes de la haute classe. Peut-on, d'ailleurs, établir la moindre comparaison entre un penseur profond, ordinairement cloué à son bureau, combinant péniblement de longues séries de faits, d'idées, de raisonnements, et une femme qui s'agite dans sa maison, parle souvent, et dont l'imagination légère, les idées mobiles, les sentiments fugaces, effleurent une foule d'objets? Ajoutons que les femmes mangent peu, en général, et qu'elles ont des évacuations périodiques qui rétablissent l'équilibre vital. — D'accord ; mais vous avouerez néanmoins que, dans nos climats, l'exercice en plein air est dangereux les trois quarts de l'année. — Oui, pour des êtres affaiblis, usés par des habitudes casanières, par la vie sédentaire, par l'air chaud, sans ressort et débilitant des villes, mais non pour celui qui, selon la mesure de ses forces, les exerce journellement à l'air libre, les appelle à l'extérieur, maintient ce bien-être, cette harmonie des forces physiques, solide base de la santé. Enfants de la mollesse, ne comprendrez-vous jamais que le corps devient tout ce que la volonté le fait et le façonne? — Ces vérités me frappent quelquefois ; alors je m'exerce, je marche ; mais j'éprouve aussitôt un sentiment de faiblesse et de lassitude qui m'oblige à renoncer à vos préceptes. — Mon ami, l'homme qui pense n'est pas un animal dépravé, comme l'a dit Rousseau ; c'est celui qui pense trop, parce qu'il est hors des lois de la nature ; *penser et agir,* voilà le lot de l'humanité. L'organisme humain est composé de ressorts si délicats et si fins, que l'inaction en détruit très-aisément la force et l'énergie. Agissez donc, et vous verrez votre puissance d'action augmenter progressivement. Continuez, persévérez, le prix est au bout de la carrière. — Cela peut être ; mais quand mon corps est fatigué, je n'exerce que péniblement mes facultés intellectuelles. — Eh bien ! laissez-les reposer ces facultés, elles n'en seront que plus vives et plus aptes dans la suite. Et le plaisir de ne pas trop penser, le comptez-vous pour rien? Il en faisait grand cas, de ce

plaisir, le philosophe dont je vous ai cité le paradoxe célèbre. Après ses longues promenades, ses délicieuses herborisations, il revenait trouver dans son lit « un repos de corps et d'esprit cent fois préférable au sommeil même. » — Vous conviendrez pourtant que toutes ces promenades font perdre un temps considérable pour l'étude et le travail, le temps, ce trésor du sage! — Quoi! c'est perdre son temps que de rétablir et de fortifier sa santé, d'étendre sa vie, de soutenir la force de l'âme par la vigueur du corps, de se rendre par là plus capable de supporter les travaux qui doivent nous illustrer! Prenez-y garde, voilà le plus dangereux des sophismes. Les anciens, qui certes n'ont pas négligé la culture morale, n'en jugeaient pas ainsi. L'épithète favorite qu'Homère donne à son héros, est celle d'*Achille aux pieds légers*. Socrate exerçait soigneusement le corps; à Rome, ne disait-on pas, pour caractériser un ignorant, il ne sait *ni lire ni nager?* Rappelez-vous encore que Platon conseillait d'exercer le corps et d'en prendre soin comme de l'âme, afin que, semblables à deux coursiers robustes et bien attelés devant un même char, l'un et l'autre puissent concourir à le traîner avec une égale force. — Soit; mais n'est-il pas à craindre qu'à la fin un de ces coursiers ne l'emporte sur l'autre, en un mot, que le corps ne prenne un ascendant trop marqué? — Cette crainte, qui vous préoccupe sans cesse, est chimérique. Est-ce que le développement des forces physiques n'exerce aucune influence sur les facultés intellectuelles? La vigueur du corps ne se communique-t-elle pas à l'esprit? le corps maladif ne rend-il pas l'âme inerte, l'imagination souffrante? Il ne s'agit d'ailleurs que de maintenir un équilibre favorable à la santé. Quand le principe vital organique, cette intelligence de la chair, jouit de toute son action, l'âme parcourt librement sa sphère. D'ailleurs, croyez-moi, la maladie et la douleur, sa redoutable compagne, venant vous assaillir, je le répète, malheur à votre esprit, à votre intelligence, si l'organisme est faible, épuisé, sans énergie. L'imagination s'élève bien rarement quand le corps se courbe vers la terre. Restons ce que Dieu nous a faits, éclairons l'esprit, maintenons son activité, mais fortifions les organes, c'est le conseil d'une sage philosophie.

J'ai voulu faire voir, par cet essai de dialogue, combien les hommes qui s'adonnent passionnément à l'étude, sont ingénieux à trouver des motifs, des prétextes pour négliger les mouvements corporels. Et pourtant ils en reconnaissent les précieux avantages, ils les avouent;

mais l'habitude, la crainte de perdre du temps, un peu de fatigue, les retiennent enchaînés dans leur fauteuil. Or, c'est là précisément qu'on s'épuise sans mouvement, qu'on se fatigue dans l'inertie du corps ; on oublie que l'activité est aussi nécessaire à la santé que l'agitation lui est fatale. Il arrive souvent que tel homme vante sans cesse les bienfaits de l'exercice, qui se soucie fort peu d'en prendre lui-même. Il faut que le médecin insiste et persévère dans ses conseils, qu'il ait même recours à la ruse dans certaines circonstances : l'invention des fameuses et très-efficaces pilules de mie de pain du célèbre Tronchin, en est la preuve [1].

On ne saurait le nier, l'exercice corporel est le plus puissant *diverticulum* des forces sensitives sur les forces motrices. C'est un excellent instrument d'énergie, de plaisir et de santé. Il augmente la contractilité, ordinairement si faible chez les névropathiques, et cette contractilité augmentée rétablit l'harmonie des fonctions. Par l'exercice, la fibre musculaire se fortifie, se roidit, acquiert cette ténacité qui constitue l'être viril, *otium humectat, labor siccat,* dit Celse : il n'y a pas de gymnasiarque qui n'ait observé ces effets. Tout organe qu'on exerce se fortifie, c'est une des lois fondamentales de l'organisme. Ainsi, le corps augmente de vigueur en raison des mouvements qu'on lui imprime; par une conséquence naturelle, tout exercice musculaire répété resserre le cercle des sensations, émousse la sensibilité, régularise son action et combat sa prédominance vicieuse. Bien plus, l'exercice physique détourne les idées fixes et habituelles, en établissant de nouveaux rapports, en variant les sensations ; il contraint même le cerveau au repos par la fatigue générale. Voulez-vous un modérateur presque certain des passions vives? cherchez-le dans un travail matériel soutenu. Souvenons-nous que les Athéniens avaient consacré les exercices gymnastiques à Apollon, parce qu'ils adoraient en lui le dieu de la santé, de la force et du courage. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les individus parvenus à une grande vieillesse avaient

[1] On lit dans un conte arabe, qu'un roi, n'ayant pu se rétablir d'une grave maladie, fit appeler un médecin qui le guérit de la manière suivante. Ce docteur prit un mail, et après en avoir creusé le manche, il le remplit de diverses drogues dont il vanta beaucoup la vertu. Il accommoda une boule de même, et le lendemain il dit au roi de s'exercer tous les matins de bonne heure, et de pousser vigoureusement la boule jusqu'à ce qu'il se sentît en sueur. La recette opéra si bien, que le prince fut guéri de sa maladie, qui avait résisté à tous les autres remèdes.

tous, jusqu'au dernier moment, fait un usage constant et journalier de leurs jambes.

Les lois de l'organisme nous apprennent encore que le mouvement vital le plus favorable à la santé se fait toujours du centre à la circonférence. Or, dans la vie sédentaire, ce mouvement s'opère dans un sens absolument contraire. Ce genre de vie s'oppose donc à la libre circulation du sang, qui stagne dans les grands viscères; il nuit en outre à la diffusion des forces, à l'égale répartition de l'influx nerveux, qui reste concentré dans les principaux foyers de la sensibilité. On prévoit dès lors les conséquences de ces phénomènes morbifères. La circulation du sang est la fonction qui gagne le plus par l'exercice. On a calculé que chez les personnes en santé, le pouls dans la position droite est plus fréquent de 5 à 15 pulsations que dans la position horizontale. Mais combien l'accélération est plus grande, par conséquent la circulation plus rapide, plus active, quand l'exercice s'augmente, quoique dans des proportions convenables à la santé.

Quant à cet effet si redouté de diminuer l'activité des facultés intellectuelles, il n'a jamais lieu. Loin de là, ces facultés semblent acquérir un haut degré d'énergie, soit par les intervalles de repos qu'elles éprouvent alors, soit parce que le corps acquiert une vigueur nouvelle. Les grands capitaines de l'antiquité et ceux de notre époque en sont des preuves manifestes. Les anciens philosophes, on le sait, dissertaient en se promenant sous de beaux ombrages. Cicéron en a fait la remarque : *Quidquid conficio aut cogito, in ambulationis ferè tempus confero.* (Ad Quintil., 3. 3.) Aristote appelait *promenade du matin* la leçon qu'il donnait après le lever du soleil, et *promenade du soir,* celle qu'il donnait après le coucher de cet astre. Le régime péripatéticien n'est pas à négliger.

Parmi cette foule de préceptes connus sur l'exercice, ne choisissons maintenant que les plus essentiels. Il y a ici trois choses à considérer : 1° quel est le genre d'exercice le plus convenable; 2° quel temps y est le plus favorable; 3° dans quelle saison on doit le prendre. Ce dernier point surtout est très-important. On ne doit jamais s'exercer que selon la mesure de ses forces; mais j'ajoute immédiatement, il faut que cet exercice soit journalier, soutenu. Fatiguer brusquement le corps, puis retomber dans une longue inaction, est la pire chose de toutes. Je dis que l'exercice doit être modéré, mais on ne doit pas non plus s'effrayer d'un peu de fatigue. L'économie

ne s'invigore que peu à peu, il faut donc de la persévérance. Voici un fait médical qui le prouve. Un jeune homme de vingt-cinq ans tomba dans une obésité presque difforme; il éprouva de plus une violente attaque de goutte. Riche, fils unique, sa position l'effraya. Prenant alors son parti, il chercha dans l'exercice le remède à ses maux. Le *lundi,* il jouait à la paume pendant trois ou quatre heures de la matinée; le *mardi,* il donnait le même temps à jouer au mail; le *mercredi,* il allait à la chasse; le *jeudi,* il montait à cheval; le *vendredi,* il faisait des armes; le *samedi,* il allait à pied à une de ses terres, éloignée d'environ trois lieues, et il en revenait le *dimanche.* Certes voilà une semaine bien remplie. Le remède fut si bon, qu'au bout d'un an et demi, ce malade se fit un homme dispos, vigoureux, de faible et impotent qu'il était. (LOUBET, *Lettres sur la maladie de la goutte.* Paris, 1760.)

Surtout point d'idée fixe, point de méditation profonde pendant l'exercice du corps, ce serait une double fatigue; que l'esprit se repose quand les membres agissent. Le mieux est d'exercer alternativement, de relayer l'esprit et le corps, l'un par l'autre [1].

Qu'on se garde bien d'imiter ces promeneurs à calcul, qui se prescrivent de faire tant de fois le matin et tant de fois le soir le tour d'un jardin. Abandonnez-vous sans soins, sans soucis, sans but même, à ce doux laisser aller de rêveries et d'émotions paisibles, à ce je ne sais quoi qui vous conduit ici plutôt que là, sans souci, sans affaires, sans même s'occuper de l'heure; marchez, sans vous proposer autre chose que le plaisir de marcher; faites, en un mot, comme Montaigne, « qui n'allait jamais que là où il se trouvait. »

L'exercice est tellement important à la digestion, qu'un physicien déclare qu'un exercice modéré est un second estomac. Quoi qu'il

[1] On sait que Thomas n'eut presque jamais de santé; son existence fut une continuelle douleur. Mais comment s'en étonner, en examinant bien sa manière de vivre! En voici un échantillon : « Thomas, au lieu de se promener, s'appuyait le dos contre une charmille, travaillait à voix basse, tenant la tête baissée, une prise de tabac à la main, qu'il portait continuellement à son nez, sans s'apercevoir que c'était toujours la même. Une fois en travail, il y tenait si fort, que même en montant à cheval pour se promener, il travaillait encore. En sortant de sa chambre, il avait l'air agité, poursuivi par sa pensée; en arrivant auprès de son cheval, il le caressait, et même, dans sa distraction, il demandait au cheval lui-même comment il avait passé la nuit. » (*Notice sur Thomas,* par HÉRAUT DE SÉCHELLES.)

en soit de l'expression, on peut dire que l'exercice est l'ami, le protecteur et l'auxiliaire le plus puissant de l'estomac; sans lui, rien de plus rare qu'une bonne et complète digestion.

Faut-il prendre de l'exercice avant ou après le repas? Véritable question oiseuse; il n'y a que l'expérience de soi qui puisse servir de guide ici. Je crois pourtant que l'école de Salerne a raison : *Post prandium sta.* Une conversation vive sans être trop animée, des entretiens agréables facilitent beaucoup la digestion. On les connaissait autrefois sous le nom de *dessert des gens de lettres.*

Une question plus importante est de savoir s'il y a des exercices propres aux personnes studieuses; je réponds négativement. Il ne s'agit pas de descendre dans la Palestre, d'être expert dans les cinq joutes ou le *Pentathlion* des anciens; il ne faut qu'activer la circulation par le mouvement du corps, tandis que l'intelligence se repose. L'âge, les forces, les goûts particuliers, la saison, le climat, les localités, doivent être consultés. La promenade à pied ou l'équitation me paraissent très-convenables et suffisantes; on peut y ajouter, quand on est jeune, la danse, la course et la natation, la paume et le ballon, jeu si aimé des anciens : *Folle decet pueros ludere, folle Senes.* (Martial, lib. 14, 7.)

Il est encore un exercice dont on a vu d'étonnants effets pour la santé des hommes affaiblis par les travaux de la pensée, c'est l'horticulture. Un médecin a soutenu, non sans raison, que la plus saine des professions était celle d'un jardinier *sobre,* et tout démontre cette vérité. L'air pur, l'exercice modéré et pourtant continuel, entretiennent et rétablissent les forces. C'est bien alors que la vie paraît pleine et entière, qu'on la possède, qu'on en jouit, qu'on la savoure. L'esprit participe à cet état de bien-être, car les soins et le matériel obligés de la vie d'un horticulteur lettré animent l'âme sans la troubler; ils la rendent calme, heureuse, au contraire des inquiétudes de la vie sociale urbaine, qui l'agitent, l'exaltent, l'asservissent en la pressant de toutes parts. Sait-on combien un labeur modéré, uniforme, contient de sagesse et de bonheur, combien il est puissant pour établir la sublime convenance de la virilité du corps et de la force de l'esprit? Toutefois, suffit-il d'avoir le goût du jardinage pour en obtenir de bons résultats? Non, sans doute, si l'on se contente du plaisir des yeux. Il faut mettre la main à l'œuvre, il faut avoir les bras travailleurs, planter, semer, greffer, en un mot, avoir soin de son parterre, de son petit

jardin, comme de sa bibliothèque. Homme d'État, qui venez de méditer sur un projet d'où dépend le bonheur ou l'infortune de plusieurs millions d'individus; vous, illustre savant, qui avez mesuré la distance des astres, analysé jusqu'aux éléments des corps, quittez vos pénibles travaux; et vous surtout, noble enfant des Muses, qu'une ardente imagination a transporté dans les sphères célestes, maintenant détendez les ressorts de votre esprit, comme ceux de votre lyre, d'autres occupations vous attendent. Revêtu de la veste et du chapeau rustiques, allons, armez votre main du râteau ou de la serpe; il vous faut émonder un espalier, sarcler une allée, butter des céleris, etc., voilà votre besogne, votre nouvelle tâche, ou bien encore, hâtez-vous de cueillir ces fruits vermeils, d'arroser ces fleurs desséchées, d'abriter ces tendres plantes que l'aquilon menace, etc. Votre récompense est prête, et vous ne l'attendrez pas longtemps. L'appétit vif, la digestion facile, l'esprit gai, le cœur content, puis un sommeil franc et profond, que désirez-vous de plus pour embellir l'existence? Si vous voulez davantage, imitez Dupont de Nemours, qui eut en tout la douce passion du bien et du bien faire. « Et pourquoi, dit cet excellent homme, renoncerais-je à l'honneur d'attacher mon nom à quelque agréable variété de poire ou d'abricot; *Martin-Sec* et *Messire-Jean* sont encore célèbres; la pêche de *Chevreuse* est le seul titre à jamais durable et toujours honorable de la famille qui eut la duché-pairie; je ne suis pas dégoûté de la vraie gloire [1]. »

Cependant la saison n'est pas toujours favorable aux travaux de la campagne; l'hiver vient, et il faut se réfugier à la ville. Là, il est encore des délassements convenables pour le corps; et le billard, comme on l'a déjà remarqué, est un des plus avantageux. J'ajouterai encore la conversation, mais une conversation familière, sans prétention, où, comme dit Montesquieu, il ne faut que son esprit de tous les jours. Au reste, quel que soit l'exercice ou le délassement qu'on préfère, la règle essentielle est qu'il n'exige point une trop grande contention d'esprit. Mallebranche ne se livrait jamais qu'à des jeux enfantins; aussi, quand l'heure de la méditation avait sonné, son esprit vigoureux s'élevait

[1] Quand Auguste, dit Linnée, voulut ériger des monuments à Musa et à son frère Euphorbe, le premier eut une colonne de bronze sur le forum, tandis qu'*Euphorbe* n'obtint que la dédicace d'une plante. Cependant le temps a renversé le monument qu'on croyait éternel, et conservé l'euphorbe, simple plante qui vit et qui meurt dans un même printemps.

sans peine aux plus hautes conceptions. Souvent Machiavel, dans sa retraite de *San Casciano*, s'amusait avec des paysans avant d'entrer dans le sanctuaire de ses études. Il y en a qui jouent aux boules, aux quilles, au petit palet, qui sautent, dansent et se divertissent, sans autre but que celui d'agiter le corps et les membres. Ne traitons pas ces amusements de puérils : le sévère Lycurgue éleva un autel au Rire; or, qui connut mieux le cœur humain que Lycurgue?

ARTICLE VI.

DES SÉCRÉTIONS ET EXCRÉTIONS.

Le célèbre Sanctorius comptait jusqu'à quatre-vingt mille humeurs faisant partie de l'économie animale; si l'une d'elles venait à se dépraver, la santé se trouvait aussitôt compromise. Cela fait frémir, et l'on ne doit pas s'étonner, si le médecin que nous venons de citer a passé trente ans de sa vie dans une balance pour connaître avec exactitude ses acquis et ses pertes, sous le rapport de la transpiration. Il est aujourd'hui prouvé que le médecin vénitien a exagéré; cependant il ne faudrait pas pousser trop loin le scepticisme sur cet objet. Toutes les humeurs émanent du sang, et toutes influent sur la santé, par leur quantité comme par leur qualité, voilà qui est très-positif.

Les sécrétions et excrétions méritent donc de fixer notre attention. Toutefois, nous nous garderons de parcourir l'étendue de ce champ immense. Contentons-nous de signaler les points principaux.

J'ai déjà remarqué que la bile, dans certaines constitutions, se sécrétait avec une abondance extrême et que la moindre altération de ce fluide influait d'une manière fâcheuse sur la santé. La prédominance hépatique demande donc une surveillance particulière. Faire couler la bile, quand elle est âcre et abondante, est certainement, quoi qu'on dise, un précepte excellent pour se bien porter. L'hygiène offre ici trois moyens dont le succès est presque infaillible, si l'on ne tarde pas trop à les employer. Manger peu de viande, et même se mettre au régime végétal pendant quelques jours, prendre de l'exercice, enfin recourir à l'emploi des boissons acidulées, mieux encore à celui des fruits rouges et des raisins, si la saison le permet, puis à de légers purgatifs. Que de maux on évite souvent par ces simples précautions, pourvu qu'on sache les prendre à temps et à propos!

Qu'on ne néglige point surtout la transpiration : elle n'est pas seulement une évaporation d'humidité, elle est aussi, à d'autres égards, une fonction analogue à la respiration, qui enlève le carbone du corps en le combinant avec l'oxygène de l'atmosphère. Ainsi, la peau tout entière respire jusqu'à un certain point. Les pores cutanés *exportent* continuellement de l'économie les produits de cette sécrétion. On conçoit donc le danger de toute suppression de transpiration, quand la peau est en travail de *diaphorèse,* notamment chez les hommes doués d'une grande sensibilité; car c'est sur les téguments que les agents extérieurs exercent d'abord leur action. Les précautions qu'exige la pleine intégrité de cette fonction, sont d'autant plus importantes, qu'elle a lieu dans tous les instants de la vie, et ses variations sont telles, que Sanctorius a posé ce principe que nous tenons comme exact et vrai : *Non quâlibet horâ, corpus eodem modo perspirat.* De bons observateurs ont aussi remarqué que la santé paraissait plus ferme dans la journée, quand le matin, dans le lit, avait eu lieu une petite transpiration, sorte de crise qui maintient l'équilibre des fonctions. Un médecin recommandable de notre époque, consacre même un des jours de la semaine à ce qu'il nomme *pousser une sueur*. Ses amis les plus intimes ont peine à le voir ce jour-là, car il est très-occupé à pousser sa sueur; or, il y a plus de quarante ans que ce médecin jouit d'une santé inaltérable. Des exemples contraires sont très-fréquents. Descartes donnait des leçons à la reine Christine, à cinq heures du matin, par un hiver très-rude; il succomba à une péripneumonie déterminée par une suppression de transpiration. On sait ce qui arriva à Scarron. La même cause et les mêmes effets eurent lieu chez Couthon, ce célèbre terroriste cul-de-jatte de 93.

L'excrétion des fèces, ou matières fécales, mérite aussi de fixer l'attention. En raison de la force *zoo-organique* qui est en nous, un double mouvement s'exécute dans l'économie : l'un compose sans cesse l'organisme, l'autre le décompose, d'où il résulte que la matière, qui toujours s'animalise, parvient enfin au terme le plus élevé, et que là se dépouillant de toute sa viabilité pour la machine qu'elle a parcourue, elle devient nécessairement un corps étranger que la nature rejette au dehors. Il est maintenant aisé de concevoir le haut degré d'utilité de la défécation dans l'ordre des fonctions. Sénèque disait que le *bene moratus venter* est un des principes de la liberté de l'homme; à plus forte raison il aurait pu y joindre la santé. Ainsi, les

deux plus grands biens de l'humanité sont liés à cette fonction. Que rien donc n'en gêne l'exercice, qu'il soit constamment libre, facile et complet. Malheureusement l'exécution de ce précepte est assez difficile à obtenir chez les hommes d'un tempérament chaud, sec et irritable, notamment si leur vie est sédentaire. Bonaparte dit quelque part que sa constipation habituelle avait été un des grands déplaisirs de sa vie. Talma se plaignait souvent de la même infirmité, et ce grand acteur finit même par en être victime. C'est donc avec raison que les médecins ne cessent de rappeler l'importance de cette excrétion; ils le font sans s'arrêter à cette fausse délicatesse qu'ont ici la plupart des hommes. Bordeu fait à ce sujet une excellente remarque. « L'homme, dit cet illustre médecin, n'existe presque que par cette fonction, et il n'existe presque que pour elle. Continuellement occupé à se vider et à se remplir, il ne peut se dérober à l'espèce d'humiliation qu'inspire une destination pareille. La philosophie, détournant la vue de ces objets, suit à cet égard les idées communes, ou cherche à se tromper et à s'étourdir. La médecine franchit courageusement tous les obstacles; elle prend l'homme *pour ce qu'il est*, et lui prête une main secourable au milieu des misères qu'il voudrait mais qu'il ne peut oublier. »

Terminons en rappelant l'observation déjà faite précédemment, que la constipation dépend quelquefois, chez les individus nerveux et d'une faible complexion, du défaut de contractilité intestinale. Cette espèce de constipation a lieu aussi chez beaucoup de vieillards, chez les femmes hystériques et d'une grande débilité musculaire, etc.

Mais quelle que soit l'importance des excrétions dont nous venons de parler, il en est une qui tient le premier rang : c'est celle de la liqueur séminale qu'on a regardée avec raison comme le principe de l'énergie virile, comme la vie sous forme liquide, ou l'âme du sang, selon l'Écriture. Sages de tous les temps, philosophes anciens et modernes, fondateurs de sectes et de religions différentes, tous ont varié sur une infinité de points, jamais sur celui de la continence. Les médecins surtout, plus à même d'observer les atteintes énervantes des excès de ce genre, ont tracé à cet égard des règles d'hygiène d'autant plus rigoureuses que la génération est un des plus saints mystères de la nature providente. Ils ont remarqué, de plus, que les plaisirs vénériens étaient singulièrement nuisibles aux constitutions nerveuses. *Quibus enim nervi dolent, semper Venus inimica,*

disait Celse, il y a près de dix-huit siècles. Mais combien le danger s'accroît encore, si ces mêmes individus se livrent avec ardeur aux travaux de l'intelligence! Alors, la vie est attaquée de toutes parts, elle se consume avec une étonnante rapidité.

Les gens de lettres, les artistes, doivent donc particulièrement veiller, et veiller avec un soin extrême, sur un objet aussi important; il y va non-seulement de leur santé présente, mais de leur gloire à venir. C'est à eux à voir ce qu'ils préfèrent des plaisirs qui énervent le corps, qui obscurcissent la lumière de l'esprit, ou d'une santé ferme, et de la gloire attachée à de nobles travaux. Quoi qu'on dise et qu'on fasse, l'un et l'autre sont incompatibles. Il y a divorce absolu entre l'être intelligent et l'être immonde : on ne peut sacrifier en même temps à Vénus-Aphrodite et à Vénus-Uranie, c'était un précepte consacré par les anciens. Les Muses furent toujours chastes et sobres, on doit les imiter, ou renoncer à leurs faveurs. Il faut en tout que l'esprit se dégage de la servitude matérielle, comme un vin généreux se dépouille de sa lie.

Et cependant, par une inconcevable fatalité, tous les hommes doués d'une extrême sensibilité organique et morale sont enclins aux voluptueux transports de l'amour. Un cœur facilement ému, une ardente imagination, des sens très-combustibles, ô dieux immortels! secourez-les; l'ennemi est toujours là, toujours menaçant, toujours à craindre. Cet ennemi n'est qu'un enfant, mais cet enfant a un bandeau sur les yeux et une torche à la main, frappant emblème des maux qu'il fait, des abîmes où il conduit.

On a dit que la *spermatose*, ou sécrétion de la semence, était à peu près nulle chez les hommes célèbres : c'est un préjugé fondé sur la continuelle excitation de leur cerveau, mais démenti par l'expérience. Beaucoup d'hommes illustres dans tous les genres ont eu, en effet, une nombreuse famille. Il est vrai aussi que certains ont vécu dans le célibat; mais l'effroi des embarras du mariage, la crainte de prendre une femme *cum omnibus suis armamentis*, selon Juste Lipse, était la seule cause probable de cette détermination, indépendamment des motifs religieux. On voit aussi des hommes qui sont convaincus que la privation absolue des jouissances vives est peut-être la seule garantie réelle contre leur séduction. Il est certain que la modération même, dans le sujet qui nous occupe, n'est pas toujours sans danger, parce qu'elle met sur la pente qui entraîne de la

satisfaction du besoin dans l'abus, et de l'abus dans l'excès. « Aussi, disait un sage, il m'a toujours paru qu'il était plus facile de renoncer tout à fait, que de se modérer. » C'est le parti vigoureux qu'ont pris une foule d'hommes distingués dans les sciences et les lettres, pour éviter les maladies et le repentir, ces deux poisons des voluptés humaines. Pour maintenir en eux ce bien-être, cette aptitude physique qui soutient et élève l'âme, ils ont crié anathème à la chair. Comment faisaient-ils? dira-t-on. D'une part, ils travaillaient sans relâche, de l'autre, ils fuyaient le danger, ou bien dans l'occasion inévitable, ils se faisaient attacher au mât par des liens de fer. Le chaste Hippolyte saluait de loin les statues de Vénus, acte de haute prudence, également recommandé par la sagesse et la médecine. Il est prouvé que parmi les anciens, beaucoup de ceux qui donnaient de grandes espérances s'interdisaient les jouissances de l'amour. Jeûne et travail, dit un médecin, sont un puissant talisman contre les attaques de ce mauvais génie.

Si pourtant l'âge, la vigueur de la constitution, un certain feu de tempérament, forcent, pour ainsi dire, à céder aux aiguillons du désir, que ce soit toujours avec cette modération qui fait *qu'on possède Laïs, sans en être possédé;* mot profond, conseil excellent, beaucoup plus cité qu'il n'est mis en pratique. Il n'y a au dehors qu'une provision donnée de matière pour le plaisir, au dedans qu'une capacité vitale déterminée pour le recevoir. Il faut donc savoir se conduire dans les plaisirs, quels qu'ils soient, avec prudence, avec mesure, j'ai presque dit avec sagacité. Notre vieux poëte Théophile a raison :

Il y a de l'adresse à bien cueillir les roses.

Toute perte de semence épuise l'économie, et par la soustraction de cette liqueur, pure essence du sang, élaborée à grands frais par la nature, et par les ébranlements nerveux qui accompagnent son émission. *Omne animal triste, post coïtum;* la loi est positive, et elle doit l'être : pourquoi cela? c'est qu'il y a un arrière-goût d'anéantissement dans le plaisir passé, mais surtout dans celui qui transmet le don de l'existence. Tout animal, après le coït, a donné avec effort une portion de sa vie, le reste est la part de la mort. Remarquez bien, en effet, que chez les anciens, LIBITINA était la déesse des

plaisirs et la déesse des funérailles, Vénus ou Proserpine, la Vénus génératrice ou homicide qui donne et ôte la vie.

Toutefois, les préceptes donnés sur cet objet doivent être, comme tous ceux de la médecine, relatifs à certaines circonstances : or, c'est ici qu'il faut avoir la *science de soi-même*, avec une rigoureuse précision. Tâchez de connaître la constitution individuelle, et la connaître dans toute sa sphère organique; la santé, si elle est pleine, entière, exubérante même; les forces, en faire une exacte évaluation, rester dans leurs limites, et se garder de sacrifier le présent à l'avenir; l'âge, point d'erreur d'amour-propre, elle coûterait cher. Puis, quand l'heure de la retraite a sonné, allons, il faut partir, il faut quitter le pays des amours, la prudence le conseille et la nature l'ordonne. C'est en parlant des plaisirs vénériens chez les vieillards, qu'on a si ingénieusement appliqué ces mots de Virgile : *Animasque in vulnere ponunt.* Le poëte Lainez, âgé de soixante ans, avait épousé une très-jeune femme : « c'était, selon lui, une licence poétique. » De pareilles licences ne sont autorisées ni par Apollon, ni par Esculape son fils. Ainsi, l'exercice de la faculté procréatrice est subordonné à des circonstances particulières, qu'il faut connaître, juger et apprécier. Il n'est peut-être, à cet égard, qu'un seul précepte général, absolu, et ce précepte est fourni par un ancien. On demandait à Pythagore quel était le temps le plus opportun pour s'adonner aux plaisirs de l'amour; il répondit : « Toutes les fois qu'il te paraîtra convenable de supporter une grande perte. »

ARTICLE VII.

AFFECTIONS ET PASSIONS

LETTRE A UN MAGISTRAT.

— *Intus et in jecore ægro*
Nascuntur domini.
— Pers., *Sat.* 5, v. 129, 130. —

C'est une partie de la sagesse, de bien connaître et d'apprécier les impulsions organiques.
— Page 381. —

I.

J'ai souvent réfléchi, monsieur, au sujet de nos entretiens de l'été dernier. Toujours d'accord sur ce qui tient directement à la morale pratique, nous étions pratagés d'opinions sur l'origine même des actes moraux. En pouvait-il être autrement? Vous m'accusiez de donner trop d'influence aux organes, et moi je prétendais que vous n'aviez pas d'autre guide que les chimères de la philosophie idéale, philosophie qui bien souvent se perd dans la négation des réalités. C'est toujours là l'éternelle difficulté de la métaphysique, difficulté impossible à vaincre, jusqu'à ce que l'homme sache enfin ce que c'est que l'homme; or, philosophes et médecins sont bien loin de ce but. Toutefois, il ne me paraît point impossible de rapprocher ces deux doctrines par quelques points de contact. Une étude attentive de l'économie animale peut en fournir les preuves et les moyens. Vous pensez bien que je n'ai pas la prétention de résoudre le problème physiologico-moral dont il s'agit, mais je voudrais, sans sortir du cercle de l'ouvrage qui m'occupe depuis longtemps, vous faire part de mes observations sur ce sujet intéressant. Ce serait d'ailleurs une preuve de plus que la médecine et la philosophie sont à jamais inséparables.

Le sens physiologique du mot *passion* est clair et positif. Il indique un sentiment violent et concentré sur un seul objet, en même temps qu'il y a dans le système nerveux un état d'excitation vive, de *souffrance*, avec imminence morbide. En effet, souvenez-vous que la

folie a été considérée avec raison comme l'exagération maladive de la passion; elle en est souvent le dernier terme, parce que dans cet état extrême de l'économie, il semble que toutes les facultés soient à l'apogée de leur force et de leur action [1]. Que la passion ait son siége uniquement dans le cerveau ou dans l'appareil nerveux ganglionnaire, espèce de cerveau abdominal, toujours est-il qu'elle se caractérise par une exaltation permanente d'émotion, avec convergence des mouvements physiques et moraux vers un but quelconque. Si ce type n'existe pas à un haut degré, il ne peut y avoir que des goûts, des penchants, des préférences. Ainsi, la passion est nécessairement exclusive; c'est un tourbillon d'idées irritantes, plus ou moins fixes, qui s'empare de nos facultés, de nos pensées, de nos sensations, de nos organes, de notre être enfin, pour leur donner une impulsion extrême; c'est un despotisme envahisseur et féroce de l'organisme comme de la raison. On se sent enlevé « tout vivant et tout voyant, » selon l'expression de Montaigne [2]. Remarquez qu'il y a ici une extrême plénitude de vie, et pourtant dans un cercle assez limité. Aussi arrive-t-il que toute passion isole l'individu, le concentre et l'abstrait; il vit en elle, par elle et pour elle. Ces données, établies d'après les lois de l'organisme, font voir comment les passions ont leurs racines dans l'*instinct* et l'*animalité,* comment elles ne sont logiques que dans leur sens, et semblent maîtriser la conscience, comment elles ont pour radical l'amour de soi, comment, si leur direction est fausse, elles tendent à détruire l'ordre social quel qu'il soit, comment enfin, si, forcé de les combattre sans relâche, le sage entend à chaque triomphe un cri douloureux parti du fond de ses entrailles... Mais laissons ces considérations qui nous éloignent de notre but.

La puissante influence des affections vives sur l'économie n'est que trop connue. Le pauvre corps humain, une fois possédé du démon moral de la passion, est en proie aux plus cruelles agitations, et il y succombe souvent. Un désir violent, continu, profondément enclavé dans l'esprit, ne laisse ni repos ni répit au *patient* qui en a reçu l'atteinte. L'état psychologique morbide détermine promptement

[1] Ce n'est pas sans raison que Boërhaave appelle les passions la *fièvre des esprits.* (*Prœlectiones,* t. 7, p. 163.)

[2] Alors, seigneur! suis-je MOI? *Numquid tunc EGO sum? Domine Deus meus.* (S. August., *Confess.,* X, 33, 1.)

l'état morbide organique. Une vive douleur de l'âme passe bientôt dans toutes les veines du corps, s'imprime dans tous les nerfs, se glisse dans tous les muscles. La circulation s'accélère ou s'arrête, les larmes coulent ou se dessèchent, le corps jaunit en peu d'heures, la peau s'enflamme ou pâlit, les cheveux et la barbe blanchissent plus ou moins rapidement. Le vomissement, les tremblements, les spasmes, les convulsions se déclarent, les muscles se détendent ou se crispent, quelquefois la mort frappe subitement comme la foudre. La passion modifie jusqu'à la température du corps. Le désir allume notre sang, l'aversion le refroidit, l'épouvante le glace, ainsi que le miasme mortifère du choléra-morbus. Le célèbre Borelli (*de Motu animalium*, probl. 225) prouve que l'orgasme du sang, après un violent accès de colère, ressemble à celui de l'état fébrile, et combien on est fondé à croire que cette colère produit nécessairement une altération de ce fluide. Aussi l'expression de *sang-froid*, pour exprimer le calme de l'esprit, est-elle d'une parfaite justesse. Mais, comme l'observe un moraliste, il ne faut pas prendre pour le sang-froid une passion profonde et concentrée qui fixe toutes les pensées d'un esprit ardent, et le rend insensible aux impressions extérieures.

Rappelez-vous, monsieur, ce qu'a dit Ovide de l'envie :

Pallor in ore sedet, macies in corpore toto;
Nusquam recta acies, livent rubigine dentes;
Pectora felle virent, lingua est suffusa veneno, etc.

Eh bien! le poëte latin a peint trait pour trait, dans ce beau tableau, les symptômes d'une fièvre maligne. Qu'on fasse l'autopsie cadavérique, que le corps du malade soit ouvert, et vous y verrez d'étonnantes lésions organiques. Un cœur petit et flétri, des vaisseaux rétrécis ou de larges congestions, un sang noir et misérable, des entrailles usées par une inflammation sourde, corrosive, des muscles pâles, flasques, en un mot, partout des traces de destruction, tant les souffrances ont été longues, aiguës, cruelles, tant le poison moral a profondément altéré le parenchyme organique.

Les médecins ont encore observé que bien que les effets des passions soient généraux, chaque affection vive a son point de départ, ou se porte sur un organe particulier. « Il n'est pas une seule des parties de nostre corps, dit Montaigne, qui souvent ne s'exerce contre

la volonté; elles ont chacune leur passion propre qui les éveillent ou les endorment sans nostre congé. » Ainsi le chagrin agit principalement sur l'estomac, l'effroi sur le canal intestinal, l'espérance sur le cœur, la colère sur le foie, etc. Cureau de la Chambre, médecin de Louis XIII, remarque même que la rougeur qu'excite la colère commence par les yeux, celle de l'amour par le front, et celle de la honte par les joues et les extrémités des oreilles. Cependant tout est relatif aux constitutions individuelles, l'intensité de la passion est fatalement proportionnelle à la sensibilité organique, rien de plus important que cette remarque, il faut toujours y revenir. Tel homme est à peine affecté de ce qui fera le désespoir d'un autre, le trait glisse sur l'un, il perce l'autre d'un coup mortel. Malheureusement la plupart des hommes illustres sont dans ce dernier cas. Cela doit être, cette riche mesure d'intelligence, qui leur appartient, n'a été donnée qu'avec un tempérament ardent, sensible, impressionnable, et par conséquent le plus propre à faire éprouver ce que toute passion a d'entraînant, d'impétueux, d'indomptable. La prédisposition à la *maladie* dont il s'agit est donc innée. Puis viennent les causes déterminantes, c'est-à-dire cette vie d'efforts, de combats, d'élans, de transports, vie toujours active, toujours énergique, car, nous l'avons dit, ils aiment, ils désirent avec ardeur, ils sentent avec excès, et ce fond d'irritabilité, qui les caractérise, constitue également le terrain volcanique des passions. Dans l'éducation très-positive des quakers, on apprend à régler le pouls, à prêcher la raison au sang, excellent précepte de morale; en effet,

. . . Ces artères, ces veines,
Foyers toujours brûlants des passions humaines,
(COLARDEAU.)

recèlent en partie le secret de la puissance de l'homme, mais aussi la cause de ses égarements. Le sang est un conducteur d'heureuses ou de funestes dispositions de la volonté. L'organe a toujours un rôle important, très-essentiel à connaître, quand la force morale nous échappe, et que le besoin brutal nous domine, car il y a une obsession continuelle d'impulsions organiques et instinctives qu'il ne faut jamais perdre de vue. Que l'orgueil humain s'humilie en considérant qu'il suffit parfois d'augmenter ou de diminuer l'excitation de certains

organes, d'augmenter ou de diminuer la température ou la rapidité de circulation de certains fluides pour remplir l'esprit d'espérances les plus douces ou le plonger dans le plus profond désespoir, pour faire d'un héros un être nul, ou d'un lâche un homme courageux, etc. Vous ferez aisément, monsieur, l'application de ces principes à quiconque se lance dans le vaste champ de l'imagination. Et si je ne me trompe, nous trouvons ici la solution d'un grand problème relatif aux hommes supérieurs. Voilà pourquoi ces hommes ont nécessairement un côté commun qui les rapproche de nous, malgré la force et l'intensité du rayon céleste qui brille en eux. Voilà la source des choquantes disparates, des mécomptes, des faiblesses qui nous affligent dans leur conduite, et qui plaisent tant à leurs ennemis. Si chez eux l'être d'en haut ne domine pas toujours l'être d'en bas, cherchez-en la cause dans leur belle et fatale organisation, car la même force qui les élève aux nues, les abaisse parfois jusqu'à la fange; par cela même, leurs lèvres ainsi que leur plume ne sont pas toujours au service de la vérité. Souvent on voit briller dans la tête une lumière divine, tandis que la fièvre des passions viles couve dans certains replis des entrailles: c'est à nous de les plaindre, sans les excuser. Oh! sans doute, il appartient au véritable amant des Muses de déposer au pied de leurs autels toute autre passion que celle de la gloire, ennoblir celle-ci par la pureté des motifs, être, en un mot, «un honnête homme dans toute la magnificence de ce mot.» Une mauvaise action cachée sous des lauriers n'en est pas moins odieuse. Mais jetons aussi dans l'autre plateau de la balance un tempérament irritable, toujours au-dessus du degré physiologique ordinaire, une longue habitude d'exaltation, une très-haute idée de soi, de continuels obstacles à vaincre, et la justice sera tempérée sans rien perdre de ses droits. Soyez bien convaincu que la chaleur d'imagination et l'aplomb d'un bon sens toujours droit, la sensibilité très-développée et la raison froide et compassée, ont un incroyable degré d'incompatibilité. Il faut le répéter, le tempérament est, jusqu'à un certain point, le moule de la philosophie, le *substratum* de la moralité. Maintenant, levez-vous, hommes vulgaires, venez jeter la pierre aux promoteurs, aux représentants de la civilisation, à vos guides et à vos maîtres.

II.

Vous le voyez, monsieur, les médecins s'efforcent de remonter à la cause première des passions, cause qui réside dans la constitution de l'être humain ; puis, comme un géomètre calcule la courbe tracée par un projectile, ils examinent le point de départ, la force de l'action et le but de l'action. Eh bien ! en recherchant scrupuleusement le mobile des passions qui agitent les gens de lettres, les artistes, les savants, on arrive presque toujours à cette conclusion, l'excessif désir d'être loués, dont le support est un immense amour-propre. Le philtre enivrant de la louange a bien souvent terni la pure auréole du génie. Les divisions, les querelles, les haines, les rivalités, les actions basses, les crimes mêmes qui ont souillé la vie de quelques hommes distingués, n'ont pas d'autre source qu'un peu plus ou un peu moins d'encens. Ils sacrifient tout, leur santé, leur vie, quelquefois l'amitié, l'honneur même et la vertu pour un peu de cette *âcre fumée de la gloire qui fait verser des larmes,* comme dit Rousseau. Le désir de s'enrichir, même aujourd'hui, dans ce siècle de lucre et d'égoïsme, n'est vraiment qu'en seconde ligne. Aussi, combien ont fait de leur talent, l'ignoble instrument de leurs passions ! combien ont prêté leur génie à la haine qui les dévorait ! combien ont pris l'Envie pour leur Minerve ! Les plus dignes de nos hommages n'ont pas toujours été exempts de certaines faiblesses : il n'y a pas d'astres sans taches. Bacon fut un magistrat vénal, un ami perfide et un lâche courtisan. Le cardinal de Beausset remarque que Bossuet ayant mis une sorte d'acharnement à attaquer Mme Guyon, à cause de Fénélon, fut entraîné « à se montrer homme une fois dans sa vie. » Le grand Corneille a souvent manifesté sa tristesse jalouse contre Racine. Quelquefois la rivalité pousse jusqu'au crime. Le peintre André del Castagno, Florentin, jaloux des succès de Dominique de Venise, attendit un soir son trop confiant ami, et le tua en trahison. L'infortuné Dominique était si loin de soupçonner l'auteur de sa blessure, qu'il se fit transporter chez son ami André, et il expira dans ses bras. La vérité ne fut connue que par la confession de l'assassin à son lit de mort. Le Titien, devenu jaloux du Bassan, son élève, le chassa de son école. Le poëte Murtola, également jaloux de Marini, l'attend au coin d'une rue de Turin, et lui tire un coup de pistolet, qui heureu-

sement, manqua ce poëte. Plusieurs tableaux de Le Sueur ont été secrètement déchirés par des peintres envieux de son talent. D'un autre côté, un grand poëte moderne, Byron, éprouva, dit-on, une colère convulsive, parce qu'ayant acheté un objet de mince valeur, il le trouva enveloppé dans le feuillet d'une de ses poésies. L'abbé de Voisenon, ce papillon du Parnasse, ne redoutait sérieusement l'enfer que parce qu'il craignait d'y voir *siffler* ses œuvres. On sait que Swift ayant fait quelques vers, les envoya à Dryden, son parent, pour lui en dire son avis. Celui-ci lui répondit laconiquement : *Cousin Swift, vous ne serez jamais poëte.* Eh bien! le cousin Swift se souvint toujours avec ressentiment d'une pareille franchise. A quel ennemi de ses vers et de ses opinions Voltaire a-t-il jamais pardonné? « Je crois, dit-il, que la chienne d'Érostrate, ayant rencontré le chien de *Diogène,* fit des petits dont Jean-Jacques est descendu en droite ligne. » (Correspondance, année 1762.) Assertion bien peu digne d'un philosophe prêchant la tolérance. Ces exemples seraient nombreux; c'est toujours le coup d'épingle dans le ballon d'un amour-propre sans mesure.

Cependant, monsieur, ne donnez pas trop d'extension à ma pensée. Persuadez-vous bien, au contraire, que chez la plupart des hommes de génie, d'art et d'études, la corruption morale n'est jamais bien profonde en général, que la bassesse d'âme accouplée à la puissance de l'esprit, union véritablement adultère, est très-rare. Vous observerez souvent de la violence, de la fougue, de l'emportement, de vifs entraînements de cœur, des déterminations peu mesurées, autrement dit des coups de tête; bien rarement, cette méchanceté froide, calculée, tenace, signe certain et indélébile d'une âme fangeuse. Livrés à la discrétion des impressions du moment, l'instant qui suit les trouve doux et disposés à l'indulgence. Ordinairement sans rancune, ils n'ont pas de *gardoire,* selon le mot de Montaigne. Rappelez-vous ce trait qui nous a tant frappés. Louis de Léon, poëte espagnol, professeur de théologie, fut jeté dans les cachots de l'inquisition pour avoir traduit le *Cantique des Cantiques.* Il ne fut rendu à sa chaire qu'après cinq ans de persécutions et de douleurs. Il ne voulut pas même conserver le souvenir de ce temps affreux; et le regardant comme retranché de sa vie, il reprit ses leçons précisément où il les avait laissées par ces mots : *Dicebamus hesternâ die...* « Nous disions hier... » Vous pensez bien qu'il ne s'agit ici que des hommes vraiment remar-

quables; le bas Parnasse reste dans les conditions vulgaires de l'humanité. Quant à moi, qui ai consacré de longues années à l'étude des mœurs spéciales des hommes voués aux travaux de l'esprit, j'ai toujours trouvé en eux une admirable séve de bonté, de dignité. Il y a des exceptions, je l'ai dit, mais ce sont des exceptions, et on les remarque par cela même. Plutarque, qui pour rien au monde ne voulut vendre le bœuf qui avait vieilli à son service; ce bon roi René, si savant, si ami des lettres, faisant diminuer les impôts en Provence quand le mistral soufflait trop fort; cet excellent abbé de Saint-Pierre, toujours fidèle à sa devise, *donner et pardonner;* ce savant naturaliste, le capitaine Desclieux, partageant, pendant une traversée longue et périlleuse, sa ration d'eau avec le *caféier* qui lui avait été confié, seul plant qui fut l'origine des immenses richesses des Antilles; ce médecin Brayer, un des plus illustres de la Faculté, qui, pendant trente ans, apportait chaque mois à son curé, le plus secrètement possible, un sac de mille francs destiné aux pauvres honteux; ce même Voltaire dont j'ai parlé, qui a fait tant de bien aux paysans de Ferney; ce philanthrope et savant Larochefoucaud-Liancourt, notre contemporain, qui, n'ayant d'autre passion que celle du bien, avait six places qui lui rapportaient par an *deux mille écus de dépense,* sont des exemples que je choisis au hasard, entre des milliers d'exemples semblables. N'oublions pas pourtant celui de Bentham, qui, à son lit de mort, toujours fidèle à son système de l'*utile,* légua son corps à la science pour détruire un préjugé. Certes, la leçon publique d'anatomie faite sur son cadavre par le docteur Souttwoode-Smith, fut aussi une leçon de morale pratique. Non-seulement il y a chez les hommes d'une haute culture intellectuelle une tendance manifeste vers le bon, l'utile, le grand, mais c'est à tort qu'on leur reproche de manquer de cette activité pratique qui réalise le bien conçu par une noble pensée. Un naturel ardent, passionné comme le leur, est, à la vérité, le plus grand obstacle à la perfection morale, et cependant nulle part on ne trouvera des âmes plus élevées, des cœurs plus disposés à la vertu, à l'héroïsme, au sacrifice. Cet étonnant contraste m'a tellement frappé, que j'ai voulu en approfondir les causes; voici, selon moi, les principales, je les livre à votre jugement :

1° Leur faiblesse de constitution en général. Il est certain que les soucis de la cupidité, le matérialisme d'un grossier bien-être, les soins rongeurs de l'ambition, les aiguillons de la concupiscence, ont peu de

prise sur de frêles organes, à moins de complète folie. L'instrument manque à la puissance du vouloir ; malgré soi, peut-être, mais enfin on sent le besoin de modérer, d'économiser le mouvement vital. « Vous ne sauriez croire, a dit un homme d'esprit, comme on a l'âme honnête quand on a cinquante ans. » Le sens de ce paradoxe est manifeste pour quiconque sait que la passion est l'expression du type de l'organisation ; l'amour aux jeunes gens, l'avarice aux vieillards. Les exigences de l'organe tendent toujours à conduire la passion à l'acte, tandis que le *moi* réacteur, la contraint dans le cercle de l'abstraction ; mais la vivacité de la lutte est toujours proportionnée à l'état de l'organisme. Ce motif rabaisse, dit-on, la vertu : cela ne peut être toutes les fois qu'on reste dans la nature et le vrai. D'ailleurs, si l'étude physiologique de l'homme découvre souvent la fragilité de nos vertus, elle nous indique également les moyens de leur donner une base solide. En effet, la justice d'Aristide tenait à son essence, comme la propriété du cercle tient à la nature du cercle. Ce que j'appellerais volontiers *la philosophie organique* comprend des objets importants trop négligés par nos grands moralistes. Ayons foi aux prodiges de la volonté, mais croyons aussi que c'est une partie de la sagesse de bien connaître et d'apprécier les impulsions organiques.

2° La sensibilité surexcitée ne peut se soutenir longtemps au même degré. Le grand et terrible effet des passions est dans leur concentration et leur durée. Ces deux conditions, qui sont celles du miroir ardent, consumant un seul point qui en est le foyer, ne se rencontrent guère chez des hommes d'une imagination vive à la vérité, mais souvent mobile, onduleuse, changeante ; il y a ici comme une sorte de nature *sylphique* difficile à saisir et à fixer. Ajoutons que, hors les objets de leurs études chéries, on voit peu de poëtes, d'artistes et même de savants, attacher un intérêt suivi, constant, à ce qui est commun et grossier. Ne cherchez donc point parmi eux ces hommes qui ne veulent que jouir et demander à la vie autant de voluptés matérielles qu'elle peut en donner.

3° Il est en eux un fond naturel d'amour de l'ordre et de la justice. Ils ont comme un sens inné de la perfection morale ; et ce sens, véritable lumière intérieure, fait souvent la part des prévisions de l'esprit et du *fatum* de l'organisme. Non, il n'est pas possible que de hautes qualités intellectuelles soient au profit du vice ; le bien savoir et le bien agir sont inévitablement cause et effet. Une âme forte,

une raison droite et supérieure, tiennent souvent à l'instruction qu'on a reçue. On conçoit qu'il est difficile de descendre des pures délices de l'étude, de la méditation, au plaisir grossier de l'organe. A quoi bon un chef-d'œuvre, s'il n'enfante que la folie ou l'orgueil, s'il ne préserve l'âme de la gangrène de l'égoïsme? Le monde des esprits, des vérités, des principes absolus, éloigne plus qu'on ne croit de grandes et magnifiques âmes des intérêts vulgaires. Eh quoi! réfléchissant sur Dieu, sur l'âme, sur les lois de la nature, sur le beau, le grand, le juste, toujours obligatoire, il n'en resterait rien dans le cœur de ces hommes à part de l'espèce! Nourris du pain de la science et de la sagesse, la passion leur commanderait en souveraine! Cela répugne et cela n'est pas. Un poëte dans la haute et divine acception de ce mot, et il y a du poëte dans tout homme supérieur, devenu un être bas et méchant, est une idée qui ne peut se supporter. Quiconque a reçu mission d'éclairer ou de charmer les hommes puise dans ce sentiment une sorte de moralité instinctive et profonde, éternelle base des chefs-d'œuvre empreints du sceau de l'immortalité; le beau prépare l'âme à la bonté, à la sagesse. Les belles-lettres, si justement nommées *humanités*, enseignent autre chose que l'art de plaire aux hommes. Il est tel artiste, savant ou littérateur, mourant de faim ou de génie, et dont le cœur est *aussi droit qu'une ligne*, selon l'expression de Mme de Sévigné. Car la puissance qu'acquiert l'idée du devoir et du sacrifice, chez certains hommes de cette trempe, produit des miracles de dévouement et d'honneur. Il y a ici une spontanéité généreuse que les âmes communes ne comprendront jamais.

4° Le constant amour de la célébrité; certes, le besoin de captiver l'attention des autres, porté à un certain degré d'exaltation, peut conduire à des actes moraux répréhensibles; mais, en général, il est le principe de nobles actions. Un mérite souillé de vices, un esprit qui *gravite* vers les régions de la lumière, et qui tombe dans la volupté brutale, voilà une anomalie que repoussent les contemporains et que la postérité juge sévèrement. D'ailleurs, le travail soutenu de l'esprit préserve le cœur; le levain morbide de la passion ne trouve point les conditions nécessaires à sa fermentation. Et puis quand au prix de labeurs infinis, de patience, de dégoûts et d'ennuis, on a grossi de grain en grain son lot de gloire, ne pensez-vous pas qu'on craigne de le ternir? On peut redire aux hommes célèbres et non vertueux, les foudroyantes paroles qu'un illustre poëte adressait

à des scélérats puissants : *Tremblez, vous êtes immortels!* Plus d'un a été retenu par cette considération ; on ne consent pas aisément à laisser après soi un nom escorté d'épithètes flétrissantes.

5° Souvent encore, parce qu'ils ont apprécié ce que valent les hommes et les choses, parce qu'ils savent à quoi s'en tenir sur l'éternelle mobilité du drame social. L'étendue des connaissances conduit nécessairement, par une grande rectitude de jugement, à une sorte d'indifférence pour ce que les hommes vulgaires craignent ou désirent immodérément, au moins à faire en sorte que les petites choses n'acquièrent pas une valeur exagérée. Il en coûte des illusions, je le sais : lire trop clairement dans les cœurs, à la fatale lueur de l'expérience, rien ne brise plus fortement le prisme de l'espérance ; mais le plein calme de l'âme a bien aussi son prix. Il y a plus, ces *effrénés de gloire,* qui n'ont d'abord ni paix ni repos, finissent même par juger que cette dernière passion du sage en est pourtant une dont il faut aussi se défier ; car, semblable à l'ambition, elle est funeste à la santé, au bonheur, soit qu'on réussisse, soit qu'on échoue. Bientôt même ils s'aperçoivent, avec le temps, que la pyramide à base de granit, que chacun d'eux se flatte d'avoir élevée, n'est pas aussi inébranlable qu'ils le croyaient. Le génie saturé de louanges, comblé d'honneurs, planant au-dessus des hommes, espérant tromper et duper la mort, parce qu'il a l'instinct de l'éternité, sent néanmoins qu'il ne peut sortir du réel et du possible de l'humanité ; du haut du char de triomphe, l'abîme de l'oubli s'aperçoit dans le lointain. Or, après de pareilles considérations, qu'est-ce ensuite que la vie matérielle avec ses chétifs intérêts, ses misères, ses bassesses, ses importunités? Croyez, monsieur, que la dévorante intensité du désir, cause de tant de passions, est bien tempérée quand le vrai se fait jour dans certains esprits. Il est donc certain que les progrès de l'intelligence aident au progrès moral, que le génie, considéré sous ce rapport, est la science de la vie, parce qu'il l'éclaire et la conduit.

III.

Toutes ces causes et d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, se combinent, se modifient d'une infinité de manières, d'après les tempéraments, les circonstances, les positions diverses, les jeux de la fortune ; mais le fond reste le même. Maintenant il est aisé d'expliquer

pourquoi la plupart des hommes célèbres, très-prédisposés aux passions violentes, en sont pourtant rarement atteints, et pourquoi on remarque si peu d'aliénés parmi eux.

Il est néanmoins des exceptions, je ne l'ai point caché, mais malheur à ceux qui les donnent! la vie se consume chez eux avec une effrayante activité, eussent-ils reçu de la nature un corps de bronze et d'acier. Mirabeau, ce foudre d'éloquence, ce prodige de vices, en est un insigne exemple; aussi, épuisé, languissant, disait-il à son ami Étienne Dumont : « Si je croyais aux poisons lents, je ne douterais pas que je fusse empoisonné. Je me sens dépérir, je me sens consumé à petit feu. » (*Souvenirs de Mirabeau.*) Concevez, en effet, monsieur, la passion exerçant ses ravages sur un individu toujours porté à l'extrême, dont les impressions, même légères, retentissent dans toute l'économie; chez qui l'ardeur d'imagination, la chaleur du sang, l'éréthisme nerveux habituel, produisent de constantes et implacables irritations; dont la tête est un foyer où se pressent, s'agitent et bouillonnent des pensées brûlantes, des vœux insatiables, des désirs sans bornes, et dites s'il est possible que la frêle machine humaine résiste à de tels ébranlements. Les passions, comme toutes les maladies, exagèrent le principe que nous avons posé comme loi fondamentale de la constitution des penseurs; c'est-à-dire, qu'elles augmentent de beaucoup la prédominance du système sensitif sur les forces motrices. Les affections dépressives, comme le chagrin, le découragement, la crainte prolongée, sont tout aussi dangereuses que les passions plus impétueuses; la douleur morale est un poison subtil qui change de forme et jamais de nature. Chamfort a beau étaler ce paradoxe, que les passions font *vivre* l'homme, et que la sagesse le fait seulement *durer;* il ne sagit que de s'entendre. Si être agité, tourmenté, stimulé par l'influence organique ou l'égoïsme, élevé jusqu'à l'appétence extrême, sans le *veto* de la raison; si lancer des feux éblouissants, aviver sans relâche la flamme de la vie, puis se consumer et s'éteindre rapidement, c'est là vivre, c'est là savourer le bonheur, avouons-le, il ne faut plus s'étonner si l'existence est si rapide, si passagère chez certains hommes. Serait-ce dans ce sens qu'il faut entendre cet ancien oracle? « Les favoris des dieux meurent jeunes. » Pour moi, il est évident que c'est vivre au milieu des angoisses de la mort, sans avoir sa tranquillité. Loin de là, la sagesse combine et prévoit; elle nous force à renoncer à un moindre bien pour un plus grand;

elle nous dit de repousser parfois les voluptés, pour écarter aussi les furies.

Choisissez donc, ou *vivre* à la manière de Chamfort, ou *durer* selon la loi de la sagesse. Ce qu'il y a de certain, de positif, c'est l'imminent danger des sentiments violents et continus, quelle que soit leur direction, et particulièrement chez les penseurs, dont l'organisation n'est que trop disposée aux émotions. On doit leur répéter : Soyez en garde contre toutes les affections vives qui s'enracinent dans le cœur; elles tendent à briser, à user les ressorts de l'existence. Résistez aux attraits qu'elles offrent, aux piéges qu'elles tendent, aux délices qu'elles promettent; que le feu des passions ne pénètre point, s'il se peut, dans votre organisme, l'incendie n'aurait de bornes que dans la destruction de cet édifice, cimenté de salpêtre et de soufre. Il ne faut pas croire que la médecine exagère sans cesse; loin de là, l'expérience dépose journellement en faveur des préceptes de l'art. La pierre philosophale à trouver n'est qu'un jeu d'enfant, au prix de maintenir la santé chez les individus éminemment nerveux, ardents, passionnés tout à la fois; cherchez sur une autre planète à résoudre un tel problème.

Ces considérations sont purement médicales et physiologiques; mais il en est d'autres non moins importantes, et prises uniquement dans l'ordre moral. Est-il quelque chose de mieux démontré que l'heureuse influence d'une âme honnête sur le talent? et ceci n'est ni un paradoxe ni un lieu commun. L'élévation des sentiments, la pureté des principes, donnent *infailliblement* à l'esprit une force, une justesse, une portée incalculables. « Telle vie, tel style; » c'est Sénèque qui l'affirme, et nul plus que lui n'était en droit de proclamer cette vérité. On aura beau chercher des exemples du contraire, ce seront toujours de rares exceptions. La nature des choses s'y oppose; on ne combinera jamais l'or pur du génie avec la fange du vice : en définitive, on ne peint bien que ce que l'on sent [1].

Ne négligeons pas de faire observer que la passion est un tyran qui tourne tout à son profit et ne souffre rien d'étranger. A l'exception de l'étroit tourbillon des idées qui lui sont relatives, tout le reste est plongé dans une sorte de narcotisme moral. Les soins, les embarras

[1] « Soyez vertueux, dit si bien Mme de Staël, sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître. »

d'une passion prédominante, ces *curæ mordaci*, selon l'expression d'un poëte italien, qui en sont la suite, ôtent cette liberté d'intelligence qui permet à l'âme de sublimes élans, et à l'esprit de larges développements. La force de la pensée s'épuise sur un petit espace... Mais quittons ces aperçus hors de mon sujet, et rentrons dans le domaine de la médecine.

A toutes les époques de la science, les physiologistes ont considéré les passions comme de véritables maladies. Ce point de vue est fondé sur l'observation; dans toute passion, en effet, l'harmonie des actes vitaux a cessé d'exister. Il y a plus : que la passion soit le mobile des plus belles actions, ou des plus coupables égarements, elle ne peut avoir lieu sans une sorte d'aliénation temporaire, préjudiciable à l'organisme, car c'est la violence de la passion, et non sa direction morale, qui en fait le danger. Remarquez toutefois qu'il ne s'agit ici que de l'individu, et nullement de la société. Les passions funestes aux intérêts de cette dernière, sont une sorte de guerre du moi d'un seul contre le moi de tous. Toujours est-il que le caractère de la passion reste le même, une perturbation excessive de l'économie, un trouble fatal à son bien-être, parce qu'il est toujours en dehors du cercle habituel de ses forces.

Cela posé, on demande, et vous-même, monsieur, m'avez souvent adressé de pareilles questions : abstraction faite des secours religieux d'un ordre supérieur, mais étrangers à ce travail, la médecine a-t-elle des moyens de combattre les maladies dont il s'agit? Y a-t-il une hygiène purgative des passions? Jusqu'à quel point peut-on compter sur les secours de la thérapeutique[1]?... Guérir médicalement les passions humaines!... Je vous l'avoue, c'est nous demander si nous sommes des dieux, si le don des miracles nous a été transmis. On a souvent reproché à la médecine son impuissance; et savez-vous pourquoi? précisément parce que nous n'avons que peu ou point de prise sur les passions humaines. La *psychiâtrie*, cette belle partie de notre art, en est à ses plus faibles éléments. Cet anévrisme du cœur qui fait périr dans d'horribles angoisses, ces poumons ulcérés, ce squirrhe au pylore, cet estomac qui ne digère plus, ce cerveau enflammé, ne sont parfois, en dernière analyse, que les résultats de l'ambition, de

[1] Quoi qu'en dise Hoffman, j'ai peu de confiance dans le moyen qu'il préconise. *De medicina emetica et purgante, post iram veneno.* (Opera omnia, in-f°, t. 6.)

la cupidité, de l'envie, etc. Donnez-nous un moyen de combattre avec avantage ces vautours du cœur humain, et notre point d'appui opérera plus de prodiges que celui qu'invoquait Archimède; nous rendrons l'homme heureux et sain, parce qu'il sera sage. Ce beau rêve platonique, on doit le dire, paraît éternellement condamné à ne jamais se réaliser; c'est se briser contre les bornes de l'humanité. Il est facile au moraliste d'étaler ses maximes de devoirs rigoureux; mais le médecin praticien est arrêté par une foule d'obstacles quand il s'agit de guérir l'individu qui *pâtit* d'une vive et profonde douleur morale, heureux s'il peut, quelquefois, en diminuer l'âcreté.

Je vous le demande, que deviennent les préceptes de l'hygiène quand l'intérêt parle, que l'or se montre, que l'aiguillon du désir nous pique et nous presse sans relâche? Le sentiment n'a-t-il pas trop souvent la voix plus haute que le syllogisme? Autrement dit, l'action organique instinctive, ou l'égoïsme, ne triomphe-t-elle pas presque toujours de l'action morale ou philosophique? Dans un paroxysme de passion violente, posséder l'empire de soi, se maintenir libre de toute influence de la chair et du sang, dans les hautes régions de l'intelligence, voilà un problème qu'il n'est donné de résoudre qu'à certains êtres privilégiés. Plus il y a de sensibilité, de vigueur physique, de capacité de sentiment, plus la victoire est incertaine, à moins de secours énergiques et puissants. Le professeur Hallé, dans ses cours d'hygiène, nous disait sans cesse que l'homme doit apprendre à ne *sentir* qu'autant qu'il convient; mais cela est-il possible? la sensibilité est-elle un vêtement qu'on quitte et qu'on reprend à volonté? la mesure d'émotion, la *métropathie* individuelle est-elle connue, et la précision peut-elle avoir lieu dans les quantités morales? D'Alembert, ce froid sophiste, veut que le poëte ou l'artiste porte toute sa sensibilité dans ses ouvrages, puis que le reste de la vie coule uniformément; conseil excellent, mais impraticable. Peut-on, en effet, arranger à loisir sa vie, son être, ses idées, son destin? Cette même sensibilité qui fit produire des chefs-d'œuvre à Racine, était tout aussi vive dans les bosquets de Versailles, quand Mme de Maintenon lui dit: « C'est le roi, cachez-vous. » Il se cacha, mais le trait lancé était mortel, et un abcès au foie termina bientôt les jours du grand poëte. « Supprime l'opinion, dit Marc-Aurèle, tu supprimes *j'ai été blessé;* supprime j'ai été blessé, tu *supprimes la blessure;* » maxime stoïque bien digne du sage dont elle émane, mais que bien peu mettront en

pratique, parce qu'elle est pour ainsi dire surhumaine. Les plus grands génies n'y ont pas toujours été fidèles. Qui donc se place avec résignation au-dessus et au-dessous du vol des traits de l'envie? qui donc a, comme Socrate, le pouvoir de se passer ou de jouir indifféremment? qui donc enfin conserve toujours la dignité du talent, quand une critique malveillante, impitoyable, souille votre œuvre de son venin?

Voici une autre difficulté également insurmontable. La *séméïotique* des passions, ou leurs signes caractéristiques, n'est pas toujours facile à saisir. Il serait important de reconnaître le penchant à son origine, parce que c'est là qu'il faut établir la digue. Mais souvent la ligne de démarcation du penchant à la passion échappe aux recherches, ou plutôt le patient et le médecin dédaignent de s'en occuper. Depuis la simple émotion *jusqu'au degré d'intérêt qui rend malheureux,* et depuis celui-ci jusqu'à la passion furieuse, ou au chagrin qui frappe à mort, il y a des nuances infinies : où sera le commencement, où sera le terme du traitement?

Viennent ensuite les habitudes; or, c'est ici qu'échouent ordinairement toutes les ressources de l'art, de la logique, du raisonnement et de la sagesse. Le passage suivant de saint Augustin explique admirablement le triste progrès que fait alors le cœur humain : « La volonté, en se déréglant, devient *passion;* cette passion continuée se change en *habitude;* et faute de résister à cette habitude, elle se transforme en *besoin*[1]. » Parvenue à ce degré, les habitudes sont tellement enracinées, qu'elles s'enlacent au principe même de l'existence; il n'appartient plus qu'à la mort de rompre un tel lien; la monade-âme, *décorporée,* peut seule recommencer la vie sur un nouveau plan.

Ces obstacles, monsieur, vous paraissent formidables; eh bien! il en est encore un qui peut-être les surpasse tous. Véritable barrière de fer et d'airain, elle brise et arrête ordinairement nos efforts. Cet obstacle est la volonté du malade. Un homme atteint de la fièvre invoque les secours de l'art; il se prête à nos conseils, il aide le médecin. Que le mal augmente, la tête se prend, le délire se manifeste;

[1] *Ex voluntate perversa, facta est* LIBIDO; *et dùm servitur libidini, facta est* CONSUETUDO; *et dùm consuetudini non resistitur, facta est* NECESSITAS. (*Confes.*, l. 8, c. 5.)

le patient refuse alors toute espèce de secours; il se croit guéri, le voilà sain d'esprit et de corps. C'est un insensé, dira-t-on. Or, qu'est de plus l'ambitieux, le joueur, l'amant violemment épris, le possédé *di questa rabbia detta gelosia*, etc.? Leur volonté subjuguée repousse tout moyen tendant à les guérir. La passion se fortifie de toutes les illusions de l'imagination séduite, de tous les sophismes d'une raison avilie. Puis les enivrantes images de la possession, la *piperie* de l'espérance, cachent le danger; en sorte que les déterminations instinctives affaiblissent, énervent sans cesse les déterminations rationnelles. On est satisfait par le mal même qu'on éprouve, il vous dévore et il vous charme. C'est au point que si cet état d'incantation pouvait durer, et s'il ne troublait point l'harmonie de la société civile, il faudrait le conserver, dût-on y succomber. A quoi bon guérir, puisque l'homme n'est heureux que quand il croit l'être, et cela dans toutes les conditions de l'ordre social? Cet *embarras de rois* qui, dans l'antichambre de Napoléon, empêchait les courtisans de parvenir jusqu'à lui, flattait son colossal orgueil; mais ce pauvre fou, qui dans sa loge se croit Jupiter, et prend pour l'encens des cassolettes, la fumée qui s'élève du triste mets qu'on lui sert dans une écuelle de bois, n'a rien à envier au puissant monarque. Le malheur est, sauf le cas de folie incurable, que les illusions se dissipent: alors on s'aperçoit, au physique, que l'économie est ravagée par le feu des passions; au moral, qu'on est en proie à l'ennui, monstre qui ne règne que sur des cendres et des ruines. Dans cette situation critique, on aspire à un soulagement quelconque, on cherche des remèdes, mais en vain, la nature épuisée ne seconderait plus leur action. Un seul reste peut-être, c'est la philosophie stoïque qui le vante et qui l'offre; ne voyez-vous pas, cachés sous son manteau, la coupe et le poignard? Diogène avait dit, dans le style de son école, qu'il fallait dans la vie faire provision de philosophie ou de corde; Épicure croit qu'il faut ôter la disjonctive, faire provision de l'une et de l'autre.

Je laisse à dessein un autre obstacle, parce qu'il se perd encore dans le vague de l'hypothèse. Je parle du système de Gall : admettez-le, et la fatalité la plus démontrée en est le résultat certain, immédiat. Un médecin, homme d'esprit, disait, avec raison, que pour guérir une passion dangereuse, selon la doctrine des crânioscopes, il n'y avait qu'un seul moyen possible : c'était d'enlever, à l'aide du trépan, l'organe ou protubérance qui en est le siége. En effet, que

peut la raison la plus haute et la plus forte, contre une pareille cause, toujours présente, toujours active? Assurément, c'est le souffle du Zéphire contre un rocher. Socrate, qui triompha d'une foule de penchants vicieux dont il portait l'empreinte sur sa figure, avait-il un organe particulier en lutte avec tous les autres?

Ainsi donc, me direz-vous, la médecine, qui, selon votre opinion, est la plus bienfaisante des professions, avoue son impuissance contre les maladies de l'âme, très-souvent principe et source des maladies du corps. Que pouvez-vous maintenant pour l'humanité? Votre science n'est-elle pas chimérique? — Dites plutôt que c'est une science limitée : elle ne peut dire, comme la parole divine, *surge et ambula;* mais elle offre des secours à qui en réclame, même pour les infirmités morales. Elle adoucit, elle calme ces infirmités, si elle ne peut en obtenir la cure radicale. Le difficile est de trouver qui veut guérir. Où est cet homme-phénomène, devant qui certainement Diogène eût éteint sa lanterne? Je suppose pourtant qu'il existe; le voilà qui s'avance, il dépose tout orgueil humain, et il s'écrie : Ajourd'hui, je suis l'esclave d'une passion furieuse, demain, j'en serai la victime : je le sais, je le sens; jamais la passion ne pardonne à qui se dévoue à elle. O Esculape! je t'implore, conjure cette Némésis; prends pitié de mes maux. Que fera le prêtre du dieu d'Épidaure? refusera-t-il de tendre une main secourable à cet infortuné? gardez-vous de le croire... Mais ces décourageants obstacles dont nous avons parlé!... Qu'importe? essayons en vertu de cet ancien axiome de médecine : *Melius anceps remedium quam nullum.* Aidons et protégeons la raison, tâchons du moins d'émousser ce qui déchire, de tempérer ce qui consume.

IV.

Il me semble d'abord qu'en rassemblant sur ce sujet ce que l'expérience a de mieux constaté, la pratique de plus positif, le plan de médecine morale doit porter sur la triple base suivante :

Bien connaître l'état et les conditions organiques, c'est-à-dire évaluer leur force, leur influence, leur direction présente et future, sur le sentiment exalté.

Employer la force morale, ou le *moi,* luttant directement contre la passion ou l'organisme.

Enfin, imprimer une nouvelle tendance aux idées, aux sentiments, aux facultés de l'intelligence.

Toute maxime de philosophie pâlit, s'efface et s'oublie quand le cœur humain est vivement stimulé par une passion. La loi même, la philosophie armée, dit-on, perd de sa puissance dans ce conflit; l'histoire de la société civile et politique ne le prouve que trop. Pourquoi cette cruelle déception? C'est que les philosophes n'ont presque jamais tenu compte du physique; ils ont vu les effets, sans remonter aux causes, *hominem non sapiunt.* Le corps et l'âme n'ont pas honte l'un de l'autre, leur union forme l'homme. Or, comme je l'ai déjà remarqué, en principe, on n'est *passionné* que du corps; mais le feu qui dévore les entrailles, enflamme aussi les ressorts de l'imagination. Portez donc votre attention sur l'économie, et là vous trouverez d'incalculables ressources. Que de force morale dans une activité organique puissante et bien réglée! Combattez directement les tendances ou appétits organiques; tâchez de gouverner les habitudes de l'esprit par les habitudes du corps. L'image abstraite de la vertu ne suffira jamais à elle seule, soyez-en bien convaincu. Un poëte comique d'Athènes dit que *le temps* et *la faim* viennent toujours à bout de l'amour; cela doit être, et l'on voit pourquoi. Voltaire remarque que Charles XII perdit son audace et son courage dans la fièvre qui accompagna la suppuration de sa plaie. Que de pareils exemples ne pourrait-on pas citer? Modifiez l'organisme, vous influez sur la sensibilité; modérez la sensibilité, vous tempérez l'imagination; calmez l'imagination, vous êtes le maître de la passion. Le *moi* ordonne, l'organe surexcité résiste; contraignez ce dernier; enlevez-lui l'excédant de sa force, et la balance sera en faveur du pouvoir moral. La vertu est l'organisme dompté, le triomphe de soi, la consommation de toute philosophie [1]. Ainsi, la diète, le jeûne, le régime doux, dans toutes ses nuances, les bains, variés dans leurs formes, dans leur température, les saignées, le froid, le repos sont des sédatifs dont le succès est presque assuré. Dans les établissements pénitentiaires de l'Amérique, on donne un pudding grossier, fait de farine de maïs et de mélasse. Ce régime est regardé par les inspecteurs

[1] « Que notre affaire de chaque jour est de nous rendre plus forts que nous-mêmes. » *Hoc deberet esse negotium nostrum quotidie se ipso fortiorem fieri.* (De Imitatione J.-C.)

comme un des moyens qui aident de la manière la plus efficace à l'amendement des prisonniers; il renouvelle et rafraîchit le sang, adoucit le caractère et dispose l'âme au repentir. Par contre, le régime fortifiant, tonique, les excitants physiques et moraux, combinés et gradués selon les circonstances, conviennent, s'il y a débilité de caractère, affections dépressives. Remarquons, en passant, que c'est là ce qui constitue en partie une bonne éducation. Rousseau veut que tout ce qui est extérieur concoure à ramener à la vertu : c'est ce qu'il appelle *morale sensitive.* (Confess., liv. 9.) Mais bien avant lui, les fondateurs d'ordres religieux avaient établi à cet égard des règles fixes et positives. L'esprit triomphe de la chair par le jeûne, par la macération, par le travail. *Castigo corpus meum et in* SERVITUTEM *redigo,* a dit saint Paul aux Corinthiens. Selon saint Jérôme, *venter mero æstuans, facile despumat in libidinem,* et la nature n'a pas changé. Dites à un homme vigoureux, d'un sang ardent, alimenté de substances chaudes et succulentes, d'être chaste; il vous répondra que l'exécution de ce précepte est au-dessus de ses forces, l'organisme triomphera. Agissez sur celui-ci dans un sens convenable, le sacrifice sera facile. Achille, bouillant, emporté, était nourri de la moelle de lion. La sagesse par l'obligation des organes est ordinairement complète et assurée; c'est la plus solide victoire de l'homme sur lui-même.

Mais cette modification sera puissamment secondée par l'éloignement de tout ce qui excite l'organisme et torture l'être moral. La *soustraction* du stimulus morbifique est peut-être le moyen le plus efficace de la médecine de l'intelligence; c'est l'antispasmodique moral par excellence. Éloignez la cause, l'effet cesse [1]. Qu'on se hâte donc de fuir l'occasion. Pourquoi agacer le serpent qu'on a dans le sein? S'exposer à la double tyrannie de l'organe et de l'occasion, c'est combattre en imprudent, en insensé. Si vous n'êtes doué du sang-froid miraculeux de Robert d'Arbrissel, comment oser rester dans une

[1] . . . *Sed si*
Candida vicini subrisit molle puella,
Cor tibi rite salit? . . .
(PERSE, Sat. 3, v. 110, 111.)

« Mais si la blanche fille du voisin t'adresse un sourire voluptueux, ton cœur continue-t-il à battre sagement ? »

atmosphère brûlante avec un tempérament combustible? Les irritantes jouissances de la passion lui donnent toujours un haut degré d'activité, tandis que l'impossibilité physique du triomphe de cette même passion en modère et en détruit la puissance. Écartez de l'amant, du joueur, de l'ambitieux, les objets de leur convoitise, la paix renaîtra dans leur âme. Le marasme de l'envie consume cet auteur; eh bien! qu'il cesse d'entendre célébrer son rival, et la santé reparaîtra. Je voudrais que chaque écrivain, chaque artiste, savant ou homme d'État, eût, à l'imitation de Fontenelle, un *grand coffre*, pour y déposer les produits de la calomnie en ce qui le concerne; ce serait un des égouts de sa maison. Il en est ainsi de tout sentiment violent; il faut en écarter la cause, ce sentiment fût-il même agréable, quoique par cela même bien moins dangereux [1]. J'ai guéri un homme d'État éminemment susceptible et nerveux, en le forçant de s'abstenir longtemps de toute conversation, de tout pamphlet, de tout journal politique. Dans les premiers jours, ce régime fut trouvé d'une excessive sévérité; mais, au bout d'un mois à peine, le malade fut étonné du calme qu'il éprouvait; il ne pouvait y croire. Quel était mon remède? J'avais soustrait le stimulant morbifique. Et si l'on pouvait éteindre les souvenirs, combien la guérison serait plus prompte et plus facile encore! Mais le temps seul possède ce baume réparateur. Aussi, un homme consumé de chagrin disait-il avec raison : « Montrez-moi le fleuve d'oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. »

Le second moyen dont j'ai parlé, est la force *moi*, force morale directe, c'est-à-dire une volonté ferme, soutenue, énergiquement répressive, qui fait que la conscience du devoir persiste indélébile. Vous le savez, monsieur, dirigé par ma profession, mes études et l'expérience, j'ai fait largement la part de l'organisation: mais, lui faire sa part, ce n'est pas lui remettre tout entier le dépôt de notre destinée, bien moins encore la placer au niveau de l'esprit. Quoi qu'en disent ceux qui ne voient la force que par la matière, il y a quelque chose dans l'homme, outre la substance et la quantité : ce quelque

[1] Cotugno, le premier médecin de Naples, me disait lors du succès fou de *Moïse*: « Entre autres louanges que l'on peut donner à votre héros, mettez celle d'assassin. Je puis vous citer plus de quarante attaques de fièvre cérébrale nerveuse, ou de convulsions violentes, chez de jeunes femmes trop éprises de la musique, qui n'ont pas d'autre cause que la prière des Hébreux au troisième acte, avec son superbe changement de ton. » (*Vie de Rossini*, par M. de Stendhal.)

chose réside dans l'*unité* mentale, dans le moi, principe de la spiritualité. On assure que l'organe exerce une formidable puissance, ce n'est pas là ce qu'on doit contester; mais cette puissance n'est pas inébranlable. Elle est parfois ou diminuée, ou limitée, ou subjuguée, ou même anéantie par le moi. Celui-ci domine la douleur physique, fait taire la douleur morale et restreint le désir, quelles qu'en soient la source et la violence. Un homme vif, colère, et qui *se retient,* comprime certainement l'organe, l'instinct et la passion. Il en est de même du jeune homme qui, en présence de la beauté, *commande* à ses désirs et à ses regards. Une multitude d'exemples prouvent qu'une prédétermination de l'esprit peut aller au point de maîtriser un organisme rebelle et le forcer à obéir à la volonté. Il n'est point de chirurgien qui ne sache que certains individus ne jettent pas un cri, pas un soupir pendant les plus cruelles opérations. L'assassin de Kléber souffrit l'horrible supplice du pal avec impassibilité; M. de Jaucour eut, dit-on, dans un rendez-vous d'amour, deux doigts écrasés par une porte qu'on fermait brusquement, et il ne souffla pas un mot dans cette extrême angoisse. Jeanne d'Albret accoucha de Henri IV, en chantant, etc. [1]. Mais, dira-t-on, l'enthousiasme, le fanatisme, peuvent un moment exalter l'imagination. Sans doute, ce qui est déjà une preuve de mon assertion. Cependant il est aussi des cas où l'individu est de sang-froid, la force de sa volonté a suffi. Sixte-Quint dompta quinze ans un naturel fougueux et emporté. Plusieurs criminels se sont condamnés à mourir de faim, et leur volonté ou le *moi* n'a jamais fléchi devant la douleur et la mort. On objecte que c'est le cerveau qui agit, toujours l'organe : qui le nie? Mais le cerveau agit-il par lui-même, ou bien n'est-il que l'agent d'une force causatrice primitive, indépendante, extraorganique et incalculable? La question reste intacte, et la décidera qui pourra. Toutefois, l'âme issue de la

[1] Voici ce qu'on lit dans un ouvrage anglais, *Life of Brant* (Revue britannique, 4e série) : « Quelques jours avant que le général Saint-Léger eût formé l'investissement de la place, le capitaine Gregg et le caporal Madison eurent l'imprudence de sortir du fort. Ils furent surpris par les Indiens, qui leur lâchèrent deux coups de fusil. Le caporal fut tué et scalpé, le capitaine ne fut que blessé; mais feignant d'être mort, il eut la présence d'esprit et le courage de supporter la cruelle opération du scalpage *sans pousser un cri.* Quand les Indiens furent partis, on vint au secours du capitaine, qui guérit, malgré la gravité de sa blessure, et servit encore longtemps son pays. »

chair est une hypothèse qui répugne et qu'on repousse. Hypothèse pour hypothèse, la seconde me paraît infiniment plus probable. Je pense donc, comme l'a dit Bossuet, « que le cerveau est en notre pouvoir. »

Ainsi, tout en accordant beaucoup à l'organisation, le moi n'en est certainement pas le passif instrument. Très-souvent, par son activité causale, il choisit et n'accepte pas. Possesseur du corps, ce moi, ou *l'homme,* ordonne à son sang de circuler plus lentement, à ses nerfs d'être moins irritables, au cerveau de méditer telle idée plutôt que telle autre. Souvent même, il traite les organes en esclaves, il les tient à l'écart, il les outrage, il méconnaît leur voix et leurs besoins. Bien plus, quand il veut, il les sacrifie, il les voue à la mort et les plonge dans le néant. C'est une pensée qui tue, et non l'instrument du suicide; l'âme assassine le corps, parce que le corps est la chose du moi ou de l'homme. Ainsi le suicide, cet horrible abus de la liberté de l'homme, est en même temps la preuve la plus éclatante de cette liberté. Le refus ou l'acquiescement de la volonté décide de tout, quand cette volonté passe du virtuel à l'actuel, selon le langage philosophique; l'âme conserve donc intacts son libre arbitre, sa force et son autonomie. Ce sont là des faits, et des faits journaliers que personne n'oserait mettre en doute. Que prouvent-ils? Que le moi, par sa force intrinsèque, ou aidé de l'éducation et des secours de la philosophie, de la médecine, commande, régit *souverainement* l'économie; qu'il a droit de vie et de mort sur le corps, et qu'en définitive, comme on l'a dit, l'homme est *le maître chez lui.* Demandez-vous le but de cette suprématie d'intelligence? ce but est noble et élevé, le voici : Soumettre la passion ou l'instinct animal exalté à une volonté forte, réduire cette volonté en acte, enfermer l'acte sous le compas de la raison, ramener constamment cette raison à la loi du devoir, au sacrifice, indépendamment de tout antécédent et de tout conséquent; c'est bien là, si je ne me trompe, ce que le sage espère et cherche, l'harmonie avec soi-même, l'action consensuelle et sacrée de la volonté avec l'impulsion organique, ce qui constitue *l'angélique humain.*

Je sais bien la grande, l'éternelle difficulté : c'est emporté qu'on est par le mouvement et le désir de vouloir autre chose que ce que la passion veut immédiatement. Mais le voile de ses inspirations hallucinatrices n'a pas toujours le même degré d'épaisseur : la vérité a

aussi ses lueurs, que l'esprit saisit malgré lui. Ainsi que la fièvre, toute passion présente des instants de calme et d'exacerbation : il y a le sang-froid du lendemain. Qu'on saisisse donc le temps de rémission pour faire usage des moyens indiqués, pour attacher et cramponner la raison au gouvernail. Dans la violence de l'ouragan, il faut pouvoir dire comme cet ancien marin : O Neptune ! puissant dieu des mers, tu peux me perdre ou me sauver si tu le veux, mais je tiendrai toujours droit et ferme mon timon.

Enfin, le troisième et dernier moyen dont j'ai parlé, est de changer la direction des idées exclusives. Quand la foudre menace un édifice, que fait un habile physicien ? Il diminue graduellement la masse d'électricité et il la disperse. Ah ! qu'un fil conducteur du feu de nos passions serait une précieuse découverte pour l'humanité ! Toutefois on peut en imiter les effets en changeant lentement, successivement les sentiments qui prédominent. L'épine morale, enfoncée dans le cœur ou le cerveau, exige bien des ménagements pour être arrachée, mais enfin l'art en vient quelquefois à bout. Des émotions, des sensations, une passion différentes, obtiennent un succès inespéré; il n'y a pas dans l'action révulsive morale de plus puissant *contraire.* Une affection en repousse une autre, *tanquam clavo clavum ejiciendum,* dit Cicéron, pourvu, toutefois, que la passion nouvellement produite soit moins dangereuse que la première. On ne saurait croire, en effet, jusqu'à quel point on peut interrompre, briser un sentiment, une sensation par une autre. Charles IV, duc de Lorraine, était devenu éperdument amoureux de la fille d'un bourgmestre de Bruxelles. Il pria un jour la mère, en présence de plusieurs personnes, de lui permettre de dire deux mots à la jeune personne : cette sage mère refusa. Le prince offrit alors de ne parler à la demoiselle qu'autant de temps qu'il pourrait tenir un charbon ardent dans la main. Cette condition parut si forte, qu'on y souscrivit. Le duc se retira donc à l'écart avec la demoiselle, prit un charbon ardent, et entama la conversation. Elle dura si longtemps, que la mère jugea à propos de l'interrompre. Le charbon était éteint. Qu'on juge de la douleur que dut éprouver le prince ! et il l'avait à peine sentie. (*De la Passion de l'amour,* par M. J. F., médecin anglais, traduction française, 1785.) Le point important, mais difficile en beaucoup de cas, est d'exciter un sentiment capable d'affaiblir celui qui domine, soit en soutirant peu à peu le trop plein de la sensibilité exaltée, soit en rompant tout

à coup la passion par un événement extraordinaire, inattendu, donnant aux idées une direction absolument contraire. C'est ainsi que Mentor précipita brusquement Télémaque dans les flots pour l'éloigner d'Eucharis. L'essentiel est de produire une diversion mentale quelconque. C'est de cette manière qu'un officier général, qui ne pouvait être saigné sans s'évanouir, soutint très-bien cette petite opération en faisant battre la caisse auprès de lui. (Bonnet, d'après Blégny, *Zod. Med. Gall.,* p. 4.) Le travail corporel soutenu, les voyages, la distraction forcée des affaires publiques ou particulières, la turbulence du monde, l'enivrement de ses plaisirs factices, mais surtout l'étude des sciences et des arts, produisent dans ce cas d'excellents effets. Il n'y a point de plus puissant remède pour les maladies de l'âme que l'application sérieuse et forte de l'esprit à d'autres objets. Cette médication a pour but de remplacer les agitations convulsives de la passion, par une raison calme, planant au-dessus des erreurs et des folies humaines, d'aider, de fortifier le pouvoir de vouloir, dans son rude combat contre l'organisme.

Tels sont, monsieur, les divers moyens proposés par la médecine unie à la philosophie, pour établir un bon système de santé morale. Est-il besoin de vous rappeler l'insuffisance de l'art, ses doutes, ses erreurs, ses revers? Je l'avoue, l'emploi de ces moyens est difficile, le succès incertain, les espérances illusoires; je crains bien que le paradoxe de Chamfort ne l'emporte longtemps encore sur l'esprit et le cœur de la plupart des hommes.

CHAPITRE VIII.

DE LA DIFFÉRENCE D'ACTION DES AGENTS MODIFICATEURS DE L'HYGIÈNE.

« Tous les corps ne se ressemblent point. »
— Hipp. —

« Tous les corps ne se ressemblent point, » dit Hippocrate, et cette simple donnée renferme les préceptes les plus variés comme les plus importants de l'hygiène; c'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue. Il est impossible, en effet, d'admettre que tous les individus reçoivent en naissant le même degré de vitalité. Dans le tableau que nous venons de faire des causes influentes sur l'économie, nous avons fait remarquer que leur action était d'abord générale, puis relative à chaque individu; c'est surtout cette dernière qu'il faut spécialement étudier, approfondir. Chacun doit avoir l'expérience de soi, se conduire d'après le principe *a juvantibus et lædentibus,* ce qui convient et ce qui nuit. Autant il est difficile, selon certains médecins, qu'un soulier chausse bien tous les pieds, autant l'est-il que le même régime convienne à tous les hommes. « Deux de mes amis, dit Galien, eurent un jour une vive dispute sur le miel. L'un disait que rien n'était plus sain, l'autre qu'il n'y avait rien de plus pernicieux; et tous deux en appelaient à l'expérience, sans prendre garde qu'ils étaient d'un tempérament différent. » Le médecin de Pergame ajoute : « Je connais des gens qui, s'ils passent trois jours sans se fatiguer au travail, sont infailliblement malades; d'autres qui se portent à merveille, quoiqu'ils ne prennent que peu ou point d'exercice. Primigène, de Mitylène, était tous les jours obligé de prendre un bain chaud, sans quoi il avait la fièvre (*de*

sanitate tuendâ). » Cette réflexion de Galien est très-juste ; on en déduit une règle vulgaire en théorie, mais dont l'application donne les résultats les plus avantageux. Cette application est pourtant assez difficile, car elle exige deux choses qui ne sont pas toujours réunies, un discernement exquis et l'observation de soi, constante et réfléchie.

Une difficulté qui se rencontre à chaque instant, c'est celle des nuances à saisir. Cette grande sensibilité que nous avons tant de fois remarquée chez les penseurs, comme base de leur constitution, présente en effet de nombreuses différences. Ces différences sont relatives aux constitutions, à l'âge, au climat, aux saisons, aux habitudes, à la profession, aux travaux, etc.

Que dire des constitutions? Rien de plus connu que ces groupes de caractères organiques désignés sous le nom de *tempéraments*. Les anciens en ont fait des types si bien marqués, qu'ils ont résisté à toutes les révolutions de la science. Personne n'ignore, en effet, ce que sont les tempéraments sanguin, bilieux, lymphatique, mélancolique : mais ce sont là quatre chefs généraux auxquels se rattachent une foule de subdivisions et de nuances. Or, chacune de ces nuances est une forme organique qui exige des soins particuliers d'hygiène. Un médecin de l'antiquité prétendait, avec raison, que la connaissance parfaite des idiosyncrasies, ou spécialités de tempérament, l'égalerait à Esculape; mais, comme l'observent Valesio et Huarte, cette connaissance suppose les lumières d'un être surnaturel. Quoi qu'il en soit de cette difficulté, on doit, autant que possible, étudier ces variétés de constitution. Certes, sans sortir de l'objet qui nous occupe, entre le flegmatique érudit, le froid critique, le tranquille algébriste et le bouillant enfant des Muses, l'artiste rêveur, enthousiaste, mélancolique, il y a une distance infinie. L'impassible La Fontaine et l'irascible Voltaire adopteront-ils les mêmes précautions hygiéniques? Soumettra-t-on au même régime l'organisation calme de Dussaulx et le tempérament de feu de Rousseau? cela ne saurait être ; et pourtant il faut partir de données générales, pour arriver ensuite aux spécialités individuelles. Il y a certaines bases dont on ne peut jamais s'écarter.

Soutenir les constitutions délicates, refociller sans secousse et sans violence les organisations débiles, combattre par les toniques l'empâtement, la molle polysarcie du tempérament lymphatique. Au contraire, tempérer les organisations actives, phlogistiquées, dont le rhythme vital est énergique et rapide. Dans les constitutions éminemment

sensibles, éloigner le plus possible cette série d'excitations anormales du système nerveux qui les bouleversent ; en un mot, se rappeler toujours que l'état *extrême* de tout tempérament est déjà un état maladif. Tels sont les fondements de l'hygiène des constitutions. Quant aux développements, ils se trouvent naturellement dans ce livre.

Mais parmi les changements qu'éprouve l'organisme, l'âge mérite surtout une considération particulière. (*V.* 1re partie, p. 118.) La vie de l'homme a ses *crises* comme les grandes maladies, il convient donc de les observer avec soin et de se régler selon les phénomènes qui ont lieu. On peut dire, en général, que toute maladie est l'héritage certain de la conduite passée ; de là l'importance de songer de bonne heure à un régime convenable à sa manière d'être. La raison doit être consultée sur ce point comme sur tant d'autres. Mais, par malheur, il en est de la vie, de la santé, comme de nos autres biens quand on pense les avoir en abondance. L'économie ne devient exacte que pour ménager le peu qui reste ; autrement dit, on n'apprend à économiser ses fonds que quand on est presque ruiné. Combien de jeunes gens, déjà célèbres, tombent, dès l'entrée de la carrière, pour avoir négligé cette simple règle du bon sens dont nous avons parlé, modérer le *vouloir* pour ne pas faillir ensuite au *pouvoir* ! Ils ont tout d'abord brisé les ressorts de leur existence physique. Je ne parle pas de ces jeunes et ardentes âmes, que le mal social agite, mûrit et tue avant le temps, mais de ceux qui veulent se faire un nom, un avenir, par des travaux assidus. Souvent ils succombent sous le faix de ces travaux, et enveloppés dans l'atmosphère de sens impétueux. Pourquoi cela? C'est qu'ils n'ont rien prévu, rien calculé sous le rapport de leurs forces, de leur santé ; à vingt ans on croit à peine que la jeunesse a une fin, l'avenir s'étend si loin! Mais la maladie arrive et prouve qu'aucun âge n'est soustrait à la souffrance et à la langueur ; dans le fait, il n'y a de jeunes que ceux qui se portent bien. On doit se persuader que tout homme jeune encore, plein d'ardeur et de feu, sensible, exaltable, enthousiaste, mais délicat, faible de corps, est voué d'avance à la maladie et à une mort prématurée. Il lui faudrait une dose de prudence souvent incompatible avec son âge et son imagination ; mais quand on a le double orgueil de la jeunesse et de la santé, un médecin porteur de tristesse et d'ennui est un être dont on comprend à peine l'utilité sociale. Mon corps est sain, mon âme active, dit le jeune poëte, que me veulent donc Hippocrate et sa noire séquelle? Puis il se livre à des travaux

continuels, quelquefois aussi à des plaisirs immodérés. Sa généreuse ardeur ne connaît pas de bornes; il médite, il veille, il s'épuise, il languit, il meurt souvent sans rien produire, ou bien en ne faisant jaillir qu'une faible partie de ce que son génie recélait. Lucain, mort à vingt-sept ans, Perse à vingt-huit ans; dans les temps modernes, Pergolèse, Mozart, Pascal, Gilbert, Malfilâtre, Michalon, Drouais, Pagnest, Bonnington, Byron, Géricault, Victorin Fabre, Hérold, Bichat, etc., sont les noms qui tombent au hasard sous ma plume; mais combien serait étendue cette liste funèbre! Quelquefois la vie ne s'éteint pas d'abord, mais elle se soutient à peine à travers mille maux. Mendelssohn se livra à l'étude dans sa jeunesse avec tant d'ardeur, qu'à l'âge de dix ans il fut atteint d'une maladie nerveuse dont il se ressentit toute sa vie. Il éprouvait dans l'âge mûr un tel état de faiblesse, que la moindre tension d'esprit le faisait évanouir. Combien de tableaux, Guérin, ce grand peintre dramatique, n'aurait-il pas exécutés si sa santé eût été plus ferme, plus assurée dès sa jeunesse! Aussi disait-il que, dans son *Offrande à Esculape,* il avait fait des vœux pour lui-même. Un tendre ami de mon enfance avait juré à l'auteur de ses jours, et sur les mânes de sa mère, qu'il serait reçu à l'École polytechnique : il tint parole, mais la forte tension cérébrale détermina un complet idiotisme auquel il succomba en très-peu d'années.

Jeune enthousiaste, ce que veut le médecin, c'est d'empêcher que chez vous le génie ne se flétrisse dans son germe; c'est de faire en sorte qu'une partie de vos rêves puisse se réaliser. Il vous répète avec la Sagesse : Vous voulez vous faire un nom, éclairer, défendre, glorifier votre siècle et votre pays, mais savez-vous ce qu'il en coûte pour y parvenir? La gloire, la vraie gloire, car de la réputation, en a qui veut, comme on l'a dit, est un bien rude fardeau. Consultez vos forces avant de les employer; mesurez la carrière, la distance et le but, avant de vous lancer pour l'atteindre. Fortifiez donc l'esprit, mais n'usez pas le corps. Vous possédez ce trésor qu'on nomme la *santé,* mais sachez l'apprécier et le conserver; sans elle on produit peu et on achève rarement. Dans quelque position que l'on se trouve, il y a toujours une direction hygiénique plus ou moins bonne à observer, cherchez-la sans relâche. Si vous aimez la gloire, méfiez-vous de la volupté, car il n'y a rien de plus contraire. Opposer l'énergie de la raison au feu de l'âge et de la constitution physique, est une

preuve de bon sens et de force qui suppose déjà en vous une hauteur de vues dont vos ouvrages seront ensuite l'expression. Il sied bien à l'homme d'être toujours prêt à couper une corde à la lyre de Timothée, mais bien plus encore à la jeunesse, sous peine de voir s'éclipser les illusions d'un bel avenir.

Il est surtout deux points essentiels que les jeunes gens prédestinés à la célébrité ne doivent pas perdre de vue. Le premier est de ne pas abuser des veilles : si cet abus a lieu, le cerveau, et par suite le corps, contractent alors une telle habitude d'irritabilité, qu'il faut renoncer dans la suite de l'âge à un sommeil calme, c'est-à-dire à ce qui rétablit le mieux les forces. Le moindre bruit, une idée importune, un certain degré de contrariété, une sensation tant soit peu vive, et voilà le sommeil troublé, on ne peut se rendormir. Que faire alors? penser, méditer, se creuser de nouveau l'imagination ; puis le mal augmente, car la veille produit la veille, selon l'ancien axiome de médecine. Que d'hommes, dont l'intelligence a été très-active, se plaignent de cette fatale disposition à l'insomnie! Mais leurs maux ne sont connus que d'eux et des médecins, dont souvent l'art est impuissant.

Le second point est de surveiller attentivement l'estomac, organe par lequel commencent souvent le dépérissement et la vieillesse. Si cette règle est essentielle en tout temps, combien elle acquiert d'importance dans la jeunesse! Il faut que tout homme livré de bonne heure aux travaux de la pensée, sans s'astreindre à un régime minutieux, sans s'écouter digérer, sache étudier son estomac. Ce singulier viscère est d'ailleurs le plus soumis aux influences morales ; une idée le révolte, et souvent le révolte toute la vie. Il hait, il repousse, il appète avec violence. Ses bizarreries, ses caprices doivent être connus; la santé en dépend, car l'estomac met toujours le reste du corps de son parti[1]. C'est surtout quand les années s'accumulent qu'on ressent

[1] Il y a ici d'étonnantes variétés individuelles. Écoutons Byron : « Je puis boire, dit-il, et porte assez bien le vin ; mais il ne m'égaye pas, il me rend féroce, soupçonneux et même querelleur. Le *laudanum* a un effet semblable, et je ne puis en prendre beaucoup sans m'en ressentir. Ce qui me remonte le plus, cela a l'air absurde, mais c'est vrai, c'est une dose de *sels* (purgatifs) l'après-midi, bien entendu, et lorsque la médecine a fait son effet. Malheureusement, on ne peut prendre de *cela* comme du champagne. » (*Mémoires,* t. 5.)

Il est évident qu'il y avait dans ce cas un effet révulsif sur le canal intestinal, ce qui dégageait le cerveau du poëte et lui rendait toute son activité.

les bienfaits de cette prévoyante attention. En toutes choses, la moisson répond aux soins de la culture.

Il y a de belles vieillesses parmi les hommes célèbres, mais on les cite par cela qu'elles sont rares et extraordinaires. La vie s'use par son action même; que doit-il arriver quand cette action est poussée aux dernières limites de sa possibilité? Aussi que d'hommes d'État, d'orateurs, de savants, de poëtes, tombent dans une vieillesse prématurée, surtout s'ils négligent pendant leur jeunesse certains principes vulgaires de tempérance! D'anciens orateurs ou philosophes ont fourni une carrière séculaire et presque sans infirmités; mais Gorgias, âgé de cent huit ans, le maître d'Isocrate, nous en révèle la cause. « Je n'ai rien fait, disait-il, dont je puisse raisonnablement me plaindre, ma jeunesse ne m'accuse point, et je ne saurais accuser ma vieillesse. » Nicolas Leonicenus faisait à Ferrare des leçons de physique, quoique âgé de quatre-vingt-seize ans. Quelqu'un s'en étonnait et lui demandait son secret pour vivre presque sans vieillir. « Mon secret est bien simple, » répondit ce savant, « j'ai remis une adolescence chaste et pure à mon âge viril. » Un des collègues de Daubenton lui avait offert, lorsqu'il fut nommé sénateur, de le soulager dans son enseignement. « Mon ami, lui répondit-il, je ne puis être mieux remplacé que par vous; lorsque l'*âge* me forcera à renoncer à mes fonctions, soyez certain que je vous en chargerai. » Il avait alors quatre-vingt-trois ans. Mais aussi combien sa vie fut pure de tout excès.

Cependant que faut-il conseiller aux vieillards qui, ayant parcouru la *courbe de la vie*, sans la raisonner ni la calculer, arrivent presque au terme, épuisés, languissants, obligés de boire jusqu'à la lie le peu qui reste de l'existence? On sait ce qu'en dit Montaigne; la médecine est plus compatissante, ses conseils sont pourtant sévères. Elle avertit de s'observer alors continuellement, de soutenir avec art l'organisation qui s'affaiblit de tout point, afin d'entretenir l'excitation vitale dans ce juste degré qu'il faut pour vivre et non pour jouir. Vous êtes arrivé au port, tenez-vous-y; on n'affronte pas les orages de la vie quand on a la main débile, le corps défaillant. Un homme prudent, qui maintenait sa santé par des précautions bien entendues, disait sagement . « Je compte maintenant *avec moi*, autrefois je comptais *sur moi*. » Néanmoins il est vrai de dire que dans certains penseurs se remarque une force de vie intellectuelle qui les soutient

longtemps [1]. Pourtant qu'ils ne s'y fient pas trop, car la mort les guette. Combien en ai-je vu succomber tout à coup, au milieu de leur triomphe et de leur coquetterie de vieillard bien portant! Les moyens d'étayer cette demi-existence se rattachent à certains préceptes fondés sur l'expérience. Le premier de ces préceptes est l'éloignement de toute affaire grave, de tout souci, de toute ambition; il convient, en un mot, de mettre un clou à sa roue. Le loisir n'est-il pas fait pour la vieillesse? n'est-ce pas une préparation à l'éternel repos? Viennent ensuite la plus exacte sobriété, la régularité de la vie, des exercices légers et journaliers, le soin d'exciter doucement l'organisme, de manière à entretenir les forces sans les épuiser. C'est bien ici le cas de ne sentir qu'avec sa raison. Veut-on enfin une règle plus générale encore? il faut diminuer l'intensité de la vie, lorsqu'on veut en prolonger la durée. Quant aux applications particulières, que chacun les fasse d'après ce qu'il est, selon sa position, sa fortune et ses goûts. Il est, par exemple, des vieillards qui fuient la campagne; la turbulente mollesse des villes les soutient et les ranime; ils s'y plaisent. D'autres, fidèles à la nature, veulent la contempler, en jouir encore au déclin de leur vie. Tantôt ils se tiennent coi aux rayons du soleil pour y réchauffer leur sang; tantôt, cultivateurs zélés, ils plantent, ils sèment; puis la mort s'approchant, les *trouve oublieux d'elle et bêchant leur jardin*.

Il y a beaucoup de variétés parmi les habitudes que contractent les hommes. Il est souvent d'une sage raison de respecter ces habitudes, car l'économie y est faite; l'harmonie des fonctions, voilà la loi suprême. Que si pourtant ces habitudes sont évidemment nuisibles, il faut les combattre, mais avec ménagement et par une méthode dont il sera question plus bas; toutefois les difficultés, je l'ai déjà dit, sont extrêmes. J'ai connu un artiste qui n'avait d'inspiration que lorsqu'il avait largement dîné. Le *raptus* de sang qui se faisait alors au cerveau, allumait sa verve, mais à chaque instant il était menacé d'apoplexie. On ne put jamais obtenir de Mme de Staël, dans sa dernière maladie, qu'elle renonçât à l'opium, qui l'épuisait en la soulageant momentanément. « Je succomberai, disait-elle; mais qu'y faire? mon père m'attend à l'autre bord. »

[1] Le sculpteur Puget, âgé de 60 ans, écrivait à Louvois : « Je suis nourri aux grands ouvrages, je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi pour grosse que soit la pièce. » (*Lettre* du 20 octobre 1683.)

En raison de la différence des professions, les modifications hygiéniques varient également d'influence. Dans presque toutes, le cerveau est éminemment excité, surtout quand on exerce l'esprit sans modération; mais il est des circonstances particulières à une profession donnée, et qui exigent des précautions pour ainsi dire spéciales. Le philosophe, l'homme d'État, le médecin, l'orateur, le musicien, le peintre, l'artiste dramatique, etc., sont dans le cas d'exception dont nous parlons. Mais il est aisé de voir la meilleure direction à suivre dans ces spécialités. Le point important consiste à faire concorder cette direction avec les devoirs de la profession; or, je soutiens qu'il n'y a rien ici d'impossible.

Quoiqu'on ne doive avoir qu'une confiance très-limitée dans certaines statistiques, c'est le cas cependant d'exposer celle qui a été faite par le docteur Casper, de Berlin, relative à la longévité de certaines professions.

Sur *cent* individus pris dans chacune des classes suivantes, il a trouvé que le nombre de ceux qui ont atteint l'âge de soixante et dix ans a été de

Théologiens	43	Employés inférieurs	32
Agriculteurs	40	Avocats	29
Employés supérieurs	35	Artistes	28
Marchands	35	Professeurs	27
Militaires	32	Médecins praticiens	24

Le petit nombre de ces derniers a de quoi surprendre, si l'on réfléchit que, devant connaître les causes des maladies, ils sont plus à même de les éviter ou de les combattre. Mais, d'un autre côté, on doit se rappeler qu'il n'y a peut-être pas de profession qui exige autant d'activité physique et morale que la médecine, qui laisse aussi peu de repos et de tranquillité. Les médecins sont sans cesse exposés à des fatigues continuelles, à l'intempérie des saisons, aux veilles, à l'irrégularité du repos, à l'action des miasmes de toute espèce, à une responsabilité morale insupportable, en un mot, à des influences toujours dangereuses, et qui tendent à saper les forces de la vie. C'est avec raison que la devise suivante leur fut appliquée, *aliis inserviendo consumuntur; aliis medendo moriuntur.* Toutefois, il est des médecins qui conservent leur santé avec un art infini. Fontenelle dit de Fagon : « Sa santé ou plutôt sa vie ne se soutenait que par une

extrême sobriété, par un régime presque superstitieux, et il pouvait donner pour preuve de son habileté qu'il vivait. »

Quant au climat, ce puissant modificateur de l'économie, personne n'ignore qu'il doit être la base de l'hygiène individuelle. S'il y a un Parnasse du Nord et un Parnasse du Midi qui ne donnent pas les mêmes inspirations, il y a certainement aussi une médecine du Nord et une du Midi dont les préceptes diffèrent. Plutarque défend l'usage de la viande aux savants; c'est bien, dans l'heureux climat qu'il habitait; mais cette règle serait dangereuse dans les pays du Nord. En général, les climats glacés ne sont pas favorables aux êtres doués d'une vive sensibilité; la première félicité de ces régions est de n'y pas souffrir. Le froid est l'ennemi des nerfs, je répète cette vérité hors de doute maintenant. Au contraire, dans les climats chauds, le système nerveux acquiert une activité, une prépondérance qui influent sur tout ce qui tient à la vie; car remarquez que vie et chaleur sont à peu près synonymes. Ainsi, l'imagination a rarement un vol élevé dans les régions hyperboréennes, le *réfléchir* et le *prouver,* sont trop en opposition avec le *sentir* et le *jouir*. Les idées rêveuses, mélancoliques, extatiques y sont même assujetties à une certaine méthode. La force physique, oui, la force physique, quoi qu'en ait dit Montesquieu, l'énergie morale, l'imagination comme vigueur de premier élan, la profondeur des méditations, la facilité des impressions, les langues harmonieuses, poétiques, sont les produits des régions méridionales. C'est là que l'homme est dans toute sa force et sa grandeur. Alfiéri a donc raison, quand il dit en parlant de l'Italie : *La pianta uomo nasce più robusta che altrove*. Il y a, en effet, dans les climats du Midi, une exubérance de vie toute particulière; c'est là que l'homme touche aux extrêmes de la douleur et de la volupté. Les effets contraires ne sont produits que par les institutions politiques. Quoi de plus connu, qu'un gouvernement gâte ou rectifie les effets du climat? Mettez sous la même latitude les deux forces les plus opposées, l'une de compression, comme l'inquisition, l'autre d'extension, comme la liberté illimitée de la presse, et vous verrez les résultats dans un temps donné.

Un préjugé assez répandu, c'est qu'il y a plus de *longévites* ou de centenaires dans le Nord que dans le Midi. Qu'on dise plutôt qu'ils y sont plus remarqués. Je n'ai jamais vu plus de vieillards vigoureux qu'en Espagne, en Italie, et parmi les Morlaques de la Dalmatie. Ne sont-ce pas les philosophes, les orateurs de l'antiquité, tous habitants

des pays méridionaux, qui ont fourni les plus longues carrières? On comprend aisément qu'il doit en être ainsi, au moins pour les hommes adonnés aux sciences et aux arts. Les corps usés par le travail intellectuel, ne supportent que bien difficilement la rigueur du froid, les brusques changements de température; demandez-le aux médecins qui exercent leur profession dans le Nord. Les moyens artificiels inventés pour combattre les redoutables attaques des éléments, ne réussissent que bien imparfaitement. Il y a des hommes qui supportent plus facilement que d'autres les intempéries d'un climat quelconque. Mais, en général, si vous êtes délicat, nerveux, susceptible, et si vous voulez en même temps cultiver les sciences et les beaux-arts avec le moins de douleur possible, fuyez les pays aux longs hivers; allez vivre sous le ciel fortuné du midi de la France, de l'Italie, de l'Espagne ou de la Grèce. — Mais je ne puis, la nécessité me tient enchaîné sous un climat rigoureux. — En ce cas, travaillez, cherchez, ne négligez rien pour combattre le froid, l'humidité, le brouillard, les vents glacés, les variations de température; imitez, s'il le faut, Varillas, qui avait six couvertures la nuit, pendant l'été, et en ajoutait deux l'hiver, Ménage et le fameux Arnaud, qui en avaient aussi huit, non-seulement chaudes, mais pesantes. Ou bien faites comme Buffon devenu vieux, qui, pendant six mois de l'hiver, faisait chauffer son appartement à 16 degrés R., et n'en sortait plus sous aucun prétexte. Aussi vécut-il quatre-vingt-quatre ans, avec cinquante-sept pierres dans la vessie. — Mais Buffon, direz-vous, était riche, et la fortune ne m'a jamais souri. — Eh bien! attendez-vous à de continuelles souffrances, c'est le sort de quiconque a la folie du génie, et sur ce point, la nature est peut-être plus cruelle encore que la société.

La série annuelle des saisons imprime aussi des modifications diverses à l'économie, et ces mutations sidérales sont dangereuses ou favorables, toujours selon la disposition même de l'organisme. Il y a tel individu qui supporte mieux l'hiver que l'été, et réciproquement; il faut toujours en appeler à sa propre expérience, et se diriger en conséquence. La saison et l'influence qu'elle exerce sur l'individu, telles sont les deux données d'où il faut partir. Dans le centre de l'Europe, où les saisons se développent avec plus ou moins de régularité, on observe également des maladies pour ainsi dire propres à ces différents changements atmosphériques. Chaque saison apporte sa part de biens et de maux; et si, en parcourant le cercle de l'année, l'espèce humaine

a reçu des bienfaits, croyez qu'elle a aussi payé son tribut de douleurs. Le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, sont, pour ainsi dire, quatre climats qu'on habite, pendant le court espace de trois cent soixante-cinq jours. De ces quatre saisons, néanmoins, c'est dans le printemps où l'économie éprouve les plus violentes secousses. Les considérations suivantes en donneront la preuve.

Qu'on a bien raison de dire que chaque manière de voir tient aux circonstances, aux intérêts, à la profession, et peut-être plus encore à l'intelligence individuelle. Écoutez le poëte aux approches du printemps : L'air est doux, le ciel pur, tout est vie, tout est jouissance et bonheur, car tout est amour. Il y a, en effet, dans le printemps, une étonnante expansion vitale, il y a mouvement général des êtres, quelque chose de vivifiant, de créateur, je ne sais quel souffle, quel esprit de vie, *igneus vigor*, qui anime l'existence, et s'irradiant jusqu'à l'âme, échauffe le sentiment, élève et colore la pensée. Alors plein d'enthousiasme, l'enfant des Muses monte sa lyre, et adresse un hymne à l'Amour et à Vénus génératrice... Suivez maintenant le médecin, il n'a pas un moment à lui, car d'affreuses maladies ont presque toujours lieu dans cette saison. Le choléra-morbus est arrivé à Paris, en 1832, à la même époque que le printemps; jamais le ciel ne fut plus serein, l'air plus pur, le soleil plus brillant. Le poëte s'écrie : Doux printemps, jeunesse toujours nouvelle de l'inépuisable nature, tu fais tout renaître pour tout embellir. Le médecin gémit et dit : Printemps, saison d'agitation, de douleur et de calamités, tu fais tout renaître pour augmenter la somme de nos souffrances. Tous deux ont raison; il semble, en effet, que dans le printemps, les alternatives de mal-être ou de bien-être sont plus marquées que dans les autres temps de l'année, que le perpétuel combat du génie du mal contre celui du bien est plus actif que jamais. Les constitutions faibles surtout sont rudement éprouvées pendant cette saison, qui mérite bien plus que l'automne l'épithète de *tentator valetudinum*. Or, comme les êtres délicats, chétifs, composent la grande majorité de l'espèce humaine, la mortalité doit augmenter dans la saison dont il s'agit, et c'est ce que démontrent en effet les relevés les plus exacts ; ainsi la Mort est comme l'Amour, elle aime le printemps.

Quand l'aquilon furieux dessèche et flétrit les espérances de l'année, la consternation est générale ; chacun craint et prévoit des malheurs. Mais on ne voit pas que ce dangereux mouvement de l'atmosphère a

frappé aussi une foule de vieillards, et surtout d'enfants, ces tendres fleurs de la nature vivante. Jamais le croup, la rougeole, la variole, la scarlatine, la fièvre miliaire, et autres affections non moins meurtrières, ne sévissent avec autant de violence que pendant le printemps. Tout ami de l'humanité doit donc frémir à l'approche de cette saison, surtout s'il est père de famille. Un surcroît de calorique pénétrant tout à coup l'économie, l'activité de la circulation, la raréfaction du sang, les afflux violents de ce fluide sur certaines parties, l'excitation nerveuse plus forte, la transpiration plus abondante, le mouvement musculaire augmenté, expliquent les ébranlements qu'éprouve alors le corps humain. Mais de toutes les causes de maladies produites par le printemps, la plus énergique se trouve dans les variations de la température. La douce influence du soleil se fait sentir, le zéphyr, de ses *chaudes haleines,* a tempéré l'atmosphère ; dans une belle journée du mois de mai, la nature semble revivre, tout chante l'amour, les cieux et la terre, les oiseaux et les fleurs ; mais un orage éclate, tout aussitôt la température redevient froide, hivernale ; un vent piquant s'élève, les noirs frimas ont reparu. Une constitution *boréale* et une constitution *austrine,* se succédant à très-peu d'intervalle, n'est pas une chose rare à Paris, dans le printemps. Charles-Quint demandait à un Espagnol, revenant du nouveau monde, combien de temps il fallait dans ce pays pour arriver de l'hiver à l'été. « Sire, dit-il, autant qu'il en faut pour passer de l'ombre au soleil. » Un tel phénomène peut s'observer dans notre climat, à l'époque du printemps. Aussi a-t-on comparé cette saison à l'hôte dangereux dont se méfia le satyre de la fable, parce qu'il soufflait le chaud et le froid.

On ne parle de l'automne que sous des rapports tristes et mélancoliques, parce que cette saison annonce la fin des beaux jours. Soyons plus justes ; l'automne ne mérite pas tous ces reproches : c'est dans cette saison où l'on vit, pour ainsi dire, de la plénitude de son existence. En général, il n'y a ni excès de température ni bouleversements atmosphériques. Les éléments semblent d'accord, l'homme n'a plus qu'à recueillir et à jouir. Le printemps, comme le tyran de l'année, montre les fleurs, promet les fruits, donne l'espérance ; mais souvent ce ne sont qu'illusions. Dans l'automne, au contraire, tout est réalité, jouissances positives.

A l'exception des pays marécageux, jamais la santé n'est plus stable que dans les beaux jours d'automne. Aucun médecin de la capitale

n'ignore qu'à la fin de l'été, et au commencement de l'automne, le nombre des malades diminue prodigieusement. A cette époque de l'année, écrivait Gui Patin : *Ægri ambulant et medici jacent.* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une foule de maladies, notamment les affections catarrhales, fléau de notre climat, disparaissent presque entièrement.

Posons donc comme un important précepte d'hygiène, que les hommes à sensations vives, dont le corps est délicat, la santé douteuse, doivent redoubler de précautions quand l'hiver a cessé ses rigueurs. Mais comme il laisse longtemps sa rude empreinte sur la saison qui lui succède, qu'il jette comme par dérision de la neige et de la glace sur les premières fleurs qui osent se confier aux rayons du soleil, il faut être en garde contre les perfides douceurs du printemps. On sait que le soleil vif et âpre de mars, dardant ses rayons, n'est pas sans danger, parce qu'il irrite plus qu'il n'échauffe : même « en avril, n'ôtez pas un fil; » vieux et excellent proverbe des villageois. Cette rénovation d'existence, qu'on éprouve au printemps, séduit et trompe; l'accélération du mouvement vital qui existe alors rompt parfois et brusquement l'équilibre des forces. Attendez; quand le soleil aura tout à fait attiédi l'atmosphère, que la végétation sera en pleine vigueur, lorsque le sol sera non-seulement libre de givre et de glace, mais que les gelées tardives ne seront plus à craindre, que le serein n'offrira plus de danger, que le vent du nord sera calmé, l'air dégagé de toute humidité froide, vous pourrez alors exposer votre santé au printemps, vous fier à ses attraits. Toutefois, pour dernier précepte, consultez la température et vos sensations, plutôt que la poésie et le calendrier.

CHAPITRE IX.

DE L'ORDRE A ÉTABLIR DANS LE TRAVAIL MENTAL SOUS LE RAPPORT HYGIÉNIQUE.

Tempus mea possessio, tempus ager meus.
— CARDAN. —

De l'ordre dans les travaux de l'esprit!... Ceci a besoin d'explication. On peut établir, dira-t-on, certaines divisions dans une série d'expériences physiques, dans un travail purement scientifique ou d'érudition; mais quand il s'agit des produits de l'imagination, la chose est impossible. Un critique anglais, se moquant d'un poëte son compatriote, dit : « Une montre placée devant lui l'avertit du moment où il doit quitter l'histoire et faire des vers, cesser d'écrire et commencer une lecture... » Il faut l'avouer, cent fois plus ridicule encore serait le médecin qui viendrait dire à un artiste méditant sur son œuvre : Faites ceci, plutôt que cela; montez les ressorts de votre esprit, mais seulement à tel degré : voici les limites; gardez-vous de les franchir; ayez de l'imagination, mais n'en ayez ni peu ni trop. Conseils absurdes et surtout impraticables. Concevez-vous un emportement dithyrambique soumis au calcul, un délire pythien calme et rangé? Nous le reconnaissons, l'esprit est libre de sa nature, c'est folie de vouloir compasser la verve, mesurer l'enthousiasme, doser l'inspiration. Que rien n'arrête donc l'imagination dans son élan et son plein vol; car, dans ce moment, l'homme est l'esclave et non le maître de son génie. Ceci accordé, il faut également convenir que les facultés humaines, coexistantes avec l'organisme, ayant des bornes, on ne les franchit guère impunément. Il y a donc ici un ordre à observer; les petites

qualités des grands esprits, l'ordre et la tenue, sont indispensables dans un travail quelconque. L'ordre est nécessaire à la conservation de toutes choses, mais surtout de la vie; cette règle est universelle, la raison l'enseigne, et la nature l'indique. Or, comment l'indique-t-elle? Précisément par l'abattement, par l'affaissement des forces physiques et morales qui ont lieu après un travail mental prolongé. Plus grand a été l'essor de l'imagination, plus marqué, plus profond sera aussi l'affaiblissement subséquent, eût-on des facultés extraordinaires. *Magna accepimus, majora non capimus,* remarque Sénèque. En effet, l'esprit reste enchaîné par la substance matérielle. Ce changement presque subit, qui d'un état de vie extrême vous rapproche soudainement d'un état voisin de l'anéantissement, tient à ce que la suractivité organique doit être restreinte et contenue. Croyez-moi, quelques heures de véritable ivresse poétique donnent un terrible ébranlement à la frêle économie du corps humain. La centralité *unitaire* du cerveau, principal organe nerveux, rend parfaitement raison de ces phénomènes. On a dit que l'esprit, comme la corde de l'arc, ne souffrait pas une tension permanente; que signifie cette figure? pas autre chose qu'une loi de physiologie qui enseigne que l'excitation cérébrale a des bornes, que les forces du cerveau ayant été dépensées, l'éther nerveux dissipé, les congestions encéphaliques répétées, le danger est imminent, si vous allez au delà. Dans la sphère des actes vitaux, il faut ou se modérer, ou s'arrêter, ou périr; ainsi le veut la nature de notre être, *dura lex, sed lex.*

D'après ces considérations, nous pouvons établir cette première *règle* fondamentale, que l'esprit ayant des phases de hauteur et d'abaissement, de vigueur et de lassitude, il faut se conformer à cette disposition. Le cerveau, comme tous les organes et les fonctions de la vie extérieure, est particulièrement soumis à la loi d'intermittence d'action. Ainsi, quand le démon de l'inspiration fait en quelque sorte violence, qu'on est *en verve,* ce qui veut dire, qu'il y a un *excédant* de forces cérébrales, laissez jaillir le sentiment et les pensées; que la lave coule à pleins bords, car le travail est plutôt ici une effusion qu'une composition. Apollon et son fils Esculape applaudiront à de tels efforts; et comme on n'a point de génie à heure fixe, il faut profiter du moment où la Muse vient nous visiter; « car, dit Hoffmann, la conjonction divine où l'esprit passe de la conception à la production, est singulièrement rapide. » Vous êtes sur le trépied, n'en descendez

qu'après avoir obtenu tout ce que l'effervescence de l'âme, la chaleur et la fécondité de l'imagination peuvent donner. C'est alors que l'artiste s'exalte par l'enfantement même de son œuvre, que dans l'élan spontané de sa pensée, il s'identifie avec l'objet de cette pensée, que *Michel-Ange attaque le marbre avec fureur,* etc. Mais aussitôt que le dieu s'est retiré, qu'il y a un épuisement prononcé, qu'on n'obtient plus rien de l'imagination, au point, comme l'observe Vida, *credas penitùs migrasse Camœnas,* il faut quitter le travail. Le mouvement vital doit redevenir égal et mesuré, la circulation se tempérer, et les forces cesser de converger sur le cerveau. S'il faut une incessante énergie de l'âme pour se précipiter au fond d'un certain nombre de conceptions, pour les explorer en tout sens, on doit aussi s'arrêter à propos, se tenir dans une certaine mesure. Buffon, qui donne le précepte de considérer son sujet *jusqu'à ce qu'il rayonne,* s'enivrait de travail ; il y passait quelquefois douze heures de suite, ce qui est énorme. Mais il y renonçait toutes les fois qu'il se sentait trop fortement le feu à la tête en écrivant, que la chaleur et la rougeur de son visage l'avertissaient de trop de fatigue.

Une chose importante, et dont je fais une seconde *règle* hygiénique générale, est que le repos de la tête soit *complet, profond, absolu.* La santé du cerveau et la santé de l'esprit sont identiques. Il faut faire effort sur soi-même, cela est indispensable ; car, bien que le degré d'irritation cérébrale ne soit pas le même, si cette irritation continue sourdement, il arrivera des désordres organiques plus ou moins subits, plus ou moins étendus, mais infaillibles. Cette application tenace de certains hommes à un travail commencé, ou d'urgence, est le plus fatal écueil que je connaisse pour la santé. De tous les sophismes, le plus dangereux est de dire que le génie perd de sa nature divine quand il quitte la sphère de la contemplation pour s'abaisser jusqu'à l'action.

Ce repos du cerveau, sur lequel j'insiste tant, doit être surtout proportionné aux effets produits par l'activité de cet organe. Si, après un travail quelconque, l'agitation cérébrale cesse facilement, sans pesanteur de tête, sans battements dans les oreilles, on peut reprendre assez vite le travail : mais il n'en est pas de même lorsque la tête reste lourde, le visage animé, etc. ; bien plus encore si l'individu est sujet à cet état de stimulations congestionnelles, décrit précédemment (2e partie. p. 245). Dans ce cas, il est urgent pour prévenir

de graves accidents, 1° de s'abstenir de tout travail appliquant; 2° d'observer une grande sobriété; 3° de se mettre à un régime végétal, à l'usage du lait, pourvu que l'estomac ne s'y refuse point; 4° d'appliquer quelques sangsues à l'anus et même de se faire saigner, s'il y a pléthore générale; 5° de recourir fréquemment à l'usage des bains de pied plus ou moins stimulants; 6° enfin, d'éviter l'ardeur du soleil, les endroits trop échauffés, les mouvements violents, en un mot tout ce qui peut accélérer la circulation, et porter le sang à la tête. Qu'on n'hésite pas, qu'on n'attende pas surtout; pendant ces délais, le mal peut s'aggraver, déterminer de graves accidents, ou même une foudroyante attaque d'apoplexie.

Ces règles conviennent à tout homme qui se livre à des travaux prolongés de l'intelligence; car ce que j'ai dit des artistes, des poëtes, est également applicable à ceux qui cultivent les sciences, ainsi qu'aux hommes politiques, aux administrateurs, etc. Il y a toujours une ébullition ardente et première de la pensée, à laquelle on peut s'abandonner; mais il ne convient jamais de se plonger dans un abîme de réflexions, qui ramène et concentre toute l'énergie vitale sur un seul point et sur un seul objet. Une telle intensité d'action intellectuelle a des résultats si fâcheux, qu'on voit beaucoup de savants et de philosophes, malgré leur goût pour l'étude, hésiter avant de se livrer à cette profonde faculté d'attention qui absorbe toutes les autres; ils savent qu'une fois lancés, le mouvement de la pensée les entraîne et les précipite.

Ainsi, la loi d'intermittence étant liée à l'action cérébrale, il faut s'y conformer dans les travaux de l'esprit. Ajoutons que plus l'intermittence sera prolongée, le repos complet, les forces réparées, et plus on reviendra au travail avec une nouvelle vigueur. Pourtant, comme je l'ai déjà remarqué, il faut une sorte d'effort, de violence sur soi-même, pour obtenir ce repos. Ne nous y trompons pas, une idée forte, dominante, exclusive, ne s'efface pas aisément de l'imagination, c'est là la grande difficulté. Un homme d'État roule sans cesse dans sa tête le projet qui l'occupe, l'artiste vit continuellement avec le chef-d'œuvre à peine ébauché dans son atelier, et le poëte, tourmenté par son sujet, porte en tous lieux,

Ses vers encor fumants des bouillons de sa veine.

(MONTFLEURY.)

L'agitation cérébrale existe donc toujours, quoique moins vive que dans l'ardeur de la production. C'est un malheur, il est indispensable de s'arrêter, je le répète; il faut que l'élu des Muses, détachant de son front sa lumineuse auréole, vienne aussi se mêler au vulgaire; il doit, selon le précepte de Boileau, savoir et converser et vivre. Une juste célébrité en sera le prix glorieux; car remarquez que, pour l'obtenir, il faut de toute nécessité le courage et la volonté d'entreprendre un grand travail, de la constance pour le soutenir, et surtout de la *force* pour l'exécuter.

Un autre *règle* générale, et qui tient à l'ordre même qu'on veut établir, est précisément de ne pas s'assujettir à une marche trop uniforme. Faire une minutieuse anatomie du temps, établir pour chacune des mille quatre cent quarante minutes de la journée, une sorte de comptabilité de faits, de pensées, d'émotions, de sensations, c'est faire de son existence une mécanique. Le génie ne produit que par vives et impétueuses saillies, par une furie de première inspiration. Vous le comprimez, vous l'étouffez sous le niveau de plomb d'une coutume journalière, comme sous les lois stupéfiantes d'une théorie conventionnelle. Que chacun se livre donc au travail selon son goût particulier, la disposition de son esprit, l'état de sa tête, de son estomac, l'inspiration du moment, qui dirige si bien la plume ou le pinceau. Il est à cet égard, parmi les penseurs, d'étonnantes variétés. Les uns poursuivent leurs idées à outrance, d'autres les prennent quand elles viennent; il en est qui travaillent d'une façon plutôt que de telle autre. Paul Manuce, savant du seizième siècle, composait partout, mais il laissait une distance de quatre doigts d'une ligne à l'autre, pour remplir cet espace d'autres mots, s'il en trouvait de meilleurs que les premiers. Montaigne s'enfermait dans une vieille tour, « pour y digérer librement à loisir ses pensées. » Rousseau herborisait; c'est en se *meublant la tête de foin,* comme il le dit, qu'il méditait le plus profondément. Montesquieu, au contraire, jetait les bases de l'*Esprit des lois* au fond d'une chaise de poste. Milton composait la nuit, ou bien dans un grand fauteuil, la tête renversée en arrière. Bossuet se mettait dans une chambre froide et la tête chaudement enveloppée. Lorsque Fox avait fait quelques excès de table, et qu'il se retirait dans son cabinet, il s'enveloppait la tête d'une serviette trempée d'eau et de vinaigre, et il travaillait quelquefois dix heures de suite. On assure que Schiller composait en se mettant les pieds dans la glace. Maturin,

l'auteur de *Bertram*, de *Melmoth*, se retirait du monde pour composer : quand l'inspiration le saisissait, il plaçait, dit-on, un pain à cacheter entre ses deux sourcils, et ses domestiques, avertis par ce signe, n'approchaient plus de lui. Jérémie Bentham jetait ses idées sur de petits carrés de papier qu'il enfilait les uns à côté des autres, et ces longues broches de notes étaient la forme première de ses manuscrits. Linné, à peu de chose près, avait adopté le même genre de composition. Napoléon, lui-même, avait son mode particulier de méditation et de travail. « Quand il n'y avait pas de conseil, il restait dans son cabinet, causait avec moi, chantait toujours, coupait, selon son habitude, le bras de son fauteuil, avait quelquefois l'air d'un grand enfant; puis, se réveillant tout à coup, indiquait le plan d'un monument à ériger, ou dictait de ces choses immenses qui ont étonné ou épouvanté le monde. » (*Mémoires de Bourienne*, t. 5, p. 151.)

Newton expliquait ainsi son mode de travail : « Je tiens, disait-il, le sujet de ma recherche constamment devant moi; j'attends que les premières lueurs commencent à s'ouvrir lentement, et peu à peu, jusqu'à se changer en une clarté pleine et entière; » c'était là ce qu'il appelait sa *pensée patiente* : Selon Walter Scott, cinq ou six heures de travail d'esprit sont une tâche raisonnable, quand il s'agit d'une composition originale; tout ce que l'intelligence produit au delà ne vaut pas grand'chose. Ce grand écrivain attribuait la maladie dont il mourut au travail forcé auquel il se condamna après sa catastrophe financière.

Parmi les peintres, on trouve que Léonard de Vinci travaillait quelquefois à son beau tableau de la Cène avec tant d'assiduité, qu'il oubliait jusqu'au soin de se nourrir, puis il restait plusieurs jours sans le regarder : d'autres fois il donnait en hâte un ou deux coups de pinceau aux têtes, et il s'en allait sur-le-champ. Guido Reni peignait avec une sorte de pompe : il était alors vêtu magnifiquement, et ses élèves, rangés autour de lui, le servaient dans un respectueux silence. Teniers, fils de David Teniers, ne faisait que le soir une sorte de petits tableaux qu'on appelle des *après-soupers*.

Les musiciens ont à cet égard une originalité bien connue. Les uns ne composent que dans le silence et l'obscurité, comme Sarti. Cimarosa recherchait le bruit et l'éclat; Paësiello ne s'inspirait qu'enseveli dans ses couvertures; c'est là qu'ennemi déclaré des théories, il s'écriait : « Sainte Vierge, obtenez-moi la grâce d'oublier que je suis musicien! » Il fallait à Sacchini les jeux et les gambades de jeunes chats autour

de lui, etc. Ces exemples seraient infinis. Toujours est-il que la règle est la même, qu'il faut s'en tenir à ses habitudes particulières; en un mot, travailler à son gré, à son aise, à son heure.

Mais voici la grande et l'éternelle objection : En travaillant de cette manière, surtout en s'attachant trop à la loi d'*intermittence cérébrale*, quel travail peut avancer? Et qu'importe qu'il avance rapidement ou avec lenteur! l'essentiel est qu'il soit bon, marqué du sceau de l'avenir et de l'immortalité: mais il est certain qu'on ne parvient jamais à ce but qu'avec une volonté ferme, un génie sans entraves et une *santé* inébranlable. La douleur est un terrible révulsif pour quiconque médite un chef-d'œuvre, et cette considération devrait bien engager les penseurs à veiller sur eux-mêmes. D'ailleurs, c'est une vérité presque vulgaire, que les bons ouvrages se font lentement; selon le proverbe chinois, avec le temps et la patience, la feuille de mûrier devient *satin*. Virgile, qui passait un jour entier à polir deux ou trois vers, savait bien que le travail, l'étude, la réflexion étaient les véritables Muses. Une œuvre de durée doit être longtemps méditée; un long succès exige de longs travaux, il y faut quelquefois le sacrifice de la vie entière. « Travaillez votre œuvre avec soin, disait Antoine de Lasalle, car celui qui commence un ouvrage n'est que l'écolier de celui qui le finit. » En effet, entre les deux termes, il y a souvent une grande distance, un champ immense de réflexions. On demandait à l'illustre Poussin comment il était arrivé à ce haut degré de vérité où il avait porté la peinture, il répondit : *Je n'ai rien négligé.* « La perfection ne s'improvise pas, » disait Girodet ; et ce grand peintre avait raison, car le beau est comme le vrai, on n'y arrive que par approximation. Ce ne fut qu'après quinze années de recherches et douze de composition, que de Thou fit paraître les quatre-vingts premiers livres de son Histoire. La Fontaine publia le premier volume de ses fables à quarante-sept ans, et le second dix ans après. Molière avait quarante-deux ans lorsqu'il donna *l'École des femmes*, la première de ses pièces dignes de lui [1]. Je sais bien qu'à l'époque où j'écris, de pareilles maximes sont surannées. On veut une célébrité prompte,

[1] Personne n'a peut-être égalé Voltaire pour la facilité du travail, et pourtant cet homme célèbre s'assujettissait à une correction répétée. « Ma tragédie est finie, écrit-il à d'Argental, mais vous sentez bien *qu'elle n'est pas faite.* » Il avait composé une tragédie en peu de temps, mais il ajoute : « Mon ours de *six jours* demande *six mois* à être léché. »

et en tirer sur-le-champ tout le parti possible. Le tyrannique besoin d'actualité et de jouissances présentes a réduit une partie de la littérature et des arts à de petites proportions. Mais outre que de grandes compositions littéraires se font encore, les sciences tiennent aussi dans la société une large place, et il ne faut pas les oublier. Il est encore plus d'un esprit généreux qui, à l'exemple de Champollion, espère bien déposer sa *carte de visite* chez la postérité. Ayez donc soin de couver à loisir vos idées, vos conceptions, pour qu'elles aient de la chaleur et de la vie; de soutenir l'économie animale, pour obtenir la force de la pensée, base des œuvres de l'intelligence, ce qui leur donne du corps, de la solidité pour traverser le gouffre de l'oubli. Des idées qui n'ont ni veille ni lendemain, une poésie qui rampe sur la terre, des vues scientifiques sans profondeur et sans portée, sont toujours le fruit de la précipitation. « Souvenez-vous, dit Franklin, que le temps est de l'*argent.* » On peut dire hardiment qu'il est aussi de la gloire, car sans lui, tout labeur de la pensée devient stérile; estimez-le donc son prix, sachez ce que vaut une minute, cet atome imperceptible de l'éternité.

A ces motifs de travailler lentement, j'ajouterai encore le suivant; c'est que tout poëte, tout artiste, qui l'est de par la nature, doit profondément se convaincre que les seules jouissances sur lesquelles il puisse véritablement compter, existent dans l'enfantement même de son œuvre, tout le reste est incertain. Ces ineffables douceurs de la composition sont réelles, positives, on les savoure chaque jour et à chaque instant; elles dépendent de vous, c'est une continuelle jouissance. Mais la publicité désenchante souvent comme d'une sorte de prostitution. Cet ouvrage, enfant issu de votre âme, que vous avez embelli des trésors de votre intelligence, ce symbole de votre être spirituel qui vous a tant consolé, charmé, ne vous apporte plus maintenant que peines et soucis. Lancé dans le monde, la critique le dévore, l'envie le souille, l'indifférence le délaisse dans l'oubli. Or, le kris malais déchire-t-il les entrailles avec plus de violence, plus de douleur? Pourquoi dès lors hâter le jugement du public? Êtes-vous donc si impatient de la torture de son insouciance ou de sa partialité? Le succès même compensera-t-il jamais les pures et profondes joies de la contemplation? Non, sans doute, on vous le fera expier, on vous en fera douter vous-même. Le grand, le beau, le vrai, ont un bien petit nombre d'adorateurs; et comme le fait observer un philosophe, pré-

senter la vérité à certaines gens, c'est introduire un rayon de lumière dans un nid de hiboux, il ne sert qu'à blesser leurs yeux, à exciter leurs cris. Encore une fois, travaillez avec lenteur, savourez en silence vos béatitudes intellectuelles, comptez sur vos illusions, prolongez le charme autant que possible, et par-dessus tout, assurez votre *santé,* votre bien-être. Quant à la gloire, c'est-à-dire au triste privilége d'être heureux par le témoignage d'autrui, on en a si peu et pour si peu de temps, qu'on doit l'avoir pour but dans ses ouvrages, mais, autant que possible, ne pas en faire dépendre son bonheur, car, il faut le redire, le bonheur le plus certain est toujours celui qu'on espère. Un homme perdit un procès qui avait duré vingt ans; quelqu'un lui fit remarquer les peines qu'avait dû lui causer ce procès qu'il avait pourtant fini par perdre. Mais, répondit cet homme, comptez-vous pour rien de l'avoir gagné tous les soirs pendant vingt ans? Il en est de même du procès d'un auteur avec ses contemporains et la postérité. Le bénéfice le plus net et le plus clair est certainement l'espérance de le gagner; mais, je le répète, peu de personnes comprennent la science ou l'art de cette manière. Le travail patient, la solitude, la consécration de la vie à une seule pensée, l'absorption de l'âme dans cette pensée unique et dominante, ne sont plus de mode aujourd'hui. On veut de l'argent, de la gloire, et on les veut vite. Pourquoi attendre? Les plaisirs, seule chose digne d'estime, ne passent-ils pas rapidement? Ainsi, on se hâte, on se presse, on improvise une célébrité passagère.

Si pourtant la loi de l'intermittence cérébrale paraît dure en certains cas, il faut remplacer le travail de composition par celui d'une longue et patiente correction. Après le jet producteur et primitif de la pensée, il y a une seconde vue de l'esprit, quelquefois plus perçante et plus juste que la première, toute d'inspiration. L'intuition spontanée est la souveraine raison de l'art, mais il faut qu'une sagesse ordonnatrice plane sur l'ensemble. C'est là que se trouve l'art qui dispose, le goût qui épure, le talent qui varie les formes, qui cherche l'accord le plus parfait possible entre ces formes et la pensée. Il y a bien encore dans ce travail une assez forte contention d'esprit, mais on ne peut la comparer à celle que produit le génie dans sa force, dans son élan, dans sa pénétrante activité, car il s'agit ici de créer, de donner l'être. Au reste, on ne corrige bien, dit-on, un ouvrage qu'après l'avoir oublié. C'est tout à la fois un principe de goût et une excellente précaution hygiénique.

Dans un travail cérébro-mental prolongé, mais bien réglé, il est encore quelques préceptes à ajouter aux précédents. Lorsque la verve inspiratrice est en pleine vigueur, la circulation s'accélère souvent d'une manière extraordinaire, notamment dans la tête; il faut donc avoir soin d'ôter toute ligature capable de comprimer les vaisseaux, particulièrement ceux du cou et des troncs artériels à la superficie. Que le sang aille librement entretenir la vie extrême du cerveau; mais comme les congestions répétées dans cet organe peuvent déterminer des accidents immédiats, ou à venir, il faut modérer, contre-balancer l'impétuosité du sang, en maintenant avec soin la chaleur aux extrémités inférieures. Le froid aux pieds est non-seulement un supplice pour ceux dont la tête est fortement occupée, mais c'est encore un danger qu'il faut éloigner avec soin. Ce danger augmente encore, si on se livre au travail l'estomac rempli d'aliments. D'ailleurs, cette diversion des forces vitales sur deux organes importants leur nuit infailliblement à tous les deux.

Je voudrais encore, si on a l'habitude de travailler dans le cabinet, que la lumière fût modérée, qu'on s'éloignât de tout bruit, afin que les sens ne pussent en rien gêner les opérations de l'esprit. En général, il faut du repos, du calme, si l'on veut que les idées aient la force, la liaison, la maturité, la clarté qui les fait valoir. Fixer, éterniser la pensée, ce qu'il y a de plus fugitif, de plus léger, de plus insaisissable au monde, est une opération qui n'a pas lieu sans les plus grandes précautions. Or, rien ne doit troubler, s'il est possible, la solitude du sanctuaire où l'on médite. Phidias demandait, pour produire des chefs-d'œuvre, du *temps* et de la *tranquillité;* il avait grandement raison, car la force procréatrice de l'esprit exige un très-haut degré d'activité ou d'exaltation de l'appareil nerveux.

Des vêtements commodes et larges ont aussi leur degré d'utilité. On connaît les *Regrets à ma vieille robe de chambre,* un des meilleurs morceaux de Diderot. Je recommande encore de ne pas trop se courber en écrivant, ce que Tronchin avait déjà remarqué : de là cette espèce de table à crans, qui porte son nom. Il convient aussi de se lever, de marcher, de lire à haute voix, et surtout de varier le travail, lorsqu'on ne veut pas le suspendre tout à fait. N'oubliez rien, ne négligez rien; calculez, prévoyez tout, les plus petites précautions ont ici une extrême importance. « Un atome fait ombre, » dit Pythagore, de même, en physiologie, une direction organique vicieuse,

légère dans les commencements, produit ensuite, en se prolongeant, les plus graves accidents. Mais il faut toujours se rappeler qu'il y a une mesure de travail que la plus forte organisation ne dépassera jamais impunément.

Enfin, il est encore une *règle* importante d'hygiène à observer pour soutenir l'activité de l'intelligence ; c'est l'entière liberté de cette même intelligence. L'application soutenue de l'esprit veut le calme parfait de l'imagination [1]. Faites en sorte que les facultés restent en équilibre ; que des idées étrangères à la méditation ne viennent point la troubler ; que l'esprit, dégagé de toute influence hétérogène, se balance en quelque sorte sur son centre ; qu'il parcoure librement la sphère de ses pouvoirs, pour devenir capable de recherches obstinées et sévères. Il est certain que deux séries d'actions cérébrales, en sens contraire, ne peuvent avoir lieu que difficilement en même temps chez le même individu ; c'est un axiome de physiologie. De violents efforts simultanés, mais opposés, épuisent radicalement et vainement les forces vitales. Suer patiemment au travail, mais n'éprouver que les inquiétudes du goût, les tortures d'un esprit en travail et difficile, est un point très-important. Ajoutez que tout effort incomplet, inefficace, lors même qu'on n'y emploie qu'une petite somme de forces, fatigue plus l'économie que de très-grands efforts quand ils ont un plein succès. Voulez-vous faire arriver l'énergie cérébrale à sa plus haute expression de force ou de puissance ? concentrez-la sur un seul objet. D'ailleurs, quel est l'artiste, l'homme de lettres, l'orateur qui, saisi par une idée qui le préoccupe malgré lui, n'a pas remarqué cent fois que si, dans cette disposition, il veut se mettre au travail, la pensée est difficile, la tête pesante, l'intelligence obtuse ? Il y a plus, c'est qu'une action fonctionnelle du corps, un peu au-dessus de son degré ordinaire d'excitation, est capable de nuire à l'opération de l'intelligence. C'est ainsi qu'une forte envie d'uriner, la faim bien prononcée, une légère colique, etc., suffisent pour distraire et diminuer l'énergie de la pensée, à moins que la méditation ne soit tellement profonde, que rien ne puisse détourner le *moi* de l'idée fixe où il reste plongé. Pline parle d'un peintre qui, dans une ville assiégée,

[1] *Vaces oportet, Eutyche, à negotiis,*
Ut liber animus, sentiat vim carminis.
(PHÈDRE.)

pingebat sub gladio. Saumaise travaillait tranquillement dans un coin de sa chambre, malgré le bruit de sa femme, de ses enfants et des domestiques. On a fait la même remarque sur Jean Paul. Mais il faut observer que l'abstraction mentale qui a lieu dans ce cas compromet singulièrement la santé ; on ne sort jamais *tout entier* d'un pareil travail. Il ne faut se livrer à cet extrême degré d'attention qu'avec prudence, et le plus rarement possible.

On peut, on doit donc établir un ordre dans le travail mental, sous le rapport de la santé ; ordre qui contre-balancera l'influence délétère des longues et fortes contentions d'esprit. Le raisonnement et l'expérience, les faits et la théorie concourent à démontrer la nécessité et les avantages de cet ordre. Et puis, ce ne sont pas de lâches conseils que nous donnons, loin de là : ils aident à atteindre le but, celui d'illustrer son nom pas de grands et beaux travaux. Je le redirai sans cesse, une santé délabrée, des organes usés, sont incapables d'une application soutenue, sans laquelle on ne perfectionne, on n'achève jamais rien ; et le tourment d'une sublime intelligence est de se sentir captive et comprimée dans un corps impuissant.

On trouve pourtant, dans le menu peuple de la gent lettrée ou scientifique, des hommes qui, faisant des ouvrages à grand renfort de mémoire et de patience, donnent peu ou point de foi aux règles de l'hygiène. Ils nient même les redoutables effets sur l'économie d'une pensée active, profonde et tenace ; à leurs yeux, ces élans passionnés, cette espèce d'horreur sacrée, d'étranges mouvements de spasme qu'éprouve le véritable enfant des Muses, sont des chimères de l'imagination, de pures rêveries de monomanie médicale. En effet comment les concevraient-ils ? Aussi jouissent-ils d'une santé florissante. Cela doit être ; on connaît l'ancienne maxime orphique : *Beaucoup prennent le thyrse, mais peu sont inspirés par le dieu.*

— —

CHAPITRE X.

DES EXCITANTS ET DES SÉDATIFS PHYSIQUES ET MORAUX.

Entendons-nous bien quand nous parlons d'excitants dans l'acte de l'intelligence qui produit. Il ne s'agit pas ici précisément du plus puissant de tous, le désir de s'illustrer, de se survivre dans la mémoire des hommes. Renfermé dans le cercle de l'objet de ce livre, nous ne parlerons que des excitants capables d'augmenter l'action cérébrale dans la composition, et de leur influence sur la santé.

L'expérience prouve qu'il y a, parmi les hommes de haute capacité, une grande variété sous le rapport de la facilité du travail. Chez les uns, à peine le cerveau est-il stimulé, que les idées abondent claires, vives, fécondes, tandis que chez d'autres, ces idées sont cherchées avec tourment, enfantées avec peine, arrachées, pour ainsi dire, une à une. Quelquefois mobiles, brillantes, légères, il faut que l'artiste ou l'écrivain se hâte de les saisir; d'autres fois, elles ont un caractère de fixité que rien ne peut détruire; elles reparaissent sans cesse sous le même type. Montesquieu refusa de faire pour l'*Encyclopédie* les articles *Despotisme* et *Démocratie*, par le motif suivant : « L'esprit que j'ai est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits. » (*Lettre à d'Alembert.*) Il est des hommes dont la plume ou le pinceau suit à grand' peine les rapides mouvements de l'esprit; il en est d'autres dont le génie, lent d'abord, s'élève ensuite peu à peu à des hauteurs immenses, ce qu'on a comparé au vol de l'aigle, toujours pesant et lourd dans le commencement. Rousseau méditait longtemps, et retouchait sans cesse ce qu'il avait écrit; ses manuscrits raturés, barbouillés de toutes manières, en font foi. Malherbe gâta, dit-on, toute une demi-rame de papier, à faire et à refaire une seule stance.

Lope de Vega, au contraire, faisait aisément mille vers par jour [1]. Il y a des peintres qui conçoivent et exécutent rapidement un tableau. Léonard de Vinci, j'en ai fait la remarque, peignait avec une extrême lenteur. On sait que Gérard Dow se vantait de mettre cinq jours à peindre une main, et trois à représenter un manche à balai : notez qu'il estimait vingt sous du pays chaque heure de son travail.

Quoi qu'il en soit de ces différences, il est des cas où la tête ne donne pas ce qu'on lui demande. Le cerveau, fatigué par les efforts antérieurs, ou nullement disposé à l'action, reste stérile; la fibre poétique est engourdie, on n'est pas en verve. Cependant ce travail est quelquefois forcé, comme on dit, on veut absolument le continuer. D'autres fois, il s'agit de tirer l'esprit de sa torpeur, car, dit Sénèque, *cogenda mens, ut incipiat :* on a recours alors à des stimulants plus ou moins directs sur le cerveau.

Ces stimulants de l'érection mentale se partagent en deux classes bien distinctes, les stimulants physiques et les stimulants moraux. Leur but est le même, aviver la pensée; mais leurs résultats sur l'économie sont souvent bien différents. Le café, le vin, les liqueurs alcooliques, le tabac, l'opium même, voilà les excitants physiques les plus employés. Turgot ne travaillait bien que quand il avait largement dîné. Pitt ne mangeait jamais que chez lui; sa table était frugale; seulement, lorsqu'il avait une affaire importante à discuter, il prenait, dit-on, un peu de vin de Porto avec une cuillerée de quinquina. Addison parle d'un avocat qui ne plaidait jamais sans avoir dans sa main un bout de ficelle, dont il serrait fortement un de ses pouces, pendant tout le temps que durait son plaidoyer. Les plaisants disaient que c'était là, en effet, le fil de son discours. Le docteur

[1] Voici un exemple de la facile verve de ce poëte : « Lope de Vega et son disciple Montalvan, devenu son ami, ayant fait chacun un acte d'une pièce, se partagèrent le troisième. Le jeune poëte voulut devancer son vieux maître, et s'étant levé à deux heures du matin, il avait fini à dix heures la tâche qui lui était imposée. Il court chez Lope, et le trouve occupé à émonder dans son jardin un oranger qui avait souffert de la gelée. « J'ai fini mon dernier acte. — J'ai aussi fini le mien, répondit Lope.—Et quand?—Je me suis levé à cinq heures, j'ai fait le dénoûment de la pièce. Voyant qu'il était encore de bonne heure, j'ai écrit une épître en cinquante tercets; j'ai déjeuné avec des fritures, et je suis venu arroser mon jardin. Je viens de finir; mais je vous assure que je suis fatigué. » (*Théâtres étrangers,* Notice sur Lope de Vega.)

Chapman rapporte qu'un avocat célèbre de Londres se faisait appliquer un vésicatoire au bras, chaque fois qu'il avait une affaire importante à plaider. Il a déjà été question du café précédemment, de ses attraits et de ses dangers pour quiconque pense et médite. On connaît aussi l'anathème lancé par les poëtes sur les pâles buveurs d'eau, ces maudits d'Apollon. « Si la pensée, dit Sheridan, est lente à venir, un verre de bon vin la stimule, et quand elle est venue, un verre de bon vin la récompense. » Fort bien ; mais à force de stimuler et de récompenser, il est à craindre qu'on ne contracte de funestes habitudes. Sheridan lui-même en était un assez triste exemple. L'ivresse est considérée, par Hoffmann le conteur, sous un autre rapport. « Ce n'est pas, dit-il, que l'on conçoive alors des pensées plus sublimes ; mais je suis tenté de comparer cet état à une roue de moulin qu'une rivière gonflée fait tourner plus vite : ainsi les flots de vin poussent avec plus de violence les rouages intérieurs. » Sans contredit ; mais ces rouages, poussés avec violence, sont bientôt usés et rompus. Penseurs, amis du travail, n'en croyez pas les poëtes, écoutez les médecins.

Parmi les excitants physiques, nous rangerons aussi certains mouvements convulsifs du corps. Un auteur identifié avec son sujet, plongé dans l'abstraction intellectuelle, s'agite d'une manière instinctive qui semble l'aider à faire jaillir l'idée des profondeurs du cerveau. Perse, voulant donner l'idée d'un discours froid et languissant, dit que l'auteur n'a point frappé le pupitre, ni mordu ses ongles :

Nec plutœum cœdit, nec demorsos sapit ungues.

Santeuil, Crébillon, faisaient d'horribles contorsions en composant. Naudé nous apprend que Dubartas, avant de faire sa fameuse description du cheval, s'enfermait quelquefois dans une chambre ; et là, se mettant à quatre pattes, il soufflait, hennissait, gambadait, allait l'amble, le trot, le galop, tâchant d'imiter le mieux possible les mouvements du cheval. Gluck, tout entier à sa musique, s'agitait prodigieusement quand il la composait ou qu'on l'exécutait. Beethoven était tout aussi transporté. « Lorsque venait un passage vigoureux, dit un de ses biographes, il frappait son pupitre à coups redoublés. Au *sminuendo,* il se faisait petit ; au *pianissimo,* il disparaissait ; mais si tout l'orchestre éclatait *in tutti,* le nain devenait géant ; selon que

grandissait la tempête, il grandissait aussi. » On dit que Montesquieu a fait avec son pied, en écrivant, une empreinte profonde à la pierre sur laquelle il s'appuyait. La même remarque avait été faite pour Sébastien Lenain, savant du seizième siècle. Au reste, le geste le plus commun pendant la méditation, est de se frapper le front pour exciter le cerveau, geste parfaitement inutile toutefois, si l'organe est improductif de sa nature, car, selon le mot de Swift : « Frappe à la porte tant que tu voudras, il n'y a personne à la maison. » Quelquefois, l'excitant physique tient à un mode particulier à celui qui l'emploie. Le célèbre Haydn disait qu'il eût été incapable de composer un de ses *chœurs*, s'il n'avait eu à son doigt la riche bague de diamants que lui avait donnée Frédéric II.

Les excitants moraux du cerveau sont beaucoup moins dangereux pour l'économie que les stimulants physiques, à l'exception d'une passion impétueuse, irrésistible. Peinture, statues, musique, conversations, lectures, théâtre, aspect de l'Océan, sites pittoresques, tout contribue, selon le genre de travail, à entretenir, à ranimer cette flamme ardente, incertaine, cette exaltation variable, ces élans vifs et pressés qui constituent le génie. Quand le Tasse contemplait la nature, il s'écriait avec ravissement : *Je compose mon poëme!* Mais de tous les stimulants moraux, le plus énergique est assurément la louange; c'est là ce qui excite au plus haut degré, ce qui presse, ce qui fait haleter, ce qui force, malgré les dégoûts, les ennuis, à reprendre la plume, le pinceau, le ciseau. Au surplus, quel que soit le stimulant de l'imagination, il faut toujours se rappeler que l'organe dépense toujours, dans ce cas, la somme de force tenue en réserve d'après les lois physiologiques. (*Voyez* VI[e] *théorème.*) Cet excès d'action n'est jamais provoqué sans un épuisement vital plus ou moins prononcé. Or, quand cet état a lieu, qu'espérer de l'esprit? Revenez donc à la loi d'intermittence cérébrale; suspendez le travail ou renoncez à la santé, et même au succès : oui, au succès, car le champ étant moissonné, on doit craindre alors de montrer sa détresse sous ce luxe imposteur, sous cette parure artificielle, si chère à la médiocrité, si prodiguée par le mauvais goût.

Il arrive pourtant quelquefois que l'organe étant trop violemment excité, le penseur sent lui-même le besoin impérieux du repos; mais l'impression organique est si active qu'on n'est pas toujours maître de l'arrêter, surtout chez les imaginations éminemment inflammables.

C'est alors qu'il faut recourir aux *sédatifs*. Malheureusement la médecine est peu riche sous ce rapport, au moins pour l'efficacité de ces moyens. Ainsi que les stimulants, on peut diviser les sédatifs du cerveau en physiques et en moraux. Parmi les premiers, nous plaçons le bain frais plus ou moins répété, des compresses réfrigérantes appliquées sur le front brûlant, selon la méthode de Fox. Un littérateur à qui j'ai donné des soins, se soulageait par des frictions d'éther sur les tempes et le front. Il est certain que la prompte évaporation de cette substance détermine sur la peau une sensation de froid très-rapide. Le bain de pied plus ou moins stimulant, la liberté du ventre, des frictions sèches sur la peau, l'équitation, contribuent aussi à la sédation cérébrale, en diminuant le *raptus* sanguin de la tête. La promenade à l'air libre et frais ne doit pas non plus être négligée.

Quant aux sédatifs moraux, il n'y en a guère qu'un seul, après le repos, sur l'efficacité duquel on puisse compter, c'est de changer le genre d'occupation. Toutefois remarquons que ce second travail mental doit exiger le moins possible d'application. C'est ici que le goût du jardinage a une supériorité décidée sur toutes les autres occupations de distraction. Pour apaiser le tourment de son imagination, plutôt que pour gagner sa vie, Rousseau prit le parti de copier de la musique avec un soin tout particulier. Il avait aussi, dans la même intention, commencé à copier l'*Histoire* de Mézeray. Si l'on préfère quelque jeu, il faut, à l'imitation de Mallebranche, que ce jeu n'exige point une attention profonde. L'abbé Casti, auteur du poëme des *Animaux parlants*, avait même dans sa vieillesse un tel feu d'imagination, qu'il était obligé d'avoir recours à des moyens mécaniques pour le calmer. Dans cette intention, il plaçait sur son lit, où il travaillait toujours, un jeu de cartes; et quand il sentait sa tête trop exaltée et trop tendue, il jouait tout seul et tout haut une partie, riait comme un enfant des bons coups qu'il se faisait à lui-même, et se remettait au travail. Au reste, il faut ici, comme en tout ce qui concerne l'hygiène, se diriger d'après la connaissance qu'on a de soi-même, de son organisation et de ses habitudes. Toutefois, je ne finirai pas sans remarquer qu'un des plus dangereux stimulants de l'économie est un caractère ardent et inquiet; l'envie, un penchant secret et actif vers le mal, voilà la source inconnue de bien des maladies. Aussi le docteur Molleson, cité par Sinclair et Odier, disait-il : « J'ai cherché à ajouter à ma liste d'octogénaires quelques personnes d'un

caractère vicieux, mais je n'en ai trouvé aucune. Un de mes confrères qui s'est donné beaucoup de peine dans le même but, n'en a trouvé qu'un seul exemple. » Il n'y a point ici de paradoxe, et on ne pourra jamais citer que des exceptions.

CHAPITRE XI.

DE LA SOLITUDE ET DE L'INDÉPENDANCE SOUS LE RAPPORT DE LA SANTÉ.

Celui qui chérit sa cellule trouvera le bonheur.
— *Imitation de Jésus-Christ.* —

Que n'a-t-on pas dit et écrit sur la solitude? Un célèbre médecin a même publié un volumineux traité sur ce sujet, qui désormais paraît épuisé. Cependant il est un point de vue qui me semble avoir été négligé, ce sont les effets de la solitude sur la santé. Oh! sans doute celui qui chérit sa cellule, sa chaumière, le coin de terre où Dieu l'a fait naître, sera heureux, autant du moins qu'il nous est donné de l'être; mais la solitude est-elle donc salutaire à tous? Par quels moyens est-il possible d'empêcher ses funestes effets sur certains esprits? Voilà deux questions qui changent entièrement la face de cet objet. Si l'on jette un coup d'œil rapide sur les divers caractères et tempéraments des hommes, sur les maladies qui en sont les résultats et en gardent l'empreinte, si on examine ensuite la position sociale des individus, on s'apercevra aussitôt que la solitude est loin d'être convenable à tous les penseurs. Plusieurs choses sont indispensables pour y trouver le repos, la santé, et par conséquent le bonheur; d'abord se soucier peu de la célébrité, puis avoir une imagination calme, enfin jouir d'une certaine aisance.

Heureux le penseur philosophe qui *consent* à rester dans l'obscurité, qui ne désire et ne veut dans le culte des Muses d'autres charmes que ceux de l'étude et d'un loisir consacré aux jouissances intellectuelles. Sans illusions, sans regrets, sans mécomptes, il compense les

plaisirs douteux de la gloire par tous ceux de la vie intime. Certes, celui-là peut demander au dieu de la solitude un *droit d'asile*, un lieu secret où l'on demeure, où l'on vit, où l'on oublie, où l'on meurt. Dans cette libre et douce possession de soi-même, non-seulement les plaisirs de l'esprit sont toujours sans mélange d'amertume, mais la santé obtient toutes les garanties possibles de stabilité. C'est qu'un homme dans cette disposition ne tente jamais que le possible, laisse aller sa vie, s'abandonne à sa destinée; dès lors son imagination nullement exaspérée, pressée par l'aiguillon de la célébrité, ne trouble point l'économie. Le lobe du cerveau où se trouve le germe de l'orgueil, ne réagit pas d'une manière violente et fâcheuse sur le reste du système nerveux; on ne pose point à chaque instant la plume ou le pinceau pour écouter les bruits du dehors. Qu'en résulte-t-il? Un doux repos d'esprit et de corps éminemment favorable à l'harmonie des fonctions, au bien-être physique et moral. Walter Scott n'avait pas lu, dit-on, un article *sur lui-même* pendant treize ans. Quant à moi, j'ai souvent visité de ces heureux et insouciants solitaires, mais toujours sous le rapport de l'amitié; bien rarement je fus consulté comme médecin. Notre art n'a jamais à combattre, en effet, que le résultat des excès et des passions des hommes.

Qu'on ne croie pas pourtant que dans ces asiles préférés au monde par certains hommes, l'existence y soit stérile et pesante. Loin de là, une solitude de choix, nullement attristante, jointe à la permanence du repos et du bien-être, donne à l'intelligence une singulière énergie. Moins exposé aux chances aléatoires de la vie, on pense plus, on pense mieux, on laisse errer à loisir ses idées dans l'espace et le temps, ou bien on les concentre sur un objet particulier. N'est-ce pas dans le silence et la retraite que se fait la véritable apparition des Muses? Les esprits élevés, hardis, les hautes intelligences, se plaisent dans la solitude, précisément parce qu'ils y développent sans trouble et sans anxiété l'idée mère qui les obsède, et dont les résultats seront immenses. Le système du monde a été trouvé de cette manière. Descendre au fond de son âme, s'y perdre dans les extases du beau, dans la recherche et la contemplation de la vérité, plonger ses pensées dans la perspective illimitée des possibles, dans la vue de l'infini, s'abandonner au charme de produire, en s'inquiétant beaucoup de son sujet et très-peu de ses lecteurs, c'est une sorte de volupté intellectuelle réservée aux hommes privilégiés par la nature. Il est certain que l'ha-

bitude de se réfugier en soi développe une sensibilité dont la délicatesse révèle les moindres nuances de nos affections; aussi en s'isolant du monde, les sentiments semblent s'épurer, les affections bienveillantes acquérir plus d'expansion et de vivacité; la paix avec soi-même est souvent la paix avec le monde entier. Toute cause d'agitation étant éloignée, les forces du corps conservent leur équilibre, les forces de l'âme leur harmonie, et cette âme tend d'elle-même à s'élever dans les régions de la pure intelligence [1]. Si quelquefois on rentre dans le tourbillon du monde, c'est pour y consacrer quelque temps à l'observation des choses humaines, pour voir les acteurs de plus près, puis on se hâte de rentrer dans sa chère solitude, afin d'y élaborer en paix le miel de la science et de la sagesse. D'ailleurs, on se tromperait en croyant qu'on ne peut s'occuper alors que d'objets d'une haute importance. Je l'ai déjà remarqué, un esprit sagace et pénétrant, tire souvent les plus belles inductions de ce qui paraît vil et peu digne d'intérêt. J.-J. Rousseau disait : *Qu'on me mette à la Bastille quand on voudra, pourvu qu'on m'y laisse avec des mousses.* Il avait raison, car il y a de l'infini dans une mousse, dans un insecte, dans une goutte de rosée, dans un rayon de soleil [2]. Cent fois heureux celui qui peut contribuer à étendre et à varier ses connaissances, il n'envie ni au génie ses découvertes, ni aux rois leur couronne. Quiconque ne sent pas la force de la vérité des paroles de Rousseau, n'a pas le sens moral pour comprendre ce que peut un esprit élevé dans la solitude.

[1] « La sphère de l'âme est lumineuse lorsqu'elle ne s'étend et ne s'attache à rien du dehors, lorsqu'elle ne se dissipe pas et qu'elle n'est point affaissée. Alors, elle brille d'une lumière qui lui découvre la vérité de tout, et cela au dedans d'elle-même.» (MARC-AURÈLE.)

[2] Keller a passé sa vie à étudier la mouche des appartements; Lyonnet consacra une partie de la sienne à compter et à décrire les 4041 muscles de la chenille du saule. Selon Cuvier, M. Strauss, dans ses Études sur le *hanneton*, n'a pas moins fait pour confondre l'imagination. « Dans ce petit corps, à peine d'un pouce de longueur, on peut, dit-il, compter trois cent six pièces dures, servant d'enveloppe, quatre cent quatre-vingt-quatorze muscles propres à les mouvoir, vingt-quatre paires de nerfs pour les animer, toutes divisées en filets innombrables; quarante-huit paires de trachées non moins divisées pour porter l'air et la vie dans cet inextricable tissu. C'est un spectacle ravissant par sa finesse, sa régularité. Jusqu'au bel assortiment de ses couleurs, tout y semble calculé pour plaire à l'œil de l'homme, qui, pour la première fois depuis que le monde existe, y a peut-être regardé. » (*Rapport sur l'état de l'histoire naturelle*, 1824.)

Mais pour arriver à cette hauteur de vue, dont parle le citoyen de Genève, il faut avoir une certaine fierté qui vous place au-dessus de l'opinion du vulgaire. Tout homme qui aura la force de chercher le bonheur dans lui-même, au fond de lui-même et par lui-même, aimera la solitude, et il y passera ses plus beaux jours. Byron, malgré sa fougue et sa bizarrerie, n'apaisait son ressentiment contre les hommes que quand il avait joui le plus profondément de la solitude. Il devenait alors doux et bienveillant. Aussi, disait-il en parlant d'un homme célèbre qui était venu le visiter : « Je soupçonne que je ne lui ai pas fait une désagréable impression, vu qu'il s'attendait à rencontrer, au lieu d'un homme du monde, un misanthropique sire, en culottes de peau de loup, répondant par féroces monosyllabes. » (*Mémoires,* t. 5.)

Ainsi, la première condition pour maintenir la *santé* dans la solitude, est d'avoir tout à la fois un caractère calme et un esprit actif. Aimer l'étude, la méditation par elle-même, en les dégageant, s'il est possible, de tout calcul de vanité.

Cependant, il n'en est pas toujours ainsi. Il est des penseurs pour qui la solitude a d'irrésistibles attraits, sans y trouver et le repos et la santé qu'ils en espéraient. Veut-on savoir la cause de ce fatal désappointement? C'est qu'ils ne sont isolés de la société des hommes qu'en apparence. Saint Jérôme entendait du fond de sa solitude les rumeurs de la ville de Rome ; de même aussi certains penseurs, loin de la ville, ne sont nullement hors de la tourmente de craintes, d'espérances, d'illusions, de passions qui agitent le monde. Les cris de l'envie, le bruit des applaudissements obtenus ou à venir, retentissent sans cesse à leurs oreilles, font bondir leur cœur de joie ou d'indignation. Où est alors ce doux *nonchaloir,* ce calme occupé de l'esprit, que la solitude permet? Sans doute, le silence, l'éloignement des hommes sont indispensables pour l'enfantement d'une belle œuvre, c'est dans les lieux retirés où l'on découvre les sources sacrées de la poésie ou de la vérité. Mais prenez garde, vous renoncez alors au véritable bienfait de la solitude, qui est de savourer lentement, intuitivement la vie. Il est certain que quand un travail est fait dans un isolement plus ou moins complet, la pensée s'exalte, s'élève, sans se féconder des sympathies qu'elle excite. Ajoutons à cela que dans le monde, on se défie de ses forces, les rivaux y sont toujours prêts à les mesurer, mais le solitaire exagère souvent la grandeur de ses moyens intellectuels. Il fait ordinairement une estimation démesurée de sa

gloire future; un *peut-être* flatteur est toujours là pour le rassurer. Il en résulte que si la critique, l'indifférence du public ou sa froide injustice, n'acquittent pas la dette, l'imagination se trouble, l'amour-propre étant blessé, l'irritabilité naturelle augmente et acquiert une extrême prépondérance, signe caractéristique de ce tempérament, et qu'on retrouve sans cesse; voilà pourquoi la santé se flétrit et décline rapidement. A entendre beaucoup de penseurs, la solitude est de leur choix, ils y sont heureux; mais demandez à leurs proches, à leurs médecins, et vous saurez ce qui en est. Ces solitaires comptent trop souvent avec douleur chacun des grains qui remplissent le sablier de la vie humaine; bientôt la langueur et la monotonie d'une existence calme leur semblent insoutenables. Le *chez soi*, ce lieu de bonheur et de repos, ne leur paraît plus que le temple de l'ennui. C'est alors que la solitude est amère, cruelle et malfaisante. Le moindre de leurs maux est une tristesse, une humeur chagrine, que Franklin met au rang des vices et qu'il appelle la *malpropreté de l'âme.* On connaît l'épître de Pope au docteur Arbuthnot : « Jean, ferme la porte, ferme-la, mon ami; attache le marteau, dis que je suis malade, dis que je suis mort, etc. » On dirait en la lisant que le poëte jouissait du calme le plus parfait dans sa retraite de Twickenham, qu'il veut fuir à jamais la foule des rimailleurs, notamment ce poëte modeste à l'excès, qui ne lui demande que trois choses : « Son amitié, un prologue et dix livres sterling. » Eh bien! en lisant la vie de Pope, en pénétrant dans l'intimité de son caractère, on voit que la solitude n'a pu le rendre heureux. Il y portait *cet insatiable désir* de la célébrité qui ne donne jamais de relâche, et sa faible constitution ne fit que s'altérer de plus en plus.

Je signalerai encore deux dangers que la solitude présente pour la santé, l'inaction de l'esprit et du corps, ou bien un travail excessif du cerveau. J'ai souvent vu des penseurs solitaires s'endormir si bien sur le souple et mol édredon de la paresse, qu'abandonnant le culte des Muses, ils restaient *acoquinés à la vie,* dans leur impassible quiétisme. Tout effort mental leur devenant ensuite impossible, odieux, ils succombent à cette sorte de torpeur pensive, qui n'est pas sans charmes. Plus d'un pourrait dire comme David Hume : « Je n'écris plus par quatre raisons, je suis *trop vieux, trop gras, trop paresseux, trop riche.* » La santé gagne d'abord à ce changement, on ne saurait en disconvenir; mais comme l'activité cérébrale est indispen-

sable à ces individus, il en résulte que l'économie, étant privée d'un pareil excitant, cette santé finit par s'altérer. Ne voit-on pas tous les jours des commerçants, des marins, des militaires, qui, lassés de leur vie laborieuse, soupirent après le repos? A peine l'ont-ils obtenu, que l'ennui et la maladie les atteignent. Mais le plus ordinairement, l'esprit devient très-actif dans la solitude; toujours tendu vers le même objet, lancé dans une même direction, pénétré, saturé d'une même pensée, il la retourne, il la creuse, il en suit le filon avec ardeur et opiniâtreté. Or, dans cette fougue d'une âme qui aspire trop à étreindre, il est bien rare qu'on ne dépasse pas la mesure de ses forces par le travail. Quelque bien partagé qu'on soit de ce côté par la nature, on penche vers l'excès, on use ses forces, et l'on adopte à son insu ce principe dont j'ai déjà fait sentir le danger, *que là où il y a tant, il doit encore y avoir davantage*. D'ailleurs, dans le monde, on est distrait malgré soi; il y a des devoirs à remplir, on en murmure, mais on s'y prête, et l'imagination se détend. Au contraire, dans la solitude, la fatigante tension des spéculations métaphysiques est portée au plus haut degré; la sensation y a toujours plus de profondeur; ce qu'on nomme le *vis generans* des idées, d'où découle la série des phénomènes intellectuels et affectifs, acquiert alors une incroyable activité; mais le cerveau, instrument de pareilles opérations, n'y résiste que bien rarement. Il y a ici deux causes d'altération de cet important organe, un afflux de sang, une surcharge vasculaire réitérée, puis une excitation continuelle, déterminant tantôt des troubles légers qui, répétés, amènent de graves accidents, tantôt des maladies violentes et subites. On tombe dans ce que les anciens nommaient *intempérie chaude du cerveau*, état toujours pénible, toujours dangereux. Beaucoup d'hommes d'État, beaucoup de philosophes, de savants, d'artistes, fourniraient des preuves cliniques de ces assertions.

Mais de toutes les intelligences, les moins propres à la solitude, ce sont les imaginations fortes, vivement préoccupées, qui s'exaltent avec facilité, se créent un monde de chimères, tantôt brillantes, tantôt horribles; et chose remarquable, ce sont de pareils penseurs qui la désirent avec le plus d'ardeur : espèce d'ascètes qui se plongent dans l'isolement pour méditer, pour rêver, pour approfondir; rien ne peut les en arracher. C'est une vie de somnambulisme intellectuel qui absorbe bientôt la vie d'action. On a cité l'exemple d'un écrivain

célèbre de notre époque, qui chérissait la rêverie et la fuite du monde, au point de sauter par dessus un mur, à la campagne, pour ne pas rencontrer un domestique de la maison qui venait par le sentier ordinaire. Rien de plus évident qu'il s'agit ici de cette espèce d'enthousiasme sombre et secret, qui se replie et se concentre dans les abîmes de l'âme, qui gagne en force ce qu'il perd en vivacité, en éclat extérieur. Cependant qu'arrive-t-il alors? presque toujours l'imagination prend un empire absolu sur la raison. La sensibilité s'exaspère; bientôt elle acquiert une sorte d'âpreté douloureuse, ravivant sans cesse la puissance de sentir et de souffrir. Telle est la cause de l'inquiète et soupçonneuse irritabilité des penseurs solitaires d'un caractère opiniâtre sans être ferme. Leur orgueil sauvage et triste ne comprend plus la société telle qu'elle est; leur vie est une vie d'exception; c'est un mystère inexplicable, même pour le médecin qui en est le témoin et le confident. Souvent le dédain et l'oubli qu'ils ont des contemporains, s'étend jusqu'à la postérité, à la conscience même de leur génie; il semble qu'il ne leur ait pas été donné de conduire à bout un seul de leurs projets, de cueillir un fruit qui ne soit déjà piqué du ver. Quelquefois las de la solitude, las du monde, las d'eux-mêmes, un ennui profond s'empare d'eux; fascinés par je ne sais quel type idéal de perfection, ils ont par instant des élancements vers le ciel, des visions d'ineffable béatitude, des extases d'une âme ardente, que rien n'est capable de satisfaire que ce qu'elle ne peut posséder; ils s'efforcent d'entrevoir dès ici-bas les choses de l'âme et de Dieu; puis de ce spasme physique et moral, de cette fièvre qu'ils ressentent jusqu'à la pointe des cheveux, ils retombent dans un anéantissement plus ou moins complet de toutes leurs facultés. Leur repos toutefois ne ressemble point à ce calme plein de douceur, à ce suave laisser aller de la pensée dont il a été question : c'est une paresse ardente, rêveuse, inquiète; c'est une espèce de langueur extatique qui les use et les consume. Un tel état est bien près de la mélancolie dont j'ai tracé ailleurs le tableau. Or, le mélancolique, comme dit un ancien, *se nourrit de son cerveau et dévore son cœur,* image terrible et vraie qui atteste ce qu'on éprouve alors de souffrances physiques et morales. On voit même des hommes supérieurs perdre en certains cas d'exaltation ou de ravissement intellectuel le sentiment de leur personnalité. Tel fut quelquefois le Tasse; aussi écrit-il, dans un instant lucide, au médecin Jérôme Mercuriali : « *Io ho certa opinione di*

esser stato ammalato. » Médicalement et humainement parlant, la solitude est un poison pour de pareils individus; il faut les en arracher à tout prix, combattre par toutes sortes de moyens leur funeste penchant à y revenir pour s'enivrer de nouveau de pensées et d'illusions. Tels sont, en effet, les fruits de cette prodigieuse activité de l'intelligence solitaire qui se détruit elle-même quand les éléments lui manquent dans le domaine du réel, et que l'impuissance l'arrête dans les champs du possible. Je ne puis concevoir comment Zimmermann, lui, médecin éclairé, se trouve d'une opinion contraire. « Laissez-les seuls, dit-il, car il n'y a pas d'autre moyen de les distraire. » Autant vaudrait dire : Laissez la coupe empoisonnée dans la main de cet insensé, il n'y a pas d'autre moyen de le guérir.

Cet état d'irritabilité chagrine, produit par la solitude, s'augmente bien davantage encore, si l'indigence est la compagne de l'homme qui vit loin du monde. Depuis Horace, on a vanté la médiocrité, et la médecine en a constaté les bienfaits. La science du bien-être, qui a tant de rapports avec la vertu, le pouvoir conservateur de l'aisance, sont aujourd'hui bien démontrés; mais le premier, et le plus important peut-être de leurs avantages, est de donner l'indépendance quand on la veut. De tout temps on a célébré cette indépendance du philosophe et de l'homme de lettres; cependant on est loin d'en avoir senti toute la portée sous le rapport de la santé.

II.

Molestum et onerosum verbum, ROGO. Ah! que le philosophe de l'antiquité qui le premier énonça cette vérité, connaissait bien le cœur humain! Le tempérament anticourtisan est naturel à l'homme; il faut pour l'altérer une longue servitude de pensées, de sentiments et d'actions, car la nature ne l'a point assigné à l'espèce humaine; aussi le fatal mot dont il s'agit est-il le plus difficile à prononcer, dans quelque langue que ce soit. La poitrine oppressée, comme étreinte et contractée, ne le laisse pour ainsi dire échapper qu'à regret, et la voix, en le prononçant, n'a pas son timbre ordinaire. Il y a contrainte au moral, spasme au physique, tout l'homme est en souffrance. Bien plus, la circulation du sang se ressent de cette compression; la régularité de son rhythme n'est plus la même, l'influx nerveux étant gêné dans son expansion, la vitalité extérieure diminue. Le système musculaire

participe lui-même à cet état de resserrement général, les traits se tendent et se concentrent, la figure se décolore et s'attriste; en un mot, l'être humain éprouve alors un intolérable sentiment d'anxiété, le cercle de sa vie semble se rétrécir; il veut se faire petit, et il le devient en effet. Mais celui qui se fait ainsi ver, a-t-il le droit de se plaindre ensuite qu'on l'écrase? C'est bien pis encore quand pèse sur nous le poids d'une volonté qui courbe et écrase la nôtre pendant longtemps. « Il est incommode, dit le docteur Hufeland, d'être obligé de porter un habit qui n'est pas fait pour nous, qui nous gêne et nous serre partout, et rend tous les mouvements plus difficiles; mais qu'est-ce en comparaison de la gêne morale que cause un caractère étranger, où les paroles, les procédés, les actions, tout doit être sans cesse en contradiction avec nos sentiments et notre volonté; où nous sommes obligés d'étouffer nos penchants les plus naturels, d'en affecter d'autres; enfin de maintenir tous nos nerfs, toutes nos fibres dans une tension continuelle pour rendre le mensonge complet, car toute notre existence n'est alors qu'imposture. Un état semblable n'est autre chose qu'une *attaque de crampe* non interrompue, comme la suite le prouve[1]. » Ces effets sont tellement positifs, qu'à force de se répéter, ils impriment à l'économie, à l'habitude du corps, certains mouvements uniformes, certaine conformation extérieure qui désormais restent ineffaçables. L'esprit et le corps, à force de se courber, en gardent éternellement le pli. D'ailleurs l'homme libre agit et parle bien différemment que celui qui a brisé ce légitime sentiment d'indépendance et de dignité, sans lequel il n'y a peut-être ni santé ni vertu. Faites entrer dans les cœurs qui battent en liberté des sentiments d'esclave, et vous en verrez bientôt le type dégradant à l'extérieur du corps. La timidité servile se peint dans un regard oblique, peu assuré, dans la flexion habituelle du tronc et de la tête. Quand les idées sont étroites, que l'âme rampe, le front s'abaisse et le dos se courbe. La nature a pour ainsi dire imprimé *la liberté et la servitude* jusque dans les habitudes corporelles. (Aristote, *Polit.,* liv. 1, chap. 5.) Ce philosophe déclare ailleurs que l'esclave était d'une *autre nature* que l'homme.

[1] Bautru étant attaqué de la maladie dont il mourut, les médecins opinèrent pour la saignée, mais le malade s'y refusa. Le roi, qui l'aimait, ayant su sa résistance, lui envoya ordre de se soumettre à la décision doctorale. Mais Bautru répondit à celui qui lui apporta l'ordre, *je n'aime pas les saignées de la part du roi;* et il succomba. Ce trait fut alors regardé comme une marque inouïe d'indépendance.

Ainsi la gêne des mouvements organiques, les stases de sang dans les viscères, la diminution de l'énergie vitale, produits du servilisme obligé, sont de puissantes causes de maladies. Toutefois les effets sont relatifs aux individus. Il en est qui s'accommodent facilement de la compression morale, tant forte et longue qu'elle soit; on en voit même qui, par une disposition exceptionnelle, nés souples et rampants comme on naît serpent ou caméléon, n'ont que peu ou point d'efforts à faire pour « encenser à genoux la bassesse puissante. » Esclaves de la plus vile espèce, parce qu'ils le sont de cœur et de choix. Il est certain qu'alors les causes dont nous avons parlé ont bien peu d'activité. Mais il n'en est pas de même chez celui que la nature a doué d'une âme naturellement fière et élevée. S'il sent sa dignité d'homme compromise, si sa conscience se soulève, si on a blessé la sublime pudeur de son âme, s'il ne peut soulager cette réplétion de bon sens et d'énergie qui est en lui, qui l'oppresse, c'est alors que ces mêmes causes s'élèvent à un prodigieux degré d'intensité. Une telle situation est un véritable *crève-cœur*, dans toute la rigueur de l'expression, au physique comme au moral. Faut-il maintenant s'étonner de voir les hommes de génie, souvent pauvres, fiers, imprudents, cédant à des impulsions rapides et irréfléchies, chercher leur indépendance, déclarer hautement, comme l'a fait l'un d'eux, qu'ils sont « esclaves de leur liberté [1] ? » C'est qu'en effet, par un sentiment instinctif, ils éprouvent le besoin d'être libres pour respirer à leur aise; ils mettent en pratique le plus beau précepte de philosophie physiologique, la liberté de l'âme unie au plein exercice des fonctions de l'économie. Toutefois cet heureux état ne peut s'obtenir que dans une indépendance presque absolue; il n'appartient qu'à l'homme capable de braver les intérêts de l'ambition, la vanité des coteries, le choc et la haine des partis [2].

Mais si le *poison* de la contrainte morale et physique est par lui-même une cause de graves maladies, on peut aussi le considérer

[1] « M. de Balzac est si amateur de sa liberté, que même ses jarretières et ses aiguillettes lui pèsent. » (DESCARTES, *lettres,* 7 août 1638.)

[2] Cette sorte d'*ataraxie* philosophique est bien difficile à obtenir, convenons-en. On tient à tout dans la société, comment s'en détacher entièrement? Les plus faibles liens nous tiraillent souvent d'une insupportable manière. Ce n'est donc pas sans raison que John Kemble assurait que la faculté de *pouvoir se raser à l'eau froide* était un des caractères de l'indépendance.

comme un grand obstacle, dans certains cas, au rétablissement de la santé altérée. J'ai souvent basé mon pronostic sur la position du malade, comparée à son caractère, à ses opinions, et bien rarement je me suis trompé; c'est là une source précieuse d'indications qu'un médecin ne doit jamais négliger. Comment veut-on que la nature trouve des ressources dans un corps où depuis longtemps rien ne se fait que sous l'empire d'une loi de répression? La longue et persévérante direction des mouvements de contraction nuit aux crises, qui ne sont en réalité que l'activité vitale portée à la périphérie, l'expression rayonnante de la vie. Et puis le médecin osera-t-il compter sur l'énergie morale du patient? Une âme faible, pusillanime, ne répond pas à certains accents; comme le corps, elle s'affaisse, elle succombe sous le poids du mal; à la lettre, *on meurt de bassesse.* Viennent ensuite les circonstances extérieures, comme les emplois qu'on a, les engagements pris, les honneurs en perspective, les devoirs à remplir, les adversaires qui gagnent du terrain, la faveur du public ou du pouvoir à conserver : que d'embarras! que de difficultés! que d'agitations dans l'esprit, agitations qui toutes réagissent sur l'économie, en produisent ou en augmentent les mouvements désordonnés! Dites à un homme lié à une de ces terribles situations, et qui ne va, comme on dit, que de la longueur de sa chaîne : Si votre santé vous est chère, abandonnez vos places, vos dignités, votre esclavage et votre joug doré; vous serez frappé de sa réponse et surtout de son hésitation. A peine si la mort, planant sur sa tête, pourra le forcer de s'éloigner de la ville, des antichambres ou de la bourse, de renoncer aux vulgaires vanités du luxe. On est loin encore de connaître toute l'influence morbifique de l'or et du pouvoir sur l'organisation. Tout médecin expérimenté, qui a vu de près les hommes d'une certaine classe, peut confirmer la vérité de ces assertions. Et quand on a dit que l'haleine d'un homme de bien doit être habituellement plus douce, plus fraîche que celle d'un homme d'État rédigeant des lois fiscales, oppressives, on n'a point avancé un insoutenable paradoxe.

Toutefois, il faut le dire, il est plusieurs sortes de dépendances dans l'état social. Le magistrat, l'administrateur, le médecin, le militaire, ont des devoirs dont ils ne sauraient s'affranchir, au risque même de leur vie; nous devons les plaindre et les honorer. Quelquefois encore l'adversité, les besoins d'une famille nombreuse, forcent

un artiste, un homme de lettres à aliéner une grande partie de sa liberté ; il ne s'appartient plus, la fortune lui met le pied sur la gorge. Combien en voit-on qui, doués des plus beaux talents, les enfouissent dans d'obscurs travaux, dans la routine vivace et stupéfiante des bureaux, gagnent à peine leur pain, ce pain amer du servage, prêtent leur plume et leur génie à qui les paye, travaillent, écrivent, impriment, sans fin et sans mesure ! Ce travail forcé de la tête, contraire à leurs goûts, épuise aussi rapidement la vigueur du corps que celle de l'esprit. Quand l'heure de la maladie est arrivée, la nature est sans ressource et l'art sans appui. Les besoins continuent, la maladie s'aggrave, le malheureux fait de nouveaux efforts, et l'on prévoit ce qui arrive. De pareils exemples sont nombreux dans les grandes villes.

Nous n'ignorons pas cependant qu'à notre époque, la dignité de l'homme de lettres et de l'artiste ne soit infiniment relevée. Les soupers et les culottes de M[me] de Tencin, ne sont plus que dans l'histoire des lettres, et le mot si connu de M[me] de Rochefort à Duclos n'a rien d'applicable aujourd'hui. Maintenant, les gens de lettres ont une haute importance sociale, car presque tous manient le puissant levier de la presse. S'il est encore des littérateurs, des artistes, des savants *protégés* et *secourus*, ils le sont par l'Etat, et non par le caprice d'un grand seigneur qui les tenait toujours à distance[1]. Cependant, n'allez pas croire que le présent soit l'âge d'or de la littérature et des arts. Dans les terribles chances de la fortune et de la célébrité, il est des hommes que la fatalité tient toujours dans l'abaissement, la misère et l'obscurité. La nature les a doués d'une intelligence supérieure, mais le sort les comprime, il en fait ce qu'on appelle *l'homme machine*, dont la volonté n'est mue que par la volonté d'un autre. La nécessité les a cloués de ses clous d'airain au rocher où ils doivent languir et mourir. Notre science et la philosophie n'ont alors qu'à se taire et gémir ; leurs voix se perdent dans le chaos de nos institutions. Mais que penser de celui qui, doué d'une belle organisation, d'un esprit élevé, placé par la fortune dans une heureuse aisance, n'en sacrifie pas moins volontairement sa liberté, son bien-être et son indépendance ? Leurré par je

[1] Et dont la générosité était souvent très-bornée. Le vieux poëte anglais Ben Johnson, ayant fait demander quelques secours à Charles I[er], ce prince lui envoya une gratification excessivement modique. « *Je suis logé à l'étroit,* dit le poëte à celui qui lui remit la somme, *mais je vois, par l'étendue de cette faveur, que l'âme de Sa Majesté n'est pas logée plus au large.* »

ne sais quel chimérique bonheur de dignités et de distinctions, il se condamne lui-même à une humiliante et passive aliénation de sa personne; à cette imposture morale et physique, à cette *crampe non interrompue* dont parle Hufeland : voilà, certes, le plus étrange phénomène qui ait jamais frappé un médecin de bon sens; et pourtant rien n'est plus commun. Selon d'Aguesseau, « le chemin qui conduit aux honneurs est soumis au pouvoir de ces divinités que les hommes ont élevées sur les ruines de leur liberté. » Ce grand homme aurait pu ajouter, et sur celles de leur *santé*, car ces deux trésors sont inséparables. La liberté n'est pas seulement la santé de l'âme, comme l'a dit un poëte; elle est aussi le plus puissant moteur de l'énergie de l'économie. C'est dans le sein d'une haute civilisation qu'on pourrait puiser de nombreux exemples à l'appui de cette assertion : il en est un que je n'oublierai de ma vie. Condisciple et ami d'un magistrat célèbre, je l'ai vu tomber victime de cette soif de célébrité, de renommée et de pouvoir dont nous parlons. Une imagination riche, un esprit fin et sagace, une de ces organisations qui ne laissent sommeiller aucune des facultés de l'intelligence, aucune des puissances de l'âme, voilà les dons que la nature lui fit. Mais elle y mit en compensation, un corps délicat et frêle, un caractère ombrageux sous l'apparence de la gaieté, une grande susceptibilité physique et morale : aussi jamais le calme n'a régné dans cette âme irritable. L'excessif désir de parvenir à tout, soit dans les lettres, soit dans la carrière politique, le fit esclave des hommes et des choses. D'immenses travaux bien au-dessus de ses forces, des veilles répétées; puis les ennuis, les dégoûts, l'envie, la turbulence et la haine des partis, toute la lie de ce calice d'amertume réservé aux âmes ardentes, l'eurent bientôt fatigué, usé, énervé... La maladie fit explosion. Dès les premiers symptômes, comparant la violence de l'attaque et la détérioration organique du malade, je vis que l'arrêt était porté, la mort avait levé sa faux : en effet, l'infortuné succomba, et la terre engloutit de bonne heure de grands talents, un bel avenir et une gloire naissante.

N'est-il pas maintenant démontré, par tout ce que nous venons de dire, que l'indépendance influe d'une manière aussi avantageuse que réelle et positive sur les hommes consacrés aux travaux de l'intelligence? Cependant, il est encore un point sous lequel on peut considérer cet objet; c'est celui du mariage. On sait que Montaigne, qui n'avait pas à s'en louer, assimilait le mariage « à un marché qui n'a que

l'entrée libre, sa durée estant contraincte et forcée. » (Liv. 1, chap. 27.) Peu de questions sont aussi rebattues que celle de savoir si le célibat convient ou non aux gens de lettres, aux savants, aux artistes, etc. Cocchi, comme tant d'autres, l'a laissée indécise : cela devait être, car des exemples pour ou contre se présentent en foule. Michel-Ange a pu répondre, quand on lui proposait de se marier : « La peinture est une jalouse qui ne souffre point de rivale. » De grands artistes ont cependant été mariés. Toutefois, en nous renfermant dans le cercle de notre objet, on peut dire qu'un mariage malheureux est le plus cruel destin qu'il y ait pour un penseur, un artiste naturellement enclin aux jouissances de famille. N'est-ce pas toucher le fond de la douleur possible à l'homme? Une observation médicale suivie m'a prouvé que si ce genre de bonheur est refusé aux hommes dont j'ai parlé, les tracasseries du dehors, les manœuvres de l'envie, ont alors un redoublement d'amertume, dont la prompte altération de la santé est le contre-coup inévitable. La Béjart a certainement tué Molière; elle a fait le malheur de sa vie, consumé son repos, hâté le moment où une apoplexie pulmonaire foudroya ce grand homme. Catherine Romanet, la femme de Racine, était au contraire le modèle des épouses : à peine connaissait-elle les titres des immortels ouvrages de son mari, mais elle savait l'aimer, le consoler, le respecter, et élever leurs sept enfants dans la vertu[1]. Avouons donc que le mariage, véritable enfer ou éden domestique, est une rude chance pour quiconque veut penser librement, placer sa vie dans la suprême région de l'intelligence. Y a-t-il réellement dans cette intelligence supérieure quelque chose qui fait obstacle au bonheur, comme l'ont pensé quelques philosophes? Faut-il dire, avec Mme de Staël, « que le génie est comme une fièvre ardente qui ne peut être adoucie que par les jouissances de la gloire ; qu'il faudrait s'en faire traiter comme d'une maladie, si les hommes ne l'admiraient pas? » Je ne sais ; toujours est-il que La Fontaine, *qui vécut sans nul pensement,* et Byron, d'un caractère tout opposé, se sont repentis d'avoir sacrifié sur les autels de l'hymen. Pour éviter de tels malheurs,

[1] L'historien bavarois Œffels, mort en 1780, a laissé, dit-on, plusieurs manuscrits fort intéressants... Il en est deux surtout qu'il serait curieux de consulter. L'un est intitulé, *Furiæ jugales* (les furies conjugales). Il contient l'histoire des savants qui ont eu de méchantes femmes. L'autre, le contraire de celui-ci, a pour titre : *Charites pronubæ virorum doctorum* (les Grâces, épouses des hommes savants). Quel est le plus volumineux?

beaucoup d'hommes de lettres ont vécu librement avec des femmes de leur choix : Pope et Martha Blount, Swift et sa Stella; Diderot, quoique marié, et Mlle Volland; d'Alembert et Mlle de Lespinasse en sont de mémorables exemples. Mais, outre que la morale réprouve de pareils liens, le bonheur ne les accompagne pas toujours. Ces liens ont laissé parfois de rudes empreintes sur ceux qui les ont portés. Comment faire? Faut-il, comme d'autres, descendre beaucoup plus bas, imiter Colletet, qui épousa Claudine Lenain, sa servante, puis renfermer son cœur à triple tour? La chance est périlleuse. Bien souvent même, le remède est pire que le mal, car les *amours ancillaires* ont leurs épines et leur amertume. Pensez au destin de Rousseau, et frémissez d'y avoir recours!

CHAPITRE XII.

APERÇU DES MOYENS PROPRES A RÉTABLIR UNE CONSTITUTION ÉPUISÉE.

« Défends au ver à soie de filer alors qu'il file les derniers restes de son existence; malgré ta défense, il déroule de ses entrailles le précieux tissu, et il ne s'arrête point qu'il ne soit enfermé dans son linceul. »

— GOËTHE. —

I.

Il n'est que trop vrai, et le grand homme que je viens de citer a parfaitement raison. Rien de plus rare que de voir un penseur ayant consacré la plus grande partie de sa vie à méditer, à composer, mettre un terme à ses travaux, quand sa santé se détériore. Malgré les avertissements que lui donnent et son âge et ses infirmités, et le médecin et la sagesse, il continue à fatiguer l'organisme par l'excitation cérébrale, *il ne s'arrête point qu'il ne soit enfermé dans son linceul.* Très-souvent il cherche, il se fait des illusions qui le tranquillisent et l'affermissent dans sa manière de vivre. Tantôt il croit que ses maux sont imaginaires, parce qu'ils sont d'abord légers et disparaissent facilement; tantôt il espère qu'on peut les guérir en peu de temps, avec un petit régime, ou quelques remèdes donnés et pris à l'aventure. Quelquefois, il prend exemple sur les savants ou les gens de lettres qui ont vécu longtemps, il les cite souvent, et il espère la même longévité; ou bien encore, si la maladie s'enracine et devient chronique, il en prend son parti, le corps n'est point *lui,* c'est la

partie basse et matérielle de son être ; dès lors à quoi bon s'en occuper longtemps ; le travail et les affaires avant tout. Il ne s'en embarrasse pas plus que cet insouciant Irlandais, qui, dans une horrible tempête, répondit à ceux qui lui disaient que la maison allait tomber sur lui : « Eh ! que m'importe la maison ! *je n'en suis que le locataire.* » Cela peut être vrai dans la bouche de l'homme qui se porte bien ; mais, comme dit Plutarque, il y a de bons propos hors de propos ; c'est ce qui arrive quand la maladie se présente avec ses terribles accompagnements. Dans cette extrémité, il y a une chance de bonheur, si cette maladie est violente et courte, si elle tue ou lâche prise. Une pareille terminaison a quelquefois lieu, mais souvent aussi le mal laisse des traces profondes, ou bien il survient lentement, avance pas à pas, ne recule jamais, s'insinue de proche en proche dans l'économie, dont il altère sourdement les organes, dont il brise peu à peu les ressorts.

En général, c'est par l'*estomac* que la détérioration vitale commence. Les digestions sont d'abord plus ou moins pénibles, cette fonction reprend ensuite un peu d'activité, puis elle s'altère de nouveau ; enfin l'estomac perd, à peu de chose près, la faculté digérante, au moins pour beaucoup d'aliments. Dès lors un sang appauvri, mal élaboré, ne répare qu'imparfaitement les forces, la maigreur augmente, et parvient dans quelques sujets au marasme squelétique. Un certain *habitus* fébrile, léger, énervant le corps, se caractérise par des bouffées de chaleur, par quelques frissons vagues, par le froid des extrémités, la rougeur et la pâleur alternatives de la figure, et tout cela à des degrés infinis. Dans cette disposition, on n'est pas précisément malade, mais on ne se porte pas bien ; les symptômes n'ont aucune gravité, et il n'y a point de jour sans malaise ; le malade dit qu'il n'est pas *comme il devrait être,* car lui-même sent qu'il n'a pas assez de forces pour la plénitude de la vie, mais qu'il en reste encore assez pour souffrir et languir. En effet, la vitalité est tout à la fois exaltée et affaiblie ; un instant l'énergie semble renaître, pour retomber l'instant d'après au plus bas degré. L'imagination fermente, les actions avortent, le cerveau conçoit encore, mais la main refuse. Et comme la susceptibilité nerveuse morale accompagne toujours cet état, qu'elle en est même le type, on conserve la faculté de sentir, d'aimer, d'être affecté ; mais privé de la force d'exécution physique et morale, on finit par tomber dans une sorte de langueur passionnée qui brûle et consume, dans cette pénible situation où l'existence

dégoûte et fatigue, dans l'ensemble et les détails, où l'on se laisse aller à la souffrance, à l'ennui, à une destruction progressive et certaine. Alors arrivent les douleurs vagues, le vide de l'âme, les tristesses sans nom et sans remède, qui viennent on ne sait d'où, et font souhaiter la mort on ne sait pourquoi. Tels sont les résultats de la surexcitation continue du cerveau et du système nerveux, quand de graves et brusques maladies ne se déclarent pas. Les êtres éminemment sensibles, ces familiers de la douleur, n'éprouvent que trop souvent l'état d'épuisement dont je viens d'esquisser le tableau. C'est qu'ils ne comprennent jamais assez que ce qui fait le charme de la vie, les impressions profondes et vives, en sape aussi les bases. Cette remarque doit s'appliquer aux hommes d'une intelligence active, eux qui se persuadent trop que les faibles seuls sont les esclaves de la médecine. Leur but n'est-il pas de vivre, autant que possible, par cette même intelligence, précisément le contraire de ce qui convient à la santé? Mais s'il ne faut pas que l'homme s'engourdisse dans son limon, comment s'imaginer qu'une tension perpétuelle, que de surhumaines stimulations du cerveau, ne frapperont pas d'inertie le reste de l'organisme? c'est étrangement s'abuser; la nature est aussi inexorable que le destin.

L'épuisement total de la constitution provient souvent de l'altération profonde plus ou moins cachée d'un organe, altération dont les conséquences sont générales, en vertu de l'action consensuelle de toutes les parties du corps humain. Beaucoup de médecins pensent même que cette cause seule peut déterminer un état général de délabrement dans la santé. Cette opinion me semble trop exclusive. Les mouvements d'une horloge ne sont exacts que quand les ressorts en sont bien trempés, agencés avec soin; un seul d'entre eux brisé, la machine s'arrête ou ne marche qu'irrégulièrement. Mais le même effet doit certainement arriver, quand ces mêmes ressorts se trouvent usés, affaiblis dans leur ensemble. Ce principe est applicable à notre économie. Il est des cas où l'on peut, où il faut même considérer le corps humain, comme *un seul et grand organe*, dont la faiblesse ou la vigueur se comprennent dans une vaste unité. L'homme sain qui meurt de décrépitude, l'animal asphyxié, en présentent des exemples. On peut y ajouter l'état d'épuisement total de certains hommes. Scrutez avec soin chaque organe en particulier, aucune lésion essentielle ne s'y fait remarquer; examinez l'ensemble, les conditions de la santé n'existent plus. Pourquoi cela? C'est que la somme partielle d'affai-

blissement de chaque organe, forme un total de diminution d'activité vitale incompatible avec l'existence. Et s'il était possible de soumettre au calcul les phénomènes vitaux, on pourrait établir un chiffre de proportion d'affaiblissement pour chacun des organes de l'économie. La mort du célèbre Benjamin Constant, en 1830, fut attribuée à une sorte d'affaissement général; en effet, l'autopsie cadavérique la plus exacte, la plus minutieuse, ne fit découvrir aucune altération notable d'organe.

Cet état d'épuisement, je le répète, se remarque surtout parmi les individus où prédomine le système nerveux. En raison de leur faiblesse constitutionnelle, la vie chez eux est toujours pénible, excessive ou languissante, la santé jamais stable. D'agitations en agitations, ils tombent dans l'épuisement, dans la *cachexie nerveuse* pour ainsi dire. Les maux qu'ils éprouvent sont d'autant plus cruels, que souvent rien ne les annonce extérieurement. Le caractère de ces affections est parfois tellement bizarre, que le vulgaire les croit chimériques. « Il faut absolument que je meure, disait un illustre malade, afin qu'on me croie malade. » Est-il maintenant besoin d'assurer que beaucoup d'hommes célèbres dans tous les genres sont atteints de cette déplorable disposition maladive? Ils y sont conduits par la loi fondamentale de leur constitution et la nature de leurs travaux. Aussi Xénophon assure-t-il que la plupart des arts et des sciences corrompent le corps de ceux qui les exercent, car *ils obligent de s'asseoir à l'ombre et auprès du feu*. Il est vrai, plus on s'y adonne, plus la force musculaire, la force de réaction diminue, cette force dont les anciens faisaient un si grand cas, et avec raison [1]. En vain ces infatigables ouvriers de la pensée espèrent-ils une compensation, dans ce monde poétique d'affections qu'ils ont tant recherchées, dans leurs travaux, dans une célébrité enivrante. La gloire manque à ses promesses, elle ne rend pas heureux dès que la constitution épuisée ne donne qu'une vie de souffrances, loin d'être un enchaînement de béatitudes et d'apothéoses. L'idole est renversée, le prisme brisé,

[1] Depuis les anciens, quelques hommes de génie n'ont point négligé ce caractère. Dans *la mort de César,* de Shakespeare (acte 1er, scène 2), les conjurés examinent les motifs qu'ils ont de tuer ce grand homme. Cassius prétend que chez le dictateur, la *force du corps* n'est pas en rapport avec son génie. Il en a la preuve, dit-il, parce que César n'a pu passer le Tibre à la nage, et qu'en Espagne, ayant la fièvre, il l'a vu trembler et demander à boire comme une petite fille malade.

on ne voit que la mort comme le terme de tant de maux. Le suicide présente alors une sorte de volupté tentatrice à laquelle certains malades ne résistent pas; toutefois l'homme qui veut à ce prix jeter le cilice que la douleur attache à ses os, doit encore posséder une certaine force de résolution, mais cette force manque à beaucoup de patients énervés. Il faut donc boire la coupe jusqu'à la lie, traîner des jours dont chaque instant est marqué par l'ennui, par le chagrin, par la douleur.

II.

Maintenant que doit-on faire pour se relever d'un tel état d'épuisement? Est-il au pouvoir de l'art de rendre de la force à des corps exténués? Lui est-il donné de renouer les fils à demi rompus d'une vie usée, de ranimer des cadavres? Certes, la question présente de notables difficultés, et pourtant sa solution n'est pas impossible. La médecine présente d'incalculables ressources à qui les connaît et sait les employer. Galien assure qu'il y a des tempéraments si misérables, qu'Esculape lui-même ne les ferait pas vivre au delà de soixante ans [1]. Nous pouvons assurer qu'un plan hygiénique bien conçu a plus de puissance qu'Esculape lui-même. Les miracles de la tempérance et d'un bon régime ne sont pas aussi rares qu'on le croit : oui, bien souvent, *le sort de nos jours est entre nos mains.*

Essayons donc d'indiquer la route. Quand on n'obtiendrait que de rendre le mal stationnaire, de borner ses progrès, ce serait déjà un succès. En effet, dans beaucoup de cas d'affections chroniques, le problème est de vivre et non de guérir. Tâchons, en un mot, de faire que ce qui est grand devienne petit, que ce qui est petit se réduise à rien.

La première chose à établir quand une constitution semble épuisée, est d'en rechercher la cause avec soin. Constater l'état de chacun des organes principaux de l'économie est le moyen le plus certain de découvrir cette cause. Si l'un d'eux, comme le cœur, le foie, les reins, l'estomac, les poumons, a éprouvé une longue et profonde

[1] *Sunt enim qui ab ipso ortu, adeo improspero corporis sunt statu, ut necsi Æsculapium quidem ipsum iis præfecerit, vix sexagesimum annum videant.* (Galen., *de Sanitate tuendâ.*)

altération, une grave lésion de structure, il est évident que c'est là le principe du délabrement de la constitution. Il s'agit dès lors d'une maladie qu'il n'appartient qu'à l'homme de l'art de traiter. Toutefois, celui-ci doit se conduire dans le traitement d'après la connaissance approfondie de la constitution propre à certains hommes, à certaines professions, à certaines circonstances. Qu'il se rappelle bien surtout que rien n'est plus dangereux en médecine que les principes généraux. Lorsqu'après cette investigation sévère, attentive, minutieuse, il reste démontré qu'il n'existe aucune lésion organique grave, atteignant directement les sources de la vie, que la détérioration de la santé a été graduellement amenée par des causes qui ont agi sur l'ensemble de la constitution, bien que certains organes, et notamment l'estomac, soient plus fortement atteints que d'autres, on peut travailler à relever les forces, à rendre à l'organisme une partie de sa primitive énergie. Mais pour y parvenir, les trois conditions suivantes sont indispensables :

La volonté,

Le temps,

La gradation.

Une vérité bien connue des médecins, c'est que la plupart des malades ressemblent à des esclaves qui demandent la liberté sans avoir le courage de rien entreprendre pour l'obtenir. Les hommes les plus instruits donnent parfois l'exemple d'une aussi coupable incurie. Je veux guérir, dit le savant, l'artiste, l'homme de lettres, atteint d'une maladie, ou dont la constitution s'affaiblit par l'âge. Cela est-il vrai? peut répondre hardiment le médecin consulté. En effet, aussitôt qu'on vient à l'application de la méthode et des moyens curatifs, l'impatience et le découragement se manifestent aussitôt, et cette prétendue volonté ne tarde pas à défaillir. On le sait, rien de plus rare au monde qu'une volonté soutenue; malheureusement cette précieuse qualité ne se trouve pas toujours parmi les hommes qui ont le plus de savoir et d'esprit; j'en ai dit la raison. Faut-il maintenant ajouter que personne plus qu'eux ne sait que le vouloir dans l'homme est la puissance morale par excellence? Convaincu du pouvoir d'une volonté forte, l'infortuné Chatterton disait : « Dieu a donné à l'homme des bras assez longs pour atteindre à tout; il ne s'agit que de prendre la peine de les étendre. » Il y a ici de l'exagération poétique, mais pas autant qu'on le croirait d'abord.

Ainsi, pour refaire un tempérament délabré par de longs excès, la première condition est de vouloir guérir et de vouloir constamment, fortement, opiniâtrément. La volonté est le point d'appui par excellence de quiconque veut se rétablir, et se maintenir sain de corps et d'esprit. Il ne faut pas dès lors regarder la santé comme un trésor de peu de valeur, et confondre le soin qu'exige sa conservation avec cette foule de petits détails qui semblent dévorer obscurément la vie. Il ne faut pas dire comme Luther, *ma santé est faible... mais je méprise cet ange de Satan qui vient souffleter ma chair*. Le désir et le vouloir continu de guérir sont déjà le commencement de la santé. Si l'on peut arriver ensuite par la force prolongée de cette volonté à la force de l'habitude, le problème est à peu près résolu, car la voie devient alors aussi large que facile. On ne saurait croire combien d'individus ont recouvré l'énergie organique par la haute puissance du vouloir. En voici un exemple rapporté par le pseudonyme Vigneul-Marville, d'après Girard, auteur de la *Vie du duc d'Espernon*[1]. Il s'agit du célèbre abbé Ruccellaï. « Sa délicatesse en toute chose, dit l'auteur, alloit à l'excès ; il ne buvoit que de l'eau, mais d'une eau qu'il falloit aller chercher bien loin, et, pour ainsi dire, choisir goutte à goutte. Un rien le blessoit ; le soleil, le serein, le moindre chaud ou la moindre intempérie de l'air altéroit sa constitution. La seule appréhension de tomber malade, l'obligeoit à garder la chambre et à se mettre au lit. C'est à lui que nos médecins sont obligés de l'imagination des vapeurs, cette maladie sans maladie, qui fait l'exercice des gens oisifs et la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon abbé gémissoit doucement sous le poids de ces bagatelles, n'osant rien entreprendre où il y eût tant soit peu de fatigue et de peine. A la fin, piqué d'ambition, ou plutôt du désir de se venger de ses ennemis, il entreprit de servir la reine de Médicis dans des intrigues fort mêlées, et qui demandoient beaucoup d'activité. La vue du travail, qui lui paraissoit un monstre, pensa lui faire quitter prise ; mais se surmontant, il devint si *robuste* et si actif, que ses amis, qui le voyoient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de méchants chevaux, boire et manger chaud ou froid comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'abbé Ruccellaï, ne sachant point ce

[1] Guillaume Girard, archidiacre d'Angoulême, mort en 1663. Sa *Vie du duc d'Espernon* fut imprimée in-f°, en 1655 ; elle a eu plusieurs éditions.

qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris sa place, ou dans quel autre corps son âme étoit passée. »

Cet exemple prouve que l'empire de soi est le privilége des âmes fortes; c'est-à-dire, que le véritable empire de soi-même ne s'obtient que par une inébranlable volonté. En toutes choses, parvenir c'est persévérer. Cependant cette volonté ne suffirait pas, sans le temps, pour rétablir l'économie affaiblie par des excès. Le secours du *temps,* seconde condition, est un élément indispensable pour atteindre un but quelconque. On demandait à Anaxagore si les montagnes de Lampsaque seraient un jour une partie de la mer: « Assurément, répondit-il, pourvu que le temps ne leur manque pas. » Il en est de même pour le corps humain, il ne faut pas que le temps manque à l'art et à la nature, vérité dont cependant peu de gens sont persuadés. Les yeux fixés sur l'impassible sablier, quelquefois le philosophe, livré à ses méditations, se dit à lui-même que la vérité a besoin du temps, que les idées fécondées par le génie ne portent souvent d'heureux fruits que dans les futures générations. Eh bien! ce même philosophe qui a ruiné sa santé, exigera qu'on la rétablisse promptement, quelquefois même sans interrompre ses travaux ni rien changer à ses habitudes. Étrange effet de l'injustice des hommes envers l'art de guérir! on veut recueillir, et on néglige de semer; on voudrait obtenir le fruit sans l'arbre qui le produit. L'instauration des forces et des fonctions dans un ordre normal ne se fait qu'à la longue; une expérience constante l'a décidé; il n'est donné qu'au souffle divin de ranimer aussitôt des organes depuis longtemps usés, flétris et détériorés. Or, quiconque prononce ce mot, si fréquemment répété et si fatal à l'humanité : Je ne puis donner que *bien peu de temps* à ma santé, est irrévocablement voué à la douleur et aux maladies.

Ce n'est qu'en vertu de la loi consensuelle des organes qu'un plan d'hygiène bien conçu peut rétablir l'harmonie dans les fonctions; mais cet effet n'a lieu que lentement (*voyez* VIIIe Théorème, 5e partie, p. 528). Qu'est-ce qu'un pas? une bien faible mesure; et pourtant on a calculé que celui qui marcherait avec vigueur trois heures par jour, parcourrait en sept ans un espace égal à la circonférence du globe. Voyez-vous cette planche mobile qu'on appelle *gouvernail;* ses mouvements paraissent peu importants, et néanmoins, avec du temps et un léger degré d'inclinaison, le pilote change peu à peu la route du vaisseau; de l'Orient, il cingle vers l'Occident, et court ainsi

d'un pôle à l'autre : telle est la puissance d'une action douce, insensible et persévérante.

Ici se trouve implicitement renfermé le troisième moyen dont j'ai parlé, qui est la *gradation*. Sans elle, les obstacles sont insurmontables; aidé de son pouvoir, on peut opérer sur l'économie d'étonnants phénomènes. L'habitude même, cette grande puissance de modification organique, ne s'acquiert que par la multitude et l'intensité graduée des actes (*voy.* XIIe Théor., 3e partie, p. 331). Si donc on se fait des habitudes fatales à la santé, pourquoi n'en pas contracter qui puissent la rétablir et la fortifier? Fr. Borgia, général des jésuites, et non Cardan, comme on l'a dit, accoutumé à boire beaucoup de vin pur, prit la résolution d'y remédier ; son moyen fut simple et certain : il jeta chaque matin dans sa large coupe une goutte de cire, et en assez peu de temps sa sobriété fut remarquable [1]. C'est donc en agissant avec lenteur, et surtout progressivement, qu'on peut atteindre ce but. Il faut, comme dans les exercices gymnastiques, graduer ses efforts, s'essayer peu à peu, ne tenter que le possible, et ne passer d'un degré à l'autre que quand on est accoutumé au premier. Cette marche est longue, sans doute, mais elle est sûre. Voulez-vous la précipiter? vous n'avancerez que difficilement. Quand on demande à un paysan de la vallée de Campan combien de temps il faut pour arriver au *pic du Midi* : « Quatre heures, répond-il, si vous allez doucement..., et six, si vous allez vite. »

Voilà donc les trois moyens préparateurs seuls capables de modifier puissamment l'économie, *la volonté, le temps, la gradation*. Armé de ce triple levier, on peut opérer les transformations organiques les plus remarquables ; il est ainsi possible d'amollir, de détruire, de fortifier, d'endurcir, de changer un tempérament quelconque.

[1] A l'imitation de ce procédé, je suis parvenu à rétablir la santé d'un administrateur du mérite le plus distingué. Cet homme faisait un abus effrayant du café ; et quand je lui proposai d'y renoncer, il me déclara nettement qu'il regardait cette privation comme impossible. Nullement convaincu, j'insistai, et M. *** consentit à tout. Je fis dessiner à l'intérieur de la tasse à café du malade, une petite échelle graduée avec soin. M. *** ne descendait d'un degré que quand il était parfaitement habitué au degré supérieur. En moins de six mois, nous parvînmes du rase bord à la moitié du vase, et le malade finit par ne plus boire une seule goutte de cette liqueur si agréable, mais si dangereuse pour certaines constitutions, dont elle exagère singulièrement l'activité et la prédominance nerveuse.

Qu'on me donne le paysan le plus grossier, le plus rustre, le plus habitué aux intempéries des saisons, je le rendrai un homme délicat, nerveux, susceptible, dont l'embonpoint, le visage fleuri, empâté, le ventre obèse, annonceront combien la fibre est lâche et détendue, le tissu cellulaire largement abreuvé de liquides. Vienne, au contraire, un citadin grêle, au teint blafard, dont l'organisme est débile, de contexture molle, le corps sans énergie, le caractère timide, j'en ferai un soldat, un chasseur, un marin vigoureux, dont la fibre musculaire roide et tenace, les os compacts, la chair dense, les nerfs d'airain, le bras de fer, constitueront l'homme intrépide dans le danger, le *vieux loup de mer*, au teint bronzé par le vent de la tempête et l'écume de la mer en furie [1]. Plutarque nous apprend que César, adonné à toutes les délicatesses de Rome, était d'une constitution faible et souffrante; mais la guerre le fortifia si bien, qu'aucune fatigue n'altérait sa santé : dans quelque saison que ce fût, il accourait du fond des Gaules pour assister aux comices, prendre place au sénat pendant quelque temps, puis il retournait visiter ses campements. Que de fois, pendant les grandes guerres de Napoléon, n'ai-je pas vu avec admiration de jeunes soldats, arrachés du sein des villes, supporter à la longue d'incroyables fatigues! Toutefois, si la transition était trop brusque, la plupart succombaient. Le grand principe de l'*acclimatement* repose également sur ces bases, qui ne sont autres que le développement des lois physiologiques de notre économie.

III.

Passons maintenant à des applications plus directes. La première chose à observer est de faire sur les tempéraments très-excitables, épuisés par une activité nerveuse trop soutenue, la remarque pratique précédemment faite pour un estomac faible et irritable. Si, voulant se hâter de relever les forces, vous administrez des stimulants, des toniques énergiques, l'irritation des organes, caractérisée par une chaleur insolite, un malaise général, vous force bientôt à les aban-

[1] Quand la révolution éclata, les émigrés éprouvèrent la vérité de ces principes. Les hommes furent guéris de la goutte, et les femmes de leurs vapeurs. Les âmes furent également retrempées. On a dit avec raison que c'était l'expérience le plus en grand qui ait été faite, sur les avantages de l'exercice et de la frugalité pour guérir les maux de nerfs.

donner. Si, au contraire, effrayé de ces symptômes, vous vous en tenez opiniâtrément aux adoucissants, les forces ne se relèvent pas, et la santé est à jamais perdue. Cet état dure plus ou moins longtemps, quelquefois même une partie de l'existence; en sorte qu'on peut, comme l'abbé de Voisenon, passer trente ans de sa vie *à mourir* d'un asthme, c'est-à-dire n'avoir pas un instant à vivre sans douleur. Ceci prouve que le système exclusif des excitants et celui des débilitants est égalcment nuisible, et qu'il ne faut pas s'enfermer dans ce cercle trop étroit pour influer sur l'économie d'une manière avantageuse. Ainsi, le mot de Mlle de This, que tout ce qui rafraîchit rajeunit, et tout ce qui échauffe vieillit, est une généralité dangereuse dans son application. Ce qu'il faut faire, c'est de se servir avec discernement, avec adresse, de ces deux grands moyens de modification organique. Or, c'est ici qu'on reconnaît l'homme de l'art expérimenté, qui, doué du *tact médical instinctif*, médite, choisit, poursuit et modifie le plan thérapeutique et d'hygiène le plus convenable aux conditions du tempérament, de l'état des forces et autres circonstances, qui sait employer à propos les moyens les plus opposés, les combiner, les varier de manière à rétablir la santé le plus et le mieux possible.

N'allez pas croire que ces moyens consistent particulièrement dans les ressources pharmaceutiques. Tout individu faible et épuisé qui, mettant exclusivement sa confiance dans l'action des substances médicamenteuses, croit boire la santé en avalant des drogues, est complétement trompé dans son attente. Malheureusement, cette conduite n'est que trop ordinaire, même chez les gens instruits. En général, la méthode hygiénique est la méthode par excellence; on ne peut rien sans elle, et très-souvent elle suffit seule dans beaucoup de cas. A la vérité, ses moyens agissent lentement, je le répète : mais qu'importe, si leur action est réelle et positive? Qui peut voir le mouvement insensible de l'aiguille d'un cadran? Cependant, cette aiguille marche et mesure le temps; il en est de même d'une organisation soumise à l'action d'une bonne méthode hygiénique.

Veut-on d'ailleurs une indication générale qui serve en quelque sorte de *criterium* au praticien? On la trouvera dans la base fondamentale sur laquelle reposent les principes de cet ouvrage, c'est que dans les personnes irritables, épuisées, on doit s'attacher à rétablir, à soutenir les forces motrices, tandis qu'il faut avoir pour but constant, d'émousser, d'engourdir les forces sensitives prédominantes. Le juste

équilibre de ces deux forces fait la santé, autrement dit, la *moyenne proportionnelle* de l'action vitale. Voilà l'indication pathologique principale, indication formelle et saillante. Quant aux moyens précis de la remplir, il faut l'avouer, le choix est difficile parce qu'il est toujours relatif. Quels sont ces moyens? L'ensemble de ceux qui ont une influence plus ou moins directe sur l'économie.

Toute *modification organique* est une *médication* quand elle est bien dirigée. Il en résulte que le cercle de ces moyens est immense, car les plus petits en apparence y contribuent pour leur part. Il a été question des principaux, et revenir sur cet objet, ce serait se répéter. Cependant, comme il est des agents modificateurs qui agissent plus directement que d'autres, lorsqu'il s'agit de rétablir une santé délabrée, il est bon d'en parler, sans rien préjuger d'avance des *cas individuels* qui se présentent. Voici donc la marche qui offre le plus de chances de succès.

Autant que possible, la restauration des forces par le régime alimentaire doit être préférée à toute espèce de médicament. Mais faites attention à l'état de l'estomac. Rappelez-vous qu'il faut le fortifier et non le stimuler. En général, ce viscère, dans le cas dont il s'agit, ne digère que péniblement les substances soumises à son action. Il y a donc deux règles principales à observer : la première, de ne jamais laisser languir l'estomac par une diète sévère, la seconde de ne point le fatiguer par un excès de nourriture. Ce dernier écueil est d'autant plus difficile à éviter, comme je l'ai déjà remarqué, que la faim, qui dépend de la sensibilité de l'estomac, est quelquefois assez vive, tandis que l'acte digestif dû en partie à la *force contractile* de l'organe, est faible, précisément parce que cette force est en défaut. Aussi remarque-t-on que les pesanteurs d'estomac, les gonflements de l'épigastre, les éructations qui constituent une mauvaise digestion, ne se font guère sentir que deux ou trois heures après le repas. Meckel, dans son *Manuel d'anatomie pathologique,* remarque que l'estomac des grands mangeurs présente une épaisseur notable des parois et de la tunique musculeuse en particulier, de là la vigueur de cet estomac.

Un autre point non moins essentiel est de soumettre longtemps les aliments à la mastication. La première digestion se fait dans la bouche. En effet, les aliments y étant brisés, broyés, imprégnés de salive, d'oxygène et de calorique, acquièrent ainsi un certain degré d'animalisation.

Quant au choix des aliments, le précepte est simple, et nous l'avons déjà exposé : prenez ceux que vous digérez le mieux. Comme il n'y a point de viscère plus étrange, plus bizarre, plus irrégulier dans ses goûts que l'estomac, c'est à l'expérience du malade à guider le médecin [1]. Tel qui répugne contre toute apparence à des aliments légers, délicats, en digère d'autres plus grossiers. La *tolérance gastrique* est donc ici la règle fondamentale. Je recommande le lait; donné en abondance, il aide beaucoup à rétablir la santé, pourvu qu'on le digère bien. Cela est si vrai, que le lait d'ânesse, qui convient à certaines personnes, ne peut être supporté par d'autres, sans qu'on en puisse trouver la raison. Le doux et faible Indien vit de riz, de plantes; mais le dur Auvergnat, le robuste paysan bas-breton, l'infatigable montagnard écossais, se nourrissent également de végétaux. Le lait uni au quinquina est souvent un précieux moyen de relever les forces de l'estomac sans le surexciter.

Ne négligez pas non plus de varier les aliments aussitôt que l'estomac ne les digère plus qu'avec peine. Ce changement est quelquefois nécessaire dans l'état de santé, à plus forte raison quand l'économie est languissante. Toutefois, qu'on ne s'écarte pas du précepte de la facile digestion reconnue de l'aliment qu'on emploie. Surtout, point de gourmandise, point de sensualité, point de caprice, point de goût dépravé; une imprudence commise recule quelquefois pour des années l'entier rétablissement de la santé. Quant au nombre des repas, le besoin, l'habitude serviront de règle. On a dit que le temps le plus convenable pour dîner était, pour le riche, quand il avait faim, et pour le pauvre, celui où il a de quoi dîner; nous ajouterons pour le malade, c'est celui où son estomac est le mieux diposé.

[1] Il en est de même des boissons. De onze convalescents de choléra-morbus, auxquels je donnais des soins à la fois, en 1832, j'avais remarqué qu'il y en avait à peine deux dont l'estomac pût supporter le même liquide. L'eau pure, l'eau rougie, sucrée, aromatisée avec l'eau de fleurs d'oranger, quelques gouttes d'essence de menthe, d'anis, l'eau de Seltz ou de Vichy, pure ou coupée avec de l'eau, du lait, une infusion de feuilles d'oranger, de fleurs de camomille, etc., telles étaient les principales boissons que j'administrais, toujours d'après la *spécialité* ou la *tolérance* stomacale. Atteint moi-même d'une cholérine prolongée, je ne pouvais digérer qu'en buvant une infusion sucrée de fleurs de tilleul, avec une forte cuillerée de vin de Bordeaux, par verre. J'ajoutais de plus, à chaque repas, l'ingestion d'un morceau bien mâché d'angélique ou d'orange amère confite.

Respirer l'*air pur,* c'est respirer la santé, voilà un précepte sur lequel j'insiste de nouveau, il est sans exception. Ajoutons que pour l'individu épuisé, languissant, le changement d'air, s'il est possible, produit les plus heureux effets. L'air, ce *pabulum vitæ,* comme disaient les anciens, a besoin d'être changé, ainsi que les aliments. Sortir tous les jours, s'exercer en plein air, soit à pied, soit à cheval, et même en voiture, dans la proportion de ses forces, est un moyen dont les bons effets sont à peu près certains. Il en est de même de l'équitation, lorsque le malade peut la supporter. L'efficacité de l'équitation, je le répète, est démontrée depuis longtemps. Un médecin célèbre l'avait tellement recommandée, qu'il est mort à cheval, mais sa carrière était presque séculaire. Que le lieu qu'on habite, si l'on est libre dans son choix, soit sec, un peu élevé, exposé aux rayons solaires. Dans nos climats, le nord est la pire exposition pour les valétudinaires. Il ne faut pas trop craindre de s'exercer au dehors par le mauvais temps, notamment quand le corps a déjà repris un certain degré de vigueur et d'alacrité. Si pourtant l'intempérie de la saison est par trop contraire, il convient de rester chez soi, mais le danger est alors extrême pour certains esprits. Car que faire en un gîte...? D'une part, la bibliothèque et le cabinet sont proches; de l'autre, on éprouve le besoin d'agiter, d'occuper l'imagination. Sans se condamner à *une diète intellectuelle* trop austère, il est bon de s'assujettir à un travail mécanique, et d'exciter ainsi l'action musculaire. « Quand je suis à la ville, dit Addison, comme je ne puis monter à cheval, je m'exerce une heure tous les matins à tirer une cloche sans battant, pendue dans l'un des coins de ma chambre, et qui me plaît d'autant plus, qu'elle m'obéit dans le plus profond silence. » M.***, célèbre diplomate, fatigué des travaux du cabinet, bêchait son jardin dans l'été; mais l'hiver, les mains garnies de mauvais gants, il fendait du bois gaillardement. L'appétit, le sommeil, les forces et la joie ne tardèrent pas à revenir. Le problème suivant était résolu : par l'exercice et la sobriété, balancer la recette et la dépense de la vie.

Le *travail physique.* C'est là un moyen excellent, un moyen certain de recouvrer la santé, les forces qu'on a perdues, si l'économie n'est pas trop épuisée. Mais pour que ce moyen produise tous ses effets, il exige plusieurs conditions importantes : la première est d'agir en plein air autant que possible; il faut porter sur le visage le hâle de la santé, de la vigueur; la seconde, d'y recourir journellement,

aussitôt que d'autres occupations le permettent; enfin de ne travailler que modérément, selon la mesure de ses forces, se défier même du plaisir que l'on éprouve dans ce travail, surtout quand on en sent l'heureuse influence. Quant au genre de travail, il faut consulter son goût, sa position et sa fortune. Je dirai pourtant que le travail de la terre, ce noble et viril travail, est celui qui me semble convenir le mieux pour maintenir les forces et pour les ranimer; l'homme énervé s'y retrempe toujours, et peut-être que la fable d'Antée, fils de la Terre, dont le corps épuisé retrouvait toute sa vigueur en touchant sa mère, n'était qu'une forme symbolique de cette vieille vérité. Quoi qu'il en soit, il y a un art de calmer l'esprit, ou de tromper les ennuis de l'âme par la rude agitation du corps.

Les *voyages* ont été recommandés avec raison; mais en énumérant leurs avantages, on a oublié le principal d'entre eux, l'impossibilité physique de se livrer à une étude assidue, à une même série d'idées. L'action continuelle, forcée, obligatoire du système musculaire, la distraction de la pensée, tendent alors à ramener le précieux équilibre des forces motrices et sensitives. Il y a dans le changement de lieu et des objets extérieurs, une irrésistible puissance qui appelle l'œil, détourne la pensée, calme la douleur et l'ennui, sans secousse et sans effort. Toutefois, ce moyen ne convient pas dans les deux circonstances suivantes : quand il y a *nostalgie*, c'est-à-dire maladie du pays, ou lorsque les forces, loin de s'accroître graduellement, diminuent de plus en plus. Comme il ne faut pas ajouter un mal à un autre, le malade doit alors se hâter de revenir dans sa patrie, et rester dans ses lares hospitaliers.

C'est là qu'il faut aimer, c'est là qu'il faut mourir.

Mais, en général, les voyages sont d'une grande utilité; comme le corps, l'esprit a besoin de changer de place quand il est malade ou fatigué. Un changement de climat peut aussi être avantageux aux êtres faibles, valétudinaires, notamment aux vieillards qui passent d'une température humide et froide dans un climat sec et chaud. La possibilité de jouir tous les jours de l'air pur et du soleil a infiniment de douceur et d'utilité. Pourquoi n'y pas suppléer dans nos pays par des jardins d'hiver bien entendus? établissements qu'on pourrait si bien nommer, avec le docteur Beddoës, *conservatoires de la vieillesse*.

Les *eaux minérales,* sauf les cas précis de maladie, ne m'ont paru offrir de véritables avantages que sous le rapport du voyage et de la distraction. Encore ce voyage est-il nuisible, si dans les sites pittoresques que l'on parcourt, on se livre trop aux rêveries, aux transports, aux écarts de l'imagination. Les gens froids ne conçoivent pas de pareilles craintes, elles ne sont pourtant que trop fondées, et il ne serait pas difficile d'en citer de fâcheux exemples.

Gil Christ, médecin anglais, a beaucoup vanté les *voyages de mer,* et il en a démontré les avantages. Mais comme l'expérience apprend qu'il n'y a rien d'exclusif en médecine, les bons effets de ces voyages sont souvent compensés par la monotonie de l'existence, par l'obligation de respirer l'air renfermé du bâtiment, quand le mauvais temps se prolonge, par l'inaction du corps, et quelquefois par les excès de table. Le seul moyen peut-être de remédier à ces inconvénients, est d'engager le malade à exercer le corps le plus possible. J'ai guéri un hypocondriaque de cette manière. Dans la proportion de ses forces, il travaillait aux manœuvres, comme un matelot, bien entendu à celles qui n'exigent ni savoir, ni habitude nautiques. Le malade dont je parle, revint plein de force et de santé. Que vous aviez bien raison, me dit-il ensuite, j'avais emporté un Sénèque avec moi, mais quel pauvre médecin de l'âme et du corps, en comparaison du travail des pompes et du cabestan! Je suppose également qu'il est possible de vaincre le mal de mer, ce mal insupportable à quelques personnes. Rappelons-nous que Cicéron aima mieux retourner à Gaëte, présenter sa tête à Popilius, que de supporter plus longtemps l'état dans lequel la tourmente du vaisseau l'avait mis.

Les *bains de mer.* Il n'y a pas de plus puissant moyen d'excitation vitale que ces bains, quand ils sont employés à propos. Les anciens médecins les recommandent particulièrement : *Cachecticos natatio maritima juvat,* dit positivement Celse. Ils produisent toujours de bons effets quand le malade est d'un tempérament lymphatique, point trop affaibli. Il faut encore que l'eau soit d'une température douce, et par conséquent la saison favorable. Mais si le sujet est d'un tempérament sec, bilieux, ordinairement constipé ; s'il éprouve une chaleur intérieure, nerveuse, inégale, un sentiment d'ardeur dans les entrailles, les bains domestiques tièdes sont infiniment préférables, et surtout les bains de gélatine.

Il est encore un point éminemment important pour obtenir le réta-

blissement d'une santé délabrée, c'est une certaine uniformité dans le régime. Cette régularité qui assujettit à certaines heures, à certains aliments, finit par influer d'une manière avantageuse sur les fonctions de l'estomac, et par conséquent sur le reste de l'économie. Les bienfaits de la règle positive, je dis plus, la puissance du rhythme est très-remarquable sur le moral et le physique de l'homme, car elle ramène insensiblement à l'immense force des habitudes. Chez les Égyptiens, les fonctions corporelles ou naturelles, même celle de la génération, étaient réglées, toutes avaient un temps fixe pour leur accomplissement. Darwin fait observer que l'estomac est stimulé non-seulement par les aliments, mais aussi par l'habitude. Je sais toutes les objections que l'on peut faire ici, mais l'expérience est là pour y répondre. Il ne s'agit pas d'ailleurs du *monochordon* pythagorique, réglant tout, applicable à tout, mais d'une simple régularité dans la manière de vivre. Et cet ordre pourtant doit s'étendre à toutes les actions, en un mot, à la vie entière. En général, des occupations fixes, régulières, sont indispensables à l'homme; elles lui ôtent le poids de l'ennui, elles excitent les forces et les dirigent, elles entretiennent l'activité en la réglant, en la garantissant des écarts. Le travail entoure d'une digue protectrice les vagues désirs, l'impétuosité des passions. Il vient aussi au secours de la sagesse et de la médecine, pour conserver la modération, et avec elle, le calme des fonctions vitales, l'équilibre des facultés, la santé du corps et de l'âme. Un ancien a dit : « Choisissez le genre de vie le plus raisonnable, peu à peu vous vous y ferez; » rien n'est mieux démontré par les faits et leurs résultats. Il en est de même lorsque le tempérament est affaibli par des excès. S'il n'y a point de *lésion organique* profonde, les forces peuvent se ranimer, la vie reprendre de l'énergie, pourvu qu'on trouve le mode hygiénique le plus convenable à la constitution qu'on a reçue; il ne faut qu'attendre. Cherchez, choisissez, insistez, persévérez, et vous arriverez à un état de santé ferme, état si doux, si désirable, si regretté, donnant tant de prix à notre fugitive existence.

Toutefois, il faut le redire, tous les moyens dont nous avons parlé seront sans efficacité, s'ils ne sont secondés par le plein calme du système nerveux. Mais que faire pour y parvenir, lorsque, dans un corps affaibli, ruiné, la pensée est sans repos, toujours inquiète, toujours haletante, toujours cherchant à entretenir le feu qui l'anime, lorsque le malade est sans cesse agité, qu'il a cet ennui du présent,

ces regrets du passé, cette crainte des maux à venir, cette activité funeste et désorganisatrice de l'imagination qu'on remarque chez certains hommes? Convenons que bien du temps, bien des efforts sont nécessaires, pour ramener de pareils esprits à la froide raison, à la tranquillité de la vie commune, c'est-à-dire se borner aux soins peu soucieux de l'existence actuelle, ne vivre que pour l'instant présent et senti, sans porter sur les incertitudes de l'avenir et les malheurs passés un œil curieux et mécontent. L'étude même, si vantée pour adoucir les troubles de l'âme, pour donner le change à d'importunes et fatigantes agitations de l'esprit, est souvent un remède dangereux, car, légère et superficielle, elle est inefficace; mais suivie, profonde, attachante, alors elle exerce trop le cerveau, principe, source et dispensateur de toute sensibilité; or, l'influence causale des nerfs sur le plus grand nombre des maladies n'est que trop connue. Il faut nous *abestir* pour nous *assagir*. Eh bien! le même moyen a aussi des succès quand il s'agit de nous rendre sains et vigoureux. La psychiatrie, ou médecine de l'esprit, n'est souvent que l'application bien entendue de ce triste apophthegme de Montaigne. Ainsi, sans se jeter dans les écarts d'une philosophie outrée, il est d'une importance majeure, dans les cas d'épuisement nerveux, de donner à l'esprit un repos complet, absolu, prolongé. Il faut tâcher d'émousser la sensibilité exquise et douloureuse, d'engourdir la puissance de sentir, de tempérer le feu de l'imagination, l'effervescence cérébrale qui bouleversent à chaque instant l'économie. S'il est même possible d'obtenir que le malade ne s'occupe pas trop de sa position, de ses maux, de l'issue qu'ils peuvent avoir, on augmentera beaucoup les chances de guérison. Ceci nous conduit à interdire sévèrement la lecture des livres de notre art. On le sait, certains malades très-instruits d'ailleurs, sont fort enclins à cette lecture, et à disserter ensuite sur leurs maladies. Mais ces *iatrologues,* ou parleurs de médecine, manquant d'expérience et de données premières, jugent assez mal leur maladie; presque toujours ils en exagèrent le danger.

Ce qui augmente la difficulté, dans ce plan de thérapeutique mentale, est de bien saisir les nuances de caractère du malade; or, l'étude qu'on en fait présente plus d'un obstacle. L'esprit humain est si mêlé de bien et de mal; les motifs sont si cachés, la volonté si mobile; un seul individu est si compliqué, qu'il y a toujours quelque chose d'insaisissable qui brave la sagacité la plus exercée. Un cœur qui se rompt

d'angoisses n'est pas toujours aussi facile à pénétrer et surtout à consoler qu'on le croit généralement; on n'a pas de l'espérance et de la gaieté par ordonnance du médecin. Cependant, l'anatomie de l'homme moral, bien étudiée, peut servir de guide dans cette précieuse recherche. D'ailleurs, le but est saillant et positif : bien disposer et régler l'économie, et par l'économie ainsi réglée influer sur le moral, aider à la sagesse; car, après tout, le bonheur c'est le bien-être. Oui, le *bonheur c'est le bien-être;* le voilà dans toute sa simplicité ce haut problème de philosophie médicale, et cet ouvrage n'est que le faible développement des vérités contenues dans ce problème.

Surtout, qu'on se garde de croire que sa solution complète soit chose aisée. A parler en général, ces conseils d'hygiène, de réserve, de prudence et de modération dans la conduite de la vie, présentent parfois de grandes difficultés d'exécution que je n'ai pas dissimulées. Presque tous les hommes dévorent leur vie; et cette soif inextinguible de bonheur, qui les tourmente et les agite, est tout à la fois la cause la plus fréquente de leurs maladies et l'obstacle le plus difficile à vaincre pour rétablir leur santé. On a beau répéter ce mot d'un ancien, *vivamus dùm vivimus,* vivez, jouissez, laissez filer les Parques; les hommes sensibles, ardents, exaltés conçoivent peu ce laisser aller de l'existence, cette insouciance du lendemain préconisée par de prétendus sages qui n'ont jamais vu de près ou l'homme passionné, ou l'être souffrant, malade, impatient, épuisé. Pense-t-on que des habitudes à changer, des souvenirs à éteindre, de nouveaux goûts à inspirer, enfin un nouvel ordre de mouvements à imprimer au physique et au moral, soient le résultat d'une combinaison vulgaire de thérapeutique? Loin de là; c'est une grande tâche pour le médecin, pour le malade, pour sa famille, pour ses amis, pour tout ce qui l'entoure et l'approche.

Rappelons encore que si, dans l'homme éminemment nerveux et jouissant de la santé, on trouve une disposition irritable, cette même disposition acquiert un haut degré d'intensité lorsqu'un état de souffrance habituelle, de langueur, de fébricule constant, fatigue et consume. Le moyen de préserver l'âme du trouble et de l'*agacement* des petites passions journalières, quand le corps est en proie à une maladie presque incurable! C'est ici que l'égoïsme de la mauvaise santé, la concentration de la personnalité, se caractérise dans toute son âpreté. « Peut-on avoir une humeur dartreuse, et avoir l'humeur si douce?

Donnez-moi votre secret, car je suis insupportable quand je souffre. » (Voltaire à d'Argental, 1767.)

Dans certains cas, l'irritabilité est telle, qu'une seule idée produit les plus grands ravages dans l'économie. Qui peut se flatter d'arracher cette épine morale profondément enfoncée dans le cerveau? Louis Carrache mourut, dit-on, de chagrin pour avoir fait une faute de dessin dans la figure de l'ange de *l'Annonciation,* fresque qu'il peignit dans l'église de Saint-Pierre. Avouons que, dans ce cas, la raison, le jugement, la médecine, la philosophie échouent complétement. Les effets de cette cause ne sont pas toujours aussi funestes; il arrive souvent que le malade tombe dans une sorte d'affaissement mental qui le conduit à la mélancolie dont nous avons tracé ailleurs le tableau et les conséquences. Qu'on se méfie surtout des signes avant-coureurs de cette fatale mélancolie qui, laissant un vide affreux dans l'âme, empoisonne tout et n'embellit rien; qui gâte à la fois la solitude et le monde, rend les plaisirs insipides, le repos fatigant, l'activité douloureuse, le vie odieuse, intolérable. Une fois cet horrible mal en progrès, il est bien difficile de l'arrêter; c'est au médecin à le prévoir de loin pour le combattre à propos. A la vérité, les difficultés sont nombreuses, nos moyens souvent insuffisants; mais aussi l'art n'est pas sans ressources. Avec *la volonté, le temps* et *la gradation,* ce triple levier de la puissance médicale, on obtient des succès inespérés; et puis ne parviendrait-on qu'à diminuer le mal, il faudrait encore s'applaudir d'avoir entrepris sa guérison. L'oracle de Cos l'a dit, il y a trente siècles, *divinum opus sedare dolorem.*

CONCLUSION.

Je termine ici mon travail. Connaître physiologiquement les hommes de génie, ces souverains intellectuels de notre monde ; étudier leurs maladies, indiquer les moyens de guérir et surtout de prévenir ces maladies, tel a été mon but. Loin de moi l'idée de croire que j'aie parcouru toute l'étendue de ce vaste et beau sujet : je n'offre qu'une esquisse, d'autres feront le tableau. Lecteur, couvrez de votre indulgence les imperfections de ce livre ; compensez-les par le désir d'être utile, par les efforts du zèle et les difficultés de l'entreprise. Ces difficultés sont inséparables de tout ce qui tient à la *science de la vie.* Cette science sublime, on le sait, reposant presque entièrement sur une *inconnue,* est à peine ébauchée. Malgré les travaux accumulés des siècles précédents, malgré ceux de notre âge, nous trouvons toujours l'incertitude dans nos théories, toujours le doute au bout de nos expériences ; la cause du plus petit phénomène vital paraît encore un impénétrable mystère. Dans l'économie comme dans l'univers, ce qui *est,* l'éternel désespoir et l'éternel attrait du philosophe, se dérobe sans cesse à nos regards ; nous cherchons encore, nous chercherons toujours.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages.

Avant-Propos. 5
Vocabulaire des termes de l'art employés dans cet ouvrage 11
Discours préliminaire. De la médecine en général ; a-t-elle une base invariable? Sa nécessité sociale, etc. 19

PREMIÈRE PARTIE.

PHYSIOLOGIE.

Chapitre Ier. De la vie et de ses caractères principaux 43
II. Des deux modes principaux de manifestation de la vie. . . . 46
III. De quelques lois les plus générales de la sensibilité 49
IV. De la contractilité, ou de la puissance musculaire 56
V. De la loi fondamentale du tempérament des personnes livrées aux travaux de l'esprit 59
VI. Des effets de cette loi sur le physique. 64
VII. Des effets de cette loi sur l'intelligence en général. . . . 76
VIII. Des effets de cette loi sur les actes de l'intelligence en particulier. 84
IX. Des effets de cette loi sur le caractère et les habitudes. . . 93
X. Nouvelles applications des principes précédents 108
XI. Des effets de cette loi sur les âges 118
XII. Des différences et des variétés organiques que présente cette constitution. 139
XIII. Du cerveau et des principaux centres nerveux 154
XIV. Des rapports du cerveau avec la capacité intellectuelle . . 158

Pages.

Chapitre XV. De l'enthousiasme, de la verve ou orgasme cérébral 168
XVI. Des avantages du tempérament avec prédominance nerveuse. 175
XVII. Des inconvénients de ce tempérament 189
XVIII. Considérations sur ce mot d'Aristote, « que la plupart des hommes célèbres sont atteints de mélancolie. » 204

DEUXIÈME PARTIE.

PHYSIOLOGIE-PATHOLOGIQUE,

OU

DES PHÉNOMÈNES DE LA VIE A L'ÉTAT DE MALADIE.

Chapitre Ier. Causes prédisposantes ou générales des maladies des personnes qui se livrent avec excès aux travaux de l'esprit 225
II. Des causes extérieures ou secondaires. 226
III. Des organes spécialement affectés par les travaux excessifs de l'esprit. 237
IV. Des principales maladies des gens de lettres, artistes, savants, etc. 245
V. De la marche des maladies chez les personnes douées de la constitution particulière aux gens de lettres, aux artistes, etc. . 254
VI. Principes généraux de traitement. 261
VII. Des médecins en général, et de leurs rapports avec les gens de lettres, artistes, hommes d'État, etc. 275

TROISIÈME PARTIE.

HYGIÈNE.

Chapitre Ier. Problème à résoudre 291
II. Principaux obstacles qui s'opposent à la solution de ce problème 295
III. Par quels moyens peut-on atteindre le but? quel est le premier et le plus important de ces moyens? 300
IV. Études du tempérament; règles générales 305
V. Puissance d'une bonne méthode hygiénique. Preuves biographiques. 310
VI. Philosophie de l'hygiène. Des agents modificateurs de l'économie; résultats généraux de leur action, bases fondamentales de l'hygiène 322
VII. De l'action des principaux agents modificateurs de l'économie, considérés dans leurs rapports avec la constitution des personnes qui se livrent aux travaux de l'esprit 336

Pages.

ARTICLE Ier.

Atmosphère, climat, électricité. 336

ARTICLE II.

Régime alimentaire 343

ARTICLE III.

Bains, soins de propreté, vêtements 352

ARTICLE IV.

Veille et sommeil 355

ARTICLE V.

Exercice et repos 359

ARTICLE VI.

Des sécrétions et excrétions 367

ARTICLE VII.

Affections et passions. — Lettre a un Magistrat. 373

Chapitre VIII. De la différence d'action des agents modificateurs de l'hygiène. 398

IX. De l'ordre à établir dans le travail mental, sous le rapport hygiénique 411

X. Des excitants et des sédatifs physiques et moraux. 423

XI. De la solitude et de l'indépendance sous le rapport de la santé. 429

XII. Aperçu des moyens propres à rétablir une constitution épuisée. 444

Conclusion. 464

FIN DE LA TABLE.





